THE ANCESTRAL ROMANCE IN MEDIAEVAL FRENCH WITH SPECIAL REFERENCE TO ANGLO-NORMAN LITERATURE.

by

Brian Joseph Levy, M.A.

Thesis presented for the Degree of Doctor of Philosophy of the University of Edinburgh in the Faculty of Arts, 1966

EX BIBL UNIV. EDINBURGEN

LE ROMAN DE FAMILLE

AVANT-PROPOS

AVANT-PROPOS.

Le sujet principal de cette étude sera un petit groupe de textes anglo-normands, appartenant à la catégorie générale de roman d'aventures . Composé pour une famille baronniale, chacun de ces textes raconte la vie et les aventures chevaleresques d'un héros anglais légendaire, présenté, tacitement, comme ancêtre et fondateur de la maison intéressée. Dans son oeuvre, donc, l'auteur - clerc, ou poète professionnel - glorifie l'arbre généalogique de la famille patronne; et cette famille anglo-normande (nous le verrons) aura bien intérêt à adopter, et à célébrer désormais, son 'ancêtre' prestigieux.

Les romans à étudier sont les suivants: Boeve de Hamtone, Fergus, Gui de Warewic, Fouke FitzWarin; dans le seul cas de ce dernier, il s'agit de l'histoire vraie d'un ancêtre authentique, et il est donc probable que cette famille anglo-normande des FitzWarin a elle-même proposé à l'auteur le sujet de son roman. Dans les autres poèmes, presque tout est fictif, sauf, peut-être, les noms des héros, qui seraient ceux de personnages historiques; pour le reste, les poètes ont donné libre cours à leur imagination; peut-être ont-ils aussi puisé dans quelques traditions anciennes de la région qu'habitait la famille en question.

Ce genre,que nous voulons appeler "roman généalogique",ou "roman de famille"[1],serait particulier à la littérature anglo-normande; de toute façon,il n'existe pas,semble-t-il,en France. Il est vrai qu'on a voulu voir, derrière quelques-unes des Chansons de Geste,l'influence et le patronage de quelques grandes familles françaises; et reconnaître,dans des héros tels Renaud de Montauban, Girart de Roussillon,et Raoul de Cambrai,des ancêtres légendaires,à la manière de Guy de Warwick ou de Bevis de Hampton... Mais,cette théorie manque d'appui; il n'est point encore prouvé que ces Chansons aient un but généalogique,ou qu'elles aient été composées sur la commande de maisons baronniales.

---

1. Miss M.D.Legge l'appelle "The Ancestral Romance" (Anglo-Norman Literature & its Background,Oxford,1963,p.139ff); à part les quatre textes cités ci-dessus,elle admet dans cette catégorie les romans de Waldef et de Guillaume d'Angleterre . Malheureusement,le premier reste inédit; et puisque le second mériterait à lui seule une oeuvre entière (l'auteur est-il en effet Chrétien de Troyes ?),ce sont les quatre autres romans xxx,plus 'traitables',que nous voulons considérer dans cette étude consacrée à un phénomène autant social que littéraire.

PREMIERE PARTIE

INTRODUCTION HISTORIQUE ET SOCIALE

Introduction historique et sociale

1. Pour comprender ce phénomène du roman de famille dans la littérature anglo-normande, il faut d'abord jeter un coup d'oeil sur l'évolution sociale de l'Angleterre après la chute du royaume saxon: car l'un est étroitement lié à l'autre; et, afin de bien voir comment cet Etat anglo-normand se formait, homogène et puissant, au cours du premier siècle et demi de son existence, on devra se rapporter aux données de la Conquête même.[1]

Bien avant la bataille de Hastings, Guillaume de Normandie avait engrené les roues de sa machine militaire. Une fois solidement établi au pouvoir, après la bataille féroce de Val-ès-Dunes en 1047, il s'était mis à s'assurer désormais l'appui des nobles de son duché. Seigneurs et évêques bénéficiaires de sa générosité - comme le comte d'Avranches et Geoffroy de Coutances - ne pourraient guère se dérober au service

---

[1] Pour les précisions historiques qui suivent, nous avons eu recours aux autorités ci-dessous:

F.Barlow, The Feudal Kingdom of England 1042-1216 (Londres, 1955); Ch.Brooke, From Alfred to Henry III (Edin., 1961); G.C.Coulton, Medieval Panorama, (Cambridge, 1938); D.C.Douglas, English Historical Documents II (Londres, 1953); 'Companions of the Conqueror', dans History XXVIII (1943); William the Conqueror: the Norman impact upon England (Londres, 1964); Pollock & Maitland, History of English Law; A.L.Poole, From Domesday Book to Magna Carta (Oxford, 1951); F.M. Powicke, The Thirteenth Century (Oxford, 1953); The Loss of Normandy, (Manchester, 1913); H.Prentout, 'Le rôle de la Normandie dans l'histoire' (Rev.Hist. CLX (1929); W.Roch, La Féodalité en Angleterre (Genève, 1946); F.Stenton, Anglo-Saxon England (Oxford, 1943); L.Valin, Le Duc de Normandie et sa Cour (Paris, 1909).

qu'il leur demanderait. D'ailleurs, après la conquête de l'Angleterre, ils se trouveraient récompensés davantage...

On sait bien que ces chevaliers qui accompagnèrent Guillaume en Angleterre ne furent pas tous des Normands: que, parmi eux, il y avait un fort contingent breton, ainsi que bon nombre de seigneurs picards, et des éléments provenant d'autres régions du Nord et de l'Ouest. Cependant, la grosse masse de l'armée était d'origine normande; et, héritiers du sang des Vikings, ces hommes guerriers se rallièrent auprès de Guillaume, à la recherche de la gloire et du profit.

Il faut préciser que l'armée d'invasion ne comprenait nullement que de grands seigneurs normands, devant leurs titres à la prudente générosité de Guillaume. A côté des quelques magnats célèbres, tels les deux frères consanguins du duc: Robert de Mortain et Eudo, évêque belliqueux de Bayeux, se trouvaient plusieurs hommes faisant partie de la petite noblesse. Ces jeunes chevaliers, pour qui la Normandie (petit duché très peuplé) n'offrait que peu d'espérances, partaient faire une carrière militaire à l'étranger - en Pouille, en Sicile, ou, enfin, en Angleterre, dont les appâts étaient plus immédiats. Duc clairvoyant, Guillaume saura profiter de cette occasion: à l'aide de ces hommes comme lui ambitieux, il pourra augmenter ses terres.

Ainsi l'armée normande qui s'embarqua en 1066 à l'invasion de l'Angleterre comprenait un certain nombre de petits sires obscurs qui,

vivant jusque-là péniblement dans de pauvres recoins du Cotentin ou de l'Avranchin, étaient prêts à aller n'importe où, afin de se faire un nom. Et à leurs côtés se rangeaient, les uns après les autres, plusieurs fils de haut parage: car ce furent ces chevaliers (non seulement ceux qui attendaient l'héritage de leurs peres, mais aussi, et surtout, les nombreux cadets sans "grandes espérances"), qui se montrèrent les plus empressés. Ils avaient hâte de se créer une situation personnelle honorable, de sortir d'un coup du rang obscur de mineurs ou de cadets de famille.

En fait, ce fut en Angleterre que ces chevaliers de la Manche et du Vexin trouvèrent la fortune tant rêvée; et ce fut en Angleterre que ces jeunes cadets devaient fonder de grandes familles puissantes.

Ceux qui partirent avec Guillaume, ainsi que ceux qui attendirent prudemment la victoire de Hastings avant de quitter la Normandie - tous devaient bénéficier de la générosité du duc conquérant. Guillaume leur distribuait des terres et des droits, au fur et à mesure qu'il soumettait l'Angleterre vaincue. Installés ainsi en "Angleterre occupée", beaucoup de rejetons normands y trouvèrent une gloire et une puissance supérieures à celles dont jouissaient leurs parents d'outre-Manche. Les fiefs anglais acquis par l'héritier valaient plus que son héritage normand; et la grandeur et la richesse du cadet devenaient plus considérables que celles de son frère aîné. L'histoire de la maison ducale elle-même témoigne pleinement de ce phénomène social:

car, si le fils aîné de Guillaume hérite, comme de raison, du duché de Normandie, alors que la couronne d'Angleterre tombe entre les mains successives des deux fils cadets, ce sera enfin l'Angleterre qui deviendra le domaine le plus puissant, et/ce sera son roi Henri Ier qui dominera son frère, le duc Robert.

A l'échelon inférieur, également, on peut citer de nombreux exemples bien-connus: parmi ces chevaliers bretons alliés à Guillaume se trouve Alan "le Roux", fils d'Eudo de Bretagne; créé comte de Richmond, il devient, avant 1086, un des tenanciers principaux du pays, avec un vaste fief dans le Lincolnshire, plein de "colons" bretons. Un second Breton, Alan FitzFlaald, installé dans le Shropshire vers le début du règne d'Henri Ier, lui fonda deux grandes familles anglo-normandes: l'un de ses fils, Guillaume († 1160), fut l'ancêtre des FitzAlan, seigneurs de Clun et d'Oswestry, et futurs comtes d'Arundel; tandis que l'autre, Gualtier († 1177), attaché à la cour du roi David d'Ecosse, qui lui avait offert le poste d'intendant ('steward'), devait fonder, en effet, la famille royale écossaise de Stewart.

Le seigneur normand Robert de Brix (dont le nom se disait 'Brus' bien avant la Conquête) jouit d'une gloire pareille: un des principaux capitaines de Guillaume, il fut envoyé après Hastings soumettre le Nord de l'Angleterre, et reçut une centaine de manoirs dans les comtés d'York et de Durham. Installée dans son caput de Skelton, sa famille fournit à Angleterre plusieurs de ses premiers barons, et à l'Ecosse le plus illustre de ses rois...

Bien d'autres petits chevaliers normands, installés en Angleterre, ~~firent~~ devaient se faire renommer dans les rangs de la seigneurie anglo-normande: le sire de Saint-André-de-Bohon tenta la fortune en accompagnant le duc, et son fils et son petit-fils devinrent des barons riches et pieux, dans le Wiltshire. Ses descendants, les Bohun, furent comtes de Hereford et d'Essex. Guillaume de Percy, qui obtint une trentaine de seigneuries dans le Lincoln, et 86 dans le Yorkshire, fonda la famille la plus célèbre du Nord, celle des comtes de Northumberland. Les descendants de Hugues de Beauchamps, grand chevalier du Bedfordshire, devinrent comtes de Warwick, et jouèrent, l'on le sait, un rôle capital dans l'histoire de l'Angleterre. Robert de Beaumont, jeune fils du seigneur de Beaumont-le-Roger (dép. Eure), fut l'ambitieux représentant de sa famille en Angleterre, et fut créé comte de Leicester. Guillaume de Warenne, enfin, fils cadet qui ne recueillit qu'un piètre héritage, profita lui aussi de l'invasion de l'Angleterre pour se faire fortune. Ayant acquis dès 1086 des fiefs considérables dans une dizaine de comtés d'Angleterre, il devint comte de Surrey, peu après la mort du Conquérant; et, bien qu'elle tînt toujours son 'honour' normand original de Bellencombre, près de Varenne, ce fut de ses terres anglaises que sa famille tira son grand pouvoir.

Guillaume de Warenne est donc le type du chevalier normand qui, peu satisfait de son héritage et de son avenir en Normandie, traversa la Manche, pour se faire une carrière éclatante et fonder une famille glorieuse en Angleterre.

Si les cadets et les petits chevaliers surent profiter de la Conquete, les grands seigneurs qui accompagnèrent Guillaume n'en profitèrent pas moins. Eudo-au-Chapel, grand sénéchal de Normandie, honoré du titre de 'Dapifer', quitta sa baronnie de la Haye-du-Puits (qui fut parmi les plus anciennes de Normandie), et obtint en Angleterre d'énormes fiefs dans les comtés de Sussex, de Surrey, de Suffolk, et d'Essex, où il fut châtelain de Colchester. Et Hugues le Loup, fils notoire du comte d'Avranches, se battit à Hastings, soumit ensuite les Gallois, et reçut comme prix le comté de Chester, avec des pouvoirs régaliens.

Tous ces noms vont ensemble. Ces barons, ces chevaliers normands - tous quittent leurs domaines familiaux, traversant la Manche, et acceptent des terres nouvelles en Angleterre; et, peu à peu, ils deviennent une noblesse proprement anglo-normande, car le prestige de leurs titres anglais, et la richesse de leurs possessions anglaises, leur inspirent un sentiment de plus en plus insulaire. Il va sans dire que ces envahisseurs - les grands seigneurs surtout - laissant des terres en Normandie, avaient d'abord bien l'intention de conserver leurs intérêts d'outre-Manche. Ils comptaient évidemment garder tous leurs liens avec la Normandie, et les plus hauts barons continuaient, après la Conquête, à exercer une influence dans la vie politique du duché.

Mais, les fils de Guillaume se disputaient entre eux l'héritage normand, et les familles des chevaliers envahisseurs prenaient racine dans le sol anglais, d'où venait de plus en plus leur richesse. Petit à petit, une brèche s'ouvrait entre les deux provinces. Par sa victoire à Tinchebrai, en 1106, qui relia provisoirement la Normandie à la couronne anglaise, le roi Henri I réussit à refaire une unité; mais, les événements ne tardèrent pas à souligner le futur isolement inévitable des barons anglo-normands. Le 25 novembre, 1120, coula la Blanche Nef, et le jeune prince, seul héritier d'Henri, se noya dans les flots de la Manche. Avec sa mort s'écroula la dynastie stable, bâtie avec soin par le roi d'Angleterre. La succession disputée, et l'anarchie qui en fut la suite sous le règne pitoyable d'Etienne, permirent au roi de France de se mêler opportunément aux affaires de la Normandie tant convoitée.

Ainsi, bien avant les débâcles du roi Jean-sans-Terre, s'affaiblissaient les liens de race et d'intérêt entre les barons d'Angleterre et leur province maternelle; cette population anglo-normande commençait à faire de leur nouveau pays une patrie, à préférer aux fiefs normands leurs biens acquis en Angleterre - bref, à accepter une vie et une tradition anglaises.

La perte de la Normandie par Jean, et l'échec total de la campagne anglaise contre le roi de France, Philippe-Auguste (aboutissant à la défaite de Bouvines, en 1214), mit brutalement fin à tout espoir d'un empire anglo-normand. Isolés de l'Europe continentale, les descendants

des Normands vainqueurs à Hastings furent alors obligés de choisir, irrévocablement, l'Angleterre. Leurs fiefs en Normandie désormais confisqués à la couronne française, ils commençaient à s'attacher plus que jamais à la société qu'ils avaient créée en Angleterre.

2:llo Considérons le caractère de cette société. Elle tira son origine de la Conquête: l'Angleterre après Hastings étant, en effet, un pays occupé, Guillaume et ses barons, éléments étrangers, furent obligés de faire face ensemble à une population d'abord hostile. Leurs familles, sans sécurité et sans racines en Angleterre, eurent besoin de rester unies, et d'agir en commun pour atteindre à une société ordonnée. L'histoire de cette société, on le verra, fait preuve, non pas d'une opposition entre le roi et sa baronnie, mais d'un effort continu de solidarité, pour maintenir l'existence même de cette colonie anglo-normande dans le pays qu'elle avait conquis. Poussées par l'intérêt commun, ces familles se mariaient entre elles, et devenaient ainsi étroitement liées les unes aux autres.

3:llo Dès le début, en effet, la colonie prenait un caractère assez homogène. Grâce à la nécessité, et à la distribution générale de fiefs tirés dans plusieurs comtés (ce qui empêchait la naissance de grands blocs régionaux), Bretons, Picards, Boulonnais et Flamands de l'armée ducale commençaient de bonne heure à se mêler à la majorité normande; si bien que ces éléments de province installés en Angleterre témoignaient, en peu de temps, d'une unité qui ne se réaliserait en France elle-même que beaucoup plus tard.

4:llo Coopération aussi dans la haute aristocratie anglo-normande: car

elle fut peu nombreuse,[1] et sa loyauté à la couronne fut assurée par des liens les plus étroits de famille et d'amitié.

Ces liens existent partout dans la nouvelle société anglo-normande: les nobles lignées s'entrecroisent et s'entrelacent de façon remarquable. La femme de Richard FitzGilbert fut fille du célèbre Walter Gifford, et la fille de Guillaume Fitz-Osbern épousa Ralph de Gael, comte de Norfolk. La veuve de Robert de Beaumont épousa en secondes noces Guillaume de Warenne, et Roger Bigod, grand tenancier féodal du Norfolk, se maria avec la fille de Ralph de Tosny, non moins puissant baron des Midlands... (voir: D.C. Douglas, English Historical Documents II, p.23)

Ces quelques exemples suffiront: on pourrait, cependant, en citer des dizaines. Ils résument bien toute la structure particulière de l'aristocratie anglo-normande, et témoignent vivement de sa solidarité voulue et croissante. Ces grandes familles, fortement unies par la parenté, ne manquaient pas d'agir ensemble, vers un but commun.

Cette coppération initiale, stimulée par le besoin commun d'ordre et de sécurité, marque le premier pas vers la stabilité unique de l'Etat anglo-normand. Le second - non moins capital - fut le désir, éprouvé

---

1 En effet, les plus grands sires du royaume n'étaient qu'au nombre de dix: Eudes de Bayeux, comte de Kent; Robert de Mortain; Guillaume FitzOsbern, comte de Hereford; Roger de Montgomery, comte de Shrewsbury; Guillaume de Warenne; Hugues d'Avranches, comte de Chester; Eustache de Boulogne; Richard FitzGilbert; Geoffroy de Coutances; et Geoffroy de Mandeville.

de plus en plus par les familles colonisatrices en Angleterre, d'y prendre racine, et d'appartenir au pays conquis qu'elles avaient adopté. Il ne suffisait guère de s'installer à titre permanent dans un conté d'Angleterre. Arrivés en armée d'invasion, les chevaliers normands avaient surtout besoin de se justifier en Angleterre, et de s'assurer de leurs droits au pays qui serait désormais le leur. Du point de vue psychologique, donc, ils venaient de plus en plus s'identifier avec le peuple et avec le passé saxons.

3. Ce grand désir de justification s'étendit jusqu'au plus haut rang de la société anglo-normande. Le roi Guillaume, en effet, insista toujours sur ses droits inaliénables à la couronne d'Angleterre: ce fut lui l'héritier incontestable du roi Edouard le Confesseur, car ce vieux souverain ne l'avait-il pas élu comme seul successeur? Harold, fils rusé du comte Godwine, n'étant qu'un usurpateur, la victoire de Hastings se présentait, aux yeux normands, comme un véritable combat judiciaire. Témoin, par exemple, Guillaume de Poitiers, Gesta Willelmi: le duc se repose tout à fait sur la justice de sa cause devant Dieu:

> ... Praeteria, ne rapinam amittat, ille (Harold) pugnabit; nos quae dono accepimus, beneficiis comparavimus, requirimus. Quae partis nostrae prima fiducia periculum omne depellens, laetissimum triumphum nobis summum decus, praeclarissimum nomen dabit." Etenim constabit viro catholico ac sapienti, quod omnipotentia Dei, nihil volens iniquum, justam causam cadere non sineret...[1]

- et, au cours des pourparlers avant la bataille, Guillaume est prêt à lancer à Harold un défi dramatique et significatif:

> ... Se mihi per manus suas dedit (Harold), sua manu securitatem mihi de regno Anglico firmavit. Praesto ego sum ad agendum causam contra illum in judicio, sive placet illi juxta jus Normannorum, sive potius Anglorum. Si secundum aequitatis veritatem decreverint Normanni aut Angli, quod ille regnum hoc jure debeat possidere, cum pace possideat. Si vero mihi justitiae debito reddendum esse consenserint, mihi dimitat. At si conditionem hanc repudiaverit, non duco justum ut homines mei vel sui concidant praeliando, quorum in lite nostra culpa nulla est. Ecce paratus ego sum capite meo contra caput illius asserere, quod mihi potius quam illi jure cedat regnum Anglicum"... singulari certamine proprio capite causam determinare voluit... (ibid.130)

---

1 éd. J.A.Giles (1845), p.124.

Mais, Hastings est encore plus qu'un combat judiciaire: Dieu protégera le juste; et la victoire de Guillaume (comme celle de Thierry dans la Chanson de Roland) sera en effet un jugement prononcé par le Seigneur. Comme Pinabel, Harold, le démesuré, est d'ores et déjà condamné:

> ... Tum levato Heraldus in coelum vultu, ait: Dominus inter me et Willelmum hodie quod justum est decernat." Regnandi siquidem cupidine caecatus, simul ob trepidationem oblitus injuriae, conscientiam in ruinam sui rectum judicem optavit... (ibid. 131)

Le chroniqueur Guillaume de Jumièges déclare également, dans la Gesta Normannorum Ducum, que la bataille de Hastings prend la forme d'un châtiment de Dieu:

> ... Referentur enim in hoc conflictu pugnae multa Anglorum milia corruisse, Christo illis vicem reddente, ob Alveredi, fratris Edwardi regis, necem ab eis injuste perpetratam...[1]

- en se parant en triomphe de la couronne de Wessex, Guillaume ne fit donc que recueillir son héritage...

Il est vrai que, bien avant son invasion, Guillaume s'était frayé le chemin qui menait au trône. Grâce à la politique matrimoniale du duc Richard II, l'Angleterre avait été exposée, dès 1002, lors du mariage d'Emma de Normandie avec le roi Ethelred, à l'influence normande. Prince exilé, le jeune Edouard (fils d'Emma et d'Ethelred) était resté plusieurs années à la cour des ducs de Normandie, avant de monter sur le trône saxon; et, ceci fait, il avait amené avec lui bon nombre de Normands.

---

[1] éd. Jean Marx (1914), 135-6.

Il y avait des prêtres normands à la chapelle royale, et des conseillers normands auprès du roi; enfin, la soeur d'Edouard avait épousé deux grands alliés de la famille ducale - Drogo, comte du Vexin, et, à la mort de ce dernier, Eustache de Boulogne. Ces éléments, au courant des affaires de la cour saxonne, avaient sûrement renseigné Guillaume sur la situation politique en Angleterre, et surtout sur la crise de succession qu'avait provoquée l'ascétisme du roi Edouard. Le duc sut profiter de l'occasion... D'ailleurs, il est bien probable qu'Edouard le Confesseur avait espéré, avant la domination à la cour anglaise des Godwine, que Guillaume lui succèderait. En effet, tout parlait en faveur du duc normand: fils de l'homme qui avait protégé Edouard pendant son long exil, Guillaume serait bien préférable, aux yeux du vieux souverain, aux rudes Vikings qui briguaient eux aussi la succession - le Danois Swein Esthrithson, et le Norvégien Harold Hardrada. D'ailleurs, nous l'avons vu, dans les veines du roi saxon coulait du sang normand.

Quoi qu'il en fût, Guillaume déclara maintes fois que le Confesseur lui avait formellement promis son royaume; et tous les chroniqueurs normands réitèrent ce fait capital. Dans leurs oeuvres, l'histoire saxonne devient toute simpliste: sont chantés les louanges d'Edouard, roi juste et saint, alors que la famille Godwine joue toujours un rôle de félon; le comte est dépeint comme un intrigant criminel, et son fils comme un usurpateur assassin (on leur attribue, non sans preuves, le meurtre du prince Alfred Atheling). Citons le seul récit du sobre

Ordéric Vital - qui n'hésite pas à prêcher ailleurs la coopération entre les deux races saxonne et normande:

> ... Eduardus enim, rex Anglorum, Edelredi regis ex Emma Ricardi senioris Normannorum ducis filia filius, paulo ante obierat et Heraldus Goduini comitis filius regnum Anglorum usurpaverat, jamque tribus mensibus ad multorum detrimentum perjurio et crudelitate, aliisque nequitiis pollutus tenuerat.. Injusta nempe invasio nimiam inter quasdam gentes dissentionem commovit, multisque matribus filiorum et conjugibus maritorum necem et luctum peperit...[1]

Cet aparcu (pour le moins partisan) de la cour de Wessex se voit davantage dans les écrits des grands chroniqueurs anglo-normands, et l'existence de plusieurs Vies de 'Saint' Edouard, dans lesquelles la félonie des Godwine est portée jusqu'au mélodrame, témoigne pleinement de ce désir anglo-normand de justification.[2]

Guillaume prit donc beaucoup de peine pour souligner ses droits successifs au trône. Il voulut régner, non pas à titre de conquérant étranger, mais comme l'héritier élu du roi Edouard. Sa maison royale devait poursuivre la lignée de Wessex, et son Etat anglo-normand, l'ancien état saxon. Guillaume voulut se voir accepté en Angleterre comme souverain légitime, symbole de continuation, et non de rupture. Au cours de son sacre à l'abbaye de Westminster, non content d'être simplement couronné, il jugea nécessaire d'obtenir du peuple assemblé une acclamation solennelle: la demande formelle fut faite par deux fois - en français, et en anglais.

---

1 Ecclesiasticae Historia, lib.III, éd. Le Prévost (t.2, p.116).

2 Voir, plus loin, ch.16, une plus ample discussion de ce phénomène important.

Ainsi se voit, pour la première fois, un phénomène - trait du caractère anglo-normand - qui sera toujours présent au cours de cette étude: c'est le grand désir d'assurance et d'homologation, en matière de droits de famille. On se relie ainsi au passé afin de souligner la continuité de succession et de possession.

Ce phénomène se révèle de bonne heure dans le domaine du droit. Dans la rédaction de tous ses documents officiels (du moins, de tous ~~Ceux~~ ceux qui nous sont parvenus), le roi Guillaume se sert de la langue saxonne aussi bien que de la langue latine. Et, sous le règne d'Henri I furent promulgués trois codes légaux qui témoignent de ce vif désir de continuité: le premier recueil, Leges Henrici Primi, accuse le mélange réussi au début du XIIe. siècle des deux codes saxon et normand. Le deuxième, plus significatif, qui s'intitule Leges Edwardi Confessoris, a la prétention d'être un code légal du temps du Confesseur; en effet, on lit dans l'avant-propos:

> ...Post quartum annum adquisitionis regis Willelmi istius terre, consilio baronum suorum fecit submoniri per universos patrie comitatus Anglos nobiles, sapientes et lege suo eruditos ut eorum consuetudines ab ipsius audiret...[1]

Ces Leges, qui se présentent ainsi comme une compilation de la coutume anglo-saxonne, mais qui sont en fait de pure inspiration normande, donnent un exemple de la vénération dont jouissait le droit en vigueur au temps d'Edouard.

---

1 W.Roch, La Féodalité en Angleterre (Genève, 1946), pp.146-7.

Le prologue du troisième recueil, dit Leges Willelmi, exprime un sentiment tout pareil:

> ... Cez sunt les leiz e les custumes que le reis Will. grantad al people de Engleterre apres le cunquest de la terre, iceles memes que li reis Edward sun cusin tint devant lui...[1]

Le contenu de ces 'Lois' révèle que ce prologue est lui aussi mensonger et que l'auteur, par ses lignes préliminaires, donne une nouvelle preuve de ce respect anglo-normand de la coutume saxonne.

Sur le plan féodal: Guillaume s'appuya, dès le début, sur le principe que chaque baron possédant un domaine en Angleterre devrait s'acquitter de toutes les obligations, et pourrait jouir de tous les droits, qu'avait entraînés la même tenure avant la Conquête.

L'administration de Guillaume se fonda, en effet, sur la théorie qu'il avait rétabli la bona lex du Confesseur, après l'usurpation d'Harold. Il y a bien peu de conquérants qui se soient donné autant de peine pour dissimuler le fait de leur conquête.

---

1 W.Rich, Le Féodalité en Angleterre (Genève, 1946), pp.146-7.

4. Derrière ce désir justificateur des Anglo-Normands, et derrière leur projet d'une société stable et bien réglée, il y avait deux forces motrices: d'abord, le génie organisateur des Normands - génie célèbre, qui avait déjà réalisé l'Etat le plus solidement charpenté de l'Europe continentale, et fondé une communauté puissante en Sicile, avant de venir s'opérer, à son tour, en Angleterre. On verra plus tard comment ce grand talent devait s'épanouir en l'administration féodale de l'Etat anglo-normand. Ensuite (et tout ce qu'on a déjà exposé n'en est que la preuve), les Normands apportèrent en Angleterre un grand génie adaptateur, une puissance d'assimilation que l'on retrouve partout où sont passés les Vikings:

> "..Ils ont su commander aux Lombards, aux Sarrasins, combattre les Grecs, constituer les principautés normandes qui aboutirent un siècle plus tard, vers 1130, à la monarchie, au royaume normand des Deux-Siciles; mais, pour en arriver là, ils avaient emprunté à ces organisations si variées qui les avaient précédés, aux institutions financières des Arabes et à la législation des Institutes. Ils ont su respecter les civilisations qu'ils avaient devant eux..."[1]

Il en fut de même en Angleterre. Après la Conquête, nous l'avons vu, les anciennes lois saxonnes furent respectées, du moins de façon symbolique; et ceci ne fut qu'un exemple d'un procédé beaucoup plus général d'adaptation. Si l'Etat saxon avait manqué de cohésion, ses rois avaient tout de même créé une organisation administrative qui pourrait devenir, entre les

---

1 H.Prentout, Le Rôle de la Normandie dans l'Histoire, dans 'La Revue Historique' CLX (1929), p.81.

mains d'un souverain fort, un instrument d'ordre et de contrôle. Cette administration saxonne fut donc retenue par Guillaume, et soumise à la formidable organisation normande; car non seulement le Conquérant respecta-t-il la tradition saxonne: il se mit, en vrai génie politique, à développer les institutions utiles qu'il avait trouvées en Angleterre.

Ainsi, le Grand Conseil saxon, dit 'Witanagemot', devint en quelque sorte la Curia Regis féodale, par laquelle le roi dirigea une administration efficace et centralisée. Nourrie et mise en valeur, la tradition locale du sheriff anglais permit au roi d'exercer son pouvoir central dans toutes les régions de son royaume. La grande Chancellerie saxonne, enfin, devint vite la pierre angulaire de la bureaucratie anglo-normande: ses brefs, ses chartes et ses séries de 'rôles', contribuèrent tous au developpement de la sécurité féodale, tant chérie des barons du pays.

Facilitant ainsi le gouvernement central du roi, et augmentées par l'introduction du système féodal, les traditions saxonnes permirent l'épanouissement en Angleterre du génie administrateur des Normands. La société remarquable et contrôlée qui en fut le résultat dut beaucoup à cet héritage anglais.

Non seulement les lois et les traditions de l'Etat saxon furent-elles conservées avec soin: souhaitant toujours être accepté comme héritier du royaume d'Edouard, Guillaume fit un effort sincère pour s'assurer aussi la coopération des grands nobles saxons. Jusqu'à l'an

1069, ces thegns et ces earls jouèrent, avec les barons normands, un rôle considérable dans l'administration de l'Etat. Il existe des chartes provenant de cette époque, qui nous montrent les comtes saxons Edwin, Morcar et Waltheof, et l'archevêque Stigand, associés tous en conseil avec Eudes de Bayeux, Geoffroy de Coutances, Guillaume Fitz-Osbern et Robert de Mortain. Il est probable que la plupart des sheriffs et des administrateurs regionaux furent aussi des Saxons.

Guillaume avait donc apparemment réussi à fonder un véritable Etat anglo-normand, au sens precis du mot. Dans les deux-tiers du pays, en effet, ses lieutenants furent des nobles saxons, et dans sa chancellerie des clercs saxons s'occupèrent à rédiger des brefs, en langue anglaise.

Le vrai pouvoir, cependant, fut toujours entre les mains des Normands. Le respect politique du roi pour les traditions anglo-saxonnes n'empêcha point que son autorité dans le royaume se fondât sur une organisation militaire d'occupation. Au début de 1069, surtout dans le Sud et dans l'Est du pays, beaucoup de terres anglaises étaient déjà passées entre les mains des chevaliers normands; lesquels avaient déjà commencé à ériger partout des châteaux-forts.

Ces conditions aboutirent, en 1069-1070, à une série de révoltes saxonnes; et le plan conciliateur, conçu par Guillaume pour gouverner l'Angleterre, s'écroula de fond en comble. L'extrême férocité du Conquérant, en supprimant sans pitié les rebelles, témoigne de sa mortification. La partie nord du pays fut dévastée de façon systématique,

et tous les thegns saxons furent dessaisis de leurs domaines, pour y être supplantés par des barons normands. En 1086, lors de la rédaction du Domesday Book, il ne restait que deux grands tenanciers-en-chef de souche saxonne: Thurkill d'Arden et Colswein de Lincoln...

Néanmoins, cette épuration massive ne mit pas fin à l'intérêt pris aux affaires saxonnes: tout au contraire. A la suite de cette perturbation sociale, le chevalier normand, devant ses terres tant prisées à l'expropriation de l'ancien tenancier saxon, éprouvait plus que jamais le désir de s'identifier au passé, et de réclamer, en juste héritier, tous les anciens privilèges attachés à son fief. Tout comme son roi, il avait besoin d'affirmer ses droits successifs, et de s'installer dans son domaine comme tenancier légitime. D'ailleurs, grâce au maintien des coutumes anglaises, il ne pourrait, en dernier lieu, faire valoir ses droits qu'en fournissant des preuves que les terres en question avaient appartenu, au temps du Confesseur, à son antecessor saxon.[1] C'est pourquoi il prêtait tant d'importance aux droits déjà moribonds de 'sax and soc, toll and theom, and infangetheof' (droits assez obscurs, ayant rapport à la libre juridiction accordée à un seigneur sur son domaine); car ces anciens privilèges saxons étaient pour lui des symboles légaux d'un héritage recueilli, et d'une tradition anglaise transmise

Un mariage opportun avec la fille d'un tenancier saxon rendrait,

---

1 voir Stenton, Anglo-Saxon England (Oxford 1950), p.618.

naturellement, à ce chevalier un héritage d'autant plus sûr, car des droits y seraient alors incontestables. Le roi Henri I lui-même se maria avec une princesse d'origine saxonne[1], et le chevalier Robert de la Haye épousa la fille de Colswein de Lincoln; et il est probable, pour citer un autre cas assez célèbre,[2] que le premier chatelain d'Oxford, Robert d'Oilli, obtint beaucoup de ses terres en épousant la fille de Wigod de Wallingford, parent d'Edouard le Confesseur. Il est donc bien naturel (et nous le verrons plus loin, ch.15), que les familles anglo-normandes prennent un intérêt des plus vifs à de telles questions de généalogie...

Dès le début, donc, le baron anglo-normand se préoccupe de la sécurité de ses possessions; il a tout intérêt à accepter les traditions saxonnes, car celles-ci, tout en servant à le relier au passé du pays, lui fournissent une base d'ordre, sur laquelle il pourra construire une société bien réglée.

---

1 voir p.~~93~~ 100

2 - et lié même au sujet de cette thèse, car la famille d'Oilgi est patronne de l'auteur de Gui de Warewic, où ce lien généalogique se trouve mis en relief.

5. Ainsi, la communauté normande prit racine en Angleterre, et en suite de tous ces événements, une assimilation progressive des deux peuples normand et anglais fut inévitable. Bien que l'un fût d'abord une armée d'occupation, et l'autre une nation vaincue; et bien qu'il existât toujours entre eux des barrières sociales de classes et de rang, ces deux peuples se trouvèrent bientôt reliés l'un à l'autre par des liens d'intérêt commun et de devoir féodal au même souverain. Le sentiment de 'nationalisme', au sens moderne du mot, étant inconnu à cette époque, on aurait tort à imaginer l'existence, au XIIe. siècle, d'une 'nation anglo-saxonne' opprimée par un tyran étranger et par ses barons. On ne trouve aucun resorgimento en Angleterre au cours de ce siècle; au contraire: mis à part l'insurrection des thegns en 1069, le peuple saxon transféra en peu de temps sa loyauté à la dynastie normande.[1]

Cette évolution continue, cette fusion de sang normand et saxon,[2] a pour symbole la célèbre bataille de l'Etendard, qui eut lieu en 1138, à Northallerton, et qui opposa une troupe anglo-normande à l'armée du roi David d'Ecosse. Il est vrai que l'historien Ailred (moine anglais de l'Abbaye de Rievaulx), dans son récit du combat,[3] accorde au grand

---

1 voir: Stubbs, Selected Charters, p.109: les Anglais se rallient à Guillaume le Roux.

2 - dont l'historien Guillaume de Malmesbury est témoin: "...utriusque gentis sanguinem traho," (De Gestis Reg. Angl., lib.III).

3. éd. Migne, Patrologie Latine, vol.195, pp.702-711; et R.Howlett, Chronicles of the Reigns of Stephen, Henry II & Richard I, Londres, 1884-89 (RS.82), vol.III, pp.181-199.

baron anglo-normand Walter Espec un discours martial, dans lequel allusion n'est faite qu'à la prouesse normande;[1] néanmoins, cette victoire éclatante sur les Ecossais témoigne bel et bien de la coopération des deux peuples, face à l'ennemi commun. Chevaliers normands et milices anglaises des shires du Nord se battirent, côté à côté, avec l'envahisseur écossais; ensemble, ils defendirent et protégèrent l'étendard béni, apporté (comme l'oriflamme de France) sur le champ de bataille. Et l'Eglise ne tarda pas à faire de cette victoire au caractère assez religieux un 'exemplum' solennel: la bataille étant un signe divin de l'union du pays et de l'accord fraternel... Les moines-chroniqueurs de l'époque insistent, en effet, sur cette coopération, et sur l'alliance des deux peuples, "fils d'une même mere"; ainsi le récit d'Henri de Huntingdon:[2]

---

1 Mais, voir F.M.Powicke, Ailred of Rievaulx and his biographer, Walter Daniel (Londres, 1922), pp.30-38: ce discours n'indique, après tout, qu'Ailred n'a guère d'esprit insulaire; il prêche surtout la coopération et l'adaptation harmonieuses; et, Anglais, il se montre ici bien capable de penser en Normand...

Notons en passant qu'Ailred, Northumbrien, partage à fond la culture écossaise: il a passé des années à la cour d'Ecosse, et joui de la faveur du roi David. Malgré la bataille de l'Etendard (qui a dû être pour lui plutôt comme une guerre civile, que comme une invasion étrangère), il gardera les idées politiques et généalogiques de la cour de David: c'est pourquoi, dans ses oeuvres dédiées à Henri d'Anjou (voir plus loin, du ch.16), il aura tant de plaisir à mettre en relief l'alliance capitale de la dynastie anglo-normande avec la bonne lignée saxonne qu'est la maison royale d'Ecosse...

2 Historia Anglicorum, lib.VIII (éd. Migne, op.cit., vol.195, p.961).

> ... tota namque gens Normannorum et Anglicorum in una acie circum standard conglobata persistebant immobiles... (l'armée victorieuse étant) ex Anglis videlicet et Normannis composita, qui patris in familia conversabantur...

En plus, un poème sur la Bataille (De Bello inter Scotiae Regem et Angliae Barones), composé par un certain Serlo Grammaticus, moine à l'Abbaye de Fountains, est d'un esprit et d'un sentiment tout-à-fait 'Anglais'. La valeur attachée à la bataille de l'Etendard peut donc être considéré comme le germe d'une nation unie, si non d'un véritable nationalisme.

Un demi-siècle plus tard, sous le règne actif et organisateur du roi Henri II, cette alliance des deux peuples en une nation devint encore plus marquée: en fait, l'Angleterre fut déjà à cette époque une 'nation' plus substantielle qu'elle ne l'avait été en 1065. *Le Dialogue de l'Echiquier*, exposé superbe et lucide de l'administration fiscale de la Curia Regis anglo-normande, (voir plus loin, chs. 9, 10, 14), déclare, en effet, que:

> ... sic permixtae sunt nationes ut vix decerni possit hodie, de liberis loquor, quis Anglicus, quis Normannus sit genere...

- déclaration significative, quoiqu'exagérée, et appuyée, dans le domaine politique, par le moine Ailred, qui, dans le prologue de sa Vita Sancti Edwardi (voir plus bas, ch.16), chante les louanges du sage Henri II, et attribue à sa personne royale l'unité politique et raciale du pays:

> ... gloriosissime rex Henrice...in quem velut lapidem angularem Anglici generis et Normannici gaudemus duos parietes convenisse...[1]

Ainsi, au cours du XIIe. siècle, est forgée une unité nationale qui aboutira, deux siècles plus tard, à un véritable 'nationalisme' anglais.

On a donc vu comment la communauté anglo-normande réussit, par un procédé d'adaptation et d'assimilation, à s'intégrer dans une vie anglaise; il convient maintenant de regarder de plus près le développement et l'organisation de cette société.

---

1 éd. Migne, op.cit. vol.195, pp.738-9.

6. L'évolution de la société anglo-normande fut surtout celle de la chevalerie terrienne: de la noblesse 'à l'anglaise'![1] Réussie grâce à l'administration efficace du roi,et à la base d'ordre et de loi que fut l'héritage saxon,la sécurité du pays permit aux familles des chevaliers normands de s'installer dans toutes régions,et de s'y occuper assez paisiblement de leurs affaires. En outre,la communauté anglo-normande devint,en peu de temps,suffisamment unie pour résister à toute tentative d'invasion de son île, et suffisamment réconciliée avec les habitants indigènes pour se détendre en Angleterre, dans une société provinciale.

Aussi les barons anglo-normands, petits et grands, devinrent-ils une aristocratie de comté; petit à petit, chaque famille, soucieuse de ses traditions personnelles, s'intéressait de plus en plus aux affaires de sa région particulière. Il fut donc bien naturel qu'une grande part de la besogne administrative passât à la petite noblesse. L'aristocratie anglo-normande ne tarda pas à accepter sa position d'autorité en matières locales: dans la cour baronniale, et dans les cours de shire et de comté, elle dispensait la justice, et faisait prévaloir en province la loi féodale du souverain. Bref, le chevalier abandonna bientôt son métier de guerrier, pour devenir un "knight of the shire" anglais.

La religion permit elle aussi au baron anglo-normand de se nouer plus étroitement à la région où se trouvait son domaine familial ou son chef-lieu féodal. Fonder une abbaye ou un monastère, et y accorder

---

1. C'est-à-dire,de ces 'gentils hommes' - barons,chevaliers,bacheliers - dont la plupart devaient,plus tard,dès le XVe s.,constituer la classe dite de la 'Gentry'.(Pour les origines sociales de la Gentry anglaise,voir A.R.Wagner,English Genealogy (Oxford,1960),p.104ff; et l'Encyclopaedia Britannica,sous 'Gentleman'.)

ensuite une protection généreuse - ce serait pour ces familles anglo-normandes une preuve requise de piété, et une garantie de salut éternel. Au Moyen Age, la foi chrétienne fut de toute importance: croisades, pèlerinages, littérature didactique, construction d'églises et de cathédrales, fondations monastiques - tout témoigne de cette préoccupation religieuse.[1] Mêmes les barons les plus profligats et les plus acharnés, tels Hugue le Loup et l'affreux Geoffroy de Mandeville, ne manquaient pas de faire preuve de foi par des actes de patronage et de piété.

Aussi le chevalier anglo-normand porte-t-il un vif intérêt à l'abbaye locale; et celle-ci, en reconnaissance de son patronage, érigera, pour recevoir son corps et ceux de ses descendants, des tombeaux somptueux (on reverra ce phénomène dans le <u>roman de famille</u>, dont le héros fonde à la fois une dynastie et une maison religieuse dans laquelle il sera enfin enterré). Cet intérêt est réciproque: le monastère intéressé a soin de s'assurer de l'appui continu, par une flatterie prudente de la famille patronne,[2] laquelle se trouvera ainsi reliée plus que jamais, par devoir et par inclination, aux affaires de la région.

---

1 Préoccupation d'autant plus profonde en Angleterre, que le pays fut soumis à l'anarchie sous le règne du faible Etienne, et frappé d'un Interdit papal sous celui de Jean.

2 voir plus bas, ch.18.

Cette évolution sociale de l'aristocratie anglo-normande se trouve resumée dans l'histoire de l'architecture militaire et domestique en Angleterre, au Moyen Age. Les attaches régionales croissent au fur et à mesure que les premiers châteaux-forts, rudes constructions à palissade, juchées sur des <u>mottes</u> artificielles, se transforment en grands donjons carrés de pierre, entourés de cours et de murailles, et dominant le paysage du haut d'un emplacement stratégique. Ensuite, petit à petit, ces châteaux prennent un aspect moins militaire et plus domestique. La Grande Salle s'adapte aux besoins d'une société plus fine et plus paisible; se développe le <u>soler</u>, sorte d'appartement privé du seigneur et de sa femme. Le XIIIe.siècle apporte une augmentation de confort ménager: vitres, draperies, meubles, cheminée. Sous le règne d'Henri III, le vieux château-fort se transforme en vrai foyer familial, et aboutit, dès la seconde moitié du siècle, au <u>manoir fortifié</u> de la petite noblesse. Les châteaux domestiques de Stokesay et d'Acton Burnell, dans le Shropshire, sont en contraste significatif avec les donjons massifs du siècle précédent.

Bref: tout ceci sert de fond social au développement, sur le plan politique, de la sécurité et de l'unité nationale. Installé dans son domaine, jouissant de ses fiefs à titre légal et héréditaire, ses biens protégés sans besoin de château-fort hermétique et guerrier, le petit baron anglo-normand vient, tout naturellement, à établir des liens régionaux permanents. Ainsi naît l'aristocratie terrienne en Angleterre.

7. Cependant, malgré ces liens régionaux et malgré cette grande mesure de sécurité individuelle, le baron anglo-normand ne fut pas de grand seigneur autonome, tout-puissant dans sa région comme dans un petit Etat indépendant. Sauf sous le règne lamentable d'Etienne, il ne devint jamais si fort, si belliqueux, qu'un comte français ou allemand, prêt à ébranler l'unité du pays dans un conflit fratricide. En Angleterre, on l'a vu, les barons se rendirent bientôt compte de leur intérêt commun à établir une société ordonnée; et, en règle générale, cet intérêt (avec les liens de famille et d'amitié) empêcha effectivement toute rivalité désastreuse. Ensuite, la distribution de la terre, par bribes, au fur et à mesure de sa conquête, empêcha une agglomération régionale de fiefs appartenant à un seul baron.

Enfin, et surtout, le pouvoir baronnial en Angleterre fut réduit par le génie organisateur du Duc normand. Dès la Conquête, la monarchie exerça sur le pays un contrôle coordinateur presque unique au monde médiéval.[1] Le trait particulier de la féodalité en Angleterre fut la domination quasi-totale du souverain. Ce que Guillaume réussit à établir en Angleterre (sur les bases solides de l'ancienne administration saxonne, rappelons-le), ce fut la monarchie normande avec ses puissants organes, ses finances bien administrées, une armée de chevaliers liés au roi par le serment, une cour centrale où toutes les affaires vinrent aboutir. Sous Guillaume, et sous ses fils, ce royaume anglo-normand

---

1 voir: L.Valin, Le Duc de Normandie et sa Cour (Paris 1909), p.60ff.

devint le plus fort de l'Europe occidentale, grâce au plein développement de la féodalité centralisée.[1]

Les principes de la féodalité sont clairs et logiques, et par suite, très difficiles à réaliser sur le plan pratique. Sous sa forme idéale, l'Etat féodal est celui où chaque tenancier doit au souverain suprême toutes ses terres et tous ses privilèges. Cette dépendance totale peut être directe: le seigneur accordant lui-même un fief à un tenancier-en-chef, le tenens in capite; ou bien indirecte: le tenancier-en-chef distributant à son tour (et devenant ainsi un "mesne lord" - tenens in media), par le procédé dit d'afféagement, des portions de sa terre à d'autres chevaliers, arrière-vassaux. Ces tenanciers secondaires, mouvant du tenancier-en-chef, et lui devant ainsi l'homage et le service, n'en demeurent pas moins vassaux du souverain; en fin de compte, c'est à ce dernier, dominant un Etat féodal en forme de pyramide, que l'on doit l'ultime serment de féauté.

La féodalité en Angleterre jouit d'une homogenéité exceptionnelle, car elle fut introduite et établie par un souverain fort, capable de se maintenir sans défaillance au pouvoir absolu. D'ailleurs, les données militaires de la Conquête permirent l'évolution de cette féodalité ideale. En fait, le pays entier appartenant, logiquement, au roi vainqueur, chaque parcelle de terre devint un fief, dont chaque

---

1 - car, cette évolution administrative en Angleterre eut une avance de plus d'un siècle sur le développement d'institutions pareilles en France. Voir plus loin, ch.11.

baron fut investi de par le roi.

En Angleterre, donc, la féodalité évoluée fut une réalité: tout dépendit théoriquement du pouvoir souverain, et chaque homme fut le vassal du roi. Le Domesday Book de 1086 nous montre bien cette forme féodale en stricte pyramide: nous y trouvons, dressées comté par comté, les longues listes des tenanciers anglo-normands, depuis plus hauts tenentes in capite jusqu'aux petits chevaliers, vassaux d'arrière-fief. Le service féodal ressemble à une longue chaîne: le vassal s'acquitte de son devoir personnel envers son seigneur immédiat, lequel, ayant ainsi les moyens, doit rendre ensuite au souverain son service militaire ou financier.

Tout en accordant à ses barons beaucoup de privilèges politiques et administratifs, Guillaume n'insista pas moins sur sa suprématie judiciaire, militaire et sociale. La juridiction dans certains procès criminels lui fut réservée, on n'eut le droit de faire la guerre qu'au nom du roi, et tout homme libre fut obligé, en cas de nécessité, de lui faire un service fidèle.

L'influence royale fut bien profonde: afin de se maintenir, en pratique aussi bien qu'en principe, au sommet de la pyramide sociale, Guillaume limita sévèrement le droit de franc-alleu, droit par lequel un baron (ou surtout une maison religieuse) jouissait librement de ses terres, sans hommage et sans obligations. En Angleterre, ces privilèges furent dès le debut rarissimes: et bien des abbayes et des monastères firent grief au Conquérant de sa sévérité.

Guillaume s'ingéra aussi, de temps à autre, dans les affaires de ses tenanciers-en-chef; en règle générale, il leur permit de distribuer, de leur propre gré, leurs terres à des vassaux: néanmoins, dans certains cas, il n'hésita pas à ordonner au tenancier d'investir de fiefs quelques chevaliers choisis. Une charte provenant de l'abbaye de Bury St. Edmunds, par exemple, nous informe qu'un certain chevalier fut fieffé d'une terre abbatiale, sur l'ordre formel du roi.[1]

Ce contrôle féodal du roi, qui réussit à limiter le pouvoir des grands barons, fut mise à point le 1 août, 1086, lors du célèbre Conseil de Salisbury. D'après le récit de la Chronique Anglo-saxonne, le roi Guillaume convoqua à cette réunion hors-serie tous les tenanciers notables et conséquents du royaume. Une fois assemblés à Salisbury, ces barons, même ceux qui furent arrière-vassaux et donc relevés directement d'autres seigneurs, furent obligés de rendre hommage et féauté au roi, et de jurer de lui rester fidèles, avant tout autre sire.

Cette création de liens féodaux et personnels entre tous les barons principaux et le roi, fut une preuve significative du grand pouvoir de ce dernier. Le précédent que créa ce Conseil de Salisbury fut de toute importance dans l'évolution de l'Etat anglo-normand, car il affirma, solennellement et en public, le principe premier, que l'hommage rendu par un tenancier à son seigneur immédiat ne devrait jamais lui faire

---

1 D.C.Douglas, 'Feudal Documents from the Abbey of Bury St. Edmunds' (Brit.Acad., 1932, pp.xcv-c); 'A Charter of Enfeoffment under William the Conqueror' (Eng.Hist.Rev., XLII, 245 ff).

oublier l'ultime <u>féauté</u> due au souverain.[1]

Ainsi, la monarchie anglo-normande réussit à établir une féodalité centrale efficace. Les sentiments du Conseil de Salisbury se retrouvent dans les documents de l'époque, dans la formule traditionnelle du serment: "Je, X, fais tout hommage à mon seigneur, Y, excepté la seule féauté que je dois à mon souverain, Z..."

En gardant ainsi sous son autorité l'organisation féodale du pays, le monarque établit en Angleterre une stabilité et une sécurité qui, à cette époque, n'existèrent guère ailleurs en Europe. Ni l'anarchie sous Etienne, ni les crises politiques postérieures, n'arrivèrent à détruire cet ordre fondamental. L'unique équilibre entre le roi d'Angleterre et ses barons - équilibre qui assura au pays son progrès social assez paisible au Moyen Age, tira son origine de cette autorité reconnue du pouvoir central.

---

1 Ainsi 'Glanville': ... post autem quis plura homagia diversis dominis facere de feodis diversorum dominorum. Sed unum eorum oportet esse praecipuum et cum ligeantia factum, illi scilicet domino faciendum a quo tenet suum capitale tenementum is qui homagium facere debet... (voir: Douglas, <u>Eng.Hist.Docs</u>. II, p.938).

8. Cette société terrienne, cette féodalité idéale qui dépend d'un lien étroit entre seigneur et vassal, ne réussit que dans des unités politiques de petit format; plus un pays est grand, plus la féodalité théorique s'affaiblit. Les grands Etats de l'Europe médiévale - l'empire carolingien, l'Allemagne, la France aux XIe. et XIIe siècles - ne furent guère capables de réaliser cette centralisation féodale; on verra plus loin comment le pouvoir central, son autorité affaiblie, n'exerçait plus d'influence sur les régions autonomes trop puissantes. En Angleterre, cependant, comme en Sicile, la féodalité normande réussit une administration efficace.

9. Ce fut donc sur une telle base féodale que fleurirent, sous les règnes d'Henri Beauclerc et d'Henri II, les institutions administratives de pays. L'anarchie du règne d'Etienne (1135-54) n'ébranla pas l'administration, mais, tel un conte moral, elle servit à souligner la première importance d'une société bien ordonnée. Sous Henri II, la vieille Curia Regis centrale parvint à un niveau d'organisation très élevé. Elle se divisa, assez nettement, en trois départements: la Chancellerie, secrétariat des affaires du royaume; l'Echiquier, ou Trésorerie; et les Cours de Justice du roi. Aussi toute l'organisation pratique du pays se trouva-t-elle entre les mains capables du souverain; et, vers la fin du XIIe.siècle, la 'sécurité sociale' fut assurée dans le domaine économique, ainsi que dans le domaine du droit.

Le succès d'un régime politique a son secret dans de bonnes finances, et dans une législature solide. Il suffit de citer deux ouvrages de l'époque, pour témoigner de l'excellence, dans ces deux départements, de l'administration centrale. Le premier, le très célèbre Dialogus de Scaccario[1], fut écrit, vers 1177, par le Haut Trésprier du royaume, l'évêque Richard FitzNigel. Magnifique traité fiscal, ce Dialogue nous montre le bon fonctionnement du Trésor royal, où les affaires de finance sont réglées avec efficacité, où la bureaucratie est ordonnée, et où les négociations complexes sont enregistrées

---

1 Voir: D.C.Douglas, Eng.Hist.Docs. II, pp.490ff; éd. Ch.Johnson (Londres, 1950).

avec soin. Chaque sheriff, ~~sénéchal~~ préfet régional, doit se rendre régulièrement à l'Echiquier faire un compte-rendu fiscal, dans lequel doivent figurer toutes les dettes féodales des barons et des chevaliers de comté. Ainsi se laisse calculer le revenu public, et ainsi se règle l'économie du pays. Le Dialogue nous explique les diverses fonctions du 'Président', du 'Chancelier', du 'Connétable', des 'Chambellans de l'Echiquier', du 'Maréchal', du 'Tailleur', du 'Calculateur', du 'Trésorier', et de tous les clercs ordinaires de l'Echiquier. L'impression ainsi produite est celle d'une machine administrative efficace, témoin de la stabilité et de l'ordre de l'Etat anglo-normand.

Le second ouvrage, datant lui aussi de la seconde moitié du XIIe. siècle, traité de la justice royale. Intitulé Tractatus de Legibus et Consuetudinibus Regni Angliae[1], il fut composé, pense-t-on[2], par Ranulf de Glanville (1190), Haut Justicier d'Angleterre. Comme le Dialogue de l'Echiquier, ce premier code légal cohérant expose l'unité et l'efficacité de l'administration. La justice féodale s'étend par tout le pays, et chaque tenancier libre a le droit d'y recourir. Le pouvoir royal étant la force motrice de cette machine, la procédure et les décisions judiciaires sont uniformes. Pour engager un procès, on adresse d'abord la plainte requise au roi, qui ouvre l'action en

---

1 Voir: Douglas, op.cit., p.937ff.

2 Il est possible que Glanville ne se soit chargé que de la rédaction du traité.

délivrant à son sheriff un bref ("writ"). Ce système des brefs royaux permet à la Couronne de faire prévaloir son autorité suprême, et - comme nous l'avons vu dans le chapitre précédant - de s'immiscer, quand bon lui semble, dans les affaires seigneuriales. Le traité de Glanville fait allusion à quelques-uns de ces brefs, qui servent ainsi à rendre à ces actions autoritaires du roi une légalite formelle: on y trouve, par exemple, le breve de prohibe qui, lancé contre une cour ecclésiastique, lui interdit de régler une affaire dont elle a été saisie, mais à laquelle s'intéresse le roi; ensuite, le breve de pone, qui donne à la Couronne un droit d'évocation sur les juridictions locales. Par ce bref, une cause, déférée à l'assemblée d'un comté ou d'une centaine, ou encore à une curia baronis, peut être portée devant les Cours Royales (- ainsi la cour seigneuriale se trouve, à la longue, soumise à celle du roi). Enfin, le breve de recto, "bref de droit", dont l'importance dans la société anglo-normande sera capitale, car il assure aux chevaliers de petite noblesse, aux arrière-vassaux poursuivis à tort, la pleine protection de la loi royale. Par ce bref, la Couronne donne l'ordre au seigneur de faire justice au plaignant, et de le rétablir dans ses droits; en voici la formule significative.

> "... Le roi au comte A, salut. Je t'ordonne de faire restituer sans délai à B, la terre qu'il déclare tenir de toi, et dont C l'a dépossédé. Si tu n'agis pas, que mon sheriff D exécute cet ordre, afin qu'on ne m'adresse plus de plainte pour déni de justice..."[1]

---

[1] En latin: Rex comiti A. salutem. Praecipio tibi quod sine dilatione teneas plenum rectum B. de tali terra quam clamat tenere de te, quam C, ei deforciat. Et nisi faceris, vicecomes D. faciat, ne amplius clamorem audiam, pro defectu justiciae... (Roche, La Féodalité en Angleterre, p. 153).

Ce bref de droit traduit bien la préoccupation anglo-normande de la sécurité de tenure, et de l'attestation officielle de droits héréditaires et féodaux.[1] Dans le cadre d'une société terrienne féodale, administrée avec soin par un souverain puissant, cette préoccupation n'en est que des plus naturelles.

Ainsi cette justice royale, ordonnée, applicable partout, et assurée dans toutes régions par les sheriffs, ou par les eyres de juges itinérants, contribue à la stabilité remarquable de l'Etat anglo-normand.

---

1 On verra plus loin, ch.12, comment l'institution des cours possessoires, et la prolifération de chartes et de documents de toutes sortes, témoignent elles aussi de ce désir anglo-normand de sécurité personnelle et familiale.

10. Il est évident que cette stabilité doit beaucoup à la coopération des barons avec le souverain. Ni l'un ni l'autre parti n'eut intérêt à perpétuer une opposition politique; et, si les barons furent empêchés, par le contrôle central du souverain, de s'établir dictateurs individuels, ils parvinrent, à leur tour, à donner aux actions du roi un coup de frein salutaire, en empêchant tout despotisme intolérable de la part de la Couronne. Chaque année, le souverain se consultait avec ses magnats dans les Grands Conseils trimestriels, à Gloucester, à Winchester et à Westminster; et chaque tenancier conséquent, convoqué à ces assemblées nationales, y avait l'occasion de renseigner le roi sur des questions d'Etat, de témoigner de ses décisions, et de le conseiller. Les barons anglo-normands furent bien vassaux du souverain; mais, de cette discipline sociale découla, dès le règne de Jean-sans-Terre, une évolution constitutionnelle. Leur pouvoir personnel limité, les nobles vinrent à s'identifier avec le peuple, et à chercher son appui; habitués à se montrer tous solidaires du roi, ils se constituèrent bientôt en une classe solidaire, prête à résister à tout abus du pouvoir royal.

En effet, la féodalité idéale exige bien un devoir réciproque entre seigneur et vassal. Le baron, devenu l'homme du souverain, doit rester fidèle à celui-ci, et lui rendre tout service; s'il rompt le pacte féodal, il devient par sa déloyauté félon, et perd toutes ses terres et tous ses droits. De son côté, également, le souverain a le

devoir féodal d'appuyer les intérêts de son vassal; s'il néglige ce devoir, ou s'il abuse de son autorité, en persécutant à tort son vassal, il rompt lui-même le pacte. Ainsi on lit, dans le code de Glanville:

> ...Mutua quidem debet esse dominii et homagii fidelitatis connexio, ita quod quantum homo debet domino ex homagio, tantum illi debet dominus ex dominio praeter solam reverentiam...[1]

- c'est là l'essentiel du 'pacte féodal'; et, de même qu'un baron déloyal forfait son fief, de même un souverain déloyal perd l'hommage de ses vassaux. Toute action intolérable de la part du roi absoud, automatiquement, le baron de son serment de féauté; et, pour mettre fin au contrat passé avec le souverain, on a simplement recours à la diffidatio - formule bien légale de renonciation.

Ce fut ainsi que les barons anglo-normands se trouvèrent capables de résister au pouvoir autoritaire du roi. En fait, ce droit de renonciation à la féauté fut bel et bien appliqué en 1215, et en 1258, sous les règnes de Jean et d'Henri III: par cette cérémonie de la Diffidatio, les barons du royaume declarèrent avoir le droit de prendre les armes contre leur souverain. En 1215, ils affirmèrent leur droit de rejeter toute demande excessive d'aide financière, et obligèrent le roi Jean à signer la Grande Charte, sauvegarde de leurs intérêts féodaux. En 1258, encore, ils forcèrent Henri III à accepter de se consulter avec eux, en Conseil régulier. Ces actions féodales et historiques se retrouvent, comme on pouvait s'y attendre, dans les

---

1 D.C.Douglas, op.cit.II, p.940.

romans de famille: composés dans l'intérêt de nobles maisons patronnes, ces romans ne manquent point de traduire la préoccupation anglo-normande de droits fonciers et de sécurité familiale. Dans chaque roman, le poète insiste, tout comme Glanville, sur la nature réciproque du devoir féodal: le héros est bien l'homme de son seigneur; mais, en cas d'injustice, il est libre de renoncer, par la Diffidatio, au serment de féauté. Ainsi font Fouke FitzWarin et Boeve de Hamtone, quand ils se trouvent dessaisis à tort de leurs fiefs. Héritiers reconnus, ils ont le droit d'entrer en pleine possession des terres familiales, qui ne peuvent donc échoir au roi - car, d'après le code de Glanville, seuls dévoluent au souverain les biens tombés en déshérence. Le pacte rompu, le héros se rebelle, à juste titre.

Ce caractère légal que l'on trouve dans les romans de famille est bien significatif, puisqu'il témoigne du développement en Angleterre de la féodalité ordonnée, et de l'importance qu'y prêtaient les familles anglo-normandes de haute et de petite noblesse. Ce principe féodal du devoir réciproque ne fut pas propre à l'Angleterre; mais ce fut en Angleterre - et chez d'autres petites communautés à une structure sociale intime et unie - qu'on réussit le mieux à le mettre en pratique.

Ainsi se développe en Angleterre une société mûre et stable: l'administration efficace du roi, et l'équilibre féodal, permettent aux familles anglo-normandes de s'installer paisiblement dans leurs domaines héréditaires. L'opération contrôlée et assez harmonieuse de la loi, et

du pouvoir royal et baronnial devient la pierre angulaire de la politique anglaise du XIIIe. siècle. En rédigeant la Grande Charte, les barons de 1215 amorcent une organisation constitutionnelle qui aboutira, au XIVe. siècle, au Parlement et, enfin, à la croissance du véritable nationalisme anglais. Pendant cette période 'anglo-normande' de trois siècles, l'Angleterre reste le pays le plus ordonné, aux institutions les plus avancées, de toute l'Europe occidentale.

11. En effet, l'ordre public de cette société anglo-normande faisait contraste avec les troubles féodaux des pays d'Europe continentale. Au IXe.siècle l'Empire carolingien s'écroula; une dynastie faible sapa tant à la base du pouvoir royal en France, qu'il n'en fut bientôt plus question d'une féodalité centrale ou efficace. Jusqu'à la reconstruction de la monarchie française, sous les règnes de Philippe-Auguste et des rois capétiens du XIIIe.siècle, l'autorité royale ne signifia, effectivement, plus rien. Les anciens droits généraux de la Couronne furent usurpés par les magnats français, libres de transformer leurs vastes domaines en Etats autonomes. Feudataires puissants, ces barons exercèrent sur leurs provinces un pouvoir absolu. Aux yeux de Philippe de Beaumanoir, célèbre légiste français du XIIIe.siècle, un 'Baron' est, tout bonnement, un seigneur "qui est roi dans sa baronnie"[1] - c'est-à-dire, y ayant une juridiction suprême. Bien qu'un tel territoire appartenant à un tel comte français fût toujours, en principe, un fief royal, cette autorité centrale ne fut en réalité qu'une fiction. La monarchie n'exerça plus de contrôle sur les régimes féodaux de ses grands tenanciers; la plupart de ces soi-disants 'vassaux' du Roi de France ne furent presque jamais convoqués à la Cour, et ne rendirent au souverain ni hommage, ni service pratique. Citons un seul exemple: le comte de Champagne, un des plus grands barons de France, et seigneur féodal de plus de deux mille vassaux, ne devait à la Couronne qu'un piètre service

---

1 Voir: S.Painter, Medieval Society (Cornell U.P., 1950), p.53.

militaire d'une dizaine de chevaliers; en fait, sa loyauté féodale - sa féauté - ne fut même pas au Roi de Paris: le duc de Bourgogne et l'Empereur d'Allemagne, souverains étrangers, l'ayant investi de la plupart de ses fiefs...[1]

(Cette situation confuse fait bien contraste avec l'autorité centrale du roi Henri II d'Angleterre, qui rédigea, en 1166, les célèbres Cartae Baronum,[2] listes détaillées de tous les services féodaux que les tenanciers-en-chef durent rendre à la Couronne. Chaque baron conséquent fut obligé de renseigner son souverain, Henri, sur l'étendue de son domaine et sur le nombre précis de ses vassaux; et, selon ses moyens, fut établi et exigé son servitium debitum militaire ou financier.)

En effet, la France cessa d'être un Etat, au sens propre du mot, pour devenir une fédération désunie de petits Etats régionaux, dont les nobles seigneurs jouirent de pouvoirs régaliens. L'équilibre féodal entre souverain et barons n'exista guère en Europe continentale. En France, en Allemagne surtout, les magnats de province, indépendants du pouvoir central, donnèrent libre cours à leur ambition. Avides de richesses accrues, ils poussèrent jusqu'à l'anarchie la guerre baronniale, et déchiquetèrent l'unité du pays dans leurs luttes fratricides; (alors qu'en Angleterre, l'assemblée, en conseil régulier, des magnats du royaume, servit à attirer l'attention du roi sur maints différends barronniaux,

---

1 Voir: S.Painter, Medieval Society, p.19.

2 Voir: Douglas, Eng.Hist.Docs. II, p.903ff.

qui auraient abouti, en France, à des guerres privées désastreuses...)

C'est ainsi que l'administration centrale de l'Angleterre eut une bonne avance de cent ans sur celle de la France. L'autorité reconnue de la Couronne anglaise permit, dès le XIIe.siècle, l'évolution d'une bureaucratie mûre, d'un 'Beamtenstaat' que l'on ne trouverait en Europe continentale qu'au cours des XIVe. et XVe.siècles.[1]

Une seule fois à l'époque anglo-normande, l'Angleterre menaça de sombrer dans l'anarchie: ce fut sous le règne d'Etienne. Ce roi trop faible étant alors à couteaux tirés avec la prétendante trop forte, Mathilde, le pouvoir central s'évanouit presque d'un coup, et la guerre civile éclata. Alors, comme en Europe, bien des barons ne tardèrent pas à profiter avec avidité de l'occasion présentée. Pour agrandir leurs domaines, ils partirent en guerre, pillèrent les fiefs d'autrui, et firent de grands ravages dans le pays. Cependant, cette anarchie ne dura pas longtemps; et elle ne fut pas totale. Il ne faut pas considérer la brutalité du baron Geoffroy de Mandeville, qui dévasta, entre 1143 et 1144, toute la région des 'Fens', comme preuve d'une condition générale. La guerre civile entre Etienne et Mathilde se limitant à la région ouest du pays, autour des deux quartiers-généraux d'Oxford et de Bristol, on se battit surtout dans le Wiltshire, dans le Gloucestershire, et dans les comtés limitrophes. A partir de 1148, le royaume se retrouva, relativement, en paix. Le pouvoir royal fut

---

1 Voir: Helen Cam, Lawfinders and Lawmakers in Medieval England (London, 1962).

toujours affaibli, et les grands barons du pays jouirent toujours d'une autonomie peu salutaire; mais - et ceci fait contraste frappant avec l'anarchie baronniale en Europe - ces magnats anglo-normands témoignèrent d'un désir sincère (et remarquable) de faire rétablir l'ordre public. Ranulf comte de Chester, qui, avec ses forces militaires incomparables, aurait pu faire la guerre avec n'importe quel autre baron du royaume, se contenta de conclure avec son plus grand rival, Robert comte de Leicester, un traité solennel de paix et de 'coexistence'. Ce fut ainsi qu'on mit fin à l'anarchie en Angleterre, et qu'on réussit, peu après, à reconstruire la pleine organisation féodale; sous Henri II, le pouvoir baronnial redevint soumis à celui du souverain.

L'anarchie féodale en Angleterre ne fut donc qu'une aberration temporaire: même un grand baron de la Marche, comte palatin tel Ranulf, jouissant sur son territoire d'une autorité extraordinaire, ne parvint jamais à se transformer, comme son cousin continental, en souverain autonome. La sécurité du pays fut toujours assurée par le contrôle central.

(Ajoutons que la monarchie anglaise, d'abord la plus forte de l'Europe, et ainsi capable de réussir une administration ordonnée, subit, par la suite, un coup de frein constitutionnel; alors que la monarchie française, d'abord trop faible, profita plus tard du manque d'équilibre social, pour devenir autocrate, au XVe.siècle.[1] L'échec de Richard II,

1. Voir,à ce sujet,les diverses Ordonnances militaires et financières formulées entre 1439 et 1460 par le roi Charles VII qui,dès 1439,s'était passé du concours administratif des Etats de Languedoil. (Cambridge Medieval History (Camb.,1936),VII,pp.254-64; E.Lavisse, Histoire de la France (Paris,1911),IVii,pp.240-45.)

qui rêva d'un absolutisme 'à la française', révèle la sécurité de la constitution anglaise. Cette sécurité tire donc son origine du fait que l'autorité de la Couronne d'Angleterre fut toujours inversement proportionnelle à celle de la Couronne de France...)

Résumons: la société terrienne de la petite noblesse anglo-normande n'existe pas en France médiévale - Primo, il manque, évidemment, en France l'impulsion initiale d'un groupe de familles, venant s'établir sur un sol étranger. Secundo, le grand pouvoir féodal et cohérent du roi d'Angleterre fait naître une administration mûre et compréhensive, une société équilibrée; en France, au contraire, la féodalité se décentralise vite; et les grands sires de province (dont quelques-uns, comme les ducs de Bretagne et de Bourgogne, ne sont même pas 'français') empêchent toute autorité royale. Tertio, les familles anglo-normandes jouissent d'une longue période de paix et de stabilité sociale, alors que la Guerre de Cent Ans achève, au XIVe.siècle et au XV^{e}, le travail destructeur de l'anarchie baronniale du XIe. et du XIIe. Le chaos qu'engendre cette lutte continuelle sur le sol français écrase, effectivement, tout ce qu'ont construit Philippe-Auguste et ses successeurs capétiens. Par conséquent, l'aristocratie française, caste hermétique, ne se développe qu'à partir de la fin du XVe.siècle, et de la Renaissance française. En Angleterre, bien au contraire, la noblesse terrienne naît à l'époque anglo-normande, et fait partie d'une société nationale beaucoup plus homogène.

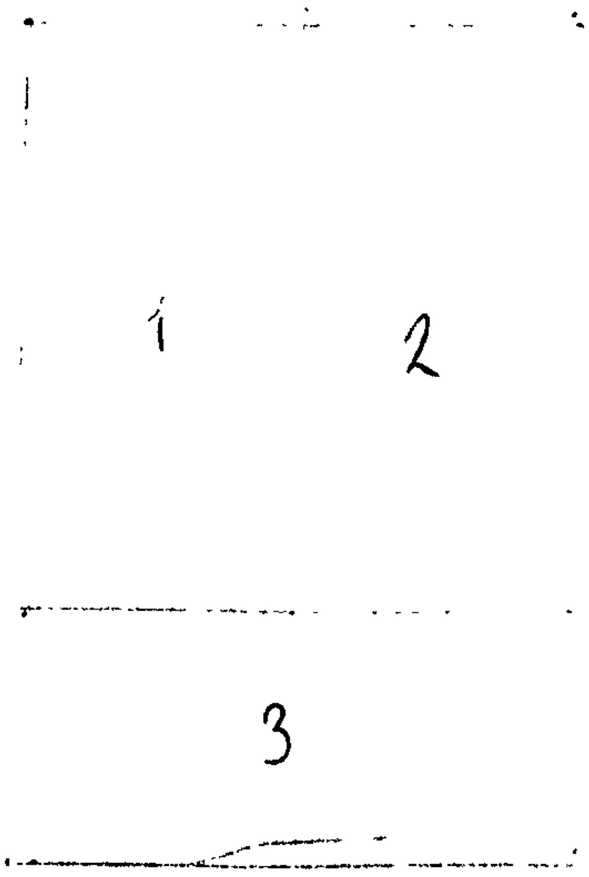
Cette distinction féodale entre l'Angleterre et la France se revoit, en quelque sorte, dans la différence essentielle qui existe entre les <u>romans de famille</u> et les <u>Chansons de Geste de révolte</u>: tandis que celles-ci soulignent la nature sacro-sainte de la possession héréditaire et familiale, ceux-là ont pour but d'inculquer une leçon contre l'anarchie baronniale.

(Ajoutons a ceci le penchant anglo-normand pour l'"outlaw" - témoin la grande popularité des <u>héros rebelles</u>, comme Hereward, Robin des Bois, Horn, Haveloc, Fouke FitzWarin et Boeve de Hamtone. Ces personnages chevalersques ont tous raison de se révolter contre un coup injuste ou autoritaire: on les applaudit, on approuve leurs actions téméraires. Le thème approbateur de ces poèmes anglo-normands contraste bien nettement avec celui des <u>Chansons</u> françaises de révolte. Dans ces derniers textes, le hors-la-loi: Raoul de Cambrai, Renaud de Montauban, Girard de Roussillon, ou Isembard, se trouve rondement condamné: <u>il a tort de se révolter</u>. On reconnait là une signification sociale: c'est-à-dire, la communauté anglo-normande, homogène, bien ordonnée, et s'appuyant du bon droit féodal, est en mesure de sanctionner les actions d'un héros qui se révolte contre l'autorité, afin de réparer un tort, ou de sauvegarder ses biens légitimes (le pacte féodal ayant été rompu <u>par le souverain</u>, ce qui entraine la Diffidatio); alors qu'en France, où l'on subit réellement les conséquences terribles de l'anarchie baronniale, la littérature prend un ton moral, et prêche contre l'"outlaw", contre l'acharné qui a osé détruire la société, et violer l'ordre féodal.)

12. La grande passion documentaire de la société anglo-normande fut la suite naturelle de ce développement ordonné des institutions d'Etat. Sous les règnes de Guillaume et de ses successeurs, la tradition saxonne de la Chancellerie réussit à transformer l'administration normande. Dans tous les départements de la Curia Regis, l'enregistrement de chaque opération devint quasi-obligatoire: et à la haute époque anglo-normande, vers le début du XIIIe.siècle, la masse de documentation officielle, qui devait remplir et combler les archives nationales, fut, aux yeux de cette société terrienne, en quelque sorte la raison d'être du gouvernement central. En effet, la condition sociale du pays exigea un tel enregistrement soigné, les familles anglo-normandes se préoccupant tant des procédés d'homologation et d'attestion, par voies légales, de leurs droits fonciers et successifs. La rédaction du Domesday Book et des séries de rôles officiels indique ce désir général de sécurité (tant de la part de la Couronne que de celle des barons). Chaque détail portant sur une matière féodale ou foncière fut dûment enregistré; ainsi homologué, ce document pourrait être cité plus tard comme autorité. Cette preuve documentaire serait donc à un plaideur une garantie des plus prisées de ses droits.

Dans tous les trois départements de l'administration centrale, ces enregistrements polifèrent. L'Echiquier émet les célèbres rôles fiscaux: 'Pipe Rolls', á partir de 1131 environ; 'Receipt Rolls', a partir de 1196; 'Memoranda Rolls', a partir de 1217; et 'Issue Rolls',

a partir de 1220. De la Cour de Justice proviennent les 'Curia Regis Rolls' qui, eux, préservent toutes les décisions royales. L'homologation d'une décision possessoire étant, évidemment, de première importance, on a recours, pour l'enregistrement, au vieux procédé saxon dit du chirographum. Ceci n'est qu'un contrat bilatéral, divisé et partagé entre les intéressés, en preuve de décision. A partir de 1195 date la série de Concordes finales, contrats trilatéraux, rédigés devant les juges du roi, et destinés à rendre désormais incontestable tout droit foncier disputé. La décision de la Cour est enregistrée à triple exemplaire, ainsi:



- on remet aux parties plaidantes deux de ces exemplaires, et on en retient, comme fait enregistré, le troisième (rédigé au pied du document, et appelé par la suite 'Foot of fine').

Ainsi, par cette série de 'Feet of fines', sont homologuées les décisions des Cours de Justice.[1]

De toutes les sauvegardes légales de droits féodaux, la charte est,

---

[1] Voir: V.H.Galbraith, Studies in the Public Records (Londres, 1948), pp.9-12.

évidemment, la plus importante; le nombre de ces pièces signées et scellées par la main du roi, et émise de la Chancellerie royale, se multiplie entre 1180 et 1220; car, sous le règne d'Henri II, la charte vient à être tenue pour une pièce privée, par laquelle le souverain, en la marquant de son sceau, fait don perpétuel à un vassal d'un droit ou d'un fief. La Chancellerie rédige avec beaucoup de soin un tel document de cession, étant donné qu'une rédaction précise est de toute première importance. Les termes de la charte doivent être clairs et non ambigus; la formule en doit être traditionnelle, et complétée par une longue liste de témoins.

Ainsi naît cette tendance anglo-normande à insister sur l'enregistrement formel d'un acte royal ou d'une décision judiciaire. D'abord simple témoignage officiel d'un droit, ce document en devient ensuite l'autorisation même. Par une cérémonie formelle (présentation symbolique, par exemple, d'une motte de terre), un seigneur saisit un chevalier de tel fief ou de tel droit; les barons conséquents en assistance doivent attester cette cérémonie publique. La charte, elle, n'est en réalité que la preuve documentaire de cet acte: elle n'est ni un mandat, ni surtout l'acte même. Il est, cependant, inévitable que ces documents probants - chartes, brefs royaux, concordes finales, etc. - soient bientôt considérés comme les sources mêmes de tous droits féodaux: sources auxquelles on s'en rapporte, afin d'établir et de constater ses privilèges.

La possession d'une charte rédigée avec soin est donc de toute importance. En 1227, le roi Henri III, devenu majeur et voulant se renseigner sur tous les droits héréditaires dont jouissaient ses barons, donna l'ordre qu'on fît un scrutin de toutes les chartes. Ainsi s'accroît de plus en plus la signification de ces documents possessoires. La famille anglo-normande de petite noblesse, tout absorbée par le souci de ne pas perdre ses droits ou ses fiefs héréditaires - de les rendre, au contaire, sûrs et incontestables - voient dans la chartre un talisman: garantie contre l'injustice et contre la dessaisine. Il ne suffit guère de pouvoir présenter devant la Cour Royale ou devant la Commission d'enquête une simple <u>charte de don</u>: y sont aussi exigées chartes d'attestation et de confirmation, portant toutes le sceau royal. Pour satisfaire à cette idée fixe, la Chancellerie anglo-normande doit émettre toute une masse de documents, et les enregistrer dans les rôles officiels: '<u>Charter Rolls</u>' (1199-), pour les chartes importantes; '<u>Patent Rolls</u>' (1201-), et '<u>Close Rolls</u>' (1204-), pour les brefs publics et privés du Roi.

Jouir sans crainte de ses droits féodaux, recueillir son héritage légitime, tenir sans contestation tous ses fiefs familiaux, tel fut donc le rêve du chevalier anglais;[1] et sa famille eut tant d'intérêt à

---

1 Cela ne fut certes pas quelque chose de purement anglo-normand; mais, ce fut bien la bureaucratie centrale de l'Etat anglo-normand, qui permit (en Angleterre plus qu'ailleurs) l'homologation de ces droits, et la réalisation de ce rêve, par voies légales.

posséder des chartes et d'autres garanties de sécurité, qu'elle n'hésiterait pas, au besoin, à en fabriquer quelques-unes. On verra plus loin comment maintes abbayes surtout, en litige possessoire, furent souvent dans la nécessité de fabriquer des 'chartes royales' de fondation, de don, et de confirmation; et de présenter devant la Cour, comme notoréité de droit, ces documents apocryphes insérés dans leurs cartulaires...

Ainsi, le désir anglo-normand de sécurité se voit dans la documentation qu'émirent les departements administratifs du royaume; et cette grande peur d'être dessaisi à tort de ses biens se revoit, à plus forte raison, dans les Cours de Justice instituées vers la fin du XIIe.siècle, sous l'égide du roi Henri II.

On a vu comment le pacte féodal obligeait le souverain à s'acquitter de son devoir envers ses barons, en respectant leurs droits, et en sauvegardant leurs fiefs. Guillaume avait promis aux citoyens de Londres que chaque homme libre entrerait en pleine possession de son héritage légitime, et jouirait de tous les anciens droits fonciers. Malheureusement, le faible Etienne, petit-fils du Conquérant, se trouva incapable de tenir sa parole et de faire prévaloir la justice du Roi. Sous son règne anarchique, il n'y eut aucune sécurité de biens ni de terres.

Ce fut cette sécurité féodale que le roi Henri II se mit à rétablir: sous sa main, l'organisation juridique prit en peu de temps un aspect

nettement protecteur. Au moyen du bref de droit, nous l'avons vu, le Roi sut s'ingérer, en cas d'injustice, dans les affaires féodales de ses grands barons; et à ce breve de recto vinrent s'ajouter les célèbres Assises possessoires.

Le terme d'assise désigne le nouveau mode de preuve par jugesque la Couronne vient à adopter pour régler des contestations foncières. En premier lieu, il y a la Grande Assise, qui offre aux plaideurs la possibilité de faire valoir leurs droits de libre tenure devant un jury, dans une cour centrale. C'est une formule judiciaire rapide et efficace. En voici le bref:

> "...Convoque douze chevaliers du voisinage de tel lieu afin qu'ils viennent à telle date devant moi ou mes juges à Westminster pour déclarer sous serment si A. ou si B a droit à une certaine terre de ce lieu, terre que B réclame à A par mon bref et pour laquelle A, le tenancier, s'en remit à mon assise et demanda qu'il soit établi lequel des deux y a droit..."[1]

Henri institue aussi trois petites assises possessoires, dont la plus célèbre est l'Assise de nouvelle dessaisine ("Assize of Novel Disseisin"); celle-ci, probablement créée en 1166, au Conseil de Clarendon, sert à rendre justice au chevalier exproprié de ses fiefs, et à lui faire, le plus tôt possible, toute réparation légale. Voici le bref d'assise,

---

[1] En latin: ... Rex vicecomiti salutem. Summone XII milites de visineto de tali loco quod sint ad talem diem coram me vel justiciis meis apud Westmonasterium ad recognoscendum super sacramentum suum, utrum A. an B. majus jus habeat in tali terra in eodem loco, quam B. clamat versus A. per breve meum et unde A., qui tenens est, posuit se in assisam meam et petit recognitionem fieri, quis eorum majus jus habeat in terra illa... (Voir: Roch, La féodalité en Angleterre, p.139).

expédié par le Roi à son sheriff

> ... Questus est mihi A. quod B. injuste at sine judicio disseisivit eum de libero tenemento suo in tali loco. Et ideo tibi praecipio quod ipsum tenementum esse facias in pace usque ad talem diem, et iterim facias xii liberos homines de visineto videre terram illam et summone illos quod tunc sint coram me vel justiciis meis parati inde facere recognitionem...[1]

La formule commence donc par la plainte de A dessaisi par B de sa tenure libre. Le roi commande au sheriff de réintégrer A dans ses droits. Ce dernier doit jouir paisiblement de son bien jusqu'au moment où la justice royale se saisira de l'affaire.

Aucune autre action en justice instituée par Henri n'a plus d'importance que cette Assise de nouvelle dessaisine.[2] En déclarant illégitime tout acte arbitraire d'expropriation, elle met fin à l'anarchie baronniale, et oblige un tenancier à recourir à une décision juridique pour rentrer dans ses biens. Elle l'oblige aussi à faire aux juges preuve patente de ses droits fonciers. Aussi une famille anglo-normande a-t-elle besoin, plus que jamais, d'être munie de chartes de don et de confirmation, à presenter devant la Cour au cas échéant. L'assise rend au chevalier la sécurité de tenure libre, à condition qu'il justifie, par voies légales, de ses droits légitimes.[3]

---

1 Voir: Roch, op.cit., p.140.

2 Voir: Helen Cam, Lawfinders and Lawmakers in Med. England (Londres, 1962); Pollock and Maitland, History of English Law, I, 146.

3 Voir aussi M.K.Pope, From Latin to Modern French (M.U.P., 1934) pp. 420-1: cour centrale et capitale, l'assise de Nouvelle Dessaisine ('... which gave all freeholders access to a royal, i.e. French-speaking, Court...') aide aussi à répandre la langue française par tout le pays, et à rendre encore plus homogène la société anglo-normande.

Ce même principe protecteur se retrouve dans la formule de la deuxième Assise possessoire, celle de Mort d'Ancêtre ("Assize of Mort d'Ancestor"), qui date de 1176, et grâce à laquelle un héritier ne peut plus être empêché à tort de recueillir son héritage. L'Assise déclare que le jeune plaignant doit être investi des droits dont jouissait son feu père au jour de sa mort. C'est sur l'étendue de ces droits que portera la recognitio du jury, qui doit déclarer si le plaignant est l'hoir le plus proche du défunt.[1]

Cette assise nous rappelle l'importance prêtée par une famille anglo-normande aux droits successifs. Nous en parlerons davantage au chapitre suivant.

La troisième Assise, celle d'Ultime Présentation ("Assize of Darrein Presentment"), a pour but de vite régler toute contestation sur le patronage d'un siège ecclésiastique: aussi église et feudataires subissent-ils la bonne loi royale. Par cette assise on attribue ce privilège de 'présentation' à celui des deux plaideurs qui avait, tout simplement, procédé à la dernière présentation.[2] Ainsi l'église, assurée désormais d'un patronage continu, bénéficie des décisions de cette action possessoire.

---

1. Voici le bref d'assise: '...Summone xii liberos homines de viseneto de tali loco quod sint coram me vel justiciis meis tali die parati sacramento recognoscere si A., pater B., fuit seisitus sicut de feodo suo de tali terra in illo loco, die qua obiit, et si B. propinquior haeres ejus est...' (Roch, op.cit., p.142; voir aussi Pollock & Maitland, op.cit., I, pp.144-49; et H.Potter, Historical Introduction to English Law & its Institutions, Londres, 1932, pp.220ff, 416ff.)

2. On se rappelle (p.29) la piété des familles anglo-normandes, et leur désir de faire preuve de foi en accordant leur protection à une abbaye voisine.

Et c'est une maison religieuse qui bénéficie, également, d'une quatrième action, l'Assise Utrum, instituée pour déclarer, en cas de contestation, si ("utrum") une certaine terre est tenue en fief laïque ou en franche aumône. Les décisions favorables de cette assise seraient d'autant plus prisées, que ce droit de franc alleu est assez rare (voir plus haut, ch.7).

Ces actions donnent ainsi à toute la société terrienne (laïque comme ecclésiastique) de la sécurité foncière;[1] et elles servent, avec ce phénomène d'enregistrement, à nous montrer combien est profonde la préoccupation anglo-normande du possessoire et des droits successifs. L'essentiel, pour jouir sans crainte de ses biens, ou pour se faire réintégrer dans ses fiefs héréditaires, c'est de pouvoir comparaître devant une assise (dont les décisions seront respectées), muni de pièces justificatrices, sous forme de chartes de don, ou d'autres titres d'attestation.

---

1 Voir Pollock and Maitland, I, 84:

> ... Slowly but surely justice done in the king's name by men who are the king's servants becomes the most important kind of justice, reaches into the remotest corners of the land, grasps the small affairs of small folk as well as the great affairs of earls and barons...

13. Il est évident que le principe héréditaire fut, aux yeux des familles anglo-normandes, d'une importance capitale. En effet, par un mariage avantageux, un baron comptait ajouter à ses fiefs des terres considérables, l'apport dotal de sa femme: ainsi, un contrat de mariage serait aussi preuve patente de ses droits fonciers. En outre, la future sécurité du domaine familial serait, évidemment, assurée par un fils, héritier légitime de son père. A la mort de celui-ci, le jeune hoir irait au souverain relever l'hommage qu'avait fait son feu parent, et recueillir ainsi son héritage, selon le droit féodal. Il fallait à tout prix établir son droit successif; car, en cas de contestation, l'héritier prétendant devrait présenter devant le Roi, ou devant l'Assise de Mort d'Ancêtre, ses preuves généalogiques. Faute de ces preuves, on déclarerait le défunt sans hoir; et ses fiefs, tombés alors en déshérence, reviendraient à la Couronne.

Ce principe de l'"escheat" ne manque pas de toucher les familles de la petite noblesse terrienne. Il ne suffit guère qu'un baron se fasse un nom assez glorieux: il lui faut surtout un fils, héritier en ligne directe, qui entrera en possession des terres familiales. Héritier majeur, d'ailleurs: car, au cas où le fils serait mineur,

le fief tomberait en déshérence temporaire, jusqu'à ce que le jeune homme atteignît sa majorité.[1]

L'intérêt pris à la généalogie par les familles anglo-normandes est donc facile à comprendre. Pour faire valoir un droit familial, il faut le démontrer bien héréditaire et de vieille date. On a tout intérêt à rédiger un "pedigree", un long arbre généalogique qui montrera combien sont anciens et traditionnels les droits et les titres féodaux dont jouit la famille intéressée. L'idéal, ce serait évidemment de pouvoir établir des liens généalogiques avec une famille saxonne.[2] L'existence d'un tel lien saxon permettrait à une famille anglo-normande de faire apparoir, une fois pour toutes, ses bons droits fonciers et successifs.

En effet, on l'a vu, quelques-uns des chevaliers normands épousèrent des héritières saxonnes. Ainsi les descendants de Robert d'Oilli

---

1 C'est ainsi que l'on trouve, exposé dans le roman de famille, ce principe héréditaire: le héros a toujours un fils, lequel doit hériter de ses biens et de ses titres. Etant donnée l'importance prêtée par la famille patronne aux droits successifs, l'auteur du roman ne manque pas de souligner ces droits; dans son oeuvre, il fait ressortir avec soin le fait que la famille du héros (et ainsi, implicitement, la maison patronne) jouit de tous ses biens à titre héréditaire et permanent, et que personne n'a le droit de les lui confisquer. Toute dévolution de l'héritage à la Couronne est injuste, étant donnée, d'abord, l'existence d'un héritier légitime (- il n'est donc pas question d'"escheat"), et étant donné ensuite que le héros, lui, ne rompt jamais le pacte féodal, et ne mérite donc pas de devenir félon. S'il est dessaisi de ses terres, alors, c'est que son souverain agit à tort...(voir Gui de Warewic, Boeve de Hamtone, Fouke FitzWarin.)

2 - ou, du moins, démontrer que la famille s'était installée en Angleterre dès la Conquête (voir plus loin).

pouvaient faire remonter leurs droits fonciers au temps du thegn Wigod de Wallingford; ainsi se vantait la grande maison des Berkeley d'une longue généalogie homologuée se remontant jusqu'à un certain Robert fils de Harding fils d'Eadnoth; et ainsi la famille du chevalier Robert d'Astrop rapportait, à juste titre, son origine à un ancêtre saxon, Alewi, fils d'Eilsi de Faringdon.[1] Rappelons, enfin, l'exemple politique, déjà cité, et à citer encore, du roi Henri I, qui se maria avec Maude, soeur du roi Malcolm III d'Ecosse, et qui se relia ainsi aux lignées royales saxonne et écossaise.[2]

Mais, vers le début du XIIIe.siècle, ces familles aux vieux liens authentiques sont rares; la plupart des maisons anglo-normandes ne peuvent guère se vanter de pareilles racines saxonnes. Néanmoins, elles

---

1 Voir: A.R.Wagner, English Genealogy (Oxford, 1960), pp.48-9.

2 Voir R.L.G.Ritchie, The Normans in Scotland (Edin.U.P., 1954):

...Henry's deficiencies in royal pedigree were patent to every eye... But deficiencies, regal or legal, could be partly remedied by marriage with a king's daughter ('fille de rei'). The 'English Princess, Edward's niece' - she was a Scottish princess and Edward's great-grand niece - would bring lustre. She might almost seem to bring a Crown Matrimonial... (pp.102-3)

...The union of the Old English, the Norman and the Scottish Royal Families created around them a strange atmosphere of goodwill, sanctity, mysticism and propaganda... (p.109)

- nous verrons que ce fut surtout au règne d'Henri II que ce mariage prit sa forme mystique, devenant aux yeux des chroniqueurs le symbole d'une alliance prédestinée. Il est possible que le roi Henri I^er. lui-même, en épousant Maude, ait tout d'abord cherché une alliance politique avec son voisin écossais... (Voir R.W.Southern, St.Anselm and his Biographer (Camb. 1963), 188ff.)

ont bien besoin de faire valoir leurs droits légitimes comme étant de longue date; et, un arbre généalogique se fabrique aussi facilement qu'une charte de don... La famille des puissants comtes de Warwick, par exemple, devant une grande partie de ses terres à l'expropriation de l'ancien tenancier saxon, Thurkill, n'hésite pas à rendre plus "légitimes" ses droits de conquête, en inventant un 'mariage' de son ancêtre Henri, premier comte de Warwick, avec une certaine 'Margaret', fille (imaginaire) et héritière dudit Thurkill. Au XVe.siècle, cette pure fabrication, devenue légendaire, sera dûment enregistrée comme authentique par John Rous, généalogiste complaisant de la famille de Warwick.[1]

D'autre part, le chroniqueur Wace introduit dans son Roman de Rou[2] une longue liste impressionnante de tous les barons qui se battraient à Hastings. En fait, cette liste n'a rien, ou presque rien, d'authentique; Wace a tout simplement voulu ainsi flatteur les nobles anglo-normands de son temps, en leur attribuant des ancêtres héroïques qui seraient arrivés en Angleterre avec Guillaume.[3]

---

1 Rous Roll, éd. Courthope, no.30 (voir: Wagner, op.cit., p.47). Voir aussi, plus loin, le chapitre sur le roman Gui de Warewic.

2 éd. Andresen, vol.II, v.8035ff. (Heilbronn, 1877-9)

3 Voir: D.C.Douglas, 'Companions of the Conqueror' (History XXVIII, 1943, pp.131-2). Un des plus grands tenanciers de l'Eveque de Bayeux, dans la seconde moitié du XIIe.siècle, fut le baron Hugues Bigod; chanoine à Bayeux, Wace fut donc obligé d'accorder à la famille de ce vassal conséquent un ancêtre qui se serait battu à Hastings; ainsi figure, dans le Roman de Rou (v.8571),parmi les compagnons du Conquérant: "l'ancestre Hue li Bigot..."

14. Ainsi, on est ramené à ce vif intérêt que montrent les Anglo-normands pour le passé ... et pour le passé saxon. Epris de droit, ils sont encore plus amoureux de l'histoire de leur pays. Ce désir de prendre racine en Angleterre tire son origine, rappelons-le, de trois faits principaux: de l'isolement croissant de la communauté anglo-normande de l'Europe continentale; de l'évolution d'une société féodale ordonnée, vers une véritable nation anglaise unie; et du grand besoin qu'eprouve cette société terricme de sécurité foncière.

Ce phénomène comprend deux phases, assez nettement distinguées l'une de l'autre:

1) Les premiers chevaliers normands, arrivés avec Guillaume ou peu après la Conquête, s'intéressent au passé saxon afin surtout de justifier leur présence en Angleterre,et de faire oublier l'inconvénient d'être venus en conquérants et d'avoir exproprié les tenanciers anglais.[1] Se prétendant héritiers légitimes du pays, ces barons normands ont soin de vénérer les anciennes coutumes saxonnes.

2) Les descendants de ces barons, dûment installés en Angleterre, continuent à prendre de l'intérêt au passé, afin de faire valoir leurs droits fonciers: plus ceux-ci sont démontrés de vieille date, plus ils

---

1 C'est sûrement ce désir justificateur qui explique l'action de la maison des comtes de Warwick, en fabriquant son arbre généalogique, de façon à établir de (faux) liens de parenté de uxore avec la famille de Thurkill.

ont du poids devant la loi et devant les Cours Royales.[1] Un long arbre généalogique homologué (constatant que tel ancêtre - peut-être même le fondateur de la maison - fut le premier investi des biens et des titres, dont joui à présent la famille) est donc, tout comme une charte de don ou un titre de propriété, un acte authentique, garantie de la sécurité future de la famille.

---

1 Ajoutons, en passant, que cette admirable administration centrale de l'Etat anglo-normand, insistant avant tout sur un procédé juste et réglé, par voies de droit, joue, évidemment, son rôle dans cette affaire.

15. Cette passion pour les affaires saxonnes fut aussi bien littéraire et antiquaire qu'administrative, généalogique, et sociale. Citons R.R. Darlington, qui déclare[1] que les historiens anglo-normands:

> ... took an intelligent interest in the archaeological remains of earlier times. Malmesbury's reference to inscribed stones at Glastonbury, "pyramids" as he calls them, bearing names which show that they belonged to the great age of such sculptured stone monuments, the late VIIth. century, is of real importance[2]... and he has the honour of giving his readers the first copy of a Roman inscription made by any English antiquary. Henry of Huntingdon observed the walls of Caerleon standing on the banks of the Usk... There was something in the nature of a wave of antiquarianism...

Tout ceci explique la naissance, à l'époque anglo-normande, d'une grande école d'historiens et de chroniqueurs qui puisent partout, et avec enthousiasme, dans les anciens écrits saxons. Tous ces historiens anglo-normands du XIIe.siècle partagent ce gout de l'antiquité: et pour eux tous, l'Angleterre se présente comme patria nostra.[3] Aucun d'entre eux[4] ne fait commencer l'histoire du pays par la bataille de Hastings:

---

1 - dans Anglo-Norman Historians (Londres, 1947), pp.18ff.

2 En effet, Guillaume de Malmesbury composa, vers 1136, un traité sur les Antiquités de Glastonbury: et il y fait allusion dans son De Gestis Regum, en décrivant les reliques de sainte Hilda: "...sicut in libro quem de antiquitate Glastoniensis ecclesiae nuper edidi locutus sum..." (éd. Stubbs, vol.I, p.36, et I, xxviiff.) Voir plus loin dans ce chapitre la description des 'pyramides' et des tombeaux.

3 Né en Angleterre, Ordéric Vital s'appelle Anglicanus, et montre, à côté de sa grande admiration pour les Normands, et malgré une vie passée à St.-Evroul, en Normandie, un vif intérêt sympathique pour l'histoire saxonne. (Voir: D.C.Douglas, Eng.Hist.Docs. II, p.98).

4 - sauf Ralph de Coggeshall; mais, sa chronique, comme celle de Ralph de Diceto, est strictement contemporaine.

au contraire, à force d'étudier assidûment les célèbres oeuvres historiques des maîtres anglais, ils s'inspirent nettement, dans leurs propres récits, de Bède et de Gildas; et c'est en s'en rapportant à la Chronique anglo-saxonne qu'ils se renseignent sur les événements politiques des siècles qui avaient précédé la Conquête. N'hésitant pas à embellir des annales sèches, afin de faire ressortir les victoires des grands rois saxons, ils sont également prêts à introduire dans leurs oeuvres des légendes populaires, sur ces héros anciens:

> ...tales of the love-affairs of Edgar, the murder of Edward the Martyr, the prowess of Edmund Ironside, the nobility of Cnut...[1]

Guillaume de Malmesbury et Henri de Huntingdon, par exemple, racontent plusieurs de ces légendes qu'ils ont entendues, affirment-ils, du peuple anglais; et ils traduisent même en latin le célèbre poème sur la bataille de Brunanburh. Bref, ces historiens du XIIe.siècle, baignés dans la gloire des traditions anglaises, prennent pour les leurs les héros saxons, tels Ethelstan, Alfred et Edouard le Confesseur. Les saint saxons, également: car, à côté de leurs chroniques, ces moines anglo-normands composent, comme de raison, des histoires pontificales et ecclésiastiques - hagiologies insulaires, dans lesquelles figurent Cuthbert, Guthlac, Wilfred, Aldelm, Dunstan, Cedde, et les autres pères de l'Eglise hiberno-saxonne.

---

1 Darlington, op.cit.

Tout ceci est, évidemment, la manifestation d'un seul phénomène. Les historiens anglo-normands, tout comme la société anglo-normande entière, cherchent à s'identifier au passé saxon; la plupart de ces moines chroniqueurs du XIIe.siècle sont nés en Angleterre, et plus d'un d'entre eux, tels Ailred, Guillaume de Malmesbury et Henri de Huntingdon, sont de souche anglaise. Ils racontent l'histoire d'un pays qui est, réellement, le leur; et ce sentiment d'une patria anglaise apport à leurs oeuvres une unité tout à fait remarquable. Ils relient, consciemment, à l'histoire celtique et saxonne, la société et les événements de leur siècle. Comme les administrateurs et les généalogistes anglo-normands, ils insistent avant tout sur la continuité sociale; ils réitèrent cette justification bien connue, de l'héritage anglais recueilli, à juste titre, par le Roi et par toute la société nouvelle.

Considerérons maintenant de plus près quelques-uns de ces historiens anglo-normands, et leurs oeuvres littéraires:

GUILLAUME DE MALMESBURY (c.1142) passa sa vie à l'Abbaye de Malmesbury, dans le Wiltshire. Dans ses veines coulait un sang mélangé, car il est probable que sa mère fut saxonne, et son père normand; de toute façon, il déclare avec fierté: "...utriusque gentis sanguinem traho."[1] Entré dès l'enfance à l'abbaye, il y eut probablement l'occasion de parler

---

1 De Gestis Regum Anglorum, lib.III, prologue (éd. Stubbs, RS.90, vol.II, p.283).

avec les vieux moines, et de se renseigner ainsi de première main sur l'histoire saxonne (dans le prologue de son Histoire, il parle de certains détails que: "...a visis fide dignis audivi.").[1] Pour lui, donc, la continuité des événements fut une réalité.

La grande oeuvre de Guillaume s'intitule De Gestis Regum Anglorum. La première version en parut vers 1125; l'auteur rédigea, à partir de 1135, une seconde édition, et puis une troisième, révisée avec soin; ensuite, il entama, en 1140, une continuation de son histoire, la Historia Novella, que sa mort, deux ans plus tard, vint interrompre.

Dans son histoire - et c'est une véritable histoire, et non une simple chronique - Guillaume de Malmesbury témoigne de tout cet intérêt que ressentit la société de son temps à la race saxonne. Dans son prologue, il se relie lui-même au passé, en se déclarant héritier et successeur du vénérable Bède. Il a l'intention, dit-il, de combler les lacunes des anciennes histoires; il se range donc, sans gêne, aux côtés de Bède, d'Ethelwerd et d'Eadmer. (Op.cit.I, pp.1-3).

Les trois premiers Livres, donc, traitent de l'histoire saxonne; on y trouve un mélange attrayant de l'authentique et du légendaire. Tirant sa matière de toutes sources, littéraires et traditionnelles, Guillaume rend hommage à la gloire des grands rois saxons: il cite un poème ancien, perdu, qui chante les louanges du roi Ethelstan (op.cit.I, p.144), et il traduit les stances triomphales de Brunanburh, qu'il a trouvées dans la Chronique (I, pp.151-2). A la longue, sa liste

---

1 éd. Stubbs, II, p.3.

detaillée des rois n'est en fait qu'une de ces généalogies si chères au yeux anglo-normands; Guillaume introduit même une copie évidente d'un pedigree traditionnel de la famille du roi saxon Edouard I (op.cit.I, 136-7) - arbre, dont les sources sont, peut-être, les tables généalogiques anciennes que nous préserve la Chronique du moine Florent de Worcester.[1]

Guillaume ne se borne nullement à raconter les vies des rois saxons; il a soin d'insérer dans son récit quelques-unes des chartes de don et de fondation, accordées aux monastères saxons[2] - surtout en ce qui concerne sa propre maison de Malmesbury, et l'abbaye voisine de Glastonbury. Moine anglo-normand, il fait souvent allusion à des miracles célèbres, et nous renseigne, à maintes reprises, sur l'existence de saintes reliques (par exemple, sur celles d'Oswald (I, 51-3), et d'Hilda (I, 56-60)); et il consacre une partie de son ouvrage à une hagiologie saxonne. Arrivé, dans son récit, à la veille de la Conquête, il amorce l'histoire d'Edouard le Confesseur par une liste d'autres saints royaux et nationaux (Lib.II, chs.208-219: op.cit.I, 260 ff). Patriote et antiquaire, Guillaume de Malmesbury aurait été l'héritier indigne de la tradition de Bede, s'il n'avait pas ainsi commémoré les personnes saintes de l'histoire d'Angleterre. Les saints saxons, dont il chante les louanges, sont les suivants:

---

1 (Voir: Stubbs, op.cit.II, xxi ff.) Ce fait nous indique comment le goût de l'antiquité poussait les écrivains anglo-normands à se renseigner partout sur l'histoire saxonne.

2 Par exemple: chartes du roi Ine et de Cuthred, à l'intention de l'Abbaye de Glastonbury (op.cit.I, 36-8; 41); charte générale, promulguée par Ethelbald (I, 83-4); charte d'Ethelstan à l'Abbaye de Malmesbury (I, 153); charte d'Edmund à Glastonbury (I, 158); etc.

Oswald de Northumbrie; Ethelred et Ethelbert, martyrs royaux du Kent; Saint Ethelbert d'Est-Anglie; Kenelm et Wistan de Mercie; Saint Edmund; et les saintes dames royales: Ethelreda, Ethelburge, Sexburge, Ercongote, Ermenhilde, Verburge, Mildred, Milburge, Eadburge et Eadgitha.[1]

Cette introduction terminée, Guillaume nous raconte la Vie sainte du roi Edouard le Confesseur, et les divers miracles qui suivent sa mort. Comme les autres chroniques anglo-normandes, les Gesta Regum Anglorum insistent sur la félonnie de Harold, et sur le bon droit de Guillaume le Normand, héritier élu du Confesseur. Dans cette 'justification' se fait entendre la voix du sang normand qui coule dans les veines de l'auteur; Harold est bien l'usurpateur ignoble: "...extorta a principibus fide, arripuit diadema..." (I, 280); il est cruel et autoritaire: après sa victoire à Stamford Bridge, "..Haroldus, triumphali eventu superbus, nullis partibus praedae commilitones dignatus est..." (I, 281).

Guillaume de Malmesbury arrive enfin à la bataille de Hastings, trait d'union entre le passé saxon et le présent anglo-normand. Ce qu'il en dit, en terminant son Livre deuxième, est significatif. En vertu de son sang mélangé, il se sent plus objectif, plus neutre même: il a soin de chanter les louanges, tant des braves combattants saxons

---

1 Ses sources sont, pour la plupart, deux hagiographes de la fin du XIe.siècle: Osbern de Christchurch et de Cantorbéry, et Goscelin de Ramsey. (Voir plus loin, ch.17, la signification de leurs oeuvres antiquaires, composées trente années à peine après la Conquête.)

que des chevaliers normands. Néanmoins, en bon Anglo-Normand, il ne manque pas d'y ajouter:

> ...Nec, hoc dicens, virtuti Normannorum derogo; quibus, tum pro genere, tum pro beneficiis, fidem habeo... (I, 282)

L'auteur consacre son Livre troisième à une biographie du duc Guillaume (biographie tirée, en grande partie, de l'historien normand, Guillaume de Poitiers). Il affirme avec insistance, et pour la seconde fois, les droits successifs du Conquérant; ceci fait, il raconte, de façon plus détaillée, les événements de la Conquête; et son histoire aboutit ainsi, sans rupture, à l'époque anglo-normande...

Guillaume de Malmesbury fut aussi l'auteur d'un ouvrage moins laic, intitulé <u>De Gestis Pontificum Anglorum</u>, qu'il écrivit en peu de temps, à partir de 1125. Dans ce long récit des Vies de saints et d'évêques saxons, l'historien montre, une fois de plus, son vif intérêt pour le passé historique et ecclésiastique de "son pays". Jamais son goût de l'antiquité n'a été tant en evidence que dans ce livre; dès le prologue, en effet, il parle avec approbation des habitants de Cantorbéry:

> ... Gens urbana et rustica, plusquam ceteri Angli conscientiam adhuc antiquae nobilitatis spirans...[1]

- et il déclare avoir écrit cette histoire afin de mieux renseigner ses autres compatriotes sur l'héritage glorieux qu'est l'histoire de l'Eglise saxonne (op.cit., 4). En fait, les <u>Gesta Pontificum</u> ne sont qu'une continuation plus détaillée des chapitres 'ecclésiastiques' des <u>Gesta Regum</u>.

---

1 éd. Hamilton (RS.52), p.3.

Postscriptum: le véritable esprit archéologique de Guillaume de Malmesbury se révèle dans sa description des antiquités de Glastonbury (Gesta Regum, éd. Stubbs, I, 25-6 - voir plus haut, p. 69):

> ...Illud quod pene clam omnibus est libenter praedicarem, si veritatem exculpere possem, quid illae pyramides sibi velint, quae, aliquantis pedibus ab ecclesia illa positae, comiterium monachorum praetexunt. Procerior sane, et propinquior ecclesiae, habet quinque tabulatus, et altitudinem viginti octo pedum: haec, prae nimia sui vetustate etsi ruinam minetur, habet tamen antiquitatis nonnulla spectacula, quae plane possunt legi, licet non plene possint intelligi. In superiori enim tabulatu est imago pontificali schemate facta. In secundo imago ragiam praetendens pompam, et litterae: Her Sexi et Blisworth. In tertio nichilominus nomina Wencrest, Bantomp, Winethegn. In quarto Bate, Wulfred et Eanfled. In quinto, qui et inferior est, imago, et haec scriptura, Logor, Weasliens, et Bregden, Swelwes, Hiwingendes, Bearn. Altero vero pyramis habet viginti sex pedes, et quatuor tabulatus; in quibus haec leguntur: Centwine, Hedde, episcopus et Bregored et Beoward...

HENRI DE HUNTINGDON (c.1084-1155). Cet historien naquit dans le Fenland, sur le domaine de l'Abbaye de Ramsey. Avec son père, tenancier de l'abbaye, il alla à Lincoln, et devint plus tard prêtre à la maison de l'évêque, Robert Gloet; ce dernier, avant sa mort en 1123, le nomma archidiacre de Huntingdon. Le nouvel évêque de Lincoln, Alexandre de Blois, qui fut homme de grand savoir,[1] demanda à Henri de composer une histoire de la nation anglaise, depuis l'arrivée des Romains, jusqu'à l'époque contemporaine. Entre 1125 et 1130, Henri se mit au

---

1 Geoffroy de Monmouth lui dédia ses Prophéties de Merlin..

travail; et émit alors une première édition d'un ouvrage intitulé Historia Anglorum; il y ajouta, en 1135, une seconde édition mise à jour; et, cinq années plus tard, une troisième. Enfin, en 1145, parut une quatrième édition, à laquelle Henri ajouta un Livre inédit, intitulé De Miraculis.

Cette histoire, comme celle de Guillaume de Malmesbury, ne manque pas de traduire le goût anglo-normand de l'antiquité saxonne. Nous y trouvons (dans une liste de vieilles villes celtiques) l'allusion à l'enceinte romaine de Caerleon:

> ...Kair-Legion, in qua fuit archiepiscopatus tempore Brittonum, nunc autem vix moenia ejus comparent ubi Uscam cadit in Sabrinam...[1]

- et, plus loin, la traduction du poème saxon, Brunanburh:

> ...De cujus proelii magnitudine Anglici scriptores quasi carminus modo proloquentes, et extraneis tam verbis quam figuris usi, translatione fida donandi sunt, ut pene de verbo in verbum eorum interpretantes eloquium, ex gravitate verborum gravitatem actuum et animorum gentis illius condiscamus... (pp.159-160)

Nous y trouvons, aussi, les arbres généalogiques des rois saxons (surtout pp.134-7), et les listes des saints anglais et celtiques; le Livre neuvième de l'Histoire - celui qu'ajoute Henri à la quatrième édition - est en effet une hagiologie détaillée, dont la source est Bède. Après avoir parlé des quelques allusions, déjà faites au cours des six premiers Livres, aux saints Auban, Germain, Edmund, étc., Henri

---

1 Historia Anglorum, éd. Th.Arnold (RS.74), p.7.

nous raconte, dans De Miraculis, les vies et les morts miraculeuses d'encore dix-neuf saints anglais (en commençant par Oswald, et en terminant par Wilfred...,)[1]

Comme Guillaume de Malmesbury, également, Henri de Huntingdon ajoute volontiers à ses sources historiques (Bède, "Nennius", la Chronique anglo-saxonne...) du piment légendaire ou traditionnel: c'est lui le premier, par exemple, qui raconte la célèbre histoire du roi Cnut, lequel aurait commandé à la marée montante de se retirer, afin de démontrer à ses courtisans sycophantes l'impuissance de l'Homme devant Dieu (op.cit., p.189).

Comme de raison, Henri s'appuie sur le point de vue anglo-normand de la Conquête; on trouve dans son récit tous les détails que l'on a déjà observés et commentés: infamie du comte Godwine, Machiavel qui soffoque en se parjurant (p.195); serment solennel d'Harold, lequel comte

> ...vero juravit Willelmo super reliquias sanctorum multas et electissimas, se filiam ejus ducturum, et Angliam post mortem Edwardi regis ad opus ejus servaturem... (pp.196-7)

- Juste triomphe, enfin, de Guillaume, et fondation de la société anglo-normande sur les assises de l'ancienne société saxonne.

Ainsi, dans l'Historia Anglorum, Henri de Huntingdon indique le rapport intime de son temps avec le passé historique et légendaire de l'Angleterre.

---

1. éd. Migne, Patrologie Latine vol.195; voir Arnold, éd.cit., Introduction, xxivff.

FLORENT, moine de WORCESTER (†1118), fut l'auteur d'un Chronicon ex Chronicis, tiré de l'oeuvre d'un ecclésiastique irlandais, Marianus (†1082); pour augmenter ce récit, Florent (dont la vie est très obscure) se sert de la Chronique anglo-saxonne, de Bède, d'Asser, et d'autres sources saxonnes.

C'est surtout Florent qui traduit la passion des écrivains anglo-normands pour la généalogie; car, il introduit dans sa chronique plusieurs longs pedigrees (qu'on présume assez anciens) des rois d'Angleterre: Genealogia Regum Cantwariorum; Genealogia Regum Orientalum Anglorum; Genealogia Regum Orientalum Saxonum; Genealogia Regum Merciorum; Genealogia Lindisfarorum; Genealogia Regum Northanhymbronum; Genealogia Regum Westsaxonum.[1] Ces arbres généalogiques remontent à Woden, et au panthéon germanique: c'est-à-dire, ils sont au tant apocryphes qu'authentiques; mais, d'autres historiens anglo-normands s'en serviront sans gêne (voir super, p.73).

Florent nous dresse également une liste détaillée d'évêques et d'archevêques de l'Eglise saxonne (op.cit.I., pp.239-246).

SIMEON DE DURHAM (fl.1130) fut, probablement, néophyte à Jarrow vers la fin du XIe.siècle, avant d'aller à Durham devenir moine à la

---

1 Chronicon ex Chronicis, éd. B.Thorpe (Londres, 1848-9), t.I, pp.247-280.

célèbre Abbaye de Saint Cuthbert. Il y composa une excellente Historia Dunelmensis Ecclesiae, une Historia de Sancto Cuthberto, une Vita Sancti Oswaldi, une De Miraculis et Translationibus,[1] et, enfin, une Historia Regum Anglorum et Dacorum - ouvrage peu original, et fondé en grande partie (pour les années 848-1129) sur la Chronique de Florent, mais avec quelques additions personnelles, sur l'histoire du royaume de Northumbrie. (En outre, dans la première partie de l'Histoire (années 732-957), Siméon se sert de l'oeuvre d'un annaliste cuthbertin: voir D.N.B.

Avant de commencer son Historia Regum, Siméon déclare, dans une rubrique élaborée, son intention d'écrire une histoire complète de l'Angleterre. Pour lui, comme pour les autres chroniqueurs, il y a une parfaite liaison entre la vieille époque saxonne, et son temps. Ainsi:

> Incipit Historia sanctae et suavis memoriae Symeonis monachi et praecentoris ecclesiae sancti Cuthberti Dunelmi, de regibus Anglorum et Dacorum, et creberrimus bellis, rapinis, et incendiis eorum; post obitum venerabilis Bedae presbyteri fere usque ad obitum regis primi Henrici, filii Willelmi Nothi qui Angliam adquisivit, id est cccxxxix annorum et iv mensium.[2]

Historien northumbrien, Siméon parle longuement de son prédécesseur vénéré, Bède:

---

1 Ces oeuvres servent à nous indiquer, une fois de plus, cet intérêt anglo-normand pour le passé saxon, ecclésiastique comme historique; elles nous indiquent aussi comment le moine chroniqueur s'intéresse, naturellement, surtout à l'histoire de son Abbaye, et à la vie de son saint patronal en particulier. (Voir plus loin, ch.17.)

2 Hist.Reg.Angl.et Dac., éd. Th.Arnold (RS.75), t.II, p.3.

...Haec autem quae scripta sunt ex dictis beatissimi Bedae excerpsimus... (op.cit.II, 23)

- pour lui, cet homme est un aussi grand héros national que n'importe quel roi saxon...

Siméon, antiquaire anglo-normand, se révèle dans sa description de la cité de Bamburgh:[1]

...Bebba vero civitas urbs est munitissima, non admodum magna, sed quasi duorum vel trium agrorum spatium, habens unum introitum cavatum, et gradibus miro modo exaltatum. Habet in summitate montis ecclesiam praepulchre factam, in qua est scrinium speciosum et preciosum... (op.cit.II, p.45)

- et aussi dans son allusion, dans l'Historia Dunelmensis Ecclesiae, à la grande croix de pierre de l'évêque Ethelwald:

...Fecerat iste de lapide crucem artifici opere expoliri, et in sui memoriam suum in eo nomen exorari. Cujus summitatem multo post tempore, dum ipsam ecclesiam Lindisfarnensem pagani devastarent, fregerunt, sed post artificis ingenio reliquae parti infuso plumbo, ipsa fractura est adjuncta...[2]

Enfin, Siméon généalogiste se montre dans la liste qu'il dresse des rois de Northumbrie - arbre généalogique, qu'il a probablement trouvé dans les Annales de son prédécesseur cuthbertin:

...In exordio hujus operis genealogiam regum Northanhymbrorum libet demonstrare, ut ad eorum tempora valeamus pervenire, de quibus non est narratum post obitum reverentissimi sacerdotis Bedae... (II, 13-15; Intro.xiii)

---

1 Siméon nous fournit une description encore plus détaillée de la ville, dans sa Vie du saint Osbert de Bamburgh (éd.Arnold, I, pp.373-8).

2 op.cit.I, p.39.

GUILLAUME DE NEWBURGH (1136-98 ?), né à Bridlington, dans le Yorkshire, et moine au prieuré augustinien de Newburgh, près de Coxwold, fut l'auteur de la meilleure Histoire[1] composée au XIIe.siècle, l'Historia Rerum Anglicarum.[2] Bien que cette oeuvre lucide et sérieuse soit, en grande partie, une histoire contemporaine des règnes d'Henri II et de Richard I, l'auteur parle, dans un Avant-propos, de l'histoire saxonne. Dans cette Introduction critique,[3] qui est de la plus haute importance, Guillaume de Newburgh s'en rapporte, comme de juste, aux bons écrits de Bède et de Gildas. Mais, il fait aussi allusion à une affaire déplorable: il existe actuellement, dit-il, une Histoire de l'Angleterre tout à fait apocryphe, qui jouit, malheureusement, d'une trop grande popularité:

> ...At contra quidam (l'Histoire authentique de Gildas) nostris temporibus, pro expiandis his Britonum maculis, scriptor emersit, ridicula de eisdem figmenta contexens, eosque longe supra virtutem Macedonum et Romanorum impudenti vanitate attollens... (op.cit., 11)

Cet ouvrage que Guillaume condamne tant, c'est la célèbre - la notoire - Historia Regum Britanniae de Geoffroy de Monmouth.

De même que l'importance prêtée à la documentation par la société anglo-normande aboutit à la fabrication de chartes et d'autres pièces, de même l'extrême intérêt que montre cette société pour le passé saxon

---

1 Voir: Dictionary of Nat.Biog., 'Newburgh'.

2 éd. R.Howlett (RS.82 - "Chrons. of reigns of Stephen, Henry II and Richard I", vols. I et II)

3 Ed. Howlett, I, pp.11-19.

aboutit à la fabrication de l'histoire. Nous avons vu comment même les historiens anglo-normands honorables introduisent dans leurs chroniques des récits de saints miracles, et des traditions populaires sur tel personnage saxon ou tel événement ancien. Ces actions ne sont que les premiers pas vers l'émission inévitable de 'pseudo-histoires' - fictions légendaires et imaginaires, romans attrayants sous un semblant historique.

C'est le desir anglo-normand de se relier au passé qui explique ce phénomène littéraire, comme il explique le goût de l'antiquité en général. La société anglo-normande se sert de tout pour s'identifier avec l'Angleterre, et pour s'assimiler au peuple anglais. On accepte avidement les légendes des Saxons, tout comme on en a accepté l'histoire; on chante les louanges, tant de héros mythiques que de personnages authentiques. Et le De Gestis Regum Britanniae de Geoffroy de Monmouth, malgré son caractère apocryphe, vient exercer, sous cette impulsion, la plus grande influence littéraire de l'époque. A partir de 1136 environ, tous les historiens et tous les chroniqueurs sérieux - sauf le très critique Guillaume de Newburgh - l'acceptent sans question, et l'utilisent librement dans leurs propres oeuvres.

Geoffroy (†1154), Gallois ou bien Breton, naquit vers 1100 à Monmouth, où il passa sa jeunesse dans l'abbaye bénédictine. Arrivé dès 1129 à Oxford (où il atteste une charte sous le nom de "Geoffroy Arturus"...), il entra vite dans le monde de la noblesse anglo-normande

(il obtiendra, plus tard, les bonnes grâces de Robert, comte de Gloucester). En 1140, il fut nommé archidiacre de Llandaff, succédant ainsi à son oncle, Uchtryd; et, dix années plus tard, sa renommée de savant lui valut la nomination à l'évêché de Saint-Asaph.

Constatant ce vif intérêt de la part de la communauté pour le passé de pays, avec lequel elle s'était vite identifiée, Geoffroy conçut l'idée de composer une grande Histoire de l'Angleterre (ou, plutôt, de la 'grande' Bretagne). Se servant, tour à tour, de traditions celtiques[1] et de contes classiques et européens, de la vieille chronique assez apocryphe, attribuée à un certain Nennius de c.800,[2] et, enfin, de sa propre imagination, il se mit au travail; et fabriqua un tissu d'aventures et d'événements légendaires, une oeuvre romanesque, fantastique et séduisante. Il émit cette extraordinaire création comme une pièce sérieuse et authentique: déclarant avoir traduit une chronique très ancienne, écrite en langue celtique, que "Walter, archidiacre d'Oxford" lui aurait apportée de la (petite) Bretagne. (Ce Gautier fut

---

1 Rappelons qu'il existe, dans certains vieux textes gallois, tels Gododdin (c.600) et Kulhwch y Olwen, des allusions à Arthur, personnage historique du Ve. ou du VIe.siècle.

2 Ajoutons que Geoffroy se servirait aussi, mais de façon très sommaire, des oeuvres d'historiens authentiques: Bede, Gildas, Guillaume de Malmesbury, Henri de Huntingdon. Il a, peut-être, aussi copié quelques listes de rois et de personnages celtiques à une collection de vrais pedigrees gallois, datant du VIe.siècle; et il se peut que ce recueil généalogique soit, après tout, le 'vetustissimus liber britannici sermonis', que Geoffroy jure d'avoir traduit... (Voir S.Piggott, "Sources of Geoffrey of Monmouth I", dans Antiquity XV (1941), pp.269-86.)

un personnage historique, et Gaimar confirme l'existence d'un 'livere d'Oxeford'; mais, Geoffroy appelle ce dernier une vraie Chronique, afin de prêter à son propre récit un semblant authentique...)

Le succès de cette Historia Regum Britanniae fut immédiat; parue avant 1139 en première édition, elle fut acceptée partout (par Henri de Huntingdon, entre autres), jouit d'une célébrité éclatante, et exerça, sur toute la littérature du siècle, une influence capitale.

Geoffroy n'invente pas la "tradition arthurienne"; mais, il fonde, en effet, une très grande école littéraire. Des pages des douze Livres de son Histoire sortent, pour la première fois ensemble, tous les héros semi-historiques ou purement chevaleresques de la tradition britannique: Brutus, fondateur romain du pays; son successeur, Corineus, vainqueur du géant Gecmagog; Locrin et sa fille Sabrine; Bladud, fondateur de Bath; le roi Léar, et ses filles iniques; les frères Ferrex et Porrex, Brennius et Belin, Elidure et Péridure; Lucius, premier roi britannique chrétien; Merlin, magicien tout-puissant; et, enfin, le roi Arthur lui-même. Trois Livres de l'Historia nous racontent la vie de ce héros sans pair: sa naissance, sa généalogie, et sa jeunesse; sa victoire sur les envahisseurs saxons; sa suprématie européenne; la trahison de son neveu Modred, et la vie de sa femme Guinevere; enfin, la mort d'Arthur, et la translation miraculeuse de son âme à l'Ile d'Avallon...

Recueil d'actes légendaires et héroïques, généalogie fabriquée de

souverains mythiques et historiques, l'oeuvre de Geoffroy de Monmouth, pour fausse qu'elle soit, respire toute l'antiquité celtique et saxonne. On devine combien elle a dû impressionner ses lecteurs et ses auditeurs anglo-normands.

Le sobre Guillaume de Newburgh fulmine vaillamment contre cette fabrication monstrueuse: lui seul refuse à accepter l'authenticité de l'Historia Regum Britanniae; il dénonce tout le dégât qu'a fait Geoffroy dans le domaine de la recherche historique sérieuse:

> ...Gaufridus hic dictus est, agnomen habet Arturi, pro eo quod fabulas de Arturo, ex priscis Britonum figmentis sumptas et ex proprio auctas, per superductum Latini sermonis colorem honesto historiae nomine palliavit... (éd.Howlett, I, p.12)

- les prophéties de Merlin sont fausses, truffées de détails imaginés par l'auteur (op.cit., p.12); les événements historiques racontés par Bède sont en contradiction avec le récit de Geoffroy (p.14); la généalogie d'Arthur est tout à fait mythique:

> ...illique (à Vortigern) dat (Geoffroy) successorem Uther-pendragon fratrem ejus, non impari potentia gloriaque regnantem: plura de Merlino suo profusa mentiendi libertate interserens. Defuncto quoque Utherpendragon facit succedere Arturum filium in regno Britanniae, a Vortigerno quartum; sicut noster Beda ponit Ethelbertum, Augustini susceptorem, in regno Anglorum ab Hengisto quartum... (pp.14-15)

Guillaume se moque de Geoffroy, qui exagère, lamentablement, la prouesse de son grand héros Arthur:

> ...Denique in primis facit eum de Anglis, Pictis, et Scottis ad libitum triumphare: deinde Hiberniam, Orchades, Gothiam, Noricam, Daciam, partim bello, partim etiam solo terrore nominis, dictioni suae subjugare. His quoque addit Islandiam, quae ultima Thule secundum quosdam dicitur... (p.15)

- Guillaume ajoute, sèchement, que le monde est bien trop petit pour un si grand conquérant:

> ...At non invenict fabulator noster tot regna in orbe nostro, praeter regna memorata, quae utique nondum ille subegerat. An alium orbem somniat infinita regna habentem, in quo ea contigerunt, quae supra memoravit ? Quippe in orbe nostro nunquam talia contigerunt... (p.17)

Enfin, déclare Guillaume, l'épisode d'Avallon est de pure imagination celtique... (op.cit., p.18)

Mais, c'est en vain; c'est trop tard: les protestations de Guillaume de Newburgh seront submergées dans les flots d'un enthousiasme général. Geoffroy de Monmouth a créé un Arthur courtois et chevaleresque - un Charlemagne britannique qui ne manquera pas de persuader la communauté anglo-normande qu'elle a hérité d'une tradition anglaise aussi glorieuse et aussi prestigieuse que celle qu'elle avait laissée en France.... Arthur se trouvera assis à la place d'honneur dans le panthéon des héros royaux de l'histoire saxonne: il sera vénéré avec Alfred, avec Edmund, et avec Edouard le Confesseur...

Aussi, plus que tout autre ouvrage historique, l'Historia Regum Britanniae de Geoffroy de Monmouth allume-t-elle l'imagination patriotique de la communauté. Jamais le passé légendaire de pays n'a été si jalousement accepté et chéri...

Cette grande pseudo-histoire de Geoffroy en fait naître d'autres. On suit son exemple, on l'utilise, on l'imite; c'est ainsi que paraît, vers 1147 - huit années à peine après la première édition de De Gestis

Regum Britanniae, un poème historique, composé en français par un certain Geoffroy Gaimar: c'est l'Estoire des Engleis.

Les données de la composition de ce poème illustrent bien le rôle de mécène que joue la noblesse anglo-normande dans la production littéraire de l'époque, et aussi l'existence, dans toute cette société homogène, d'étroits liens de parenté et d'amitié (voir plus haut, ch.2).

Geoffroy Gaimar, clerc, naquit, peut-être, en Angleterre (sa connaissance de la langue saxonne indiquant, sinon une naissance, du moins un assez long séjour dans le pays); il entra par la suite en service dans la maison de la dame Constance FitzGilbert. Quelque temps après son mariage avec le baron Ralf FitzGilbert, Constance quitta son Hampshire natal, pour aller s'installer dans le Lincolnshire, où son mari fut grand tenancier. Gaimar accompagna sa patronne dans le Nord; et, ce fut là qu'il se mit à compléter l'Histoire qu'il avait déjà commencée, sur la demande de la dame Constance.[1]

Les FitzGilbert connaissaient le célèbre Walter Espec, champion de la bataille de l'Etendard; et ce fut à celui-ci que Ralf emprunta un exemplaire précieux de l'Historia Regum Britanniae, qui faisait fureur à cette époque.[2] FitzGilbert a dû passer ce livre à sa femme,

---

1 Pour les détails, se rapporter à l'édition de Gaimar de A. Bell (Anglo-Norm.Text Soc., 1960), Intro. pp.x ff; et à A. Bell, "Mestre Geffrei Gaimar", dans Med.Aev. VII (1938), 184-6.

2 Selon Gaimar, nous le verrons, Walter aurait obtenu le livre des mains de prince Robert de Gloucester, protecteur de Geoffroy de Monmouth, et à qui ce dernier dédia son oeuvre.

laquelle le prêta, à son tour, à son fidèle historien Gaimar. Geoffroy le clerc eut donc l'occasion d'utiliser, de très bonne heure, l'oeuvre de Geoffroy le Gallois; et, dans l'épilogue de l'Estoire, il témoigne de la reconnaissance à sa patronne serviable:

Ceste estorie fist translater
Dame Custance le gentil.
Gaimar i mist Marz e Averil
E tuz les duze mais,
Ainz k'il oust translate des reis...
..Si sa dame ne li aidast,
Ja a nul jor ne l'achevast.
Ele enveiad a Helmeslac
Pur le livere Walter Espac;
Robert li quens de Gloucestre
Fist translater icele geste
Solum les liveres as Waleis
K'il aveient des bretons reis.
Walter Espec la demandat,
Li quens Robert li enveiat,
Puis la prestat Walter Espec
A Raul de fiz Gilebert;
Dame Custance l'enpruntat
De sun seigneur k'ele mult amat... (éd. Bell, pp.203–4)

Gaimar fait également allusion à des "Liveres engleis e par gramaire - E en romanz e en latin" (v.6436–7), qu'il a utilisés; il compare le livre de Walter Espec avec "Le bon livere d'Oxeford / Ki fust Walter l'arcediaen" (v.6458–9);[1] et s'en rapporte aussi à la Chronique Anglo-saxonne ("l'estorie de Wincestre", v.6461), et à une source saxonne perdue: "De Wassingburc un livere engleis" (v.6463).[2] (Notons que

---

1 Voir plus haut, pp. 84-95.

2 - peut-être, une rédaction northumbrienne de la Chronique Anglo-saxonne (voir A.Bell, "Maistre Geffrei Gaimar", dans Medium Aevum VII (1938), pp.190–191).

Gaimar a, évidemment, quelque connaissance de la langue anglaise.)

Enfin, Gaimar introduit dans son Histoire quelques légendes populaires et quelques traditions locales, concernant l'ancienne colonie danoise du Lincolnshire, et commémorant des héros indigènes devenus depuis célèbres: Grim, fondateur de Grimsby, Buern Bucecarle, et Haveloc.

Ainsi, Geoffroy Gaimar traduit, dans le domaine de la littérature poétique, la passion anglo-normande pour l'histoire et pour la tradition saxonnes.[1] Dans l intérêt évident de sa patronne Constance, et de la maison des FitzGilbert, il se met lui aussi à relier l'actualité, les événements de son temps, à l'histoire ancienne de pays, et à célébrer l'héritage prestigieux qu'a recueilli la société anglo-normande.

Je parlerai davantage de l'oeuvre de Gaimar, en traitant de roman de famille, ch.18; et je me borne, pour l'instant, à un court aperçu du poème, du point de vue historique:

Jusqu'au règne d'Edgar, l'Estoire des Engleis a l'air d'être une traduction assez fidèle, si quelque peu sèche, d'une source saxonne authentique: l'auteur semble suivre la tradition des sobres moines chroniqueurs. Mais, à partir de cet épisode, Gaimar se sert, évidemment, de plusieurs sources, dont quelques-unes plus légendaires; et, sous ses mains poétiques, l'Histoire prend un ton plus fin et plus courtois (voir:

---

1 Rien que le titre de son oeuvre, l'Estoire des Engleis, nous en témoigne.

éd. Bell, pp.xiii-xiv). Citons le seul exemple du caractère du comte Godwine, vilipendié, nous l'avons vu, dans toutes les chroniques anglo-normandes: chez Gaimar, le père de Harold est bien un traître infâme, mais un traître quand même d'envergure épique et chevaleresque, à la manière de Ganelon. Quand le roi Edouard l'accuse du meurtre de son frère, et le traite de félon:

Respunt li cuens: 'Trestut le ni,
Si cum l'avez cuntez ici,
De mot en mot le neierai,
Par jugement m'escundirai.
E mun guage vus ai dunet:
Par jugement seit graantet.
De vostre apel, de mun respuns,
Dreit en dient tut ces baruns.'1 (op.cit., p.156)

Il faut préciser que l'Estoire des Engleis n'est qu'un fragment de l'oeuvre entière. Selon ses propres mots, Gaimar aurait écrit une Histoire complète de l'Angleterre:

Il començat la u Jasun
Ala conquere la tuisun... (p.206)

- or, ce que nous possédons, ce n'est qu'une "Histoire des Anglais"; la première partie de l'oeuvre est donc perdue: elle a dû être une "Histoire des Bretons", à la manière de Geoffroy de Monmouth. En effet, dans les quelques manuscrits qui nous sont parvenus, l'Estoire des Engleis de Gaimar se trouve à côté d'un autre poème, un Roman de Brut, tout

---

1 Dans le Rou de Wace, également, Harold l'usurpateur devient, lui aussi, un personnage de Geste: avant la bataille de Hastings, comme avant un combat singulier, le thegn saxon et le Duc normand se débitent des injures fanfaronnes et belliqueuses - à la manière des "gas" des Chansons de Geste.

inspiré de la généalogie fantastique de Geoffroy; citons A. Bell (éd. Gaimar, xii):

> ...it is a reasonable assumption that this work supplanted our author's account of the Britons and their story, and led to its neglect and subsequent loss...

- cet ouvrage, second descendant poétique de l'Historia Regum Britanniae, c'est le célèbre Roman de Brut de WACE.

"Maître" Wace fut normand (il naquit en l'île de Jersey, tout au commencement du XIIe.siècle), et 'clerc lisant' à Caen. Ses deux oeuvres principales sont: Roman de Brut, et Roman de Rou, écrites toutes les deux dans l'intention de flatter de roi Henri II d'Angleterre.[1] Ce fut en 1155 que Wace acheva le premier de ces romans; il est probable qu'il avait passé quelque temps en Angleterre avant cette date, car, dans son poème, il montre une connaissance assez détaillée du Dorset et du Sud-Ouest du pays (en fait, Robert de Caen, et les deux Abbayes de cette ville, possédaient des terres dans le Dorset).

La source principale du Roman de Brut, c'est évidemment, l'Historia de Geoffroy de Monmouth:

> "...Si Wace ne spécifie pas 'le livre', 'l'estoire de la geste', qu'il 'translate', il n'est pas douteux qu'il s'agisse de l'Historia Regum Brittaniae de Geoffroy de Monmouth, dont il reproduit avec une grande fidélité tous les renseignements..."[2]

---

1 C'est au chapitre suivant qu'on parlera longuement de ce fait significatif; pour l'instant, on ne fera allusion à Wace - comme à Gaimar - qu'en ce qui concerne ce phénomène de la popularité, après Monmouth, de l'histoire apocryphe de l'Angleterre.

2 Brut, éd. I.Arnold (SATF., 1938-40), t.I, p.lxxix.

Le poète utilise aussi la Bible, quelques Vies de saints, l'Enéide de Virgile, et, peut-être, l'Historia de Guillaume de Malmesbury et le Brut perdu de Gaimar.

Dans le Roman de Brut, tous les personnages de l'Historia Regum se retrouvent, en vers, dûment embellis et rehaussés. Comme Gaimar, Wace fait entrer l'histoire britannique dans la littérature du Moyen Age: les vies de 'Brut', de Léar, de Perrox et de Porrox, de Vortigern, de Hengist, de Merlin et d'Arthur, sont enfin chantées et célébrées comme celles de Charlemagne, de Turpin, de Roland, et des autres grands héros de geste... Arthur, surtout, ressort resplendissant des stances du Roman de Brut: c'est, désormais, un héros tout à fait légendaire, poétique et chevaleresque:

Chevaliers fu mult vertuus,
Mult fu preisanz, mult glorius;
Cuntre orguillus fu orguillus
E cuntre humles dulz et pitus;
Forz e hardiz e conqueranz,
Large dunere e despendanz;
E se busuinnus le requist,
S'aider li pout, ne l'escundist.
Mult ama preis, mult ama gloire,
Mult volt ses feiz mettre en memoire,
Servir se fist curteisement
Si ce cuntint mult noblement,
Tant cum il vesqui e regna
Tuz altres princes surmunta
De curteisie e de noblesce
E de vertu e de largesce... (éd. Arnold, II, pp.475-6)

On voit là comment la tradition arthurienne est en pleine évolution à cette époque:

"Wace ajoute à ce qu'il a tiré de l'Historia les renseignements suivants qui ont leur origine peut-être dans certaines légendes

du pays celtique: il nomme d'abord trois personnages, Taliesin, Kumaret de Wenelande, Guerguint de Hereford; il fait deux fois mention de la Table Ronde 'dunt Bretun dient mainte fable'; il signale que de nombreuses histoires quasi-fabuleuses couraient de son temps sur Arthur, et enfin il commente la thèse bretonne de l'immortalité du héros..."[1]

C'est surtout par l'intermédiaire de Wace[2] que la tradition arthurienne se développe dans la littérature française du Moyen Age; et c'est par son poème que commence toute une longue série de Bruts: au cours des deux siècles suivants, cette généalogie apocryphe des rois anciens d'Angleterre devient de plus en plus répandue, en Angleterre et en Europe.

Il convient d'ajouter un épilogue à ce long chapitre.

Résumons:

Nous avons vu comment, poussée par un sentiment de plus en plus national, la société anglo-normande a adopté tous les vieux héros d'Angleterre, symboles d'un passé glorieux qui est devenu le sien. Elle a adopté des personnages authentiques: saints, comme Dunstan et Guthlac; martyrs, comme Edmund; grands rois saxons, comme Ethelstan,

---

1 éd. Arnold, I, pp.lxxxi-lxxxii.

2 - et par le concours, aussi, des jongleurs bretons, puisant à leurs riches traditions anciennes de nouveaux détails légendaires...

Alfred, et Edouard le Confesseur. Elle a également adopté des héros mythiques ou légendaires: Merlin, Arthur, Haveloc et Horn.[1]

Ira-t-elle plus loin encore ? Adoptera-t-elle, enfin, un héros saxon qui, au lendemain de la Conquête, avait été son adversaire le plus acharné? Oui, en effet, elle l'adoptera, cet ancien "terroriste". Ce rebelle qui s'était battu avec les envahisseurs normands, mais qui entrera dans les rangs des heros nationaux, c'est Hereward.

Vers 1070, un groupe de thegns saxons, sous le commandement d'un certain Hereward, originaire du Lincolnshire, prirent le maquis en l'Ile d'Ely, dans le Fenland. Son lieu de retraite fut assiégé par les troupes normandes; mais, Hereward, avec quelques compagnons, réussit à s'échapper du piège. Ses aventures devinrent vite légendaires; si bien qu'Anglais et Normands vinrent bientôt a ressentir de l'intérêt commun à ce "héros de la Résistance".

Geoffroy Gaimar, puisant, évidemment, aux traditions régionales du Lincolnshire, raconte l'histoire de Hereward: l'Estoire des Engleis présente le thegn rebelle comme patriote courageux:

> Un gentilz hom lur sire estoit
> Qui Hereward avoit a nun,

---

1 Rappelons que le récit de Gaimar semble avoir été utilisé, au siècle suivant, par un second poète anglo-normand, auteur du Lai d'Aveloc (Voir A.Bell, édition du Lai (Manchester U.P., 1925)); et que le roman de Maître Thomas est la version littéraire la plus ancienne de la légende de Horn: ces deux héros Vikings sont entrés, dès l'époque anglo-normande, dans la tradition littéraire, pour être célébrés plus tard, au XIVe.siècle, dans les célèbres poèmes anglais.

5464 Un des mellurs del regiun,
Normans l'orent desheritet...[1]

- ce dernier vers ne manquera pas d'éveiller de la sympathie pour Hereward chez les familles anglo-normandes, jalouses elles-mêmes de leurs droits fonciers.[2] (Voir la même insistance dans les romans de famille.) Le 'pacte féodal' ainsi rompu, Hereward est bien dans son droit: sa résistance n'est point de félonie. Ainsi (comme Fouke FitzWarin, et comme Boeve de Hamtone), il refuse à crier merci au Roi, et à lui rendre hommage:

...Tuz alerent merci crier
Fors Hereward qui mult fud ber.
Il eschapat od poi de gent,
5496 Geri od lui un sun parent,
Od eus orent v. cumpaignuns... (ed.cit., p.174)

On voit donc par quel procédé subtil et psychologique la société anglo-normande a su adopter Hereward pour son propre champion féodal.

Après maintes aventures à sensation, Hereward trouve enfin une mort

---

1 éd. A.Bell, p.173. Voir, à propos, art.cit., Med. Aev. VII (p.198): Gaimar,

...a writer who admires to the full Alfred the Great, who appreciates the greatness of Canute, who realises the difficulties confronting Harold before Hastings, who glorifies in the resistance of Hereward, who speaks well of the Conqueror, and who displays real affection for Willaiam Rufus, ... bears unequivocal witness to that fusion of Saxon and Norman which was taking place by the reign of Henry I, and to the newly awakened interest in our island story which becomes apparent under that monarch...

2 Il s'agit là (précisons-le) d'une sympathie générale pour 'le dessaisi'; ce vers n'indique guère que la société anglo-normande du temps soit allée jusqu'à tenir pour ennemis les envahisseurs normands... (voir, cependant, plus loin, à la page suivante.

glorieuse sur le champ de bataille; Gaimar souligne encore une fois son héroisme et son patriotisme:

> ...Mais Halselin le parocist,
> Cil de Hereward le chief en prist,
> Si jurat Deu e sa vertu
> E li autre ki l'unt veu
> Par mainte feiz l'unt fort juré
> Que unc si hardi ne fu trové
> E si il eust od lui tels treis,
> Mar i entrassent les Françeis
> E s'il ne fust issi ocis,
> Tuz les chaçast fors del pais... (ed.cit., pp.180-1)

A part les récits plus sommaires des exploits de Hereward, dans les autres chroniques du temps, il existe aussi une Vie de Hereward entière écrite en latin à l'époque anglo-normande. C'est la Gesta Herewardi Saxonis,[1] qui daterait de la première moitié du XIIe.siècle, et dont l'auteur[2] déclare avoir traduit une oeuvre saxonne de Leofric, prêtre de Hereward.

Le récit de Gaimar, et la Gesta, semblent être tout à fait independants l'un de l'autre (voir l'édition de Hardy, II, xxxiv); les deux auteurs ont dû puiser leurs détails dans les traditions orales de la région.[3]

Dans la Gesta, le ton du récit est franchement très hostile aux Normands; d'où il paraît évident que notre auteur est Anglais, habitant

---

1 éd. Fr.Michel, Chron.Anglo-normandes II (Rouen, 1836-40); et Th.Hardy, R.S.91 (1888).

2 - peut-être identique au 'moine Richard d'Ely', à qui le Liber Eliensis attribue la composition d'une telle Vie.

3 Voir M.Keen, Outlaws of Medieval Legend (Londres, 1961), p.13.

du 'Fenland', et imbu d'un sentiment patriote, et même xénophobe et rancunier: il déclare avec colère avoir vu de ses propres yeux quelques vieux compagnons de Hereward, mutilés par les 'troupes d'occupation'.[1]

Or cette histoire chauvine serait la source directe des récits des chroniqueurs du temps (Hardy, II, xxxiv); cela en dit beaucoup sur le génie adaptateur des Anglo-normands du XIIe.siècle: ils ont malgré tout adopté Hereward...

A côté de Hereward, il faut faire une courte mention du thegn Waltheof. Waltheof, fils de Siward de Northumbrie, se révolte lui aussi contre le roi Guillaume; pris et condamné, il est dûment décapité, en 1076; mais, peu de temps après, par l'intermédiaire de l'Abbaye de Croyland (à l'égard de laquelle de feu comte s'était toujours montre généreux), ce Waltheof est réhabilité, et sa réputation "blanchie"... Ce n'est pas tout: à cause de la sévérité de sa sentence, Waltheof est partout considéré comme un saint martyr...:

> Muines furent ki l'emporterent,
> A seint Gudlac le presenterent,
> Enz en Croilande l'ensevelirent,
> Le cors de lui tres bien cherirent,
> Puis est suvent el leu veux
> Que Deus i fait mult granz vertuz...[2]

---

1 éd. Hardy, I, 340; voir aussi Keen, op.cit, p.33.

2 Gaimar, Estoire des Engleis (éd. Bell, p.182, v.5725-60). Grâce surtout aux efforts des moines de Croyland, Waltheof est ainsi entré dans l'hagiologie de l'Eglise anglo-normande - témoin l'existence de Vies latines: Vita et Passio Sancti Waldevi, De Miraculis Sancti Waldevi Gloriosi Martyris, etc. (éd. Fr.Michel, Chroniques Anglo-normandes II), et d'une Vie anglo-normande (voir N.Denholm-Young, Bodleian Quart. Record no.69 (1931), 225-30).

On trouve, donc, chez la communauté anglo-normande, un véritable culte du héros national, qu'il soit Saxon ou Britannique: culte, qui se mettra encore plus en évidence dans le roman de famille.

16. Cet esprit généalogique, antiquaire et national s'étendant par toute la société anglo-normande, les écrivains de l'époque ne tardent pas à pourvoir aux désirs et aux besoins de toutes couches sociales, à commencer par la famille royale elle-même. Nous avons déjà vu comment le roi Guillaume a tenu à être considéré comme héritier legitime de la Couronne saxonne, et comment les historiens de son temps ont dûment souligné les droits successifs de leur souverain. De même, d'autres écrivains ont également flatté les descendants du Conquérant, en célébrant leur lignage ancien et prestigieux:

Par son mariage,en 1100,avec la princesse saxonne Mathilde[1] (connue aussi sous le nom de 'Maude',elle avait été baptisée Edith, 'Eadgitha'),le roi Henri Ier se relie,effectivement,à la dynastie de Wessex. Or cette union symbolique est savamment utilisée par les écrivains généalogistes, qui, travaillant sous patronage,[2] dédient souvent leurs oeuvres au Roi intéressé.

---

1 - fille de Malcolm Canmore, roi d'Ecosse, et de la reine Margaret, fille du prince saxon en exil, Edouard fils d'Edmund "Côte-de-Fer".

2 - et, peut-être, même sur commande: car, vers 1163, le roi Henri II aurait bien demandé à Laurent, abbé de Westminster, de faire composer une Vie latine d'Edouard le Confesseur, 'son' ancêtre glorieux... (Voir Matthew Paris, Gesta Abbatum, éd.H.T.Riley (3 vols. R.S., 1867-9), I, 159:

> ...Circa eosdem dies Abbas Westmonasterii Laurentius, qui, ut dictum est, ex gremio hujus ecclesiae assumptus est, Historiam de Sancto Rege et Confessore, Edwardo, scribi eleganter procuravit, ab ipso collectam de diversis antiquis tractatibus; et in unum corpus redegit, ad petitionem Regis Henrici...)

La Vita S.Edwardi, qui s'ensuivit, fut en effet celle d'Ailred de Rievaulx (voir plus loin dans ce chapitre, et dans la partie de cette étude consacrée aux Vies de Saints anglo-normandes.

C'est ainsi que Geoffroy de Monmouth, en célébrant dans l'Historia Regum Britanniae les rois légendaires d'Angleterre, glorifie, en même temps, son souverain, et toute la famille royale anglo-normande: car il n'a fait que dresser pour eux, en guise d'histoire authentique, un arbre généalogique fabuleux; il leur présente, en effet, comme ancêtre britannique, le héros national, Arthur.

Il est tout naturel que Geoffroy flatte ainsi la maison d'Anjou, car il jouit de la faveur du comte Robert de Glouscester, fils naturel d'Henri Ier; et c'est à son protecteur royal qu'il dédie son Historia (voir: Th.Hardy, Descriptive Catalogue (RS.26), t.I, p.350; voir aussi 341 ff, liste des manuscrits de l'Historia Regum):

> ...Opusculo igitur meo, Roberte, Claudiocestriae dux, faveas, ut sic, te doctore, te monitore, corrigatur quod non ex Gaufridi Monumutensis fonticulo censeatur exortum, sed sale Minervae tuae conditum, illius dicatur editio, quem Henricus, illustris rex Anglorum genuit, quem philosophia liberalibus artibus erudavit, quem innata probitas militibus in militia praefecit: unde nunc Britannia, tibi temporibus nostris, ac si alterum Henricum adepta, intorno gratulatur affectu...[1]

Notons qu'il existe un manuscrit de l'Historia Regum Britanniae,[2] dédié également au roi Etienne (Henri Ier étant mort en 1135, on se met

---

1 Hist.Reg.Brit., éd. J.Hammer (Camb., Mass., 1951), p.22.

2 Ms. Berne, XIIIe.siècle; voir: Hardy, op.cit., I, pp.344, 350.

à flatter son successeur, de la même façon...).[1] Ainsi:

> ...Opusculo meo, Stephane, Rex Angliae, faveas, ut si, te doctore, te monitore, corrigatur, quod non ex Gaufridi fonticulo conseatur extortum, sed sale Minervae tuae conditum... Tuque, Roberte, consul Claudicestriae, alta regni nostri columna, operam adhibeas tuam...

On peut donc considérer l'Historia de Geoffroy comme un ouvrage de "propagande" généalogique, fournissant à la famille royale, par un pedigree glorieux, tous les liens requis pour l'identification avec le passé saxon national. Ainsi, le roi accepte pour ancêtre l'Arthur légendaire, à côté de l'Edouard historique.[2]

Guillaume de Malmesbury dédie lui aussi son De Gestis Regum Anglorum

---

1 Voir R.S. Loomis, Arthurian Literature in the Middle Ages (Oxford, 1959) pp.80-81:

> L'héritière élue du feu roi Henri Ier fut Mathilde, femme de Geoffroy d'Anjou; or Robert de Gloucester étant le partisan principal de cette dame, la première dédicace de notre historien paraît de plus en plus logique... Mais, ce fut enfin Etienne qui monta au trône; par conséquent, Geoffroy de Monmouth a dû changer habilement de dédicace:
>
> > ...Robert is dropped to second place...and King Stephen is put at the head with the attributes formerly ascribed to Robert...Robert died in 1147, and Alexander (evêque de Lincoln) in 1148, and thereafter a dedication to either would have been pointless; Geoffroy was now looking to Stephen for preferment, and he secured it not long after...

2 Pour la preuve de l'acceptation générale de l'Histoire romantique de Geoffroy, voir Stubbs, Select Charters, p.112: les Chroniques reconnaissent en la personne d'Henri Ier le "Lion de la justice", mentionné dans la prophétie de Merlin. (Geoffroy composa les Prophéties avant 1136, et les inséra plus tard - avant 1147, voir Hardy, op.cit. I, 350 - dans son Histoire, comme Liber Septimus; et, il dédia ce chapitre à son patron "secondaire", Alexandre, évêque de Lincoln. Voir: Ed. Hammer, p.123).

au comte Robert de Gloucester:

> ...Domino venerabili et famoso Comiti Roberto, filio regis, Willelmus Malmesbirine monachus salutes, et, si quas valet, orationes... Hinc est quod Gesta Regum Anglorum, quae nuper edidi, vobis potissimum consecranda credidi, domino Comes venerabilis et merito amabilis...[1]

- si ce dernier est en effet son protecteur, cela expliquerait pourquoi l'historien chante tant, dans son oeuvre, les louanges de la dynastie saxonne (voir plus haut, ch.15).

Le roi Henri II jouit d'une adulation littéraire toute pareille: déjà au cours du règne d'Etienne, Ailred de Rievaulx lui dedie une Genealogia Regum Anglorum:[2]

> ...Illustrissimo duci Normannorum et Aquitanorum et comiti Andegavensium Henrico... salutem et orationes... (p.711)

L'auteur ne cache pas son intention: il veut démontrer comment son jeune patron, futur roi d'Angleterre, est issu, du côté de sa mère (fille d'Henri Ier et de sa femme anglaise), de la vieille race saxonne:

> ...Tu igitur, vir optime, filius es gloriosissimae imperatricis Mathildis, cujus fuit mater christianissima et excellentissima Anglorum regina Mathildis, filia sanctissimae feminae reginae Scotorum Margaretae, quae nominis sui splendori morum sanctitatem praeferebat. Hujus pater Edwardus, qui fuit filius Edmundi regis invictissimi, cujus pater Edelred, cujus pater Aedgarus pacificus, cujus pater Eadmundus, cujus pater Edwardus senior, cujus pater nobilis Alvredus...etc. (pp.716-7)

---

1 Ed. Stubbs, II, pp.355-6; voir aussi d'autres dédicaces, II, 518-20, 525.

2 éd. Migne, Patrologia, t.195, pp.711-738.

- ainsi, Ailred, l'infatigable, dresse une liste éclatante des rois de Wessex, et fait remonter ce pedigree prestigieux à Woden, et par-delà celui-ci, à Noé, à Mathusalem, et enfin à Adam même...

Ailred achève son oeuvre en attirant l'attention de son protecteur royal sur son grand héritage anglais:

> ...De imperatrice Mathildi tu, vir splendissime, quem nunc Normannorum et Aquitanorum ducem Andegavensium comitem. Angliae vero gaudemus haeredem... (p.737)

Quelques années plus tard, en 1163, quand Henri est devenu roi d'Angleterre, le savant Ailred, poursuivant sa flatterie habile, offre à son jeune souverain une Vita S.Edwardi Regis et Confessoris,[1] dans laquelle il parle en paraboles: selon lui, le Confesseur aurait prédit que le royaume d'Angleterre serait foudroyé, tel un vieil arbre: et que les deux parties en seraient enfin rejointes l'une à l'autre, par un rejeton de la vieille souche... Ce rejeton, c'est d'abord Henri I, qui se marie avec Mathilde; et c'est, en second lieu, Henri II, petit-fils d'un grand-père normand et d'une grand'mère saxonne. Ainsi, dans une phrase devenue célèbre, Ailred félicite Henri:

> ...in quem velut lapidem angularem Anglici generis et Normannici gaudemus duos parietes convenisse. (pp.738-9)

- et il se met à raconter la vie d'Edouard le Confesseur, ancêtre du Roi:

> ... de sancta ejus progenie traxisse carnis originem, Henrici nostri specialis est gloria... (p.738)

---

1 éd. Migne, Patrologia, t.195, pp.738-90. (Voir plus haut, p.100).

Cette Vita S.Edwardi de Ailred est la source principale d'une Vie d'Edouard le Confesseur, composée, entre 1163 et 1170, en vers français par une religieuse de l'Abbaye de Barking. Ici, l'adulation du roi Henri II et de son lignage est de plus en plus marquée; dans son poème, l'auteur féminin souligne plus que jamais les données de cet arbre généalogique:

...Mais quant li boens Henris regna,
L'ancien lignage restora.
Des qu'il del regne out la seisine,
Vint l'arbre tost a sa racine,
Kar la fille a la nice Edward
Ad li reis choisie a sa part...
...La bone Mahalt l'oi nomer.
Par la force del mariage
Fud li reis fait de cel lignage
Ki ainz out la tere tenue,
Or fud as dreiz eirs revenue.
E l'arbre est al trunc reparié
Sens ço que rien fust esforcié.
Quant l'empereriz d'eos nasqui,
L'arbre a certes dunc fluri.
Mais dunc porta veirement fruit,
Dunt la tere confort recuit
Des qui li glorius Henri
De ceste empereriz nasqui.
Cist ad deos poples a un trait
E les deos lignages un fait.
Or ad la tere seigmurage
E rei de l'ancien lignage,
Del boen Edward, le Deu ami,
E Deu duinst que toz jurs seit si
Que ses eirs i puissent regner
Tant cum li mund purat durer.
Tel sens lur duint, tel vaselage
Cum ad eud tot lur lignage.
Deu nus gard nostre rei, lur pere,
E nostre reine, lur mere.[1]

---

[1] éd. Södergard (Uppsala, 1948). Voir plus loin, chapitre sur les Vies d'Edouard, et l'Abbaye de Westminster.

Quel exposé parfait de cette préoccupation anglo-normande de la généalogie, de l'héritage recueilli et homologué, et des pleins droits fonciers! Ce vers expriment au fond les sentiments de toute une société terrienne: la passion pour la sécurité.

Ajoutons que le roi Henri II a bien intérêt à se voir ainsi célébré, dans les oeuvres - qu'on dirait commandées - du moine Ailred et de la religieuse de Barking: comme n'importe quel baron anglo-normand, il veut s'assurer son héritage, en faisant valoir ses droits successifs; et, comme n'importe quel baron, il veut fonder, en toute sécurité, une dynastie solide et puissante, transmise de père en fils... C'est là, tout au cours de son règne, sa grande préoccupation. La religieuse s'en rend bien compte: c'est pourquoi elle parle de la couronne comme d'un fief héréditaire, dont le Roi est saisi; et, c'est pourquoi elle fait mention, dans les derniers vers, de la reine Aliénor et des fils du Roi, et souhaite à la famille royale un bonheur futur...

Le poème a donc dû être composé avant les événements tragiques qui devaient détruire l'unité de l'Empire angevin: en effet, il est bien ironique que ce roi Henri II, qui partage ainsi tous les désirs sociaux et féodaux de ses sujets anglo-normands, et qui, par l'excellence de sa justice et de son administration centrale, reussit à assurer à tous la sécurité foncière et héréditaire, soit lui-même destiné à subir l'ingratitude de ses propres fils, héritiers de ses biens, et à voir s'écrouler sa propre dynastie.

Ainsi qu'on a pu le constater, la vie du Confesseur est un sujet tout fait pour flatter la famille royale; et, en effet, il existe une seconde Vie anglo-normande: La estoire de Seint Aedward le rei,[1] écrite au XIIIe.siècle (vers 1245), par le grand chroniqueur-artiste de St. Albans, Matthew Paris, lequel s'adresse au roi Henri III - ou, plutôt, à la reine, Alienor de Provence:

> ...Alianore, riche reine
> D'Engleterre, ki estes flurs
> De dames par bens e honurs... (Ed. Luard, vv.52-4)

Le manuscrit de ce poème étant d'une beauté exceptionnelle, on peut se permettre de croire qu'il étaint destiné à être présenté à la Reine. On y trouve, d'ailleurs, des pages d'enluminures traitant des principaux événements du règne d'Henri III.

La Vie elle-même suit, assez fidèlement, l'oeuvre 'originale' d'Ailred: est souligné l'héritage saxon, est souillé le nom des Godwine, et allusion est faite à l'arbre généalogique qui représente la lignée royale. Ici, l'auteur met l'arbre 'à jour', en y ajoutant le nom d'Henri III, souverain d'une nation unie; l'arbre fleurit:

> ... Quant l'emperice Mahaud nasqui,
> E fruit, quant li terz Henri
> K'a repleni de sa favur
> Cestui, e regnes entur
> E luur e grant clarté dune

---

1 éd. H.R.Luard, dans Lives of Edward the Confessor (RS.3); et M.R.James (Roxburghe Club, Londres 1920). Nous verrons plus loin un lien significatif entre la Vie, et l'Abbaye de Westminster: phenomène pareil, au fond, à celui du roman de famille.

Partut, cum solail e lune.
Ore sunt roi, ore sunt barun,
E regne, d'un sanc commun
D'Engleterre e Normendie... (op.cit., vv.3845-3853)

Revenons maintenant au roi Henri II, et à Wace, ce Normand qui s'intéresse tant à l'histoire légendaire de l'Angleterre, afin de plaire au roi qui vient d'hériter de la couronne de ce royaume. On ignore si Wace composa son Roman de Brut sur commande; mais, l'on sait que, grâce surtout à l'influence d'Aliénor d'Aquitaine, la cour d'Henri II fut un véritable foyer culturel et littéraire, le Roi et la Reine s'entourant de trouvères et de poètes célèbres. De toute façon, Wace jouissait de la faveur royale, et c'est à Aliénor qu'il dédie son oeuvre,[1] achevée en 1155:

> ...It was to her that Wace dedicated his poem, realizing no doubt that it was well calculated to please the Norman aristocrats and the court, since it dwelt upon the glorious past of the country which had become their own...[2]

Ainsi, comme l'Historia Regum de Geoffroy de Monmouth, le Roman de Brut de Wace glorifie à dessein les "ancêtres" britanniques et saxons du Roi anglo-normand.

---

1 C'est par le seul témoignage de Layamon, qui écrivit une version anglaise du Brut, que nous savons que Wace offrit son livre à la Reine. (Voir: Layamon, éd. Madden, I, 3.)

2 P.Rickard, Britain in Medieval French Literature (Cambridge, 1956), p.84; voir aussi p.242. Il faut dire, cependant, que (quelques soient les probabilités) il nous manque preuve patente de cette dédicace à Alienor.

Or Henri II étant souverain de deux royaumes: celui d'Angleterre, et celui de Normandie, Wace se mit ensuite à célébrer l'autre branche de l'arbre généalogique royal. En 1160, il entreprit d'écrire l'histoire des ducs de Normandie: cette histoire, ce sera le Roman de Rou.

Dans la première partie de cet ouvrage,[1] Wace célèbre les louanges d'Henri en tant que duc de Normandie: alors que, dans le Brut, il a fait remonter la généalogie royal aux héros anglais, dans le Rou, il souligne le haut parage normand du souverain, descendant en ligne directe de Rollo, fondateur célèbre de la dynastie ducale.

Dans la second partie du Rou, Wace, arrivé à la Conquête, peut désormais raccorder les deux généalogies l'une avec l'autre: il en revient à son thème de l'héritage anglais. Son récit suit ceux des Chroniques anglo-normandes et des Vies d'Edouard le Confesseur: le duc Guillaume et ses descendants sont les justes héritiers du royaume saxon; le vieil Edouard

> ...li Dus Willame ama tant
> Comme son frere e son enfant...
> ...Porpensa sei, quant il morreit,
> Ki de son regne eritereit;
> Porpensa sei e dist sovent,
> al Duc Willame son parent,
> li mielx ert de son lignage,
> Voldreit doner son eritage...[2]

---

1 éd. F.Pluquet (Rouen, 1827); et H.Andresen (Heilbronn, 1877-9).

2 éd. Andresen, II vv.4771-2; 5571-6.

Wace a également soin de souligner, non seulement la félonie de Godwine, mais aussi le sang danois qui coule dans les veines de la famille dudit comte: sa femme n'étant même pas Saxonne d'origine -

...Quens Goine,
Qui mult esteit de puto orine;
Femo out de Danemarche née,
De Danois bien emparentée,
Filz out Heraut, Guert e Tosti.
Por les enfans que jo vus di,
Qui de Danois esteient né,
E de Danois erent amé,
Ama Goine les Danois
Mult mielx qu'il ne fist li Engleis... (op.cit., II vv. 4687-96)

- Voilà pour Godwine, "haut thegn saxon", et pour Harold, prétendant au trône! Notons que Wace prend les Danois pour des ennemis mortels,[1] bien que son poème soit jusque-là entièrement consacré à une généalogie prestigieuse des Ducs normands, issus de sang viking!

"Le Rou fut interrompu vers 1174; Henri II ayant invité Benoît à composer une histoire des ducs normands, Wace se vit obligé de renoncer à son travail. (Wace n'accuse pas Henri II d'avoir manqué à sa parole, et rien ne laisse supposer que le Rou avait été commandé, puis decommandé par le roi...)"[2]

Quoi qu'il en soit, "maistre" Wace achève son poème par un épilogue quelque peu sec:

...Die en avant qui dire en deit,
Jo ai dit por Maistre Beneeit,

---

1 De même que la société anglo-normande adopte tout héros saxon, de même elle considère comme son ennemi tout adversaire des Saxons.

2 I.Arnold, éd. Brut, I, pp.lxxviii-lxxix.

Qui cest ovre a dire a emprise
Com li Rois, l'a desor li mise;
Quant li Reis li a rové faire,
Loissier la dei, si m'en dei taire.
Li Rois jadis maint bien me fist,
Mult me dona, plus me pramist,
E se il tot doné m'eust
Ço qu'il me pramist, miel me fust... (II, vv.11481-90)

- L'histoire que commande Henri à Benoît de Sainte-Maure, c'est la très longue Chronique des Ducs de Normandie.[1] Dans ce livre (comme Wace, dans son Rou), Benoît, sujet français du roi, glorifie Henri en tant que souverain de Normandie. Son point de vue n'étant donc pas insulaire, il ne s'occupe pas de la généalogie saxonne: pour lui, la Conquête n'est qu'une victoire, par laquelle s'agrandit le domaine ducal, et les premiers rois d'Angleterre, Guillaume I et Guillaume le Roux, sont surtout célébrés comme Normands; bref, Benoît s'intéresse presque uniquement aux affaires politiques du duché...

En résumé: Henri II ayant besoin d'être reconnu pour roi d'Angleterre et de Normandie, les écrivains de son temps, de chaque côté de la Manche, n'hésitent pas à satisfaire à ses désirs. Du côté insulaire, Wace, dans son Brut, Ailred et la religieuse de Barking, insistent sur le lignage et sur l'héritage saxons du roi; et, de l'autre côté de la Manche, Benoît de Ste-Maure, et Wace, dans la plus grande partie de son Rou, soulignent son titre ducal héréditaire, et son ascendance normande. Il s'agit donc de deux points de vue, de deux manifestations d'une seule flatterie littéraire.

---

1 éd. Fr.Michel (Paris, 1836-54, 3 vols.); G. Fahlin (Upsala, 1951-4).

17. La préoccupation anglo-normande du passé se voit davantage - et se traduit d'une façon pareille - dans le domaine ecclésiastique. Une famille anglo-normande a besoin de prendre racine en Angleterre et de s'identifier au passé, afin de pouvoir revendiquer ses droits traditionnels, et de conserver son bien féodal et héréditaire. Or une abbaye anglo-normande se préoccupe de même de ses droits fonciers et de ses privilèges anciens. Rappelons que l'Eglise anglo-normande, en tant qu'unité sociale, est elle aussi soumise à la féodalité centrale imposée par le souverain sur le pays entier. En Angleterre, les abbayes, pour puissantes qu'elles soient, ne jouissent pas de cette indépendance féodale remarquable, dont jouissent les grandes maisons religieuses en France et en Allemagne: Guillaume Ier ayant limité le droit de franc-alleu, ses successeurs n'ont pas hésité à s'ingérer dans les affaires féodales de l'Eglise. (Voir plus haut, ch.7.) Ainsi, les monastères anglo-normands - vassaux, saisis de leurs terres de par le roi, comme n'importe quels autres tenanciers-en-chef du royaume - se voient obligés, pour se défendre en cas de contestation foncière, d'employer les voies judiciaires, et de comparaître devant les cours possessoires royales...

Pour l'abbaye, donc, comme pour le baron, le <u>charte</u> est une garantie patente de sécurité foncière, une homologation des droits monastiques. C'est ainsi qu'on se donne beaucoup de peine pour préserver toutes sortes de pièces de don et de confirmation, et pour

en faire des copies, dans le cartulaire de la maison. Sont surtout prisées des chartes royales saxonnes de fondation, car celles-ci démontrent, une fois pour toutes, combien sont anciens les droits et les privilèges de l'abbaye en question.

Si une telle pièce n'existe pas, nous l'avons vu, on l'invente, on la fabrique, on la sort comme authentique... Ou bien, s'il s'agit d'une charte qui est authentique, mais dont les termes sont trop vagues ou d'une étendue insuffisante, on se met à combler les lacunes, et à ajouter habilement au document d'autres articles favorables à l'abbaye.[1]

Le goût anglo-normand de la documentation pousse donc la communauté ecclésiastique à priser toutes preuves écrites d'origine saxonne; et, en même temps, le goût de l'antiquité la pousse à s'intéresser au passé saxon en général. Alors que le monde laic se passionne pour les rois et pour les héros britanniques et saxons, les abbayes anglo-normandes portent intérêt aux évêques, aux saints, et aux martyrs anglais; d'où vient l'esprit hagiologique qu'on a remarqué chez les moines historiens de l'époque.

Le De Gestis Pontificum de Guillaume de Malmesbury est l'un des exemples les plus célèbres de ce genre antiquaire; de même que la société anglo-normande en général raffole des aventures fabuleuses d'Arthur et des autres personnages nationaux, à moitié perdus dans la

---

1 Voir: plus loin, Troisième Partie; et Early Medieval Miscellany for D.M.Stenton (Pubs. Pipe Roll Soc., 1962).

nuit du temps, de même les ecclésiastiques, eux, acceptent volontiers les récits non moins légendaires de vies de saints anglais, de martyres, et de miracles posthumes. Trente années à peine après la Conquête, des moines comme Osbern de Christchurch, et comme Goscelin de Cantorbéry, sont déjà en train de rédiger des hagiologies saxonnes: Guillaume de Malmesbury et d'autres historiens iront puiser dans leurs oeuvres. En outre, des 1116, un certain Benedeit chante, en vers français, la tradition celtique du Voyage du saint Brendan (Voyage de S.Brendan, éd. E.G.R.Waters, 1928); et, au cours des deux siècles suivants, on célèbre les louanges de tous les autres saints indigènes (- comme le fait, par exemple, Henri de Huntingdon, dans son De Miraculis; voir plus haut, ch.15).[1]

Voilà un phénomène généalogique. La famille royale s'identifie au passé, en se reliant à la généalogie saxonne; et, de même, l'Eglise prend racine en Angleterre, en adoptant les saints du pays.

En effet, aux yeux d'une abbaye anglo-normande, un patron saxon se présente tel un ancêtre prestigieux - preuve de l'antiquité de la maison, tout comme une charte saxonne qui sert de notoriété de droit de longue date.

Ainsi, chaque monastère ne cesse pas de célébrer son patron particulier: on en révère les reliques (lesquelles sont souvent

---

1 Voir: Hardy, Materials (RS.26), t.I - liste des manuscrits de Vies de Saints.

transférées, au cours d'une cérémonie publique, dans un tombeau somptueux, situé tout près du maître-autel); on invite des pèlerins à l'abbaye; et, surtout, on raconte la vie pieuse et fabuleuse du saint fondateur saxon.

Citons-en un exemple littéraire, qui illustrera, à lui seul, tout ce qu'on vient de dire, et qui servira bien d'introduction à l'étude plus approfondie de ce phénomène social (voir plus loin, Troisième Partie).

Dans son Historia Dunelmensis Ecclesiae, le moine Syméon utilise une Historia de S.Cuthberto, récit qui date de la fin du XIe.siècle, et qui chante les louanges du patron de l'Abbaye de Durham:

> ...Properly speaking, it (l'Historia de S.Cuthberto) is rather an ancient estate-roll of the monks of St.Cuthbert, with biographical and historical particulars interspersed, than a history. It is therefore rightly described by Symeon (p.72), who makes free use of it, as "the charter-roll of the church, which shows the ancient munificence of kings and various persons in religion towards the saint"...[1]

Or cette pièce, mélange d'un cartulaire et d'une Vie de Saint, est très significative, car elle révèle comment la Vita d'un patron saxon joue un grand rôle littéraire de sauvegarde prestigieuse, à côté du rôle documentaire joué par les chartes et par les titres de propriété.

L'Historia de S.Cuthberto[2] nous raconte comment les grand rois saxons font don de terres à Cuthbert, ou à sa sainte mémoire:

---

1 Symeonis Monachi Opera, éd. Th.Arnold (RS.75), I, p.xxv.

2 ibid. idem., I, pp.197-214.

...Et rex Ecgfridus et Theodorus archiepiscopus dederunt sancto Cuthberto in Eboraca civitate totam terram quae jacet a muro ecclesiae Sancti Petri usque ad magnam portam versus occidentem, et a muro ecclesiae S.Petri usque ad murum civitatis versus austrum. Dederunt etiam ei villam quae vocatur Creca, et tria milliaria in circuitu ipsius villae... (p.199)

- et, c'est là que Cuthbert fonde son monastère. Et, encore:

...Eadwardus rex... filium suum Ethelstanum vocavit, eique regnum suum tradidit, et ut sanctum Cuthbertum diligeret... (p.210)

- l'Histoire nous présentant ensuite la Charte d'Athelstan (p.211).

Le saint rend aussi, aux rois généreux, des services posthumes miraculeux: apparaissant dans une vision, il obtient l'élection au trône de Northumbrie de Guthred (p.203); et, il apparaît également au roi Alfred, réfugié, et lui promet une victoire sur les Danois (pp.204-7). Le grand héros de Wessex chantera toujours les louanges de Cuthbert (pp.206-7).

Mais, il y a des incidents encore plus significatifs: l'Historia de S.Cuthberto décrit, à maintes reprises, comment l'intervention miraculeuse du saint protège son abbaye et sauvegarde les possessions de celle-ci. Si, par exemple, un roi dépossède les moines de leurs terres, il sera châtié, par le doigt de Dieu:

...Post haec Osberhtus rex abstulit sancto Cuthberto duas villas, Werceworthe et Tyllemuth. Sed post spatium unius anni eripuit Deus ab eo vitam et regnum...

- et ainsi l'impieux Onalafbald, à qui le roi Reginald a donné des terres appartenant à l'abbaye:

..."Quid," inquit, "in me potest homo iste mortuus Cuthbertus...?"
...Cumque episcopus et tota congregatio genus flecterent ante

> Deum et sanctum Cuthbertum... conversus ille filius diaboli cum magna superbia et indignatione voluit egredi. Sed cum alterum pedem posuisset jam extra limen, sensit quasi ferrum in altero pede sibi altius infixum. Quo dolore diabolicum ejus cor transfigente, corruit, suamque peccatricem animam diabolus in infernum trusit. Sanctus vero Cuthbertus, sicut justum erat, terram suam recepit... (p.209)

- et, ainsi le roi Aelle, qui

> ...abstulit ab eo Billingham, et Ilecli f, et Wigeclif, et Creca, et ideo ira Dei et sancti confessoris accensa est super eum... (p.202)

- en fait, Aelle trouve une mort ignoble, en se battant avec les Danois.

Ces épisodes traduisent toute la peur qu'a la société anglo-normande d'être dessaisie à tort de ses biens légitimes; et, l'auteur ne manque pas d'en tirer une forte moralité: malheur à qui osera persécuter les moines qui sont ainsi protégés!

> ...Idcirco caveant reges et principes, ne mentiantur, et ne quid auferant sancto Cuthberto, nec consentiant auferentibus. Quia, ut ait sanctus Paulus, "Non solum peccant qui faciunt, sed qui consentiunt"... (p.202)[1]

Syméon lui-même, dans son Historia Dunelmensis, signale, sous l'an 1083, un événement pareil: le comte Robert de Mowbray faisant don, à l'abbé de Saint-Auban, de l'église de Tynemouth, laquelle avait été accordée par le comte Aubri aux moines de Saint-Cuthbert. Les deux malfaiteurs sont vite châtiés:

---

1 A comparer avec les conditions du pacte féodal entre souverain et vassal: celui-là doit protéger celui-ci contre toute persécution ou revendication d'autrui... Si non, le pacte est rompu.

...Quos non multo post ipse secutus, repente ibi infirmitate corripitur; et dum domum redire tentaret, moritur. Ipse quoque comes postea, in eadem ecclesia quam sancto Cuthberto abstulit, res omnes et honorem cum sui corporis libertate amisit...[1]

Ainsi, comme une charte saxonne (et comme une généalogie homologuée), le saint patronal assure à sa maison une sécurité sociale.

Bref: ayant elles aussi besoin de la sécurité et du prestige qu'apportent des liens saxons, les abbayes anglo-normandes viennent ajouter, à l'enregistrement de chartes et d'actes authentiques, l'émission d'oeuvres littéraires, célébrant leurs saints fondateurs saxons. Ce qui estdes plus intéressants, c'est que la dissémination générale d'une telle sainte légende, de la part d'une maison religieuse, coincide souvent avec une période d'inquiétude, où l'abbaye se trouve en litige menacée, dépourvue de ses droits, ou dessaisie de quelques-unes de ses terres.[2] Tout avec la fabrication de chartes, qui aura également lieu dans ces périodes de trouble et d'agitation, cette dissémination fait, évidemment, partie d'une campagne de "Propagande", à laquelle se livre l'abbaye en question.

C'est pourquoi on souligne, dans ces Vies, non seulement l'origine saxonne de l'abbaye, mais aussi la protection miraculeuse, sous laquelle le patron prend ses moines, contre toute injustice.

---

1 Ed. Arnold, I, p.125.

2 Voir plus loin, la Troisième Partie consacrée à ce phénomène.

Des Vies latines de ce genre, où l'intérêt personnel se mêle à la piété sincère, prolifèrent à l'époque anglo-normande; et, il existe aussi quelques Vies de saints saxons composées en vers français, et émises par les abbayes interessées, afin de s'assurer une célébrité plus répandue et plus populaire. Ces Vies anglo-normandes,[1] (dans lesquelles, comme dans l'Historia de S.Cuthberto, le patron est dépeint à la fois comme ancêtre fondateur, et comme ange gardien de sa maison), jouent, en quelque sorte, un rôle pareil à celui que jouent, dans les autres classes de la société, les généalogies royales, et les romans de famille.

---

1 Voir plus loin, Troisième Partie.

18. Passons donc, enfin, à ce phénomène littéraire et social qu'est le "roman généalogique", ou roman de famille.

Tout ce qu'on a exposé jusqu'ici concourt à faire naître ce genre particulier de roman d'aventures. Les conditions sociales n'y servent pas simplement de fond: elles s'y montrent au tout premier plan...

Nulle part toutes ces questions de droit foncier et de sécurité familiale, d'héritage, de legs, et d'homologation par charte ou par pedigree - nulle part ces questions-là ne sont plus en évidence que chez la petite noblesse terrienne, chez les 'gentils hommes' anglo-normands. Les quelques romans de famille qui nous sont parvenus traduisent en littérature populaire cette préoccupation féodale et judiciaire, tout en la reliant au goût (non moins général) de l'antiquité et du passé national.

Un poète anglo-normand a l'intention de flatter la famille baronniale qui lui a accordé sa protection. (Peut-être est-il clerc de la maison, comme Gaimar; ou bien moine d'une abbaye avoisinante, laquelle a bénéficié de la générosité de ladite famille.[1]) Il se met donc à composer un roman qui, fournissant à son patron une généalogie légendaire, célébrera la vie et les aventures prestigieuses de quelque ancêtre héroique, fondateur de la maison anglo-normande. Si, en fait, la famille peut déjà se vanter d'un tel héros - ce qui serait rarissime[2] -

---

1 - et qui aura donc tout interêt à chanter les louanges de ses protecteurs; voir l'exemple des Vies de S.Edouard, par lesquelles l'Abbaye de Westminster glorifie sa grande patronne, la famille royale.

2 - mais possible, témoin l'exemple insolite de Fouke Fitzwarin...

on se content d'embellir et de rehausser l'histoire de ce personnage authentique, et d'en faire une légende chevaleresque.

Pour la plupart, cependant, on invente ce héros; autrement dit, on fabrique une généalogie, ainsi qu'on fabrique une charte; et, on raconte les aventures de cet "ancêtre", ainsi que Geoffroy de Monmouth a raconté les aventures fabuleuses d'Arthur, "ancêtre" britannique du roi Henri. Tout comme Arthur, enfin, ce prétendu ancêtre permettra à la famille patronne de s'identifier au passé national, et de prendre racine en Angleterre. Car, c'est un héros ancien, saxon de préférence;[1] et, il habite la même région d'Angleterre que la famille anglo-normande. Pour "conquerre pris e los", il se livre à des aventures des plus chevaleresques, en Grande Bretagne et à l'étranger; puis, après, il épouse une belle héritière - peut-être, une fille de roi - et fonde une famille puissante. Il est prêt à défendre avec zèle ses droits et ses terres, contre toute injustice - que ce soit de la part de son souverain même: dépossédé à tort, chassé de ses fiefs, il reviendra, se vengera de ses ennemis, et rentrera en possession de tout son bien. Il aura des fils, qui hériteront de sa renommée et de ses titres, et qui assureront, à leur tour, une lignée continue et florissante. Enfin

---

1 Seul Fouke ne l'est pas; mais, c'est le seul héros vraiment historique; de toute façon, le poète a soin de dresser la généalogie de "sa" famille depuis la Conquête: donc, elle est bien ancienne. (Dans un autre roman, Fergus est un héros national en raison de son rôle de chevalier arthurien.)

à sa mort, il sera peut-être, enterré dans les lieux d'un monastère, tout comme un pieux baron anglo-normand.

Cela est le thème, très sommaire, du roman de famille. On voit comment, par ce procédé, le poète réussit, non seulement à célébrer le nom, la gloire et le lignage, mais aussi à souligner les "liens saxons", et les droits anciens, de la famille patronne. Car, remontant à cet ancêtre légendaire, la jouissance héréditaire de fiefs et de droits familiaux est donc, démonstrativement, légitime et de longue date.

Résumons: les conditions féodales de l'Etat anglo-normand obligent la noblesse terrienne de sauvegarder ses droits et ses biens par des preuves écrites et homologuées de toutes sortes; et, le roman de famille, n'étant rien d'autre qu'une généalogie fabriquée, est le reflet littéraire de ce phénomène.

Il n'est point besoin de se demander si une telle oeuvre fabuleuse a pu être utile à la famille intéressée. Les ancêtres légendaires célébrés dans les poèmes sont, en effet, de ces héros nationaux que la société anglo-normande adopte partout; et, les romans de famille jouiront d'un succès surprenant: authentiques ou apocryphes, les héros fondateurs deviendront, on le verra, des personnages de tradition populaire; dès le XIVe.siècle, ils seront portés, par le nouvel élan de nationalisme, jusqu'au plus haut rang folklorique, à côté d'Arthur et de Robin des Bois; et, traduites en anglais, leurs aventures deviendront célèbres dans le pays entier...

Ainsi, ces personnages "pseudo-historiques" ne manquent pas d'augmenter le prestige, et de faire resplendir le nom, des familles anglo-normandes qui se prétendent descendues d'eux. En outre, par leur célébrité légendaire, ils servent, en quelque sorte, de talisman familial: sauvegarde généalogique de droits et de possessions légitimes. En effet, le roman de famille prêche contre la dessaisine: comme le saint saxon d'une Vie anglo-normande, qui protège sa maison contre toute mainmise autoritaire sur ses biens, l'ancêtre héroique se venge de toute injustice féodale, et, conservant ses terres, les laisse en toute sécurité à ses descendants.

Dans le roman de famille, donc, c'est la société anglo-normande qui parle: ici, comme ailleurs, la littérature d'un peuple n'est que le reflet de ses moeurs...

APPENDICE : Avant de considérer en détail ces romans, revenons, pour l'instant, à l'Estoire de Engleis de Geoffroy Gaimar. Pourquoi la dame Constance commande-t-elle à son clerc une histoire de la nation anglaise, depuis Brutus jusqu'au règne d'Henri I? Ne serait-ce pas pour des raisons psychologiques toutes pareilles à celles qui font naître le roman de famille?

Voila encore une famille anglo-normande qui s'intéresse au passé,

et qui, en voyant l'histoire saxonne reliée à sa propre époque, vient s'y identifier, et l'adopter pour son héritage personnel.

Les FitzGilbert choisissent un poème historique à portée générale; et non, comme d'autres familles patronnes, un <u>roman</u> généalogique plus personnel. Mais, <u>le but antiquaire</u> est sûrement le même: et, cette histoire anglo-normande en particulier ressemble beaucoup à un <u>roman de famille</u>:

1) Elle a été composée sur commande, pour une maison baronniale.

2) De même que l'auteur d'un <u>roman de famille</u> introduit dans son poème des allusions topographiques et régionales, de même Gaimar fait mention du Lincolnshire, et de plusieurs noms de lieux dans ce comté: Croyland, Stamford, Holland, Grimsby, Lindsey, etc. (Les allusions topographiques dans ces oeuvres commandées servent, en quelque sorte, à relier plus étroitement la famille patronne à cette région, où elle jouit d'une certaine conséquence féodale. Dans un <u>roman de famille</u> (<u>Fouke FitzWarin</u>, <u>Gui de Warewic</u>, etc.), le héros tiendra évidemment les mêmes terres que la maison historique; alors que dans la chronique moins personnelle de Gaimar, ce sont plutôt l'histoire et le folklore de la région qui se trouvent ainsi mis en relief.)

3) Et, ainsi qu'un <u>roman de famille</u> célèbre les aventures d'un héros national et légendaire, ainsi Gaimar raconte dans l'<u>Estoire des Engleis</u> les traditions héroïques de Haveloc, de Hereward, et (dans son <u>Brut</u> perdu) d'Arthur.

SECONDE PARTIE

FOUKE FITZWARIN

Introduction XXX 126

'Fouke FitzWarin',en tant qu'arbre généalogique 143

'Fouke FitzWarin',en tant que document féodal 159

'Fouke',et l'altération de l'histoire 184

'Fouke FitzWarin',en tant qu'ouvrage d'imagination 191

Topogwaphie régionale dans FFouke FitzWarin' 207

Epilogue 212

INTRODUCTION

1. Le roman en prose de Fouke FitzWarin[1] nous est parvenu dans un seul manuscrit du XIVe.siècle, le ms.Royal 12.C.XII. Une simple lecture du roman révèle que cette version n'est qu'une rédaction d'un poème anglo-normand plus ancien: le texte est parsemé de vers (ou de restes de vers), remaniés en prose rythmique, ou même incorporés tels quels - le rédacteur ayant en effet laissé intactes deux portions du poème original.[2]

Cette rédaction a été composée aux environs de 1314-1321 (voir Brandin, pp.iii-iv). Quant à l'original, il en existe assez de traces dans le remaniement, pour en faire une étude philologique: selon laquelle, le poème aurait été composé au début de la seconde moitié du XIIIe.siècle.[3]

---

1 Ed. Fr.Michel (Paris, 1840); Th.Wright (Londres, Warton Club, 1855); L.Moland et Ch.d'Héricault, dans Nouvelles françoises en prose du XIVe.siècle (Paris, 1858); A.C.Wood (Londres, Blades, 1911); et L.Brandin (CFMA, Paris, 1930).

2 Ces deux passages (64 vers, au total) traitent de la 'prophétie de Merlin' - allégorie héraldique des exploits de Fouke, héros du roman (éd. Brandin, pp.6; 84-5). Pour tous détails linguistiques, voir l'édition étudiée de Wood.

3 Voir Wood; et L.Brandin, Nouvelles recherches sur l'histoire de Fulques, dans Romania LV (1929).

Se laisse devinor, également, le lieu de composition: i) L'auteur du roman a une connaissance personnelle de la marche galloise, et du château et du paysage de Ludlow: il a sûrement passé quelque temps en Shropshire. ii) On trouve dans le texte, parmi de nombreux anglicismes, des noms propres écrits dans le dialecte du Midland méridional (Brugge, Maille, Penebrugge, etc.), ou bien dans une orthographe correspondant à la prononciation galloise (Guenonwyn, Droyndoun, etc.).

Tout cela rend ainsi plausible la localisation de notre texte dans la partie ouest du Midland, limitrophe du Pays de Galles; c'est-à-dire, dans le Shropshire.

Nous avons donc affaire à deux textes: à un poème en octosyllabes du XIIIe.siècle, et à une rédaction en prose du XIVe. Il a dû en exister au moins un troisième: un poème anglais de 'Fouke FitzWarin', qui est maintenant perdu, mais dont John Leland, antiquaire du XVIe.siècle, nous a laissé, dans son De Rebus Britannicis Collectanea, une analyse portant cet intitulé:

> ...Thinges excerpted owte of an old Englisch boke
> yn ryme of the Gestes of Guarine, and his Sunnes...

Wright, et Roland et d'Héricault, voient dans ce poème anglais du XIVe.siècle une traduction fidèle du roman anglo-normand; mais Brandin (Romania op.cit.), indiquant bien des divergences entre l'analyse de Leland et notre texte, conclut que ces deux versions doivent remonter à deux sources légèrement différentes. Des

Dans son analyse, Leland fait aussi mention d'un poème français:

> ...Here lakkid a Quayre or .ii. in the olde Englisch Booke of the nobile Actes of the Guarinos. And theso thinges that follow I translatid owte of an olde French Historie yn Rime of the Actes of the Guarinos onto the Death of Fulco the 2...

Or Brandin admet que le maigre abrégé donné par Leland ne nous permet guère de comparer ce poème anglo-normand avec l'original [dont nous possédons la rédaction en prose]; néanmoins, au contraire de Wright, Brandin est enclin à croire que l'un n'est pas absolûment identique à l'autre. Cependant, puisque le poème mentionné par Leland est perdu, le problème doit en rester là; et nous ne saurons jamais à laquelle de ces rédactions possibles se rapporte l'allusion de Robert de Brunne:

> ...pus of Dan Waryn in his boke men rede...

Il suffit de résumer: qu'un poème anglo-normand a été composé peu après 1250, et qu'un remaniement en prose en a été fait au début du XIVe.siècle.

2. Presque toutes les autorités[1] sont d'accord pour reconnaître que ce roman a été composé pour la famille anglo-normande des FitzWarin:

> ...It was the custom of the great barons to employ writers to compose poetical histories of their families, and other similar productions which it was the business of the minstrels - sometimes the poets themselves - to recite on festive and other occasions... The writer of the history of the FitzWarins was evidently an Anglo-Norman trouvere in the service of that great and powerful family...[2]

En effet, le roman entier est consacré à la glorification du nom et du lignage de cette famille baronniale du Shropshire. L'historicité de Fouke est bien plus marquée que n'est celle des autres textes de ce genre. Il est vrai que, comme ces autres romans de famille, Fouke FitzWarin est plein de détails fantastiques et imaginaires, et plein de lieux-communs littéraires de toutes sortes. Mais, à la base du roman, se trouvent les aventures authentiques de Fouke III, héros de la maison des FitzWarin; et, avant d'entamer la discussion détaillée du texte, il est necessaire de raconter l'histoire remarquable de ce baron de la Marche galloise, révolté téméraire contre le roi Jean-sans-Terre, au début du XIIIe.siècle.[3]

---

1 Sauf S.Painter, "Sources of Fouke FitzWarin", dans Mod.Lang.Notes L (1935), pp.11-13. Je parlerai plus loin de ses arguments (voir ch. suivant, discussion de texte).

2 Edition Wright, xiii-xiv.

3 Voir: S.Painter, The Reign of King John (Baltimore, 1949), pp.48-53; Moland & d'Héricault, op.cit., Introduction; Eyton, Antiquities of Shropshire (Londres, 1854-60, 12 vols.); L.Brandin, "Nouvelles recherches sur l'Histoire de Fulques", dans Romania LV (1929); Miss E.A.Francis, "The Background to 'Fulk FitzWarin'", dans Studies...presented to Alfred Ewert (Oxford 1961); Th.D.Hardy, éd.Rot.Claus.,Rot.Pat., Rot.Chart.; Fr.Michel, éd.cit.; P.Paris, dans Hist.Litt. de la France, t.XXVII (pp. 164-86); G.G.Stephenson, The Historical Value of the Romance of Fulk FitzWarin (Thèse B.Litt., Oxford, 1963); Th.Wright, éd.cit.

Fouke FitzWarin, troisième baron de ce nom, et descendant d'un chevalier lorrain, Garin de Metz, honoré par Henri Ier, fut seigneur d'une bonne poignée de fiefs: du manoir d'Alborbury en Shropshire, que lui avait accordé la grande famille Corbet de Caus; du manoir d'Alveston, dans le Gloucestershire; et de la moitié des terres de son aieul maternel, Joce de Dynan - parmi lesquelles le manoir de Lambourn dans le Berkshire.[1]

Enfin, les FitzWarin se déclaraient châtelains légitimes de la ville fortifiée de Whittington, dans le Shropshire.[2] Or ce fut ce droit féodal, disputé, qui occasionna la révolte de Fouke III. Henry II ayant fait don de Whittington aux sires gallois de Powis, le père de notre héros avait offert au roi Richard la somme de quarante

---

1 Pour tous détails de ces fiefs des FitzWarin, voir Stephenson, op.cit., pp.93-103.

2 S.Painter, op.cit., p.49, suggère que la prétention des FitzWarin à cette ville tire son origine du fait que Guillaume Peverel, ancien sire de Whittington, avait accordé à la famille un fief en Cambridgeshire, et, peut-être, d'autres droits encore. Voir aussi Eyton, Antiquities of Shropshire XI 37:

> ...What constituted the original, and ultimately established, right of the FitzWarins to Whittington Castle? I think...that one of the FitzWarins was enfeoffed by one of the Peverels in the greater part of the manor. Of this we have no direct proof... (but) ... The second William Peverel certainly enfeoffed the first Fulk FitzWarin at Tadlow in Cambridgeshire. My fixed belief is that the same thing happened with respect to Whittington.

Et Stephenson (op.cit., p.46) est d'accord avec Eyton sur ce point: "...It is not impossible that this William Peverel (of Bourn and Whittington) appointed Fulk I to the guard of the castle of Whittington..."

marks, afin de rentrer en possession de ce fief familial; mais, cette fine ne fut jamais payée: et il est peu probable que le château de Whittington fût alors effectivement rendu aux FitzWarin.[1] L'affaire en resta là, pendant quatre ou cinq ans; enfin, le roi Jean étant monté sur le trône d'Angleterre, Fouke III jugea bon de revendiquer, à son tour, son droit à Whittington: il fut prêt à payer cent livres la décision favorable.[2] Mais, Maurice de Powis ne tarda pas à contrer ce coup: versant des arrhes de cinquante marks, il demanda à Jean de confirmer son droit au château; et, au mois d'avril 1200, afin de rester en relations d'amitié avec la grande famille galloise, le roi investit Maurice de ce fief de Whittington, à titre permanent et héréditaire.[3]

Se trouvant devant cet échec cuisant, Fouke FitzWarin eut tout de suite recours au serment de la diffidatio, "pour déni de justice"; et, renonçant ainsi à son hommage au souverain, il prit le maquis (c'est le roman qui nous fournit ces détails; et il est tout probable que son auteur nous dit ici la vérité).[4]

Quelques mois plus tard (avant août 1200), Maurice de Powis mourut. Dans notre roman, il est tué par Fouke enragé; et cela aussi semble

---

1 Voir: Rot.Pipe 7 Richard I, p.246; Rot.Pipe 1 John, p.74.

2 Voir: Rot.Pipe 2 John, p.173.

3 Voir: Rot.Oblat., p.58; Rot.Chart., pp.43, 74.

4 Voir Stephenson, op.cit., pp.60-61.

véridique.[1] De toute façon, en 1201, le roi Jean fit don de cent shillings au fils du défunt [Rot.Pipe 3 John, p.277.]; et il est évident que les activités téméraires de Fouke dans la région avaient bientôt attiré la colère et l'attention du souverain. Avant de passer en Normandie, Jean ordonna à son chambellan, Hubert de Burgh, d'aller défendre les marches galloises, avec cent chevaliers;[2] et il fournit à un certain Simon de Lenz, chevalier du Shropshire, la somme de quatre marks, "...ad sustentationem suam ad querendos utlagatos homines..."[3]. Enfin, au printemps de l'an 1201, le plus haut baron du Shropshire, Guillaume FitzAlan, fut relevé de son poste de sheriff: il s'était, peut-être, montré trop indulgent envers Fouke.[4]

L'année suivante, quelques-uns d'entre ces compagnons ont dû abandonner leur chef: témoin un certain Eustache de Kivilly, qui obtint sa grâce par un acte du roi Jean, dressé en Normandie, et daté du 30 avril 1202:

---

1 Voir Stephenson, id., pp.71, 77; il est également probable que Fouke, avant de partir en exil, avait en effet blessé Maurice, comme le dit notre roman (35/2).

2 voir Roger de Hoveden (R.S.[51]), IV, p.163).

3 Rot.Pipe, 3 John, p.277.

4 Voir Painter, Reign of King John, p.50ff; Painter va, cependant, trop loin dans son insistance sur cette amitié possible: il déclare, sans preuves, que certains d'entre les compagnons de Fouke furent vassaux du FitzAlan (voir Stephenson, op.cit., p.70).

> ...Sciatis nos, quantum ad nos pertinet, pardonasse Eustacio de Kivilly fugam quam fecit et utlagariam in eum promulgatam occasione Fulconis filii Guarini, cujus socius fuit...[1]

Fouke fut alors un homme traqué: au mois de juillet, il se réfugia dans l'abbaye de Stanley, dans le Wiltshire,[2] où il fut assiégé, quinze jours durant, par le posse commitatus. Le continuateur de la chronique de Guillaume de Newburgh nous laisse un court récit de cet épisode - récit qu'il a trouvé dans les annales contemporaines de Stanley:

> ...Anno MCCII. Fulco filius Warini fugit ij Nonas Julii in Abbatiam de Stanleye in Wiltescira,et ibi obsessus est cum sociis suis fere ab omni provincia et a multis aliis,qui illuc convenerant,xiiij diebus. Sed in pace ecclesiae salvus exivit...[3]

Les Annales Cestrienses nous apprennent[4] (s.a.1202) que Fouke passa ensuite en France, à la Cour du roi Philippe-August.

Nous ignorons les actions de Fouke III entre cette époque et l'été de l'année suivante. Le roman nous parle de voyages sur mer; et, bien que ces épisodes soient tous fantastiques et imaginaires, ils

---

1 Rot.Pat. 4 John, p.10.

2 Notons en passant que la famille de la mère de Fouke III avait été bienfaitrice de cette abbaye; ce qui expliquerait la protection courageuse accordée par les moines à l'outlaw.

3 Chrons. of Reigns of Stephen, Henry II, and Richard, éd.Howlett (R.S.82), II, pp.306-7.

4 éd. R.C.Christie / Lancs and Cheshire Record Society, vol.XIV, 1897.

sont, peut-être, fondés sur un fait authentique: car Fouke fut bien marin réputé; et un de ses bateaux fut en effet pris par les troupes du roi.[1]

En 1203, enfin, Fouke se réconcilia avec le roi Jean, qui fut alors en Normandie, et qui accorda au rebelle trois sauf-conduits:

> ...Praestamus Fulconi filio Guarini et sociis suis salvum et securum conductum in veniendo ad nos et redeundo... Et ido vobis firmiter prohibemus ne eos interim super hoc impediatis, aut quicquam molestiae inferratis...[2]

- ce premier bref de sauf-conduit fut dressé le 20 août, à Verneuil; le deuxième, le 12 septembre, à Herbetot; et le troisième, le 2 octobre, à Montfort.

Les pourparlers durèrent ainsi presque trois mois; enfin, le 15 novembre, à la prière de Guillaume, comte de Salisbury, et de Jean de Grey, évêque de Norwich, Fouke fut amnistié:

> ...Sciatis quod nos recipimus in gratiam et benevolentiam nostram Fulconem filium Guarini, ad petitionem venerabilis patris nostri J.Norwicensis episcopi, et comitis W. Sarisberiensis, fratris nostri, remittentes ei excessus quos fecit, eique perdonantes fugam et utlagariam in eum promulgatam...[3]

---

1 Rot.Claus. I, 136; et Rot.Pipe 6 John, 218:

...Et Willelmo capellano et Ricardo de Rishal' xl s. ad reparationem longe navis que fuit Fulconis f. Warini... [Voir plus loin, pp.73-75].

2 Rot.Pat. (éd.Th.D.Hardy), 33-4.

3 Rot.Pat., p.36.

Le roi pardonne aussi à 45 compagnons du baron révolté, parmi lesquels figurent:

> ...Badwinus de Hodenet; Willelmus filius Fulconis... Philippus filius Guarini; Ivo filius Guarini; Willelmus Valveissin...

- et ces mêmes personnages, amis et parents de Fouke III, figurent aussi dans notre roman.

Onze mois plus tard, en octobre 1204, le roi Jean rendit à Fouke le château de Whittington:

> ...Rex vicecomiti Salopesbirie...Scias quod reddidimus Fulconi filio Gwarini castellum de Wuitintona cum omnibus pertinenciis suis sicut jus et hereditatem...[1]

Triomphe de Fouke, qui a ainsi raison de ses adversaires: le souverain a dûment reconnu son tort féodal, et a fait réparation à son vassal de ce tort.

Fouke III continua à jouir des bonnes grâces du roi: en 1207, il épousa la dame Mathilde, veuve du baron Théobald Walter; et reçut, sans contestation, et par bref royal, la dot considérable de sa femme:

> ...Rex Willelmo de Breosa...Mandamus vobis quod sine dilatione faciatis habere Fulconi filio Warini, et Matildae quae fuit uxor Theobaldi Walteri, vel certo nuncio suo, rationabilem dotem ipsius Matildae quae eam contingit, scilicet tertiam partem de liberis tenementis quae ipse Th.Walterus de nobis tenuit in Hibernia; quia reddidimus praedictis Fulconi et Matildae maritagium et dotem ipsius Matildae integra sicut ea concesseramus prius Roberto Vavasur patri ipsius Matildae...[2]

---

1 Rot.Pat., p.46.

2 Voir, à propos, plus loin, ch. sur l'historicité du roman, p.187.

Cette faveur royale envers les FitzWarin dura jusqu'à l'an 1215; ce fut alors que Fouke III se révolta pour la seconde fois contre son souverain: il s'associa à la confédération de barons rebelles, et revendiqua avec ses pairs les droits féodaux, sur lesquels le roi avait usurpé.[1] Quand Jean répudia, en 1216, la Grande Charte qu'il avait été obligé de signer, ces magnats anglais offrirent la couronne au prince Louis de France. Mais, cette opposition échoua, Louis fut battu, et le roi Jean se mit à punir ses adversaires, dont Fouke III... Par un bref du 30 juin 1216, le souverain investit un certain chevalier Philippe d'Aubigny de l'ancien fief des FitzWarin d'Alveston.[2]

Il paraît qu'après la mort de Jean, Fouke III fut l'un des derniers barons à rendre hommage au roi Henri III; en effet, au cours des premières années du règne de ce dernier, les biens des FitzWarin furent confisqués, et partagés entre les favoris du monarque; et un bref de 1217, accordant au comte de Warwick le manoir de Norburgh, fait mention formelle de "Fulco filius Warini qui manifestus inimicus noster est..."[3]

Ce ne fut que trois ans plus tard qu'Henri III se réconcilia avec son vassal, et lui rendit ses biens. Fouke III passa le reste de ses jours en paix: il entra enfin dans l'Abbaye d'Alberbury, que son père

---

1 Voir: Matthew Paris, Chronica Majora (éd. H.R.Luard), II, 585.

2 Rot.Claus. 18 John.

3 Rot.Claus, I Henry.

avait fondée. Il mourut peu après 1256, laissant un fils, Fouke IV.

S.Painter remarque que l'histoire de Fouke FitzWarin est bien bizarre:

> ...A simple knight of meagre landed power defies the king, rises in revolt, gathers a band of outlaws, and wanders about the realm for three years. Then he is pardoned at the request of two of the king's most intimate friends, given what he had originally wanted, and later allowed to marry a rich widow...[1]

- et Painter propose ailleurs[2] une explication possible de la générosité inaccoutumée du roi Jean envers ce vassal révolté: il avance la théorie (séduisante) que la soeur de Fouke III a été la maîtresse du monarque - qu'elle est, peut-être, identique à 'la dame Hawise', mère d'Olivier FitzRoy, fils naturel de Jean-sans-Terre.

Painter suggère donc que:

> ...While Earl William of Salisbury and John de Grey, bishop of Norwich, are officially credited with procuring Fulk's pardon, the pleas of a favored mistress would do much to explain John's enthusiastic forgiveness...

Nous voyons, dans la révolte de Fouke III contre le roi Jean, comment un baron anglo-normand fut prêt à défendre à tout prix ses biens et ses droits, et à s'appuyer sur le 'pacte féodal' entre

---

1 Reign of King John, p.32.

2 "The Mother of Oliver FitzRoy", dans Medievalia et Humanistica, fasc.8 (1954), pp.17-19.

souverain et vassal. Si le monarque rompt le pacte, le baron a le droit de renoncer à son hommage, et de s'opposer à son ancien seigneur.

Voilà donc les réalités historiques de la vie et de la carrière du baron Fouke FitzWarin. Il est tout naturel que les aventures de ce Fouke soient commémorées dans un roman de famille, destiné à célébrer un ancêtre prestigieux, et à souligner les droits et les titres héréditaires de la famille patronne.[1]

Il nous reste tout de même à chercher la raison d'être historique de ce roman - à savoir exactement pourquoi le poème original a été composé.

Nous avons déjà vu que ce dernier fut écrit, en toute probabilité, vers le début de la seconde moitié du XIIIe.siècle. En ce cas-là, le patron présumé en aurait été le fils du grand héros, Fouke IV (qui mourut en 1264, à la bataille de Lewes - voir Wright, op.cit., p.ix.).

Or, en janvier 1256 (juste avant la mort de Fouke III), les FitzWarin se trouvèrennt à couteaux tirés avec le puissant Thomas Corbet, châtelain de Caus. Le rôle de l'eyre du Shropshire nous révèle que:

> ...an event took place which may have been critical for the family...[2]

---

1 Voir G.G.Stephenson, op.cit., p.148: "Fulk III made the fortune of the family by capturing Whittington. This was an important castle, and its possession gave the family an influence in the North-West march. It is therefore easy to understand why Fulk's heirs should have venerated the memory of the man from whom... they owed their secure position..."

2 Miss E.A. Francis, "The Background to Fulk FitzWarin", dans Studies...presented to Alfred Ewert (Oxford, 1961), p.325.

En effet, la famille fut alors menacée de dessaisine - Thomas Corbet, querelleur notoire, ayant demandé aux juges le droit d'expulser "Fouke FitzWarin le jeune" (c-à-d., Fouke IV) du fief héréditaire d'Alberbury, tenu par les FitzWarin des Corbet. Thomas déclara que Fouke avait tout simplement renoncé à son hommage féodal, qu'il avait, par conséquent, perdu tout droit au fief d'Alberbury, et que lui, Thomas, était rentré en juste possession de ces terres.

Au cours d'une réunion de magnats,[1] semble-t-il, Fouke IV s'était querellé avec Corbet; ce dernier avait traité de 'proditor' le père de Fouke; et Fouke, furieux, avait fait annoncer à Corbet qu'il ne serait plus jamais son homme, et que plus jamais il ne tiendrait de terres de celui qui avait calomnié son père...

Or Fouke IV déclara, à son tour, devant la Cour, qu'il s'était laissé emporter par la colère, qu'il avait agi follement, sous provocation, et qu'il n'avait pas formellement rendu, en personne, ledit fief au sire de Caus. Au contraire: il n'avait jamais quitté son château d'Alberbury, bien que Corbet l'eût dessaisi des terres appartenant au fief.

La décision des juges itinérants fut la suivante:

> ...consideratum est quod predictus Fulk recuperet seisinam suam...[2]

---

1 - ce fut, par une ironie du sort, une dies amoris: les barons ayant été convoqués pour régler paisiblement un différend entre Corbet et Griffyd (ou Gwenwynwyn) de Powis... Voir Eyton, op.cit., VII, p.80.

2 Voir Eyton, op.cit., VII, p.81. Le procès se trouve dans le Rôle de l'eyre du Shropshire, feuillet 15 (Public Record Office, cote JI.1/734).

Ainsi, les FitzWarin conservent - non sans une certaine agitation - leur fief héréditaire d'Alberbury. Il est donc possible que notre poème ait été commandé peu après la mort de Fouko III,[1] et à la suite de cette querelle litigieuse avec les Corbet; en effet, la famille aurait alors bien besoin du prestige que lui fournirait une telle oeuvre, célébrant son pedigree et ses droits anciens:

> ...The factual history of Fulk's resistance in 1200-1203 resulted in the grant of his claim by John 'as of right inheritance'. To focus the whole of his life on that moment could well have served the needs of the family at the time of Corbet's suit...[2]

Notons, en outre, que cette affaire possessoire ne devait pas finir en 1256; Corbet fit (naturellement) opposition à la décision, et renouvela le procès par un bref de certificatio; il fut, cependant, impossible de convoquer en même temps à Westminster les deux parties plaidantes et tous les jurés originaux... La dernière mention trouvée du procès date de l'an 1262.[3]

En 1236, les juges itinérants avaient déjoué les projets de Thomas Corbet, en donnant raison à Fouke IV, lequel (malgré son imprudence verbale) n'avait jamais perdu possession de son fief. De

---

1 En 1256, celui-cit fut, évidemment, vieux et invalide, incapable de riposter lui-même aux insultes de Corbet.

2 Miss E.A. Francis, op.cit., p.326.

3 - dans une note d'ajournement de la session de Pâques à celle de la Saint-Michel (P.R.O.cote: KB.26/166,m.6d). C'est à M.Alan Harding, de l'Université d'Edimbourg, que je dois ces précisions supplémentaires.

même, la moralité de notre roman se fonde sur le triomphe de Fouke III, et prêche contre l'injuste dessaisine. En célébrant la victoire du père, notre poème célèbre aussi, implicitement, celle du fils; et la composition de Fouke serait d'autant plus souhaitable, aux yeux des FitzWarin, que Thomas Corbet avait renouvelé le procès. Le roman déclare le bon droit des FitzWarin, et ne manque pas de donner un démenti formel à l'accusation de Corbet...[1]

Tout cela correspondrait bien à la raison d'être de tant de Vies de Saints anglo-normandes, et s'accorderait parfaitement avec le besoin anglo-normand de sécurité foncière: rappelons combien la communauté fut absorbée par le souci de faire valoir tous ses droits légitimes et héréditaires...

Voilà pour l'avant-propos purement historique. Nous constatons que, dans le seul cas de Fouke, l'histoire authentique s'accorde assez bien avec la 'formule idéale' de l'action d'un roman de ce genre. Ainsi, le poète anglo-normand n'a pas besoin de recourir à l'invention générale (et presque totale) qui caractérise les autres romans de famille: ayant devant lui un sujet historique tout fait, il se borne à l'embellir librement par sa technique littéraire, à fausser

---

1 Voir Stephenson, op.cit., p.148: ...The record of the occasion upon which Th.Corbet called Fulk III a traitor suggests that many people in the neighbourhood of Whittington may have held this opinion, and that therefore one reason for the writing of the first version of the Romance was the desire to remove this stigma from his name...

habilement quelques faits authentiques (pour faire valoir les intérêts de la famille), et à se concentrer sur la première - et célèbre - révolte de Fouke III.

Par conséquent, on trouve dans Fouke un mélange du vrai et de l'imaginaire, du précis et de l'anachronique, de l'authentique et de l'apocryphe[1] - le tout servant à glorifier le mieux possible la famille Fitz'Warin.

Passons donc à une discussion du texte de Fouke, en cherchant à distinguer en route cette vérité historique (ou semi-historique) d'avec le corps imaginaire du roman.

---

1 Pour tous détails à ce sujet, je me rapporte à l'Edition commentée de Wright, et à la thèse de G.C.Stephenson, opera cit.

TEXTE

'Fouke FitzWarin' en tant qu'arbre généalogique

Nous considérons plus tard l'accent féodal dans Fouke, et l'insistance sur le droit inviolable de tenure libre; et nous nous bornons pour l'instant à discuter le contenu généalogique du roman. Qu'ils soient historiques, anachroniques ou imaginaires, ces détails de lignage servent tous à faire ressortir la gloire continue du long pedigree des FitzWarin, depuis la Conquête jusqu'à la mort de Fouke III.

La première difficulté à surmonter dans une telle étude est la suivante: bien que la généalogie joue, évidemment, un rôle capital dans notre roman; et qu'elle soit fondée, beaucoup plus que dans les autres romans de famille, sur de bons faits historiques, notre poète (c'est-à-dire, l'auteur de texte original du XIIIe.siècle) a joué à la cavalière avec le pedigree des FitzWarin. Il a surtout réussi à fusionner en deux personnages les trois premiers Fouke de l'histoire! En effet, nous trouvons dans le roman un "Fouke Ier", dont la vie semble correspondre dans ses détails à celles de Fouke Ier et de son fils, Fouke II: comme l'authentique Fouke Ier, ce personnage est bien le premier à porter ce prénom héréditaire; et il est bien le fils du chevalier Garin de Metz. Cependant, nous le voyons épouser Hawise, fille de Joce de Dynan, et mourir sous le règne de

Richard Ier; alors qu'en réalité, ce fut Fouke II qui se maria avec cette dame, et qui mourut à cette date, vers 1197.[1]

Ainsi, Fouke III, grand héros de la famille, devient le deuxième Fouke du roman...

Nous constatons, donc, que ce roman n'est guère une chronique précise; en vrai 'trouvère', son auteur anonyme a pris quelques faits historiques, qu'il a ensuite façonnés et remaniés à sa guise, avant de les introduire dans son oeuvre. Il n'est point obligé de nous faire un récit sobre et véridique; car, on l'a charge de composer, non une chronique détaillée de la maison patronne, mais une oeuvre littéraire, célébrant tous les exploits qui avaient rendu célèbre le nom de FitzWarin; et de souligner dans cette oeuvre les droits légitimes, et les biens héréditaires, de la famille. Et, nous le verrons, c'est bien là ce qu'il a fait.

La compression des deux premiers Fouke en un seul personnage sert à rendre l'action moins complexe, à limiter les détails préliminaires, qui ne portent pas sur le héros du roman, Fouke III, et à attirer l'attention de l'auditeur sur les aventures de ce grand héros - aventures qui sont, après tout, à la base du poème. D'ailleurs, comme le dit Th.Wright:

> ...In this instance, where a whole lineage bore the same name of Fouke, this displacing of events and deeds from one to the other was hardly to be avoided...[2]

---

1 Voir la table généalogique dressée par L.Brandin (Edition, p.101).

2 Ed.cit., p.xiv.

Une seconde explication possible de cette compression littéraire s'impose à l'attention; citons Eyton:

> ...It is remarkable that the "FitzWarin Chronicle", as it is called, makes but one person of the two first Fulk FitzWarins, and represents that person as in high favour with King Henry II. I greatly doubt the truth of this as regards Fulk II...[1]

En effet, Fouke Ier fut bien l'homme fidèle d'Henri II; mais son fils ne jouit pas autant des bonnes graces du roi.[2] La reputation de Fouke II de foyaliste et de favori semble donc douteuse. Aussi est-il possible que l'auteur du roman ait voulu combiner en un personnage les traits favorables des deux Fouke, afin d'insister sur la loyauté continue et irreprochable de la famille FitzWarin envers la Couronne - loyauté qui condamnerait à plus forte raison l'action ingrate de Jean...

Cela dit, abordons le récit. Tout au début, l'auteur accorde à 'sa' famille le prestige d'être associée à la haute tradition anglaise: il invente une prophétie 'merlinesque' du triomphe des FitzWarin sur tous leurs adversaires. Cette énigme poétique fait mention du:

---

1 Antiquities of Shropshire VII, p.69.

2 id. VII, p.70. Je trouve assez significatif le fait que Fouke II ne jouit pas de cette grande faveur royale, dont avait joui son père, et dont jouira son fils. Stephenson (op.cit., p.103) fait remarquer que la famille FitzWarin devait presque tout son bien à Fouke Ier et à Fouke III...

...loup qe merveilles fra,
Q'avera les dentz aguz,
E de tous serra comuz
E serra si fort e fer
Qu'il enchacera le sangler
Hors de la Blaunche Launde,
Tant avera vertue graunde.
Ly leopard le loup sywera
E de sa cove le manacera...[1]

- le loup, c'est Fouke, qui chassera sir Walter de Lacy (le sanglier), mais qui sera ensuite persécuté par le roi Jean (le léopard).

La fin de la prophétie se trouve à la fin du roman:

...Merlyn dit que -

En Bretaigne la Graunde
Un lou vendra de la Blaunche Launde.
Douze dentz avera aguz,
Syz desoux e sis desus.
Cely avera si fer regard
Qu'il enchacera le leopard... (84/9 - 15)

Il est évident que notre poète a l'intention de relier les exploits du FitzWarin à la tradition arthurienne, et la famille elle-même, avec ses biens héréditaires, au vieux passé britannique; ainsi, il continue:

...Mes nous le savom qe Merlyn
Le dit par Fouke le fitz Waryn,
Quar chescun de vous deit estre ensur
Qe en le temps le roy Arthur
La Blaunche Launde fust appelee
Qe ore est Blaunchevile nomee... (84/18 - 23)

---

1 Edition Brandin, p.6, (12-20).

– et il se met à identifier le fief de Whittington aux lieux célébrés dans les légendes du Graal...[1]

Le poète précise le but de son oeuvre:

...deit home remenbrer les aventures o pruesses nos auncestres, qe se penerent pur honour en leaute quere... (1/7–9)

– et, après un avant-propos semi-historique (voir au ch.suivant), il fait allusion à "la Blanche Launde" – à Whittington, fief traditionnel des FitzWarin; et à sa possession par le célèbre Payn Peverel. Cela fait, notre auteur a soin d'allier la généalogie des FitzWarin à celle de la maison prestigieuse des Peverel: nous voyons Garin de Metz, fondateur historique de la maison patronne, épouser la fille cadette de Guillaume Peverel, neveu de Payn. Par ce mariage opportun (dont il n'existe aucune preuve historique), Garin entre en possession de Whittington.[2]

---

1 On a vu, dans ce petit épisode arthurien, l'influence du Perlesvaus: voir J.Weston, 'Perlesvaus and Fulk FitzWarin', dans Romania XLIII (1914), 423ff.; et Nitze, 'Chronology of the Grail Romances' dans Mod.Phil. XVII (1919), 154.

2 (Voir, ch. suivant, les details feodaux dans le texte.) Nous avons deja vu que le droit des FitzWarin à ce fief est un peu obscur; en inventant ainsi un mariage de Garin avec l'héritière des Peverel, le poète réussit à mettre plus en évidence ce droit capital. Le mariage de Garin et de Melette est donc une fiction politique. Cependant, Eyton (VII, 68) trouve possible quelque lien de parenté entre les deux familles.

...Fulk I is found in company with, and probably was related to, the Peverels...

– et Stephenson (op.cit., pp.43–46) nous apporte des précisions sur ce point: il est probable que Garin fut le dapifer de Hamo Peverel; et des liens étroits ont certainement dû exister entre Fouke Ier et ses frères, et Guillaume Peverel de Bourne et de Whittington.

La manière, dont Garin obtient la main de la dame, doit beaucoup aux lieux-communs littéraires de l'époque: dans le Peak a lieu un grand tournoi, auquel assistent tous les chevaliers principaux des trois royaumes de /la Grande-Bretagne, et duquel Garin de Metz sort vainqueur suprême. Voilà un détail essentiel du roman de famille: le fondateur de la famille intéressée doit faire preuve de toutes les vertus requises et conventionnelles du 'parfait chevalier' de la littérature du Moyen Age. Ici, l'imagination professionnelle du poète remplace la vérité historique: Garin l'emporte sur toute une compagnie légendaire:

> ...Eneas le fitz le roy d'Escoce vint ou le conte de Morref e les Brutz, Donbars, Umfrevilles e deus centz chevalers. Yweyn, le prince de Gales, vint a deus centz escus, le duc de Borgoyne ou trois centz chevalers. Ydromor fitz le rey de Galevey vint ou cent e cinquante chevalers...mes Guaryn de Metz e sa compaignie furent le jour lé meylourz, plus beals e plus vaylauntz temuz, e sur tous si fust Garyn le plus preyse en tous poyntz...[1] (9/26- 10/1; 10/16-9)

Nous trouverons, dans un autre roman de famille, Fergus, un épisode tout pareil, où le héros vainc en lice tous les chevaliers de la Table Ronde; dans les deux romans, le but du poète est d'accorder au fondateur de la maison un maximum de gloire conventionnelle.

Ayant ainsi établi la prouesse de Garin (il va sans dire, que tout cela n'a rien d'historique...) le poète nous renseigne davantage

---

1 Voir Stephenson, op.cit., p.84: au moins une partie de cet épisode serait l'addition du remanieur du XIVe.siècle; car, ce ne fut qu'en 1312 que Thomas Randolf fut crée premier comte de Moray.

sur son pedigree, et insiste encore une fois sur l'antiquité et sur la noblesse du lignage des FitzWarin: car, dans les veines du chevalier lorrain coule le sang des princes bretons... Le duc de Bretagne envoie 'a son cosyn, Garyn de Mees' (9/25) une troupe de chevaliers vaillants; et, plus loin, Fouke III, hors-la-loi exilé, passe en Bretagne, 'e demorerent la demy an e plus ou ces parentz e cosyns' (80/21-22); et, enfin, le roman déclare que le fils du baron breton, Alan FitzFlaald, avait épousé la nièce de Guillaume Peverel (8/20). Ce mariage n'est pas prouvé; mais, il est probable que les FitzWarin furent en effet alliés à la noblesse armoricaine: car, après tout, Joce, beau-père de Fouke II, fut bien parent des sires de Dinan; et les FitzAlan furent voisins des FitzWarin...[1]

Il est intéressant de comparer ce Garin de Metz du roman avec le Garin de l'histoire. Ce dernier reçut ses terres des mains d'Henri Ier, alors que, dans le roman, 'Garin' vit sous le règne de Guillaume. Dans un roman de famille, il vaut mieux que le fondateur de la dynastie soit au moins compagnon du Conquérant; notre auteur a donc fait de Garin un chevalier du XIe.siècle. En plus, il a enrobé ce

---

1 Voir: E.A.Francis, op.cit., p.327; et G.G.Stephenson, op.cit., p.84: il est possible que Joce ait été parent du grand Roland de Dinan, défenseur breton contre les Angevins, sous le règne d'Henri II. L'héritier de ce Roland, Alan de Vitré, laissa, à sa mort avant 1199, une fille: Gervasia - dont le premier mari, Juhellus de Mayenne, devint de uxore sire de Dinan. Ce représentant de la maison de Dinan aurait volontiers accueilli Fouke, son parent, et adversaire du roi Jean.

personnage de fictions de toutes sortes: exploits au tournoi, mariage avec la fille de Peverel, etc. Nous assistons, en effet, à la transformation d'un personnage historique sans couleur, en un preux chevalier de légende, fondateur plus que prestigieux de la famille Fitzwarin, et bien digne d'être l'aieul du grand Fouke.

Notons, en outre, que ce Garin de Metz porte, par coincidence, le même nom que le grand héros épique du Cycle des Loherins; et il est bien possible que le poète ait voulu l'identifier, tant soit peu, avec ce personnage de geste, célébré partout en Europe:

> ...On tenait alors si peu de compte, dans la societe laique, de la succession des années et des générations, qu'un trouvère a pu se croire en droit de donner à son héros du XIIIe.siècle un aieul que les chants populaires faisaient vivre au temps de Pépin le Bref...[1]

De toute façon, une telle association populaire ne ferait qu'augmenter la gloire des FitzWarin, issus de sang chevaleresque et épique...

Garin et sa femme, Melette, ont un fils, Fouke, qui hérite de tous les attributs requis d'un héros de Geste; car, dans ce roman de famille, le fondateur n'est pas le seul à tenir la scène: il sera suivi de deux générations successives de la lignée des FitzWarin.[2]

---

1 Paulin Paris, Hist.Litt.de la France, XXVII (164-84).

2 Voir l'action pareille de Gui de Warewic, de Waldef, et de Boeve de Hamtone; bien qu'étant authentiques, et non pas imaginaires, ces personnages de Fouke jouent le même rôle que les fils héroïques des autres romans de ce genre: ils symbolisent la continuité assurée de la dynastie.

Ainsi, le jeune Fouke gagne ses éperons, en venant au secours de son tuteur, Joce de Dynan, qui s'est trouvé en combat désespéré avec les troupes du félon sir Walter de Lacy;[1] par la suite, il épouse Hawise, fille de Joce, et allie sa famille à une autre grande maison anglo-normande (c'est là le mariage bien historique de Fouke II avec Hawise de Dynan). Nous discuterons au chapitre suivant la question de tenure féodale qui se pose ici; considérons pour l'instant les détails généalogiques dans le texte. Peu importe que ces détails soient historiques, ou non: il faut surtout se rendre compte de l'impression imposante qu'ils ont dû faire aux auditeurs.

Comme Payn Peverel, et comme Garin de Metz, Fouke se trouve à son tour associé dans le roman avec Arthur, et avec la tradition britannique; pour mieux s'opposer à Lacy (qui a chassé Joce de Ludlow), il prend possession du vieux château-fort de Caynham, à une lieue de la ville occupée:

> ...Mes Chastel Key fust viel a ycel houre e les portez furent porrys, quar nulle gent ne le aveyent habitee cent ans avaunt, quar Key, le senoschal monsire Arthur le roy, le avoit fet e tot le pays a ly fust apendant e le noun de ly uncore tient, quar la gent du pays le apelent Keyenham...
> (23/27 - 24/2)

Nous voyons là comment le poète a peut-être introduit dans son oeuvre une tradition populaire de la région, au profit de son héros,

---

1 Les détails de ce combat sont, évidemment, faux; mais, nous le verrons au chapitre suivant, la querelle entre Joce et Lacy semble se fonder sur au moins une vérité historique...

lequel marche ainsi sur les traces d'Arthur et de ses chevaliers. De même, nous l'avons vu, la possession du fief de "Blanchevillo" relie la famille FitzWarin au passé arthurien: les traditions et les droits de la maison sont donc montrés comme étant de vieille date.

A la mort de Garin, Fouke, dit "le Brun", retient à lui seul la scène, et fait preuve, à maintes reprises, d'héroisme et de prouesse. Il poursuit la guerre avec Lacy: mais, au cours d'un long siège, il est blessé, et obligé de prendre la fuite, laissant Joce, et ses propres terres, aux mains de l'ennemi (Fouke, p.26). Dans la détresse, il se rend sur le champ devant le roi Henri II, à Gloucester.

> ...Fouke counta le roy ou ert nee e de qele gent e qu'il estoit le fitz Guarin de Metz. "Beau fitz, fet le roy, vous estes bien venuz a moy, quar vous estes de mon sang, e je vous ayderoy..." (27/19-22)

- notre poète va donc jusqu'à déclarer les FitzWarin issus de sang royal: et il met en évidence le fait (seul fait historique qui se laisse entrevoir dans tout cet épisode...)[1] que la famille était en grande faveur à la Cour d'Henri.

En effet, d'après notre auteur, c'est bien à la Cour que la dame Hawise donne le jour à un fils, "Fouke le jeune" (c'est le Fouke III de l'histoire), et le héros principal du roman; les détails de sa naissance à la Cour, et de son enfance passée auprès des fils du roi Henri II, sont, cependant, imaginaire: le poète a voulu ainsi insister davantage sur cette faveur royale...):

---

1 Voir plus loin, pp. 169-170.

> ...Cely en son temps fust mout renomee e ce fust a bon dreit, quar yl fust sauntz pier de force, hardiesse e bountee... (27/23-30)

Fouke Ier a quatre autres fils: Guillaume, Philippe "le Rous", Jean et Alan;[1] mais, désormais, l'action se concentre sur Fouke le jeune, et sur les aventures de celui-ci.

En ce qui concerne le contenu généalogique du roman: nous trouvons ensuite, après la querelle de Fouke avec Jean, une allusion à une autre branche de la famille: à la fille de Garin, Elvire (ou Emelyne), qui s'est mariée avec un certain Walter de Huggeford, et chez qui Fouke III, déclaré vogelfrei, cherche asile. (pp.34ff. Ce mariage d'Elvire FitzWarin avec sir Walter est bien historique; mais, étant donné que ce dernier était déjà mort sous le règne de Richard, Fouke n'a pu lui rendre visite à l'époque de sa révolte.[2] Voilà un anachronisme voulu, servant à démontrer l'appui sympathique prêté partout à l'outlaw persécuté.)

L'auteur raconte avec soin l'épisode capital, et bien authentique, du mariage de Fouke III avec la dame Maude, veuve de Thibaud Walter (apelé à tort dans le texte "le Botiler" (41/6)[3]), et belle-soeur de Hubert Walter, archevêque de Cantorbéry. Non seulement déclare-t-il que le grand FitzWarin a épousé:

---

1 Bien historiques: voir, plus haut, p.135, les pardons accordés à Guillaume et à Philippe, hors-la-loi avec leur frère.

2 Voir Wright, op.cit., p.206.

3 Voir Wright, op.cit., p.208: ce fut le fils de Thibaud qui prit le premier, en 1221, le nom de "Butler".

...une mout riche dame e la plus bele de tote Engletere... (41/8-9)

- attributs indispensables à la femme d'un héros de <u>roman de famille</u>;[1] mais, aussi, il nous assure que le roi Jean avait lui-même désiré épouser la dame Maude, mais que Fouke avait déjoué ces projets royaux - un coup éclatant.[2] Notons en plus que Fouke, bien que rebelle, reste en faveur auprès de l'archevêque de Cantorbéry;[3] car, c'est en effet ce dernier qui (du moins, dans le roman) lui propose ce mariage avantageux.

Sont également soulignés les liens d'amitié qui existent entre Fouke et Lewis (Llewelyn) de Powis; une telle alliance, qu'elle soit vraie ou non (et il est tout possible qu'elle soit bien historique, car Llewelyn avait épousé Jeanne, fille d'Henri II, et les FitzWarin étaient bien vus à la Cour; et voir plus loin, p.156), rendrait beaucoup plus considérable l'importance de la famille patronne; elle est donc mise

---

1 Voir Stephenson, <u>op.cit.</u>, p.75: les Walter étant des barons irlandais très conséquents, il est bien vrai que la dame possédait en Irlande des "chastels, cites, terres e rentes e grantz homages" (41/15); mais, cette Maude (fille de Robert le Vavasor) ne s'appelait pas "de Caus" (41/8): l'auteur aurait pensé à Maude de Chauz, grand'mère de la dame. Voir aussi Eyton, <u>op.cit.</u>, VII, p.73n.

2 Histoire cette fois tout à fait apocryphe: car, ce fut en vérité le roi lui-même qui permit à Fouke pardonné d'épouser Maude; d'ailleurs, ce mariage a dû avoir lieu <u>bien après</u> 1200, car Thibaud n'est mort qu'en 1206... (voir: <u>Rot.Pipe</u> 9 John, p.110; <u>Rot.Litt.Claus.</u>, p.65b.)

3 C'est la vérité; voir plus loin, p.185.

en relief; et, en outre, Fouke n'est pas content d'aider le prince gallois: il se croit permis de lui reprocher son traitement injuste de Guenomwyn (voir au chapitre suivant).

L'arbre généalogique de la famille fleurit: pour échapper aux attentions de Jean, Maude enceinte fuit dans un couvent, où elle donne le jour à une fille, Hawise, "qe pus fust dame de Wemme" (53/23-4), ayant épousé le baron Guillaume Pandulf.[1]

Plus tard, toujours poursuivie par le roi assoiffé de vengeance, Maude met au monde sa seconde enfant, Joanne, dans l'église de Notre-Dame à Shrewsbury: cette fille épousera Henry de Pembridge, sheriff du comté de Hereford (54/3-4).[2] (En parlant ainsi de l'alliance authentique des FitzWarin avec d'autres nobles familles anglo-normandes, notre auteur insiste, de nouveau, sur le haut rang et sur la qualité de ses patrons.)

Enfin, Maude donne naissance à un fils:

> ...qe fust nee sur un montaigne de Gales e fust baptizee Johan en une russele qe vyent de la fontaigne de Fuceles. La dame e l'enfant furent molt fiebles, quar l'enfant nasquist deus moys avaunt son terme, e, quant l'enfant fust conformé de evesqe, yl fust apelee Fouke. La dame e l'enfant, qe febles erent, furent aporteez de la montaigne a une graunge, qe fust celle a Carreganant... (54/5-12)

Ce passage énigmatique et mal expliqué semble appartenir à la

---

1 Détail historique; voir Wright, op.cit., p.216.

2 Mariage également historique; voir Wright, id., p.217.

tradition de la famille FitzWarin, et avoir été introduit tel quel dans le récit; il semble traiter de l'enfance de Fouke IV, patron présumé du roman. De toute façon, la naissance d'un fils, d'un hoir (faible ou non), assure la bonne continuité de la lignée.

Après avoir décrit toutes les aventures authentiques et imaginées du héros Fouke, notre auteur ne tarde pas à terminer son histoire, par un pieux épilogue de convention. Du point de vue généalogique, nous remarquons surtout le second mariage (historique)[1] de Fouke III:

> ...bone piece apres qe cele dame fust devyé, Fouke esposa une molt gentile dame, dame Clarice de Auberville, e de la une a l'autre dame engendra lials enfauntz e molt vaillauntz...
> (83/9-12)

- détail essentiel! Une d'entre ces enfants s'appelle Eve; et, plus tard, son père la promet en mariage à Lewis (Llewelyn), prince de Galles, devenu veuf. Cette affirmation du roman (83/13-20) est bien établie par un document historique de l'époque;[2] et elle sert, une fois de plus, à nous montrer la famille patronne alliée avec d'autres maisons illustres, et mêmes royales (voir, plus haut, la parenté - beaucoup moins probable - qui existerait entre les FitzWarin et le roi Henri II...). Sur la mort subite de Llewelyn, Eve épousera en secondes noces "le sire de Whitchurch":

---

1 Voir Stephenson, op.cit., p.89; ce mariage est attesté avant 1231 (Excerpta e Rotulis Finium II, 89).

2 Annales Cestrienses (Lancs. and Chesh.Record Soc., vol.XIV), s.a. 1239. Voilà bien une preuve de l'amitié entre les deux familles.

> ...a ly sire de Blancmostiers, que fust chavaler de grant aprise, corageus e hardy... (83/20-1)

- et qui a été, peut-être, Guillaume de Warenne.[1]

Le roman se termine par la pieuse mort de Clarice et de Fouke, qui sont enterrés tous les deux dans la 'Novele Abbaye' fondée par le héros.[2]

Vu la fin brusque du roman, il est tout probable que le poème original a été composé très peu après la mort de Fouke III. Notons, cependant, que le poète s'est limité à raconter l'histoire de la grande révolte de Fouke, et de la réconciliation, en 1204, avec le roi Jean:

> ...Le sujet de notre récit est l'outlawry de Foulques: il se termine avec elle; il ne dit pas un mot de la guerre baronniale de 1215, ni d'aucun des faits, pourtant très graves, qui eurent lieu à cette époque...[3]

Cette omission générale de la part du poète n'indique pas forcément une date de composition très avancée (vers 1204, p.c.); on ne devrait pas supposer l'existence de quelque 'Urfouke', composé à l'époque de la réconciliation. L'auteur n'a pas été obligé de nous raconter, dans son oeuvre commandée par la famille Fitzwarin, la vie entière de Fouke III. Le thème du poème est la lutte contre l'injustice féodale et

---

1 Voir Stephenson, op.cit., p.90.

2 La date de fondation de cette maison religieuse remonte au moins au temps de Fouke II (Wright, op.cit., p.229); mais, dans un roman de famille, c'est le grand héros qui doit, presque obligatoirement, faire preuve de piété, pour être enfin enterré dans l'église qu'il a lui-même fondée... (Il est d'ailleurs tout probable que Fouke III a été en effet enterré à Alberbury; voir plus loin, p.204)

3 Noland et d'Héricault, op.cit., p.xliii.

contre la dessaisine: après une juste révolte, Fouke rentre en pleine possession de toutes ses terres et de tous ses biens héréditaires. C'est précisément ce thème-là qui serait d'importance capitale à la famille; à une période, où ils venaient de se trouver en litige avec le sire de Caus, et menacés de dessaisine, les FitzWarin auraient bien besoin de gloire et de sécurité, et de voir revivre, dans un roman populaire, les exploits prestigieux des années 1200-1204.

Tout cela expliquerait l'omission dans le texte de la vie postérieure de Fouke III (mis à part la cécité et la mort du héros); d'ailleurs, à cette époque en particulier, les FitzWarin n'auraient guère intérêt à voir célébrer la déloyauté moins justifiable de Fouke en 1215, son appui prêté à l'usurpateur Louis de France, et ses relations tendues avec le jeune roi Henri III...

Voilà pour le contenu généalogique de Fouke. Nous avons vu comment l'auteur a mis en relief la lignée des FitzWarin - lignée qu'il a glorifiée le mieux possible, en y ajoutant, ça et là, des détails imaginaires ou anachroniques. Bref: voulant chanter les louanges du nom de la maison FitzWarin, il a écrit pour elle un roman d'aventures populaire; inévitablement, il a transformé en fictions littéraires bien des faits historiques; mais, en général, il a su respecter le tronc imposant de l'arbre généalogique de la famille patronne.

'Fouke FitzWarin' en tant que document féodal

Concomitant du thème généalogique, le thème féodal est une particularité du roman de famille; il traduit la préoccupation anglo-normande avec le droit foncier, le besoin des familles baronniales de sécurité, le désir du chevalier de pouvoir jouir librement de ses biens héréditaires, et, surtout, il traduit l'importance prêtée par la société au pacte entre seigneur et vassal. Le texte est parsemé, non seulement d'allusions générales à la libre tenure et aux droits successifs; mais aussi de condamnations vigoureuses de tout acte illégal de dessaisine, et de toute mainmise arbitraire sur les biens d'une famille honnête. La moralité de Fouke est des plus claires.

Considérons, avant d'entamer la discussion du texte, quelques détails supplémentaires, concernant le fief capital de Whittington.

D'abord: selon le roman (29/15-16), le Gallois Yervard Droyndoun (c-à-d., Jorwerdd Drwyndwn) se saisit de Whittington, et le donne à Roger de Powis; mais, il est certain que ce fut le roi Henri II lui-même qui offrit la ville à Roger.[1] En plus: de 1140 à 1200, aucun FitzWarin ne tint Whittington à titre de vassal direct (en tenens in capite); en effet, tout au cours du XIIe.siècle, la famille ne posséda même pas ce fief entier, en qualité d'arrière-vassal:

---

1 Voir Stephenson, op.cit., p.97. Le don est attesté par une charte du roi Jean à l'intention de Morice, fils de Roger (Rot.Chart., p.43b).

> ...une partie en était tenue par d'Engaine, indépendamment de FitzWarin, et d'Engaine l'occupait en fief et non en héritage de Poverel..[1]

Or, ce sont ces vérités historiques que l'auteur cherche à dissimuler dans son roman...

Il commence par un long avant-propos technique, et assez historique, qui, tout comme un document féodal, enregistré et émis par la Curia Regis, nous fournit les détails du voyage triomphal du Conquérant dans la marche galloise, et des dons de terres que fait Guillaume aux barons qui l'accompagnent. Nous voyons tout le procédé féodal du XIe siècle; le souverain:

> ...estably pees e leys a sa volonte, e dona terres a diverse gentz qe ou ly vyndrent.. (1/15-16)

A Roger de Montgomery (dit à tort dans le texte "de Beleheaulme"), Guillaume accorde le comté de Shropshire; et les fils de ce magnat héritent de tous ces fiefs:

> ...Robert, son fitz, avoit tote la countee de Saloburs e Ernaud, son puysné fitz, avoit Penebroke... (2/17-19)

Mais, il arrive une crise bien significative: ces deux fils de Roger de Montgomery

> ...furent gentz trop demesurees e trop culvers, e grantment mespristrent countre lur seignour, le roy Henri fitz Willam Bastard...e parfirent le chastel de Brugge contre la defense le roy Henri, dont le roy Henri les desheryta e fist exiler pur tous jours e dona lur terres a ces chevalers...[2] (2/19-25)

---

1 L.Brandin, Edition, p.93; voir aussi Wright, op.cit., p.203-4.

2 C'est exact: voir Wright, op.cit., p.186.

Voilà un énoncé distinct de l'obligation féodale: un vassal qui rompt son serment de féauté forfait tous ses droits; il est dûment dessaisi de ses terres, par voies légales. Mais, l'histoire qui suit cet avant-propos - histoire des FitzWarin - nous demontrera que ce serment est d'un caractère réciproque: que, si un vassal doit toute féauté à son seigneur, ce dernier n'est pas moins obligé de sauvegarder les droits héréditaires de ses tenanciers; et que, dans le cas où le souverain négligera ce devoir envers son vassal, celui-ci aura le droit de prendre n'importe quelles mesures, pour faire réparer le tort.

Telle est la moralité de Fouke; et ce détail introductoire - simple déclaration du bon droit féodal (et bien fondé sur les faits historiques de la révolte du notoire Robert de Belesme) - sert de contraste avec l'action qui suit. L'acte d'Henri a été juste; celui de Jean sera impardonnable.

A la suite de cette dessaisine, le bon chevalier Joce se trouve investi de l'honour de Ludlow, et se met à fortifier la ville (2/25 - 3/8).

Cette introduction, soulignant les détails de tenure féodale,[1] sert, tacitement, à nous montrer que la possession des terres qui appartiendront au domaine des FitzWarin, est dûment homologuée, et que

---

1 Peu importe que ces détails soient strictement authentiques, ou non... Ils sont, en effet, fondés en général sur la vérité historique; mais, il est très peu probable que le roi Henri Ier ait jamais fait don de Ludlow à Joce, vers 1102. La ville a été donnée, vers 1121, à Payn FitzJohn; et Joce n'en est entré en possession qu'en 1137-8 (Stephenson, op.cit., pp.37-9).

les premiers tenanciers de ces fiefs en ont été investis de par le Conquérant lui-même (c'est faux; voir au chapitre suivant...); le roi Jean aura donc tout à fait tort d'enlever aux FitzWarin cet héritage plus que légitime.

Enfin, nous voyons entrer en scène le chevalier lorrain, Garin de Metz, à qui le roi Guillaume fait don d'Alberbury, "ou tot l'onour q'apent"[1] (7/24). C'est le premier fief de la famille patronne.

Ensuite, le poète traite du fief de "Blancheville", de Whittington. Guillaume fait venir Payn Peverel,

> ...e ly dona la Blaunche Launde e foreste, gumstyne, chaces e tut le pays...[2] (7/27-8)

- Payn laisse la Blanche Terre en héritage à son neveu Guillaume, qui se met à agrandir le domaine familial:

> ...par coup d'espee conquist tote la de Morelas tan qe a l'eve de Dee, Ellesmere, Maylour e Nauhendon...Cesty Willam fist en la Blaunche Launde un tour e le apela Blaunchetour e la ville q'est entour est uncore apelee Blauncheville, en engleis Whytyntone... (8/12-17)

---

1 Répétons que c'est faux: le Conquérant n'investit jamais Garin de ce fief; voir plus loin, p.~~38, ch.3, passim~~ 186.).

2 Egalement faux, ou, plutôt, très anachronique: Payn, sire de Bourne, ne fut pas contemporain du Conquérant, et ne fut jamais en possession de Whittington - son frère Guillaume en fut investi de par le roi Henri Ier. Mais, il est vrai que leur neveu, Guillaume Peverel, hérita, avant 1138, de ces deux fiefs de Bourne et de Whittington; et le roman a enfin raison d'attribuer à ce Guillaume des conquêtes dans la région des rivières Morlas et Dee. (Voir Stephenson, op.cit., p.45.)

- et, enfin, Garin de Metz, vainqueur du tournoi imaginaire, obtient la main de Melette, fille également imaginaire de Guillaume; et 'gagne' avec elle ce fief de Whittington: c'est l'apport dotal que Guillaume a promis à Melette:

> ...Blanche-tour e quanqe apent ou tut l'onour, quar femme que ad terre en fee serra d'assez plus desirree.. (9/5-7)

Ainsi, le roman fait valoir, dès le debut, les droits successifs, par lesquels la famille FitzWarin prend possession du fief de Whittington. Toute falsification de l'histoire est sans doute voulu, car l'auteur a l'intention de rendre incontestable le droit des Fitz-Warin à ce fief. Dans ce but, il va encore plus loin: il introduit dans l'histoire un épisode tiré de la pure tradition arthurienne: un "Breton" (c-à-d., un Gallois) vient annoncer au roi Guillaume (3/15-4/9) que dans la Blanche Launde se cache un affreux démon, qui est entré dans le corps du géant Géomagog, tué par Coryneus, et qui garde avec une massue un immense trésor. Comme un chevalier de la Table Ronde, Payn Peverel passe la nuit dans le vieux château en ruines, se bat avec le demon, et le vainc, grâce à la croix qu'il porte sur son bouclier. Le demon refuse de divulguer à son vainqueur le lieu où se trouve le trésor; mais, il lui prédit que:

> ...vous serrez seignour de tut cet honour a ceux qe vendrount apres vous le tendrount ou grant estrif e guere... (6/8-10)

- allusion évidente aux futurs exploits des FitzWarin; et le démon émet ensuite la prophétie en vers (6/11-28) du triomphe de Fouke,

loup aux longues dents, sur le sanglier de Lacy, et sur le léopard royal...

Tout cela sert à doter Whittington des qualités de talisman ancien et légendaire:[1] par son combat avec le démon, Payn, 'compagnon du Conquérant', marche sur les traces de Coryneus, compagnon de Brutus. C'est un héritage britannique que notre auteur a soin d'inventer et de mettre en relief: les FitzWarin possèdent, dans leur fief de Whittington, le "Chastel Bran" de légende populaire[2] (3/16-17). Et, ce lien entre la famille patronne et la vieille tradition, est rendu encore plus prestigieux par l'allusion, à la fin de la prophétie, à Merlin et à la légende du Graal.[3]

Revenons à Garin de Metz, qui "tint longement a grant honour la seignorie de Blaunchevile" (11/25-26), malgré les incursions hostiles de "Yervard FitzYweyn".[4] Cet épisode d'un magnat rapace qui envahit le domaine de son voisin, devient un Leitmotiv de cette partie du roman:

---

1 Voir Miss E.A. Francis, op.cit., p.324.

2 Voir R.S.Loomis, "Chastiel Bran, Dinas Bran and the Grail Castle", dans Mélanges...Kastner (Cambridge, 1932).

3 84/10ff. Pour composer cet épisode, l'auteur aurait puisé à Geoffroy de Monmouth, au Perlesvaus, et, peut-être, à une tradition galloise indépendante de Dinas Bran. Voir R.S. Loomis, id.

4 c-à-d., Iorwerdd ap Owen, dit Iorwerdd Drwyndwn; se le personnage est bien historique, l'incident ne l'est guère, car ce Iorwerdd ne fut pas contemporain de Garin (voir Stephenson, op.cit., p.48).

le même thème se trouve dans l'épisode qui suit: ou sir Walter de Lacy fait la guerre avec Joce de Dynan;[1] après un combat acharné, et à l'aide du jeune Fouke (Ier), Joce l'importe sur son adversaire, et le fait prisonnier. Par cette parabole féodale, notre auteur déclare qu'une famille devrait être prête à se battre pour ses biens et pour ses droits...

Fouke, fils de Garin, épouse Hawise, fille de Joce; c'est le mariage authentique[2] qui rendra à la famille FitzWarin la moitié du domaine de Ludlow. L'auteur indique avec soin cet héritage généreux: il 'cite' les paroles mêmes du sire de Dynan; car, du moins dans le roman, c'est Joce qui propose à Garin de mariage qui unira les deux maisons:

> "...vous avez seynz un fitz qe je vous ay nory. J'espoir qu'il serra prodhome e vaylant e serra vostre heir, sy yl vous survist, e je ay deus files qe sunt mes heyrs, e, si vous plust, vodrey je qe nous fussoms entrealiez par mariage, e donqe ne doteroms gueres nul grant seignour d'Engletere, qe nostre partie ne serreit meintenu a dreit e a resoun, e, si vous le eit meintenu a dreit e a resoun, e, si vous le volez graunter, je vueil qe Fouke le Brun espouse Hawyse, ma puysne file, e qu'il seit heir dela meyte de tote ma terre..." (18/2-10)

Le poete a donc fait mention d'Alberbury, de Whittington, et de "Dynan"[3] - des trois grands fiefs des FitzWarin; il est prêt à nous

---

1 Episode un peu plus authentique; voir plus loin, ~~pp.~~ p. 186-189.

2 Ce fut, cependant, Fouke II qui se maria avec Hawise; voir plus haut, pp. ~~144-147~~ 143-144.

3 La ville de Ludlow elle-même, qui joue dans le roman un rôle considérable, devint, peu de temps après, un fief de la Couronne, et ne fut jamais dans la possession des FitzWarin (voir Eyton, op.cit. V, p. 248). Mais, ici, elle symbolise ces terres que le mariage de Fouke (II) avec Hawise apporte au domaine de la famille patronne.

raconter le premier événement dans la série qui aboutira à la crise féodale, et à la révolte historique de Fouke III (mais, il faut reconnaître que les épisodes qui suivent sont, en général, tous imaginaires[1]).

"Sir Ernaut de Lyls", félon et menteur, annonce à son seigneur, Walter de Lacy (qui s'est évadé de Ludlow, et qui cherche à se venger de son adversaire), que Joce de Dynan vient d'assembler son ost:

> ..."...vendront a Ewyas e ardrount e prendront vos terres, e, si yl poent vostre corps prendre, vous serrez detrenché en menu pieces, e vous e les vos desherytez pur tous jours.." (19/24-8)

La gravité extrême de cette menace d'invasion et de dessaisine indique bien l'esprit féodal du roman: voulant à tout prix éviter une telle catastrophe, sir Walter se laisse persuader de profiter de l'absence de Joce, pour prendre à l'assaut le château de Ludlow. Expulsés, Joce, Garin et Fouke le Brun sont donc obligés de fortifier le vieux château de Caynham. Mais, peu après, Garin de Metz tombe malade, et meurt à Alberbury; et Fouke, son fils, doit recueillir son héritage:

> ...Fochun le Brun, quant son pere fust mort, vynt a Albreburs e prist homage e fealte de totes les gentz qe tindrent de son pere...[2] (24/30-25/2)

Entretemps, ayant rendu service au prince gallois "Yervard Droyndoun" (c-à-d., le même Iorwerdd Drwyndwn, fils d'Owen Gwynedd), Lacy s'est

---

1 Pour les différends bien historiques entre Joce et les Lacy, voir plus loin, ch. 4, pp. 186-189.

2 Voilà bien la pratique féodale de l'époque.

désormais assuré l'appui d'un baron conséquent. Cet incident nous indique de nouveau l'importance prêtée par la société anglo-normande à la libre tenure, et aux droits successifs; Lacy a prévenu Iervard que:

> ...sire Willam Poverel, qe tint Maylour e Ellesmere, est mortz, e dit qe ceus terres sunt de sa seignorie, aportenauntz a Powys, e sire Willam les tint de le doun le rey d'Engletere a tort e le roy les seysera en sa meyn... (25/10-14)

- c'est-à-dire, si Iervard ne fait pas valoir à temps son bon droit à ces terres, celles-ci tomberont en deshérance à la Couronne... Après un tel service, Iervard, reconnaissant, se sent bien obligé de se mettre à la disposition de Lacy.[1]

Par conséquent, Joce de Dynan se trouve assailli par une armée entière; il est pris, et emmené captif à Ludlow, "la ou il soleyt estre seignour e mestre" (26/21-22) - l'injustice est bien ironique. Fouke, blessé, est obligé de prendre la fuite, et d'abandonner tous ses biens. Lacy et son allié

> ... seisirent totes les terres qe Fouke aveyt, e pristrent Gyoun le fitz Candelou de Prokyntone, qe le conestable Fouke esteit, e manderent a prison a Rothelan e ces set fitz ou ly...[2] (27/4-7)

---

1 Voir Stephenson, op.cit., p.57: peut-être quelques faits historiques se laissent-ils voir dans ces détails; mais le tout est anachronique, et l'historicité de cet épisode, et de celui qui le suit, rest à prouver...

2 Porkington est bien un village à 2 kilomètres de Whittington; mais le personnage du connétable Guy nous reste obscur. Le roman nous apprendra plus loin (45/15ff) que quatre d'entre les fils de Guy Fitz-Candelou, devenus partisans du l'usurpateur Morice de Powis, sont tués par Fouke III, au cours de la bataille du "pas de Nesse". L'auteur semble faire ici allusion à des faits que nous ne connaissons qu'à peine...

Se trouvant ainsi dépossédé de ses terres par deux adversaires anarchiques, Fouke n'hésite pas à avoir recours à la justice féodale: il se rend sur le champ à la Cour faire appel au roi Henri II.[1] La décision du bon souverain contraste bien avec les futures actions du roi Jean:

> ...Le roy rouly les oyls mou ferement e dit qu'il se vengereit de tels malfesours en son realme... (27/16-18)

Henri envoie à Lacy un bref, exigeant que Joce soit mis en liberté; sinon, lui le roi,

> ...fra tiele justice qe tote Engletere en parlera... (28/6)

Fouke a perdu ses terres; mais, en compensation, il s'est mis dans les bonnes grâces du roi:

> ...Le roy Henri apela Fouke e ly fist conestable de tut son host e ly comanda tote la force de sa terre... (28/18-19)

Ce détail n'est point authentique;[2] d'ailleurs, ce n'est qu'un de ces détails obligatoires et conventionnels qui prolifèrent dans la littérature du Moyen Age: tout héros de <u>roman de famille</u> doit se trouver comblé d'honneurs et de titres. En plus, cet épisode sert à nous montrer Fouke, lieutenant du roi, et gardien des Marches contre

---

1 Cet épisode de la détresse de Fouke reste sans preuves; mais, la visite à la Cour est toujours symbolique de la faveur royale, dont jouissait la famille FitzWarin.

2 - du moins, en ce qui concerne Fouke Ier (voir L.Brandin, <u>Edition</u>, p.92); mais, voir plus loin, <u>Epilogue</u> (p.89), et Stephenson, <u>op.cit.</u>, p.26.

les incursions de "Yervard Droyndoun".[1]

Après un long conflit, Henri fait la paix avec Yervard:

> ...et le prince rendy a les barons de la marche totes les terres qu'il avoit de eux prises, e al roy rendy Ellesmere; mes Blancheville et Maylor ne vodra rendre pur nul or... (29/4-7)

Voilà un détail significatif:[2] la lutte des FitzWarin pour rentrer en possession de leur domaine devrait donc continuer. Cependant, l'auteur a soin d'ajouter que la famille jouit davantage de la faveur du roi:

> ..."Fouke, fet le roy, depus qe vous avez perdu Blaunchevill e Maylor, en lu de ce vous doyn je Allesto e tut l'onour q'apent a tenir perdurablement..." (29/7-10)

Voilà encore un anachronisme, le fief d'Alveston (dans le Gloucestershire) ayant été, dès 1156 au plus tard, en la possession des FitzWarin;[3] mais, par cette erreur avantageuse, l'auteur met en relief à la fois l'extrême générosité d'Henri II envers la famille, et le fait que ce fief est d'autant plus inviolable qu'il est un don royal.

Ayant ainsi altéré la vérité, l'auteur est obligé de pousser l'invention jusqu'au fond, en déclarant que Yervard

---

1 - autre sine qua non: héros national comme Guy de Warwick, Fouke doit rendre service insigne au roi D'Angleterre. Aucun service de cette sorte n'est établi par les documents de l'époque; mais, l'hostilité de Iorwerdd Drwyndwn envers la Couronne anglaise est du moins historique (voir Wright, op.cit., p.199).

2 - mais, encore une fois, imaginaire, servant habilement à expliquer la possession de Whittington par Powis...

3 Rot.Pipe, 2 Henry II, p.49. Voir plus loin, p 186. ~~ch.3, para. 3), p.58.~~

> ...dona a Rogier de Powys Blaunchevile e Maylour.
> Rogier pus dona a Jomas, soun puysnee frere, Maylour...
> (29/15-17)

En réalité, nous l'avons vu (plus haut, p.29) ce fut Henri II lui-même qui offrit à Roger ces deux fiefs; mais, dans le roman, et surtout à cet endroit, une telle admission serait tout à fait impensable; ainsi, le poète a dû inventer l'inflexibilité de Yervard, et faire ressortir les liens d'amitié entre le roi et Fouke.[1] Dans un roman de ce genre, tous les droits doivent être, obligatoirement, du côté de la famille patronne; l'auteur se servant des seuls faits historiques qu'il trouve favorables...

Avant d'amorcer le thème principal du roman, celui de la révolte de Fouke III, notre poète (ou, peut-être, le remanieur) trouve bon de résumer la situation:

> ...Or avez oy coment sire Joce de Dynan, Sibille, la eyne, e Hawyse, le puisne, ces filles, furent desheritez de la chastel e l'onour de Dynan, qe sire Water de Lacy tient a tort...E si avez oy coment sire Fouke le fitz Waryn de Meez est desherytee de Blancheville e Maylour... (29/18-24)

C'est désormais à Fouke le jeune, fils de Fouke FitzWarin, de prendre les intérêtes fonciers de la famille: le procédé féodal, par lequel il recueillit son héritage légitime, nous est raconté en detail:

> ...Avynt qe Fouke le Brun, lur piere, morust. Le roy Richard maunda ces lettres a sire Fouke, qu'il venist en Engletere a receyvre ces terres, quar son piere fust mort. Fouke e ces freres furent mout dolent qe Fouke de Brun, lur

---

1 Amitié évidemment assez authentique, en ce qui concerne Fouke Ier et Fouke III; voir Stephenson, op.cit., p.59.

> bon pere, fut mort. Si revindrent a Londres, a le roy Richard, qe mout fust lee de eux, si lur rendy totes les terres dont Fouke le Brun morust seyse...[1] (31/5-12)

L'auteur profite de l'occasion pour nous assurer de l'amitié qui existe entre les FitzWarin et le nouveau roi Richard:[2]

> ...Le roy se apparilla vers la Terre Seynte e comanda tote la marche a la garde sire Fouke. Le roy l'ama mout a chery pur sa lealte e pur la grant renomee qu'il avoit, e Fouke fust molt bien de le roy tote la vie le roy Richard.. (31/12-16)

Tout cela ne fait que rehausser la gloire de la famille patronne, et démontrer la parfaite loyauté de Fouke III envers un juste souverain: la révolte du FitzWarin ne sera point de félonie; au contraire, elle sera pleinement justifiée, et, selon le droit féodal, inévitable même...

Richard meurt; et son frère Jean monte sur le trône d'Angleterre. C'est à ce point que l'auteur revient enfin à la vérité historique, et nous raconte comment Morice (c-à-d., Meurich) FitzRoger de Powis se met à s'assurer désormais la pleine jouissance de ce fief de Whittington qui devrait appartenir à Fouke. Flatteur habile, il fait cadeau au roi Jean d'un destrier et d'un gerfaut;[3] après quoi,

---

1 Ces précisions, sans être attestées, correspondent bel et bien à la pratique féodale; et l'on peut également s'y fier, du point de vue chronologique: car, Fouke II mourut en effet avant 1199, et après le retour en Angleterre du roi Richard (Wright, op.cit., p.64).

2 Voir Stephenson, op.cit., pp.61-2: cette amitié est bien probable; mais, nous l'avons vu plus haut, pp.15-23, l'épisode de l'enfance de Fouke III et de ses frères à la Cour, a été imaginaire.

3 Pour le don authentique d'un destrier, voir Rot.Pipe, 3 John, p.281.

...Quant Morys vist soun temps, si parla au roy e ly pria, si ly plust, que yl ly volsist confermer par sa chartre l'onour de Blaunchevill a ly e ces heyrs, come le roy Henri, soun pere, l'avoyt eynz confermé a Roger de Powis, son pere...[1] (31/29-32/3)

Depuis l'enfance, le roi Jean garde de la rancune à Fouke; il voit maintenant l'occasion de se venger de son ennemi:

> ...Le roy savoit bien qe sire Fouke avoit dreit a Blaunchevill e se remenbra de le coupe qe Fouke ly avoit eynz donee, e se ponsa qu'il se vengereit par yleqe, e granta qe, quanqe Morys voleyt fere escrivre, yl le enseleroyt, e, a ce fere, Morys ly promist cent lyvres d'argent... (32/3-8)

Ainsi est faite l'injustice. Tout embellis qu'ils sont dans le roman, cet épisode, et le suivant, se fondent sur les faits historiques.[2]

Notons d'abord quelques détails significatifs:

1) L'insistance anglo-normande à l'homologation et à la confirmation de droits féodaux est ici bien démontrée: rappelons qu'une charte de don ou d'attestation était prisée partout dans la société anglo-normande.

2) En Angleterre, les voies légales, par lesquelles on réclamait ou contestait un droit féodal, étaient précises et efficaces. L'auteur nous fait un récit assez exact de ce procédé: Appris de l'affaire inique,

---

1 Notre auteur a évidemment oublié qu'il a déjà altéré les faits historiques sur ce point (voir plus haut, p.31); car, ici, il ne dit que la vérité: Meurich reçut, en effet, des mains de Jean une charte de confirmation, datée le 11 avril 1200 (Rot.Chart. p.43b).

2 Voir plus haut, p.[131].

...Fouke e ses quatre freres vindrent devant le roy e prierent qu'il puissent aver la commune ley e les terres a queux yl aveyent droit e resoun come le heritage Fouke, e prierent que le roy velsist receyvre de lur cent lyvres, a tieles que yl lur velsist graunter le award de sa court de gayn e de perte... (32/13-18)

Tout cela s'accorde également avec les faits enregistrés (voir Wright, op.cit., p.206); et il est bien probable que la famille Fitz-Warin a elle-même fourni au poète tous ces renseignements précis.[1]

Mais, Jean admet avoir confirmé le don fait par son père à Roger; et Morice, en triomphe, se met à railler ses adversaires:

> "...Sire chevaler, molt estes fol qe vous chalengez mes terres. Si vous dites qe vous avez dreit a Blaunchevillo, vous y mentez, e, s'il ne fust devaunt le roy, je le proverey suz vostre corps..." (32/21-25)

L'on arrive alors à la grande scène du roman (du point de vue de sa moralité féodale): tandis que Guillaume FitzWarin renverse Morice d'un seul coup de poing, son frère aîné, furieux, prend la parole:

> ...Donqe dit sire Fouke al roy: "Sire roy, vous estes mon lige seignour e a vous fu je lié par fealté tant come je fu en vostre service e tan come je tienk terres de vous; e vous me dussez meyntenir en resoun e vous me faylez de resoun e commun, ley, e unqe ne fust bon roy qe deneya a ces frank tenauntz ley en sa court; pur quoi je vous renk vos homages..." (32/28-33/5)

---

[1] Dans "The Sources of Fouke FitzWarin", dans Mod.Lang.Notes, L. (1935), pp.11-13, S.Painter avance la théorie que notre roman n'aurait pas été commandé par les FitzWarin eux-mêmes, mais que l'auteur aurait simplement trouvé son sujet dans quelque tradition de la région. Or la précision du roman dans cet épisode, et dans précision du roman dans cet épisode, et dans d'autres encore, met en doute cette théorie d'une source 'extérieure' et traditionnelle.

Ce discours fier et dramatique exprime les sentiments féodaux de toute la société baronniale en Angleterre à cette époque.[1] Par son opposition arbitraire à la juste revendication de Fouke, le souverain a compu le pacte; Fouke est donc libre à renoncer à son hommage; et, tout au cours de sa révolte audacieuse, il restera dans son droit. Le tort étant de la part du roi, les exploits de Fouke seront pleinement justifiables.[2]

(Non content d'approuver les actions de son héros, l'auteur continue à villipender Jean, tyran immoral, et déclare que Fouke n'est pas le seul baron a prendre la diffidatio:

> ...pluseurs grantz seignours d'Engletorre aveyent rendu
> al roy lur homages... (49/13-15))

Pour Fouke et pour ses frères, le sort en est jeté: ils sont contraints de fuir leur patrie et de passer en Bretagne.[3] Redoublant son tort, le roi Jean se met à déposseder la famille de toutes ses terres:

---

1 Stephenson, op.cit., p.61, trouve possible que les choses se soient bel et bien passées ainsi: dans la société médiévale, tout comme dans la littérature épique et chevaleresque, nul baron n'avait le droit de prendre des armes légitimes contre son souverain, qu'après avoir pris la diffidatio. Ainsi, en 1264 (par coïncidence, vers la date de composition même de notre roman), Simon de Montfort et ses chevaliers révoltés eurent soin de renoncer, avant la bataille de Lowes, à leur hommage au Roi.

2 A contraster avec l'action d'une Chanson de Revolte, où le héros, d'abord maltraité, tombe par la suite dans la desmesure: sa révolte est donc à condamner...

3 C'est bien possible: voir plus haut, p.114q.

> ...Le rey Johan seysy en sa meyn totes les terres qe Fouke aveit en Engleterre, e fist grant damage a touz les suens... (34/4-6)

(Pour la seconde partie de son oeuvre, l'auteur se sert du motif classique de l'Exile-and-Return ; motif que l'on retrouve dans les autres romans de famille: après maints exploits glorieux, et apocryphes, à l'étranger, l'ancêtre héroique revient recueillir son héritage légitime; désormais honoré, il laissera à ses descendants ses biens et ses titres.)

Le roi Jean poursuit Fouke sans relâche, et le chasse d'endroit en endroit:

> ...Meynt dur estour soffry sire Fouke eynz qu'il avoit conquis son heritage.. (43/28-9)

- cette phrase exprime à perfection les sentiments de Fouke, de Boeve de Hamtone, et d'autres romans de famille... Fouke est bien hors-la-loi; mais, l'auteur ne manque pas de faire mention du riche apport dotal de la dame Maude 'de Caus';

> ...Fouke la vist e savoit bien qe ele fust bele, bone e de bon los, e qe ele avoit en Yrlaunde fortz chastels, cites, terres e rentes e grantz homages... (41/13-15)

- les biens de la maison patronne doivent s'accumuler au cours du roman.

Rentré en Angleterre, Fouke se venge de Morice, qui "ly detient a force son heritage" (45/17); il l'attend dans une embuscade, et le tue.[2] Après cette juste vengeance, Fouke cherche asile chez le prince Lewis (Llewelyn, prince de Nord-Galles); et nous en revenons à la

---

1 Nous avons déjà vu, plus haut, p.154, que ces précisions sont bien authentiques.

2 C'est possible, et probable même; voir plus haut, pp.131-132.

moralité générale - à la thèse que les biens héréditaires d'une famille sont comme sacrosaints. Lewis fait la guerre avec son voisin "Guenonwyn" (Gwenwynwyn ap Owen Cyveilioc, sire du Haut-Powis), et ravage son domaine:

> ...Le prince a force avoit tot abatu le chastiel Metheyn e avoit pris en sa meyn Mochnant, Lannerth e autres terres qe furent a Guenonwyn...[1] (46/27-29)

Or la thèse morale du roman se fonde sur la nature inviolable du droit de libre tenure; dans la société anglo-normande, toute anarchie est intolérable. Lewis a donc tort d'agir ainsi; car, ce qu'il fait à Guenonwyn, c'est précisément ce que Lacy, Yervard et Jean ont fait à Fouke; ainsi, quand Lewis demande à Fouke de poursuivre pour lui l'invasion et la destruction des terres de Guenonwyn, le jeune héros n'hésite pas à s'opposer à cette injustice féodale:

> ...Fouke fust sages e bien avysee e savoyt bien qe le tort fust al prince: si ly dist en bele manere: "Sire, pur Dieu, fet-il, mercy! Si vous ce festes qe vous avez devysee, vous serrez molt blamé en estrange regnees de totes gentz. E, sire, si vous plest, ne vous peyse qe je le vous dy: tote gent dient qe vous avez pecchié de ly, e, pur ce, sire, pur Dieu! eiez mercy de ly e yl se redressera a vous, a vostre volenté, e vous servira de gree e vous ne savez quant vous averez mester a vos barons..." (47/2-11)

---

1 Stephenson (op.cit., p.78) fait remarquer qu'il y avait, en effet, "grant descord", vers l'an 1202, entre Llewelyn et Gwenwynwyn; mais qu'il n'est pas probable que Fouke III ait agi d'intermédiaire dans cette querelle (voir aussi Wright, op.cit., pp.212-3). Néanmoins, l'allusion dans le texte à l'amitié entre Fouke et Llewelyn semble authentique (voir plus haut, pp.~~25~~ 154, ~~28~~ 156).

Voilà un discours capital, qui nous révèle les principes idéaux de la féodalité anglo-normande. Fouke exprime ici les sentiments sociaux de la gentry anglaise de son temps. Pour ces gens surtout, la sécurité foncière, et l'équilibre féodal, étaient de toute première importance.

Inévitablement, le prince gallois admet son tort, fait la paix avec son voisin, et:

> ...ly rendy totes ces terres qe de ly eynz furent prises... (47/13-14)

Lewis va encore plus loin: il fait justice à Fouke, en lui rendant, enfin, le fief chéri de Blancheville (fief sans tenancier depuis la mort de Morice):

> ...si ly dona e rendy tote Blancheville, son herytage, e Estrat e Dynorben. Fouke le mercia molt e prist ceus qu'il voleyt e s'en ala a Blanchevyle e fist refermer e par tut amender le chastiel...[1] (48/21-25)

Ainsi se termine la première partie de la quête de Fouke: s'il lui reste à recouvrer les terres saisies par Jean, il a du moins recouvré le premier fief des FitzWarin:

> ...Fouke fust a Blancheville e tynt yleqe bele compaignie, pur ce qu'il avoyt donqe son novel entré en ses terres... (50/9-11)

---

[1] Cette générosité de la part de Llewelyn est apocryphe; car le Gallois, n'ayant jamais possédé Whittington, n'a jamais pu le rendre à Fouke (Stephenson, op.cit., p.80). L'incident semble avoir été introduit dans le roman pour avancer l'action, et pour couronner de succès cette première partie de la révolte de Fouke.

Jean envoie une armée contre le rebelle; mais, Fouke attend en embuscade les troupes royales, au "pas de Mudle", et les met en fuite.[1]

Cependant, Fouke lui-même est bientôt obligé de prendre la fuite: car il ne pourra plus compter sur la protection du prince Lewis. Afin de le séduire, Jean a fait au Gallois une proposition généreuse:

> ...yl ly rendroit tous les terres qe ces ancestres aveyent unqe prises de sa seignourye, a teles qu'il ly fesoit avoir le cors Fouke...[2] (54/17-19)

---

1 Nous ne saurons si cet épisode est bien authentique, ou non: l'affaire n'est nullement établie par les documents contemporains. Néanmoins, Stephenson fait remarquer (op.cit., p.81) que l'incident, où Fouke balafre le visage à Jean Lestrange (50/17-19), a l'air assez véridique.

Le texte fait mention (50/24) de "Thomas Corbet", compagnon de Fouke dans cette bataille. Or, L.Brandin dit (Edition, p.90):

> "...Pour s'être battu aux côtés de Foulques III dès le début du XIIIe siècle, Th.Corbet a dû atteindre un âge très avancé, puisque la date de sa mort est placée aux environs de 1273. La véracité de cette partie du texte n'est pas mise en doute par Eyton..."

Il est en effet très peu probable que le Thomas Corbet historique ait jamais pu participer à cette bataille (voir Stephenson, op.cit., p.81). Mais, notons la signification probable de cet incident: le sire de Caus, adversaire de la famille FitzWarin dans la dispute de 1256-62, paraît une fois dans notre roman, comme compagnon du grand héros Fouke III. C'est bien un anachronisme - mais, peut-être, un anachronisme voulu (comme tant d'autres dans le texte), fait dans le but de capter la bienveillance de ce seigneur maussade et litigieux...

A noter, également, de l'autre côté, la mention (50-52) d'un certain Henri de Audley, adversaire de Fouke dans cette bataille; son rôle peu flatteur semble s'expliquer par le fait que Fouke IV attaqua, et détruisit, en 1260, le manoir de Ford, grand fief des Audley... Il est évident que les deux familles étaient alors à couteaux tirés (voir Stephenson, op.cit., p.80).

2 Il n'existe aucune preuve que Jean ait jamais fait à Llewelyn une offre pareille. Notons, cependant, que, plus tard, l'une des conditions de la paix faite par le roi Henri III avec le Gallois sera, justement, une telle réparation de biens (Stephenson, op.cit., pp.82-3).

Fouke voit combien cette offre de restitution de biens doit être séduisante aux yeux du prince; il fait donc ses adieux à Levis, malgré les protestations de ce dernier, et part s'exiler de nouveau en France.

A Paris, il ne tarde pas à gagner la faveur du roi Philippe-Auguste (c'est pour la famille patronne encore un titre de gloire et de prestige...[1]). Pour le persuader de rester en France, Philippe offre à Fouke des terres beaucoup plus riches que celles que notre héros a laissées en Angleterre; mais, Fouke refuse courtoisement l'invitation royale:

> "...Certes, sire, fet il, yl n'est pas digne de receyvre terres de autruy doun qe les suens de droit heritage ne puet tenir a reson... (57/25-27)

- encore un discours assez significatif: il convient avant tout au heros de retourner en Angleterre rentrer en possession de tous ses biens perdus. Voilà une particularité de Fouke, ouvrage semi-historique; dans d'autres romans de famille, où l'imaginaire l'importe sur l'authentique, les héros, passés en Europe ou en Afrique, se trouvent comblés d'honneurs et de titres exotiques.

Pour Fouke, au contraire, il n'y a qu'une seule chose qui compte: son héritage perdu. Ainsi, après ses voyages périlleux, et après ses

---

1 Cette visite de Fouke III à la Cour du roi de France est bien authentique: du moins, elle est attestée par les Annales Cestrienses (Lancs. and Cheshire Record Soc., vol.XIV), s.a.1202. Voir Stephenson, op.cit., p.83; et Wright, op.cit., p.217.

aventures à l'étranger, il revient en Angleterre; et, dans la forêt de Windsor, il réussit à attirer le roi Jean dans un piège.[1] C'est le moment que notre héros attend depuis son exil:

> ...Fouke jura qu'il morreit pur le grant damage e la desheritesoun qu'il avoit fet a ly e a meint prodhome d'Engleterre... (69/23-5)

Jean, la mort dans l'âme, crie merci, et jure de réparer son tort:

> ...yl ly rendreyt entorement tou son heritage e quanqu'il aveit tolet de ly a de tous les suens, e ly grantereit amour e pees pur tous jours, e, a ce, ly freit en totes choses tiele seureté come yl meysmes voleit devyser... (69/26-30)

Fouke accepte l'offre du roi; et Jean fait serment devant ses chevaliers de tenir parole. Ainsi, les FitzWarin se retouvent saisis de tous leurs biens.

Mais, une fois sain et sauf dans son palais, Jean - comme le Pharaon - se repent de sa faiblesse: il envoie son <u>ost</u> contre Fouke. De nouveau, notre héros se trouve exilé. Il continue à faire des exploits (toujours imaginaires) à l'étranger: cette fois, il va jusqu'en Barbarie secourir le bey de Tunis, et revient en Angleterre chargé de trésor et de riches dons. Une second fois, Jean tombe aux mains du rebelle;[2] et Fouke oblige le roi félon à bien tenir sa parole: le

---

1 Il va sans dire que cet épisode, et les suivants, sont tout à fait imaginaires: le roi Jean ne se trouvait même pas en Angleterre à cette époque. Pour les véritables détails du pardon de Fouke III, voir plus haut, pp. 134-135.

2 Stephenson (<u>op.cit.</u>, p.23) voit dans toute cette répétition l'addition du remanieur du XIVe siècle; c'est bien possible.

poète nous décrit comment le souverain est contraint de déclarer, à Westminster, devant l'Assemblée solennelle de comtes, de barons et d'évêques, que:

> ...Il avoit de gree graunte sa pees a Fouke le fiz Warine, a ces freres e a tuz lur aherdauntz, e comanda qu'il fuissent honorement rescuz par tot le roialme, e lur granta entierement lur heritage... (81/5-8)

Ainsi, selon les formes établies de ce droit féodal qui a été mis en relief tout au cours du roman, Fouke et ses frères sont dûment convoqués par "Hue, counte mareschal" (81/12), et par les comtes de Gloucester et de Chester:[1]

> ...si vindrent par mi Londres ou noble apparail e s'engenoillerent al roy a Westmoster e se rendirent a ly. Le roy les recust e lur rendy quanqe lur fust en Engleterre... (81/17-20)

Cette cérémonie féodale, point culminant du roman, symbolise le juste triomphe de la famille FitzWarin. Il reste à l'auteur, avant de terminer son oeuvre par un pieux épilogue, de faire mention d'autres terres, dont les FitzWarin sont investis:

> ...Puis...Fouke...demora ou le counte mareschal e le counte ly dona sur Asshesdoune, Wantynge e autres terres. Fouke e ces freres se armerent a talent e vindrent a Abyndone e remuerent de ileqe quanqu'il purreynt trover a vendre, e les firent porter e carier a Wantynge, e fist feyre yleqe e ville marchande, que pus en ça ad esté tenu e uncore est... (81/21-8)

---

[1] Ce renseignement n'est pas attesté; d'ailleurs, il est évident que cette partie du roman doit, en général, tout à l'imagination de l'auteur, et sert à glorifier Fouke III aux dépens de Jean.

Nous revenons dans cet épisode à la vérité historique (voir plus loin, p. 185 ~~chapitre 3~~)); mais, il faut commenter encore un anachronisme: le roman nous dit que c'est "Hue, counte mareschal" qui fait don à Fouke III du manoir de Wantage; or c'est faux, aucun Earl Marshal d'Angleterre n'ayant porté ce nom. Citons S.Painter, qui se saisit de cette erreur pour attaquer la théorie du patronage de la famille FitzWarin:

> ...The office was held, 1246-1306, by two Roger Bigods, uncle and nephew. The author knew that the father of the elder of these Rogers was named Hugh, and he assumed that he was head of the house at the time Wantage was acquired by the FitzWarins and that he was earl marshal. In fact, the grantor[1] was William Marshal the younger. (In 1246, the death without issue of the last son of the great Earl William of Strigu111 and Pembroke gave the marshal's office to Roger Bigod as the eldest son of the eldest daughter.) All this must have been known to the FitzWarins. Fulk IV almost certainly knew the last Marshal earls. The evidence is definite as to Fulk V... It seems inconceivable that the author could have made this error if he were writing in the household and for the ear of Fulk IV or Fulk V...[2]

Mais, nous avons vu, et nous verrons davantage, que notre auteur n'a pas hésité, au besoin, à transformer les faits, pour mieux chanter les louanges de la famille patronne. A la suite de la crise possessoire de 1256-62, les FitzWarin auraient bien eu intérêt à souligner, dans un roman populaire, le 'fait' qu'un ancêtre des prestigieux Roger Bigod leur avait donné ce manoir: d'autant plus que cette dynastie des Bigod

---

1 en 1215, non pas en 1204: voilà encore un anachronisme de la part du poète; voir plus loin, pp. ~~37-38~~ 185-186

2 "The Sources of Fulk FitzWarin", p.14.

était alors en pleine floraison, tandis que la ligne masculine des comtes de Pembroke s'était éteinte. D'ailleurs, une telle allusion flatteuse, mais prématurée, à Hugh Bigod, "comte maréchal" ne serait pas simplement propre à glorifier cette grande famille du Norfolk: elle assurerait, peut-être, aussi aux FitzWarin l'appui continu des Bigod... En effet, il a dû exister, à cette époque, des liens d'amitié entre les deux maisons; car (S.Painter lui-même y fait allusion, dans son article déjà cité[1]), en 1284, Roger Bigod atteste devant les juges du Roi les droits de Fouke V à Wantage.

L'auteur achève son oeuvre: comblé de gloire et de terres, Fouke revient à Whittington, où il vit avec sa femme, en paix et en sécurité:

> ...Terres, chivals dona a ces serjauntz e amis molt largement, e meintint sa terre a grant honour... (82/28-30)

---

1 "The Sources of Fulk FitzWarin", p.14.

'Fouke', et l'altération de l'histoire

Nous avons vu, dans les chapitres précédents, comment l'historique se mêle dans cette oeuvre à l'imaginaire. Considérons maintenant de plus près la raison d'être de quelques-unes de ces allusions semi-historiques et anachroniques qui prolifèrent dans notre roman. Fouke FitzWarin, comme le dit L.Brandin:

> ...C'est une oeuvre de trouvère et non de chroniqueur, ou, plus exactement, c'est le remaniement d'une oeuvre de trouvère, un poème sur les faits et gestes de Foulques III et de ses ancêtres...[1]

En effet, la plupart de ces anachronismes indiquent bien la présence significative de la famille patronne, à qui l'auteur s'est appliqué à plaire. Les faits et les personnages historiques ont été dûment transformés ou remaniés, afin de rehausser le thème principal, de mieux mettre en relief l'action essentielle, et - surtout - de mettre la famille FitzWarin sous le jour le plus favorable qui soit.

a) C'est ainsi que nous voyons des contemporains historiques d'Henri Ier, tels Payn Peverel, Garin de Metz et Alan FitzFlaald, vivre, dans le roman, sous le règne de Guillaume le Conquérant.[2] Voilà qui rend à l'oeuvre un caractère nettement plus ancien, et à la famille

---

1 Edition, p.iv.

2. Voir plus haut, pp.22, 34; et Wright, op.cit., p.188.

patronne des origines qui remonteraient au moins à la Conquête. Ce détail généalogique, bien conforme au goût anglo-normand de l'antiquité, se trouve renforcé dans le texte par les allusions arthuriennes et britanniques.

b) Encore un exemple de la transformation des faits, pour les accommoder au but du roman: le texte nous apprend (81/9) que Fouke III doit en grande partie son pardon royal aux bons offices d'Hubert Walter, archevêque de Cantorbéry; alors qu'en vérité, ce furent l'évêque de Norwich et le comte de Salisbury qui plaidèrent pour le rebelle auprès du roi (voir plus haut, pp.[134]). Mais, Hubert Walter fut allié au FitzWarin par le mariage de Fouke III avec Maude, veuve de son frère; et il est bien naturel que notre poète le depeigne ainsi dans l'oeuvre comme un grand ami de Fouke. (En tout cas, une telle amitié est bien probable:[1] les Annales de Chester[2] declarent même qu'Hubert Walter aida Fouke à s'extraire de l'abbaye assiégée de Stanley. Et, malgré l'absence de preuves écrites, il n'est pas du tout impossible qu'Hubert Walter, Chancelier et Haut Justicier du royaume, fût le premier à intervenir en qualité de médiateur, pour amener le pardon royal...[3])

c) Ce fut en réalité vers 1215 (et non pas en 1204, comme nous en assure le texte, 81/23), que l'Earl Marshal donna à Fouke le manoir de Wantage;[4] et, nous l'avons vu (plus haut, p.[169]), le roi Henri II

---

1 Voir Stephenson, op.cit., p.73.

2 op.cit., s.a. 1202.

3 Voir Wright, op.cit., p.224.

4 Wright, op.cit., pp.228-9; les FitzWarin furent en possession du fief en 1217 (Rot.Litt.Claus., p.317b).

n'investit pas Fouke III du fief d'Alveston, en dédommagement de la perte de Whittington... Mais, voulant faire mention de ces deux dons précieux, l'auteur a introduit arbitrairement, dans son récit, ces détails anachroniques. De même, il n'hésite pas à déclarer (7/23-4) que Garin de Metz reçoit le fief d'Alberbury des mains du roi Guillaume; alors que ce manoir fut en vérité tenu par les FitzWarin du sire de Caus.[1] Vu la dispute de 1256, concernant les droits des FitzWarin à ce fief, une telle transformation avantageuse de la vérité ne serait que des plus attendus...

d) Le conflit dramatique entre Joce de Dynan et sir Walter de Lacy [pp.12-28] semble être un mélange du vrai et de l'imaginaire. Il est d'abord peu probable que l'adversaire de Joce ait été le Walter de Lacy historique: celui-ci, sixième baron et fils de Hugh de Lacy, mourut en 1241. Il est vrai, cependant, que son père, et son grand-père Gilbert, eurent tous les deux des différends avec Joce de Dynan: partisan jusqu'en 1146 de Mathilde, Gilbert de Lacy passa ensuite au parti du roi Etienne, parce que l'impératrice avait, semble-t-il, confirmé les droits de Joce au château de Ludlow. Plus tard, en 1154, Hugh de Lacy, père de Walter, semble s'être querellé lui aussi avec Joce, à propos de quelques terres en Herefordshire...[2]

Il est probable que notre poète s'est servi de cette querelle

---

1 Eyton, op.cit., VII, p.68; Book of Fees (Londres, 1923) II, p.964.

2 Voir Dictionary of Nat.Biog., sous la rubrique "Lacy"; et Stephenson, op.cit., pp.51-2.

possessoire entre les Lacy et Joce de Dynan, pour introduire dans son oeuvre (p.12ff.) l'épisode dramatique de la grande guerre féodale entre les deux familles. C'est un épisode qui avance bien l'action du roman, en faisant ressortir l'extrême courage de Fouke Ier (pp.14-15), et en servant, en même temps, à condamner l'injustice de tout acte arbitraire d'expropriation.

Mais, pourquoi Walter de Lacy joue-t-il dans le roman le rôle joué dans l'histoire par son père, et par son grand-père? Cet anachronisme a, peut-être, été occasionné par la réputation belliqueuse que Walter, grand baron de la Marche, s'était faite dans la première moitié du XIIIe siècle.[1] Mais, nous trouvons dans les Rôles officiels deux mentions de Walter de Lacy en relations avec Fouke III:

> ...on the first occasion, in 1207, with reference to the quarrel between John and William de Braose, when they were undoubtedly opponents (Rot.Claus. I, p.92); and secondly, nearly twenty years later, when Walter de Lacy asked Hubert de Burgh to forward a marriage between his niece and Fulk's son (Letters of Reign Henry III, ed. W.Shirley (RS.27) I, 306)...[2]

Or la première mention concerne le bref péremptoire envoyé par le roi à Braose, ordonnant à ce dernier de remettre à Fouke pardonné l'apport dotal de Maude, veuve de Thibaut Walter (voir plus haut, p.135). Gendre de Guillaume de Braose, Lacy aurait bien été l'adversaire de Fouke dans cette affaire possessoire.

---

1 Pour la carrière de Walter, voir Eyton, op.cit., V, pp.261-68.

2 D.N.B.: "Lacy" (vol.XXI, p.391).

Quelles sont les conclusions qui se laissent tirer de cette affaire? D'abord, et surtout: dans le roman, "Walter de Lacy" joue un rôle de félon; et il n'aurait pas été ainsi dépeint, s'il n'avait pas été en effet l'ennemi des FitzWarin. Il est vrai que les détails enregistrés des différends, d'abord entre Joce de Dynan et Gilbert et Hugh de Lacy, et ensuite entre Walter et Fouke III, ne semblent pas indiquer une affaire grave.[1] Mais, il n'est pas moins évident que nous ne disposons pas de tous les faits: l'allusion dans les Rôles Clos laisse bien entendre une vraie querelle possessoire entre les deux familles; et de telles disputes furent, à l'époque anglo-normande, de toute première importance. Il est possible que le nom de Lacy fût maudit aux oreilles des FitzWarin, et que le poète serviable transformât exprès cette querelle en une terrible guerre baronniale, opposant la bonne cause de Joce et de Fouke Ier à la félonnie de sir Walter...

La lettre qu'envoya sir Walter à Hubert de Burgh, à propos d'un mariage projeté de sa nièce avec le fils de Fouke III, pourrait indiquer un pas réconciliatour de la part de Lacy;[2] mais, puisque notre roman

---

1 Voir: Eyton, op.cit. V, p.252; Th.Wright, History of Ludlow (Ludlow, 1852), p.54; Rot.Claus. I, p.92.

2 Voir: D.N.B., et Shirley, op.cit., p.306 - il paraît que Llewelyn, prince de Galles de Nord, s'était opposé à l'alliance:

> ...Quod etiam matrimonium nobilis vir Lewelinus, princeps Norwalliae, toto conamine et viribus suis impedire praesumit...

- et que Fouke et Walter s'étaient momentanément réconciliés, pour faire face à l'adversaire commun...

fut, en toute probabilité, composé pour Fouke IV, nous sommes obligés d'en conclure que la trève ne dura pas longtemps.

e) S.Painter se sert d'une autre erreur historique dans le texte, pour s'opposer à la théorie générale que Fouke a été composé pour les FitzWarin. Cette erreur concerne Sybille, soeur de Havise de Dynan, femme de Fouke II. Cette Sybille est mentionnée une fois dans le roman (29/18):

> ...The author apparently knew of the lady, but had no idea whom she married. With his usual nonchalance in such matters he picked a name at random and joined her to Paien FitzJohn. As this gentleman preceded her father, Joyce de Dynan, as constable of Ludlow Castle, this was a poor guess. Actually, Sybil married Hugh de Plucknett. As their heirs in the direct line shared the Dinan inheritance, the manor of Chipping Lambourne (Berks.) with the FitzWarins as late as 1310, the latter must have been perfectly familiar with the name of Sybil's husband...[1]

Mais, répétons que Fouke est plutôt une oeuvre littéraire qu'une chronique sobre et précise; et que notre auteur, ne respectant la vérité historique que si elle est favorable à la famille patronne, n'hésite pas à transformer les faits, pour les rendre plus acceptables ou plus prestigieux. Dans le roman, ce mariage (imaginaire) de Sybille avec Payn FitzJohn, ancien châtelain de Ludlow, ne fait que renforcer les liens entre les FitzWarin et le domaine de Joce:[2] d'ailleurs, dans

---

1 op.cit., dans Mod.Lang.Notes L (1935), pp.13-15.

2 Notons que le FitzJohn (m.1137) épousa en effet une dame nommée "Sybille" (voir: Wright, op.cit., p.204; et J.H.Round, Ancient Charters (Londres, 1888), p.36); et Stephenson croit (op.cit., p.61) que cette confusion évidente de Sybille fille de Joce, avec Sybille FitzJohn, pourrait indiquer au moins l'existence de quelque tradition, attribuant à Joce de Dynan èt à son prédécesseur Payn, des liens de parenté.

une oeuvre consacrée à la gloire de la seule maison FitzWarin, il ne serait guère profitable d'admettre que la famille patronne partageait avec les Flucknett l'héritage de Joce de Dynan...

(Mais, après tout, il n'est pas impossible que cette très courte mention (29/25) du mariage de Sybille avec Payn soit, tout simplement, l'addition du remanieur mal renseigné du XIVe siècle...)

'Fouke FitzWarin' en tant qu'ouvrage d'imagination

Considérons maintenant le contenu imaginaire du roman. Fouke étant une oeuvre autant littéraire qu'historique:

> ...elle brode, sur une trame historique, déjà fort embrouillée, des exploits magnifiques accomplis par le héros en pays étrangers, comme dans les chansons de geste romancées, des luttes contre les dragons, les géants, et le diable lui-même, comme dans les romans d'aventures...[1]

Le poète introduit donc au besoin dans son récit des contes indépendents, tirés de toutes sources: l'histoire de Géomagog et de Chastel Brân [3/15-7/9] remonte à Geoffroy de Monmouth, à la tradition arthurienne, et, peut-être, au folklore de la marche galloise.[2] Et, l'histoire de la mort du père du marin Mador n'est qu'une vieille plaisanterie populaire, n'ayant rien à voir avec l'action du roman.[3]

D'autres anecdotes dans le texte sont d'une plus haute importance, car elles semblent toutes appartenir à la légende populaire de l'outlaw'; et, l'on se demande si elles ont été introduites telles quelles par le poète dans son oeuvre, ou si elles avaient déjà pris forme autour de

---

1 L.Brandin, Edition, p.iv.

2 Loomis, "Chastiel Brûn...", dans Mélanges Kastner.

3 (p.58) Mador avoue que son père, son grand-père, et tous ses ancêtres, ont péri en mer; Fouke lui reprochant son métier téméraire, le marin riposte:

> "...Ou morust ton père? -Certes, en son lyt. -Ou ton ael? - Einsement. - Ou vostre bisael? - Certes, trestous qe je sai de mon lignage morurent en lur lytz. - Certes, sire, fet Mador, depus qe tot vostre lignage morust en litz, j'ay grant merveille qe vous estes osee d'entrer nul lyt"... (58/17-22)

la personne de Fouke (soit dans une tradition de famille, soit dans des contes plus répandus). Quoi qu'il en soit, ces anecdotes ont certainement contribué à faire de Fouke III un heros populaire et national; et elles ressemblent beaucoup à maints épisodes du cycle de Robin des Bois:

1) Comme Robin bandit, Fouke prend plaisir à détrousser les riches marchands qui apportent à la Cour 'les plus riches draps, pelures, especes e gans pur le corps le roy e la reygne d'Engletere...' (35/29 - 36/1); après quoi, il prie gentiment les marchands dévalisés d'aller remercier le roi de sa part...

2) Pour échapper aux troupes du Roi, Fouke se déguise en moine (39 - 40);

3) - et, pour les dépister, il a assez de présence d'esprit pour mettre sens devant derrière les fers de son destrier... (43)

4) Poursuivi jusqu'à la marche d'Ecosse, Fouke rencontre un vrai bandit, qui a pris son nom, et qui est en train de piller le territoire; notre héros n'hésite pas à délivrer le bon chevalier Robert FitzSampson des mains de ce faux Fouke, qu'il abat d'un coup d'épée (43).

5) Fouke se marie avec la dame Maude "de Caus", et emmène son épouse avec lui "sous la verte ramée" (41).

6) Enfin, déguisé en charbonnier, Fouke prend au piège le roi Jean, qui est allé à la chasse dans la New Forest (68-70).

7) Voyons aussi les adventures de Jean de Rampayne, compagnon

de Fouke;[1] pour se renseigner sur les intentions de Morice, ce chevalier intrépide se rend, déguisé en trouvère, à la Cour de l'ennemi (44); et il en fait de même, pour libérer Audulf de Bracy du château de Shrewsbury (52-53); enfin, pour délivrer Guillaume FitzWarin, il paraît devant le roi Jean, déguisé cette fois en marchand levantin, avec d'autres compagnons en tenue de marin... (79-80).

Ces incidents ont presque tous leur réplique dans le cycle de Robin des Bois;[2] et ce sont eux surtout qui ont dû aider l'histoire de Fouke, brave outlaw persécuté, à entrer dans les annales populaires.

Stephenson (op.cit., p.134ff.) fait remarquer que ces épisodes "folkloriques" insistent tous sur le fait que Fouke III, victime d'un tort royal, ne cherche jamais, dans sa révolte, à nuire aux intérêts d'autrui. Sa loyauté envers un bon souverain n'est jamais mise en doute, et (tout en étant sur la justice de sa cause) jamais il n'osera plonger son pays dans une anarchie déchaînée.

Ainsi, Fouke et ses frères ne ravagent pas le pays: ils font "grant damage", certes, mais "a nul autre si noun a ceux qe furent

---

1 Voir Stephenson, op.cit., p.76: il n'y a aucune mention de ce personnage dans la liste des hors-la-loi dressée en 1203. Mais, une famille de Rampayn tenait des terres à Wantage, dont le manoir principal appartenait aux FitzWarin. Un certain John de Rampayn vivait vers 1265. Il est donc possible que, connaissant ce Jean, ami des FitzWarin, l'auteur ait voulu le célébrer dans son récit.

2 Voir: Maurice Keen, The Outlaws of Medieval Legend (Londres, 1961).

overtement lur enymys" (41/23-25)... En effet, notre héros se met le plus en colère dans l'épisode, où le bandit Piers de Bruville prend son nom, pour commettre des actes indignes. Persécuté et non persécuteur, Fouke ne ressemble nullement au Girart de Roussillon <u>desmesuré</u>: n'ayant aucune intention d'ébranler la société entière par ses actes rebelles, il porte toute son attention vengeresse au roi Jean, "e a nul home ne voleit fere mal si noun al roy Johan..." (59/25-26). Il se montre toujours très courtois envers autrui: envers les marchands de draps, par exemple, et envers le vieux charbonnier (68/14-16): "Fouke ly pria par amour qu'il ly velsist doner ces vestures e sa trible... Fouke ly dona dis besantz..."

Si Fouke se distingue de Robin des Bois, c'est par son désir ardent de la justice: alors que Robin est gai rebelle de métier, et le restera toujours, notre héros cessera ses exploits téméraires, aussitôt que le roi capitulera...

Il reste encore une question à propos de l'historicité et du contenu anecdotique de <u>Fouke</u>: combien de ces épisodes remonteraient-ils à la tradition de la famille FitzWarin elle-même? C'est-à-dire, y a-t-il des détails, authentiques ou bien apocryphes, que l'auteur n'ait pu trouver que chez sa famille patronne? Essayons, si possible, d'en distinguer quelques-uns:

1) L'épisode, où Morice, avide de conserver le fief de Whittington, achète la faveur du roi Jean; et où Fouke a beau avoir

recours au droit féodal, pour s'y opposer (31-33; dans cette affaire, les faits enregistrés dans les Rôles soutiennent ce récit, jusqu'à vérifier la somme précise de cent livres offerts par Fouke[1]).

2) Le rôle de félon accordé à sir Walter de Lacy (12-28) semble tirer son origine d'une hostilité personnelle de la part des FitzWarin contre ce baron.[2]

3) Quelques-unes des aventures de maquis (voyages en mer, voir plus haut, pp.8, 133-34 et plus loin, pp. 200-201; asile cherché dans une abbaye (39/13ff.) - allusion possible à l'épisode historique de Stanley[3]); et les détails assez bizarres de la naissance des enfants de Fouke III (53-54), appartiennent, peut-être, à une tradition de famille.[4]

4) Quelques-unes des précisions généalogiques et familiales: Mariages de Hawise, fille de Fouke III, avec William Pandulf de Wem (53/23), et de Jeanne, fille cadette, avec Henry de Pembridge (54/4); alliance entre FitzWarin et Peverel[5]; terres en Irlande appartenant à la veuve Maude[6]; liens d'amitié entre Fouke et Hubert Walter;[7] ascendance bretonne des FitzWarin, par Joce de Dynan/Dinan;[8] faveur royale, etc.

---

1 Voir Wright, op.cit., p.206.

2 Voir plus haut, p.60,188

3 Voir plus haut, p.7,33

4 Voir Stephenson, op.cit., p.82.

servent à doter l'ancêtre héroique de toutes les nobles qualités de convention.

Nous avons vu que le thème général d'un roman de ce genre est celui de l'exile-&-return: le héros passe à l'étranger, et ne rentre chez lui recueillir son héritage, ou jouir de ses biens, qu'après force aventures picaresques. Tous ses exploits audacieux servent, naturellement, à combler de gloire et de prestige le nom de la famille patronne. Mis à part les nombreux combats inévitables, dans lesquels le héros se distingue par son courage également inévitable, voici quelques-uns des "meynt dur estour" que Fouke partage avec les autres héros de romans de famille:

a) Fouke III participe, avec ses frères, à des tournois, "pur quere pris e los" (30/29): le grand héros de famille doit prendre rang avec les plus preux chevaliers du monde entier; ainsi, comme Gui de Warwick et comme Fergus, les FitzWarin

> ...n'oierent parler de nul tornoy ne joustes qu'il ne vodra estre la, e tant fust preyse par tot qe la gent diseient communement que yl aveit tele grace qu'il ne vynt en nul estour qu'il ne fust tenuz e renomee pur le meylour... (30/30 - 31/4)

Réfugiés en France, Fouke et ses compagnons participent à un grand tournoi, devant le roi Philippe-August; et Fouke l'emporte sur la fleur de la chevalerie française. A noter dans cet incident l'élément de nationalisme, qui se trouve surtout dans le roman de famille: L'Anglais se bat avec le Français qui s'est moqué de lui, et le vainc; par la suite, le 'chevaler engleys'

...fust regardee, alove e preysee par tot. Fouke avoit tele grace qu'il ne vynt unqe en nul lyu ou hardiesse, chevalerie, prouesse ou boumtee fust, qu'il ne fust tenuz le meylour e santz pier... Fouke ne poeit oir de nul tornoy ne jostes par tute France qu'il ne voleyt estre, e par tot fust preyse, amee e honoree pur sa proesse e sa largesse... (56/22-5...57/5-7)

b) Fouke doit rendre service à des rois: surtout - comme il convient à un héros national - au roi d'Angleterre:

Le roy Henri apela Fouke e ly fist conestable de tut son host e ly comanda tote la force de sa terre e qu'il presist gent assez e qu'il alast en la marche, si enchasast Yervard Droyndon a son poer hors de marche. Issi fust Fouke fet mestre sur tous, quar fort ert e coragous... (28/18-23)

- et, encore, avant de partir en croisade, Richard Coeur-de-Lion

...comanda tote la marche a la garde sire Fouke... (31/12-13)

(Comme on a déjà fait remarquer, ce détail de convention accorde au héros de famille le prestige d'être dans les bonnes grâces du roi.)

Fouke se met également à la disposition de souverains étrangers: il sauve la vie à la fille du duc espagnol de Cartagène, délivre la fille enlevée du roi des Orcades,[1] et se bat pour défendre le royaume berbère de Mossobrun de Tunis (à comparer avec les exploits de Gui de Warwick et de Boeve de Hantone...)

c) Par conséquent, le héros d'un roman de ce genre retourne chez lui comblé de titres prestigieux et de riches trésors; en ce qui concerne ces derniers, Fouke est bien conforme à l'idéal:

---

1 Voir plus bas, sous 'Dragon', et sous 'Géant'..

...Fouko e ces freres e sa meyne demorerent une piece ou le roy (de Tumis), pus se apresterent mout richement vers Engletere. Le roy lur dona or, argent, chivals, armes, e totes richesses que il voderount aver ou coveyter, e emplyrent lur nef de taunt de richesse qe a merveille...
(78/20-24)

Cependant (nous l'avons vu dans l'épisode à la Cour du roi de France, Fouke FitzWarin n'acceptera ni titres ni fiefs à l'étranger; et il y a des raisons logiques pour cela. Dans ce roman en particulier, c'est le domaine authentique de la famille patronne qui se trouve mis en relief, et c'est la lutte authentique des FitzWarin pour sauvegarder ces terres précieuses, qui fournit à l'oeuvre son action principale. Dans les autres romans de famille, où le poète donne libre cours à son imagination flatteuse, des titres exotiques sont accordés au besoin à un héros qui est lui-même, virtuellement, de pure invention. Le roman de Fouke fait exception à cette règle; ce n'est pas une chronique, mais il se fonde sur une authentique histoire de famille - les FitzWarin ayant, après tout, la chance unique de pouvoir célébrer en fait un ancêtre glorieux que d'autres familles ne pouvaient célébrer que dans des ouvrages d'imagination.

Ainsi, il n'est pas besoin d'investir Fouke des titres fantastiques, dont se vantent Gui de Warwick et Boeve de Hamtone; les biens du héros rebelle sont les biens authentiques, et souvent en danger, de la famille patronne. Comme le dit Fouke lui-même, au roi de France:

...yl n'est pas digne de receyvre terres de autruy doun que les suens de dreit heritage ne puet tenir a reson...
(57/25-7)

Fouke gagne encore du trésor, à la suite de ses aventures en Cartagène (où, de nouveau, il refuse courtoisement toute offre de terres et de titres), p.66, et sur l'Ile de Géants, dans la mer du Nord (pp.60-61).

d) Un héros de <u>roman de famille</u> doit aussi faire preuve de sa prouesse extraordinaire, dans une serie de combats surnaturels: surtout avec un <u>DRAGON</u>. Après avoir tué un serpent en Suède (63), Fouke III recontre, et abat, un affreux dragon qui a ravagé le royaume de Cartagène, et qui a enlevé la fille du Duc (64-66).

e) Le héros est également obligé de se battre avec un Goliath hostile.[1] Dans ce roman, nous voyons trois épisodes de ce genre: le combat de Payn Peverel avec le démon entré dans le corps du géant Géomagog (4-7); le fait d'armes de Fouke en expédiant, à lui seul, trois d'entre les 'sis gros e grantz vilaynz e fers' qui ont défié la compagnie aux echecs, sur l'île mystérieuse au large de l'Ecosse (60-61); et le combat singulier qui se livre entre le goliath irlandais et Fouke, champion du comte de Chester (82).

f) Un motif qui est particulier à la littérature anglaise et anglo-normande de l'époque, et qui se trouve souvent dans les <u>romans de famille</u>, est celui de <u>Voyage en mer</u>.[2] Dans <u>Fouke</u>, l'existence de cet

---

1 Voir <u>Fergus</u>, et, surtout, <u>Gui de Warewic</u>.

2 Voir surtout <u>Waldef</u>, et les versions en moyen anglais de <u>Boeve</u>.

élément littéraire[1] semble rappeler les exploits authentiques de Fouke III; car il est probable que ce dernier fut bel et bien homme de mer, ou, plutôt, flibustier: de toute façon, en 1204, un de ses navires tomba aux mains des troupes du roi[2]; et, quelques années plus tard, en 1213, les Close Rolls font mention d'un don fait à Fouke d'un vaisseau confisqué, et de la garniture d'un "vieux bateau norvegien".[3]

C'est peut-être une pure coincidence,

> ...yet it is worth mentioning that the hero of the romance is perfectly familiar with shipping matters, and does not hesitate to undertake several long voyages, one of which is to Norway...[4]

Il est possible que ce fait ait occasionné le long épisode nautique dans le roman; mais, il est inutile de chercher les origines de tous les détails réalistes qui prolifèrent dans cet épisode: peut-être le poète a-t-il lui aussi été homme de mer; ou bien peut-être a-t-il cherché ses détails dans quelque tradition populaire. Quoi qu'il en soit, "L'ambiance nautique" des épisodes, où figure le vieux marin Mador, est d'un réalisme exceptionnel: voir la construction en chantier du vaisseau de Fouke:

---

1 - qui remonte, peut-être, à l'influence danoise sur la tradition anglaise; voir: Horn et Haveloc.

2 Rot.Pipe, 6 John (p.218): '...Et Willelmo capellano, et Ricardo de Rishal' xl.s. ad reparationem longe navis que fuit Fulconis f.Warini per breve G.f.Petri...'

3 Rot.Claus. 15 John (ed. Th.D.Hardy), 136.

4 J.Stevenson, Edition, oeuvres de Ralf de Coggeshall (RS), xxi.

> ...la neef fust fete en une foreste deleez la mer, solum le devys Mador en tous poyntz, e totes cordes e autre herneis quanqe apendeit si bien e si richement q'a merveille.. (58/29 - 59/2)

- et voir également le combat naval que livre Fouke au bâtiment de guerre du Roi:

> ...Mador, qe bon e hardy maryner fust, lessa sa neef sigler; si trespersa l'autre neef tot par my, dont la mer entra, e si fust la neef pery; mes cynz y out meint dur coupe donee. E, quant la neef fust vencue, Fouke e ces compaignons pristrent grant richesse e vitaille, e aporterent en lur neef. A tant perist e enfoundry l'autre neef... (59/17-23)

Plus tard, Fouke III, seul au grand large, vogue à la dérive, avant d'arriver à bon port sur la côte de Barbarie (74-5).

g) Le rôle de la RELIGION. Dans Fouke, comme dans Gui de Warewic, l'histoire se termine par un pieux épilogue qui fait aussi partie intégrante du genre: la famille patronne exigeant que son grand ancêtre soit aussi bien bon chrétien que preux chevalier. Il convient donc à l'auteur complaisant de faire mention de telle église, ou de telle abbaye, fondée par le héros sur son domaine; c'est un détail à souligner, car il témoigne, non seulement de la dévotion requise, mais aussi de la conséquence sociale, de la famille patronne.[1] Un tel épilogue flatteur était très souvent bien authentique; car, à cette

---

1 A comparer, peut-être, avec l'institution, au XVe.siècle, des chantry chapels - chapelles privées, dans lesquelles l'on priait pour les âmes des nobles familles donatrices de la région [voir: C. Jacob, The XVth Century (Oxford, 1961) pp.290-91]; et à comparer aussi avec la coutume plus moderne (devenu traditionelle depuis le XVIIIe.siècle) de banc réservé, dans une église de campagne, au squire et à sa famille... voir: Watson, The Reign of George III (Oxford, 1960), p.41]. Bien souvent "patron of the living", et personnage le plus conséquent de la paroisse, le squire d'aujourdhui ne fait que marcher sur les traces des chevaliers de la gentry anglo-normande.

époque, les sires de la gentry anglo-normande ne manquaient pas, en effet, de s'assurer un salut éternel, en accordant à une maison religieuse une protection bienveillante... [Voir: Susan Wood, English Monasteries and Their Patrons in the XIIIth Century (Oxford, 1955)]

Ainsi, l'ayant emporté sur tous ses adversaires, et s'étant disposé à jouir à Whittington d'une vie paisible et aisée, Fouke III se trouve d'un coup pris de remords de tous ses péchés:

> ...Fouke se purpensa qu'il avoit grantment meserré countre Dieu, come en occisioun des gentz e autres grauntz meffetz... (83/1-3)

Cette convention doit beaucoup à l'influence sur la littérature du temps du sujet didactique du "héros repenti": et l'auteur de Fouke ne fait que suivre cette tradition littéraire. Dans Gui de Warewic, nous le verrons, le pieux épilogue prend la forme d'un "Moniage Gui", inspiré à peu près directement des célèbres Moniage Guillaume et Moniage Ogier: se repentant de ses péchés guerriers, le héros se retire du monde mener une vie d'ermite. Dans Gui, cet épilogue est, peut-être, une addition au roman original, remanié sous la grande influence didactique de la première moitié du XIIIe siècle; il est possible que la famille patronne en question ait voulu rendre à l'oeuvre un ton plus pieux: de toute façon, après la periode accabalante de l'Interdit papal, une vague de zèle sacré vint s'abattre sur l'Angleterre. La masse de littérature didactique émise à cette époque témoigne de ce phénomène; et il est probable que ces pieux épilogues de Fouke et de

Gui, roman de famille composés vers le milieu du siècle, en font autant.

Ainsi, tout comme les motifs féodal, foncier et généalogique, cet élément religieux dans le roman est le reflet des moeurs de la société anglo-normande.[1]

Le poete nous apprend donc que Fouke:

> ...en remissioun de ces pecchies, founda une priorie en le honour de Nostre Dame Seinte Marie, de la ordre de Grantmont, pres de Alburburs, en le boschage sur la rivere de Sauverne, e si est appelee la Novele Abbeye...
> (83/3-7)

- en réalité, la Nouvelle Abbaye avait été fondée beaucoup plus tôt: sa charte de confirmation datant du 12 décembre 1171, son fondateur historique aurait été Fouke II.[2] Mais, il est vrai que Fouke III s'y retira passer le reste de ses jours;[3] et, d'ailleurs, la convention du roman de famille exige que l'abbaye" soit fondée par le plus grand nom du lignage, et que l'oeuvre se termine par cet acte convenable.

Est également respectée la convention de l'enterrement du héros dans l'abbaye qu'il a fondée;

---

1 Il va sans dire qu'une telle préoccupation religieuse se trouve aussi partout en Europe médiévale, et n'a rien d'exclusivement anglo-normand.

2 Voir Wright, op.cit., p.229.

3 Voir Wright, id., pp.viii-ix.

> ...Dame Clarice morust e fust ensevely a la Novele Abbeye. Apres qi mort, Fouke ne vesqui qe un an e morust a Blaunchevyle; a grant honour fust enterré a la Novele Abbeye... (85/28 - 86/2)

Nous avons vu auparavant comment le bon Dieu accorde à Fouke repenti une vision sainte, et permet au héros d'expier ses péchés sur terre, "que mieux valt ci qe aillours" (83/30). Fouke est frappé de cécité; et il reste sept ans aveugle, jusqu'au jour de sa mort.

Au cours du roman, Fouke fait la preuve générale et traditionnelle de la piété requise: lorsque le souverain de Tunis lui demande son aide contre Cartagene, notre héros lui répond, en vrai chevalier chretien de <u>roman d'aventures</u>:

> ...mes la mes bataille ne prendrei pur Saraxyn countre cristien pur perdre la vie. Mes, si le roy vueille reneyer sa ley e devenyr cristien e estre baptize, je prendroy la bataille e salveroy sa terre e ces gentz... (76/27 - 77/2)

- ce qui se fait...

b) Le thème <u>NATIONALISTE</u> dans <u>Fouke</u>. Pour des raisons sociales évidentes, le nationalisme joue dans un roman de ce genre un rôle significatif; car, notre héros doit être un héros bien <u>anglais</u>, et permettre ainsi à la famille patronne de prendre racine en Angleterre, et de s'identifier au passé de sa patrie. Ce thème se manifeste surtout dans <u>Gui de Warewic</u> et dans <u>Waldef</u>; mais il se voit aussi dans <u>Fouke</u>, au cours de plusieurs épisodes:

(i) Allusions à Brutus et à Coryneus, au roi Arthur et à ses chevaliers.

(ii) Services que rend le héros au roi d'Angleterre, en gardant la marche galloise.

(iii) Aide prêtée par Fouke III au comte de Chester, parti défendre "tous ces terres e chastiels en Irlaund"(82/22-3). Tout comme sir Gui, dans Gui de Warewic, Fouke joue ici un rôle de champion de l'Angleterre, en combat singulier avec le champion de l'Irlande.

(iv) Victoire en lice des chevaliers anglais sur les Français, devant le roi Philippe-Auguste lui-même: nous y voyons Fouke, "chevaler engleis", abattre sans difficulté un certain Dru de Montbener, "un molt orgoillouse Franceys" (55/22)...

(v) A noter, également, que les chevaliers partisans du roi Jean portent, pour la plupart, des noms étrangers: "James de Normandie", "Emery de Pyn" (Gascon), "Gyrart de Fraunce", "Pieres d'Avynoun"...

Topographie régionale dans 'Fouke'.

Encore un trait du roman de famille est la "couleur locale" qu'apportent à l'oeuvre des allusions topographiques. Les liens entre la famille patronne, et la région, où se trouve son domaine, sont ainsi soulignés:

> ...The writer of the history of the FitzWarins...displays a minute knowledge of the topography of the borders of Wales and more especially, of Ludlow and its immediate neighbourhood.. he never commits a geographical error, and his descriptions are so exact that we never fail to recognise the spot he describes...[1]

Grâce à l'historicité fondamentale de Fouke, et à l'importance que prête l'auteur aux détails féodaux et fonciers, le roman abonde en allusions topographiques de toutes sortes. L'action de Fouke se joue surtout en Shropshire, et dans les autres comtés de la Marche galloise; et cette région nous est dépeinte avec précision. Ludlow sur la Teme, et les environs: Caynham Camp (vieux emplacement à une lieue de la ville), Whitcliff Hill, Bromfield et Higford; Shrewsbury et les environs: le village de Middle, et le défilé dans la paroisse de Ness; Whittington sur la Perry, et les environs: la colline de Maybury, et le bois de "Babbyng" (c-à-d., Babies' Wood, à 2-3 kilomètres, vers le sud-est; voir Wright, op.cit., p.207); Alberbury, Bridgnorth et

---

1 Wright, op.cit., p.xv.

Ellesmere, en Shropshire; Alveston, dans le Gloucestershire; Ewyas Lacy et Wormsley, près de Hereford; la vallée de Mochnant, à la frontière du Montgomery et du Denbigh, et l'ancien hundred de Maelor en Flintshire (voir Eyton, op.cit., XI, pp.48-9); enfin, les autres rivières de la Marche: Ceiriog, Dee, Morlas, Severn... - tous ces noms de lieux paraissent et reparaissent dans le texte, dont la profusion géographique approche de celle du Roman de Fergus.

(En effet - comme le dit Wright - l'auteur ne cite pas ces noms à tout hasard: il sait bien, par exemple, que le village de Wormsley se trouve "delees Herford" (28/28); que la colline de Caynham a été autrefois fortifiée (23/25-8); que la disposition du terrain à Ness rend facile une embuscade, etc.[1])

Il est donc évident que le poète connaît personnellement cette région: d'autant plus qu'il cite quelques noms de lieux sous leur forme dialectale ("Alburburs", "Brugge", "Hudle"), et qu'il nous donne une 'transcription phonétique' de certains noms gallois (Droyndoun , Goynez , Guenonwyn).

Non seulement ces allusions topographiques, mais aussi des passages entiers, attestent une connaissance profonde de la région:

(i) La description précise de l'emplacement du château de Ludlow (3/3-8):

---

1 Voir Wright, op.cit., p.212.

...Joce fist fere desouth la ville de Dynan un pount de pere e chaus outre la ryvere de Teme e, en le haut chemyn qe va par my la marche e de Cestre desqe Brustut. Joce fist son chastiel de Dynan de tres baylles e le envyrona de double fossee, une dedens e une dehors...[1]

(ii) Quand l'armée de sir Walter de Lacy quitte Ewyas, près de Hereford, et s'achemine vers Ludlow, dans le nord (12ff):

...Sire Joce leva matin, si mounta un tour en my son chastiel pur surveye le pais e regarda vers la montagne q'est apelee Whyteclyf... (12/21-23)

- à la vue des troupes ennemies, il ordonne aux siennes d'aller:

...al pount desouth la vile de Dynan e garder le pount e le gue, qe nul n'y passast... (13/1-2)

Joce livre un assaut à l'ennemi; il poursuit Lacy par delà la rivière Teme, et le rattrape en aval de Ludlow, vers l'ouest:

...en une valee desouth le boys vers Champ Geneste...[2] (13/24-5)

Le jeune Fouke Ier se porte au secours de Joce; ensemble, ils emmènent prisonnier sir Walter, et l'enferment, avec Ernault de Lyls, "en une tour qe est apelee Pendovre" (15/24-5).[3]

(iii) Après nous avoir raconté l'évasion de Lacy et de sir Ernault (15-16), le poète nous fournit des renseignements supplémentaires sur le château de Ludlow:

---

1 C'est très exact; voir Wright, op.cit., p.187.

2 C-à-d., Bromfield, à 2½ miles de Ludlow, vers le nord-ouest; le bois, c'est Whiteliff Wood, qui s'étend jusqu'aux rives de la Teme. L'exactitude topographique de cet épisode est attestée par Wright (op. dit., pp.192-3): le cours de la bataille se laisse tracer sur n'importe quelle carte de la région.

3 - tour septentrionale du château de Ludlow; voir Wright, op.cit., p.193.

...Joce de Dynan leva matin e s'en ala a sa chapele dedenz son chastiel, qe fust fet e dedie en l'onour de la Magdaleyne, dount le jour de la dedicattcion est le jour seynt Cyryac, e seissante sis jours de pardon. Si oy le service Dieu e, quant avoit ce fait, mounta le plus halt tour q'est en la terre bayle des chastel, qe or est apele de plusours Mortemer; e pur cele resoun ad le noun de Mortemer qe uns des Mortemers fust leyns bone piece en garde...[1] (16/29 - 17/7)

(iv) Sur l'ordre formel d'Henri II, Lacy, qui a pris possession de Ludlow, est obligé de libérer Joce, et de le conduire hors de la ville:

...Si delyvera sire Joce e ces chevalers...e les amena par la posterne devers la ryvere de Temede e outre le gve de Temede e outre Whyteclyf, tan qu'il vyndrent en le haut chemin ver Gloucestre...[2] (28/8-12)

(v) Le roi Jean ayant déplacé ses troupes de Shrewsbury vers le nord, pour attaquer Gwenwynwyn et Fouke dans le château gallois de "Balaham" (Bala), à Pentlyn (en Merionethshire), notre héros sait bien profiter de la disposition du terrain:

...(Fouke) conust bien tous les passages par ont le roy Johan covenist passer, e le passage fust mout escars, enclos de boys e marreis, issi qu'il ne poeit passer, si noun le haut chemyn, e le passage est apele le Gue Gymele. Fouke e Guenonwyn ou lur gentz vindrent al passage e fyrent

---

1 Voir, sur ce détail bien authentique, Eyton, op.cit., V, p.247. Plus loin (22/25), l'auteur fait également allusion à "Lyneye" - c-à-d. Linney, nom par lequel on désigne encore le sommet, où se dresse le château de Ludlow (Wright, op.cit., p.197).

2 C'est-à-dire, on se dirige vers le sud-sud-est, en traversant la Teme, et en passant par la colline de Whitcliff (voir Wright, ibid., p.202).

> fouer outre le haut chemyn une fossé, long, parfound e lee, e firent emplyr la fossee d'ewe, issi qe nul poeit passer quei pur le marreis, quei pur la fossé, e outre la fossé firent un palys tro bien bataillee. (48/4-13)

Or, malgré ces précisions, le nom "Cymele" reste une énigme.[1]

Le passage lui-même correspond, cependant, dans ses détails, avec Miltir Cerig, haut défilé dans la chaîne de montagnes Berwyn, à la frontière du Montgomeryshire et du Merionethshire (à 10 kilomètres de Bala, vers l'est-sud-est). Puisque la voie romaine de Watling Street traverse ce col, l'on verrait là, en effet, l'itinéraire logique de l'armée de Jean.[2]

---

1 Serait-il, peut-être, une forme française du gallois "Kimmael"? Il existe bien un tel nom de lieu, mais en Flintshire, à 4½ miles de St. Asaph, vers l'ouest.

2 Notons que Stephenson (op.cit., p.79) propose plutôt un endroit entre Bala et Corwen, sur la route de la vallée de la Dee: l'on y trouve deux hautes mottes préhistoriques.

Epilogue

Nous avons vu au début de ce chapitre que la version originale de Fouke semble avoir été composée dans le but d'ajouter à la réputation (et, peut-être, de remonter le moral) de la famille FitzWarin, peu après la grave dispute avec les Corbet. Mais, quelles seraient les conclusions à tirer de la rédaction en prose qui seule nous est parvenue?

Vérifions d'abord la date de ce remaniement. Dans le manuscrit unique (Royal 12. C.XII) se trouvent aussi une version en vers anglais du Brut (continué jusqu'à l'an 1312), et un texte commémoratif de la mort de Thomas de Lancastre, décapité à Pomfret le 23 mars 1322.[1]

L. Brandin en conclut:

> ...Cette date (du manuscrit) n'est pas de beaucoup postérieure à 1322 et, comme nous avons affaire ici à une copie, l'original...(c-à-d., de la rédaction en prose)...a pu être composé un peu plus tôt, vraisemblablement pour le petit-fils de Foulques FitzWarin III, Foulques V, mort en 1314; c'est donc probablement aux premières années du XIVe.siècle qu'on peut définitivement fixer l'époque où notre rédaction en prose a été composée, et, en tout cas, très peu de temps après 1314... (Edition, iii-iv).

1) Or, d'après la table généalogique fournie par Eyton (IX, 39), et copiée par Brandin (p.101), la femme de Fouke V était Mable (ou bien Margaret), fille de Griffin ap Gwenwynwyn, prince de Powis. Ne serait-

---

1 Th.Wright a donc tort de croire que le manuscrit a été écrit avant 1320.

il pas possible que la famille FitzWarin ait commandé le remaniement de son roman en vers, en partie en l'honneur du lignage gallois de cette dame?

En effet, Gwenwynwyn,[1] aieul de la femme de Fouke V, joue, dans un seul épisode de notre roman, un rôle important et significatif: rappelons comment Fouke III prend le parti de ce 'Guenonwyn' contre le prince Lewis, lequel brûle de ravager les terres de son voisin:

> ...Tant precha Fouke au prince e parla qe le prince e Guenonwyn furent entreacordez, e le prince ly rendy totes ces terres qe de ly cynz furent prisees... (47/11-14)

- et cette amitié entre Fouke et Gwenwynwyn est bien cimentée lors de la bataille du défilé du Gue Gymele: car, là, 'Gwenonwyn le fitz Yweyn vynt ou ces gentz, qe fortz e hardys furent' (48/2-3); et, malgré ses blessures, il defend le passage, côte à côte avec Fouke, contre les troupes du roi Jean.

Il est possible que cet épisode soit l'oeuvre du remanieur du XIVe.siècle: de toute façon, dans ces passages, où paraît Gwenwynwyn, on ne peut retrouver trace de vers originaux;[2] en outre, le Gallois ne figure en effet que dans ce seul épisode du roman. Son introduction dans Fouke servirait bien à mettre en relief les liens d'amitié qui existaient entre sa maison et celle des FitzWarin, et qui devaient se

---

1 Créé en 1197 seigneur du Haut Powis, mort en 1218.

2 Voir l'édition de Wood.

transformer en alliance, par le mariage de la petite-fille de Gwenwynwyn avec Fouke V.[1]

Notons, en plus, qu'Owen Cyveilioc (mort en 1197), père de Gwenwynwyn, joue lui aussi dans le roman un rôle assez flatteur: c'est 'un chevaler hardy e fer' (26/28-9) qui, partisan de Yervard Droyndoun contre Joce de Dynan, se bat avec Fouke Ier, le blesse, et l'oblige à retirer du champ de bataille. Or, dans un épisode pareil, la convention exige que le héros 'navré' rassemble toutes ses forces, et abatte l'adversaire outrecuidant; mais, [ce qui est, peut-être, significatif], ce n'est pas le cas.

2) Ainsi, cette alliance de deux maisons pourrait expliquer l'introduction dans l'oeuvre de ces personnages gallois. Quant au remaniement lui-même, il a, peut-être, été occasionné (tout comme le poème original) par un événement historique. Miss E.A. Francis nous

---

1 Il est même possible que ces liens fussent plus étroits encore: Griffin (c-à-d. Gruffydd), père de Mable FitzWarin, épousa la fille de John l'Estrange de Knockin. Or il est vrai que ce John est, dans le roman, sinon dans l'histoire, l'adversaire de Fouke III: partisan du roi Jean, il se bat avec Fouke au passage de Middle (p.50) (néanmoins, l'auteur l'appelle 'molt vaylant', 50/20, et Fouke ne le tue pas). Mais, ce qui est, peut-être, plus significatif, c'est que Hamon l'Estrange, fils cadet de John, prend le parti des FitzWarin contre les Corbet (adversaires communs), dans l'affaire possessoire de 1256; et que la fille de John - épouse de Griffin - s'appelle Hawise. Voilà un prénom particulier à la dynastie FitzWarin (voir S.Painter, "The Mother of Oliver FitzRoy"), et ce fait indiquerait l'existence de liens plus ou moins étroits entre les Estrange et les FitzWarin. Malheureusement, faute de preuves supplémentaires, l'affaire doit en rester là... (Voir: Eyton, X, 259ff; D.N.B., 'l'Estrange'; E.A. Francis, op.cit.)

fournit des renseignements utiles sur la carrière de Fouke V, et sur celle de son fils:

> ...In 1311 he was pardoned as an adherent of the earl of Lancaster for his part in the action against Piers Gaveston, pardon being granted also to his son, the future Fulk VI, who was knighted by the prince of Wales at Westminster in 1318...[1]

Il est donc bien possible que la rédaction en prose ait été commandée surtout pour célébrer l'un ou l'autre événement joyeux. Notons, à ce sujet, que, d'après Stephenson (op.cit., p.27ff.), le remaniement pu être composé, peu après 1322, pour Fouke VI (plutôt que pour Fouke V):

> ...Contemporaries thought of him as equal in importance to the great Fulk III: what more natural than that he should cause to be refurbished an old story about his illustrious ancester...?

Fouke III et Fouke VI étaient, d'ailleurs, tous les deux rebelles, exilés en France, et ensuite célébrés par leurs pairs. En outre, Stephenson fait remarquer qu'il existe dans le texte quelques détails qui semblent avoir des rapports avec la vie de Fouke VI, et qui pourraient donc être des additions flatteuses de la part du remanieur du XIVe siècle. Par exemple: si Fouke le Brun ne fut jamais connétable du roi Henri II,[2] Fouke VI, lui, fut bel et bien nommé connétable, en

---

1 Studies...presented to Alfred Ewert, p.327.

2 Voir plus haut, p.40168.

1322; et les aventures ibériques[1] du héros du roman pourraient tirer leur origine d'un voyage que fit Fouke VI en Espagne, vers 1321. (Cette partie de l'oeuvre semble en effet une addition ultérieure: car, le duc de Cartagena et sa fille sont des Chrétiens;[2] or cette région resta jusqu'en 1276 une province mauresque.)

Quoi qu'il en soit - que ces raisons historiques soient prouvées ou non - il nous reste, au fond, la véritable raison d'être de cette oeuvre (et des autres romans de famille): le besoin anglo-normand de prestige et de sécurité. C'est ainsi qu'afin de faire valoir un héritage anglais légitime, l'on se met à chanter les louanges d'un grand héros, prétendu ancêtre, ou fondateur même, de la maison intéressée.

Cette "oeuvre de propagande" qu'est Fouke FitzWarin devait jouir d'un succès assez remarquable: traduite en anglais (voir le témoignage de Leland), l'histoire de Fouke III et de sa dynastie se trouve répandue dans la tradition populaire de l'outlaw; et, par la suite, Fouke FitzWarin devient un vrai champion anglais, patriote rebelle comme Hereward et comme Robin des Bois - si bien que, déjà dans la première moitié du XIVe siècle, le poète anglais Robert de Brunne

---

1 Fouke, pp.64-67.

2 Fouke, 65/14-16.

compare avec les exploits de notre Fouke les aventures de l'Ecossais

Robert de Bruce:

> ...Dan Waryn he les toumes that he held,
> With wrong he mad a res and misberyng of scheld.
> Sithen into the foreste he yede naked and wode,
> Als a wilde beste ete of the gres that stode;
> Thus of dan Waryn in his boke men rede...[1]

Le sort de Fouke sera donc celui des héros d'autres <u>romans de famille</u>. Connaissant bien leur métier, les poètes anglo-normands ont créé une série de héros nationaux, dont le plus célèbre est le légendaire sir Guy de Warwick...

---

1 Rédaction anglaise de la <u>Chronique</u> de Pierre Langtoft; éd. Thomas Hearne (1725), p.335.

GUI DE WAREWIC

'Gui de Warewic' - Avant-Propos 219

Introduction: La Famille Patronne 220

Les abbayes intéressées: Oseney et Abingdon 228

But du roman 239

Le Texte: Historicité de 'Gui de Warewic' 243

Caractère anglais de 'Gui de Warewic' 254

Généalogie et féodalité dans 'Gui' 263

Topographie dans 'Gui de Warewic' 287

Caractère religieux de 'Gui' 291

Lieux-communs littéraires dans 'Gui' 303

Développement de la légende de Gui 308

BEST COPY

AVAILABLE

Poor text in the original thesis.

Cet épisode chevaleresque,dont les détails correspondent autant à la convention littéraire qu'à la convention féodale authentique,marque le premier pas requis dans la carrière glorieuse du héros; sur ce point,encore,le roman de famille va de pair avec le simple roman d'aventures.

Créé chevalier,mais rejeté toujours par la cruelle Félice,Gui part (comme Fouke FitzWarin) à la recherche de 'pris e los' : il y participe à bien des tournois,et ne tarde pas à se faire valoir partout en Europe.

Le poète se met ensuite à nous raconter les aventures chevaleresques de son héros. Gui porte secours au duc Seguin de Louvain,contre l'empereur d'Allemagne; et puis réussit à réconcilier les deux adversaires féodaux. Reconnaissants, les deux partis offrent au chevalier anglais des terres et des biens considérables:

'...Demi mes chastels e mes citez,
E du Luvein demi l'onur,
Vus durrai hui a icest jur.'
Gui prent congié,si s'en va;
Li duc de pité en plura.
Li emperere s'en est parti,
Ensemble od sei en mena Gui;
Chastels li offre e citez,
Granz honurs e riches fez;
Mais il receivre nes xxx voleit...

- à noter l'insistance sur ces offres de fiefs au héros du roman de famille. Gui,cependant - xxx toujours comme Fouke - refuse ces riches dons. De même qu'il ne convient pas au héros des FitzWarin,toujours dépossédé de ses biens héréditaires,d'accepter d'autres terres

INTRODUCTION: LA FAMILLE PATRONNE.

Il est probable que Guide Warewic (au contraire de Fouke FitzWarin), n'a pas été directement commandé par la famille patronne elle-même: le roman semble avoir été composé sous l'égide d'une maison religieuse - le prieuré d'Oseney, à Oxford, ou bien l'abbaye d'Abingdon - pour célébrer la généalogie des comtes de Warwick - celle, surtout, de la branche des d'Oilgi, sires d'Oxford et de Wallingford; car ce fut cette maison qui fonda le prieuré; et ses successeurs, comtes de Warwick, continuaient à accorder aux chanoines d'Oseney, comme aux moines d'Abingdon, un patronage devenu traditionnel et 'héréditaire'.

Considérons la généalogie complexe de cette famille conséquente; car elle a, évidemment, un rapport étroit avec notre poème. Comme Fouke FitzWarin (et comme le Fergus d'un autre roman de famille), le héros du roman représente un ancêtre historique. Par son prénom GUI (<WIG ?), il se laisse identifier avec un prétendu ancêtre de l'earl Wigod de Wallingford, échanson du roi Edouard le Confesseur, et, aux yeux de la maison anglo-normande, souche authentique de la dynastie de Warwick-Oxford.

Voilà un exemple d'une famille anglo-normande qui

cherche des origines saxonnes; et qui (ayant trouvé ces origines 'de uxore') les met en plein relief,pour doter d'une qualité plus ancienne et plus prestigieuse son 'pedigree' authentique.

Pour éviter toute confusion généalogique,il faut savoir que ce 'pedigree',quelque peu embrouillé,comprend trois baronnies: celle d'Oxford,celle de Wallingford (dans le nord du comté de Berkshire),et celle de Warwick; et que les deux premières lignes,éteintes,seront enfin absorbées,par mariage,par cettre troisième maison des comtes de Warwick (pour qui ce roman de famille aurait été composé).

(4) La famille d'Oxford-Wallingford. Le thegn saxon Wigod de Wallingford eut au moins une fille,Ealdgytha, laquelle épousa Robert d'Oilgi,baron normand et compagnon du Conquérant. Par ce mariage avantageux avec une héritière saxonne,Robert devint seigneur de l'honour de Hooknorton,et d'autres fiefs dans le comté d'Oxford. Reconnu dès 1071 comme connétable d'Oxford,ce fut lui qui fit élever dans la ville le donjon du château. Mort en 1090, il fut enterré dans l'abbaye d'Abingdon,à laquelle il avait accordé sa protection. Son frère Nigel d'Oilgi hérita de ses biens. Nigel mourut vers 1115,et son fils Robert II lui succéda.

Robert d'Oilgi II fut nommé connétable sous le règne d'Henri Ier,et épousa Edith Fèrne,maîtresse du roi; il ajouta ainsi au domaine familial le manoir de Cpeystoke, dans le comté de Buckingham. Fondateur du prieuré d'Oseney, il mourut en 1142.

Son fils Henri d'Oilgi Ier mourut en 1163,laissant le domaine à Henri d'Oilgi II. Ce dernier tint la baronnie jusqu'à sa mort,en 1193; il eut une fille,Margery,et un fils et hoir légitime,Henri d'Oilgi III.

Henri III décéda en 1232,sans laisser de postérité; et le domaine passa par la suite à sa soeur Margery,et enfin,par le mariage de celle-ci,à la famille de Warwick...(1)

(b) Voilà pour la branche d'Oxford de la ligne de Wigod. Dès 1086,le domaine de Wallingford lui-même avait passé au baron Miles Crispin,par suite du mariage de celui-ci avec Maude,fille de Robert d'Oilgi Ier.(2)

Miles étant mort en 1107,Maude épousa en secondes noces Brian FitzCount,vers 1113. Ainsi Brian,fils naturel d'Alan de Bretagne,et connétable du roi Henri Ier,devint à son tour sire de Wallingford: dès 1127,il était devenu châtelain

---

1. Tous ces détails proviennent de Ivor J.Sanders,English Baronies (Oxford,1960),pp.54,94; c'est l'étude généalogique la plus récente. Selon le DNB (sous 'd'Oilgi'),et selon l'édition de Gui de Ewert (p.v),cet 'Henri d'Oilgi III' n'a pas existé: ce fut Henri d'Oilgi II qui mourut sans postérité en 1232,et qui eut pour soeur et héritière Margery. J'accepte plutôt l'autorité moderne de Sanders: malgré l'allusion dans les Annales d'Oseney à la mort en 1232 d'"Henri II",j'estime que la période entre les années 1163 et 1232 est un peu trop longue,pour séparer en fait la mort d'un père,Henri Ier,de celle de son fils Henri II.

2. D'après l'opinion générale,il est donc tout probable que Maude a été la petite-fille de Wigod; quelques autorités, cependant (y compris Freeman,Hist.Norm.Conqu. III,768,IV,731ff), considèrent qu'elle a été en vérité la seconde fille du thegn, et soeur d'Ealdgytha,femme de Robert d'Oilgi Ier... Quoi qu'il en soit,ce mariage avec Maude permit à Miles de succéder au domaine de Wallingford,ancienne propriété du Saxon Wigod.

de la ville fortifiée. En 1139,partisan fidèle de l'impératrice Mathilde,il soutint à Wallingford un siège formidable, et résista à tous les assauts des troupes d'Etienne,jusqu'au dégagement dramatique de la ville. Ensuite,il partagea loyalement lesm malheurs de l'impératrice réfugiée.(1) Il mourut, sans laisser de postérité,vers l'an 1150.

A la mort de Brian FitzCount,et à celle de sa femme, cette branche de la dynastie de Wigod s'éteignit; et l'honour de Wallingford tomba alors en deshérance au roi Henri II. En 1189,Richard Ier fit don de ce domaine au prince Jean, lequel garda le fief royal après être venu au trône,en 1199. En 1231,enfin,la ville,le château et l'honour de Wallingford furent offerts 'perdurablement' au prince Richard de Cornouailles,frère du roi Henri III.(2) Mais, tout en étant,dès le milieu du XIIe siècle un fief royal, ce domaine de Wallingford - en tant que part authentique de l'héritage saxon de Wigod - jouera toujours un rôle capital dans notre roman de famille,qui aurait été en tout

---

1. DNB,sous 'FitzCount'.

2. Pour les détails de ce fief de Wallingford,se reporter à J.K,Hedges,History of Wallingford (Londres,2 vols,,1881).

---

cas composé sous l'impulsion d'une abbaye plutôt liée avec la maison d'Oxford-Wallingford qu'avec celle de

Warwick.(1)

---

1. Notons en plus qu'en 1242 Richard de Cornouailles célébra la fête de Noël,et ses fiançailles,dans ce château de Wallingford qu'il venait de réparer; peut-être la plus ancienne version écrite de notre roman (le ms.'E',qui date, précisément,de cette époque) a-t-elle quelque rapport avec cette réunion splendide. De toute façon,une telle réunion de toute la Cour et de presque toute la noblesse d'Angleterre aurait été une belle occasion d'entendre chanter les louanges de Gui,héros du roman composé quelques années auparavant...(voir A.Ewert,Edition de Gui,p.vii; Hedges, op.cit.,I,pp.311-312).

(c) Comme celle d'Oxford-Wallingford (mais avec moins de justification),la grande maison de Warwick pouvait se vanter de liens saxons: le domaine familial ayant appartenu,à l'origine,au puissant thegn Thurkil de Warwick. Celui-ci fut l'un des rares Saxons à savoir conserver leurs terres intactes,sous le règne du Conquérant; vers 1088,cependant,Guillaume le Roux expropria Thurkil,et offrit les terres du thegn dessaisi à Henri de Neufbourg,créé premier comte de Warwick.(2)

Henri de Neufbourg Ier décéda en 1118,et laissa le titre à son fils Roger,mort en 1153. Guillaume de Neufbourg,fils de Roger,devint troisième comte de Warwick,mais mourut sans postérité en 1184; ce fut donc son frère Waleran qui lui succéda,comme quatrième comte.

---

2. Voir Sanders,op.cit.,p.93; notons que,par la suite, les registres contemporains appelent l'ancien comte saxon: 'Thurkil de Ardene' - détail à considérer plus loin,dans l'étude sur l'historicité du roman.

A sa mort en 1204, Waleran laissa l'honour et le titre à son fils Henri de Neufbourg II (1192-1229), cinquième comte de Warwick. C'est à cette époque que nos deux familles d'Oxford et de Warwick s'allient l'une à l'autre, par le mariage d'Henri de NeufbourgII avec Margery d'Oilgi.(1)

Avant de considérer cet événement capital, notons quelques liens supplémentaires, qui existaient déjà entre les deux maisons:

(i) Le Domesday Book nous apprend que Robert d'Oilgi Ier avait tenu quelques terres de Thurkil de Warwick, à l'époque où ce dernier était toujours en possession de ses biens.(2)

(ii) Les d'Oilgi furent patrons du monastère d'Abingdon, dans le Berkshire. Or Thurkil de Warwick avait lui aussi accordé sa protection à cette maison; et Henri de Neufbourg Ier en fit autant. Le Chronicon Monasterii de Abingdon (3) nous raconte comment Henri, en tant que successeur de Thurkil, revendiqua quelques terres dans le comté de Warwick, que Thurkil avait données au monastère. Pour s'assurer la bienveillance du nouveau comte normand, et pour obtenir de lui

---

1. Pour les détails généalogiques, voir DNB, sous 'Newburgh (Henry de)'
2. Ewert, édition de Gui, p.v.
3. éd. J.Stevenson, 2 vols. (Londres, 1858), RS, II, pp.8, 20-21.

une charte de confirmation du don fait par Thurkil,l'abbé affrit vite à Henri la somme d'un marc or. Henri,magnanime, accepta la 'fine',et confirma l'ancien don des terres en question...

Nous arrivons ainsi au mariage d'Henri de Neufbourg II avec la seule héritière de la famille d'Oilgi,et à l'union des deux maisons. Margery,femme d'Henri,fut (répétons-le) soeur afnée d'Henri d'Oilgi III: à la mort de son frère, elle hérita de la baronnie entière. Par conséquent,son fils, Thomas de Neufbourg (sixième comte de Warwick),fut à son tour héritier des deux dynasties,et successeur de la ligne éteinte des d'Oilgi.

Ainsi,le domaine des comtes de Warwick absorba celui des d'Oilgi; la maison comtale prit aussi en charge la protection 'héréditaire' du prieuré d'Oseney,que Robert d'Oilgi II avait fondém.(Voir Ewert,éd.cit.,p.vi)

Il est donc possible que notre roman ait été composé à cette époque assez précise: à savoir,entre l'extinction en 1232 de la ligne masculine des d'Oilgi,et la mort en 1242 de Thomas de Neufbourg.(1)

---

1. C'est bien l'opinion de Ewert (éd.cit.,pp.vi-vii); il est vrai qu'une étude purement linguistique du texte ne nous permet guère d'établir une date très précise de composition (ibid,pp.xxiv-xxv): il faut se contenter d'une date 'dans la première moitié du XIIIe siècle'; et nous verrons plus tard que certains épisodes et motifs du roman ont des rapports littéraires avec Amadas et Ydoine,texte anglo-normand composé vers le début du XIIIe s. Toutefois,comme nous le verrons au chapitre suivant,l'heure la plus propice à la composition de notre roman aurait bien été cette période de transition: l'abbaye intéressée

Avant de considérer de plus près le rôle joué par les moines dans cette affaire,poursuivons jusqu'au bout la lignée de Warwick-Oxford:

Thomas de Neufbourg mourut en 1242,sans laisser de postérité; sa soeur Margaret lui succéda,épousant dans la même année John Marshal de Higham. A la mort,quelques mois plus tard,de ce baron du Norfolk,Margaret épousa en secondes noces John de Plessetis,lequel hérita ainsi du domaine et du titre comtal; mais,Margaret mourut en 1253,sans postérité,et John décéda dix années plus tard.

Résumons la suite de cette généalogie de Warwick-Oxford: à la mort de John de Plessetis,le domaine se divisa en deux,le fief d'Oxford passant au fils,Hugh de Plessetis Ier (m.1292)(- et,au XIVe siècle,aux descendants de celui-ci), et le titre de comte passant à son tour aux descendants d'Alice,soeur d'Henri de Neufbourg II,et femme de William Mauduit (m.1257)...(1)

---

jugeant bon de s'assurer la bienveillance continue de ses nouveaux patrons,en offrant à la famille du sixième comte de Warwick une oeuvre flatteuse. En plus,Ewert a assigné au second quart du siècle le ms'E' du texte (Edition,p.x); et une allusion topographique dans le roman (9015-20) semble indiquer que le poète décrit la ville de Wallingford avant la reconstruction de 1242 (Ewert,p.vii).

1. Sanders,op.cit.,p.54ff.

LES ABBAYES INTERESSEES: OSENEY ET ABINGDON.

Derrière notre roman de Gui de Warewic se trouve donc une abbaye qui,escomptant le patronage de la famille anglo-normande intéressée,commande l'oeuvre,afin de flatter cette maison de Warwick. Quelle abbaye ? Nous voulons voir ici deux concurrentes au titre: l'abbaye augustinienne d'Osenoy, et celle,bénédictine,d'Abingdon...

L'abbaye d'Oseney,à Oxford,fut fondée par Robert d'Oilgi II et par sa femme Edith,remarquables tous les deux par leur grande libéralité envers des maisons religieuses. Leur principal acte de piété fut,en effet,la fondation près d'Oxford,sur la Tamise,de cette abbaye augustinienne - là où la dame Edith avait une fois entendu un étrange chant de pies: lequel bruit,lui avait expliqué son confesseur, n'étant rien d'autre que les plaintes d'âmes en peine...

...The original endowment,in 1129,included the tithes of six manors and other estates,and was largely augmented in 1149 by the annexation of St.George-in-the-Castle,with its increased property,and by many other lands in the fee of d'Oilgi...(1)

---

1. DNB,sous 'd'Oilgi'.

Ainsi,les descendants de Robert d'Oilgi II continuaient à porter intérêt à l'abbaye; voici quelques mentions dans les Annales[1] d'Osehey,qui témoignent de ce rapport entre les deux maisons baronniale et religieuse: d'abord,sous l'année 1129:

> ...Eodem anno fundata est ecclesia Sanctae Mariae in insula quae dicitur Oseneya,extra castrum Oxenfordense posita a Roberto de Oyly Secundo,constabulario regis Henrici primi...

Sous l'année 1137:

> ...Obiit Radulfus,primus prior ecclesiae nostrae; cui successit magister Wigodus,qui ecclesiae nostrae praefuit annis triginta et mensibus quatuor,scilicet quindecim annis et septem mensibus in prioratu...

- voilà un détail intéressant: selon le DNB, ce Prieur Wigod aurait été parent d'Ealdgytha,fille de Wigod de Wallingford. Les liens entre la famille d'Oilgi et sa fondation monastique ont donc dû être plus étroits encore. Notons aussi que ce prénom de 'Wigod' semble avoir été conservé dans la famille saxonne comme patrimoine,et qu'il est donc plus que naturel que le héros de notre roman - ancêtre saxon fabriqué pour la famille anglo-normande - soit lui aussi nommé 'Gui'...

Sous l'année 1142:

> ...Obiit Robertus Secundus de Oylly fundator ecclesiae nostrae,cujus corpus apud Eigneham quidem humatum est,eo quod ante fundationem ecclesiae nostrae illic se sepeliendum devoverat...

- et,après Robert II,la famille poursuit son patronage d'Osehey. A sa mort en 1163,Henri d'Oilgi Ier est

---

1. éd. H.Luard,Annal.Monast. IV,Londres,1869 (RS 36); voir pp.19,21,24,33,73.

célébré comme 'advocatus noster'; et,en 1232,les annales annoncent la mort d'"Henri d'Oilgi II"(1):

> ...eodem anno Henricus de Oyli secundus,advocatus noster,defunctus est,et cum magna veneratione,ut dignum fuit,in novum opere Oseneyae tumulatus...

A la mort de cet Henri,la ligne des d'Oilgi s'éteint, pour être absorbée,avec son domaine héréditaire,par la maison de Warwick. C'est donc bien à cette époque de transition,à partir de 1232,que l'abbaye d'Oseney aurait eu l'idée de composer (ou de faire composer à un poète de métier) un roman de famille,à la fois pour chanter les louanges de la famille fondatrice et bienfaitrice,et pour flatter la maison des comtes de Warwick - et,surtout,pour persuader ceux-ci d'agir comme les d'Oilgi,leurs prédécesseurs glorieux,en accordant à l'abbaye une protection bienveillante...

Il paraît en effet que les comtes de Warwick ont bel et bien accepté cette responsabilité 'héréditaire' (ils en ont fait de même,en ce qui concerne la seconde protégée des d'Oilgi,l'abbaye d'Abingdon: voir plus haut,p.225,et plus loin,p.238). Ewert(2) résume bien la situation:

> ...Quoi de plus naturel pour les moines d'Oseney que de saisir l'occasion de glorifier du même coup la maison à laquelle ils devaient leur existence et le gros de leur revenu,et celle dont ils escomptaient la protection et le patronage ? En effet,parmi les obits de l'abbaye d'Oseney,Thomas comte de Warwick (m.1242)(3),fils d'Henry

---

1. c.-à-d.,Henri d'Oilgi III,d'après le témoignage de Sanders,op.cit.

2. Edition de Gui,p.vi.

3. c-à-d.,le sixième comte,dans le vivant duquel notre roman aurait été composé.

de Newburgh II et de Margery d'Oilgi,figure à xéáx côté des d'Oilgi,(1) et c'est dans cette même abbaye, au pied du maître-autel,que sa femme Ela fut enterrée (Dugdale,Antiq.Warw.,p.307b)...

Notons que,dans Gui de Warewic,les intérêts monastique et baronnial (intérêts qui,ailleurs,aboutiraient d'une part à telle Vie de Saint,et d'autre part à tel roman de famille) se rencontrent. Afin de sauvegarder ses droits et ses privilèges,une abbaye anglo-normande émet,non une Vie,mais un roman de famille régulier,destiné à glorifier le 'pedigree' des nouveaux patrons. A son tour,par son caractère ancien et saxon,cette généalogie prestigieuse ne manquera pas de sauvegarder les biens etles droits héréditaires de cette famille anglo-normande...

Le fait que Gui de Warewic est une oeuvre propagée par une abbaye,et non directement par une maison baronniale, expliquerait le ton très didactique d'une partie du poème:

> ...C'est peut-être à Oxford même qu'il a été composé par un moine (sic - disons plutôt 'chanoine', puisqu'il s'agit d'un prieuré,et non d'un monastère...) d'Oseney (ce qui expliquerait le caractère ascétique de la dernière partie) ou par un poète qui était en rapports avec cette abbaye...(2)

Je ne crois pas que l'auteur du roman ait été un chanoine d'Oseney. S'il l'avait été,en effet,il aurait

---

1. Ewert renvoie en note au Cartulary of Oseney Abbey, éd. H.E.Salter (Oxford,1929),où l'on lit,I,xxiii: "V.Kal. Iulii.O.Thomas comes de Warewick" - le nom de sa femme y figure aussi,p.xix.

2. Ewert,Edition,p.vii.

sûrement fait allusion dans son poème à sa maison; Oseney aurait joué un rôle considérable dans l'action,sa fondation par le héros aurait été dûment dépeinte,et ses liens étroits avec la famille de "Gui" auraient été mis en relief; et, surtout,Gui de Warewic lui-même aurait été enterré dans cette abbaye. Or ~~ix~~ il n'en est rien: notre héros meurt dans son ermitage,et sa dépouille mortelle est emmenée par le fidèle Thierri en Lorraine,où s'élève une belle église en son honneur (vv.11643-11656). Voilà l'invention pittoresque d'un jongleur,et non pas d'un frère d'Osehey.

J'estime donc bien plus probable que le poète a été un jongleur,à qui l'abbaye a commandé une oeuvre destinée à honorer ses patrons. De toute façon,l'attitude de cette abbaye intéressée reste la même; et sa présence derrière l'oeuvre se trahit surtout dans la seconde moitié du roman, qui est imbue de cet esprit pieux et ascétique (esprit à considérer plus tard). Notons aussi que le poète,étant en rapports avec cette maison religieuse,écrit

> ...du point de vue d'Oxford et de l'abbaye,qui jusque là avait eu des rapports avec Wallingford plutôt qu'avec Warwick... Les quelques détails d'ordre historique ou topographique que renferme notre roman se rapportent presque exclusivement à Wallingford,sur l'histoire duquel il possede au moins des souvenirs vivaces...(1)

Peut-être est-il impossible de déduire du texte,comme le fait Ewert,que le poète possède des souvenirs vivaces

---

1. Ewert,Edition,pp.vi-vii.

sur l'histoire de la ville et de la maison de Wallingford; toujours est-il qu'il semble connaître un peu cette région de la frontière des comtés d'Oxford et de Berkshire (1), et savoir que la ville fortifiée de Wallingford avait été détruite (2),et que 'Unc ne fu puis tant ben estoré'(v.9020). C'est-à-dire,il a dû connaître Wallingford avant la reconstruction de la ville par Richard de Cornouailles,en 1242.(3)

Nous n'avons jusqu'ici accordé qu'à la seule maison d'Oseney ce rôle instigateur de notre roman; mais il existe une seconde abbaye voisine,celle d'Abingdon,qui a pu peut-être joué le rôle principal dans cette affaire.

Située à mi-chemin entre les deux villes d'Oxford et de Wallingford,l'abbaye bénédictine d'Abingdon jouissait également de la protection des d'Oilgi. Si Robert d'Oilgi II fonda Oseney,ce fut en effet à Abingdon que son prédécesseur, Robert Ier,avait porté intérêt,et avait été enterré. En plus, ces abbayes tenaient toutes les deux à ce que la maison de Warwick prît en charge l'ancien patronage.

---

1. La ville de Wallingford n'étant qu'à une dizaine de 'miles' d'Oxford,en aval vers le sud-sud-est,elle serait bien à la portée d'un poète se trouvant à l'abbaye d'Oseney,ou bien alternativement à Oxford même(ou, naturellement, à Abingdon).

2. - par suite des guerres civiles sous le règne d'Etienne: rappelons que ce fut à Wallingford,vers 1139,que Brian Fitz-Count avait si héroïquement résisté aux assauts des troupes du roi...

3. Voir Ewert,p.vii.

Nous avons déjà vu comment Abingdon (tout comme Oseney) réussit à capter la bienveillance du comte. N'est-il pas possible que cette abbaye bénédictine ait été à l'origine de la composition de ce <u>roman de famille</u> ? Toujours est-il que la Chronique d'Abingdon (1) nous indique clairement que les d'Oilgi d'Oxford,et Miles Crispin de Wallingford (héritiers anglo-normands du domaine de Wigod),ont eu des rapports significatifs avec l'abbaye.

Sont assez curieux,d'abord,les rapports entre Abingdon et Robert d'Oilgi Ier: réputé âpre au gain,ce dernier avait en effet saisi,avec d'autres terres,l'<u>honour</u> de Tadmerton appartenant à l'abbaye; mais,pris de remords de son acte rapace,il rendit ce fief aux moines,et combla la maison de dons libéraux...

Or ce qui est intéressant,c'est que les annales sèches d'Abingdon nous fournissent un récit détaillé (2) du repentir du baron,par suite (semble-t-il) d'une grave maladie,et d'une vision d'avertissement. Nous lisons tout d'abord le tort que Robert fait aux moines:

> ...contristati sunt fratres Abbendonenses magis quam pro aliis malis. Tunc simul congregati ante altare Sanctae Mariae...cum lacrimis prostrati in terram deprecantes de Roberto de Oili,monasterii depraedatore,vindictam facere,aut illum ad satisfactionem convertere...
>
> - mais ces prières sont bien efficaces: le

---

1. éd.cit.Stevenson.

2. Ibid,II,pp.12-15.

persécuteur de l'abbaye se trouve frappé d'une étrange maladie:

> ...decedit ipse Robertus in aegritudine valida, in qua laborabat multi diebus impoenitens...

- ensuite,dans un cauchemar,il se voit comparaître devant une Cour céleste (dont la présidente est la Sainte Vierge,patronne de l'abbaye); il est dûment incriminé:

> '...Ecce,Domina,iste est qui possessiones ecclesiae tuae sibi usurpat,et pratum,unde clamorem facimus,nuper a monasterio tuo abstraxit...'

- et condamné: on l'amène sur la terre même qu'il avait saisie; et là,en plein champ,on livre le malheureux Robert aux tourments de l'enfer: des démons viennent l'étouffer de fumée,lui lancer des volées de mottes de terre,etlui brûler la barbe... Sur quoi,Robert se réveille, criant merci.

Est très efficace la leçon infernale: Robert d'Oilgi se repent de son péché. Devant le maître-autel de l'abbaye d'Abingdon,il jure de rendre aux moines Tadmerton et les autres fiefs,de mettre fin à tous ses actes injustes,et d'utiliser dorénavant son bien considérable pour aider et pour embellir l'abbaye. Il tient parole,et l'histoire se termine par un épilogue heureux:

> ...Nam sicut ante visionem illam depraedator ecclesiarum et pauperum erat,ita postea effectus est reparator ecclesiarum et recreator pauperum,multorumque bonorum operum patrator... Qui mens Septembris obiens in capitulo Abbendonensi in parte aquilonis sepulturam meruit; uxor autem ejus in sinistra ejus condita requiescit...

Or ce récit joue,dans la Chronique d'Abingdon,le même

rôle de propagande qu'une Vie de Saint anglo-normande. C'est un conte moral,qui prêche contre tout acte d'injustice envers l'abbaye. Ainsi que dans une Vie latine ou française, c'est la sainte patronne de l'abbaye (ici,la Vierge Marie), qui vient protéger sa maison contre l'ennemi rapace. De même qu'une famille de la gentry anglo-normande prêtait de l'importance à une généalogie,ou à un roman de famille, pour sauvegarder leurs privilèges héréditaires,de même, par ces récits moraux,les monastères anglo-normands cherchaient à rendre plus sûrs leurs droits et leurs biens.

Par coïncidence,cette affaire possessoire concerne Robert d'Oilgi Ier; et l'abbaye d'Abingdon,ayant déjà émis ce conte moral au sujet de ce baron,a aussi,peut-être joué son rôle dans la composition du roman de famille qui glorifiait les comtes de Warwick,descendants de ce même Robert... Il s'agit dans tous les deux cas de sauvegarder les intérêts de l'abbaye: d'une part,en soulignant la nature inviolable des droits monastiques,et d'autre part,en s'assurant une protection continue.

Ainsi (et cette coïncidence met bien en relief le sujet de cette Thèse),le phénomène social du roman de famille a des rapports très étroits avec celui de la Vie de Saint anglo-normande...(1)

---

1. Voir plus loin,au chapitre sur les Vies de Saints...

Après Robert Ier,les annales font mention des autres d'Oilgi: de Nigel,de Robert II,de Roger et de Guillaume. Il est évident que la famille reste patronne fidèle de l'abbaye; Nigel d'Oilgi atteste quelques chartes du roi Henri Ier,accordant à Abingdon l'île d'Andresey et la chapelle en l'île (1),l'église de Kensington (2),et d'autres biens encore. Nigel offre lui-même des terres à l'abbaye: les annales conservent avec soin une charte investissant Abingdon du fief de Woodmundlea,dans l'Oxfordshire;(3); et elles ajoutent que le sire Nigel a agi ainsi:

> ...ut ejus inter benefactorum monasterii specialius apud posteros haberetur memoria...

Nigel fait à Abingdon maints dons de ce genre; et les autres d'Oilgi poursuivent ce patronage généreux; et Miles Crispin,sire de Wallingford,s'y associe également, en tant que représentant de la seconde branche de la ligne de Wigod: avec sa femme,il donne à Abingdon des terres à Colnbrook,dans le Buckingham.(4)

Voilà pour le patronage des d'Oilgi. Nous avons déjà vu comment l'abbaye d'Abingdon a également joui de la

---

1. Chronicon Monasterii de Abingdon,ed.cit.II,52.
2. Ibid,II,56.
3. Ibid,II,67.
4. Ibid,II,pp.97,110.

bienveillance des comtes de Warwick. En effet,les rapports d'Abingdon avec cette maison remontent au temps de Thurkil de Warwick même: les annales nous présentent une charte de Guillaume Ier,laquelle confirme le don fait par 'Turkillus de Eardone' à l'abbaye de 'unum hidam in Cestretuna,et duas in Hylla'.(1)

Ce seront ces terres de Chesterton et de Hill,que revendiquera Henri deNeufbourg,et que conservera l'Abbé habile.(2) Cet Henri accorde ensuite à Abingdon sa protection féodale: témoin une charte ~~à~~ de confirmation qu'il dresse à l'intention de l'abbé,et qui déclare que,pour rester saisi de ses biens,un certain tenancier à Chesterton doit continuer à rendre à l'abbaye tout service requis...(3)

Ainsi,l'abbaye d'Abingdon,protégée à la fois de la famille d'Oilgi et de celle de Warwick,et investie de plusieurs fiefs sur le domaine de Wallingford,(4) a autant d'intérêt que les chanoines d'Osney à chanter les louanges de Warwick et de l'ascendance glorieuses des comtes. Nous ne saurons au juste laquelle de ces deux abbayes voisines s'est occupée de la composition de notre roman de famille: toujours est-il

---

1. Chronicon Monasterii de Abingdon,éd.cit. II,8.
2. Ibid,II,pp.20-21.
3. Ibid,II,137.
4. Ibid,voir à l'Index,II,pp.606-607.

qu'elles ont pu toutes les deux profiter de cette flatterie habile de la famille patronne. Nous avons vu comment l'un d'entre les ~~xxxxxxx~~ prieurs d'Oseney a porté le nom de 'Wigod'; et A.Ewert accepte sans question le rôle d'Oseney dans la composition de Gui de Warewic (Edition,pp.v-vi). Il faut cependant considérer aussi le cas d'Abingdon,à la fois pour démontrer les rapports également étroits entre cette maison et les familles baronniales intéressées,pour indiquer le besoin qu'ont eu ces moines d'Abingdon de ~~xxxxx~~ s'assurer une protection renouvelée,et,enfin, pour découvrir dans les annales d'Abingdon le conte moral, où figure Robert d'Oilgi Ier,premier grand bienfaiteur de l'abbaye,et qui sert (comme une Vie de Saint) à rehausser le prestige de la maison,et à prévenir d'avance tout autre persécuteur des conséquences de son acte impieux...

BUT DU ROMAN.

Citons d'abord A.Ewert:

> ...les contes de Warwick avaient intérêt à se créer un passé légendaire et national et à faire oublier l'expropriation sur laquelle leur maison était édifiée...(1)

Bref: Henri de Newburgh Ier profita de l'expropriation de Thurkil de Warwick; la façon,dont il gagna ses terres, fut donc précisément celle qui était en principe condamnée par toute la société anglo-normande....

Or le roman de Gui,destiné à flatter le plus possible la maison de Warwick,met en valeur l'alliance de cette famille avec celle d'Oxford-Wallingford. Tout roman de famille doit attribuer à la famille patronne un fondateur légendaire,ancien et héroïque; or,par cette alliance,les Warwick étaient en mesure d'"adopter" un ancêtre saxon authentique: Wigod de Wallingford (les d'Oilgi s'étant alliés par mariage à la famille saxonne,il n'était pas ici question de dessaisine,ou d'usurpation...). Par conséquent, le héros de notre roman s'appelle 'Gui',et il est sire de Wallingford.

---

1. Edition de Gui,p.vi.

Mais ixxsta il reste à l'auteur le devoir de faire disparaître tout souvenir de cette malheureuses exprpriation de Thurkil: ce qui se fait,effectivement,dans le contenu imaginaire de notre poème,où le rôle essentiel du thegn Thurkil est joué par 'Roalt,comte de Warwick'. Loin de déposséder ce comte de ses terres,le héros Gui deviendra son héritier légitime,en épousant sa fille. Ce coup généalogique est très bien conçu: car,non seulement il fait des anciennes terres de Thurkil le patrimoine légitime des comtes de Warwick,mais (en les personnes des deux ancêtres saxons authentiques: Wigod de Wallingford et Thurkil de Warwick - représentés dans le roman par Gui et par Roalt), il symbolise aussi l'union toute récente des maisons de d'Oilgi et de Newburgh.

Ainsi est comblée la flatterie du 'pedigree' des contes de Warwick. La famille patronne estxxx dotée d'un passé saxon glorieux,et son arbre généalogique est embelli par l'addition de deux thegns célèbres,qui ont eu l'extrême vertu d'avoir conservé leurs biens précieux après la Conquête...

Il va sans dire que le but principal et immédiat de notre roman est de créer pour la famille patronne un ancêtre vraiment légendaire. Le personnage de Gui de Warwick,tel qu'il est représenté dans le poème,estxxx donc une fiction... C'est un héros à la manière de Beowulf, relié arbitrairement à la tradition toujours prestigieuse de la grande bataille de Brunanburh - mais doté aussi de

toutes les qualités courtoises d'un preux chevalier du Moyen Age.

Quant au mariage de Margery d'Oilgi avec Henri de Newburgh II,il est symbolisé dans le roman par celui de Félice,fille de Roalt,avec Gui.~~deuxième~~ Tous les détails dans le poème sont évidemment imaginaires,mais ils servent bien, en effet,à souligner l'union historique des deux familles anglo-normandes. En fin de compte,l'auteur de Gui de Warewic, comme celui de Fouke FitzWarin,a pris quelques faits authentiques qu'il a ensuite transformés en fiction.(1)

Résumons: les comtes de Warwick ont eu intérêt à se voir célébrer dans une généalogie imaginaire,qui met en relief certains détails requis:

(a) Personnage de Gui: fondateur saxon,héros national,et sauveur de sa patrie.

(b) Descendance continue ~~depère~~ de père en fils - 'pedigree' qui remonte à l'époque saxonne.

(c) Titres et biens devenus patrimoine légitime...

Nous verrons à la fin de cette étude sur Gui de Warewic, comment la famille patronne adoptera de tout coeur ce Gui et

---

1. Voir au chapitre suivant,sur l'historicité du texte.

sa ligne glorieuse, si apocryphe. Passons maintenant à une discussion du texte de Gui de Warewic - à commencer par une considération de cet élément historique, auquel nous venons de faire une allusion sommaire.

LE TEXTE: HISTORICITE DE 'GUI DE WAREWIC'.

Il faut avouer que le caractère strictement historique de Gui de Warewic est assez modeste; en effet, au contraire de Fouke FitzWarin, le roman est un ouvrage de pure imagination. Néanmoins (comme l'on l'a vu au chapitre précédent), on peut relever de l'action fantastique quelques détails d'ordre historique, concernant pour la plupart les prétendues origines saxonnes de la famille anglo-normande, ou bien portant sur des personnages authentiques.

(a) Le personnage de Thurkil de Warwick, par exemple, se trouve représenté dans le poème par le comte Roalt:

...En Engletere uns coens esteit,
En Warewic la cité maneit;
Riches ert e de grant poeir,
Cointes e sages, bon chevaleir;
...Coens esteit de mult grant pris,
Sires ert de tut les pais;
De Oxeneford tote l'onur
Sue esteit a icel jur;
De Bokingeham, de tut le cunté,
Sires en icel tens esteit clamé.
Li coens Roalt out a nun;
Mult par esteit noble barun...(1)

---

1. Edition de Ewert.

Roalt tient donc à lui seul ces fiefs qui dans l'histoire appartenaient à Thurkil et à Wigod: les villes de Warwick et d'Oxford,et le comté de Buckingham. Le poète a voulu montrer ces terres familiales réunies,dès le début, en un grand domaine héréditaire; et,nous le verrons plus tard,le mariage de Gui avec Félice a lieu,lui aussi,tout au commencement de l'action 'généalogique',et non pas à la fin du roman.

Il s'agit là,comme dans Fouke,d'une transformation avantageuse de l'histoire,dans le but de glorifier le mieux possible la famille patronne. Tout détail gênant doit disparaître: le roman souligne donc l'héritage saxon,sans mentionner l'expropriation de Thurkil; et le poète rend à l'affaire un aspect tout à fait légitime,en fabriquant ce mariage de Gui avec la fille de 'Roalt-Thurkil'. Il a su transformer ici en une ligne idéale les deux maisons saxonnes de l'histoire: si Roalt par son titre représente Thurkil,alors le mariage de Gui (tout en symbolisant l'union des deux familles anglo-normandes) rappelle aussi le mariage authentique de Robert d'Oilgi Ier avec la fille de Wigod de Wallingford...

Le poème rend donc au 'pedigree' de Warwick un caractère impeccable[1] en tant que haut personnage saxon,Roalt

---

1. Nous verrons en effet plus loin (en discutant l'oeuvre pseudo-historique de John Rous,historiographe du XVe siècle) comment la famille des comtes de Warwick insistera sur l'historicité d'un mariage bien imaginaire d'Henri de Newburgh avec une fille de Thurkil...

joue un double rôle généalogique: celui de Thurkil,et celui de Wigod. Beau-père du héros,il témoigne de la noble souche anglaise de la maison de Warwick...

On comprend bien pourquoi le poète n'a guère osé appeler ce personnage 'Thurkil'; mais,d'où vient ce nom de 'Roalt',prénom plutôt breton que saxon ?(1) Faute de preuves supplémentaires,tout ce que l'on puisse dire sur ce détail énigmatique,c'est qu'il est possible qu'il y ait là quelque allusion perdue à l'ascendance armoricaine de Brian FitzCount,fils d'Alan de Bretagne,et autre ancêtre célèbre de la famille patronne...

(b) 'Héralt d'Arderne'. Bien que ce personnage soit imaginaire (c'esten effet le vrai type de 'tuteur-compagnon' de tout héros de roman d'aventures),son nom semble avoir quelque rapport avec le thegn Thurkil de l'histoire: car, celui-ci,dessaisi de ses terres de Warwick,est nommé dans les annales 'Turchillus de Eaxrdene','Turchillus de Ardene'(2). Voilà un vieux nom de famille,qui tire són origine du premier domaine de la maison saxonne,dans la partie nord du comté de Warwick. L'introduction dans le roman de ce titre sert à rehausser le caractère 'authentique' de l'ascendance saxonne de la famille anglo-normande.

---

1. Voir H.L.D.Ward,Catalogue of Romances (Londres,1883) I,p.474: 'Guy of Warwick'.

2. Chronicon Monasterii de Abingdon,ed.cit.,II,pp.8.20,21.

En plus: ce Héralt est le fidèle compagnon de Gui,avec qui il partage bien des aventures chevaleresques; et c'est lui qui sera investi de l'honour de Wallingford par Gui devenu sire de Warwick (vv.7409-22). Ces deux héros vont donc de pair,pour être bien symboliques des branches anglaises de la famille patronne: de la ligne de Wigod,et de celle du thegn d'Arden.

(c) Le père de Gui s'appelle 'Sequart' (vv.117,201,et seq.); et ce nom est peut-être encore une allusion confuse à la ligne de Thurkil. Dessaisi du domaine de Warwick,le thegn saxon restait toujours en possession de ses anciennes terres d'Arden. Son fils afné qui,à sa mort,hérita de ce domaine,s'appelait: 'Siward'.(1). Comme l'auteur de Fouke FitzWarin,notre poète n'a guère voulu respecter une chronologie précise: il a distribué à tout hasard les quelques faits historiques,qui se laissent entrevoir dans son oeuvre; et il est bien possible qu'il ait ainsi baptisé le père de Gui du prénom authentique du fils de Thurkil....

(d) Félice,fille de Roalt,et femme de Gui. Bien qu'étant un personnage de pure convention littéraire ('fière',et 'fille de roi'),elle aurait aussi quelque rapport nominal avec la lignée saxonne de Thurkil: car il semble que la fille dudit Siward d'Arden se soit appelée, précisément,'Filicia'...(2) Le poète aurait donc honoré

---

1. Ward,op.cit.,I,474-8; DNB,'Arden'; ce Siward devait fonder la grande famille d'Arden.

2. Ward,op.cit.

l'héroïne de son roman du nom de la petite-fille de Thurkil de Warwick.

On peut aussi comparer la piété exemplaire de Félice (1) avec les actes également pieux d'Edith Forne,femme de Robert d'Oilgi II (2).

(e) Nous arrivons enfin au personnage de Gui de Warwick lui-même,héros du roman. Par son prénom,il représente Wigod (ou,plutôt;quelque ancêtre légendaire de l'échanson du Confesseur): c'est lui,d'ailleurs,qui tient l'honour héréditaire de Wallingford; son père Sequart

93 ...En Walingeford nez esteit,
Tut le pais a lui apendeit...

- et,plus loin,Gui devient à son tour sire du domaine:

...Gui al rei ad congé pris,
Alé d'en est en sun pais;
A Walingford s'en est alé,
7412 Ses homes de l'honur i ad trové...

Pour le reste,en ce qui concerne son caractère,Gui n'a absolument rien d'authentique: c'est un personnage chevaleresque,créé pour embellir l'arbre généalogique de la (double) famille patronne. Il y a deux détails,cependant,dans les

---

1. Voir plus loin,au chapitre sur le caractère religieux du poème: pendant la longue absence de son mari,la dame Félice se montre très libérale envers toutes les abbayes de la région...

2. Voir plus haut,p.228.

exploits héroïques de Gui,qui semblent un peu historiques, quoi que confus:

A.Ewert déclare que,pour créer le personnage de Gui, notre poète

> ...s'est souvenu aussi de Brian FitzCount,qui épousa vers 1113 la veuve de Miles Crispin et qui se distingua par sa défense acharnée de Wallingford (1139). La vie légendaire de Brian offre des analogies frappantes avec celle de Gui...(1)

Comparons ce phénomène avec l'historicité de Fouke: tout comme celle de FitzWarin,la maison d'Oxford-Wallingford pouvait se vanter d'un ancêtre,dont les aventures authentiques étaient bien dignes d'être introduites,sous une forme quelconque,dans un roman de famille. Mais il convient de se demander si Ewert,qui ne précise pas davantage,a raison: est-il en effet probable que quelques-uns des épisodes du roman se fondent sur les exploits légendaires de Brian, partisan de Mathilde contre le roi Etienne ?

Il serait certes sans valeur de rapprocher quelques lieux-communs du roman des épisodes de la vie du Fitz-Count: il est vrai que,d'après la tradition,Brian serait parti en croisade,et que Gui en fait de même (v.7862); il est vrai que Brian a porté un secours héroïque à l'impératrice Mathilde,et que Gui,non moins galant,délivre de plus

---

1. Edition de Gui,pp.iv-v.

d'un danger la belle Osille, amante de Thierri (vv.4785ff, 6377ff); mais Gui de Warwick ne fait absolument rien qui ne soit pas dans la tradition conventionnelle et banale du roman d'aventures... On aura donc tort à reconnaître dans ces épisodes des scènes de la vie de Brian FitzCount.

. . .

Le mieux qu'on puisse dire, c'est qu'en introduisant dans son récit des descriptions détaillées de la défence de châteaux-forts assiégés, le poète a pu s'inspirer, vaguement, de l'histoire célèbre de la défense de Wallingford par B Brian FitzCount. Prenons, par exemple, l'épisode où l'Empereur d'Allemagne assiège Gui, Héralt et le duc Seguin (vv.2456ff): tout cela correspond, si l'on le veut, aux vains assauts livrés par Etienne contre Brian dans le château de Wallingford:

...La cité mult tost assaillirent;
Lancent espez e traient archers,
Envirun destendent areblasters,
Muntent escheles, traient de crocs,
D'assaillir n'unt unques repos;
De peres gettent, e de mangeneals,
Les murs abatent, qui tant sunt bels;
Cil dedenz ben se defendent.
A cels defors fer estuz rendent.
Li Aleman, a icel jur,
I morurent a grant dolur.
Ferement ont assailli la cité;
A cel jur n'unt rient espleité.
Al seir se sunt retrait ariere;
Mult en est dolenz li emperere
Qu'il ne se pout d'els venger,
Ne de la cité espleiter;
La cité fait chascun jur
Assaillir par grant vigur.

Mais li dux e Gui e Herault
As suens funt meint fort assalt...

- lisons plus loin,également,la description d'un siège de la ville même de Wallingford; ici,si l'on le veut,le rôle historique du FitzCount semble être joué par Edgar,sénéchal de Héralt,et gardien de la ville pendant l'absence de son maître:

...Quand li dux Hodred oi aveit
Ke Heralt d'Ardene alé esteit,
L'ost de Cornewaille ad assemblé,
Le seneschal Edgar ad asegé
En Walingford,la forte cité,
Le pais envirun ad degasté;
Mais Edgar noblement se defendi
Cum chevaler vaillant e hardi:
Soldeiers par la terre manda,
Or e argent asez lur dona;
Les citez e les chastels lur seignur
Defendi cel an a grant honur,
Qu'il unques rien ne perdi,
Tant noblement se defendi...

Mais,cela dit,on n'a pas le droit de prendre ces épisodes très banals,si réalistes,pour des allusions précises à l'exploit de Brian FitzCount: ils ne le représentent point. Disons que,tout au plus,il est possible que cet exploit devenu légendaire les ait suggérés au poète; et passons à un troisième extrait,déjà cité,qui semble bien plus valable: c'est l'extrait où l'on parle de l'état délabré de la ville fortifiée de Wallingford. Ici,le poète semble faire une allusion indirecte à la défence de Wallingford contre les assauts du roi Etienne; des marchands russes

arrivent en Angleterre:

...Tant qu'il vindrent a Walingford,
Qui uncore est delez Oxeneford;
Cité ert forte e close de mur,
De grant noblesce ert a icel jur;
Puis fu ele destruite par guere,
Que fu entre Heralt e le rei de la terre,
Tote ert a terre acravantee;
Unc ne fu puis tant ben estoré...

- 'le rei de la terre',c'est Etienne;

et nous n'avons qu'à substituer le nom de 'Brian' aux à celui de 'Heralt',pour que l'analogie historique nous saute aux yeux. Voilà le seul épisode,en effet,qui rappelle la carrière mouvementée de Brian FitzCount.

Le dernier fait historique que l'on puisse en toute confiance reconnaître dans le texte,concerne l'épisode le plus célèbre du roman - l'épisode qui devait à lui seul assurer la célébrité légendaire de Gui,héros national: c'est le fameux combat avec le champion danois Colbrant.

Voulant faire de son héros le sauveur de sa patrie, le poète a eu l'idée d'associer Gui de Warwick à un jour faste des annales saxonnes: à celui de la célèbre bataille de Brunanburh,où les Anglais,sous leur roi Athelstan,remportèrent en 937 une victoire décisive sur une armée d'Ecossais,d'Irlandais et d'envahisseurs vikings.

Or il convient d'insister sur le fait incontestable que le rôle de Gui dans cette bataille est de pure invention anglo-normande,et que l'adversaire géant de notre héros

n'est que le 'Goliath' de convention littéraire.(1) L'historicité de cet épisode ne se trouve pas chez les personnages mythiques de Gui et de Colbrant. Néanmoins,tout dénaturés qu'ils sont,certains faits bien historiques se laissent voir dans le texte:

Nous voyons d'abord le roi Athelstan,qui

...L'ost de sa terre ad tut somuns,

---

1. Voir M.Deutschbein,Studien zur Sagengeschichte Englands (Cöthen,1906),pp.216-64. Nous n'avons point affaire ici à une 'Chanson de Brunanburh',conservée par notre poète,ni à quelque vieille tradition anglaise ou danoise d'un combat épique entre Saxon et Viking:

(a) Aucune version de la Chronique anglo-saxonne ne fait mention de ce champion Gui,dont la légende n'existe pas avant le milieu du XIIIe siècle (et qui ne peut donc être que l'invention du poète anglo-normand).

(b) D'ailleurs,l'idée même du 'combat judiciaire' fut inconnue en Angleterre à cette époque saxonne. (Notons,cependant,que le combat singulier,le 'Holmgang',fut bel et bien connu; et que les versions anglaises de Gui (XIVe s.),qui font de ce combat judiciaire anglo-normand une lutte corps à corps sur une île,s'inspirent nettement de cette tradition du 'holmgang',plus compréhensible,peut-être,aux oreilles anglaises qu'une institution chevaleresque d'origine normande. Voir M.Ashdown,'Single Combat in Anglo-Saxon Cycles',dans Mod.Lang.Rev. XVII (1922),124ff.)

(c) Enfin,les détails de ce combat sont trop évidemment calqués sur le 'genre épique',pour provenir d'une tradition saxonne authentique... Notre poète a puisé,non pas à quelque tradition historique et orale,mais,tout simplement,à la littérature de son prpre temps; ~~xixxi~~ Signalons qu'en ce qui concerne l'épisode entier,nous avons affaire à un motif qui reparaît notamment dans Le Moniage Guillaume: dans l'épisode d'Ysoré,où Guillaume d'Orange,ermite,revient au monde combattre le géant Ysoré,ravageur païen de la douce France; après l'avoir tué,

Dux e cuntes e baruns
E tuz que poent armes porter.
Car unc n'out si grant mester.
E ses evesques e ses abbez
E de sa terre tuz les chasez
A Wincestre sunt tuz assemblé...
...Car de Denemarche li reis Anelaf
Et de Suadthede li reis Gunlaf
En ceste tere sunt venuz
Od quinze mil escuz,
La terre dewastent e le pais...

Après la victoire de Gui sur Colbrant, les Vikings, vaincus, quittent l'Angleterre:

...La veissez Daneis tel duel faire,
Mult est li reis Anelaf dolent,
Ensemble od lui tote sa gent;
A lur nefs repeirent hastivement,
Entrez i sunt, si unt bon vent,
En Denemarche sunt repairez,
Mult sunt mornes e edolez...

Ainsi, dans cet épisode très banal, se trouvent tout de même les trois personnages de l'histoire, qui ont joué les rôles principaux dans la bataille de Brunanburh: à savoir, le roi Athelstan, et ses adversaires danois, les cousins Olaf Sihtricson ('Anlaf' Cuaran), et Olaf Guthfrithson ('Gunlaf').(1) Nous discuterons au chapitre suivant la signification de leur présence dans le roman.

Guillaume repart vers son ermitage.(Le Moniage G. II, éd. Cloetta, SATF (Paris, 1896-99), vv. 4620-6546).

1. Notons aussi l'historicité des paroles de Héralt renseignés des menaces des Danois:

...Mi ancesur ja ne dissient
Que Daneis jadis dreit aveient
En ceste terre, mes mult ad tens;
Puis la perdirent la lur genz,
En bataille furent puis ocis,
Morz e destruiz e malbailliz...

- allusion (si exigüe) à la 'Danelaw'. Il est donc vrai que l'auteur a emprunté quelques détails à l'histoire anglaise; mais il ne l'a fait que pour doter son oeuvre d'un caractère authentique et bien 'saxon'.

CARACTERE ANGLAIS DE 'GUI DE WAREWIC'.

Ce thème découle directement de celui de l'historicité. Par ce caractère insulaire de Gui, le poète anglo-normand dote la maison de Warwick d'un passé légendaire, et surtout national - bref, d'origines saxonnes bien plus anciennes et plus prestigieuses que celles qu'elle ne pouvait à juste titre réclamer, par Wigod ou par Thurkil. En plus, en soulignant la grande prouesse du héros patriote (comme Alfred sauveur de son peuple), l'auteur fait oublier, non seulement l'expropriation de Thurkil, mais peut-être aussi le fait que ces deux thegns avaient trahi leur cause pour collaborer avec les Normands conquérants...

Mises à part ces raisons particulières, le poème (comme les autres romans de ce genre) est vêtu d'un caractère tout saxon afin de relier la famille patronne au passé « anglais.

Ce 'patriotisme' se concentre surtout sur deux épisodes principaux, où l'ancêtre héroïque se montre champion de sa patrie. Voilà un exploit requis de tout héros de roman de famille; mais, dans Gui de Warewic, l'introduction d'un

épisode fondé tant soit peu sur la bataille historique de Brunanburh (1) met davantage en valeur ce motif de convention.

Le but de l'auteur,en associant son héros à cette bataille glorieuse,est donc bien évident:

> ...Quant au fameux combat singulier entre Gui et Colbrant,il est sûrement l'invention du poète qui, s'inspirant du Moniage Guillaume,ramène son héros déguisé en pèlerin et le met aux prises avec le champion des Danois. Peu lui importe qu'Anelaf n'ait jamais assiégé Winchester,et que ce ne soit pas à Winchester que se place la bataille de Brunanburgh. L'essentiel pour lui était de faire de son héros le sauveur de la patrie et de lui prêter une grandeur légendaire... Ainsi s'explique la couleur historique de ce roman...(2)

Ainsi,Gui porte secours au roi et au peuple saxon: champion élu d'Angleterre,il abat le géant Dolbrant. Le poète a soin d'insister sur le fait que le sort du pays entier reste entre les mains du chevalier,et que seul ce dernier s'oppose à la domination danoise: Anelaf,l'orgueilleux,

10813 ...Al rei Adelstan ad mandé
Qu'il li claime quite ceste regné
U sun home en devienge e sun afié...
...E s'il içe ne volt granter,

---

1. Le poète a pu chercher dans une chronique latine les noms propres authentiques qu'il introduit dans son récit; quant à l'épisode lui-même,répétons que c'est purement de la littérature héroï-épique qu'il s'est inspiré...

2. Ewert,Edition de Gui,p.vii. L'épisode du Moniage,auquel Ewert fait allusion,est celui,cité plus haut,d'Ysoré, dans la seconde rédaction en vers.

Dunc troisse tost un chevaler
Qui encontre le suen voille entrer,
Erralment sanz demorer,
En bataille,pur dereidner
Le dreit le rei,sun seignur...

Athelstan a beau chercher son champion de parmi les barons assemblés: nul d'entre eux ne sort du rang. Enfin, une vision céleste prévient le monarque de l'approche prédestinée d'un pèlerin (c'est Gui),qui seul pourra vaincre Colbrant.

D'abord,toujours fidèle à son serment pacifiste,Gui refuse de se battre: mais,devant les prières du Roi et des comtes du royaume,il se laisse fléchir:

...Quant Gui ad le rei esgardé,
Ki a ses piez li ad merci crié,
Ensemble od lui l'altre barné,
Qui tendrement unt des oilz ploré:
'Sire,fait Gui,ore vus levez!
Quant issi tuz me requerez
Que pur vus la bataille face,
E jo la ferai od la Deu grace...'

Le combat qui s'ensuit nous est dépeint en tout détail (vv.11021-11271); comme il en convient au champion des Anglais,Gui s'habille d'armure magnifique (v.11023ff); et le combat lui-même est naturellement d'ordre épique: Gui transforme l'adversité en une victoire éclatante,et d'un seul coup de hache,il tranche la tête à Colbrant (vv.11268-70). Il va sans dire que dans cette lutte,comme dans toutes celles dont le roman est parsemé,Gui se comporte en preux chevalier de convention,très digne d'embellir le 'pedigree' de la famille patronne...

Gui ne se contente pas de porter secours une seule fois à sa patrie menacée. Dans tout roman de ce genre, le héros doit, presque obligatoirement, se battre avec un dragon monstrueux... Or Gui s'acquitte de ce devoir supplementaire dans un épisode antiérieur qui accuse lui aussi un caractère bien saxon: car ce combat entre Gui et le monstre, qui ravage la Northumbrie, ressemble un peu, dans son contexte insulaire, à celui entre le héros Beowulf et Grendel. Qui plus est: ce dragon menace l'Angleterre - témoin la très mauvaise nouvelle que reçoit le roi Athelstan des messagers arrivés à la Cour:

...Al rei unt dit: Sire, entendez,
Dures noveles ja orrez:
Si vus conrei tost n'en pernez,
Vostre terre tote perderez;
Venuz est en vostre terre
Une beste de mal aire,
Del realme vint de Yrlande
En la terre de Northumberlande.
N'ad un sul home remis
Qui ne seit afolé u ocis,
Si cels nun qui sunt eschapez
Par aventure as citez;
Les bestes mangue e la gent...

- ce dragon est d'un aspect affreux:

...Plus ad le col gros que un tor,
Plus est neir que n'est un Mor,
Led est e grant e trop hidus,
De l'umbril amunt tot eskerdus...

Comme l'on pouvait s'y attendre, Gui (qui vient de rentrer en Angleterre après une absence de sept ans) sort du rang, et réclame l'honneur d'être le champion de son pays:

...Sire, fait Gui, n'en pensez!
Ja mar de ço en dute serrez.

En Northumberlande m'en irrai;
Se la beste trover i purrai,
Si Deu plaist,mult ben la veintrai,
Car cumbatre me i voldrai...

Ainsi,comme Beowulf,Gui part à la recherche du dragon. Et,comme l'épisode de Colbrant,cette entreprise pour la défense du royaume est décrite en détail,si de façon conventionnelle: prière sur le champ de bataille; âpre combat qui tourne d'abord cont e le héros; effort suprême de la part de Gui; et enfin dernier doup d'épée qui tue l'adversaire redoutable (vv.7328-94). Gui rentre à York,pour la première fois sauveur de sa patrie.

Mis à part ce grand rôle national de Gui,d'autres détails encore prêtent au roman un air 'antique'; des personnages saxons,à commencer par celui du roi Athelstan. Notons que Gui de Warwick (comme les FitzWarin) est toujours en grande faveur auprès du souverain anglais:

...Cum il ert a Everwic venu,
A mult grant joie i est receü;
Li reis encontre lui est alé
Od les bürgeis de la cité,
Li reis li fait joie mult grant,
Braz a braz vont entreparlant;
A merveille l'esgardent de la cité,
Pur ço qu'il ert tant preisé...

- voilà un détail essentiel (si conventionnel),destiné à flatter davantage la maison patronne...

Le caractère bien anglais du roman est rehaussé par l'introduction du personnage bien saxon d'Edgar (sénéchal

de Héralt)(1),et par l'allusion aux deux villes capitales saxonnes de Winchester ('Wincestre',v.10783 et seq.),et de York ('Everwic',v.7231 et seq.). Notons également que, dans la dernière partie du roman,le fils de Gui ('Reinbrun', v.8990 et seq.) et celui de Héralt ('Aselac',v.12835 et seq.), portent tous les deux des noms qu'on reconnaît comme nordiques ou germaniques,et qui respirent l'ancien temps,et le monde de la 'saga'... Pourquoi le poète a-t-il baptisé le fils de Gui de Warwick de ce nom héroïque de Reinbrun,sinon pour insister sur la vieille souche de la famille ? (Aucun membre de la maison de Wigod,ni de celle de Thurkil,n'a ,paraît-il,porté ce nom.)

Voilà pour le contenu 'saxon' de Gui de Warewic; mais le roman entier respire un patriotisme général,dans maintes allusions a l'Angleterre.lieu de naissance et patrie chérie desx personnages principaux. Ainsi Gui lui-même:

...Sire,fait Gui,ja l'orrez:
Engleis sui,sacez de fi;
8276 En Engleterre,la fui nurri...

- et ainsi son compagnon:

11703 ...Heralt ai nun,nee d'Engleterre...

- et ainsi son fils Reinbrun:

...En Engleterre la fu né,
12084 En Warewic,une bone cité;
Fitz fu a un barun preisé,
Gui de Warewic fu apelé...

---

1. Notons aussi l'entrée en scène momentanée du duc de Kent (v.10919) et du comte de Leicester ('Leycestre', v.12779).

Aselac,fils de Héralt,déclare à son tour que:

...En regne d'Engleterre fu né,
12772 En Walingeford,une cité...

Notre héros Gui a le mal du pays:

...Sire quons Terri,Gui ad dit,
7144 Desore m'en irai sanz respit
En mun pais,en Engleterre,
De aler i me ne puis retraire...

- et encore:

...Desore se volt Gui aprester,
5068 En Engleterre voldra aler...

Bref,malgré son contenu imaginaire,et malgré son action très conventionnelle,le roman de Gui de Warewic prend une allure anglaise pareille à celle du roman (plus historique) de Fouke Fitz-Warin. La qualité nationale de Gui de Warewic est même plus marqué que dans d'autres romans de famille; car,après tout,la maison des comtes de Warwick pouvait à juste titre se vanter de certaines origines saxonnes.

Gui devient donc un héros tout insulaire,à la manière épique de Beowulf. Depuis l'étude sérieuse de Max Deutschbein (1),l'on est d'accord pour croire que l'auteur n'a guère transformé en un roman d'aventures français quelque vieille tradition saxonne. Mais,le fait que les premiers historiens modernes,tel Sir William Dugdale (Antiquities of Warwickshire,1656),ont accepté pour vrai le rôle joué par

---

1. Studien zur Sagengeschichte Englands,op.cit.

Gui à Brunanburh,et qu'un débat savant a jamais pu avoir lieu,au XIXe siècle,sur l'historicité des exploits du héros, et sur l'existence possible d'un 'chant populaire saxon'(1) - tout cela est preuve patente de l'efficacité de cette oeuvre de propagande généalogique qu'est ce <u>roman de famille</u> anglo-normand. Nous verrons dans un chapitre suivant comment l'existence de plusieurs versions anglaises,fondées toutes, plus ou moins,sur l'original anglo-normand,témoigne davantage de ce succès extraordinaire.

Rappelons que vers le milieu du XIIIe siècle, l'Angleterre était devenu un Etat plus indépendant et plus introverti qu'autrefois,grâce surtout à l'affaiblissement des vieux liens avec l'Europe continentale. Peu après,vers 1270,la constitution du Parlement,et la politique extérieure du premier Edouard,devaient faire du pays une nation anglaise consciente.(2) Il est tout naturel que ce patriotisme croissant (qui remonte,peut-être,à la bataille de l'Etendard,mais qui ne fleurit,effectivement,qu'à partir de la seconde moitié du XIIIe siècle) se trahisse dans la littérature du temps (3) - surtout,dans des ouvrages

---

1. Voir G.Ellis,Specimens of the English Metrical Romances (Londres,1843),p.487; H.L.D.Ward,Catalogue of Romances,op.cit., I,p.471ff; A.H.Billings,Guide to Middle English Metrical Roms., N.Y.1917,op.cit.,p.24ff.

2. Voir F.M.Powicke,The XIIIth Century,op.cit.,pp.527-8.

3. - il se trahira,également,dans la renaissance et le triomphe de la langue anglaise... Dans un bref à l'intention de ses barons parlementaires,en 1295,Edouard Ier parle du 'but détestable' du roi de France: c'est l'extirpation de la langue anglaise... (Voir A.C.Baugh,History of the English Language (Londres,1951),pp.157-59.)

spécialisés, tels les romans de famille anglophiles; et que, par conséquent, Gui de Warwik et Fouke FitzWarin (composés tous les deux vers cette même époque), expriment ainsi ce vif sentiment de patriotisme anglais.

GENEALOGIE ET FEODALITE DANS 'GUI'.

Dans Gui de Warewiu, comme dans tout roman de famille, ce double thème de la ligne glorieuse, et des droits féodaux et héréditaires de la maison patronne, figure tout au premier plan. Sont exposés (dès le début) à la fois le haut parage des comtes de Warwick, et des renseignements sur les premiers fiefs de la famille - le tout traduit en des termes littéraires; d'abord, la ligne de Warwick:

...En Engletere uns coens esteit,
En Warewic la cité maneit;
Riches ert e de grant poeir,
Cointes e sages, bon chevaleir...

- en dotant ce haut personnage des nobles attributs de convention, le poète tient à impressionner ses auditeurs par la gloire chevaleresque de ce fohdateur parfait de la maison patronne:

...Riches ert d'or e d'argent,
De dras, de seie, de veisselement,
De forz chastels, de riches citez;
Par tut le regne ert mult dotez...
...Coens esteit de mult grant pris,
Sires ert de tut le pais;
De Oxeneford tote l'onur
Sue esteit a icel jur;
De Bokingeham, de tut le cunté,
Sires en icel tens esteit clamé.
Li coens Roalt out a nun;
Mult par esteit noble barun...

Sa fille Félice, type de 'fière' de la littérature courtoise du Moyen Age, est partout célébrée par sa grande beauté.

Le poète passe ensuite à la maison de Wallingford; et il invente dans son roman un rapport féodal entre les deux familles: Sequart de Wallingford étant le sénéchal de Roalt, son fils Gui est vassal du comte. Héritier du seul fief de Wallingford (1), le héros du poème commence donc sa carrière sur un échelon inférieur de la société féodale. Néanmoins, l'auteur doit le montrer issu de bonne famille:

...Del seneschal voldrum parler,
Ki mult ert corteis e sagex.
Home fud de grant parage;
Riches ert e de grant valur,
A icel tens n'i out meillur...
...En Walingeford nez esteit,
Tut le pais a lui apendeit,
Pur ço fud il nobles e fier,
Tant bon n'aveit deça la mer...

Sequart est donc gardien fidèle des intérêts de son seigneur:

...Tote la terre a sun seignur
Gardat a si grant honur...

- et l'auteur ne manque pas de parler, en termes également chaleureux, du fils:

...Icest Sequart un fiz aveit,
Curteis e sages mult esteit...

---

1. Les autres terres de Wigod étant attribuées, dès le début de l'histoire, au comte de Warwick.

Cet épisode chevaleresque,dont les détails correspondent autant à la convention littéraire qu'à la convention féodale authentique,marque le premier pas requis dans la carrière glorieuse du héros; sur ce point,encore,le <u>roman de famille</u> va de pair avec le simple roman d'aventures.

Créé chevalier,mais rejeté toujours par la cruelle Félice,Gui part (comme Fouke FitzWarin) à la recherche de 'pris e los' : il y participe à bien des tournois,et ne tarde pas à se faire valoir partout en Europe.

Le poète se met ensuite à nous raconter les aventures chevaleresques de son héros. Gui porte secours au duc Seguin de Louvain,contre l'empereur d'Allemagne; et puis réussit à réconcilier les deux adversaires féodaux. Reconnaissants, les deux partis offrent au chevalier anglais des terres et des biens considérables:

'...Demi mes chastels e mes citez,
E du Luvein demi l'onur,
Vus durrai hui a icest jur.'
Gui prent congié,si s'en va;
Li duc de pité en plura.
Li emperere s'en est parti,
Ensemble od sei en mena Gui;
Chastels li offre e citez,
Granz honurs e riches fez;
Mais il receivre nes xxx voleit...

- à noter l'insistance sur ces offres de fiefs au héros du <u>roman de famille</u>. Gui,cependant - xxx toujours comme Fouke - refuse ces riches dons. De même qu'il ne convient pas au héros des FitzWarin,toujours dépossédé de ses biens héréditaires,d'accepter d'autres terres

à l'étranger,de même Gui tient surtout et avant tout à gagner Félise,et,avec elle,l'honour capital de Warwick. C8est donc ce domaine,héritage de Roalt,qui doit être de toute première importance dans le poème.

D'autres héros de romans de famille,notamment Boeve de Hamtone,acceptent bien des titres exotiques; et,en effet, Reinbrun fils de Gui finira par accepter pour la famille des honneurs étrangers (v.11837ff), Quoi qu'il en soit, le principal,c'est que ces offres féodales,acceptées ou non, servent naturellement à rehausser le prestige du héros.

Notons aussi,en passant,le caractère féodal très x réaliste de cet épisode,où le duc Seguin fait la paix avec son Empereur: vassal révolté,Seguin comparaît devant son seigneur lui crier merci:

2696 ...En sa main porte un raim d'Oliver,
Par les rues en va nuz piez...
- il s'humilie devant l'Empereur:
2709 'Ne voil suffrir vostre guere,
Ainz vus larrai tote ma terre;
E hors del regne m'en irrai...'

Les barons assemblés parlent tous pour Seguin repenti. En bon souverain,l'empereur s'incline devant les justes arguments de ses 'hommes',et se réconcilie avec le duc; il scelle l'amitié renouvelée par une offre prudente dix d'alliance:

'...Sire duc,mult vus puis amer;
Desore vus voldrai femme doner,

Une pucele nece,que jo ai,
Par grant amur la vus durrai...'(1)

Cet incident nous indique de nouveau l'importance que prêtait la société anglo-normande à la stabilité de l'ordre féodal. Ici (comme dans les chansons de geste de Girart de Roussillon,de Raoul de Cambrai et de Gormond et Isembart),c'est le vassal qui a rompu le pacte féodal,en s'opposant sans justification à son souverain... Rappelons que,dans bien des scènes pareilles,le roman de famille prend la forme d'un conte moral qui prêche la justice féodale,l'harmonie sociale et la jouissance paisible de biens et de droits héréditaires...)

Gui vient ensuite au secours de l'empereur de Constantinople,contre Cosroin,neveu belliqueux du sultan de Coisne (i.e.,Konieh,en Asie Mineure); par conséquent,

...L'emperere pur Gui enveit,
Mult l'en honure cum faire deit.
'Gui,fait il,mult vus puis amer,
Ma fille vus voildrai doner;
Hume estes de grant valur,
Aprés mes jorz sees empereur;
Cels que a mei sunt entendant
A vus seient tut altretant...'

- et,encòre une fois,malgré les intrigues

1. Ce moyen de s'assurer une loyauté continue fut bien-connu dans le monde féodal: témoin,par exemple,l'acte conciliatoire du roi Guillaume le Conquérant qui,peu après Hastings,maria sa nièce Judith avec Waltheof,ancien thegn révolté... (Voir,entre d'autres sources,F.Stenton,Anglo-Saxon England (Oxford History of England II),p.602.)

d'un sénéchal rancunier:

'...Ça vien,bel duz amis!
Fait li emperere Hernis,
Gui,d'icest dí en trente jurz,
Faire vus voldrai mult granz honurs:
Ma fille doner vus voldrai...'

Gui semble prêt à accepter cette récompense (v.4108), et il parcourtle royaume,en compagnie de l'Empereur,afin de restaurer les villes saccagées par les Païens; après quoi,l'Empereur répète son offre:

'Gui,fait l'emperere,ça venez!
Ma fille vus doins,si la pernez,
Demi ma terre ensemble od lui,
Ço vus ottrei,sire Gui;
Aprés mes jurz emperere seiez,
Devant mes baruns le grant aiez...'

- mais,à l'ultime heure,Gui se souvient de sa bien-aimée Félice: il sait bien qu'après tout il ne pourra accepter ni la main de la princesse,ni le royaume en dot. Malgré les protestations de Héralt:

'...Se la fille l'empereur prêssez,
Riches e poissanz remaindriez,
Aprés lui fuissez empereur,
Mult par vus fait Deus grant homur:
El mund ne serreit un si vaillant,
Ne tant riche ne tant poissant,
Tiels mil baruns en avriez,
Qui plus unt chastels e citez
Que n'ad li quons Rualt li ber...'

- Gui reste enfin fidèle à sa Félice.

Après avoir été obligé de tuer le sénéchal du royaume,trop jaloux,(vv.4333-4426) il sait aussi qu'il risque de s'attirer la haine d'autres nobles. Il prend donc congé de l'empereur,

qui pleure chaudement:

...Ses granz tresors fait puis ovrir,
Gui les abandone a pleisir;
Mais il rien prendre ne deigna,
Des Sarazins assez conquis a...

- Gui n'accepte donc pas la richesse de Constantinople; notons,cependant,comment le poète a toujours soin de souligner,au cours de cet épisode,tous ces détails si chers au coeur médiéval d'héritage et de mariage,d'honneurs et de biens acquis.

Ce 'leitmotiv' médiéval se retrouve plus loin,dans l'épisode où Gui aide le chevalier Thierri d'Albéri à délivrer et à épouser Osille,fille du duc Loher de Lorraihe. Le felon Otto de Pavie,qui a lui-même des vues matrimoniales sur la dame,a persuadé le duc de faire la guerre à Aubrb, père de Thierri et châtelain de Worms,.Le vieil Aubri prie Gui de prendre le commandement de son 'ost' contre les adversaires redoutables:

'...Desore voil que tute m'onur
A sun ~~pixmxtr~~ pleisir seit hui a cest jur,
A faire tut sun comandement,
Tote la maistrie devant vus li rent.
Home sui de mult grant hee,
Vint anz ad ne fu armé,
Perdu ai ma chevalerie;
De ma tere aiez la mestrie.'

Après plus d'un exploit périlleux,Gui et Héralt déjouent les projets du duc de Pavie: notre héros abat Otto,et persuade Loher de se réconcilier avec Thierri. Le duc de Lorraine

se repent d'avoir pris part aux noirs desseins d'Otto. (Cette fois,comme dans Fouke FitzWarin,c'est le souverain qui a maltraité le vassal,et qui doit faire réparation au persécuté de ce tort féodal.) Il déclare:

'...A Terri ma fille durrai
E de ma terre l'enheriterai...

- et il tient bien sa parole: l'épisode, et le conte moral,s'achèvent par encore une cérémonie féodale; Thierri entre en possession d'un héritage énorme:

Li dux a Terri sa fille dona
E da sa terre l'enherita
Devant cuntes e baruns
Qui erent de plusurs regiuns.
Les noeces unt puis tenues,
Plus riches ne furent mes veues
Ne de rei ne d'empereur,
Car faites erent a grant honur...

Le poète en revient à Gui,et aux exploits du héros en Angleterre. Le jeune homme a passé sept ans entiers à l'étranger (v.7149); et il refuse courtoisement l'offre généreuse que lui fait Thierri de Worms 'e le riche honur que i apent'(v.7199),pour retourner en Angleterre chercher sa belle amie Félice.

Ainsi Gui et Héralt traversent la Manche,et s'acheminent vers York,où le roi Athelstan les accueille,en grande cérémonie (vv.7235-38).

Après avoir délivré sa patrie du dragon northumbrien, Gui rentre enfin chez lui. Son père étant mort,il hérite du

domaine de Wallingford; et l'action généalogique du poème fait encore un pas en avant:

...Alé s'en est en sun pais;
A Walingford s'en est alé,
Ses homes de l'honur i ad trové,
Qui pur lui grant joie firent,
Maint jur de lui novele n'oirent,
Car sun pere mort esteit,
Altre heir de li dunc n'aveit.
Heralt d'Arderne dunc apela,
Tote l'onur puis li dona;
E a ses homes qui l'unt servi,
Lur guareisun ben lur rendi,
As chevalers e as serganz,
E as petiz e as granz...

Une fois assis sur son domaine, Gui investit Héralt de son fief: c'est désormais Héralt qui représentera la ligne de Wallingford. Gui lui-même héritera du bien de Roalt, car Félice conviendra enfin de l'épouser; il jouira dorénavant dans le roman du titre de 'sire de Warwick'. Ainsi Gui et Héralt seront tous les deux symboliques de l'ascendance saxonne de la famille de Warwick-Oxford.

Ayant ainsi réglé son héritage, et distribué ses terres, à des arrière-vassaux, Gui se rend à Warwick:

...A Warewic puis s'en ala,
Al cunte qui mult l'onura,
E tuit icil de la contree
Pur lui unt joie demenee...

Le comte Roalt prie sa fille de se marrier: ce 'leit-motiv' du roman de famille - l'importance capitale de

l'héritage et de la succession - est de nouveau mis en relief par l'auteur:

...Li quons un jur sa fille apela,
Devant sa mere l'areisona:
'Fille,fait il,pernez barun;
N'avums nul heir si vus nun...'

Félice consent enfin à épouser Gui; et Roalt soulagé déclare à son futur gendre:

'Gui,fait il,or entendez:
Une fille ai bele,ben le savez;
N'ai altre heir si lui nun,
Grant tere l'atent,ço savez mun.
Jo la vus doins,si la pernez,
De toje ma xxrrs tere sire seez,
De chastels e de cêtez,
Vostre plaisir de tot facez...'

- avec Félice,Gui obtiendra donc le domaine de Warwick.

Ainsi est amenée une première grande scène du poème: les noces joyeuses de Gui et de Félice à 'Warewic la cité' (7533-54) - cérémonie qui traduit dans les termes conventionnels du roman l'union historique des deux maisons de Wallingford et de Warwick:

...Si grant barnage asemblé fu
Des ducs,de cuntes e de baruns,
Qui as noeces furent somuns.
La pucele ert richement apresté,
A grant honur l'ad Gui esposé...

C'est le caractère ascétique du poème qui domine le début de la seconde partie; mais,avant d'entamer ce thème

du repentir et du pèlerinage,l'auteur a soin de nous assurer que la ligne de Gui sera perpétuée:

...Il avint qu'en la premere nuit,
Qu'il firent lur commun delit,
Ke Gui apres sa femme jut,
E ele un enfant de li conceut...

L'héritage est donc transmis de père en fils; et,avant de partir en pèlerinage,Gui fera un geste bien symbolique, en remettant à Félice son épée,à l'usage de leur fils à naître:

'...Veste espee,dame,pernez,
A l'oes vostre fiz la gardez;
N'i ad si bone en nule terre,
Grant pris en purra il conquere...'

Pendant que Gui erre en Terre Sainte,Félice met au monde son fils; et la généalogie du roman fait encore un pas en avant:

...Iceste dame un fiz aveit,
Tant bel enfant al jur n'esteit;
A grant honur le leverent,
Reinbrun par nun l'apelerent.
A Heralt fu li emfes livré,
Cum sis peres l'out comandé...
- ce Reinbrun est le fils digne de son père:
Quant le enfes ert de set anz,
Bels fu e genz,alignez e granz;
Plus crut,pur veir,en dous anz
Que ne fist altre en treis anz...

En effet,sa beauté attire,par malheur,l'attention de

quelques marchands russes qui viennent d'arriver à Wallingford (vv.9032ff); ils n'hésitent pas à enlever Reinbrun, pour le vendre plus tard en esclavage... Désespéré (et se voyant accusé à la Cour d'être complice au rapt,vv.9161-9258),Héralt part à la recherche du fils perdu de son seigneur. Il confie ses terres à la garde de son sénéchal Édgar:

'Mais vus en ceste cité remaindrez,
De ma terre garder or en pensez...'

- nous verrons,en effet,comment le duc Modred de Cornouailles profite de l'absence de Héralt pour se ruer sur le domaine de Wallingford:

...Le senescal Edgar ad asegé
En Walingford,la forte cité,
Le pais envirun ad degasté...

- voici un conte moral soulignant la valeur et l'indépendence de ce domaine jalousement défendu de Wallingford; le duc n'a pas le droit de s'en emparer:

...Mais Edgar noblement se defendi
Cum chevalier vaillant e hardi:
Soldoiers par la terre manda,
Or e argent asez lur dona;
Les citez e les chastels sun seignur
Defendi cel an a grant honur,
Qu'il unques rien ne perdi,
Tant noblement se defendi,
Al duc fist meint envaissement,
Mult en ocist de sa gent...

- le bon sénéchal a donc sauvé la terre familiale d'une saisine injuste et anarchique,..

L'action du roman repasse ensuite à Gui; et nous suivons la seconde aventure du héros avec le chevalier Thierri

d'Alberi. Or cet épisode est d'une importance considérable, car il ressemble beaucoup à l'histoire, dans Fouke FitzWarin, du conflit entre entre Lewis et Gwenwynwyn. Voilà encore un de ces petits contes moraux anglo-normands qui prêchent contre la dessaisine et contre l'injustice féodale. (Une telle histoire sur la nature inviolable du bien héréditaire serait surtout à propos dans un roman de famille destiné à célébrer le 'pedigree' et les vieux droits successifs de la maison patronne...)

Le bon Thierri se trouve à couteaux tirés avec Bérard de Pavie, neveu du feu Otto que Gui a tué. Sénéchal de l'empereur Renier, ce Bérard est un adversaire des plus redoutables:

Si dux u quens en la terre esteit
Qui sun comandement fere ne voleit,
Erralment arder u exiller le fereit,
Icest senescal sur li irreit,
Vif u mort tost le prendreit,
En la chartre l'empereur le mettreit
E finablement le desheritereit,
(Jamés syn dreit ne recovereit.)

Or, devant l'empereur, il a accusé Thierri d'être félon, et d'avoir perfidement assassiné son oncle Otto. Tant est craint Bérard, que nul chevalier à la Cour n'ose attester par un serment solennel l'innocence évidente de Thierri. Faute de ce 'témoignage justificateur'(1), Thierri d'Alberi est perdu; et l'injustica est donc faite:

---

1. C'est le 'compurgatio' du droit anglo-normand. Cet épisode représente bien le procédé authentique de l'époque, dans les Cours de Justice: voir le célèbre Traité dit de Glanville (Précis dans English Historical Documents II (1042-1189), éd. Douglas & Greenaway (Londres, 1953), pp.462-73; étude dans Pollock & Maitland, History of English Law, vol. I, ch.6.)

'...Li emperere atant me prist
E en sa chartre d'Espire me mist
Par le consail del fel senescal...'

- Bérard a su profiter de l'occasion qui s'est présentée:

'Ma terre alad il tost saisir
E de ma femme me volt honir,
Mais ele s'en fui en estraunge terre,
Ne sai u jo la puisse quere...'

Ainsi a été parachevé le crime,et le comble mis aux maux de Thierri. Le pauvre chevalier a été mis en liberté provisoire,pour se chercher un champion: voilà le seul moyen qui lui reste de faire réparer le tort que l'on lui a fait.

Déguisé en pèlerin,Gui rencontre Thierri,écoute sa triste histoire,et l'accompagne jusqu'à Spires; il encourage son ami désolé:

'...Gui,vostre compaignun,uncore verrez,
Par lui voz terres recoverez,
Bone fiance en Deu aiez!

En route,les deux compagnons trouvent dans une caverne un immense trésor; Gui en offre la plus grande partie à son ami,mais Thierri 'n'en a cire':

'Tut cest tresor queres ne pris,
Tant sui de grant dolur suppris...'

- il est évident que sa condition misérable lui travaille trop l'esprit; encouragé par Gui,il s'empresse trop d'aller à la Cour faire valoir son droit

et son innocence (v.9833ff).

Toujours en tenue de pèlerin,Gui se rend avec Thierri devant l'Empereur; il n'hésite pas à réprimander Renier pour avoir sanctionné l'expropriation du chevalier:

'Sire,fait il,ja le saverez,
Quant vus saveir le volez:
Mult dient de vus grant mal,
Que par le conseil d'un senescal
Le cunte Terri desherité avez
E altres baruns od lui assez,
Dunt vus faites mult grant pecchez;
En estrannges terres mult estes blamez,
Que par le conseil d'un losenger
Devez voz baruns desheriter,
Qui fel est e paltoner...'

En effet,l'Empereur a rompu le pacte féodal: il n'a pas sauvegardé les droits de son bon vassal. En indiquant que Bérard n'est donc pas le seul à avoir tort dans cette affaire indigne,l'auteur de Gui (comme celui de Fouke), appuie sur cette moralité anglo-normande.

Gui se déclare prêt à se battre lui-même avec Bérard:

'A l'empereur ja musterei
Que a grant tort e a grant pecché
Est li quons Terri desherité,
E a tort le feis dechascer
E hors del regne exiller...'

Mais,toujours perfide,Bérard fait jeter son adversaire à la mer... Dans sa détresse,Gui prie Dieu - sa mission,

plus importante que sa vie même,est de délivrer Thierri de son 'péril' (v.10231),et de l'aider à récupérer son bien:

'...Car riches ert ja e poissant,
Ore est povre e mendiant;
Ma vie pur lui mettre voleie,
Pur ço al duc me combateie,
Ka si jo l'eusse al champ vencu,
De felonie eusse Terri defendu;
La curt,ço quit,esgardereit,
K'il sa terre recovereit.
Deus! car fust iço verité
K'il eust par mei recoveré
Ses chastels od tut l'onur...'

- sauvé par un pêcheur,Gui se trouve bien vite transporté a terre ferme; le lendemain,dans un combat singulier,il abat le félon Bérard,et exige que Thierri,innocent du crime de meutre et de félonnie,soit acquitté par la Cour... Les barons ayant prononcé 'non coupable' (vv.10445-48),Gui reprend la parole: que l'Empereur fasse donc justice à Thierri:

'...L'esgard de ta curt demant
Si Terri deit estre quit atant
E s'il deit sa terre recovrer...'

L'Empereur Renier admet et répare son tort:

'Orendreit tost sanz nul respit
A Terri pardoins mun maltalant
E tote s'onur desore li rent...'

- il rend à Thierri les terres saisies, et le comble d'autres dons encore:

'...Ta terre tote e ta honur
Te renc jo,Terri,hui cest jur;
Tun fé richement te rendrai,
Senescal de Alemaigne hui vus frai,

Si cum li dux Berard esteit,
La maistrie de mun regne avait,
Issi vus ottrai jo,sire Terri...'

- tout va bien qui finit bien: la famille persécutée du chevalier est saine et sauve:

...Ore est li quons nobles e fier,
De Alemaigne est meistre justiser,
Mult i fait ore de sa meistrie,
Alemaigne ad tote en sa baillie...

Après ce triomphe exemplaire de Thierri,le conte moral se termine par un petit sermon féodal bien significatif, dans lequel Gui rappelle à Thierri,à son tour,son devoir social envers autrui:

'...Vostre seignur lealment servez,
Gardez que orguil n'en aiez,
A bosoig ben le socurez,
De home desheriter ja ne pensez,
Car si a tort nul desheritez,
Bel voil que vus le sacez,
Del regne Deu desherité serrez.
Del duc Berard sovenge vus,
Qui tant ert poissant e orgoillus;
Del regne a tort vus dechasça,
Asez altres desherita,
Ore est il desherité,
Ocis a doel e a vilté...'

Comme ailleurs,c'est bien la société anglo-normande qui se fait entendre dans cette moralité contre la dessaisine; et cet épisode de Thierri et de Bérard n'est que l'exemple le plus dramatique de ce 'leitmotiv' du roman. D'autres épisodes,où Gui porte secours à tel roi où à tel chevalier

menacé d'invasion ou d'assaut,(1) sont également les reflets conventionnels de ce thème de la sécurité foncière - thème bien capital aux yeux des familles anglo-normandes...

Au retour de son héros en Angleterre (v.10780ff),le poète reprend l'action généalogique: Roalt est mort,et Gui, devenu comte,recueille un héritage splendide.

Cette partie du roman est consacrée à l'invasion des Danois; Athelstan offre le tiers de son royaume à qui se battra avec le champion Colbrant:

'...De ma terre la tierce partie
Li granterai en tote ma vie
E a ses heirs finablement
La tierce part de mun casement...'

- et,après la victoire éclatante de Gui, il est prêt à tenir parole:

'De Engletere tote la meité
Vus doins ore hui cest jur;
Uncore vus aoestrai vostre honur,
Par si que od nus remanez...'

- mais,Gui refuse cette offre,comme il a déjà refusé celles faites par Renier et par Thierri (vv.10609-18). Ces actes de privation s'accordent avec le caractère

---

1. Vv.1367-2798: le duc Seguin de Louvain,assiégé par l'Empereur d'Allemagne; vv.2895-3146: l'Empereur de Constantinople,assiégé par le sultan païen de Coisne; vv.5091-5552: le comte Aubri (père de Thierri),assiégé à Worms par Loher, du de Lorraine... Risquant de perdre son héritage,Thierri prie Gui d'aller avec lui à la rescousse d'Aubri:

'...Mun pere irrums ore aider,
De ço en ai mult grant mestner;
Se mis peres seit morz u pris
E jo desherité seie tut dis
Pur la defalte de vostre aie,
Ne serreit pas bone la compaignie...'

religieux de cette partie du poème: la fin de l'histoire de Gui est dominée par ce thème (inspiré de celui de l'Alexis, et du Moniage Guillaume)(1) de la renonciation volontaire des biens et des titres. Notons,cependant,que Gui demande tout de même que son fils Reinbrun soit honoré à sa place:

'Sire,fait Gui,nel puis faire,
Quite vus claim tote la tere.
Mais si Deu doinst Heralt repairer
E il puisse mun fiz ramener,
Cels vus requer,sire,honorer;
En els vus purrez ben afier...'

Ce thème ascétique se termine par la vie érémitique menée par Gui,et par la pieuse mort du héros.(2) Le poète poursuit alors de père en fils la généalogie de la famille; et,en nous aracontant les aventures du jeune Reinbrun (que Héralt cherche partout),il insiste toujours sur l'importance de titres et d'honneuts. Gui mort,c'est son double,Héralt, qui joue le rôle de héros,et qui aide un émir à résister à l'invasion de son royaume:

'Heralt,l'amirailz ad dit,
Mes ehemis avez desconfit;
Venez avant,bels duz amis;
La meistrie vus doins d'icest pais,

1. Voir,par exemple,dans l'Alexis,cet acte extrême de renonciation de la part du héros (Edition Storey,Oxford, 1946,p.4):

Tut sym aver qu'od sei en ad portét,
Tut le depart par Alsis la cité;

(à la p. suiv.)

2. Pour tous détails,voir plus loin,au chapitre sur l'élément religieux.

Desore te voil conestable fere
Sur l'ost de tote ma tere
E voil que a tei seient atendant
Chevalers,burgeis e sergant...'

Devenu connétable du roi,Héralt se trouve donc comblé des grands honneurs que Gui,lui,avait dû décliner; ainsi, la famille patronne pourra enfin se vanter d'au moins un 'ancêtre' investi d'un totre prestigieux à l'étranger... (D'ailleurs,en tant que connétable,Héralt jouit de la gouvernance ('meistrie') de tout un royaume.)

Après une longue quête,Héralt retrouve Reinbrun; le jeune homme se présente avec fierté à son vieux tuteur - comme il convient au fils du grand héros:

'En Engletere la fu né,
En Warewic,une bone cité;
Fitz fu a un barun preisé,
Gui de Warewic fu apelé...'

- et,avant la fin du poème,Reinbrun se

Larges almosnes,que gens ne l'en remest,
Dunet as povres,u qu'il les pout trover:
Pur nul aver ne volt estra ancumbrét.

Quant sun aver lur ad tot departit,
Entra les povres se sist danz Alexis;
Reçut l'almosne,quant Deus la li tramist;
Tant an retint dunt ses cors puet guarir;
Se lui'n remaint,sil rent as poverins...

Voir également dans le Moniage Guillaume II (Edition Cloetta,SATF,I,53):

Guillaumes fu remés en l'abäie,
Si a por Dieu laissié sa manandie,

comporte bien dans des exploits héroïques,et se montre très digne d'être fils d'un père légendaire. En portant secours à Amis,ancien compagnon de son père,il forge entre les deux générations un lien symbolique de la ligne continue de Warwick et du sang de Gui (v.12252 et seq.). Au cours de son combat avec le gardien de la prison,où languit Amis,

12480 ,...Rainbrun comence a remenbrer
De Gui,sun pere,le vaillant...

- ainsi inspiré,il force son adversaire à lui crier merci:

'Rainbrun,sire,pur Deu,merci!
Verreiement estes le fiz Gui,
Le fiz al meillur chevaler
12492 Qui un muntast destrer...'

Il reste au poète de faire encore un noeud généalogique, et de poursuivre la lignée de Héralt d'Ardenne. Il introduit donc dans cet épilogue le personnage jusqu'ici inconnu d'Aselac,fils de Héralt; cet Aselac (parti à l'étranger, à la recherche de son parent) va de pair avec Reinbrun, car ces deux jeunes hommes sont tous les deux descendants des grands héros du roman:

'En regne d'Engleterre fu né,
12772 En Walingefôrd,une cité;
Fiz fu un barun preisé,
Heralt d'Ardenne fu nomé...'

- et l'auteur nous renseigne davantage

Toute la terre qu'il avoit en baillie,
S'a pris le coule,le froc et l'estamine
Et les grans botes,les tribous et le plice...

---

sur la ligne de Héralt: Aselac nous assure que sa mère (femme de Héralt) est elle-même la fille du 'cunte de Leycestre' (vv.12778-81): détail gratuit,certes,mais qui sert néanmoins à augmenter la gloire du 'pedigree' du héros.

Père et fils se retrouvent enfin sains et saufs:

...Puis ad Aselac sun pere baisé:
Ore est lur joie mult esforcé.
Puis les ad Aselac amené
Al chastel le cunte,sun avoué;
Si ad al cunte tut mustré
Cum il ad sun pere trové
Et le fiz sun seignur,qui mult est ber,
Suz ciel n'ad meillur chevaler.
Li quons est mult joius e liez,
E sis ad mult honorez,
Tut le sien lur ad enbandonez,
Or e argent,teres e fiez...

Reinbrun,Aselac et Héralt sont donc comblés d'honneurs de toutes sortes; et,à leur retour en Angleterre,leur bien s'accroît de plus en plus: car le roi Athelstan leur fait un accueil chaleureux,et leur offre beaucoup de terres. Il salue le jeune Reinbrun comme héritier légitime de Gui:

...Le reis encontre els est alé,
Od li le mielz de la cité;
Mult durement les ad honuré
E del suen assez doné,
A Rainbrun rent sun cunté
E si li acreist mult sun fé...

- ainsi le fils héroïque du grand Gui de Warwick recueille son juste héritage féodal:

...A Warewic vont,a la cité;
Cil del pais en sunt mult lié,

Rainbrun prent de ses homes feltez,
Mult par est entre'els amez...

- l'avenir de la maison,de ses droits et de ses terres,est donc désormais assuré: le fils a dûment succédé au père. Et Héralt,symbole de l'autre branche de la famille patronne,revient prendre la seigneurie de Wallingford:

...Heralt s'en va a Walingeford,
A sun chastel,qui est bon e fort.
Desore i voldra sejurner
Od sa femme,la bone moiller...

Ainsi se termine ce roman de famille,par un beau triomphe féodal et généalogique; et il ne reste plus qu'à en tirer une dernière moralité ascétique (vv.12915-12926fin):

...Bel essample i puet l'um prendre,
Qui ben le set e velt entendre...
...De Guiun nus aprent l'escrit,
Ço fu la some de sa valur,
Qui tut guerpi pur sun criatur...

TOPOGRAPHIE DANS 'GUI DE WAREWIC'.

A part ce thème féodal déjà discuté, l'on trouve dans Gui de Warewic, comme dans les autres romans de famille, quelques détails topographiques qui ont rapport au domaine de la famille patronne; le poète parle donc de la région de Warwick en général:

(a) "Ardene": c'est-à-dire, la forêt et la partie septentrionale du comté de Warwick, qui s'appellent 'Arden', et qui avaient appartenu au thegn Thurkil. Dans le roman, c'est Héralt sire d'Arden; et c'est dans cette même région que Gui vient enfin vivre en ermite, quittant sa ville de Warwick:

11416 ...Hors de la cité mult tost se mist.
Envers Arderne dreit s'en ala,
A un saint hermite qu'il conui ja,
Qui loinz en la forêt maneit,
11420 Cele part, s'il puet, irra tut dreit...

(b) "Bokingeham": puisque la famille de Warwick-Oxford possédait plusieurs fiefs dans le Bukingham, le poète déclare que Roalt 'De Bokingeham, de tut le cunté,/ Sires en icel tens estait clamé' (vv.47-48).

(c) 'Oxford': encore un fief de la famille patronné, et ancien caput des d'Oilgi; attribué également à Roalt:

45 ...De Oxeneford tote l'onur
Sue esteit a icel jur...

(d) 'Wallingford': cet ancien siège de Wigod devient la ville natale de Gui,et,plus tard,la propriété de Héralt. Nous avons déjà vu comment le poète semble lui-même connaître la ville:

.....Walingford,
Qui uncore est delez Oxeneford;
Cité ert forte e close de mur,
9016 De grant noblesce ert a icel jur;
Puis fu ele destruite par guerre...

(e) 'Warwick': chef-lieu du domain de la famille comtale; le poète y fait mainte allusion dans son oeuvre, sans pourtant en préciser les détails: ainsi,aux vers 11380-83:

...Tant ad par ses jurnees alé
Qu'il vint a Warewic la cité,
Dunt il esteit sire clamé
E de tut le pais avoué...

(f) Notons en passant les allusions à 'York' ('Everwic',v.7231 et seq.) et à 'Winchester' ('Wincestre',v.10783ff et seq.); bien que l'introduction de ces villes serve à doter le roman plutôt d'un caractère saxon,que d'une topographie vraiment régionale,il semble que l'auteur ait toutefois quelque connaissance de Winchester: car il parle de la

vieille 'Northgate' de la cité ('la porte del North', v.10938).

Il n'y a pas, dans Gui de Warewic, beaucoup de ces noms de lieux régionaux, la plus grande partie de l'action du roman ayant lieu, tout simplement, à l'étranger: dans des pays devenus traditionnels dans les romans d'aventures du Moyen Age. Gui fait donc ses exploits requis dans le nord et dans l'est, au Brabant (v.6814 et seq.), en Lorraine (v.1654 et seq.), et en Allemagne (v.746 et seq.); dans le sud, en Lombardie (v.995 et seq.) et en Espagne (v.749 et seq.); et au delà de l'Europe, en Afrique et en Terre Sainte.(1) Néanmoins, le poète appuie sur le fait que son héros, Anglais, revient enfin chez lui, dans le comté de Warwick; et cela suffit pour identifier l'oeuvre avec la famille patronne.

Dans les romans de Fouke FitzWârin et de Fergus, l'action se passe bien dans la région même qu'habite la famille en question: soit parce que l'histoire est au fond authentique (Fouke), soit parce que la géographie de la Basse-Ecosse se prête bien au sujet arthurien choisi par le poète (Fergus). L'action de Gui de Warewic n'étant, au contraire, qu'un pastiche littéraire, il est tout naturel qu'y figurent des lieux de convention, associés tous dans la littérature du temps à des exploits héroïques. En effet, s'il n'avait

---

1. C'est bien cette mise-en-scène qui ne se borne pas à un cadre strictement insulaire, qui (avec le ton didactique de l'oeuvre) permettra à Gui de jouir d'une popularité à l'étranger. Voir plus loin, au chapitre sur le développement de la légende de Gui.

composé qu'un simple xxxxxx roman d'aventures,l'auteur de Gui de Warewic aurait pu se passer de ces quelques précisions topographiques; mais,auteur de roman de famille,il a été obligé d'introduire dans son oeuvre cette 'couleur locale'.

Rappelons,enfin,que,si une topographie régionale détaillée manque au roman,un caractère bien anglais,et même patriotique,y domine...

CARACTÊRE RELIGIEUX DE 'GUI'.

Comme tout héros d'un roman de ce genre,Gui de Warwick est un preux chevalier chrétien,et sa ligne se montre très libérale envers bien des maisons religieuses: c'est surtout sa femme qui fait preuve de piété,en fonant des abbayes dans la région. Il va sans dire que Gui,comme n'importe quel héros épique,aura soin à lui-même de faire preuve d'une piété exemplaire: il ira fidèlement à la messe (vv.1773-75),il confiera à un homme saint les cadavres de ses chevaliers tombés (vv.1452-58),et à un abbé le corps inanimé du bon Héralt:

Tut dreit s'en va a un abbeie,
Qu'il vit ester pres de la veie;
Un bon abé i ad trové,
Piteusement ad a lui parlé:
'Danz abés,dist Gui,Deu vus salt,
Ki fait le freit e le chalt!
Pri vus par sainte Charité,
Cum a hume plain de sainté,
Que vus cest cors recevez,
Et enterrer le facez...'

Il va également sans dire qu'en se battant contre les Sarrasins,notre héros jouit toujours de la protection divine (vv.3134-36,3987-88,5800-01,6864-65),étant en effet le champion de la chrétienté contre le paganisme. Après la bataille, ou même en plein combat,(p.e.,aux vers 3666-68,4077-78,7328-32, 8491-96) il ne manque jamais de remercier,d'invoquer le bon Dieu; et avant son combat avec Colbrant,au point culminant du poème,sa prière est dans la meilleure tradition épique littéraire:

...A terre se mist en affliotiun,
A Deu começa sa oreisun:
'Sire,qui resuscitas Lazarun
(E Daniel defendis del liun,)
Suzanne socurustes vers les feluns
Qui ocire la voleient par traisuns,
Garantisez mei de cest glutun,
Qué n'aie par li dampnaciun,
E que coste bataille puisse parfaire
E de servage defendre la tere.'
Signacle de la croiz dunc fist...(1)

1. Cette prière aux allusion bibliques est une formule conventionnelle de la littérature épique (voir,p.e., Le Couronnement de Louis,vv.683-790,La Chanson de Roland, vv.3096-3111,etc.).

Ces détails religieux sont donc d'un caractère plutôt littéraire que liturgique; ils sont toutefois rehaussés par le très fort ton didactique et moral d'une partie considérable de l'oeuvre: surtout,dans la seconde moitié du roman qui fait contraste frappant avec la première moitié 'épique'.

Du point de vue littéraire,le poète s'est nettement inspiré,dans cette seconde partie,du double thème de l'"Alexis-Moniage"(2): thème éminemment ascétique,traitant d'un fier chevalier pris de remords,qui se retire du monde pour vivre la vie d'un pieux ermite,méprisant jusqu'à sa sainte mort tous les vains plaisirs d'autrefois. Comme l'a dit A.Ewert (3),c'est surtout l'influence du prieuré intéressé qui se trahit dans ces détails pieux; le fait que

2. - les deux thèmes étant exposés dans La Vie S.Alexis et dans Le Moniage Guillaume II et Le Moniage Ogier; le poète connait sûrement ces oeuvres (voir Ewert,p.viii).

3. Ed.cit.,p.vii.

le poète aurait eu des rapports avec cette maison religieuse expliquerait bien cette transformation d'un Roman d'aventures mouvementé en une Vie Sainte exemplaire. En outre,la vague d'enthousiasme didactique,qui venait d'abattre sur la société anglo-normande,vers l'époque de la composition de Gui,ne ferait que rehausser ce caractère religieux du roman (1).

1. Pour cette 'vague didactique',se reporter à M.D.Legge, Anglo-Norman Literature & its Background ,pp.206ff.

Abordons donc cette seconde moitié du poème; jusqu'ici, tout a été vigoureux et passionnant: parti pour 'querre pris e los',Gui a subi bien des épreuves chevaleresques,avant de revenir en Angleterre tuer un dragon,recueillir son héritage de Wallingford,et épouser sa bien-aimée Félice. C'est à ce point que l'auteur introduit dans son oeuvre le sujet didactique du 'pécheur repenti'. Gui annonce à Félice:

'Pur vus ai fait maint grant desrei,
Homes ocis,destruites citéz,
Arses abbeies de plusurs regnéz...'(2)

- il tient désormais à expier ses péchés mortels:

...Mais ore s'en voldra repentir.
A suspirer dunc comença,
En sun corage se purpensa
Que tote sa vie changera
E en Deu servise se mettra...(3)

2. cf. Le Moniage Guillaume II,éd.cit.,vv.45-48:

Dont s'apensa Guillaumes au cort nés
Que mout a mors Sarrasins et Esclers,
Maint gentil home a fait a fin aler;
Or se vaura envers Dieu amender...

3. cf. La Vie S.Alexis,éd.cit.,vv.57-65. Voir aussi les sentiments tout pareils,à la fin de Fouke FitzWarin...

Il se lamente de sa négligence:

'Si tant eurus eusse esté
Que solement la meité
Fait eusse pur Deu qui nus cria,
Que si grant honur presté m'a,
La gloire del ciel pur veir avreie,
Ensemble od Deu saint serreie...'

Il s'est donc résolu à s'acquitter à temps de son devoir envers Dieu:

'El servise Deu desore irrai,
Mes pecchez espenir voldrai...
...Cest eire pur Deu enpris ai,
E vus ici remaindrez.'

Désespérée,Félice cherche à fléchir son mari: ne pourra-t-il pas racheter son âme par une autre preuve de remords ?

'...Quant allmoisnes faire volez,
Ja mar d'ici vus en irrez;
Iglises e abbeies facez faire,
Plusurs par lius en vostre tere,
Que tuz jurz pur vus prierunt,
Ne nuit ne jur ne finerunt;
Ici salver ben vus purrez...'

Voilà un détail essentiel de ce roman de famille: il faut que l'ancêtre dévot fonde et protège sur son domaine une église ou une abbaye. Cette convention littéraire n'est d'ailleurs que le reflet des moeurs des familles de la 'gentils hommes' anglo-normande: rappelons que les barons de l'époque tenaient beaucoup à être ainsi pris pour libéraux et bienfaiteurs envers l'Eglise.

Cette allusion a,évidemment,d'autres rapports,plus étroits encore,avec la vérité historique; car la famille d'Oilgi s'était distinguée par ses bonnes oeuvres ; et le prieuré d'Oseney,fondé par Robert II et par sa femme Edith,aurait bien intérêt à faire valoir,dans ces vers significatifs,le devoir 'héréditaire' des comtes de Warwick.

Pèlerin repenti,Gui quitte sa femme,et part en Terre Sainte:

7732 ...En Jerusalem puis aler voldra.
Desore d'errer ne finera,
En Jerusalem si vendra
E en meinte estrange terre
7736 U les sainz Deu purra requere...

Il rencontre en route un chevalier chrétien,Jonas,envoyé par le roi sarrasin Triamor chercher un champion qui pourra vaincre le géant Amorant. Se fiant à Dieu,Gui déclare avec fierté:

8334 'Od l'aie de Deu le paen veintrai...
.....le fiz Marie
8340 Me seit en vertu e en aie,
Car Mahun ne valt une bille,
Ne toje da vertu une coquille...'

Le roi Triamor jure de libérer tous ses prisonniers chrétiens,si Gui sort vainqueur du combat (vv.8349-50). Ainsi, notre héros sera de nouveau champion de la Foi. La prière solennelle qu'il fait sur le champ de bataille (vv.8491-96) n'est certes qu'un lieu-commun 'épique'(1); mais le héros n'est plus ce chevalier purement amoureux et acharné de la première partie: c'est le pèlerin mis à l'épreuve...et,après avoir abattu son adversaire païen,il repart chercher en Grèce 'les sainz de la terre'(v.8972).

1. Voir plus haut,p.292. Un incident attire cependant notre attention: tourmenté d'une soif ardente,Gui est contraint,en plein combat,de se jeter dans la rivière pour se rafraîchir; ses mots sortent un peu du rang conventionnel:

8824 '...La merci,xxxxxxx ore,de Jehesu Crist,
En eve freide m'as baptizé...'

La scène repasse à la belle Félice qui - comme d'Edith d'Oilgi de l'histoire - mène une vie de dévotion et de charité:

8980 Unques puis pur veir ne fina
De povres pestre,de musters aprester

E povres abeies restorer,
De chalcees faire,de redrescer punz...

- voilà le pieux devoir de toute maison baronniale (bien des familles anglo-normandes se chargeant, en effet,de la réparation des chaussées). On notera là encore une correspondance probable entre le poème et l'histoire de la famille patronne; car,Robert d'Oilgi Ier fit bel et bien restaurer l'abbaye d'Abingdon,et construire un pont au nord-ouest d'Oxford...(1)

1. Voir les Annales d'Abingdon,éd.cit.,II,p.15.

Dans l'entretemps,Gui rencontre le pauvre Thierri exproprié,et le console de son malheur comme un prêtre:

'Si Deu plaist,qui en la croiz fu mis,
Ço ert grant joie,pur veir sacez,
Gui,vostre compaignun,uncore verrez,
Par lui voz terres recoverez,
Bone fiance en Deu aiez!
Levez sus,alum nus ent.
Se Deu plaist,omnipotent,
Desore tut asseur seums,
Od l'aie de Deu ben espleiterums...'

Gui se comporte dans cet épisode en vrai pèlerin,symbole aussi bien de la foi que de l'héroïsme; et son combat avec Bérard prend une forme tout à fait religieuse: les citoyens présent pour Gui (vv.9992-93),et pendant le premier combat, Thierri,resté dans l'église,ne cesse pas de prier le Seigneur qu'il accorde la victoire à son champion (vv.10117-20,10154-56). Saisi dans son lit et jeté à la mer,Gui fait lui-même une prière désepérée:

'Jhesu Crist,fait il,omnipotent,
Ki l'eve justises e le vent,
Sovenge vus ore de mei,
Si cum jo ai mester de tei!'

- le Seigneur exauce sa prière,et lui sauve la vie; et le lendemain Gui,à l'aide de Dieu,l'emporte sur

Bérard. L'épisode s'achève par la leçon que Gui fait à Thiesri: leçon autant didactique que féodale:

10748 '...Car si a tort nul desheritez,
Ben voil que vus le sacez,
Del regne Deu desherité serrez...'

Rentré en Angleterre,Gui se renseigne sur la piété de sa femme:

.....une abbesse,
Ne nule femme que ne esteit,
10844 Tantes almosnes ne feseit,
De freres pestre e faire abbeies,
De faire chalcees a veies...

- répétition martelée des vers 8980-83.

Nous abordons ainsi la grande scène du roman: l'Angleterre est menacée d'invasion danoise,et une vision céleste apprend au roi Athelstan l'arrivée du champion qui sauvera le pays:

...Deu nel mist pas en ubli:
10932 Si cum li reis ert endormi,
Un angle del ciel li enveia,
Par qui ben le conforta...

Athelstan va à la rencontre de Gui; et le prie,pour l'amour de Dieu,de porter armes contre l'envahisseur (vv.10997-98). Gui ne pourra guère se dérober à ce saint devoir: il va faire face à Colbrant; et,dans cet épisode capital,le roman reprend un instant son allure épique (combat acharné,vv.11009-11278).

Après la victoire éclatante de Gui,les citoyens de Winchester partent en procession à la rencontre du pèlerin héroïque:

11285 ...Te Deum Laudamus i ont chanté,
Sovent en unt Deu loé...

A ce point du roman se trouve encore un épisode calqué évidemment sur la célèbre Vie de Saint Alexis[1] Gui rentre chez lui passer une nuit incognito (v.11383ff); le lendemain, toujours sans se révéler à sa femme, il quitte son foyer, et, neuf mois durant, vit en ermite dans la forêt d'Arden:

...Deu iloec seryir voldra.
Mult sainte vie y demena;
A un prestre del pais parla,
Qui a chascune feste a li veneit
E sun servise li feseit.
Mult demeine ore sainte vie,
Nuit e jur sert le fiz Marie...

- Nous arrivons ainsi au point culminant de ce thème religieux: dans un rêve, l'archange Michel paraît à Gui, et lui apprend sa mort prochaine:

'...A lui (Jesus-Christ) vendrez amunt el ciel,
U glorie averez perpetuel...'

Notre pieux héros se réjouit de l'appel divin:

...De la novele est joius e lé,
Que Deus del ciel li ad mandé...

- il envoie chercher Félice,

'Qu'ele mun cors enterrer face
Ici endreit en ceste place...'

Ainsi meurt Gui de Warwick glorieux:

...L'alme de lui s'en alad,
E saint Michel receu l'ad
Od grant joie e od duz chanz
Des angles qui i furent tanz,
Qui reçurent l'alme benuree,
A Deu del ciel l'unt presentee...

---

1. Voir La Vie S.Alexis, v.211ff; la différence, c'est qu'Alexis passe dix-sept ans sous le toit familial, sans être reconnu...

Or il se passe un double miracle: d'abord,le corps exhale une odeur exquise:

Del cors issit un fleirur
Qui tant getout duz odur,
Cum totes les especes d'icest mund
E tutes les dulces riens qui i sunt
En un liu fuissent assemblees
U en un munt muncelees,
Tele dulgur n'en istreit
Cume del saint cors feseit.
Nuls hom qui ait enfermeté,
Qui de cel odur ne seit sané...

- ensuite,le corps du ~~d~~ héros défunt ne se laisse pas transporter:

La dame ad erralment mandé
Evesques e abbez del regné;
E il vindrent a grant plenté,
Le cors unt durement honuré,
A Warewic le volent od els porter,
Mais del liu nel purent remuer;
Cent chevalers tuz les plus forz
Del liu ne remuassent le cors...

- Félice est donc obligée de le faire enterrér là où Gui est mort,dans l'ermitage:

...Grant servise i out,pur veir,
Des ordenez,ainz venist le seir;
Tant messes i out chantees
E tantes almosnes i out donees...

Plus tard,Thierri vient à Arden emporter en Lorraine la dépouille mortelle de son ami:

...Une riche abbeie i fist faire,
N'ad plus riche en tote la tere,
Pur l'alme Gui,qu'il tant ama;
Uncore i est e tuz jurz serra...

- la dame Félice ne survit pas longtemps à son mari:

...Ensemble sunt en la compaignie
De Nostre Dame,sainte Marie;
E issi nus doinst Deu servir
Ke en sa glorie puissum venir. AMEN.

On constate bien d'après ce sommaire que le caractère religieux de ce dernier épisode dépasse de loin la piété conventionnelle que l'on retrouve chez d'autres héros de romans de famille. Il est évident que l'influence monastique a transformé cette partie du roman en la fin d'une Vie de Saint: visions,miracles,vénération de reliques - tout cela n'est qu'une série de motifs hagiographiques...(1)

1. Nous verrons plus loin comment cette interpolation ascétique sera reprise dans les versions anglaises de la légende de Gui.

Il manque à "l'histoire de Reinbrun" (qui termine le poème, vv.11633-12926) cette atmosphère très religieuse de la seconde partie de Gui; par conséquent,ce long épisode semble à première vue plutôt une addition qu'un épilogue homogène,par rapport au reste du roman; et il est vrai que certains manuscrits du Guy of Warwick anglais ajoutent l'histoire de Reinbrun comme un roman supplémentaire (2). Dans notre version française,cependant, cet épisode se termine,tout comme l'histoire de Gui proprement dite,par un exemplum moral,qui prêche la renonciation aux biens de ce monde,et le service de Dieu:

...Bel essample i puet l'um prendre,
Qui ben le set e velt entendre,
De prouesce amer e lealté tenir,
De tuz bens faire e mals guerpir,
Orguil e richesces aver en despit.
De Guiun nus aprent l'escrit,

2. Notamment le ms.'Auchinleck',où l'épisode se trouve à part,sous le titre de "Reinbrun,Giy sone of Warwike"; pareillement,le ms.'Caius' se termine avec les morts de Gui et de Félice (J.Zupitza,éd.Guy of Warwick (Auchinleck),Londres,E.E.T.S.Extra Series 42,49,59,pp.631,629; se reporter également au ms. de la version du XVe siècle,éd.Zupitza (E.E.T.S.Extra Series 25,26), p.310).

Ço fu la sume de sa valur,
Qui tut guerpi pur sun criatur;
E cil qui en la sainte Trinité
12924 Uns Deus est par sa pité
Nus doinst en tere lui servir
Que a lui en glorie puissums venir.AMEN .

Nous ne voyons pas dans cette histoire de Reinbrun quelque épilogue,ajouté plus tard à un poème original qui se serait achevé par la mort de Gui. S'il en était ainsi,la question capitale de l'héritier ne serait pas alors résolue,et l'on resterait tpujours sans nouvelles de Reinbrun enlevé. Tout roman de famille doit,obligatoirement,établir la descendance du héros,fondateur ~~présumé~~ (présumé) de la famille patronne. l'héritage doit donc passer de père en fils; et cet épilogue, qui nous raconte les exploits de Reinbrun,sert bien à 'mettre à jour' l'arbre généalogique. L'on devine sans difficulté pourquoi l'épilogue paraît actuellement une addition,faite par quelque remanieur à l'oeuvre originale: ce qui est,à notre avis, la véritable addition au roman,c'est l'atmosphère sainte qui pèse sur le poème,depuis la scène de la victoire de Gui sur Colbrant. Prise en partie à la légende d'Alexis,cette atmosphère a transformé ces épisodes triomphaux en un point culminant plein de sainteté et de mystère; après quoi,tout retombe, inévitablement,à terre. Il est donc naturel que les versions anglaises (qui,nous le verrons plus loin,mettent en relief les épisodes du combat avec Colbrant et de la sainte mort de Gui) aient fait de l'épisode de Reinbrun un petit roman ancillaire.

Nous avançons donc l'hypothèse suivante,fondée sur le contenu et sur la construction du poème:

L'influence qu'exerce le cloître sur Gui de Warewic serait

en effet double:

(a) Grande insistance d'ordre général sur l'amour de Dieu, sur le repentir du pécheur, et sur la renonciation - sujets ascétiques inculqués à l'auteur par la maison intéressée d'Oseney ou d'Abingdon; cela expliquerait à la fois le fort caractère religieux du poème, et les scènes particulières du remords et du pèlerinage du héros (épisodes capitaux pour l'action, qui tirent certes leur origine littéraire de la légende d'Alexis et du motif du 'Moniage').

(b) Rehaussement postérieur de ce sujet religieux (très peu après la composition, comme en témoigne l'existence de notre ms. 'E'; peut-être, par un moine remanieur), et transformation du caractère du poème, depuis la victoire de Gui sur Colbrant. Cela expliquerait, à son tour, l'épisode du mari revenu 'à l'Alexis', le 'Moniage Gui' dans la forêt d'Arden, et la mort pieuse [illegible] du héros - tout ce qui s'accorde mal avec le caractère courtois et chevaleresque du reste de ce roman de famille, mais qui sert très bien à rehausser ce thème ascétique déjà introduit sous l'impulsion religieuse.

LIEUX-COMMUNS LITTERAIRES DANS 'GUI'.

Pour rehausser le prestige de la famille patronne,tout héros de roman de famille - Gui de Warwick comme Fouke Fitz-Warin - doit se comporter en preux chevalier de convention, et faire certains exploits obligatoires: Gui participe donc à de nombreux tournois,et en sort toujours vainqueur suprême (1).

Gui doit également se livrer à des combats surhumains avec des géants et avec des dragons; et il doit à lui seul secourir tel ou tel ami,dont le château a été assiégé,ou le domaine envahi,par un voisin anarchique...

Afin de glorifier davantage la généalogie de la famille patronne,le poète a aussi doté son héros des attributs d'autres personnages légendaires; ainsi,au cours du roman,Gui joue tour à tour les rôles célèbres d'Yvain (en sauvant un lion de l'étreinte d'un serpent (vv.4125-90)),d'Erec (Félice refuse de lui accorder ses faveurs,de peur qu'il ne cesse ses exploits héroïques (vv.1055-82)),d'Ogier le Danois et de Guillaume d'Orange (thème du repentir,du 'moniage',et du héros qui

---

1. Notons en passant que,dans notre roman,ces joutes ont toutes lieu à l'étranger,où le héros est allé chercher 'pris et los'; et que Gui,Anglais,l'emporte sur tous ses adversaires continentaux...(vv.729-1002)

revient,déguisé en pèlerin,délivrer son pays d'un danger).(1)

---

1. Notons que le manuscrit 'E' de notre texte se trouvait autrefois relié avec une version de La Chanson de Guillaume, écrite de la même main que notre version de Guiñde Warewic (voir A.Ewert,Edition,p.x). A un moment donné,donc,l'histoire de Gui a dû être appréciée à côté de celle de son homonyme épique Guillaume d'Orange.

Le caractère didactique de la seconde partie ~~dyxx~~ du roman fait aussi de Gui un second Alexis; et,à la fin de l'oeuvre, les aventures du fils Reinbrun ressemblent parfois à celles d'Yvain et de Gauvain (combat entre amis qui ne se reconnaissent pas (11951-12140,12631-12874),etc.).

La gloire d'autres preux chevaliers de geste et d'aventures rejaillit donc sur cet 'ancêtre' héroïque,dont la valeur en est redoublée,aux yeux de la famille anglo-normande. (Dans Fergus, également,le héros se vêtira d'un manteau 'arthurien'; ses exploits seront calqués sur ceus de Perceval,d'Yvain,et de Gauvain...)

Gui de Warewic n'est donc qu'un habile pastiche de motifs et de sujets pris à discrétion à la littérature française de l'époque. Dans sa première partie,le poème respire une chevalerie et une courtoisie tout à fait conventionnelles; et l'on n'aurait pas grand intérêt à dresser une liste détaillée de tous les autres éléments littéraires qui prolifèrent dans le roman,ni de toutes les sources probables et possibles d'épisodes et d'incidents. Il suffit de faire mention de quelques poèmes - à part les Moniages,l'Alexis,et le Cycle arthurien déjà discutés - que l'auteur paraît avoir utilisés dans son oeuvre.

Dans plusieurs épisodes,Gui de Warewic accuse l'influence de Boeve de Hamtone et de la légende de Saint Eustache (héros séparé de sa famille; femme qui,son mari parti,met au monde un

enfant; enfant enlevé par des marchands,etc.); du Roman de Troie (allusions classiques: p.e.au vers 8405ff); d'Amis et Amile (fidèle amitié entre héros et compagnon; leur prouesse combinée en bataille; héros calomnié,et accusé d'avoir violé la fille du Roi,etc.); de Jourdain de Blavies et de Horn (enlèvement; exploits du héros contre les Sarrasins; combat avec un goliath païen,etc.); et,surtout,d'Ipomedon et d'Amadas et Idoine (thème courtois de la cruauté raffinée da la belle 'fière',et de l'amour fin et loyal du chevalier soupirant,qui doit se distinguer partout en lice et en guerre,avant de gagner le coeur de sa bien-aimée.). Pour mieux comprendre comment notre auteur a su s'inspirer des oeuvres littéraires de son temps,il convient de relever du début de son poème les échos textuels de ce seul roman d'Amadas(1):

1. éd. Reinhard,Paris,1926 (CFMA 51); ce texte est picard; mais il trahit l'existence d'une version anglo-normande originale, composée approximativement entre 1190 et 1220,ou même plus tôt (Edition,p.vii; M.D.Legge,Anglo-Norman Literature & its Background,Oxford,1963,p.109). Tout imprécise qu'elle est, cette date laisse établir un certain terminus a quo de la composition de notre Gui de Warewic.

Dans tous les deux poèmes,l'héroïne est fille à un grand seigneur,dont le sénéchal est père du héros; les descriptions de ces personnages dans l'une et dans l'autre oeuvre doivent tout à la convention littéraire(2),mais elles se laissent tout de même comparer. Voici Ydoine:

126 De sa feme une fille avoit
Qui mult estoit et gente et bele...
137 Le vis ot blanc et bien traitis,

2. Voir J.R.Reinhard,"'Amadas et Ydoine':1 - Medieval Conventions",dans Romanic Review XV (1924),179-214.

Et les eux vairs et signouris...
Biau nes,biau vis et mmi bouce bele,
Fresce couleur,com fleur nouvele...
Mult par estoit de grant orguel.
Requis ent l'avcient pluisour,
Mais ainc n'i vaut metre s'amor;
Onques ne vaut par drüerie
Avoir ami ne estre amie;
En despit avoit tous amans
La pucele preus et vaillans...(Amadas et Ydoine)

- et voici Félice:

Une fille aveit de sa moiller;
Sa grant beltè ne puis cunter...
...Le vis out blanc e coluré,
Long e traitiz e avenant,
Bele buche e nes ben seant,
Les oilz veirs e le chef bloi...
...Mult par ert fere de corage.
Pur ço qu'ele ert tant sage,
Dux e cuntes la requereient,
De multes teres pur lüi veneient;
Mais nul d'els amer ne voleit
Pur ço que tant noble esteit...(Gui de Warewic)

Amadas entre ensuite en scène:

Biaus ert et alignéiés et grans;
De cors,de vis et de faiture
Ot en lui bele creature.
De tous deduis,de chiens,d'oisiaus
Fu si apris li damoisiaus...
...Sour tous enfans sages estoit;
Humles ert mult et amiavles,
Frans et courtois et serviçavles,
Et mult amés de chevaliers,
Car tous les servoit volentiers.
Trestout l'amerent et jofrent,
Et sour toutes biens le cherirent...(Amadas et Ydoine)

et,enfin,Gui:

Curteis e sages mult esteit;
A tuz se feseit mult amer,
Del suen a tuz voleit doner...
...En la curt fud mult honuré...
N'i out vaslet el regné
Que tant fust amé ne preisé...
Tant ert bels e aligné;

Mult se pena dame Nature
De faire tant bele creature;
Totes bontés en lui esteient...
Icist Gui un meistre aveit...
Qui mult ben l'ad endoctrinez
E de chens e de oiseals,
D'osturs,de falcuns e de gerfalcs...(Gui de Warewic)

Dans toutes les deux versions,également,c'est à l'occasion d'une haute fête que le héros voit pour la première fois l'héroïne; captivé,il s'amourache d'elle sur le champ (Amadas, vv.191-280; Gui,vv.161-236). Seul,il se lamente sur sa condition misérable,avant de se résoudre à ~~faire~~ rendre visite à la belle (Amadas,vv.328-411; Gui,vv.247-298). l'héroïne le repousse, mais il revient; Amadas se voit chassé une seconde fois,et languit une année durant (vv.662-811),alors que Gui tombe en pâmoison et - plus heureux - obtient de la belle dame soudain attendrie une promesse d'amour,à condition qu'il devienne le chevalier le plus vaillant qui soit (vv.515-628). Il ne s'agit pas ici d'une divergence textuelle,car ce même épisode a bien lieu dans Amadas,mais plus tard,après la longue année d'attente du héros (vv.1036-1296).

Gui et Amadas vont devant leurs seigneurs,dans l'espoir d'être adoubés chevaliers; ce qui est vite fait (Amadas,vv.1329-1335; Gui,vv.657-673). Ainsi nos deux héros partent à la recherche d'aventure et de gloire...

DEVELOPPEMENT DE LA LEGENDE DE GUI

Nous avons vu comment la légende de Gui de Warwick doit son existence au seul roman anglo-normand du XIIIe siècle. Notre roman de famille a dû en effet jouir,dès sa composition,d'une popularité remarquable: les douze manuscrits français qui nous sont parvenus (et qui datent de la période du milieu du XIIIe siècle à la première moitié du XIVe),ont été tous exécutés en Angleterre et accusent déjà le remaniement textuel attendu dans une oeuvre qui s'est fait répandre dans le pays.(1)

Peu après,Gui de Warwick entre dans la tradition populaire,son sort étant celui de Fouke FitzWarin etd de Boeve de Hampton,héros eux aussi de romans de famille: son histoire se trouve traduite en anglais:

> ...(les poètes anglais) se sont contentés en premier lieu de traduire à peu près littéralement le poème français. Ces traductions s'échelonnent à travers les XIVe et XVe siècles ...Les versions ultérieures semblent s'être développées indépendamment du poème français...(2)

---

1. Voir le classement des manuscrits établi par A.Ewert (Edition,pp.xv-xix); certaines rédactions du poème présentent une version complètement remaniée et en partie corrompue(cf. les mss.'G'et 'R').

2. Ewert,Edition,viii.

Toutes ces versions anglaises (1) s'accordent pour prendre pour noeud du roman le combat entre Gui et Colbrant; réaction également prévue, étant donné le caractère patriotique de l'oeuvre; car c'est surtout cet épisode, accordant au héros le titre de sauveur de son pays, qui serait naturellement mis en relief dans une version anglaise.

Si la légende héroïque de Gui de Warwick se trouve amplifiée dans ces traductions anglaises, le caractère religieux du poème n'est nullement négligé dans d'autres versions ultérieures du roman. Il existe un poème anglais,(2) composé vers le début du XIVe siècle, et intitulé: Speculum Gy de Warewyk.(3) C'est une oeuvre éminemment didactique, qui poursuit à fond le ton moral de la seconde moitié du poème anglo-normand, jusqu'à la mort de Gui. Le personnage héroïque de Gui de Warwick s'y trouve fusionné avec celui du comte carolingien Guido de Tours, dont le savant Alcuin, dans son Liber de Vertutibus et Vitiis, raconte la pieuse histoire; et le poème se borne à dépeindre l'exemple moral de ce double Gui, qui renonce au monde pour choisir

---

1. - dont trois ont été émises par J.Zupitza, E.E.T.S.Extra Series 25,26 (Londres, 1875-76), et 42,49,59 (Londres, 1883-91). Voir aussi H.L.D.Ward, Catal. of Romances I, pp.471-84, 485-87; et A.H.Billings, Guide to M.E.Metrical Romances (N.Y., 1901), pp.24-32.

2. - et dont les huit manuscrits datent de 1327-40 à 1450 environ.

3. Ed. G.L.Morrill, E.E.T.S.Extra Series 75 (Londres, 1898).

une vie éternelle.(1) Ce texte témoigne bien de l'influence exercée sur la légende héroïque par l'ascétisme,dans lequel cette partie de l'histoire a été baignée. Le fort contraste qu'on a déjà constaté dans le poème anglo-normand entre ce sujet ascétique et le ton aventureux des autres épisodes,est donc poussé à l'extrême dans les versions anglaises postérieures: d'une part,l'héroïsme légendaire des Guy of Warwick, d'autre part,le commentaire sur le vice et sur la vertu qu'est le Speculum...

Vers la même époque (c.1310) paraît un recueil définitif de plusieurs contes moraux,intitulé Gesta Romanorum (2),et composé en Angleterre par un moine inconnu. Parmi ces contes (tirés,pour la plupart,de l'histoire classique) figure une histoire intitulée: "De constantia fidelis animae - De duobus militibus,Gidone e Tyrio". Or il est évident que l'auteur

---

1. Gui de Warwick,sincère ~~repenti~~ repenti,va chercher chez le moine Alcuin un confort spirituel; le reste du Speculum consiste en un long sermon prononcé par Alcuin,sur le ~~péché~~ péché et le salut:

> '...Stedefast hope and mieknesse,
> Pes,merci and foryifnes,
> Loue of herte,ful of pite,
> That is verray humilite...
> ...In almes dede and charite
> Thi lyf shal euere more be.
> Thise beth the thewes,that i the teche,
> Whar-thurw thu miht to heuene reche,
> And so thu miht the world forsake,
> If thu wold hem to the take...(Ed.Morrill,vv.85-88,95-100)

- ce sermon est pris,assez fidèlement,au Liber d'Alcuin.

2. éd. H.Oesterley,Berlin,1872 (cap.172); et W.Dick,Erlangen,1890 (cap.194).

de ce conte s'est inspiré de notre roman de famille: il nous fournit un abrégé des plus sommaires de l'histoire de Gui, avant de porter presque toute son attention sur un seul exploit du héros. L'épisode qu'il a choisi de raconter,en plein détail, c'est celui de la rencontre de Gui déguisé en pèlerin et de Thierri exproprié; du voyage des deux amis à la Cour; du songe de Thierri,et du trésor trouvé; et,enfin,du combat singulier entre Gui et Bérard (Gui de Warewic,vv.9393-10428).

L'auteur,comme celui du Speculum Gy, a complètement remanié l'original anglo-normand; il a fait de cet épisode une allégorie didactique,dans laquelle Gui représente le Christ,et Thierri l'Homme...

Ce recueil des Gesta Romanorum étant très répandu au Moyen Age,cette version morale de l'histoire de Gui est passée au XIVe siècle dans la littérature allemande,où elle apparaît comme le roman en prose de Gydo und Thyrus(1); et,bien plus tard, vers 1537,ce même conte de Gui de Warwick se trouve en France, sous la forme dramatique d'un des mystères d'un certain Jean Louvet,de Paris (2).

Nous possédons,en outre,dans deux manuscrits(3) et dans deux imprimés(4),une version très fidèle en prose française

---

1. éd. P.Mau,Jena,1909.

2. Voir l'article de L.A.Hibbard,dans Mod.Phil. XIII (1915),181-7.

3. ms.fr.1476 (anc.7552)Bibl.Nat.; ms.Old Royal 15.E vi.B.Mus.. Ces deux manuscrits sont inédits: P,Meyer en donne de courts extraits dans Bull.de la S.A.T.F.(1882),61-55.

4. - imprimés de 1525 et de 1550. Voir Brunet,Manuel du Bibliophile (1861) II,col.1832-33.

du poème anglo-normand. Cette rédaction continentale date de la première moitié du XVe siècle; et quelques allusions dans le roman catalan Tirant lo Blanch (composé vers 1490) attestent aussi l'influence en Europe de notre Gui de Warewic.

Une vogue en Europe de ce roman de famille s'expliquerait par le caractère imaginaire de l'oeuvre; si les sentiments de l'auteur sont bien anglais, l'action elle-même du roman doit, au contraire, presque tout aux conventions contemporaines de la littérature française. Il est donc naturel que l'histoire de Gui (comme celle, à discuter plus tard, de Boeve de Hamtone), se soit répandue en France.

Revenons, cependant, à la vogue de notre roman en Angleterre, et à l'apothéose de la tradition de Gui de Warwick. Dès le début du XIVe siècle, l'histoire à la fois chevaleresque et morale de notre héros se trouve répandue dans le pays; si bien qu'au siècle suivant, une version irlandaise (1) vient s'ajouter à la liste des descendants du poème anglo-normand. Ce texte celtique a pour source une des versions anglaises de Gui; et son caractère très moral indique, en particulier, l'influence du Speculum.

Mais, Gui de Warwick n'est pas seulement entré dans la tradition populaire et didactique; il est entré dans l'histoire d'Angleterre même: l'oeuvre de propagande qu'est le roman de famille anglo-normand se trouve donc amplement couronnée de de succès.

---

1. éd. F.N.Robinson, dans Zeitschr.f.Celt.Phil. VI (1907), pp.9-180. On parlera encore de cet article dans le chapitre sur Boeve de Hamtone.

Vers 1301-1310,déjà,un certain chroniqueur nommé 'Gualterus de Excestria',ou Girardus Cornubiensis (1),introduit dans son Historia Regum Westsaxonum un récit des exploits de Gui (combat avec Colbrant,enlèvement de Reinbrun,quête de Héralt, etc.). Désormais,aux yeux d'autres historiens,Gui de Warwick sera un perscnnage authentique de l'époque saxonne...Egalement dans le premier quart du XIVe siècle,dans sa Chronique (qui est plutôt un Brut mis à jour),le chanoine de Bridlington, Pierre de Langtoft,raconte l'épisode de Colbrant après celui de la Bataille de Brunanburh:

> Adelstan priait a Deu omnipotent,
> Ke aider ly vousist,et Deu benignement
> En sounge of ly parlait,et dist ke prestement
> Ke al matyn troverayt un velz palmer et lent,
> A la porte del seu,et cely seurement
> Parfrait la bataille,pur Deu omnipotent,
> Si pur Deu ly priast; ço fu verrayment
> Guy de Warwik,sun livre dist coment
> Il tuayt Colebrand,par quai tut quitement...(2)

---

1. Moine "apud S.Carocum in Cornubia",il a été confondu avec le célèbre Giraldus Cambrensis; d'où vient,peut-être,l'incertitude du prénom. (Voir,à ce sujet,A.Tanner,Die Saga von Guy von Warwick (diss.Heidel.),Bonn,1877,pp.28-34.

2. éd. T.Wright,Londres,1866-68 (RS) I,332. Langtoft reconnaîtrait donc non seulement la tradition populaire de Gui,mais aussi l'existence du roman. De même Robert Manning de Brunne,tout en traduisant fidèlement la Chronique de Langtoft,un peu plus tard, en vers anglais,semble connaître une version du poème; car,pour embellir le récit de Langtoft,il parle de "Guy of Warwick,as the boke sais,/Ther he slouh Colibrant with hache Daneis..." Voilà une allusion à un épisode qu'on retrouve dans notre texte anglo-normand (11198-11248) ainsi que dans les rédactions anglaises: son glaive brisé,Gui demande à Colbrant une arme; le géant,peu chevaleresque,la lui refuse; sur quoi,Gui court parmi les Danois assistants vers la cache d'armes,et saisit une hache...(Voir Tanner,op.cit.,36: cette citation de Manning est à comparer avec les vers suivants: "Envers li vint Gui atant,/Od sa hache Daneis trenchant...",qui se trouvent dans le seul ms.'G'(Wolfenbüttel, Cod.Aug.87,4.),fol.80.r.b.)

L'"historicité" de Gui de Warwick est également reconnue par le Liber de Hyda (chronique du monastère de Hyde), qui recopie tel quel le récit de Girardus Cornubiensis, sous le titre: 'De bello inter Gwydonem de Warewyk et Colbrondum'(1).

1. Ed. E.Edwards, Londres, 1866 (RS 45), pp.118-123.

Gui entre donc sans aucun doute dans le rang des héros populaires: dans Sir Generides, il figure aux côtés de Tristan, de Beves, de Perceval et de Gauvain; et Geoffroy Chaucer dresse, dans son conte 'Sir Thopas', une liste pareille:

> ...Men speke of romances of prys,
> Of Horn child and of Ypotys,
> of Bevys and Sir Guy,
> Of Sir Libeux and Pleyndamour...(v.186ff)

Dans sa Chronica de eventibus Angliae, Henry Knighton, chanoine de Leicester (m.1395), introduit parmi les événements du règne d'Athelstan le combat de Gui et de Colbrant (2); et vers le milieu du siècle suivant, John Lydgate émet une Life of Guy of Warwick, qu'il déclare avoir traduite

> ...Out of the Latyn.maad by the cronycleer
> Callyd of old.Gerard Cornubyence,
> Wich wrote the dedis.with gret dilligence
> Of them that wern.in Westsex crowned kings,
> Gretly comendyng.for knyghtly excellence
> Guy of Warwick.in his famous writynges...(3)

2. Oeuvre citée dans Bishop Percy's Folio Manuscript (1867), II, pp.512-13.

3. J.Zupitza, 'Zur Literaturgeschichte des Guy of Warwick', dans Sitzungsber.der phil.hist.Classe der kaiserl.Acad.Wien LXXIV (1873), pp.623-668; voir aux pages 649-65.

Notons que ce dernier poème aurait été composé sur la demande de la comtesse de Shrewsbury,se croyant descendre du héros Gui(1); la valeur 'généalogique' de la légende est donc toujours très forte...

Il va sans dire que le combat singulier entre le héros anglais et le géant danois est partout pris pour authentique: le voilà cité,vers l'an 1454,dans la Historia Major Wintoniensis de Rudbourne (2); et,quelques années plus tard,vers 1465,la Chronicle de John Hardyng vient ajouter encore une voix à l'adulation générale:

> ...But then Sir Guy of Warwike,as was weten,
> In palmer wyse,as Colman hath it wryten,
> The battaill toke on hym for Englandis right
> With Colbrand in armes for to fight...(3)

Il est donc tout naturel que certains lieux dans le comté de Warwick soient par la suite associés avec le grand héros de la région. John Leland,antiquaire célèbre du XVIe siècle,nous renseigne sur cette tradition topographique:

> ...On the south side of Hyde Abbay betwixt it & the waulle is a medow caullid Denmark,whor the fame is that Guido Erle of Warwik killid great Colebrande the Dane 'singulari certamine'...
> ...There is a right goodly chapell of St.Mary Magdalene upon Avon river,scant a myle above Warwike. This

---

1. R.S.Crane,'The Vogue of Guy of Warwick',dans PMLA XXX (1915),pp.125-94; se reporter a la page 128.

2. Oeuvre citée dans Bishop Percy's Folio Manuscript,op.cit.514.

3. éd. H.Ellis,Londres,1812,p.211. Voir aussi A.Tanner, op.cit.,27ff; ce 'Colman',à qui sont attribuées quelques chroniques perdues,nous reste presque inconnu.

place of some is caulyd Gibclif,of some Guy-Clif; & old fame remaynethe with the people there,that Guido Erle of Warwike in King Athelstan's dayes had a great devotion to this place,& made an oratory there. Some adde unto it,that after he had done great victories in outward partes,& had bene so long absent that he was thought to have bene deade, he came & lyved in this place lyke an heremite,onknowne to his wife Felicia ontyll at the article of his deathe he shewyd what he was...(1)

Les voeux de la maison patronne sont donc comblés: ce roman généalogique de Gui de Warewic jouit d'une succès complet. Un ancêtre saxon a été créé,pour être ensuite adopté, non seulement par les comtes intéressés,mais aussi par la nation entière. On devine bien la joie de la maison de Warwick: elle pourrait désormais se vanter d'être descendue d'un héros national; et elle ne tardait pas à célébrer ce fait: né vers 1270,le deuxième Beauchamp (dixième comte de Warwick) s'appelle 'Guy',et le fils de Thomas Beauchamp, onzième comte,sera également baptisé sous le nom du héros de la famille...(2)

Il ne reste maintenant aux Warwick qu'à faire intreduire dans leur 'pedigree' officiel cet ancêtre imaginaire,devenu historique. Par conséquent,John Rous,'l'historiographe complaisant de cette famille'(3),dresse,vers 1480,un arbre

---

1. Itinerary III,p.272ff. En ce qui concerne cette tradition que Gui aurait vaincu Colbrant sur le domaine même de l'abbaye de Hyde,il convient de noter l'introduction significative (citée plus haut) du récit de ce combat dans le Liber de la maison...

2. Ce Guy de Beauchamp meurt en 1360; et son frère cadet Thomas, devenu douzième comte,fait restaurer à sa mémoire la chapelle à 'Guy's Cliff'...(Voir G.E.C.,Complete Peerage XII(2),pp.370-75.

3. A.Ewert,Edition de Gui,p.vi.

généalogique complet,dans lequel figurent Roalt,Gui et Reinbrun. Cela n'est pas tout: afin de faire oublier l'expropriation de Thurkil de Warwick,Rous invento sans gêne un mariage du premier Newburgh avec une fille également imaginaire du thegn saxon...

Bien que composé deux siècles après l'époque anglo-normande proprement dite,cet Historical Account of the Earls of Warwick de John Rous (1) ne fait que poursuivre,et achever, l'oeuvre de propagande de notre premier roman de famille,et illustre à la perfection la désir qu'éprouvait la société anglo-normande d'établir des rapports généalo-historiques avec ses prédécesseurs saxons. Inspiré du maître-faussaire Geoffroy de Monmouth,Rous commence (p.222) par une liste impressionnante de personnages britanniques: Gathelaus, "hole Kyng of Gt. Brytayne",Gwyderd,Cradocus,Gware,cousin d'Arthur,Deveroike,Artigallus,Morindius,"Erle of the Citie of Caer Gweir,now Warwick",et Marthrudus,"Erle of Warwick in the Brytones or Welchemenes Dayes". Après ce mélange celtique,la ligne saxonne commence par un certain Warremundus, "of the moost noble blode of the Saxones",lequel changea le nom de la cité de 'Caer Gwair' en 'War-wick',"and inhabited it newlie with Saxones,whiche now be called Englische People..."

C'est à ce point-là que Rous greffa sur l'arbre généalogique les personnages de notre roman de famille (pp.224-27):

> Rohandus,Erle of Warwick,of the Duche Saxon Blode lynyallie descended...And when oon kynge reigned over all, the Erle had the profite of the Lorde-shipp,untill the

---

1. éd. Th.Hearne,Oxford,1729.

Dayes of kyng William the Conquerour,who gave it owt of the Crowne,with meny privileges & fredomes,unto Sir Henrie Newborough,a Norman & his nere Cosyne.

Dame Felice,Doughter & Heire to Sir Rohand...by true enheritaunce was Countese of Warwick,& Ladie & Wiff to the moost victoriouse knyght Sir Guy...

Sir Guy of Warwick,flour & honour of knyghthodd, Sone to Sir Seyward Baron of Wallyngford,& to his Ladie & Wif Dame Sabyne,a Floryntyne,borne in Italie,of the noble blode of the contrey...(- la jolie retouche!)...

Rayburnus. Sir Rayburne,Erle of Warr.,in the Englishe tonge called,'the Floure of knyghthood',Sone & Heire to the moost victoriouse knyght Sir Guy & his Ladie Dame Felice le beell...

Après nous avoir raconté l'histoire de Gui et de Reinbrun,Rous se met à poursuivre la ligne saxonne,jusqu'à Thurkil de Warwick (p.229):

...Thurkaldus of Warwick,sone to Lord Alwyne,a Mane of great Worshipp at the Conquest tyme,& after,as for bodelie strenght...He had to his Ladie & Wiff,by the conquerour's comaundement,the Countes of Perche...

Aucune mention,donc,de l'expropriation; au contraire, Rous a soin d'insister sur l'union 'authentique' des deux maisons saxonne et normande:

...Margaret,Doughter & Heire to the Lord Thurkald, Sister to Sir Rotrod,Erle of Perche,who was a valyaunt knyght at the wynning of Jherusalem. This Ladie maid a Place of Templers at Lammadock in Gowerland in Wales, which Contrey was conquered by hir Lord Sir Henrie Newborough,Erle of Warwick...This man was Erle of Warwick by title of his Wiff Dame Margarete...

- et Rous termine sa généalogie,en chantant les louanges de tous les comtes de Warwick,depuis l'époque anglo-normande jusqu'au XVe siècle.

Il vaudrait mieux laisser là Gui de Warwick, ancêtre saxon homologué, sauveur accrédité de son pays, et héros le plus célèbre du roman de famille le plus réussi...

Toujours populaire au XVIIe siècle, l'histoire de Gui touche cependant à son couchant; dans ses Antiquities of Warwickshire (1656), Dugdale insiste toujours sur l'historicité des aventures du héros, mais il reconnaît toutefois la 'libre imagination' des chroniqueurs du Moyen Age; et ses successeurs se montrent de plus en plus sceptiques...Au XVIIIe siècle, enfin, la tradition sera mortellement atteinte par les recherches scientifiques des antiquaires sérieux, tels Percy et Pegge.

Ultime ironie: cette pauvre qui couronnait autrefois la généalogie des orgueilleux Beauchamp finira par devenir... un joli conte d'enfants.(1)

---

1. Pour le sort de l'histoire de Gui, voir R.Crane, 'The Vogue of Guy of Warwick', dans PMLA XXX (1915), pp.125-94. Notons qu'au château de Warwick sont toujours exposée quelques reliques dites de Gui: armes, armure, marmite ("porridge-pot") et la côte de la "Dun Cow" (éléments d'épisodes populaires attachés à la légende à une époque bien postérieure - voir Crane, art.cit., p.177ff, et Speculum Gy de Warewyke, éd.cit. Morrill, p.lxxiii, n.1.), etc., et qu'une des tours du château, construite par les premiers Beauchamp, est toujours nommée: 'Guy's Tower'.

LE ROMAN DE FERGUS

L'Ecosse au XIIe siècle: la famille patronne 321

Nature et raison d'être du poème 345

Traits conventionnels du héros 350

Historicité de 'Fergus' 359

Topographie etféodalite dans 'Fergus' 374

Généalogie dans 'Fergus' 408

Rôle de la religion dans 'Fergus' 414

Epilogue: sort du 'Roman de Fergus' 425

L'ECOSSE AU XIIe SIECLE: LA FAMILLE PATRONNE.

En l'an 1209, Alan, dernier prince de Galloway et connétable d'Ecosse, épousa Margaret, fille aînée du comte David (frère du roi Guillaume le Lion d'Ecosse).(1) Or ce fut peut-être à l'occasion de ce mariage, tellement avantageux à la maison de Galloway, que fut composé un roman de famille, intitulé Fergus (2), et célébrant surtout le nom de l'arrière-grand-père d'Alan.

Afin de mieux comprendre la composition en Ecosse d'un tel roman de famille, il faut jeter un coup d'oeil sur la société baronniale du royaume écossais à cette époque.(3)

---

1. Voir la Chronique de Melrose, éd. J.Stevenson (Edim., Bannatyne Club, 1835), s.a.1209.

2. Ce poème n'existe que dans deux manuscrits, du XIIIe s., et du début du XIVe. (ms.'A', Chantilly 626, et ms.'P', Bibl.Nat. Fonds français, 1553), provenant du nord-est et du nord de la France. Le ms.'P' a été édité par Fr.Michel (Edimbourg, Abbotsford Club, 1841)1 et le ms.'A', par Ernst Martin (Halle, 1872). C'est de l'édition de Martin que l'on cite dans cette étude.

3. On a surtout recours aux autorités suivantes: G.W.S.Barrow, The Acts of Malcolm IV, 1153-65 (Edim., 1960); P.Hume Brown, History of Scotland (C.U.P., 1911), vol I; G.Chalmers, Caledonia (Londres, 1810-24); I.E.Grant, Social & Economic Development of Scotland before 1603 (Edim., 1931); Fr.Michel, Les Ecossais en France, et les Français en Ecosse (Londres, 1862); A.L.Poole, From Domesday Book to Magna Carta (Oxford, 1955); M.Powicke, The XIIIth Century (Oxford, 1953); R.L.G.Ritchie, The Normans in Scotland (Edimbourg, 1954).

Cette société fut en effet anglo-normande, ayant d'étroits liens de parenté, de culture et d'obligation féodale, avec l'Angleterre normande et angevine. L'Ecosse s'était mise en rapport avec la vie normande depuis le règne de Malcolm Canmore: celui-ci, exilé à la Cour d'Edouard le Confesseur, avait bien subi l'influence des conseillers et des amis normands du roi saxon; et Margaret, femme de Malcolm, avait introduit en Ecosse toutes les délicatesses de la Cour étrangère.(1)

La 'normannisation' de l'Ecosse devait continuer sous les règnes des fils de Malcolm: surtout, sous celui du grand roi David Ier (1124-53). David avait lui aussi passé à la Cour anglaise la plus grande partie de sa jeunesse; imbu de la culture anglo-normande, il était devenu, dès 1114, le plus gros tenancier du royaume, comte du Northumberland, de Northampton et de Huntingdon.(2) Ses intérêts anglais étaient donc plus que considérables (d'autant plus que son royaume écossais comprenait le comté de Cumberland et la partie septentrionale du Westmorland, et s'étendait même, à un moment donné, jusque dans le Lancashire)(3); il se

---

1. Poole, op.cit., p.267.

2. Voir Ritchie, op.cit., p.142ff. David avait épousé la veuve du baron Simon de Senlis, et ainsi hérité du vaste domaine qui avait appartenu au thegn Waltheof, père de la dame; pour l'étendue de cet honour, voir W.Farrer, Honors & Knights' Fees (Londres, 1923), II, p.294ff.

3. Poole. op.cit., p.265.

rendait à maintes reprises dans les Midlands,dans le domaine qu'il tenait du roi d'Angleterre; et il avait également soin de se mettre en relations amicales avec les grands tenanciers normands du nord: avec Eustace FitzJohn et avec Walter Espec. En montant en 1124 sur le trône d'Ecosse,David apporte,inévitablement,dans son pays toute la culture anglo-normande: il ne tarde pas à s'entourer (comme Edouard le Confesseur) d'amis et de conseillers 'étrangers' (dont le plus célèbre est,peut-être,le moine Ailred de Rievaulx):

> ...David's Normans came to Scotland as Edward's had come to England - as advisers,clerical and lay,as administrators,as invited guests,as individuals judged on their merits by a native ruler of Norman outlook and training... David...rewarded Normans on a great scale; before,probably long before,his death in 1153, Scotland was Normanized beyond recall... (1)

La Cour de David Ier et celles de son souverain féodal Henri Ier d'Angleterre et d'Henri II,partageaient donc la même culture; ce fut sous le règne de David que plusieurs grands barons du nord vinrent s'installer définitivement en Ecosse: les Bruce,les Morville,les FitzAlan,les Lindsay, les Melville,les Foliot,les Balliol...(2)

Bien que les relations politiques entre les royaumes écossais et anglais fussent à cette époque toujours assez tendues,et bien souvent hostiles,(3) sous les règnes de

---

1. Ritchie,op.cit.,p.xv.

2. ibid,pp.147-59.

3. Voir,en 1138,l'invasion sauvage des comtés du nord par les troupes de David,et la victoire anglaise à la Bataille de l'Etendard. Ce fut en effet surtout le droit disputé à la seigneurie du Northumberland,qui devait tant brouiller David,et ses successeurs,avec la Couronne anglaise. Voir Poole,op.cit.,269.

Malcolm IV (1153-65) et de son frère Guillaume le Lion (1165-1214),l'influence anglo-normande sur le royaume du nord devait s'accroître de plus en plus. En 1157,le roi Henri II confirma le droit héréditaire de Malcolm au fief de Huntingdon; et,au mois de juillet,à Chester,Malcolm fit hommage à son seigneur anglais,"comme l'avait fait son grand-père"(1). Et,après l'échec cuisant de sa compagne d'invasion en 1174, Guillaume le Lion,mené prisonnier devant Henri II,fut obligé de devenir vassal inconditionnel du roi d'Angleterre. L'Ecosse entière fut alors un fief dans le royaume anglo-normand: évêques et barons écossais se trouvèrent d'un coup assujetis au roi Henri; et ce ne fut que plus tard,sous le règne de Richard Ier,que Guillaume le Lion redevint monarque d'un pays indépendant.(2)

L'influence anglo-normande sur l'Ecosse (3) fut donc considérable: comme nous le dit Ritchie (4):

> ...A French aristocracy had been established, a French civilization implanted... In the forty-nine years' reign of William the history of the Normans in Scotland becomes indistinguishable from that of the Scottish people...(

---

1. Poole,op.cit.,pp.275-76.

2. Tout préoccupé par sa croisade projetée,le Roi Richard fit avec Guillaume un pacte d'amitié,et - le 5 décembre 1189 - rendit à l'Ecossais son indépendance féodale. Voir Poole, ibid,pp.275-79.

3. C'est-à-dire,dans ce contexte médiéval,cette partie basse de l'Ecosse bien au sud du Moray Firth et à l'est du Galloway.

4. op.cit.,p.xv.

De même qu'en Angleterre le thegn saxon avait fait place au baron normand,de même en Ecosse le comte avait supplanté le mormaer celtique. Alan de Galloway fut donc un baron anglo-normand,dans une société féodale anglo-normande; et l'on aurait tort de le prendre pour un rude chef de clan écossais. Instruit et cultivé,il joua (nous le verrons) un rôle considérable dans les hautes affaires féodales des deux Cours d'Ecosse et d'Angleterre.

Considérons donc de plus près la généalogie de ce magnat: à commencer par le personnage de Fergus de Galloway, arrière-grandpère d'Alan,et héros titulaire de notre roman de famille.

Est assez obscure l'origine de ce Fergus: il est bien possible que dans ses veines ait coulé du sang scandinave;(1) par religion et par mariage,cependant,il fut déjà à moitié normand.(2) Nous ignorons également la date précise de sa naissance: il naquit peut-être dans les premières années du XIIe siècle. Quant à son titre,les annales contemporaines l'appellent 'princeps',ou même 'rex',de la province occidentale de Galloway.(3)

---

1. Voir plus loin,à la page 366.
2. Ritchie,op.cit.,p.266.
3. ~~Fo14 c.15~~ Barrow,op.cit.,p.13.

Ce domaine de Galweia occupait un rang tout particulier dans le cadre du royaume écossais; son étendue ne se laisse pas déterminer avec précision:

> ...In its widest sense,Galloway denoted the whole of Scotland south and west of Clydesdale and Teviotdale... But neither the lordship nor the bishopric of Galloway covered so wide an area. There is no evidence that Fergus of Galloway had any control over Carrick in the west, while on the east,the lord of Strathnith ruled independently of Fergus and his dynasty... Already,therefore, in the XIIth century,the lordship of Galloway was restricted to the limits of the modern county of Wigtown and stewartry of Kirkcudbright...(1)

Est également ambigu le rôle féodal du Galloway; tirant leur origine d'une colonisation irlandaise et norvégienne, les habitants de la région(2) avaient des rapports plutôt avec le vieux royaume scandinave des Iles,qu'avec l'Ecosse orientale. La féodalité centrale et 'anglo-normande',poursuivie avec vigueur en Ecosse du sud par David Ier,ne s'étendait effectivement pas jusque dans le Galloway.(3). Il est vrai que David tenait bien la seigneurie nominale de la province; mais les Gallovégiens jouissaient toujours d'une assez grande mesure d'indépendance. Dans une charte dressée vers 1136(4),le roi se sent obligé de distinguer entre ses

---

1. Barrow,op.cit.,p.38.

2. - appelés 'Gall-gael',ou "Ecossais étrangers": d'où vient le nom de 'Galloway' (Ritchie,op.cit.,p.xxx).

3. Barrow,op.cit.,p.47.

4. No.1,dans le Liber Sancte Marie de Melrose (éd. Bannatyne Club,1837). Voir Ritchie,op.cit.,p.258nn.

autres sujets et ces gens de sang mixte; ainsi: "Francis et Anglis et Scottis,et Galwensibus..."

Deux années plus tard,un contingent gallovégien se battit côte à côte avec les troupes du roi David à la Bataille de l'Etendard; mais,autrement,la province se tenait en dehors de la société féodale du royaume écossais.(1)

D'ailleurs,les habitants de cette presqu'île de Galloway jouissaient dans le monde médiéval d'une réputation peu flatteuse: ils se distinguaient,à maintes reprises,par leur extrême cruauté en guerre. Les poètes et les chroniqueurs de l'époque insistent tous sur les moeurs barbares et sauvages de ces 'Ecossais étrangers',qu'ils appellent souvent: 'Pictes'. Ce sont des brutes,dont les actes sont des plus bestiaux; les pires atrocités de la campagne écossaise de 1138 sont surtout attribuées au contingent gallovégienne - ainsi Richard de Hexham:

> ...de Pictis,qui vulgo Galleweienses dicuntur... Denique illi bestiales homines,adulterium et incestum ad cetera scelera pro nichilo ducentes,postquam more brutorum animalium illis miserrimis abuti pertaesi sunt,eas vel sibi ancillas fecerunt,vel pro vaccis aliis barbaris vendiderunt...(2)

- et ainsi Ailred de Rievaulx:

> ...Pudica matrimonia incredibili libidine vexata sunt. Parvuli jactati in aera,et aculeis lanceārum excepti delectabile spectaculum Galwensibus praebuerunt; praegnans mulier per medium secabatur,tener fetus extractus

---

1. Ritchie,op.cit.,pp.258,265ff.

2. De Gest.Reg.Steph.,éd. R.Howlett,dans Chronicles of the Reigns of Stephen,Henry II and Richard I (RS.82),III, pp.152,157.

ab utero,impia manu ad saxum allidebatur... Horreo dicere quomodo ingressi sunt templum Dei,quomodo polluerunt sanctuarium ejus,quomodo salutis Christianae sacramenta pedibus conculcarverunt... Non adversus homines dimicatis,sed adversus bestias,quibus nihil humanitatis,nihil inest pietatis...(1)

Chrétien de Troyes parle de 'Galvoie,Une tiere molte felenesse'(Perceval,v.7966); et notre roman de famille, s'inspirant peut-être de la critique d'Ailred(2),lui-même condamne rondement les moeurs païennes des Gallovégiens:

...Mais cil delà pais sont molt niche,
Que ja n'enterront en mostier,
Pas ne leur calt de diu proier:
Tant sont niches et bestiaus...(3)

Voilà donc le domaine héréditaire de Fergus de Galloway: presqu'île sauvage,aux habitants malfamés. Fergus lui-même avait cependant subi l'influence de la société anglo-normande; avant de monter sur le trône d'Ecosse,David (alors prince de Cumbria,et seigneur titulaire de Galloway) s'était probablement lié d'amitié avec ce chef de province.(4)

1. De Bello Standardii,éd.Migne(Patrologia Latina vol.195, p.706; et Howlett (Chrons.Stephen,Henry II & Richard I II)pp.187-8. Voir aussi le témoignage de Walter Daniel,biographe du moine Ailred ("Vie d'Ailred",éd.Powicke,Londres,1950,p.45): à l'occasion d'une visite à Dundrennan,cellule écossaise de Rievaulx (et lieu d'enterrement d'Alan de Galloway),Ailred accuse les Gallovégiens d'un manque sensible de perfection... Ils n'acceptent, dit-il,que très rarement la vie du cloître...

2. M.D.Legge,Sur la genèse du 'Roman de Fergus'(Mélanges... M.Delbouille,II: Philologie médiévale (1964))pp.401-402.

3. Fergus,éd.Martin,p.6,vers 18-21.

4. M.D.Legge,Some Notes on the Roman de Fergus,dans Trans. Dumfr.& Galloway Nat.Hist.& Ant.Soc.,XXVII (3e série),p.166.

Toujours est-il que Fergus se trouvait par la suite mêlé aux affaires de la Cour: entre 1135 et 1141,il attesta deux chartes du roi David;[1] et,en 1138,nous l'avons vu,il mit ses troupes à la disposition de son monarque,lors de l'invasion des comtés anglais du nord: il est même possible qu'il se trouvât bien à la tête du contingent gallovégien,à la Bataille de l'Etendard...[2]

Les relations entre Fergus et David étaient-elles plus étroites encore ? Fergus aurait-il épousé Elizabeth,fille naturelle du roi Henri Ier d'Angleterre ?[3] On n'en sait trop rien: la preuve y manque... Toujours est-il que si Fergus avait comme David pour belle-soeur l'impératrice Mathilde,sa participation à la Bataille de l'Etendard,contre Etienne, aurait été des plus attendues...[4] De toute façon,nous voyons Fergus de Galloway,en tant que baron conséquent,magnat à la Cour d'Ecosse,et ami probable du roi David.

---

1. A.C.Lawrie,Early Scottish Charters (Glasgow,1905),pp.85-6,96.

2. Ritchie,op.cit.,p.266.

3. Voir Stubbs (Ed.Roger de Hoveden,RS.51,II,p.63n.),et Chalmers,Caledonia II,p.366; mais Chalmers ne nous révèle pas ses sources... Voir aussi M.D.Legge,Some Notes...pp.166-67: ce mariage n'est nullement attesté dans la table généalogique de la ligne d'Henri,dressée dans G.E.C.,The Complete Peerage XI,append.'B'. Si cette Elizabeth (ou Isabel) avait en effet existé,et si le mariage avait eu lieu,pourquoi aucune des filles de Fergus ne devait-elle porter ce nom prestigieux ? D'autre part,il n'en est pas moins vrai que le roi Henri II reconnaissait comme son cousin Uhtred,fils de Fergus et père de Roland de Galloway (Benedict de Peterborough,Chronicle,éd.Stubbs (RS)I,p.80).

4. Ritchie,op,cit.,pp.258,266.

Or,au cours du règne de Malcolm IV,successeur de David, les relations de Fergus avec son souverain devaient se transformer d'une manière bien dramatique: l'ancienne amitié se changea en une hostilité violente.

En 1159,le roi Henri II fit une campagne en France, pour faire valoir les droits de sa femme Aliénor d'Aquitaine sur Toulouse. Epris du désir de se montrer preux chevalier, Malcolm d'Ecosse partit avec le roi d'Angleterre.(1) A son retour l'année suivante en Ecosse,il reçut un accueil moins que chaleureux,ses barons lui en voulant de l'hommage féodal qu'il avait fait au roi Henri. En effet,cinq comtes (l'earl Fertheth de Stathearn à leur tête) se révoltèrent contre leur roi; et et à leur nombre vint s'ajouter Fergus de Galloway.(2) Face à cette insurrection féodale,Malcolm se trouva obligé d'avoir recours à des mesures sévères: par trois fois,il expédia une armée dans le Galloway,contre les barons rebelles; enfin,sa troisième campagne fut couronnée d'un succès total; et Fergus de Galloway,et les cinq comtes,furent tous vaincus. Ayant tout perdu,Fergus fut contraint de faire acte de soumission au roi, et de lui livrer en otage son fils Uhtred; et la province jusque là intansigeant de Galloway rentra,cette fois effectivement, dans le royaume d'Ecosse:

> ...In Galloway,Normanization was taken firmly in hand. Castles were built - in Galloway there are more green mounds representing Norman castles than anywhere else in Scotland. Constables or "baillis"...were...installed...Strangers were brought in... Thenceforth Galloway was definitely part of the Scottish realm...(3)

---

1. - à la recherche de 'pris e los',comme n'importe quel héros de roman d'aventures. (Voir Ritchie,op.cit.,p.349.)

2. Ritchie,id.,pp.351-52; Barrow,op.cit.,pp.12-13.

3. Ritchie,op.cit.,p.352.

Quant à Fergus, l'ancien sire de Galloway se retira du monde, cherchant asile dans l'abbaye royale de Holyrood; et ce fut là que, devenu chânoine augustinien, il mourut, le 12 mai, 1161.(1)

Par cet acte de piété conventionnelle, Fergus se montre bien du monde anglo-normand et médiéval; à son entrée à Holyrood, il fit don à l'abbaye du village de Dunrod (Kirkcudbright);(2) et il avait aussi donné des terres à l'Ordre des Chevaliers du Temple.(3) En outre, il avait lui-même fondé quelques maisons religieuses: le prieuré de l'Ile Ste-Marie de Traill, dans le Kirkcudbright (rejeton augustinien de Holyrood);(4) vers l'an 1142, l'abbaye cistercienne de Dundrennan, dans le Galloway;(5) le prieuré prémontré de St-Ninian, à Whithorn (Galloway);(6) le prieuré de 'St.Saul's Seat' ('Monasterium Viridis Stagni');(7) et l'abbaye de Tongland, dans le nord du Kirkcudbright.(8)

---

1. Chronique de Melrose, éd.cit., p.169; Chronique de Holyrood, éd. Marjorie O.Anderson (Edim., 1938), p.39.

2. "...villam quae dicitur Dunroden dedit..." (Chron.Holyrood, s.a.1160); voir M.Schlauch, The Historical Background of 'Fergus', dans PMLA XLIV (1929), p.368; et Ritchie, op.cit., p.352; ce don fut confirmé "in perpetuam elemosinam" par Malcolm IV, dans une charte de 1164 (Chron.Holyrood, p.21; Barrow, op.cit., p.65).

3. Barrow, id., p.98.

4. A.C.Lawrie, Annals of the Reigns of Malcolm & William (Glasgow, 1910), pp.67-68; M.D.Legge, Some Notes...p.165; M.Schlauch, art.cit., p.368.

5. Lawrie, op.cit., p.67; A.O.Anderson, Early Sources of Scottish History (Edim., 1922) II, p.204. Bien que la Chron.Melrose nomme (s.a.1142) comme fondateur le roi David, il est plus probable que Fergus a en effet fondé cette maison.

6. Ritchie, op.cit., pp.336-7, 407; Lawrie, op.cit., p.68; il est possible que Fergus ait même restitué l'ancien évêché de 'Candida Casa'.

7. Lawrie, id., p.68; Schalauch, op.cit., p.368.

8. Roy.Comm.Hist.Mon.Scotland, 5th Report: Kirkcudbrightshire (Edim., 1914), pp.xlvi, 259.

Fergus de Galloway ayant laissé deux fils,Gilbert et Uhtred,l'histoire de la famille entra en une période sombre et cruelle. En 1174,profitant de la défaite aux mains d'Henri II du roi Guillaume le Lion,ces deux domini de Galloway se révoltèrent contre le pouvoir central,et contre l'influence 'étrangère': ils firent massacrer ou expulser les colons et les baillis anglo-normands,et détruire les châteaux-forts du roi dans la province. La presqu'île fut de nouveau plongée dans la rébellion déchaînée...

Ce ne fut pas tout: Gilbert,haïssant son frère Uhtred,[1] le fit tuer,le 22 septembre 1174,d'une manière atroce.[2] La notoriété de ces actes indignes est attestée par les récits assez détaillés de l'insurrection et du crime de 1174,que nous ont laissés les chroniqueurs anglais du temps.[3]

Devenu souverain féodal d'Ecosse,le roi Henri II avait envoyé dans la province de Galloway son clerc Roger de Hoveden,et Robert de Vaux,dans le but de persuader les princes révoltés (ses cousins) de lui faire acte de soumision en Angleterre; mais,ayant appris l'assassinat d'Uhtred, le roi colérique refusa sur-le-champ de se réconcilier avec le fratricide. [4]

---

1. Peut-être,parce que,frere aîné,il avait été pourtant obligé de partager avec Uhtred le domaine familial (voir Barrow,op.cit.,p.13).

2. "...cepit ipsum Ucthredum et fecit eum interfici,abscisis testiculis et oculis evulsis..."(Roger de Hoveden (éd.Stubbs,RS.51) II,p.69.

3. Par exemple: Roger de Hoveden (ibid),II,pp.63,69; Guillaume de Newburgh (éd.Howlett,RS.82)I,pp.186-87; et Benedeit de Peterborough(éd.Stubbs,RS.49)I,pp.67,79-80.

4. Hoeveden,op,cit.,II,p.69n.

Néanmoins,deux ans plus tard,en 1176,Gilbert rentra dans les bonnes grâces du souverain: il se rendit à York, où il fit hommage à Henri.[1] L'affaire en resta là pendant dix ans. Enfin,le 1er janvier 1185,Gilbert de Galloway mourut[2] peut-être fut-il même tué par Roland,fils d'Uhtred...[3] Toujours est-il que ce Roland profita de l'occasion pour bien se venger des ennemis de son père assassiné. Après dix ans passés en exil à la Cour de Guillaume le Lion,il rentra en Galloway,vaincut les hommes de son oncle félon,chassa Duncan,fils de Gilbert,et prit possession du domaine.[4]

Henri II (depuis la réconciliation de 1176 protecteur de Duncan et des intérêts de Gilbert) ne tarda pas à mener une armée contre Roland; mais,par l'intermédiaire de Guillaume le Lion[5],les deux partis se réconcilièrent à Carlisle, où Roland fit hommage au roi d'Angleterre.[6]

Ainsi,Roland de Galloway (dont la vie ressemble bien à celle d'un héros de roman de famille...) recueille son 'droit heritage',après avoir été dépossédé par son oncle usurpateur; et,désormais,l'arbre de la famille de Galloway fleurira: Roland et son fils jouira des plus hautes faveurs de la Cour...

---

1. Hoveden,ed.cit. II,p.105; Chalmers,op.cit,V,pp.255-56.
2. Lawrie,Annals...,p.254.
3. Ritchie,op.cit.,p.353.
4. Fordun,Chronica gentis Scottorum (éd.W.F.Skene)p.490, Chron.Melrose,éd.cit.,pp.93-94.
5. Ibid,p.94.
6. Lawrie,Annals...,pp.262-65; Poole,op.cit.,p.278,n2.

En effet,pendant son exil,Roland avait mené une vraie vie de baron anglo-normand[1],et s'était mis dans les bonnes grâces du roi Guillaume.[2] Il avait surtout épousé une dame de haut parage: Elena,fille de Richard de Morville,connétable héréditaire d'Ecosse[3]. Par ce mariage plus qu'avantageux,il avait apporté à sa maison des biens considérables,en Ecosse et en Angleterre.[4]

Ce ne fut pas tout: l'office de connétable fut l'un des plus prestigieux du royaume féodal d'Ecosse:

> ...It is possible that until the death in 1162 of Hugh de Moreville,who stood many years senior to Walter FitzAlan in the royal service,the constable ~~took~~took precedence over the steward. Bothm officers were endowed with land on a scale which brought them into equality with the greatest magnates of the realm...[5]

Or Richard de Morville mourut en 1189; et son fils Guillaume lui succéda. Sept ans plus tard,cependant,Guillaume mourut à son tour,sans laisser de postérité.[6] L'héritage de la grande maison passa donc à Elena,soeur de Guillaume; et ce fut ainsi que Roland de Galloway se trouva,en 1196, investi d'un vaste domaine féodal,et honoré du titre héréditaire de connétable d'Ecosse. Pour recueillir cet héritage offert

---

1. Voir P.Hume Brown,op.cit.
2. Lawrie,Annals,p.325; Fordun,ed.cit.,p.490.
3. Lawrie,Annals,p.326.
4. Voir plus loin,p.403.
5. Barrow,op.cit.,p.31.
6. Chron.Melrose,ed.cit.,p.102; voir D.N.B.,sous la rubrique: "Moreville".

'de uxore',Roland n'eut qu'à verser au souverain une fine de 700 marcs argent:

> ...septingentis marcis argenti pro hereditate regi Willelmo et honore constabularii...(1)

La famille de Galloway avait donc fait fortune. Magnat anglo-normand et favori du roi,Roland accompagna Guillaume le Lion à Lincoln,en 1200,et attesta l'hommage qu'y fit son souverain au roi Jean d'Angleterre.(2) Après avoir assisté à cette cérémonie féodale,Roland se rendit à Northampton y régler les affaires foncières de sa femme Elena: les Morville avaient tenu des terres dans les comtés de Northampton,de Huntingdon,de Bedford et de Rutland; et Roland offrit au roi Jean un 'relief' de 500 marcs,afin de faire confirmer son droit héréditaire à ces fiefs anglais.(3)

Le sire de Galloway ne devait jamais rentrer en Ecosse: le 12 décembre 1200,il mourut à Northampton;(4) et son fils Alan lui succéda.

---

1. Lawrie,Annals...,op.cit.,p.303; Fordun,Chron. gentis Scottorum (éd.W.F.Skene,dans la série "Historians of Scotland",Edim., 1871-72),ch.27.

2. Hoveden.op.cit.,IV,pp.141-42: '...et ibi in conspectu omnis populi Willelmus rex Scottorum devenit homo Johannis regis Angliae de jure suo...testibus his...David fratre Willelmi regis Scottorum comite de Huntendune,et Rollando filio Huctredi filii Fergus principe Caluaiorum,et Patricio comite de Loonais,et Griffino filio Resi rege de Suthuales, et aliis multis de regno Scotiae...'

3. J.Bain,Calendar of Documents Relating to Scotland (Londres, 1881-88)I,p.47 (no.294: Rot.Oblat.2 John); Lawrie,Annals,p.326; Anderson,Early Soucés II,p.352,n3.

4. Hoveden,op.cit.,IV,p.145.

Nous revenons ainsi à Alan de Galloway, connétable d'Ecosse, et héritier à la fois du domaine de Fergus et des terres (bien plus précieuses) des Morville. Le mariage d'Alan en 1209 avec la nièce du roi Guillaume le Lion marque le point culminant des fortunes de sa maison; désormais, Alan se trouve en relations suivies avec son roi d'Ecosse, et aussi avec son second souverain Jean (et, plus tard, Henri III) d'Angleterre. En 1212, par exemple, il accompagne Guillaume à Durham et à Norham, où le roi d'Ecosse discute avec Jean des affaires d'Etat; et il atteste aussi l'hommage que fait Guillaume le Lion, à cette occasion, au roi anglais.(1)

Le 20 juillet de cette même année, le roi Jean (voulant rassembler son ost, pour attaquer les Gallois en dissidence) écrit à Alan, et lui demande un service féodal:

> ...Rex fideli suo et consanguineo Alano de Galweia salutem. Rogamus vos pro magno negotio nostro pro quo nuper vos rogavimus quatinus sicut nos diligitis mittatis nobis mille de Galweiensibus vestris de melioribus et magnis strenuis. Ita quod sint apud Cestriam die Domin. prox. post Assumpt. Beat. Marie instantem. Et si illuc eos mittere possetis ad custum vestrum multum nobis placeret. Sin autem mittatis eos usque Carleolum et ibi eis providebimus de liberacionibus suis. Et talem illis constabularium proponatis qui exercitui nostro pacem teneat et inimicos nostros gravare sciat... (2)

Il est évident qu'Alan de Galloway jouit à ce moment donné de la faveur du roi Jean; en effet, le souverain d'Angleterre ne tardant pas à le récompenser de ses services

---

1. Lawrie, Annals, pp.380-81.

2. Rot.Litt.Claus., p.131; voir Lawrie, Annals, p.382; Anderson, Early Sources, II, p.392; Bain, op.cit. I, no.529.

amicaux - lui fait don de plusieurs terres en Irlande; avec la permission du roi d'Ecosse,Alan en fait hommage à son seigneur anglais;[1] et,en mai 1213,envoie en Irlande son oncle,un chevalier,et un clerc,pour s'occuper de ces quelque 140 fiefs.[2] Ce n'est pas tout: le 15 juillet 1213,le roi Jean dresse une charte,accordant à Alan les droits forestiers dans cette région,ainsi que tous les droits de foire et de marché;[3] et,enfin,deux ans plus tard,en juin 1215,Alan reçoit une grande charte de confirmation,laquelle atteste son droit,et celui de ses descendants,à toutes les terres irlandaises...[4] Voilà un de ces documents possessoires tant prisés par les familles anglo-normandes.

Alan de Galloway s'occupe également de l'héritage anglais des Morville; vers 1211-1212,il fait valoir (à l'aide de sa mère Elena) son bon droit aux terres dans les comtés de Rutland et de Northampton,qui avaient appartenu 'de uxore' à son père Roland.[5] Le 1er juillet 1213,le roi offre

---

1. Lawrie,Annals,p.371; Fordun,Gesta Annalia,ed.cit.,ch.27: "...Alanus,dominus de Galwallia,constabularius vero regis Scociae,de voluntate et licentia domini sui regis regi Angliae Johanni,pro terris spacicsis in Hibernia quam ei contulerat, fecit homagium..."

2. Rot.Pat.14 John; Bain,op.cit.I,no.573; nous discuterons plus loin l'identité possible de ce 'clerc'...

3. Rot.Chart.15 John; Bain,id.,no.583.

4. Rot,Chart.17 John; Bain,id.,no.625.

5. Voir Bain,id.,nos.500,519,560,584.

à Alan des terres valant 35 livres dans le domaine de Huntingdon, propriété du comte David;[1] et, enfin, le 5 mai 1215, Jean témoigne encore une fois de son amitié envers le sire de Galloway, en lui prêtant la somme considérable de 300 marcs...[2]

En juin 1215, cependant, est rédigée la Grande Charte; et Alan de Galloway figure parmi les noms des barons témoins du document; mais, puisqu'il s'agit ici d'un groupe d'hommes pour la plupart assez loyaux au souverain, Alan a peut-être été considéré comme un des éléments plutôt modérés de l'entourage royal:

> ...moderate men...who, whatever their sympathies might be, remained in allegience to the King and helped to arrange terms of peace - a comparatively small band, as the paucity of names recited in Magna Carta testifies...(3)

Il semble donc qu'Alan ne se soit pas attiré le courroux du roi, à cette heure critique; mais, à la mort de Jean, il se trouve dans la nécessité de capter la bienveillance du nouveau roi Henri III, afin de conserver intactes ses terres hors de l'Ecosse. En effet, le 15 mars 1219, le roi Henri, se saisissant du fief de Whissendene (dans le comté de Rutland), exige, de

---

1. Rot.Coram Rege 15 John; Bain, op.cit. I, no.580.

2. Rot.Claus.16 John: Bain, id. I, no.621. Pour d'autres intérêts d'Alan en Angleterre, voir Bain, nos.594, 596, 608.

3. W.S.McKechnie, Magna Carta (Glasgow, 1914), pp.36, 185, 189.

façon assez péremptoire, qu'Alan vienne avant la Pentecôte lui faire un hommage compréhensif.(1) Alan fait connaître au roi qu'il n'est guère à même de se rendre sur-le-champ à Westminster; et, le 20 main, Henri convient de remettre jusqu'à nouvel ordre la décision royale.(2) Mais, il n'en est pas moins vrai qu'Alan se trouve alors face à la dessaisine totale...

En 1220 (avant le mois d'avril), Alan écrit au roi, afin de sauvegarder du moins les terres que Jean lui avait données en Irlande. Il a soin de rappeler à Henri les liens de parenté et de fidélité qui existent entre sa famille et celle du monarque; et il remercie humblement eta affectueusement le roi de la jouissance de tous ses fiefs irlandais... Il prie le roi, enfin, de bien vouloir accorder à ses messagers (son 'clerc fidèle' Thomas de Kent, et son 'clerc familier et bien-aimé' Guillaume, prieur de l'Ile) une audience favorable, concernant ces fiefs...(3)

A la suite de cette mission, et de celle faite par un troisième clerc, Hamon de Galloway, le roi Henri III convient, le 18 avril 1220, de rendre à Alan toutes les terres irlandaises que le prince de Galloway avait tenues du feu roi Jean; commandant, en outre, qu'Alan vienne à York lui faire ~~hommage~~

1. Rot. Claus. 3 Henry III (I, p.389); Bain, op.cit., I, no.718; Anderson, Early Sources, II, p.492.

2. Rot. Claus. 3 Henry III (I, pp.391-92); Bain, op.cit. I, no.721.

3. Rot. Turr. Misc. no, 459/1; Bain, op.cit., I, no.754; pour l'identité possible de ce prieur Guillaume, voir plus loin, p. 344.

hommage et serment de féauté,il promet de son côté à l'Ecossais de lui faire justice en ce qui concerne ses terres anglaises.(1)

Alan s'empresse de faire la volonté de son seigneur; et,le 16 juin 1220,le roi annonce que son vassal écossais lui a fait hommage,et commande donc au sheriff de Rutland et au Justicier d'Irlande,de rendre à Alan le fief de Whissendene,et toutes les terres hiberniennes.(2)

La crise possessoire passée,Alan de Galloway a soin de se montrer désormais bon vassal du roi d'Angleterre; et il se distingue,en effet,par le service qu'il rend à Henri.(3).

Vers cette époque,Alan de Galloway s'occupe aussi d'une affaire plus provinciale: Reginald et Olaf,fils de Godfroi (feu roi de Man et des Iles),se sont partagé le royaume des Hébrides; mais,après une querelle peu fraternelle,Reginald de Man fait la guerre à Olaf,sur l'héritage disputé. Or Alan de Galloway se range du parti de Reginald,et lui prête volontiers de ses troupes gallovégiennes. L'expédition

---

1. Rot.Claus.4 Henry III (I,p.415); Bain,op.cit.I,no.755.

2. Rot.Claus.4 Henry III (I,p.420); Bain,op.cit. I,nos. 763,764.

3. Voir Schlauch,art.cit.,p.359; et Bain,op.cit. I,nos. 890,1050: service militaire rendu en Irlande (1224) et à l'étranger (1229)...

essuie cependant une défaite; si bien que Reginald - quittant plus tard l'île de Man - vient s'exiler à la Cour d'Alan. Sa La fille de Reginald se mariera avec Thomas, fils naturel du prince de Galloway.(1)

Par ses exploits en Irlande au service d'Henri III, et par ses campagnes dans le royaume des Iles, Alan de Galloway jouit d'une grande réputation militaire;(2) une saga nordique chante en effet les louanges d'"Alan, fils de Roland, prince de Galloway - guerrier le plus valeureux, etrravageur des Hébrides..."(3) et le prince est également célébré comme héros du monde féodal, dans deux vers d'un vieux poème latin:

> ...Francia Pipinis, Brabantia milite signi (cygni),
> Anglia Ricardo, Galwidia gaudet Alano...(4)

---

1. Voir Chron. Regum Manniae (éd. Goss, 1874) I, pp.82-90; et Anderson, Early Sources II, pp.456-60. Peu après 1228, Alan aide Reginald à retourner chez lui; mais, l'invasion de l'Ile échouée, Reginald est tué par les partisans de son frère Olaf (Ibid, pp.465-66).

2. Schlauch, art.cit., p.369; Martin, ed.cit., p.xxiv.

3. Hakon Hakonssonssaga, dans le recueil ancien intitulé Eirspennil (éd. C.R.Unger, dans Konunga Sögur, p.332); voir Anderson, Early Sources II, p.464.

4. Poème cité par J.Verdam, édition de Ferguut (Groningen, 1882), p.ix; et par Martin, ed.cit., p.xxiv.

En 1229 (la dame Margaret étant morte depuis longtemps), Alan épouse Rohaise,fille du grand baron irlandais Hugh de Lacy.[1] Cinq ans plus tard,vers le 2 février 1234,il meurt, et est enterré dans l'abbaye de Dundrennan,qu'avait fondée son arrière- grand-père Fergus.[2] Alan est le dernier prince de Galloway,et à sa mort son domaine se désintégrera: car, il ne laisse qu'un fils naturel (Thomas,qui ne peut donc être 'dreit heir' de son père),et trois filles,lesquelles épousent toutes des sires anglo-normands bien conséquents: l'aînée,Hélène,se marie avec Roger de Quincey (m.1265), deuxième comte de Winchester; la seconde,Christiane,avec Guillaume de Fortibus,fils du comte d'Albemarle; et la cadette,Devorguilla,avec Jean de Balliol.[3]

Alan mort,la rude province de Galloway ne tarde pas à se révolter de nouveau contre le pouvoir central: les Gallovégiens ("aspera gens",comme les appelle la Chronique

---

1. Chronique de Lanercost,éd. J.Stemenson (Edimbourg,1839), p.40. Voir Anderson,Early Sources II,pp.467-68: à la mort de Margaret (qu'il avait épousée en secondes noces),Alan se marie avec une certaine Juliana; mais,après un très long procès papal,ce mariage est déclaré incestueux,et dûment annulé.

2. Chron.Melrose,p.144; Chron.Lanercost,p.42.

3. Anderson,Early Sources II,pp.492-93. Jean,fils de Devorguilla,sera un jour roi d'Ecosse,son bon droit à la Couronne étant attesté par la généalogie royale de sa grand(mère Margaret de Galloway (Ibid,p.389).

de Lanercost[1], nomment leur chef l'ambitieux Thomas le Bâtard... Après un conflit cruel et sanglant, les troupes du roi d'Ecosse l'emportent sur les insurgés; la province pacifiée, et Thomas prisonnier, le vaste héritage d'Alan et de Fergus est divisé en trois, entre les Quincey, les Albemarle, et les Balliol.[2] Ainsi s'éteint la grande maison, moitié écossaise, moitié normande, de Galloway.

Voilà pour la famille patronne; considérons maintenant l'auteur de notre Roman de Fergus. Nous le connaissons un peu, car il se nomme à la fin de son oeuvre (189/35); il s'appelle: "Guillaume le Clerc". Il est, probablement, Français continental - et plutôt Français du nord: son langage indiquant une origine picarde.[3] On est d'accord pour signaler que l'oeuvre de Guillaume (tant dans son genre que dans son langage) se distingue assez nettement de celui

---

1. Ed.cit., p.42.

2. Anderson, Early Sources II, pp.494-98.

3. Voir: Martin, ed.cit., p.xii; L.Jordan, "Zum altfr. Fergusroman", dans ZRP XLIII (1923), pp.154-86; O.Schultz-Gora, "Zum Text des 'Fergus'", ibid XLIV (1924); A.Stefan, Laut-und Formenbestand in Gillaume li Clers Roman 'Fergus' (Klagenfurt, 1893); mais voir aussi M.D.Legge, Some Notes..., p.165: manuscrit picard n'indique pas forcément poète picard... Bien des oeuvres anglo-normandes existent dans une copie picarde.

de Guillaume le Clerc de Normandie,auteur du Bestiaire dit 'anglo-normand'(1211),et du Besant Dieu (1226-27); nous n'avons donc pas le droit de reconnaître dans l'auteur de Fergus ce Guillaume contemporain mieux-connu.(1)

Nous avons donc affaire à un clerc français qui,vers le début du XIIIe siècle,jouit de la protection du prince Alan de Galloway. Nous venons de voir comment ce dernier,célèbre magnat anglo-normand,avait en Angleterre maints intérêts féodaux: il est donc possible que Guillaume le Clerc ait rencontré son futur patron dans le domaine anglais du prince, et,entré en service,accompagné Alan en Ecosse - ce qui expliquerait la connaissance excellente et personnelle des Basses-Terres et de la frontière écossaise,dont iltémoigne dans son roman. Miss M.D.Legge trouve possible(2) que notre auteur soit identique au Guillaume "clerc familier et chéri", et "prieur de l'Ile"(3),qu'Alan envoie en 1220 au roi Henri III.(4) Et,puisqu'il s'agit dans cette mission urgente des terres irlandaises de la famille,il est également possible que notre Guillaume soit aussi le "clerc" qu'Alan a déjà envoyé une fois en Irlande prendre possession formelle de ses fiefs,dons du roi Jean.(5)

---

1. Martin,ed.cit.,viii-ix; R.Heinzel,c-r.de l'édition de Martin,dans Kleine Schriften (éd.M.H.Jellinek & C.V.Kraus,Heidelberg,1907)VIII,p.251; M.Schlauch,art.cit.,p.372; et J.C.Russell, Dict.of XIIIth Century Writers in England (Bull.Instit,Hist. Research,Sp.Supplement 3 (1936)),append.B ,p.208.
2. Some Notes...,p.165.
3. c-à-d.,du prieuré de Traill,fondé par Fergus.
4. Voir plus haut,p. 339.
5. Vers l'an 1213; voir plus haut,p. 337.

NATURE ET RAISON D'ETRE DU POEME.

Ce fut Ernst Martin[1] qui avança le premier la thèse que Fergus a pu être un roman de famille, composé pour Alan de Galloway.[2] En effet, le contenu de l'oeuvre a un rapport très étroit avec la famille d'Alan: non seulement le héros porte le nom de 'Fergus', ancêtre authentique de la maison présumée patronne, mais la plupart des prédisions topographiques se rapportent aussi, de façon bien axacte, soit au domaine familial, soit à la 'sphère d'activité' d'Alan lui-même.

Précisons cependant que l'action de Fergus est tout à fait imaginaire, et que nous sommes là bien éloignés de la vérité historique de Fouke FitzWarin: nous avons affaire à un roman arthurien, dont l'autcur doit beaucoup au maître du genre, Chrétien de Troyes. Il est après tout bien naturel que Guillaume le Clerc ait choisi pour son roman un sujet déjà imbu d'une certaine "couleur écossaise"![3] voilà un

---

1. Edition de Fergus, p.xxiv.

2. Thèse qui n'est guère aujourd'hui en dispute (voir M.D.Legge, Some Notes...p.164: seule s'y oppose Miss J.Greenberg, dans PMLA LXVI (1951); mais ses arguments sont peu concluants...).

3. Voir, p.e., les noms de lieux 'Loonois', 'Carduel', 'Chastel as Puceles', etc., qui figurent tous dans le cycle arthurien/tristanien (voir R.S.Loomis, "Scotland & the Arthurian Legend", dans Proc.Soc.Ant.Scot. LXXXIX (1955-56), pp.1-21).

métier excellent, sur lequel l'auteur peut broder à discrétion son roman de famille.

Ce sera aux chapitres suivants que nous discuterons de plus près ces questions de l'historicité et des origines littéraires du texte. Considérons pour l'instant la raison d'être possible du roman, et l'intérêt qu'aurait la famille patronne à voir ainsi célébrer sa ligne héroïque.

D'abord: une étude linguistique et littéraire du texte[1] aurait établi une date de composition dans le premier quart du XIIIe siècle... Admettons qu'une précision pareille par ce moyen textuel est toujours assez optimiste; mais, cherchons plutôt à cette époque-là quelque occasion historique de la composition de Fergus: il y en a deux qui nous sautent aux yeux:

(a) L'époque de 1217-1220, où Alan de Galloway se trouve en pleine crise possessoire: pour sauvegarder ses terres en Angleterre et en Irlande, qui sont alors menacées par le roi Henri III, il est obligé d'employer tous les moyens afin de faire valoir son bon droit héréditaire à ses fiefs. Voilà une situation gênante, bien propre à engendrer un roman de famille, célébrant ces droits successifs de la famille patronne: nous n'avons qu'à nous rappeler l'exemple

---

1. A.Stefan, op.cit.; Martin, ed.cit., p.xii; D.Bruce, The Evolution of Arthurian Romance (Goettingue, 1923-24) II, p.237.

très à propos de Fouke FitzWarin. Est-il possible que le clerc Guillaume, tout en accomplissant sa mission urgente de 1220, ait aussi composé à cette époque notre roman de famille ?

L'on ferait cependant une objection valable à cette théorie à première vue séduisante: nous ne savons pas que ce clerc soit identique au Guillaume auteur de notre roman; et, étant donné que l'affaire possessoire de 1217-1220 concernait les terres 'étrangères' d'Alan, on s'attendrait à ce que ces terres figurent dans le texte. Or ce n'est pas le cas: malgré la profusion topographique du poème, nulle mention n'y est faite de ces fiefs anglais et irlandais...

(b) Passons donc à la seconde possibilité: à savoir, que Fergus ait été composé pour célébrer le mariage en 1209 d'Alan avec la princesse Margaret.[1] Or le héros du roman est un preux chevalier de la Table Ronde, ami du roi Arthur; et le point culminant du poème est son mariage avec une 'fille de roi'. Voilà un épisode, banal, certes, du point de vue purement littéraire, mais ressemble suffisamment, dans ce contexte particulier, à la carrière et à la situation d'Alan lui-même, pour faire du roman une oeuvre commémorative très à propos du mariage royal du prince de Galloway, en 1209.[2]

---

1. M.D.Legge, Some Notes..., p.163.
2. Ibid, p.167.

Quoi qu'il en soit (et nous voulons considérer comme du moins bien possible cette seconde théorie),il est évident que le poème sert à doter d'un prestige éclatant le 'pedigree' de la maison de Galloway. Il sert également à mettre en relief l'honour familial - surtout,le très important héritage des Morville: ce domaine considérable,et ce titre vanté de Connétable d'Ecosse,[1] que le mariage de Roland avec Elena avait apportés à la famille patronne. Comme n'importe quel autre baron anglo-normand,Alan de Galloway s'est continuellement occupé de son droit heritage, en Ecosse ainsi qu'à l'etranger; et la topographie détaillée de Fergus (fondée,rappelons-le,sur les possessions authentiques de la famille) semble bien indiquer ces préoccupations féodales du prince patron.

Le Roman de Fergus rendrait encore un service à la maison de Galloway. Dans le poème,le héros se montre vassal et serviteur fidèle du roi Arthur,et jouit par conséquent de la faveur royale. Or il est possible que cette insistance (quoique justifiée,en ce qui concerne Alan et son père Roland) ait pour but de faire oublier la conduite moins loyale des premiers princes de Galloway. Car,nous l'avons

---

1. Le fait que le prince de Galloway jouissait de ce titre de Connétable et occupait,par conséquent,un rang élevé à la Cour du roi d'Ecosse,correspondrait bien,sur le plan historique,aux relations étroites,dans le roman,du héros avec son souverain,le roi Arthur...

déjà vu,ni le Fergus historique,ni ses fils Uhtred et Gilbert,[1] n'ont été vassaux fidèles de leur souverain écossais: à partir de 1156,ils se sont tous,tour à tour, révoltés contre le roi Malcolm IV.[2] Le souvenir de ces transgressions féodales ne serait vieux qu'une cinquantaine d'années lors de ce mariage prestigieux d'Alan; et notre roman de famille rendrait bien service à la maison patronne, si,par sa création du nouveau personnage de 'Fergus',chevalier sans peur et sans reproche de la Table Ronde,il faisait oublier ce vieux blason terni du véritable Fergus,et ses fils de celui-ci.[3] D'ailleurs,en tant que Connétable héréditaire (rang féodal inférieur à celui du seul Intendant d'Ecosse),Alan de Galloway aurait bien intérêt à faire oublier la déloyauté de ses ancêtres envers la Couronne - surtout à l'époque de son mariage avec la nièce du roi Guillaume...

Ayant ainsi,au cours de cette longue introduction,considéré notre roman du point de vue de la famille patronne de Galloway,et dans le cadre de la société féodale écossaise, passons enfin au texte même de Fergus.

---

1. - ni non plus Somerled d'Argyll,célèbre seigneur des Iles (qui joue,peut-être,lui aussi quelque rôle nominal dans notre roman: voir aux chapitres suivants).

2. Voir plus haut,aux pages 330,332.

3. Rappelons à propos l'exemple de Gui de Warewic,dont l'auteur nous fait également oublier l'expropriation indigne, sur laquelle était fondée la fortune de la maison anglo-normande de Newburgh.

TRAITS CONVENTIONNELS DU HEROS.

Avant de passer aux détails dans le texte ayant trait plus particulièrement à la famille patronne et à ses intérêts,nous voulons traiter dans ce chapitre de quelques-unes des qualités plus banales du héros. Pour être un roman de famille,Fergus n'en est pas moins,sous maints aspects,un roman d'aventures; rappelons toujours que la prouesse de l'"ancêtre" légendaire doit être conforme à la tradition et à l'esprit littéraires de l'époque. Les exploits imaginaires et conventionnels du héros (qu'il s'appelle Fergus, Gui,ou bien Fouke) ne font évidemment que rehausser la gloire du 'pedigree' de la famille patronne.

Il va sans dire que,comme tout héros de roman d'aventures, notre Fergus a une belle prestance:

> ...Cis est biaus: bien sanble vasal.
> Ja ne venra en cort roial
> C'on nel doie por bel tenir...(14/35-15/1)

- et,encore,aux vers 35/21-26... Il n'y a rien à signaler dans ces descriptions purement formelles.

Fergus étant un roman arthurien,il est tout naturel que le poète forme le personnage de son héros d'après le

modèle de ces chevaliers de la Table Ronde,qu'avait rendus célèbres le génie de Crétien de Troyes.(1) Au point de vue purement pratique,aussi,la famille patronne serait d'autant plus flattée que son 'ancêtre' était doté de ces qualités traditionnelles. Ainsi (comme maints autres chevaliers du canon arthurien),Fergus se trouve - dès son arrivée à la Cour d'Arthur - brouillé avec Kes,sénéchal à la langue venimeuse (21/16ff). Plus tard,après ses exploits,Fergus deviendra membre honoré de la confrérie de la Table Ronde, et jouira de l'amitié particulière de Gauvain:

> ...Atant Fergus a congie pris
> Au roi et as barons de pris.
> Meismement Gavain le prous
> A congie pris e demande...(41/4-8)

- c'est bien Gauvain qui a pris le parti de Fergus contre Kes (22/25ff),qui a prié Arthur de donner l'accolade au jeune homme (36/31ff),et qui (vers la fin du poème) cherchera Fergus - disparu après le tournoi de Gedeorde - et lui persuadera de revenir à la Cour. La rencontre des deux amis à cette occasion est bien émouvante:

---

1. Guillaume le Clerc connaît bien les romans du maître. Pour ce qui suit,et pour des précisions supplémentaires sur l'influence de l'oeuvre de Crétien (et de la tradition arthurienne en général) sur Fergus,voir: J.D.Bruce,The Evolution of Arthurian Romance (Goettingue,1923-24); C.B.Lewis,Classical Mythology & Arthurian Romance (Londres,1932); R.S.Loomis, Arthurian Romance and Chrétien de Troyes (Columbia U.P.,1949); W.Marquard,Der Einfluss Kristians von Troyes auf den Roman "Fergus" des Guillaume le Clerc (Goettingue,1906); E.Martin, Edition,op.cit.,Introduction,et Notes,p.236ff; R.L.G.Ritchie, Chrétien de Troyes and Scotland (Oxford,1952).

...Si se corent entrebaissier.
Bien quatre trais a un arcier
Peust on aler tot le pas
Ains que de baissier fussent las.
Tel joie se font li vasal
Con s'il fuissent frere carnal...(184/29-34)

En présentant ainsi (1) Fergus comme frère d'armes d'un des plus célèbres des chevaliers d'Arthur,Guillaume le Clerc comble de gloire la généalogie de son patron; d'ailleurs,l'identification populaire de Gauvain avec le Galloway (2) ne fait qùe rendre encore plus à propos cette grande amitié entre 'Fergus et Gavain le gent'(185/32).

Il ne suffit cependant pas que soient célébrées les relations de Fergus avec un seul héros. Tous les chevaliers de la Table Ronde deviennent amis intimes du jeune homme; à l'occasion de son adoubement solennel,ils l'aident tous à s'habiller:

...U cief li mis l'elme agu
Mesire Gavains li cortois...(39/3-4)

Perceval lui ceint l'épée; et,quand Fergus monte à cheval,"L'estrier li tint mesire Yvain" (40/2). Plus tard,tous les chevaliers quittent la Cour à la recherche de Fergus: Gauvain en 'Galvoie',et Perceval en 'Pelande',Kes en 'Ingeval',Saigremors en 'Arragoce',et Lancelot au Pays de Galles (146/5-14).(3)

---

1. Episode pris tel quel à Yvain (v.6070ff); voir plus loin.

2. M.D.Legge,Some Notes...p.171; cette identification sera discutée plus loin,au chapitre sur la topographie du roman.

3. Signification précise de ces noms à discuter,également, au chapitre sur la topographie de Fergus.

Guillaume le Clerc a également créé son héros à l'image même de quelques-uns de ces chevaliers arthuriens. Au début du poème,Fergus est naïf et ingénu: parti à la recherche de la Cour,il porte des armes rouillées (15/32ff),embellit sa selle des têtes tranchées de quelques brigands qu'il a abattus en route (20/10ff),et ne sait même pas que son père, vilain,soit incompétant à le faire chevalier (31/10ff)... Tout cela nous rappelle immédiatement l'ingénuité du jeune Perceval.(1)

Comme Perceval,aussi,Fergus se querelle avec Kes: le sénéchal moqueur incite le jeune homme à partir sur-le-champ se battre avec un chevalier ennemi (Chevalier Rouge,dans Perceval; Chevalier Noir,dans Fergus); et,dans Fergus, l'épisode,où le bon chambellan apprend la chevalerie au jeune naïf (31/24ff),suit fidèlement celui dans l'oeuvre de Chrétien, où le 'preudom' Gonemons de Gelbart apprend à Perceval les bons usages courtois...

Plus loin,Fergus (devenu fou d'amour et de privation) erre longtemps dans une fprêt,avant d'être guéri en buvant dans une source enchantée (99/18ff). Or (mis à part une tradition à considérer plus loin de Merlin dans la forêt d'Ettrick) cet épisode ressemble bien à la célèbre aventure d'Yvain (Yvain,v.2804ff); et,comme Yvain,Fergus se vengera de Kes,en l'abattant le premier dans le tournoi de

---

1. A première vue peu flatteuse,cette même naïveté serait donc en réalité encore un titre de gloire,aux yeux de la famille patronne...

Gedeorde (174/20ff); Laudine (amie d'Yvain) est,comme Galiene (amie de Fergus),dame de 'Lodien'. Dans le roman de Chrétien,Yvain se bat longtemps avec un chevalier inconnu; il lui demande enfin son nom: c'est Gauvain; le combat cesse sur-le-champ,et les deux amis s'embrassent (Yvain, v.6070ff). Ainsi,dans Fergus,notre héros est sur le point de se battre avec Gauvain; celui-ci se fait connaîte à temps; et Fergus,comme Yvain plein de remords,embrasse son ami (184/29ff,cité plus haut). A la fin du poème,Gauvain parle à Fergus couronné (comme il a parlé à Yvain: Yvain, v.2485ff):

> ...Et sé li amoneste et prie
> Que il ne laist chevalerie
> Por sa femme,que n'est pas drois.
> "- De pluissors gabes en serois." (189/20-23)
>
> - ues conseils ne manquent pas de nous rappeler aussi le sort d'Erec qui,lui,a bien négligé son devoir chevaleresque,après son mariage avec Enide...

Voilà donc quelques exemples de l'influence de Chrétien sur Guillaume le Clerc; Fergus prend sa place légitime aux côtés de Li Biaus Desconus,de Meraugis de Portlesguez et de La Vengeance Raguidel,d'Yder,de Li Chevaliers as Deus Espees,de Rigomer,et des autres romans d'aventures qui ont suivi la tradition arthurienne,et l'exemple de Chrétien de Troyes.(1)

Passons alors en revue d'autres motifs littéraires

---

1. Pour les petits lieux-communs arthuriens (chasse au cerf blanc,quête périlleuse,trésor que gardent des automates,délivrance de jeunes filles captives,disparition du héros après le tournoi,etc.),voir M.D.Legge,Some Notes...,p.167.

qui sont de rigueur dans un roman de ce genre,et qui ont déjà figuré dans Fouke FitzWarin et dans Gui de Warewic:

D'abord: notre héros devra jouir de la faveur d'un 'roi d'Angleterre',à qui il devra rendre un service insigne.(1) Dans Fergus,roman écossais,c'est plutôt le 'roi de (Grande) Bretagne' qui entre en scène,dans la personne d'Arthur. Par sa victoire sur le Chevalier Noir du Nouquetran,Fergus rend au souverain un service exceptionnel; car (suivant bien la convention,mais aussi comme Athelstan,dans Gui de Warewic), Arthur se trouve réduit à l'impuissance devant cet adversaire formidable:

...Li rois icele matinee
Ot fait ses barons asanbler
Por conseil querre et demander
Par quel consel,par quel poissance
Del chevalier aura vengance
Qui li avoit fait tant de mals.
Tot se tienent coi et muials.
N'i ad tant hardi ne tant fier
Qui ses garnimens ost bailler...(92/34-93/5)

- comme Colbrant,ce Chevalier Noir de la tradition arthurienne représente aussi l'ennemi du pays, adversaire de préférence de tout héros de roman de famille...

Il va sans dire que Fergus doit faire valoir sa prouesse en lice: il gagne les 'pris et los' obligatoires au cours du Tournoi de Gadeardo,où il l'emporte sur tous les

---

1. Remarquons de nouveau que cette faveur royale,dont jouit Fergus,nous rappelle que la famille patronne était elle aussi en grande faveur a la Cour d'Ecosse...

héros de la Table Ronde (pp.173-180)(sauf sur Perceval,qu'il honoré trop):

...Tot le locnt communaument
Et dient que tot a conquis.
De tos a le los et le pris...(179/37-180/2)

Passons à un genre de combat plus sérieux,si non moins conventionnel: en bon héros médiéval ,Fergus fait ses preuves contre une série d'adversaires acharnés - série devenue tout à fait obligatoire:

(a) Sires méchants: l'infâme Chevalier Noir,le roi qui assiège Galiene (120/3ff),et le neveu de ce roi,le félon Artofilaus (139/31ff).

(b) Géants et personnages anormaux: arrivé devant la porte du château de la Noire Montaigne,Fergus se trouve face à un énorme automate:

...Ainc ne veistes si hidous.
Tresjetes i estoit d'arain.
Un mal d'acier ot en sa main
Molt grant et pesant,co sacies...(58/28-31)

- il lance une grosse roche à ce portier mécanique,qui xxx se brise en éclats.

La quête du Nouquetran achevée,Fergus repart à la recherche de Galiene;dans une clairière,il rencontre,et abat, un nain hideux:

...La teste ot grosse et le front plat,
Le nes refronchie comme chat
Et les narines grans et lees.
Les levres sanblent carbonnees,
Hirecïés est,s'ot noir le poil,
Et s'ert bochus comme chamoil...(77/18-23)(1)

---

1. Voir,au sujet de cette description conventionnelle,le chapitre sur Boeve de Hamtone,p. 492ff.

La châtelaine de Dunostre est une affreuse géante, armée d'une faux:

...S'ot les grenons lons et trecies.
Entre deus eols ot bien .ii. pies,
Les dens agus et sors et les.
Bien sanble aversiers et maufes...(111/16-19)

- esquivant son coup maladroit, Fergus la transperce de son épée... Plus tard, au château de Maros, il rencontrera le mari et le fils monstrueux de cette châtelaine, et les tuera également...(121/9ff).

(c) Dragons et bêtes sauvages: pour emporter l'écu luisant de Dunostre, Fergus est obligé de se battre contre le serpent gardien:

...S'a bien dis et huit pies u plus:
Les huit pies avoit bien de bus,
Sis de koe, quatre de teste.
Molt par i a cuiverte hideusbieste.
Graindres estoit que ne fust cist
Que Tristans li nies Marc ocist...(114/17-22)

- et, auparavant, à la Noire Montaigne, notre héros a dû enlever un cor et une guimpe au cou d'un lion gardien (lequel n'étant pourtant qu'une réplique en ivoire)(59/16-18).

(d) Brigands: en route vers la Cour du roi Arthur, le jeune Fergus rencontre quatre scélérats: il en tue deux, leur tranche les têtes, et attache à son arçon ces trophées affreux (18/23ff). Plus tard, il l'emporte également sur un pontonnier brigand (85/20ff), et sur une troupe de quinze chevaliers voleurs (89/6ff); enfin, au cours de la traversée

du Forth,il se trouve dans la nécessité fâcheuse d'abattre le capitaine et l'équipage pirates de son bateau...(107/13ff)

Le roman de Fergus foisonne de motifs et de lieux-communs de ce genre; passons maintenant à des détails plus significatifs,du point de vue de la raison d'être du poème(1).

1. Tout en restant des lieux-communs littéraires,quelques détails (notamment le mariage de Fergus avec Galiene) seront bien dignes de considération,étant donné ce contexte historique (voir M.D.Legge,Some Notes..,167,et Sur la genèse du 'Roman de Fergus',404).

HISTORICITE DE "FERGUS".

L'action elle-même du roman étant donc imaginaire, l'historicité de Fergus ne se dégage que d'une étude des personnages et des précisions topographiques du poème.

(a) Personnages dans le texte:

'FERGUS'. Comme celui de Gui de Warewic, le héros fictif de notre roman porte le nom d'un ancêtre véritable: de Fergus, premier prince de Galloway, et arrière-grand-père d'Alan. Il serait toutefois inutile de chercher, dans les exploits purement imaginaires du Fergus du roman, des détails authentiques de la carrière de Fergus de Galloway. Guillaume le Clerc n'a pas l'intention de nous faire un récit, même embelli, de la vie de l'aïeul de son maître; l'action du poème est bien éloignée de la biographie assez fidèle de l'unique Fouke FitzWarin (et plus éloignée encore de la Vie très sérieuse de Guillaume le Maréchal...).[1] Il est vrai que

---

1. M.D.Legge, Some Notes..., p.166. Miss Legge a cependant suggéré (Scott.Hist.Rev., XLIII, no.135 (avril, 1964), p.87) que le jeune Fergus de Galloway, en faisant ses débuts dans le monde féodal de la Cour de David Ier, a bien pu ressembler un peu au Fergus du roman à la Cour du roi Arthur...

Fergus de Galloway avait peut-être épousé une fille naturelle du roi Henri Ier,et que le Fergus du roman épouse lui aussi une 'fille de rei'; mais,nous l'avons déjà vu,si cet épisode culminant sort en effet du rang banal des lieux-communs littéraires,il va plutôt de pair avec le mariage historique d'Alan de Galloway avec Margaret; et ce serait plutôt de la vie d'Alan que de celle de Fergus de Galloway,que l'on devrait rapprocher la carrière de notre héros.(1)

A part son nom,(2) notre Fergus reste un personnage d'imagination littéraire,ne ressemblant au Fergus historique que dans la mesure où Gui de Warwick ressemble à Wigod de Wallingford. Car,il s'agit,dans les deux cas,d'un personnage fictif (pseudo-ancêtre,vivant dans les hauts temps),que l'auteur baptise du nom d'un ancêtre authentique. Alors que Wigod a été thegn du XIe siècle,Gui vit une vie de héros saxon du règne d'Athelstan. De même: alors que Fergus de Galloway est mort au milieu du XIIe siècle,son homonyme du roman appartient à l'antiquité arthurienne. Il n'est que trop évident que le poète (pour mieux flatter le 'pedigree' de sa famille patronne) s'est efforcé de faire de son héros un personnage du 'bon vieux temps' britannique.

C'est en cette occasion que se pose la question du caractère national de Fergus,et de l'intérêt qu'aurait la

---

1. M.D.Legge,Some Notes...,p.167.

2. - et,peut-être,celui de son père... Voir plus loin,p.367, et M.D.Legge,id.,p.165.

famille anglo-normande à s'identifier avec le passé du pays. Poursuivons l'analogie: Gui de Warwick est le sauveur saxon de son pays; dans quelle mesure Fergus serait-il lui aussi un héros xx spécifiquement indigène et ancien ?

A notre avis,il l'est triplement. D'abord: chevalier de la Table Ronde,il appartient à la tradition arthurienne et britannique. Ensuite: la topographie précise du roman, et l'allusion aux villes royales de Jedburgh,d'Edimbourg, xx de Dunfermline et ~~xxxxxxxx~~ de Dunnottar (1), prêtent aux aventures du héros une 'ambiance écossaise' bien distincte. Enfin: le nom même de 'Fergus' ne manque pas d'évoquer les hauts xx temps de l'Histoire de l'Ecosse - grâce à son homonymie avec celui de Fergus Mor (m.501),fils d'Earc,et premier roi dalriade. Il nousxx est sûrement permis de croire que le nom de notre héros a dû être évocateur autant de ce personnage semi-légendaire du VIe siècle,que du prince anglo-normand du XIIe...

Le personnage dexx Fergus est donc une fusion,symbolique à la fois xxx de l'aïeul d'Alan,et d'un 'Fergus',héros indigène du passé épique de l'Ecosse. Il va sans dire qu'une telle représentation serait plus que prestigieuse aux yeux de la famille patronne. Voilà en effet un phénomène que l'on

---

1. 'Gedeorde','Chastel as Puceles','Dunfremeline', 'Dunostre': voir plus loin,au chapitre consacré à la topographie du roman.

a déjà observé dans Gui de Warewic[1] à une exception logique près: dans Fergus, l'esprit de patriotisme saxon se trouve remplacé par un esprit arthurien et plutôt écossais... Autrement, nous voyons dans les deux textes la même intention flatteuse: d'accorder à la famille ~~patr~~ patronne, non seulement un ancêtre très héroïque, mais aussi un arbre généalogique qui remonte à une époque reculée, bien avant la Conquête, et à un fondateur glorieux, à moitié perdu dans la nuit des temps...

'SOUMILLOIT'. Dans le roman, le père de Fergus s'appelle 'Soumilloit'/'Soumeillet' (vv9/37ff). Or, en partant à la recherche des sources historiques de ce personnage énigmatique (riche vilain maussade et peu courtois), nous rencontrons encore une fois deux prototypes possibles.

D'abord: ce Soumilloit nous rappelle-t-il peut-être le célèbre (ou plutôt notoire) Somerled d'Argyll, seigneur viking des Iles, qui mena au XIIe siècle une vie mouvementée, et qui mourut en 1164 ?[2]

Somerled s'était fait maître ('regulus') du royaume de l'ouest, en épousant la fille naturelle d'Olaf, roi scandinave des Hébrides, et en vainquant en bataille, vers 1156-58, Godfroy roi de Man.[3] Par ses campagnes sauvages,

---

1. - et que l'on observera encore, dans Boeve de Hamtone...

2. M.Schlauch, art.cit.; E.Martin, ed.cit., p.xxiii.

3. Chron.de Man, ed.cit. I, pp.60, 66-68; Anderson, Early Sources II, pp.231-32; Schlauch, art.cit., p.365.

il s'etait également fait une réputation de guerrier formidable. En outre,dès la mort en 1153 de David Ier,il s'était révolté contre la Couronne écossaise,ayant pris le parti des fils du préntant MacHeth contre le nouveau roi Malcolm IV.(1)

Des années durant,Somerled poursuivait sa rébellion, et ravagea la côte occidentale de l'Ecosse. En 1160,enfin, il fit la paix avec Malcolm: la réconciliation formelle ayant probablement lieu à Perth,à l'occasion de la fête de Noël.(2) Mais,cette paix ne devait durer que quatre ans au plus: en 1164,de nouveau révolté,Somerled rassambla une flotte de 160 navires; et,avec une armée composée d'élements tirés des Iles,de l'Argyll,et de l'Irlande, il envahit le continent écossais. Il débarqua à Renfrew, caput du domaine royal de Strathclyde (que tenait l'intendant d'Ecosse,Walter FitzAlan).(3) Là,dans une bataille désastreuse,dont les détails nous restent imprécis,Somerled trouva la mort,avec un de ses quatre fils. Il existe un poème latin,(4) intitulé Carmen de Morte Sumerledi,et composé (par un moine Guillaume de Glasgow) pour célébrer ce triomphe éclatant sur l'envahisseur viking. Selon ce

---

1. Barrow,op.cit.,p.8; Chron.Holyrood,ed.cit.,p.36.

2. Barrow,op.cit.,p.15.

3. Ibid,p.20; Chron.Man.,ed.cit. I,p.74; Chron.Melrose, ed.cit.,p.79.

4. Ed. Th.Arnold,RS.75 (Londres,1885) II,pp.365-88; trad. Anderson,Early Sources II,pp.256-58.

poème,la victoire aurait été amenée par l'intervention divine du saint Mungo (Kentigern),auquel Herbert,évêque de Glasgow,avait adressé des prières désespérées. Le ton du poème est,naturellement,très hostile envers Somerled, le seigneur des Iles y étant dépeint comme un barbare,a assoiffé de sang chrétien: (La province est délivrée)

> .....a manu invidi
> Sumerledi,fraude foedi,hostis atrocissimi,
> Conspirantis,anhelantis,in ministros Domini..(1)

Essayons maintenant de rapprocher l'un de l'autre ce Somerled,guerrier scandinave,mort en 1160 sur le champ de bataille,et le 'Soumilloit' de notre roman. D'abord: le domaine historique de celui-là (la région d'Argyll, et les îles de l'ouest) figure sans contestation dans la topographie bien significative du poème,où - confondu avec la province de Galloway - il est bel et bien attribué à Soumilloit. Ensuite: les deux familles de Fergus de Galloway et de Somerled furent en effet alliées - la fille de Fergus,Affrica,ayant épousé Olaf,beau-père de Somerled.(2) (Fergus et Somerled furent d'ailleurs tous les deux rebelles contemporains,et dans la même région, contre le roi Malcolm; et puisque Thomas,fils d'Uhtred

---

1. ed.cit.,p.387. Voir aussi plus loin,pp.422-424.

2. Chron.Man,ed.cit. I,p.60; Anderson,Early Sources II, p.137; Schlauch.art.cit.,p.367. Une telle alliance aurait eu lieu pour de bonnes raisons politiques et militaires (Anderson,op.cit. II,p.226.).

de Galloway,participa,en 1212,avec les petits-fils de Somerled,à une invasion de la province irlandaise de Derry,[1] il est également probable que l'une des familles fut toujours en relations suivies avec l'autre du vivant d'Alan de Galloway,à la date même de la composition de notre roman.)[2]

Mais ces détails d'amitié,et le fait que Somerled a été le petit-fils par alliance de Fergus,ne suffisent guère pour s'accorder avec la précision de notre texte,que 'Soumilloit' est père de Fergus... Faute du poète confus ?

> '...Il est difficile de croire que Guillaume ait pu se tromper à ce point un demi-siècle environ après la mort de Somerled,surtout s'il écrivait pour un descendant de Fergus...'(3)

Or voici qui entre en scène un tout autre Somerled, prétendant plus vigoureux au titre paternel...

Les origines de Fergus de Galloway sont assez mystérieuses,car aucune chronique contemporaine ne nous révèle

---

1. Anderson,Early Sources II,p.393; Annales D'Ulster (éd. W,M,Hennessy & B.MacCarthy,Dublin,1887-1901) II,p.252.

2. Schlauch,art.cit.,p.369.

3. M.D.Legge,Sur la genèse du Roman de Fergus,art.cit., p.400

le nom de son père. Mais Mr. C.A.Ralegh-Radford a suggéré[1] que ce dernier s'est bel et bien appelé: 'Somerled',et que Fergus a été par conséquent de souche norvégienne[2] son arbre généalogique remontant même à la maison des Eorls des Orcades,et[3],en particulier,à un certain 'Somerled,roi des Iles',qui mourut en 1083.[4] Or ce Somerled fut aussi l'arrière-grand-père du notoire Somerled d'Argyll...[5]

Bref:

> ...it seems possible that both...(Somerled of Argyll...Fergus of Galloway) were descended from the Somerled who died in 1083. The connection between the two areas must have been close in the Eleventh Century..(6)

Voilà donc une parenté possible entre Fergus et le 'regulus' d'Argyll; mais,en ce cas,qui a été le 'Somerled',

---

1. Trans.Dumfr.& Galloway Nat.Hist.& Antiqu.Soc.,XXVII, 3e série (1948-49),pp.98-100.

2. "Somerled" ("Voyageur d'été": c-à-d.,"Viking") était (et l'est toujours,sous les formes modernes de 'Smollet' et de 'Sorley'...) un nom assez répandu dans l'Argyll,et partout dans cette partie de l'Ecosse occidentale - y compris la province de Galloway - qui avait subi l'influence colonisatrice des Scandinaves. Voir aussi Anderson,Early Sources II, Index,sous 'Sumarlidi'; et M.D.Legge,"The Father of Fergus of Galloway",dans Scot.Hist.Rev. ,XLIII,no.135 (avril,1964),pp.86-87.

3. - la presqu'île de Galloway ayant été l'une des possessions écossaises de l'eorl Thorfinn.

4. Annals of the Four Masters,éd.J.O'Donovan (1854) II,p.920.

5. P.A.Munch,éd. Chron.reg.Manniae (Douglas,1859/Christiania,1860),p.74.

6. Ralegh-Radford,art.cit.,p.99.

père de Fergus ? Miss M.D.Legge nous en révèle peut-être l'identité:[1] L'Orkneyinga Saga[2] fait mention d'un certain "Somarlidi Hauldr",mort en combat naval en 1156. Or ce surnom "Hauldr" veut dire,à peu près,"gros fermier", ou "propriétaire" (et indiquerait que Somarlidi s'était installé à titre permanent sur le sol écossais); il correspond alors parfaitement au titre de riche 'vilain' qu'accorde Guillaume le Clerc à Soumilloit,père de notre héros (9/32-10/2)...

> ...If Fergus was the son of Sumarlidi Hauldr, all becomes clear...(3)

Notons que l'Orkneyinga Saga dote ce Somarlidi Hauldr des titres et de la famille de...Somerled d'Argyll,son célèbre homonyme contemporain.[4] Est-ce que nous avons le droit de voir dans le Soumilloit du poème,sinon une confusion,peut-être une fusion pareille? Dans ses grandes lignes, et par son titre spécifique de 'vilain',Soumilloit,père du héros Fergus,représenterait bien Somarlidi Hauldr,père présumé de Fergus de Galloway; mais il est possible que

---

1. - dans "The Father of Fergus of Galloway",art.cit., pp.86-87.

2. éd. A.B.Taylor (Edimbourg,1938).

3. M.D.Legge,"The Father of Fergus of Galloway",p.87.

4. A.B.Taylor,ed.cit.,p.402. Voilà une confusion raisonnable: composée en Islande,la Saga est loin d'être un récit tout à fait historique... Mais,grâce à cette confusion,d'autres autorités ont été amenées à conclure que la Saga ne faisait en effet que raconter la vie du regulus d'Argyll,tout en substituant aux détails de la bataille de Renfrew une version imaginaire de la mort du guerrier (Anderson,Early Sources II, p.255; Schlauch,art.cit.,p.366).

Guillaume le Clerc se soit souvenu aussi du nom de l'autre Somerled,[1] car, grâce à l'allusion dans le texte au royaume d'Argyll et des Iles,[2] "Soumilloit" rappelle un peu ce Somerled, regulus belliqueux (dont la maison était liée d'amitié et de parenté à la famille patronne de Galloway). En outre: le ton très péjoratif que prend notre poète vis-à-vis du personnage du 'riche vilain'[3] (hostilité tout à fait illogique, et impensable même, si Soumilloit ne représentait que le père historique de Fergus de Galloway), s'explique peut-être en partie par la réputation barbare de Somerled d'Argyll, et surtout par la 'propagande' du Carmen de Morte Sumerledi. Ce poème latin déjà cité chante les louanges de Saint Mungo de Glasgow, vainqueur

---

1. Précisions que ce nom semble bien la 'trouvaille littéraire' de Guillaume; selon Flutre (Table des noms propres...,p.175), 'Soumeillet'/'Soumilloit' ne figure que dans le seul Roman de Fergus; nous n'avons pasà à faire à un lieu-commun de la littérature française du m.â.

2. - sous la forme: 'Ingeval'/'Indegal'/'Ingegal' (< 'Innse-Gall','Iles des étrangers'); voir plus loin,pp.

3. - témoin sa conduite intolérable envers son fils, qui vient de lui demander la permission d'aller 'a cort le roi servir':

> Li vilains l'ot,seure li cort
> En sa main un baston quarré:
> Ja l'en eust moult bien frapé
> C'a tere l'eust abatu,
> Se on ne l'eust retenu...
> ...Lors commenche ses felons dis
> Itels con a vilain convient.
> 'Fius a putain,dont vos cou vient
> D'armes requerre et demander ?
> B ues et vaches deves garder
> comme vostre autre frere font...(13/31-35,14/4-9)

miraculeux en 1164 de Somerled,ravageur païen. N'est-il pas possible que la description peu flatteuse de Soumilloit accuse quelque peu l'influence de ce poème à forte moralité ? Notons que la famille patronne avait des relations avec l'Eglise St,Mungo,les Morville ayant tenu des terres de l'évêché de Glasgow;[1] et que Guillaume le Clerc a soin de faire dans son oeuvre des allusions pieuses à ce saint.[2]

Quoi qu'il en soit,les actions rudes et maussades de Soumilloit s'intègrent bien dans le cadre arthurien du roman,car elle ne manquent pas de mettre en relief la conduite noble et courtoise du fils Fergus,second Perceval aux origines plus que humbles. En plus: l'introduction dans le roman du nom du personnage historique (si peu sympathique) du seigneur d'Argyll,sert toujours à attribuer à Fergus, et à la famille de Galloway,le domaine prestigieux d'Ingeval/Innse-Gall.

'GALIENE'. Le personnage de la dame Galiene,amie et future épouse de Fergus,n'a rien de strictement historique. 'Galiene' appartient au monde du roman arthurien: en tant que Dame de Lodien et amie du héros,elle est la

---

1. M.D.Legge,Some Notes...,p.167.

2. Edition Martin: 14/12,23/17,24/2. Voir plus loin,au chapitre sur l'élément religieux du poème.

descendante de Laudine, amie d'Yvain.(1) Elle est d'ailleurs l'héritière, la 'fille de roi', que tout héros - surtout celui d'un roman de famille - doit gagner par sa prouesse, et épouser en triomphe. Galiene, Félice et Josiane jouent toutes à peu près le même rôle d'héroïne prisée, dans les trois romans de famille: Fergus, Gui de Warewic, et Boeve de Hamtone.

Mais, cela dit, il nous reste tout de même quelques détails semi-historiques qui méritent l'attention; car, il sse peut bien que ce personnage de Galiene soit du moins symbolique de deux personnages bien athentiques. La pleine signification du rôle de Galiene ne ressort en effet que par comparaison avec la généalogie de la famille patronne; ainsi:

Le roman se termine (pp.183-89) par la cérémonie imposante du mariage de Fergus avec la princesse Galiene:

> '...voilà une fin conventionnelle, visiblement inspirée d'Erec. Mais ici encore le roman présente une image de l'histoire...'(2)

- car Fergus de Galloway a peut-être épousé la fille (naturelle) du roi (Henri Ier)... Qùé plus est, en 1209, Alan de Galloway a bien épousé une princesse, Margaret (nièce du roi d'Ecosse), au cours d'une cérémonie

---

1. Voir Ritchie, Chrétien de Troyes and Scotland (Oxford, 1952).
2. M.D.Legge, Sur la genèse du Romah de Fergus, art, cit., p.404.

qui a peut-être occasionné la composition de notre poème. Ce couronnement conventionnel, qui marque le point culminant du roman, est-il aussi tant soit peu symbolique de l'union d'Alan et de Margaret ?

> ...Professor Brugger's comment upon this last point ("But the hero's marriage with a king's daughter and heiress is a commonplace in romance and has nothing to do with history," Misc...Kastner, p.107) is a generalisation which ignores the peculiar character of Fergus...(1)

Galiena est seule héritière du 'roi de Lodien'; en l'épousant, Fergus devient lui-même seigneur de Lodien et de Tudele (186/20-22). Or, dans la réalité, Elena de Morville a été seule héritière en ligne directe du vaste domaine familial, qui se concentrait dans les Lothians, et qui comprenait la Tweeddale;(2) et, en épousant la dame, Roland, père d'Alan de Galloway, est bel etbien entré en possession de ces fiefs. Notons enfin la ressemblance assez frappante qu'offrent les noms: Elena, et Galiene - ne serait-ce pas en hommage à la mère d'Alan que l'héroïne a été ainsi baptisée ?(3)

---

1. M.D.Legge, Some Notes..., p.167.

2. Ibid.

3. Ce nom féminin n'est guère un lieu-commun littéraire: à part Fergus, il ne figure que dans Le Roman de la Violette de Gerbert de Montreuil, et (sous la forme de Galienne de Consorre, duchesse de Corfou) dans Le Roman de Laurin (voir Flutre, Table des noms prppres, p.84.)

'ROI ARTUS'. Voici un petit détail (à amplifier au chapitre suivant,sur la topographie du roman): en tant que symbole du roi d'Ecosse,le personnage du roi Arthur mérite lui aussi d'être considéré sous ce titre de l'historicité de Fergus. Les actions et les déplacements d'Arthur sont bien ceux d'un Malcolm IV,ou d'un Guillaume le Lion; et les vieilles capitales et forteresses royales de Jedburgh,d'Edimbourg,de Carlisle et de Dunnottar,figurent toutes dans notre texte,nous rappelant les relations suivies qu'entretenait Alan,connétable d'Ecosse,avec la Cour royale. Le jeune Fergus paraît devant Arthur à Carlisle,comme Fergus de Galloway a dû un jour paraître devant David Ier[1] et,en sanctionnant le mariage de Fergus avec Galiene,le roi Arthur rappelle sans doute Guillaume le Lion qui,lui,a dû sanctionner l'union d'Alan de Galloway avec sa nièce...

(b) Allusions au domaine de la famille patronne:

Au fond,l'historicité de Fergus se concentre sur la topographie précise et authentique du poème (phénomène à discuter plus amplement au chapitre suivant). Guillaume le Clerc a choisi avec soin les lieux des exploits de son héros: il nous décrit,non simplement les Basses-Terres

---

1. M.D.Legge,Some Notes...,p.166; et The Father of Fergus of Galloway,art.cit.,p.86.

qu'il connaît personnellement,mais surtout (si parfois de façon oblique) le domaine féodal de la maison patronne. Ces allusions foncières sont de trois sortes:

i) Allusions à l'ancien domaine du regulus Somerled: c-à-d.,à l'Argyll etau aux Iles Hébrides. En rattachant arbitrairement ces terres au domaine de Galloway,le poète a pour but de flatter les patrons...

ii) Allusions directes à la province de Calloway elle-même: héritage qui remonte à Fergus,et qui a été transmis par la ligne princière jusqu'à Alan.

iii) Allusions aux terres qui avaient appartenu aux Morville,mais que le mariage de Roland avec Elena avait apportées au domaine de Galloway. Comme le dit Miss Legge:

> ...the traditions of Alan's mother's family are as important as those of his father in inspiring the geographical setting of the romance...(1)

C'est ainsi que nous passons à une considération du caractère personnel,féodal et géographique de l'oeuvre; et que nous voyons,à travers cette couleur locale,la grande insistance anglo-normande sur les droits légitimes et héréditaires de la famille patronne...

---

1. Somes Notes... ,pp.165-66.

TOPOGRAPHIE ET FEODALITE DANS "FERGUS".

La topographie significative de Fergus se trouve, pour la plupart,dans quelques longs épisodes cohérants; c'est-à-dire qu'il s'agit,non pas de maints noms de lieux parsemés comme à tout hasard dans le texte,mais d'une série d'itinéraires bien prédis,qui accusent de la part du poète une connaissance intime de la région.

Le roman commence par un itinéraire de ce genre,bâti sur un motif de convention littéraire: une chasse à cerf 'à l'arthurienne'. Le roi Arthur,dont la Cour sexi tient par tradition à Cardigan,(1) au Pays de Galles,exprime,au cour d'un banquet royal,un vif désir:

> '...Je vel chacier en la forest
> De Gorriende les Carduel...'(2/18-19)

- 'Carduel',c'est bien Carlisle: le "Carduel-en-Gales"(2) de la tradition arthurienne; l'action

---

1. 'Karadigan' (Ed. Martin,p.1,v.2).

2. "Gales" se traduit ici,strictement,non pas par "Pays de Galles",mais par "Cumbria" (< Cymru),la province celtique du nord,devenue notre Cumberland. La brusque transition entre Cardigan et Carlisle appartient donc elle aussi à la convention arthurienne,et n'indique nullement une erreur géographique de la part de l'auteur. Cette ambiguïté

se passe donc,dès le début,dans la région de la frontière écossaise. 'Gorriende' ('Glorionde',dans le ms.P, édité par Michel) est probablement à identifier avec la forêt royale de Geltêdale,près de Carlisle (à 9-10 kilomètres de Brampton,à la frontière du Cumberland et du Northumberland).(1)

Au cours d'une chasse prolongée de l'ouest à l'est, Arthur et ses chevaliers poursuivent un cerf blanc,

> ...Tant qu'il vinrent a une rive
> D'une iaue corant et parfonde...(3/29-30)

- qu'ils traversent par un 'grans pons'(3/36). Etant donné que de tels ponts étaient assez rares au moyen âge,il se peut que cette allusion soit au célèbre pont sur la Tweed,à Berwick. De toute façon,la rivière délimite bien la frontière écossaise,car,en la traversant,les chasseurs entrent dans le royaume du

---

traditionnelle de 'Galles' a pourtant occasionné des confusions topographiques; si bien que,sur l'une des cartes de Mathieu Paris,Carlisle se situe en effet dans la partie nord du Pays de Galles,les comtés interméd-iaire de Chester et de Lancaster ayant été supprimés... (Four Maps of Great Britain designed by Matthew Paris, Londres,1928). (Voir aussi Loomis,Arthurian Tradition & Chrétien de Troyes,op.cit.,p.291.) Pour une autre explication possible de la présence dans le roman de Carlisle, voir plus loin,pp.406.

1. Voir Martin,Ed.,p.xxi; M.D.Legge,Some Notes...,p.171: à noter que le roman en prose de Lancelot (éd.H.O.Sommer, Washington,1909-13,IV,p.5) fait lui aussi mention de la forêt de 'Gelde'/'Gloride'.

nord:

...Li cers n'a cure d'arester.
Ains s'enfuit par le val molt fort...
...En la forest de Gedeorde...(4/30ff)

- où Perceval le met une première fois aux abois. La forêt de Gedeorde,c'est évidemment celle de Jedburgh - l'ancien 'Jeddard',ou 'Jedwood'. De là,la chasse se reprend,vers le nord,dans les comtés du Border écossais. Le cerf traverse la bruyère:

...La contree de Landemore
Trespasse tote sans arest,
Et puis s'en entre en la forest
De Glascou qui molt estoit grande...(6/4-7)

- il s'agit là des Mammermuirs,collines qui coupent en deux le Berwickshire et le Lothian oriental.(1) La chasse a ensuite viré vers l'ouest,vers Glasgow. (Quant à la 'forêt',nous reconnaissons là le terme au sens technique,employé au moyen âge pour indiquer,non forcément un bois,mais toute région inculte,où étaient en vigueur les droits forestiers. L'allusion serait donc aux landes près de Glasgow.(2)) De là:

---

1. On retrouve ce nom de lieu dans d'autres romans arthuriens: dans Meraugis de Portlesguez (la pucele de 'Landemores')vv.162,171; dans le Tristan en Prose ('Landemore', où a lieu un tournois arrangé par les rois de 'Norhomberlande' et de Galles),éd. Löseth,p.449; dans la Continuation du Perceval de Gerbert de Montreuil ('l'archevesques de Landemeure'),v.6636; etc. Voir Flutre,Table des noms propres, p.258.

2. M.D.Legge,Some Notes...,p.171.

...En Aroie vint erranment
La u les bieles femes sont:
N'a plus beles en tot le mont...(6/7-9)

- 'Aroie',(1) c'est bien l'Ayrshire: la précision galante (qui préfigure de 500 ans environ le compliment tout pareil de Robert Burns...) s'expliquerait de façon assez prosaïque: car les terres de Cunningham,dans l'Ayrshire du nord,faisait partie de l'héritage des Morville; et ce beau compliment du poète s'adresse,peut-être, aux dames de cette maison - et,en particulier,à Elena de Morville,mère d'Alan de Galloway...(2)

La chasse se termine enfin:"...en Ingeval/Une terre d'avoir molt riche..."(6/16-17). Dans le manuscrit 'A',ce nom s'écrit: 'Ingegal',ou bien 'Indegal' ('Indegaus',selon Martin,p.192). Or,quelle région signifie-t-il ?(3) Grâce à l'explication admirable du professeur Brugger,(4) nous y

---

1. Désignant "une forest grant et parfonde",ce nom de lieu se retrouve dans le Merlin en Prose du XIIIe siècle, éd. G.Paris & J.Ulrich (SATF,Paris,1886) II,p.244 (et non pas,comme le dit Flutre (op.cit.,p.199),dans l'Estoire de Merlin).

2. M.D.Legge,Some Notes...,p.171.

3. D'après Flutre (op.cit.,p.254),ce nom de lieu ne figure pas ailleurs dans les romans français du moyen âge.

4. "Hebrides in Arthurian Literature",dans Arthuriana II (Oxford,1930).

voyons,sans aucun doute,une corruption d'"Innse-gall" ("Iles des étrangers"),ancien nom gaélique du royaume viking des Hébrides. Au XIIe siècle,notons-le,ce nom indiquait également le cap Kintyre,et le littoral de l'Argyll.[1] Mais,dans le poème,"Ingeval" désigne,non les Hébrides,ni l'Argyll,mais la province de Galloway: par exemple,les vers qui suivent,et qui condamnent les habitants de cette région,nous rappellent immédiatement la mauvaise réputation des Gallovégiens au moyen âge:

> ...Mais cil del païs sont molt niche:
> Que ja n'enterront en mostier,
> Pas ne leur calt de diu proier:
> Tant sont niches et bestiaus...(6/18-21)[2]

Cette indentification fausse s'explique,tout probablement,par les relations historiques qui ont existé entre Somerled d'Argyll et la maison de Galloway,et par l'introduction dans le poème du 'personnage double' de Soumilloit,père de Fergus.[3] Il est impossible que notre poète,autrement si précis,se soit trompé jusqu'à confondre les deux provinces l'une avec l'autre. Mais il est au contraire bien possible que Guillaume le Clerc ait fusionné à dessein ces deux provinces occidentales en un seul domaine prestigieux (mais apocryphe) de Galloway,afin de

---

1. M.D.Legge,Some Notes...,p.171.

2. Voir plus haut,pp.327-28; et M.D.Legge,Sur la genèse du Roman de Fergus,art.cit.,pp.401-2.

3. Nous ne savons pas le lieu d'origine de Somerled Hauldr,père possible de Fergus de Galloway; peut-être provenait-il bien de l'Argyll,comme l'implique la Saga.

souligner la conséquence,et les vastes biens anciens, de la famille patronne. Fergus de Galloway étant en effet (malgré son nom gaélique)[1] d'origine scandinave,le poète le dote,en 'droit heritage',d'"Ingegal"-"IunsegalI",royaume viking des Iles...[2]

Nous sommes donc dans la province de Galloway; et le poète nous renseigne davantage sur de domaine héréditaire de son protecteur: le cerf tué,les chasseurs royaux rebroussent chemin; en route,ils passent devant le château du 'biche vilain':

...Ens en l'issue d'Ingeval
En un chastiel desus un val
Manoit uns vilains de Pelande
Asez
Mes pres de la mer d'Irlande...(9/14-17)

L'allusion semble bien précise: "Pelande",bien que représentant (au point du vue philologique) le "Pentland" moderne,signifie,non pas les Collines Pentland,[3] mais "Pictland" (m.a. 'Pehtland')à c-à-d.,le pays de Galloway,dont les habitants étaient partout pris à tort

---

1. M.D.Legge,Sur la genèse du Roman de Fergus,p.401.
2. Ibid,pp402.
3. - comme l'avait cru Martin (Edition,p.xxii).

pour des Pictes méridionaux.(1)

La description qui suit du château étant assez précise, il est possible que l'auteur se souvienne ici (dans son genre) d'une forteresse authentique:

...Desus une grant roche bise
Ot sa maison molt bien asise
Faite de cloies tote entor.
En son le pui ot une tor
Qui n'ert de piere ne de caus.
De terre estoit li murs fais haus
et crenelés et batilliés...(9/18-24)

- voilà une description qui s'accorderait avec presque toutes les vieilles 'mottes' qui prolifèrent dans le Galloway; peut-être y reconnaissons-nous celle de Cruggleton, ancien château des princes de Galloway, qui se dresse bien sur une falaise, près de Whithorn.(2)

Ayant ainsi décrit la forteresse héréditaire, Guillaume le Clerc a soin d'insister sur le bon droit féodal de Soumilloit à ce domain:

...Qu'il avoit a justicier
Tot le pais ot en baillie,
Et si l'avoit d'anchiserie
Que nus tolir ne li pooit...(9/33-36)

---

1. M.D.Legge, Some Notes..., p.171; E.Brugger, "Pellande, Galvoie, Arragoce in the Romance of Fergus" (Misc.Kastner, 1932, pp.94-107).

2. M.D.Legge, Some Notes..., p.171; Royal Comm.Hist.Monuments of Scotland, Report 4: Wigtown (1912), p.144.

Notons l'insistance sur "l'anchiserie": "l'héritage". En tant que personnage,Soumilloit n'est certes pas très sympathique; mais - dans l'intérêt de son fils Fergus - ses droits légitimes ne sont pas pour autant mis en quest tion. Il est 'vilain',mais riche,investi d'un grand fief; et voilà tout ce que l'on attend de lui: car (nous le verrons au chapitre suivant),c'est du côté maternel que Fergus se vante d'être issu du sang royal obligatoire...

Notons aussi en passant que Guillaume le Clerc fait mention de deux phénomènes bien gallovégiens: de la coutume des laboureurs qui portent des armes en plein champ (11/20ff), et de l'emploi de chevaux adroits,pour négocier le marécage peu sûr de la région (16/33ff). Avec la description du château de Soumilloit,ces petits détails indiqueraient que notre poète s'est peut-être rendu quelquexfois dans le Galloway,même s'il a passé la plupart de son temps dans les Basses-Terres,autour des villes royales que fréquentait Alan,son maftre.

Voilà pour la prmépremière série d'allusions topographiques,et pour les précisions qu'elles nous apportent sur la tenure familiale. Dans le secohde série,nous passons à l'arrivée du jeune Fergus inconnu devant le roi Arthur à Carlisle,et au long voyage que fait notre héros à la quête de la 'Noire Montaigne' du 'Nouquetran'.

Quittant Carlisle,Fergus se dirige vers le nord,et,

peu avant le coucher du soleil:

...Vit un castiel et fort et grant
Par dalés une iaue grxxx seant
Qui bien pooit porter navie.
Le regne de son ceval guie
Et vait poignant vers le castiel
Qui estoit apielés Lidel...(41/26-33)

Martin identifie à tort ce "Lidel" avec Liddel Strength, dans le Cumberland;[1] mais il est bien plus probable qu'il est identique au Château Liddel écossais (dans le sud-ouest du comté de Roxburgh, vers la frontière du Dumfriesshire): château qui a prêté son nom au village avoisinant de New Castleton.[2] Dominant la rivière Liddel au cours bien rapide, la forteresse fut construite par la famille Soulis. Dans notre poème, c'est l'oncle de Galiene qui en est le châtelain; et puisque Galiene représente, jusqu'à un certain point, la dame Elena de Morville, il nous est, peut-être, permis de chercher des liens entre les deux familles anglo-normandes de Soulis et de Morville, installées toutes les deux en Ecosse sous l'égide du roi David Ier. Il n'est pas impossible, après tout, que la maison de l'Echanson d'Ecosse (les Soulis), se soit alliée à celle du Connétable héréditaire (malheureusement, les documents relatifs de l'époque omettent tous noms de femmes).[3]

---

1. Edition, p.xxi; voir aussi l'Edition de Michel, p.235.
2. M.D.Legge, Some Notes..., p.172.
3. ibid,.

Le nom de Morville se trouve souvent,et naturellement,à côté de celui de Soulis,pour attester les actes du roi Malcolm IV;[1] et les deux familles étaient également tenanciers ensemble sur l'honour royal de Huntingdon.[2] Ajoutons qu'il existait des liens de parenté entre les Soulis et les de la Haye[3] et que ces derniers étaient tenanciers des Morville... Il est donc évident que ces familles ont dû être du moins en relations suivies.

C'est bien dans ce château de Lidel que notre héros Fergus rencontre pour la première fois Galiene. Dès le début,nous connaissons le 'pedigree' de la dame,héritière du domaine de "Lodien" (c-à-d.,de Lothian,où se trouvaient en effet la plupart des terres des Morville)[4]; une fois Fergus parti,Galiene navrée quitte le château:

...Si s'en ira en Lodian,
Que ja avoit passé un an
Que n'avoit esté chiés son pere...(55/10-12)

Fergus,lui,continue à se diriger vers le nord,à la recherche du Chevalier Noir qui habite la 'Noire Montaigne',

---

1. Barrow,Acts of Malcolm IV,op.cit.,pp.317,326.
2. Ibid,p.64.
3. Ibid,p.64,n6.
4. H.D.Legge,Some Notes...,p.167.

dite 'Nouquetran' ('Noquetran(t)'/'Noquest(r)an'/Nomkestan(r)', dans les deux manuscrits(1)! Où se trouve donc cette montagne au nom énigmatique ? Voilà,comme le fait remarquer Miss Legge(2)!"...presumably a real place,identified with the traditional Black Mountain or Law..." Mais,malgré l'homonymie qui nous saute aux yeux,ce "Nouque(s)t(r)an" ne peut guère être identique à New Castleton,comme le croit Martin(3)! car,nous l'avons vu,ce dernier lieu se trouve déjà représenté dans le texte par le Château Lidel que Fergus vient de quitter...

Guillaume le Clerc nous a déjà appris (22/7) que c'est au ~~Mixxxxxxxxxx~~ "Nouquetran/U Merlins sojorna maint an...". Or,d'après la tradition arthurienne des Basses-Terres,Merlin aurait erré cinquante ans durant dans la forêt d'Ettrick.(4) Cherchons donc notre 'Noire Montaigne' dans la région que comprennent le Selkirk,le Roxburgh et le Peebles. Le poète

---

1. Edition de Martin,pp.22,24,47,58,195,200,202.

2. Some Notes...,p.172.

3. Edition,p.xxii.

4. Voir J.S.S.Glennie,Arthurian Localities (Edimbourg,1869).

décrit avec soin l'itinéraire du héros:

...Chevaucant vint dalés la coste
D'une forest qui molt est grande...
...Fergus s'en entre en une plaigne
Bien grant qui est entre deus mons.
Les tertres et les vaus parfons
A tant chevauchié que il voit
Une montaigne qui paroit,
Qui jusqu'as nues avenoit
Et qui tot le ciel sostenoit...(56/10-11,18-24)

Du sommet de cette montagne noire,on a une belle échappée de vue sur:

...la forest large et grande
De si que en la mer d'Illande.
Voit Engleterre et Cornuaille...(58/9-11)

- or (considérant cette dernière précision comme une hyperbole poétique) quelles seraient les conclusions à tirer de ce passage ? Si Guillaume le Clerc nous fait ici,comme ailleurs,une description assez authentique,nous devrions chercher dans cette région une colline, dont les données topographiques se rapprochent le plus possible de celles de la 'Noire Montaigne' de notre poème.

Afin d'aller de Carlisle au Château Liddel,Fergus a dû prendre la grand'route de Liddesdale (vieille route pèlerine que prendra plus tard le roi Edouard Ier d'Angleterre...)[1] Si Fergus s'était dirigé alors vers l'ouest, et avait approché d'Edimbourg par le comté de Lanark,il serait arrivé devant l'imposant Tinto Hill (à Symington,

---

1. M.D.Legge,Sur la genèse du Roman de Fergus, art.cit.,p.403.

au sud-ouest de Biggar). Jalonnée bien de 'tortres' et de 'vaux',la route vers Tinto côtoie la forêt d'Ettrick, précisément comme le décrit notre poème (aux vers cités, 56/10-11)[1]. Au flanc de cette colline isolée se juchent les ruines d'un château-fort; et au sommet même s'élève un cairn ancien,vestige païen du "Beltane Fire": feu allumé pour célébrer la fête celtique du mois de mai. L'imagination de notre poète a bien pu être inspirée par les traditions anciennes de Tinto; d'autant plus qu'il se trouve bel et bien dans le voisinage un "Black Mount" (à 9-10 kilomètres au nordést,vers la frontière du Peebles). Ce n'est pas tout: le nom même de 'Tinto' explique peut-être notre forme énigmatique de 'Noquestran'/'Nouquetran':

> '...Tinto veut dire 'colline de feu',c'est-à-dire de feu de joie. Noque- représente évidemment le gaélique croc,'colline'; il faut peut-être voir dans ten le mot teine,'feu',qui fait partie de~~l~~ Tinto...(2)

- voilà en effet l'explication la plus plausible de notre mystère de la Noire Montaigne...

---

1. Voir Bartholomew's Survey Atlas of Scotland,feuille 26: 'Edinburgh'; et Groom,Ordnance Gazeteer of Scotland (Londres,1903)p.1569

2. H.D.Legge,Sur la genèse du Roman de Fergus,art.cit., p.403.

La troisième 'série topographique' concerne encore une quête (pour le reste conventionnelle) de la part du héros. Ayant vaincu le chevalier noir de la 'Noire Montaigne', Fergus revient au Château Liddel: mais Galiene est partie. Affamé,fou d'amour et de désespoir,le jeune homme erre,un an entier,dans une vaste forêt:

> En tel dolor et en tel cure
> Et en tele mesaventure
> Fu Fergus un an trestot plain
> Que onques n'i manga de pain
> Ne car cuite: car ne l'avoit...
> ...Tos est àlés et desnorris,
> Et ses chevals tot autretel,
> Qu'il ont eu maint mal ostel.
> Un an ot ja passé et plus.
> Par un bois chevauche Fergus
> Le plus biel et le mius follu
> Que onques nus hom ot veu...(99/18-22,33-100/2)

Voilà une convention bien arthurienne,qui nous rappelle les folies d'Yvain (Yvain,v.2804ff) et de Merlin.[1] Il est donc possible que ce bois où chevauche Fergus soit identique à cette forêt d'Ettrick,où,d'après la tradition déjà citée,[2] Merlin aurait passé sa folie.

Fidèle à la tradition,Fergus est guéri de sa folie, en buvant les eaux d'une source enchantée,que garde un nain.

---

1. Dans la Vita Merlini... Voir Bruce,op.cit. I,p.136.

2. Glennie,op.cit.

Celui-ci annonce au 'fius au vilain de Pelande' (101/28) qu'il devra faire un voyage à 'Dunostre' (102/7),château redoutable,où se trouve un écu blanc luisant:

'...Saciés que se trestoute l'os
D'Engleterre estoit asanblee,
S'eussent vostre mort juree,
Mais tant d'avantage eussiés
Que dedens cele tor fuissiés,
Si eussiés levé le pont,
N'avriés garde de tot le mont,
Perueuc qu'eussiés a manger.
Cele tors siet sor un rocier,
Se li bat la mers environ.
Par une porte i entre l'on:
Car il n'i a nule autre entree...' (104/26-37)

Cette forteresse imprenable,c'est évidemment le très célèbre Château de Dunnottar,qui s'élève sur une falaise près de Stonehaven,dans le Kincardineshire oriental,au sud d'Aberdeen. Comme l'étaient ceux d'Edimbourg et de Roxburgh, le château deE Dunnottar était une forteresse royale; et son introduction dans le texte sert à nous rappeler que la famille patronne était en relations suivies avec la Cour du roi d'Ecosse. En effet,la route que prend Fergus vers le nord est celle qui a dû être en réalité bien-connue de Guillaume le Clerc lui-même,compagnon présumé d'Alan de Galloway,en mission régulière aux Cours royales. Notre poète présuppose même chez ses auditeurs une certaine connaissance de la région:

...Si trespassa mainte contree
Et se herberga en maint leu.
Mais ce ne me sanbleroit preu
Se ci vos avoie acontés
Tos les lius u fu ostelés...(106/14-18)

Il se contente donc de nous apprendre, comme en passant, que:

...Tote trespasse la contree
Dont s'amie est dame clamee...
...Tos Lodien est trespassés...(106/19-20,29)

- encore une allusion aux terres familiales dans le Lothian. Ainsi, Fergus gagne Edimbourg:

...En un manoir est ostelés
C'on dist le Castiel as Puceles..![1](106/30-31)

Le lendemain, Fergus quitte la capitale, et se rend à Queensferry, au bord de l'estuaire du Forth:

...Au matin del castiel s'en ist;
E vint au port desor la mer;
Que jo ai oi apieler
De pluissors le Port la Roine.[2]
Illueques Lodien define,
Et Escoche est de l'autre part.
La mers ces deus terres depart...(106/36-107/5)

- 'Escoche' indique ici, bien correctement, non l'Ecosse moderne, mais le vieux royaume du nord

---

1. Pour une explication plausible de cette appellation, se reporter à R.S.Loomis, Scotland & the Arthurian Legend, art.cit., pp.7-9: Le nom 'Castellum Puellarum' remonte à Geoffroy de Monmouth; et il est possible que le roi David Ier, lors de son excursion en Angleterre en 1141, ait appris chez son neveu Robert de Gloucester que ce château, fondation du roi mythique Ebraucus, était à identifier avec sa forteresse royale d'Edimbourg... Toujours est-il que David commence l'année suivante à parler lui-même du 'Castellum Puellarum', pour désigner le château d'Edimbourg (A.C.Lawrie, Early Scottish Charters, Glasgow, 1905, pp.112, 123, 146).

2. - ce fut la mère du roi David Ier, qui prêta son nom au port.

d'Albania ou de Scétia, au delà du Forth (appelé: 'Mare Scottorum').(1)

Une fois le Forth traversé (non sans difficulté), Fergus arrive

...Desous un castel Sarrasin:
Si est claimes Dunfremelin...(110/5-6)

- voilà la ville royale de Dunfermline,(2) sur la côte du Fifeshire; quant au château:

...Saracen is the traditional adjective for anything pagan. Here it may mean what is now known as Malcolm's Tower, or the large camp near Dunfermline...(3)

---

1. Voir M.D.Legge, Some Notes..., p.172; et E.Brugger, "Pellande, Galvoie & Avragoce in the Romance of Fergus", art.cit., pp.XXXXXX 99-100.

2. Ville royale depuis le mariage en 1070 de Malcolm Canmore avec sa reine Margaret, Dunfermline se vante d'une superbe église abbatiale qui, après celle d'Iona, est de loin le plus grand nécropole royal d'Ecosse, ayant reçu les corps de Canmore, de David Ier, de Malcolm IV, de Robert Bruce, et d'autres souverains écossais.

3. M.D.Legge, Some Notes..., p.172.

Fergus poursuit son voyage en Scotia, vers "Dunostre": Dunnottar. Le roi Guillaume le Lion a dû prendre plusieurs fois ce même chemin du nord, car ce fut à Inverness, en 1187, qu'il établit son quartier-général, après a avoir chargé son connétable Roland de Galloway d'aller détruire le prétendant Donald MacWilliam... Or, à cette époque, le jeune Alan accompagnait souvent son père: peutêtre, ~~jusqu'à~~ jusqu'à Dunnottar même...(1)

Ayant emporté l'écu luisant, Fergus quitte Dunnottar; et, faisant en bateau son voyage de retour, il longe la c côte, pour débarquer à Queensferry (vv.118-119). Il se remet en route vers le sud, toujours à la recherche de Galiene. Il approche des Lothians, où des bergers lui apprennent:

> ...Que des le viel tans anchien
> Est cis pais dis Lodien
> Et une dame i a justice
> La plus debonnaire a devise
> Qui onques fust de mere nee:
> Si est Galiene apielee...(119/34 - 120/2)

Depuis la mort de son père, Galiene est devenue, par 'droit héritage', Dame de Lothian. Guillaume le Clerc tire de cet épisode un double avantage: Galiene

---

1. M.D.Legge, "Sur la genèse du Roman de Fergus", art.cit., p.403; Benedeit de Peterborough, Chronique, (éd. W.Stubbs, Londres (RS.49), 1867) II, pp.7-9.

se trouve ainsi identifiée,tant soit peu,avec la célèbre Dame de Loenois,ou de Lyonesse,de la tradition arthurienne[1]; et,en plus,son domaine est toujours symbolique des anciennes terres des Morville...

Revenons à l'action du poème: il s'est passé que la dame Galiene est assaillie par un "roi riche":

...Si siet o sa grant baronnie
Entor Roceborc le castiel...(120/4-5)

- c'est-à-dire,le château royal de Roxburgh,près de Kelso: il est de nouveau tout naturel que le poète,en attribuant à Galiene la possession de cette forteresse,fasse ressortir les relations de son patron avec la famille royale écossaise.

Cet épisode du siège de Galiene dans le château de Roxburgh sert également de conte moral,contre l'anarchie et contre l'injuste expropriation. Voilà en effet la même leçon féodale du roman de famille anglo-normand,que nous avons déjà observée dans Fouke et dans Gui de Warewic. Guillaume le Clerc dépeint le roi agresseur comme un fou, dont les actes/rapaces menacent d'ébranler l'ordre de la bonne société féodale:

...Il li a torné a maisel

---

1. E.Brugger,"Loenois as Tristan's Hpme",dans Mod.Phil. XXII (1924),p.159ff; R.S.Loomis,Scotland & the Arthurian Legend,art.cit.,pp.9-10; R.L.G.Ritchie,Chrétien de Troyes and Scotland,op.cit.

Ses hommes et ses fiés gastés,
Ars bors et viles et cités,
Que n'a qui vaille une cerisse
Hors del castiel u est asise...(120/6-10)

Ayant appris cette nouvelle,Fergus s'empresse de se diriger vers Roxburgh; mais,malheureusement,il se trompe de chemin:

...Sa voie laist,une autre prent
Qui le mainne au Mont Dolerous.
La aura ït hostel perillous,
Se il desfendre ne se puet.
Au fel gaiant parler estuet
De la montaigne de Maros.
Illuec avoit ferme et clos
Un castiel mervillous et fort
Et par desous avoit un gort
Grant et mervillous et parfont...(121/7-16)

Où se trouve donc ce château "merveilleux" ? Se fiant à un passage mal expliqué dans l'Hist.Reg.Brit. de Geoffroy de Monmouth,E,Martin identifie ce "Mont Dolerous" avec le "Chastel asXxxx Puceles": c'est-à-dire, avec Edimbourg[1]. Le contexte topographique de cet épisode donne cependant le démenti à cette identification: non seulement notre héros a déjà quitté Edimbourg,pour se diriger vers le sud; mais,il est aussi évident que le

---

1. Edition,pp.xx,xxi.

château merveilleux de situe sur une montagne toute près de Melrose (le "Maros" du texte) - ou,plus exactement,sur un rocher qui surplombe un ravin. Or cette description correspond parfaitement à l'assiette très imposante de la forteresse romaine de Trimontium,qui se trouve bien sur la rivière Tweed, à Newstead,près de Melrose. En outre,tout nous porte à croire que l'auteur de Fergus a bel et bien connu Trimontium sous le nom légendaire du "Mont Dolerous"(1) car,en 1171 déjà,l'abbé de Melrose est appelé: "abbé du Mons Dolorosus"(2) et,au moyen âge,la vallée avoisinante de Wedale s'appelait couramment: "Vallis Doloris"(3).

---

1. Ce "Mons Dolorosus" était (à en croire Geoffroy de Monmouth) l'une des quatre fondations anciennes du roi britannique 'Ebraucus' - les trois autres étant "Eboric" (York),notre "Castellum Puellarum" (Edimbourg),et "Alclud" (Dumbarton); voir l'édition de l'Hist.Reg.Brit. de Griscom (NY,1929),p.259.

2. Anderson,Early Sources...,op.cit. II,p.275.

3. D'où vient,en effet,la forme moderne Wedale (c'est-à-dire,"Woe-dale"); voir E.Brugger,dans ZFSL XLIV (1917),pp.91-98.

Le "Mont Dàlerous" de "Maros" du texte s'identifie donc avec le fort romain de Trimontium, sur la Tweed(1). Notre poète connaît évidemment la région: il dégrit bien la forteresse au-dessus du ravin qu'a creusé le f fleuve au cours rapide (la "gort" du texte). En outre, Guillaume dote son château du nom supplémentaire du "castiaus de la Roce Bise" (xx129/4) - appellation conventionnelle, mais bien choisie, étant donnés l'aspect sombre et dur des côtes qui dominent ces comtés limitrophes de la frontière écossaise.

Ce n'est pas tout: plus loin encore, Fergus (ayant vaincu le châtelain géant, et libéré les pucelles captives) monte dans la plus haute tour du château, d'où:

...Voit les terres et les lairis
Et tot environ le pais
Et la terre de Lodien.
Et Roceboro voit tot de plain
La u s'amie asisse estoit...(130/1-5)

- voilà en effet le tableau qui se découvre, au nord et à l'est, du haut des collines Eildon, à Melrose.

Notons enfin que Melrose doit probablement son introduction dans le poème au fait que les Morville avaient été bienfaiteurs de l'abbaye de Melrose: le père d'Elena y avait été enterré, et son successeur Roland de Galloway s'était lui-même montré bienveillant envers la grande maison religieuse.(2)

---

1. Voir: R.S.Loomis, Scotland & the Arthurian Legend, art. cit., pp.10-11; et M.D.Legge, Some Notes..., p.172.

2. Ibid, p.167; D.N.B., sous "Moreville"; Anderson, Early Sources... II, p.309.

Nous en revenons au siège du château de Roxburgh,et à l'insistence anglo-normande sur l'inviolabilité de la tenure féodale. Tel un Gédéon chevaleresque,Fergus tombe seul sur le camp ennemi,pour assouvir sa vengeance sur les envahisseurs du domaine de sa bien-aimée:

...Feres! torné sont a maissel
Li traitor,li losenger:
Mar vinrent la dame asegier... (133/27-29)

Mais le roi ne fait que poursuivre ses actes criminels. Son neveu félon Artofilaus lui assure,menteusement,qu'il a le bon droit dans l'affaire: que Galiene se reconnaisse donc usurpatrice - qu'elle lui cède ses biens,et lui livre la cité. Les paroles d'Artofilaus sont autant mensongères que fanfaronnes:

"...Laiens par cui que soit mandés
A la pucele et as borjois
Que il tiennent sor vostre ancisor.
Rendent le vos par bonne amor...
...Et s'il est nus qui contredie
Lodien que n'est vostre drois:
Ves ci mon gage demanois..." (139/2-6,16-18)

- quant à Galiene,qu'elle soit livrée au roi...ou bien à ses domestiques. Sur ces mots,l'orgueilleux Artofilaus pique dans la direction du château; là,il porte un défi à Galiene:

"...Bien vos di que vos laissies
L'onor qu'a mon signor apent,
U je vos di certainnement:
Quares honme qui l'ost desdire
Que ce ne doit avoir mentirs nesire.
Ves moi prest,se nul en avés,
U deus a deus,se vos volés:
Se vos l'aves en esperance..." (142/17-24)

- voilà du 'chantage féodal': pour ne pas devoir renoncer à ses droits légitimes,Galiene se voit obligée de se

chercher un champion. N'ayant donc pas de choix,elle promet à Artéfilaus de trouver avant la fin de la semaine un chevalier,

> ...Qui conbatroit seul par son cors
> As deus meillors qui sont defors,
> Que il[1] ne li rois n'avoit droit
> En Lodien que il clamoit...(142/32-35)

Désespérée,elle envoie sa servante Arondele à Carlisle, à la Cour d'Arthur; mais,tous les chevaliers de la Table Ronde sont partis chercher Fergus:

> ...Mesire Gavains est alés
> Tout droitement parmi Irlande,
> Et Perchevals est en Pelande:
> D'autre partie en Ingeval
> Estoit dans Kes li senescal.
> ('P') En Sarragoce estoit tornés/En Arragouce estoit tournés('A')
> Dans Saigremors li desreés.
> Erec eschoce cevauçoit,
> En Gales ala Lanselot...(146/5-13)

"Arrago(u)ce",d'après E.Brugger[2],représente "Arregathel",ou Argyll,ancien royaume de Somerled. (Mystifié, le copiste du manuscrit 'P' a substitué à "Arragoce": "Sarragoce" - nom de lieu mieux connu,et répandu dans les chansons de geste.)

Le poète nous a appris que Gauvain est allé 'en Irlande'; mais,quelques vers plus loin,le roi Arthur

---

1. C-à-d.,Artofilaus.
2. art.cit.,Misc.Kastner,p.104ff.

déclare qu'en Galvoie en ala'(147/9),et c'est en 'Galvoie' qu'Arondele cherche en vain le preux chevalier. "Galvoie", ce serait: Galloway.(1) La convention arthurienne exige que ce soit bien dans cette province que se trouve Gauvain;(2) car,grâce à l'homonymie frappante des noms,les légendes concernant ce personnage se sont vite localisées dans la presqu'île mystérieuse.(3) Il est d'ailleurs tout naturel que notre héros soit cherché dans son propre domaine de Galloway,fief du Fergus historique et de la famille patronne... L'allusion distincte à l'Irlande peut donc être considérée comme une 'erreur de scénario' de la part du poète négligent; ou peut même rappeler en quelque sorte les fiefs irlandais,dont le roi Jean-sans-Terre avait investi Alan de Galloway...(4)

Arondele,revenant bredouille à Roxburgh,passe par Melrose; là,elle rencontre Fergus,sans pourtant le reconnaître.

---

1. E.Brugger,art.cit.,Misc.Kastner,p.100ff: il est évident que le poète situe bien la région en Ecosse,et non en Irlande ("Galway"); car Arondele ne traverse pas la mer,mais 'Tot droit chevauce cele part...'(147/14).

2. Ce vers 147/9 rappele l'allusion au nom de lieu dans le Perceval de Chrétien de Troyes (auteur bien-connu à Guillaume le Clerc),dans l'épisode où Gauvain lutte avec le gardien des 'porz de Galvoie'(v.8648). (Voir Loomis, Arthurian Tradition & Chrétien de Troyes,op.cit.,pp.447-52.)

3. Ce qui explique,peut-être,le rôle assez important que joue Gauvain dans ce roman (M.D.Legge,Some Notes...,p.171), car,avant tout autre chevalier de la Table Ronde,c'est bien lui l'ami particulier de Fergus.

4. Ibid,pp.171-72.

C'est ainsi que notre héros apprend le danger qui menace Galiene: la dame de Lothian est à vingt-quatre heures de perdre son héritage. Toujours incognito,Fergus accompagne Arondele à Roxburgh; se déclarant champion de Galiene,il défie Artofilaus au combat judiciaire. Le félon est trop sûr de sa victoire,et du triomphe de son oncle:

'Foi que doi saint Piere l'apostle,
Il l'avera tot maugre vostre,
La terre et trestote l'enur...'(168/32-34)

Il va sans dire que Fergus abat son adversaire... Son neveu mort,le roi lâche crie merci; et Fergus,avant de libérer le misérable,exige que tous les fiefs saisis soient rendus à Galiene:

'...Mais bien sacies que je vauroie
Ancois que de moi partissies,
Que a la dame rendissies
En bonne pais ~~p~~bestot quites
Ses ~~x~~ castials et ses fermetés,
Ses prisonniers et ses amis,
Que vos aves a tort conquis,..'(162/15-21)

Galiene rentre donc en pleine possession de ses biens, et le roi usurpateur est contraint de lui faire ses excuses humbles:

'...Totes vos reno vos éretés:
Ja n'en retenrai fermeté...'(164/29-30)

Ainsi ce termine ce conte moral féodal,introduit dans ce <u>roman de famille</u> dans le but d'insister (de façon oblique)

sur la nature sacrosainte de l'héritage,et de la tenure légitime. La moralité de cet épisode rappelle celle des épisodes tout pareils de Fouke FitzWarin et de Gui de Warewic: est puni l'agresseur,et sont sauvegardées les terres menacées.

Notre roman tire vers sa fin: grâce au témoignage du roi vaincu (qui s'est humblement rendu à Carlisle dans le Cumberland: "Corbelande",166/22),le roi Arthur sait enfin où se trouve Fergus. Pour attirer le jeune chevalier (qui persiste à s'isoler dans le château de Melrose[1]),il donne l'ordre qu'un grand tournoi ai lieu sur la plaine de Jedburgh:

'...Mais faites un tornoi crier
Tot a certes,non pas a borde,
Es plains par devant Gedeorde...'(170/23-25)

Au vainqueur,une couronne:

'...Et si serra rois coronés
D'un roiaume,s'il le requiert...'(170/31-32)

- notre héros se parera donc d'un beau toitre,et sera sire d'un vaste domaine: ainsi l'exige la convention...

Dans l'épisode moral du siège de Roxburgh,Guillaume le Clerc a fait ressortir l'importance capitale de l'héritage sauvegardé. Il en revient à ce sujet féodal dans un second épisode,dont la pleine signification dans ce roman de famille n'est guère en doute. Galiene fait ~~venir ses conseillers:~~

1. Motif bien arthurien: celui du 'héros qui ~~xxxxx~~ se cache du monde'.

venir ses conseillers:

...Et dist que li estuet conroi
Prendre de soi bien marier:
Que terre ne puet gouverner
Sans aide d'ome en avant...(171/36-172/2)

Après sa lutte désespérée contre le roi envahisseur,elle s'est bien rendu compte de la nécessité de se trouver un mari,pour sauvegarder désormais son royaume. Elle demande à ses barons de lui proposer un preux chevalier quelconque:

...Que ele prendra a signor
Por li et sa terre desfendre...(172/5-6)

Suivant leurs conseils prudents,elle vient se présenter devant le roi Arthur à Carlisle,et apprend au monarque son grand embarras:

'...Jo sui dame de Lodien.
A icest jor a bien un an
Que mes pere est mors,c'est damages.
A moi remest li héretages.
N'i a hoir fors moi,ce sacies.
Mes iretages et mes fies
M'a trestos uns rois degastés...'(180/15-21)

- elle veut épouser un chevalier qui se montrera au besoin aussi vaillant que celui qui a été son champion:

'...Or vos sui venue requerre
Comme a mon signor faire doi,
Que vos prendes conroi de moi
Que ne soie desiretee.
Mauvaisement est gouvernee
Terre que a feme repaire...'(180/32-37)

Seule héritière du domaine de son père,Galiene ne peut plus agir sans appui. Il lui incombe de s'assurer, par un mariage opportun,la jouissance de ses terres,et la continuité de sa ligne: voilà donc son devoir. Ce passage résume mieux à perfection le premier souci anglo-normand des droits successifs,et de la conservation de biens héréditaires. D'ailleurs,une telle moralité féodale est d'autant plus à propos dans ce <u>roman de famille</u> de <u>Fergus</u>, que la mère d'Alan de Galloway avait été en effet seule héritière du domaine des Morville. C'est donc l'entrée par alliance de cette dame dans la maison de Galloway que Guillaume le Clerc a,peut-être,voulu célébrer dans cet épisode symbolique. Si conventionnel que soit le personnage romanesque de la belle Galiene,il réprésente ici,pour l'instant,Elena de Morville,héritière réelle du 'domaine des Lothians'...

La victoire en lice de Fergus,et le mariage du héros avec Galiene,achèvent à la fois cet <u>exemplum</u> social,et - de façon très à propose - ce <u>roman de famille</u>. Seigneur féodal de Fergus,le roi Arthur fait un discours capital:

...Le roi prent Fergus,si l'acole,
Aprés commence sa parole...
...'Ci m'est une dame venue
Qui a grant mestier de secors.
Se vos voles,donrai le vos.
S'ares de Lodien le regne.
Et je croistrai vostre demainne

De la contree de Tudiele,
U il a mainte rice sele.
Rices serres et asasesi
Et si serres rois coronnes
A ceste feste Saint Jehein
Que on celeberra demain...'(186/6-7,17-27)

L'allusion précise à "Lodien",et à 'Tudiele",nous rappelle qûe las fiefs principaux des Morville se ~~xituaxx~~ situaient bien dans le Lothian,et dans la vallée de Tweeddale.(1)

Nous arrivons enfin à la haute cérémonie de mariage (pp.188-189). Ce motif de convention (de rigueur dans un roman de famille,où le héros doit se parer d'une couronne, en épousant une"fille de roi") symbolise.peut-être,à la fois l'union des deux familles anglo-normandes de Galloway et de Morville,et,surtout,le mariage royal d'Alan avec la princesse Maragaret. Comme de juste,les noces ont lieu à la capitale rpyale de Roxburgh; et,après,nous assistons au couronnement solennel de Fergus et de sa reine:

...Lors est Fergus coronnes
Et Galiene la sence.
Amont en la sale pavee
Font les nocos grans e plenieres...(188/35-189/2)

---

1. M.D.Legge,Some Notes...,p.167; et,plus haut,p.37 . Ce même nom de lieu,~~xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx~~ de Tudiele (Tudel(l)e) figure,il est vrai,dans plusieurs romans d'aventure,pour désigner 'Tudela',en Espagne; mais,dans ce contexte,l'identification avec Tweeddale n'est guère en doute - d'autant plus qu'à côté de 'Tudiele',la forme 'Tuide'est aussi attestée,pour désigner la rivière Tweed. (Voir Flutre, Table des noms propres,p.308.)

Notons que cette noce,qui dure une quinzaine 'a grant joie et a grant deduit'(188/14),a pu être inspirée par la fête authentique de 1209...

Enfin,ayant pris congé du roi Arthur et deschevaliers de la Table Ronde,

> ...Fergus et s'amie
> A Roceborc est retornes.
> Sires et rois est apieles
> Et ele apieles roine...(189/29-32)

- et tout se termine dans le bonheur.

Nous avons essayé,au cours de ce long chapitre,d'indiquer comment la question des droits et des biens de la famille patronne se rattache étroitement à la topographie du poème,et à quelques-uns desxmx épisodes. Guillaume le Clerc n'a guère puisé ses précisions dans quelque tradition arthurienne,perdue dans la nuit des temps celtiques.(1) Au contraire,il reste toujours homme du XIIIe siècle: car, c'est la conséquence féodale et sociale de ses patrons qu'il nous indique,en faisant dans son oeuvre des allusions méthodiques au domaine et à la sphère d'activité de cette grande maison de Galloway.

Il nous reste à noter,en marge,deux ou trois détails

---

1. - comme l'avait cru E.Brugger,dans Misc.Kastner: voir M.D.Legge,Some Notes...,pp.167,172.

supplémentaires,d'ordre topographique:

(a) Il y a dans le texte certaines allusions directes à l'Angleterre: comme foyer du bon goût,et souvent comme objet d'une comparaison flatteuse. Par exemple,au début du poème,Guillaume le Clerc décrit le manteau nonpareil de la reine Guenièvre:

...Tel mantiel en tote Engleterre
N'ot... (3/9-10)

- et,encore,quand Fergus - beau jeune homme, mais quelque peu ingénu - arrive pour la première fois devant le roi Arthur:

...Molt fust biaus,s'il n'eust le vis
Camose des armes porter.
Et s'il se seust atorner
A la maniere d'Engleterre...(28/1-4)

Bien plus tard,ayant emporté l'écu blanc luisant de Dunostre,Fergus est au comble de joie:

...Qui or li donnast tot en fie
D'Engleterre la signorie,
N'eust il la disme partie
De grant joie ne de leece...(117/14-17)

- et,un peu plus tard,après ses exploits au château de Maros,il trouve un beau destrier:

...En Engleterre n'ot tant biel,
Plus acorse ne plus isnel...(127/12-13)

Enfin,le poète nous décrit comment les nobles chevaliers étrangers viennent assister au Tournoi de Gedeorde:

...Se furent trestot assamblé
Li chevalier bien alosé
De la contree d'Engleterre,
Qui por chevalerie querre,
Por los et pow pris conquester
S'estoient venu assanbler...(173/5-10)

Or,Miss M.D.Legge a suggéré[1] que ces allusions à l'Angleterre se rattachent également à l'histoire de la maison de Galloway. Rappelons qu'il est possible que Fergus de Galloway ait épousé la fille naturelle d'Henri Beauclerc, qu'au XIIe siècle l'Ecosse avait subi l'influence de l'Angleterre normande,et qu'Alan de Galloway,et son père Roland, jouissaient tous les deux de la faveur du roi d'Angleterre, de qui ils tenaient des fiefs considérables,en Angleterre comme en Irlande...

(b) Dans notre poème figurent,d'une manière marquée, la ville et la Cour de Carlisle. Nous avons déjà vu que l'introduction de cette ville s'explique,en premier lieu, par la tradition arthurienne de la capitale royale de "Carduel-en-Galles"; mais,en outre,il est intéressant de remarquer que le roi David Ier d'Ecosse (dont Fergus de Galloway avait été le protégé) tenait bien sa Cour à Carlisle,caput de son domaine de Cumbria; et qu'Alan de Galloway lui-même allait,de temps à autre,à Carlisle,pour y régler des affaires anglaises avec le roi Jean.[2]

---

1. Some Notes...,p.166.
2. Ibid; voir aussi Bain,op.cit. I,nos.529,596,etc.

(c) Notons enfin que les allusions péjoratives à Soumilloit et aux Gallovégiens n'auraient nullement visé Alan de Galloway lui-même; car, celui-ci (malgré son ascendance scandinave probable) était un noble baron anglo-normand, ami et conseiller des rois d'Ecosse et d'Angleterre; il aurait passé la plupart de son temps à la Cour, et n'aurait absolument rien eu en commun avec les habitants aux moeurs sauvages de la province, dont il était seigneur héréditaire.(1)

---

1. M.D.Legge, Sur la genèse du Roman de Fergus, art.cit., p.401.

GENEALOGIE DANS 'FERGUS'.

Il va sans dire que dans tout roman de famille la généalogie du héros est de toute première importance. À première vue, cependant, Fergus semble faire exception à la règle: car, dans un roman, le héros ne fonde pas précisément sa dynastie - l'auteur ne le dote même pas d'un fils, héritier de son bien. Or, un tel détail étant de rigueur dans une oeuvre de ce genre, nous devrons, pour comprendre son omission dans Fergus, en revenir pour l'instant à la raison d'être historique du poème. Cette omission s'expliquerait sans difficulté, si, en effet, Fergus a été composé à l'occasion particulière du mariage d'Alan de Galloway. L'oeuvre se termine donc non pas par la transmission de père en fils du domaine familial, mais - plus logiquement - par 'l'actualité' des noces solennelles du héros. (D'ailleurs, en devenant "roi de Lodien", Fergus a bel et bien fondé une 'dynastie' imaginaire...)

Pour le reste, en ce qui concerne le contenu généalogique, Fergus se montre copie conforme du genre, Tout maussade qu'il est, le père du héros est riche, et sire d'un domaine considérable, lequel passera évidemment en héritage aux trois fils, dont Fergus l'aîné (10/29). Qui plus est,

la femme de Soumilloit est noble; et c'est d'elle que tient le fils. L'auteur insiste à deux reprises sur ce point capital:

...Por sa mervillouse richece
Prist feme de molt grant hoblece.
S'en ot troi fius molt avenans,
Gentius de cors,bien fais et grans.
Se il fuissent fil a un roi,
Si fuissent il molt biel,je croi,
Et chevalier peussent estre...(10/1-7)

Quelle que soit sa raison d'être historique,la conduite désagréable de Soumilloit envers son fils et sa femme ne doit nullement porter préjudice au caractère noble du héros Fergus lui-même;[1] ainsi,ayant pris le parti de Fergus (qui a eu beau demander congé à son père dur),la femme de Soumilloit répond par un fier discours aux injures de son mari:

'...Avoi,Sire! par saint Mangon,
Fait li dame,vos avés tort -
N'avés qui tesmoing vos en port
De la honte que m'avés dite.
Du putage cuic estre cuite.
Il n'a home dusqu'a la mer,
Se de ce me voleit prover,
Que ne m'en fesisse desfendre
Or endroits sans plus atendre..!(14/12-20)

- il est tout naturel que Fergus ait envie de partir à la recherche de sa gloire:

'...Ne vos en devés merviller.

---

1. - et ne doit pas ainsi ternir la gloire de la famille patronne...

Car il a maint bon chevalier
En son lignage de par moi,
Si i retrait,si con je croi,
Et si mon consel voles croire,
Ja ne destorberes son oirre.
C'est li aisnes de nos enfans,
Et il nos en remaint doi grans.
Laissies cestui aler servir
Por pris et por los acoillir...
...Cis est biaus; bien sanble vasal.
Ja ne venra en cort roial
C'on nel doie por bel tenir.
Encor puet a grant pris venir...'(14/23-33,35/15/2)

Notons comment la dame conseille fortement à son mari dene pasdéshériter un fils aîné,ni de lui barrer le chemin de la gloire chevaleresque. Voilà encore une petite moralité anglo-normande et médiévale...

Ainsi,nous apprenons l'ascendance noble de Fergus...(1) Confus,Soumilloit avoue son 'grant tort'(15/10),et en fait réparation,en laissant partir son fils,et en lui fournissant enfin des armes (quelque peu vétustes...). Fils respectueux (et conforme au genre de 'jeune héros' littéraire), Fergus prend congé de ses parents (17/30-33). La tristesse

---

1. Miss M.D.Legge trouve au moins possible que la mère (inconnue) de Fergus de Galloway ait été en réalité de haut parage,et qu'elle "may have been of the royal line of Argyll,for 'Fergus' was a name brought to Scotland by the Irish invaders of the western seaboard,and was borne by the early kings..."(The Father of Fergus of Galloway,art.cit., p.67). Notons,cependant,que la mere de Perceval se vante également de sang noble,et que cette partie de notre poème (jeune ingénu,quittant son foyer pour aller à la Cour) doit beaucoup au Perceval.(Voir plus haut,au chapitre sur l'influence littéraire sur Fergus.)

de la mère reste également une formule de convention (17/34-18/2),mais elle n'en est pas moins assez émouvante:

...Si brait a haute vois et crie
Conme feme qui est dolente...(18/1-2)

- le caractère de la dame est aussi sympathique que celui de son mari ne l'est point. Il est possible de voir dans ce personnage une certaine flatterie du côté maternel de la famille patronne: peut-être même d'Elena de Morville,mère du d'Alan de Galloway (celle,aussi, que nous reconnaîtrons peut-être plus tard,dans le personnage de Galiene).

Passons à Galiene elle-même. De nouveau,Guillaume le Clerc fait ressortir la ligne noble,et le riche héritage, de la dame. L'oncle de Galiene est châtelain de Lidel; mais,elle est l'héritière d'un domaine encore plus considérable,car son père est 'roi de Lodien'. C'est la voix du sang royal,de son haut parage,qui l'empêche,d'abord, d'avouer à Fergus sa passion malséante:

'...Jel die ? or ai ge dit folage.
Dont honniroie mon lignage...'(50/23-24)

- et,ensuite,de se donner la mort:

...Car ele feroit grant outrage.
Onques feme de son lignage
Ne s'ocist onques por amor...(55/4-6)

Elle se résigne donc à son sort,et retourne chez elle, en Lothian. Son père mort,elle héritera du royaume.

Le contenu strictement généalogique du poème se termine par le mariage de Fergus avec Galiene. Or, la continuité de la ligne va de pair avec celle de la ~~tenure~~ tenure: voilà pourquoi,dans un roman de famille,nous comptons voir les biens du héros transmis sains et saufs aus descendants. Voilà ce qui ne se passe pas,en termes exprès,dans Fergus,pour les raisons historiques avancées au début de ce chapitre; mais,en fait,le couronnement de Fergus à la fin du poème donne bel et bien à entendre la fondation d'une dynastie:

...Sires et rois est apielés
Et ele apielee roine...(189/31-32)

Reste à considérer jusqu'à quel point les données purement généalogiques du poème correspondent à la généalogie historique de la famille patronne. Sans vouloir répéter l'argument du chapitre sur l'historicité de Fergus,nous trouvons bon de reprendre en quelques lignes les faits principaux:

(a) Le père du Fergus du roman correspondrait en partie au Somerled/Sumerlidi,père présumé de Fergus de Galloway.

(b) La mère du Fergus du roman correspondrait à celle de Fergus de Galloway - si celk-ci (comme le croit Miss Legge) a été de haut parage. Autrement,par

son caractère noble et très sympathique,la femme de Soumilloit nous indique,peut-être,plutôt une flatterie habile d'Elena de Morville,mère d'Alan de Galloway.

(c) Le Fergus du roman épouse une 'fille de rei': il est possible (mais il n'est pas certain) que Fergus de Galloway en ait fait autant... Ce qui touche plus immédiatement la composition de notre roman,Alan de Galloway a lui-même épousé une princesse royale.

(d) Enfin,la généalogie de Galiena,fille du sire de Lodien,est bien celle d'Elena,seule héritière du domaine des Morville en Lothian...

ROLE DE LA RELIGION DANS 'FERGUS'.

Dans tous les deux romans déjà discutés,la religion a joué un rôle assez important. Le héros est autant pieux que preux: il fonde une maison religieuse,aussi bien qu'une dynastie - s'il ne meurt pas en odeur de sainteté même. Tout cela correspond (nous l'avons vu) aux actions des familles anglo-normandes,elles-mêmes fondatrices d'abbayes, et bienfaitrices de l'Église. Or nous avons également vu que la vie de Fergus de Galloway a été tout à fait conforme à la 'règle sociale': il a lui aussi fondé des prieurés et des monastères,et il a bel et bien passé ses dernières années dans la paix du cloître de l'abbaye de Holyrood...

Ce n'est pas tout: si nous passons en revue les carrières des autres membres de la famille patronne de Galloway,nous constaterons partout le même désir de s'assurer un salut éternel. Hugues de Morville,grand'père d'Elena,avait fondé,en 1140,l'abbaye de Kilwinning,et,en 1150,celle de Dryburgh; avec sa femme et avec ses fils, il s'était toujours montré très libéral envers cette dernière abbaye,et - peu avant sa mort,en 1162,il avait

même pris l'habit blanc,pour devenir chanoine à Dryburgh..[1]

Son fils Richard de Morville (père d'Elena),fut bienfaiteur particulier de l'abbaye de Melrose,où il se retira à la fin de sa vie,et où il fut dûment enterré, en 1189[2] et Roland de Galloway,ayant épousé la dame Elena, et ainsi recueilli l'héritage des Morville,a eu soin de poursuivre cette pieuse libéralité,et de s'acquitter de son devoir héréditaire envers l'abbaye de Melrose...[3] D'ailleurs,Roland a suivi l'exemple,non seulement de son père grand-père Fergus,mais aussi de son père Uhtred de Galloway,fondateur du couvent bénédictin de Linoluden, dans le Kirkcudbright.[4]

Ainsi,les pieux actes de cette famille de Galloway sont ceux de n'importe quelle autre maison anglo-normande de conséquence; et nous nous attendons,tout naturellement,

---

1. D.N.B.,sous 'Morville'; Anderson,Early Sources II,p.249; Chron.Melrose,ed.cit.,p.78; Liber S.Marie de Dryburgh (éd. W.Frazer,Bannatyne Club,Edim.,1847),pp.3,9,10.

2. D.N.B.; Anderson,op.cit. II,pp.315,316; Liber S.Marie de Melros (éd. C.Innes,Bannatyne Club,Edim.,1837),nos.18,65.

3. Anderson,op.cit. II,p.309. Rappelons (étude sur Gui de Warewic) comment le patronage de l'abbaye d'Oseney a été également transmis de famille en famille...

4. Royal Comm.Hist.Mon.Scot.,Report V: Kirkcudbrightshire (Edim.,1914),p.xlvi.

à ce qùe le héros du roman fasse preuve de cette même piété, qu'il agisse en effet comme tel Fouke FitzWarin ou comme tel Gui de Warwick...

Or il n'en est rien. Dans Fergus, la religion ne joue qu'un très petit rôle: le héros ne fonde en effet aucune église, et sa piété n'est nulle part soulignée. Fergus fait donc un contraste frappant avec Gui de Warewic, dont la seconde partie accuse un ascétisme extrême. Nous tenterons plus loin d'expliquer ce contraste, en fonction de l'influence monastique sur les deux poètes.

Mais, si nous avons beau chercher dans Fergus un atmosphère pieux (sans parler d'ascétisme...), nous y trouvons toutefois quelques détails d'ordre religieux, qui semblent avoir rapport (comme tant d'autres détails dans le texte) à l'histoire de la famille patronne elle-même.

Notre étude se divise donc en deux sections:

(a) Allusions (bien peu abondantes par rapport à Gui de Warewic) à la piété requise du héros; elles sont aussi banales que clairsemées: quand Fergus se met en route vers le Nouquetran, les chevaliers de la Table Ronde le souhaitent bonne chance:

> ...Et prient tuit que Jhesus Cris
> Le puist desfendre d'encombrier
> Et qu'a els le laist repairier...(41/11-13)

Notons, cependant, que Fergus lui-même (tout au contraire de Gui) ne prie jamais le bon Dieu au cours de ses combats acharnés; et la plupart des locutions pieuses dans le poème sont d'un genre très superficiel: 'par saint Vincent!'(51/19); 'Foi que tu dois sainte Esperite' (182/26); ~~(182/26)~~ 'par saint Denis!'(153/32); 'Foi que je doi sainte Marie'(181/9); 'par saint Maihui!'(181/18), etc. Notre héros n'émet que très rarement une observation religieuse: tout au plus, en réconfortant la pauvre servante Arondele (qui est en train de rentser bredouille à Roxburgh),

...Li dist, que se diu plaist le grant,
Que li chevalier reventa
Et la pucele desfenra...(152/1-3)

Pour le reste, rien, ou presque. C'est enfin Galiene, qui fait preuve du peu de piété qu'il y a dans le roman. (Voilà peut-être encore un petit compliment adressé à Elena de Morville; mais, en ce cas, il est difficile de comprendre pourquoi le poète ne fait pas de pareils compliments aux autres personnages principaux...) Désespérant de se trouver un champion qui puisse donner le démenti à Artofilaus, elle veille jusqu'à l'aube:

...Lendemain quant il ajorna
Et l'aube pert, la nuis s'en va,
Se lieve, si va a l'eglise.
S'oi la messe et le servise.
Quant ele fu dite et cantee,
La pucele s'en est alee.
Si s'en va aveuc sa mainnie
Mate et dolante et couredie. .(154/26-33)

_'elle se résoud enfin à se jeter du haut

de la tour de son château,et elle recommande à Dieu son âme,et celle de son amant perdu:

...La pucele a diu se commande,
Qui autre cose ne demande
Ne mais qu'ele fine sa vie.
Tel dolor a qu'ele s'escrie
Et a dit - Dous amis Fergus,
De mon termine n'i a plus.
Hui oest jor perdres vostre drue...
...A diu le pere vos comanc...(155/35-156/4,10)

- mais,le bon Dieu ne voulant pas qu'elle se donne la mort,il se passe un miracle:

...Mais dius ne le vaut endurer
Que illuec une ame perdist.
Une vois ot qu'en haut li dist -
- Pucele,tu n'ies mie sage:
Esgarde avant vers le boschage...! (156/15-19)

- et Galiene d'apercevoir,frappé par les rayons de soleil,l'écu blanc luisant que porte Fergus, venu à temps à la rescousse de sa dame. Ainsi est exaucée la prière de Galiene...

La dame de Lodien attend ensuite des nouvelles de son champion,parti se battre avec Artofilaus:

...Si est alee en un mostier
Devant la tor por diu proier.
Quant ele ot s'orison finee,
Envers la tor est retornee...(164/2-5)

- encore une fois,Dieu exauce la prière ardente: le roi vaincu vient se présenter à Galiene,et la prie humblement merci...

La double cérémonie du mariage de Fergus avec Galiene, et du couronnement du jeune couple,est naturellement d'un genre religieux et solennel. Ici,pour une fois,Fergus correspond bien au type du roman de famille; la fête a lieu à la Saint Jean:

...Cele feste fu sollempnels
Comme de saint Jahan Batiste.
Quant la messe fu tote dite (ms.'P')
(Luite est euvangile et epistle)(ms.'A')
Et li services fu fines,
Lores est Fergus coronnes...(188/31-35)

Cette cérémonie finale (et tout conventionnelle) ne rachète pas pour autant la pénurie religieuse de l'oeuvre en général; en effet,un épisode seul semble trahir chez l'auteur un esprit clérical: en nous racontant le combat entre Fergus et le géant de Maros,Guillaume emploie le terme spécifique 'satanas' pour désigner l'adversaire du héros (123/12,126/17). Or,dans l'allégorie morale du moyen âge,'Sathanas' est bien le nom d'un des démons qui représentent les sept péchés capitaux (c'est la Colère). En introduisant ce nom dans son récit,le poète a peut-être conçu l'incident comme un combat moral entre la Vertu et le Vice.(1)

On est donc amené à la conclusion que le poète n'a pas habité un monastère; s'il avait été moine,son

---

1. M.W.Bloomfield,The Seven Deadly Sins (Michigan,1952), pp.214-5,389.

poème aurait été plus imbu d'un esprit religieux. Guillaume a dû bien être ecclésiastique (comme l'implique son titre de clerc), mais, pour avoir accompagné Alan de Galloway à peu près partout, dans la 'mesniée' royale, il n'aurait guère fait partie d'une maison religieuse, et son poste présumé de 'clerc familier' a dû entraîner des devoirs plus laïcs que religieux... S'il est en effet identique à ce Guillaume nommé prieur de l'Ile de Traill, il a, peut-être, été chanoine de Holyrood, c'est-à-dire ecclésiastique 'affranchi': il est évident qu'il ne résidait pas au petit prieuré,..(a)

Alors que Geui de Warewic a subi la forte influence didactique du cloître, le Roman de Fergus n'a donc pas été composé sous l'impulsion d'un monastère intéressé. N'ayant pas pensé à célébrer les exploits authentiques de Fergus de Galloway, l'auteur n'a pas non plus célébré la piété également authentique du prince écossais.

(b) L'affaire devrait en rester là, s'il n'y avait pas dans le texte deux autres allusions d'ordre religieux qui ont, cette fois, bien rapport aux données historiques du roman:

D'abord: Introduction dans le roman du nom de Melrose

---

1. M.D.Legge, Sur la genèse du Roman de Fergus, p.406.

('Maros'/'Marois'). Bien que l'épisode,d'où l'on relève ce nom de lieu,ne soit pas lui-même religieux, (il s'agit en effet de l'exploit chevaleresque de Fergus au château du 'Mont Dolerous'(121/8ff)),ces allusions n'auraient sûrement pas manqué de rappeler aux auditeurs la très célèbre abbaye royale de Melrose...

Ensuite: Mention est faite à plusieurs reprises de Kentigern (dit communément: Mungo),saint patron de Glasgow. La mère de Fergus répond aux injures de Soumilloit:

- Avoi,sire! par saint Mangon,
Fait li dame,vos aves tort...(14/12-13)

A la Cour d'Arthur,également,le jeune Fergus lui-même reproche à Kes sa persiflage:

- Foi que doi saint Mangon,
S'on ne me tenist a bricun,
Dans vasal as cevols trecies,
Durement le comparissies
Le mal dit qu'aves fait sor moi...(23/17-21)

- le héros attire l'attention du sénéchal sur les têtes tranchées qui pendent à l'arçon de sa selle: en voilà deux qui se sont également moqués de lui...

...Par saint Mangon qu'est a Glacou,
Il me connissoient molt pou.
Se il auques me conneussent,
Ja envers moi torné ne fuissent...(24/2-5)

Or (tout comme les précisions topographiques en général),ces deux détails concernent la famille patronne

des princes de Galloway. L'allusion à Melrose s'expliquerait par la bienveillance des derniers Morville,et de Roland de Galloway,envers l'abbaye,et par le fait que Richard de Morville,père d'Elena,avait été enterré à Melrose.(1)

Quant au second détail: Miss Legge fait remarquer que l'allusion au saint Mungo aurait été occasionnée par le fait que les Morville avaient été tenanciers de l'évêché de Glasgow;(2) c'est bien possible. Mais il y a,peut-être, une autre explication,touchant de plus près la famille patronne:

Rappelons(3) qu'il existe un poème latin, composé (dans la seconde moitié du XIIe siècle) par un moine Guillaume de Glasgow,pour célébrer le bon Saint Kentigern (Mungo); or,d'après ce Carmen de Morte Sumerledi,l'intervention miraculeuse du Saint aurait amené la défaite,et la mort,de Somerled d'Argyll,en 1164,lors de la dernière descente de ce Viking formidable sur la côte écossaise.

A l'époque de sa composition,ce poème a dû exercer une certaine influence sur l'"opinion publique" de la r

---

1. Voir plus haut,p. 395 ; et M.D.Legge,Some Notes...,p.167.
2. Ibid.
3. Voir plus haut,pp. 363-364

région (la nouvelle capitale de la mort du puissant regulus d'Argyll ayant été dûment enregistrée dans les chroniques scandinave et écossaise de Man et de Melrose[1]! Or,rappelons que la famille princière de Galloway était liée d'amitié et de parenté avec ce Somerled; et que le personnage de Soumilloit dans notre roman représente peut-être, non seulement le père véritable de Fergus de Galloway,mais aussi en partie le seigneur des Iles. Ne nous serait-il pasdonc permis de considérer ces prières,que font Fergus et sa mère au saint Mungo,comme une sorte de riposte à cette tradition toujours assez récente,et à coup sûr nuisible au 'pedigree' à moitié scandinave de Fergus de Galloway et d'Alan lui-même ? En jurant lui-même par le Saint Mungo,notre héros s'attribue la protection et la bienveillance de ce saint. Dans Fergus,donc,le Saint Kentigern se trouve,pour ainsi dire,rangé du côté de la famille patronne - alors que,dans le Carmen,il en avait été l'adversaire miraculeux... Cela n'est peut-être pas tout; dans le roman,les caractères nobles de Fergus et de sa mère contrastent avec le naturel très désagréable de Soumilloit. Il est possible que l'auteur,pour surcroît de sûreté,ait voulu ainsi désassocier ce Soumilloit/Somerled des autres membres de la famille; et que sa description peu flatteuse du père de son héros ait été faite sous l'influence du Carmen.

---

1. Voir plus haut,p.3643,n.3.

Il est donc possible qu'on ait profité de l'occasion,pour riposter dans ce roman de famille à la 'propagande' gênante du Carmen. En ce cas,les efforts du poète auraient été couronnés d'un certain succès: car,dorénavant,aucune chronique écossaise n'associe le Saint Mungo aux circonstances de la mort de Somerled d'Argyll.(1)

1. Th.Arnold,édition du Carmen de Morte Sumerledi,dans RS.75,II,p.385.

EPILOGUE: SORT DU ROMAN DE FERGUS.

De tous nos romans de famille, celui de Fergus a été le moins répandu. Il n'a laissé en Ecosse aucune tradition permanente, il n'a pas été traduit en anglais, et il n'existe même pas sous une forme proprement anglo-normande: nous avons vu que les deux manuscrits, qui seuls sont parvenus à nos jours, sont de provenance française (et, probablement, picarde). Dans le manuscrit 'P' (celui qui date du début du XIVe siècle), les noms de lieux écossais ont subi la déformation attendue dans une version 'dépaysée' d'un texte original. Il y a lieu de supposer que notre roman a été connu, sinon en Ecosse, ni en Angleterre, du moins dans le nord-est de la France. En effet, l'auteur de Huon de Bordeaux (chanson composée au XIIIe siècle, dans cette même région nord-est) semble connaître Fergus, car il introduit dans son poème un épisode concernant un 'Château de Dunostre' -lequel n'est évidemment rien d'autre que notre Dunnottar.[1] Ce n'est

1. Voir E.Brugger, 'Huon de Bordeaux & Fergus', dans MLR, XX (1925), pp.158-60. Ch.B.Lewis (Classical Mythology & Arthurian Romance, Londres, 1932) trouve moins probable l'influence directe de Fergus sur Huon; mais la thèse de

pas tout:~~à~~ plus tard,au cours du XIVe siècle,Fergus a été traduit...en hollandais,ce qui implique,également, une certaine renommée dans le nord de la France.(1)Enfin, un vague souvenir de notre roman a pu occasionnérl'introductions dans les romans arturiens en prose d'un chevalier 'périphérique': un Ecossais,'Fergus'...(2)

Il est évident que Fergus a dû être considéré en Europe continentale,non pas comme un roman de famille,mais comme un pur roman arthurien: sa signification sociale et généalogique a donc été perdue 'pendant parcours'.

---

de Brugger semble assez concluante,si l'on rapproche la description de Dunostre dans Fergus ('Cele tors siet sor un rocier/Se li bat la mers environ',104/34-35) de celle dans Huon ('C'est un tors qui siet devers la mer',éd.P.Ruelle, (P.U.F.,1960),p.75,et au vers 4581ff).

1. Ferguut,éd. E.Verwijs et J.Verdam (Leyden,1908), rééd. G.S.Overdiep (Leyden,1925); dans cette unique version étrangère de notre roman de famille,tous les noms deii lieux (n'ayant plus de signification topographique aux oreilles hollandais) ont été déformés davantage: 'Roxburgh' devient 'Rikensteen'; 'Carlisle', 'gincestre'; 'Glasgow','Gladone'; et 'St.Mungo','Sente Meye'...(voir M.D.Legge,Some Notes...,pp.164-65).

2. Voir Flutre,Table des noms propres,p.76; et M.D. Legge,Sur la genèse du Roman de Fergus,p.405.

Passons enfin à la toute dernière question: comment notre roman, composé pour une noble famille écossaise (et, semble-t-il, n'ayant jamais éveillé d'autre intérêt que celui des membres de cette famille...) a-t-il pu passer en France, sans même avoir été connu en Angleterre ? Miss Legge nous en fournit l'explication probable:

> ...If the romance was written in Scotland, it might have reached the North-East of France, and ultimately the Netherlands, through William de Fortz, Count of Albermarle, who married Christina, one of the daughters of Alan and Margaret...(1)

Dernier comte d'Albemarle (m.1260), ce Guillaume fut en possession d'un tiers de l'héritage d'Alan de Galloway,(2) jusqu'à la mort en 1246 de Christina. Son père (mort en 1242) avait été depuis 1227 ambassadeur anglais à Anvers; Guillaume lui-même passa ses dernières années en mission ~~xxxx~~ en France, et mourut, en juin 1260, à Amiens.(3) Il est donc possible que Guillaume ait porté en Picardie l'histoire de Fergus, ancêtre de son beau-père.

---

1. Some Notes..., p.165
2. Voir plus haut, p.342.
3. D.N.B., sous 'William de Fors'.

BOEVE DE HAMTONE

'Boeve de Hamtone': Introduction 429

La famille patronne 435

'Boeve': Topographie, Historicité, Elément national 447

Généalogie, Droits de famille, Devoir féodal 460

Attributs et exploits héroïques dans 'Boeve' 490

La religion dans 'Boeve de Hamtone' 496

Autres versions du Roman de Boeve 508

BOEVE DE HAMTONE: INTRODUCTION.

De tous les textes qui se laissent classifier sous notre titre de 'roman de famille',celui de Boeve de Hamtone possède l'histoire la plus embrouillée: problème d'abord de provenance,le roman ayant été rédigé en sept langues,dont les strictes rapports les unes avec les autres se distinguent difficilement; problème ensuite d'origines littéraires,qui s'établissent à peine. C'est ainsi qu'à la fin du XIXe siècle,et au début du XXe,toute une école de recherche allemande s'est livrée au débat sur cet ouvrage: école peu fraternelle,dont chaque membre s'est mis,systématiquement,à réfuter les conclusions de son prédécesseur...(1)

---

1. Voici la chronologie résumée du débat: (a) A.Stimming, éd. Der anglonormannische Boeve de Haumtone,Halle,1899; éd. Der festländische Bueve de Hantone,5 vol.,Dresde-Halle, 1911-20. (b) F.Settegast,Quellenstudien zur galloromanischen Epik,Leipzig,1904,pp.282ff,338ff. (c) R.Zenker, Boeve-Amlethus,Berlin,1904. (d) C.Brockstedt,Flooventmkstudien,Diss.Kiel,1904. (e) M.Deutschbein,Studien zur Sagengeschichte Englands,Cöthen,1906. (f) O.Jordan,Ueber Boeve de Hanstone (ZRP,Beihefte 14),Halle,1908. (g) E.Brugger,compte-rendu de Jordan,ZFSL XXXIV (1908-09),p.25ff. (h) Ch.Boje,Ueber den altfr. Roman von Beuve de Hamtone (ZRP,Beiheft 19),Halle,1909. (i) E.Brugger,compte-rendu de Boje,ZFSL XXXV (1909-10),pp.49-59. (j) H.Paetz,Ueber

Préoccupés du désir de faire remonter des textes littéraires à des légendes antiques et populaires, quelques-uns d'entre ces savants ont essayé, tour à tour, de rattacher notre Boeve de Hamtone à des sagas scandinaves, ou à de vieilles traditions perses.[1] La plupart de ces tentatives d'origines tombent, cependant, dans un piège évident: il est très facile de relever dans un conte européen des liens épisodiques avec telle légende arabe ou orientale, pour en conclure que le premier texte doit forcément s'inspirer du second... Le mieux qu'on puisse dire, c'est que certains motifs folkloriques ont pu remonter à des sources indo-européennes; mais on est loin d'être à même d'affirmer, par exemple, que l'action de notre Boeve tire son origine directe de celle de l'épopée perse de Bischen et Menische, ou que le personnage du héros Boeve soit calqué sur celui du célèbre Kai Khosrô...

Quant à une origine scandinave du Boeve, il convient de répéter le caveat contre l'établissement de liens littéraires directs avec telle ou telle saga; mais il faut également noter que le poème accuse bien des traits vikings et insulaires[2], son action ressemblant, dans

---

das gegens. Verhältnis der venet., franko-italien., franz. gereimt. Fassungen des 'Bueve', Goettingue, 1913.

Voir aussi les oeuvres périphériques: P.C.Hoyt, 'The Home of the Beves Saga', PMLA XVII (1902); J.Matzke, 'The Oldest Form of the Bevis Legend', Mod.Philol. X (1212) - essai de synthèse.

1. Surtout Zenker et Settegast, opera cit.

2. P.Rickard, Britain in Med. French Literature (Oxford, 1956), p.137.

quelques détails capitaux,à celles du Roman de Horn et de l'histoire traditionnelle de Hamlet[1](nous verrons plus tard que la première partie du poème se fondera sur un motif commun à Saxo Grammaticus et,enfin,à Shakespeare...).

Quoi qu'il en soit,le but de cette étude reste plutôt de chercher une influence plus immédiate,et sociale,sur la composition de notre roman,que de tenter un retour aux sources littéraires. Ce qui est peut-être plus utile, c'est que ces éléments 'anglais' de notre texte indiqueraient évidemment une origine insulaire du Boeve - origine à souligner,étant donné le large succès,dont le roman a joui en Europe. Le poème a été en effet bien-connu en France: à côté du texte anglo-normand,il existe trois rédactions continentales du Boeve [2],qui remontent toutes à quelque texte commun,mais qui,étant des versions de jongleurs,accusent un tel tas d'emprunts à rendre impossible toute filiation logique ou définitive.

Nous discuterons plus tard ces versions continentales (et les autres versions étrangères),après l'étude approfondie de notre texte anglo-normand. Ce texte (en laisses d'alexandrins parfois irréguliers) daterait,selon la critique la plus récente[3],aux environs de 1215-1225; mais,il

---

1. - sans que l'on puisse pour autant affirmer,comme le font Hoyt et Zenker,que Boeve provienne directement de l'une ou de l'autre source littéraire.

2. Ed.cit. Stimming,Der festländische B. C'est de ce vaste 'opus',et de l'oeuvre citée de Matzke,que sont tirées la plupart des conclusions qui suivront à la fin de cette étude.

3. Becker,op.cit. Stimming (ed.cit.,Der anglonorm. B.,

nous est parvenu dans deux manuscrits fragmentaires[1], qui,étant assez différents l'un de l'autre,indiquerait que le poème original avait été composé bien plus tôt.[2]

L'histoire de Boeve a dû en effet exister bien avant la fin du XIIe siècle; car,non seulement l'une des versions continentales ("F1",selon la classification de Stimming[3]) daterait déjà des environs de 1200,mais le roman occitan Daurel et Beton (c.1175-1200?) en accuse nettement l'influence. D'une part,l'analyse générale de Boeve présente une assez grande analogie avec celle de Daurel; d'autre part,le père assassiné du héros provençal s'appelle: 'Beuve'... L'auteur de Daurel s'est donc servi d'une technique littéraire assez courante,en inventant un fils qui jouera le même rôle qu'a déjà joué son 'père',héros de l'aventure originale...[4]

---

p.lviii) se borne à une date dans la première moitié du XIIIe siècle.

1. Voir Stimming,Der anglonorm. B.,p.iiiff: le manuscrit [illegible] 'B' (B.N.fonds fr.,nouv.acqu.4532), qui comprend la première partie du poème (jusqu'au vers 1268); et le manuscrit 'D'(Didot),qui comprend la seconde (à partir du vers 912).

2. M.D.Legge,Anglo-Norman Literature & its Background, p.157: au début du roman anglo-normand,les laisses sont très courtes (la plupart en étant de six vers),ne s'allongeant qu'apres le vers 502 (toujours dans le même ms.'B'); voilà peut-être la forme originale du poème du XIIe. siècle,avant le remaniement postérieur,qui aurait supprimé ces 'laisses-stances'.

3. Ed.cit.,Der festl.B.v.H.,vol. 1.

4. Rickard,op.cit.,p.141; Stimming,Der anglonorm. Boeve, p.lviii,et Der festl. B.v.H.,vol.V; P.Meyer,éd. Daurel et Beton,Paris (SATF),1880.

Ainsi,notre version anglo-normande n'étant elle-même qu'une rédaction,nous devrions résister à la tentation de l'accepter sans question comme un texte pur et original. Dans cette étude,elle nous servira néanmoins de texte de base assez fidèle:

> ...The Anglo-Norman version may contain additional material which was not in its source...but its conciseness bids us beware of supposing that it represents any considerable amplification of the principal poem...(1)

Ce poème original était-il lui-même anglo-normand, ou bien continental ? Les études modernes reconnaissent au moins la probabilité d'une provenance insulaire(2); et nous tenterons,au cours des chapitres suivants,d'éclairer ce problème (sinon de l'éclaircir),en cherchant à rattacher le roman aux particularités sociales et généalogiques d'une famille anglo-normande.

Ce faisant,rappelons toujours qu'il est ici question, non pas d'un seul texte,mais de <u>deux</u> textes,dont le premier est perdu. Nous avons sous nos yeux le poème anglo-normand,tel qu'il nous est parvenu: version postérieure,rédigée au cours de la première moitié du XIIIe siècle, peut-être vers 1215-1225. Mais,nous avons enfin affaire à un roman original,un 'Urboeve' qui,connu déjà de l'auteur

---

1. Räckard,<u>op.cit.</u>,p.141.

2. <u>Ibid</u>,pp.140-41; M.D.Legge,<u>Anglo-Norman Literature & its Background</u>,p.157.

provençal de Daurel at Beton,daterait de la seconde moitié du XIIe siècle. Il faut donc admettre les possibilités logiques: si Boeve de Hamtone a été dès le début anglo-normand,et,dès la composition du premier poème,un vrai roman de famille,cherchons des patrons du XIIe siècle. Si,au contraire,le Boeve original n'a été au début qu'un pur roman d'aventures (anglo-normand ou continental,peu importe),transformé par la suite,par l'additions de certains éléments personnels et généalogiques,en le roman de famille anglo-normand que nous possédons aujourd'hui, cherchons plutôt une famille patronne du XIIIe siècle...(1)

Il y a,cependant,une troisième possibilité: que le premier poème ait bien été un roman de famille anglo-normand,et qu'il ait été ensuite remanié pour le compte d'une génération postérieure de la maison patronne.

C'est au chapitre suivant qu'on tentera de résoudre ce problème,en jetant un coup d'oeil sur l'histoire de la famille baronniale qui aurait commandé notre roman.

---

1. Nous verrons plus tard que quelques-uns de ces éléments,n'ayant pas l'air d'être originaux,semblent avoir été ajoutés au poème par le rédacteur du XIIIe siecle.

LA FAMILLE PATRONNE.

Nous avons essayé dans cette étude de mettre en relief un motif dominant: celui de la famille anglo-normande préoccupée de ses droits fonciers et de son héritage assuré. Les oeuvres littéraires que sont les <u>romans de famille</u> et les <u>Vies</u> de saints indigènes,ont leur place dans ce motif; car elles sont également des oeuvres de propagande,sur un plan littéraire et populaire,pour le compte de la famille patronne; et elles vont ainsi de pair avec l'activité dans le domaine du droit,en matière de terres et de bénéfices. En prétendant rapporter son origine à un 'héros national',la famille intéressée s'assurerait,non seulement un 'pris' rehaussé,mais aussi la réputation d'une ascendance ancienne: ce qui ne ferait que renforcer son bon droits aux fiefs héréditaires...

C'est ainsi que nous avons considéré,tour à tpur,les romans de <u>Fouke FitzWarin</u>,de <u>Gui de Warewic</u> ,et de <u>Fergus</u>; passons donc à <u>Boeve de Hamtone</u>. Comme l'indique le nom du héros,[1] c'est dans le Sussex qu'il convient de chercher

---

1. "Hamtone"/"Haumtone",c-à-d.,"Southampton": voilà une forme attestée par Wace (<u>Brut</u>,éd. ~~Andresen~~Arnold,SATF, vv.2621,4998,9160,13179; <u>Rou</u>,éd. Andresen,vv.613,4659,9859, 10602),à côté de celle,plus explicite,de "Suthamtone" (<u>Brut</u>, vv.11190,14254).

la raison d'être de notre roman; et l'allusion précise dans le texte anglo-normand du château d'Arundel (vv.2522, 2549) fait entrer en scène la famille même des comtes de Sussex: famille ayant tiré son origine de la baronnie d'Arundel. Essayons de déterminer lequel des comtes aurait commandé notre roman. Rappelons les deux dates déjà signalées: dernier tiers du XIIe siècle (composition du poème perdu), et c.1215-1225 (date hasardée de la rédaction anglo-normande qui nous est parvenue). Or,en ce cas,il entre en lice deux,ou trois,'candidats-patrons'...

La baronnie d'Arundel fut fondée par Roger de Montgoméry[1], à qui le roi Guillaume le Conquérant avait accordé, vers 1069,la cité de Chichester et le château d'Arundel, avec un domaine qui s'étendait sur un tiers du comté de Sussex. Ainsi doté du titre de comte d'Arundel,il devint plus tard comte de Shrewsbury (ou de Shropshire). A sa mort,en 1094,son fils cadet Hugues hérita de ses titres anglais (le fils aîné ayant reçu,comme d'habitude,les grandes terres normandes du père). Quatre ans plus tard, Hugues mourut sans laisser de postérité,et la baronnie passa en héritage latéral à ce fils aîné,le très malfamé Robert de Belesme,conseiller du duc Robert de Normandie; mais,en 1102,Robert,tombé en disgrâce,fut exilé du royaume,

---

1. Pour cette généalogie résumée,voir: D.N.B.,sous 'Albini'; G.E.C.,Complete Peerage,vol.I,'Arundel',p.230ff; M.A.Tierney,History & Antiquities of...Arundel (Londres, 1834),vol.I,p.169ff.

et ses terres furent confisquées par la Couronne. Devenu ainsi un fief royal,Arundel fit partie du douaire assigné à Aaliz de Louvain,veuve d'Henri Ier.

Or,vers 1138,la dame Aaliz épousa Guillaume de Albini II, sire du manoir de Buckenham,dans le Norfolk; son mari entra donc en possession 'de uxore',et à titre temporaire,du château et de l'honour d'Arundel. Et c'est cette famille de Albini[1] qui nous concerne,comme patronne probable de l'auteur de notre roman.

Guillaume de Albini resta fidèle au roi Etienne contre l'impératrice Mathilde; et ce fut des mains d'Etienne reconnaissant qu'il reçut,avant 1141,[2] son titre de 'comte de Sussex': titre attesté également sous les formes de 'comte de Chichester' (chef-lieu du Sussex),et de 'Comte d'Arundel' (résidence comtale).

En 1153,à l'occasion du prochain conflit à Wallingford,entre le roi Etienne et le prétendant Henri récemment débarqué,ce fut Guillaume de Albini qui proposa une trêve aux deux adversaires[3],et qui attesta par la suite le traité assurant à Etienne la couronne,et à Henri la xxx

---

1. Famille originaire de Saint-Martin d'Aubigny (Manche): voir I.J.Sanders,English Baronies (Oxford,1960),p.70,n2.

2. G.E.C.,I,p.234.

3. Gervase de Cantobéry,Chroniques,éd. Stubbs (RS), 1879-80,vol.I,p.154; vol.II,p.76.

succession. Peu après son accession au trône,en 1154,Henri II dressa à l'intention de Guillaume une charte de confirmation de son titre comtal,et lui fit don perpétuel du fief et de l'honour d'Arundel (que Guillaume n'avait tenus qu'au vivant de sa femme Aaliz).

Guillaume de Albini II passa ses dernières années en grande faveur à la Cour: en 1164,Henri l'envoya en mission en France et à Rome[1] et,en 1168,Guillaume repartit,émissaire cette fois en Allemagne,à la Cour du duc de Saxe,époux futur de la fille d'Henri II.

Lors de la révolte du prince Henri contre son père, Guillaume de Albini prit le parti du monarque,commanda en août 1177 l'armée royale,en Normandie,et contribua à la défaite (au mois de septembre),à Bury St.Edmunds,de l'armée flamande du comte régégat de Leicester.

En bon magnat pieux,Guillaume de Albini II fonda, avec sa femme Aaliz,deux maisons religieuses: le prieuré de Buckenham,dans le Norfolk,[2] et celui de Wymham,dans le Sussex,près d'Arundel[3] il mourut à Waverley,le 12 octobre 1176,[4] et fut enterré dans le prieuré de Wymondham

---

1. - mission concernant Thomas à Becket. Voir Gervase de Cantorbéry,ed.cit.,I,pp.190,193.

2. Vict.County Hist.,Norfolk IIp.376.

3. Vict.County Hist.,Sussex II,p.80.

4. Annales de Waverley (éd. H.R.Luard,dans Annales Monastici (RS.36),II,p.240): "...Obiit Willelmus comes de Arundel...".

(Norfolk), aux côtés de son père, fondateur de cette maison qui devait jouir de la protection continue de la famille.(1)

Or Guillaume eut pour successeur son fils Guillaume de Albini III, à qui le roi assura le titre de comte de Sussex:

> ...Wilhelmo de Albineio, filio Wilhelmi Comitis de Arundel, (Rex) dedit comitatum de Southsexe..(2)

Mais - et voici un épisode qui sera peut-être capital - tout en restant comte de Sussex, Guillaume perdit le joyau de son héritage:

> ...the Castle of Arundel, with its appendant dignities and possessions, seems to have been withheld from him...(3)

Guillaume n'étant pas mineur, l'action d'Henri II s'expliquerait par son désir de rétablir, et de renforcer, le pouvoir central du monarque: le sire de Albini fût ainsi dépourvu de son château-fort d'Arundel, qui resta plus de douze ans entre les mains du roi.(4) Ce ne fut qu'en 1189-90 que Guillaume rentra enfin en possession

---

1. Vict. County Hist., Norfolk II, pp. 336-37.

2. Roger de Hoveden, Chronique (éd. Stubbs, RS. 51) II, p. 118.

3. Tierney, op. cit., p. 179.

4. Ibid; Th. Madox, Baronia Anglica (Londres, 1736), pp. 63, 65, 71.

de son <u>honour</u> familial: en croisade,et ayant besoin de xr crédits,le nouveau roi Richard Ier lui rendit le château d'Arundel,sur versement de deux mille marcs. Dès le mois de septembre - qhelques jours à peine après le couronnement de Richard - Guillaume de Albini III se revêt du titre de 'comte d'Arundel'.(1)

Comme son père bienfaiteur des prieurés de Buckenham et de Wymondham,(2) Guillaume III mourut le 24 décembre 1193, et fut xxx enterré à Wymondham avec ses ancêtres.(3) Son fils Guillaume de Albini IV recueillit l'héritage comtal, se vantant du double titre de comte de Sussex et d'Arundel.(4) Ce baron jouissait de la faveur du roi Jean; mais,celui-ci ayant été obligé (en juin 1216) de céder Winchester au prince Louis de France,il prit le parti de l'envahisseur:

> ...Louis...soon received offers of homage and support from most of the great barons that had hitherto sided with the king. Among these was the Earl of Arundel,who,with the Earls of Warren,Salisbury and others, immediately joined the standard of the young prince...(5)

Louis fut par la suite vaincu par les forces royalistes à Lincoln; et Guillaume de Albini,toujours fidèle au gagnant,changea encore une fois de camp... En juillet 1217,

---

1. G.E.C.,vol.I,pp.235-36.
2. Vict.County Hist.,<u>Norfolk</u> II,pp.337,376.
3. <u>Annales de Waverley</u>,ed.cit.,II,p.249.
4. G.E.C.,vol.I,p.236.
5. Tierney,<u>op.cit.</u>,p.183.

de son <u>honour</u> familial: en croisade,et ayant besoin de sr crédits,le nouveau roi Richard Ier lui rendit le château d'Arundel,sur versement de deux mille marcs. Dès le mois de septembre - quelques jours à peine après le couronnement de Richard - Guillaume de Albini III se revêt du titre de 'comte d'Arundel'.(1)

Comme son père bienfaiteur des prieurés de Buckenham et de Wymondham,(2) Guillaume III mourut le 24 décembre 1193, et fut xxx enterré à Wymondham avec ses ancêtres.(3) Son fils Guillaume de Albini IV recueillit l'héritage comtal, se vantant du double titre de comte de Sussex et d'Arundel.(4) Ce baron jouissait de la faveur du roi Jean; mais,celui-ci ayant été obligé (en juin 1216) de céder Winchester au prince Louis de France,il prit le parti de l'envahisseur:

> ...Louis...soon received offers of homage and support from most of the great barons that had hitherto sided with the king. Among these was the Earl of Arundel,who,with the Earls of Warren,Salisbury and others, immediately joined the standard of the young prince...(5)

Louis fut par la suite vaincu par les forces royalistes à Lincoln; et Guillaume de Albini,toujours fidèle au gagnant,changea encore une fois de camp... En juillet 1217,

---

1. G.E.C.,vol.I,pp.235-36.
2. Vict.County Hist.,<u>Norfolk</u> II,pp.337,376.
3. <u>Annales de Waverley</u>,ed.cit.,II,p.249.
4. G.E.C.,vol.I,p.236.
5. Tierney,<u>op.cit.</u>,p.183.

il se soumit prudemment à l'autorité du nouveau roi Henri III:

> ...the earliest opportunity was seized,to lay at the feet of his sovereign the profession of his attachment,and a promise of his future support...(1)

Le baron révolté rentre dans les bonnes grâces de son souverain: Henri III lui rend toutes les terres féodales saisies l'année précédente par le feu roi Jean; et,peu après,Guillaume de Albini IV se trouve honoré du tître de Justicier.(2)

En 1218,le comte d'Arundel part en croisade; il meurt au voyage de retour,en 1221,près de Rome,et son corps est transporté en Angleterre,pour être enterré à Wymondham. Le 30 mars,le roi Henri III prend possession des terres comtales,en attendant que le fils du baron, Guillaume de Albini V,vienne lui faire l'hommage requis. Ayant atteint sa majorité,Guillaume s'empressem,au mois suivant,de s'acquitter de son devoir féodal,et recueille donc son droit héritage.(3) Ce n'est cependant que deux ans plus tard,en 1223,qu'il verse à la Trésorerie Royale le montant de cent livres,afin de rentrer en possession du château d'Arundel.(4) A la mort de Guillaume X IV,ce cher

---

1. Tierney,op.cit.,p.183.

2. Rot.Fin. 2 Henry III; G.E.C.,vol.I,p.236.

3. Rot.Fin. 5 Henry III; "Willelmus de Albin' filius comitis Arundell..."; G.E.C.,vol.I,p.238.

4. Rot.Fin. 7 Henry III; I.J.Sanders,English Baronies, op.cit.,p.2,n.ii.

joyau des de Albini a donc dû être retenu par la Couronne prudente, comme à la mort, quarante-cinq ans auparavant, de Guillaume de Albini II.

Guillaume V étant mort jeune et sans postérité, en 1224, le titre du comte d'Arundel passa à son frère cadet Hugues de Albini, mineur. Le domaine familial tombe alors en déshérance temporaire à la Couronne.(1) Avant d'atteindre sa majorité, Hugues recueille, en 1234, la plus grande partie de son héritage, sur versement d'une 'fine' de 2,500 marcs(2); tous les châteaux comtaux, cependant, y compris celui d'Arundel, restent entre les mains du roi, jusqu'en 1235: Hugues en est alors saisi.(3)

Hugues poursuivit de son vivant le patronage des maisons religieuses fondées par les premiers de Albini: les prieuré de Buckenham, de Pynham et de Wymondham - où, au mois de mai 1243, il fut enterré avec ses ancêtres, sans avoir laissé de postérité.(4)

A la mort de Hugues, le domaine des de Albini fut réparti entre les quatre soeurs du feu baron, tandis que le titre de comte de Sussex revint à la Couronne.

---

1. Rot.Fin. 8 Henry III; G.E.C., vol.I, p.238, n.'d'.
2. Rot.Fin. 18 Henry III; G.E.C., vol.I, p.238.
3. Rot.Pat. 19 Henry III: le 10 mai, 1235.
4. Rot.Fin. 27 Henry III; G.E.C., vol.I, p.239.

Survivant longtemps à son mari, la veuve de Hugues de Albini vit la possession du château d'Arundel passer aux mains de la grande famille FitzAlan (Isabel, seconde soeur de Hugues, ayant épousé John FitzAlan, m.1240); mais les FitzAlan ne prenaient pas pour autant le titre officiel de comte d'Arundel.(1)

Ainsi s'achève notre étude sommaire de la ligne de Sussex-Arundel, à l'époque de la composition de Boeve de Hamtone. Quant aux patrons possibles, le premier semble être Guillaume de Albini III... Nous venons de voir qu'à la mort en 1176 de Guillaume de Albini II, le roi Henri II prit possession des terres familiales; et que ce ne fut qu'en 1190, sous le règne de Richard Coeur de Lion, que le 'dreit heir' Guillaume de Albini III rentra en possession de l'honour capital d'Arundel et de son château imposant. Il ne serait donc pas remarquable que le roman de Boeve de Hamtone - qui condamne formellement toute mainmise royale sur les biens de la famille héroïque, et qui chante l'exploit du héros qui recueille enfin son droit héritage - ait été composé pour la maison de Albini, au cours de cette période de crise foncière. Oeuvre de propagande contre la dessaisine, le roman serait donc aussi propre à remonter le moral à la famille patronne en ces jours difficiles; ex

---

1. G.E.C., vol.I, p.239. La question confuse de la possession du château d'Arundel semble s'être perpétuée jusqu'à nos jours, le présent duc de Norfolk ayant essayé de la résoudre, au moyen d'un 'bill' parlementaire...(Voir M.D.Legge, Anglo-Norman Literature & its Background, p.159.)

le poète aurait bien su profiter de la situation pour s'assurer,par son oeuvre opportune et flatteuse,la bienveillance d'une maison puissante.

Cette hypothèse rend au moins plus vraisemblable l'argument de la provenance anglaise du poème original: et celui-ci aurait bel et bien été un <u>roman de famille</u>... Passons ensuite à la rédaction que subit ce poème dans la première moitié du XIII$_e$ siècle,et dont témoigne le texte que nous avons aujourd'hui sous la main. Grâce à l'existence de ce remaniement,tout porte à croire que la famille de Albini n'avait pas cessé d'apprécier le roman.(1) Or si,en effet,elle se laisse dater des environs de 1215-1225,cette rédaction aurait été entreprise du vivant,ou peu après la mort,de Guillaume de Albini IV,dont la carrière politique nous offre un intérêt particulier. Opportuniste à outrance,ce baron quitte en 1216 le service du roi Jean,pour se déclarer partisan du prétendant au trône,Louis de France,récemment arrivé en Angleterre avec ses troupes d'invasion; après la bataille de Lincoln, cependant,il s'empresse d'épouser de nouveau la cause royale,et réussit enfin à se réconcilier avec le nouveau roi Henri III,lequel lui rend ses terres saisies par le feu Jean.

Avant tout soucieux de sauvegarder ses intérêts,

---

1. Rappelons à propos le cas pareil du remaniement en prose du roman original de <u>Fouke FitzWarin</u>.

Guillaume de Albini IV aurait bien souhaité cette nouvelle 'émission' du roman de famille, chantant les louanges de Boeve, ancêtre prestigieux et héros national. Avant de partir en croisade, en 1218, Guillaume aurait certes eu intérêt à faire ainsi répandre la renommée de ce Boeve de Hampton, ange gardien de sa maison...(1)

Quant au poète original, et à son remanieur, ils ont pu être tous les deux des religieux dans une des maisons qui jouissaient de la protection de la famille de Albini: le prieuré de Pynham, dans le Sussex, se trouve bien près des lieux du roman et de l'honour historique; mais il est également possible que le prieuré de Wymondham, dans le Norfolk, fondé par le premier de Albini, ait joué quelque rôle dans la composition du Boeve... Notons en passant que c'est bien en Est-Anglie que le poète anglo-normand aurait pu recueillir les traditions danoises qu'il devait introduire en partie dans son oeuvre; une influence pareille expliquerait les rapports littéraires du roman avec les traditions de Hamlet et de Horn-Haveloc - rapports qui ont donné lieu à tant de discussions parmi les savants allemands au début du XXe siècle.

---

1. Il n'est même pas impossible que cette rédaction ait été elle-même commandée par la famille de Albini pendant l'absence gênante du comte Guillaume IV: toujours est-il que le poème anglo-normand fait mention bien des fois de la nostalgie du brave Sabot, qui se fait absoudre à Rome:

> ...a Rome a l'apostoile prent il penance grant,
> pur ceo ke il ait esté de sa femme tant...(vv.3380-81)

Après avoir ainsi discuté la raison d'êt re possible du roman de Boove, passons, selon le procédé établi, à une considération détaillée du texte même, afin d'en dégager les traits dominants.

'BOEVE': TOPOGRAPHIE, HISTORICITE, ELEMENT NATIONAL.

Les trois sujets de la topographie significative, de l'historicité possible, et de l'élément national, se laissent grouper et traiter ensemble dans la discussion de ce texte.

Il faut d'abord admettre qu'il manque au poème les précisions géographiques qui abondent plus ou moins dans les autres romans de famille; en effet, les quelques allusions 'localisatrices' que l'on y trouve se rapportent presque exclusivement aux noms de lieux de Southampton et d'Arundel; et ce dernier même serait une addition au texte original, puisque l'épisode qui le contient, à savoir celui de la cérémonie d'appellation après la course de chevaux (vv.2517-22), a tout à fait l'air d'une interpolation postérieure.

Mais, s'il y a donc pénurie de noms de lieux significatifs en particulier, il y a au contraire dans le poème maintes allusions à l'Angleterre en général, et à des choses anglaises: l'élément national y joue même un rôle conséquent, car, bien que la société dépeinte dans le roman soit bien celle du moyen âge féodal, le personnage principal de Boeve de Hampton représente (avec encore moins de justification que n'est le cas dans Gui de Warewic) un héros

saxon du vieux temps.

Passons aux faits du poème: d'abord,à la topographie. La scène se passe dès le début dans le domaine du père de Boeve:

10 ...A Hamtone fu li quens plein de bontez...(1)

Constatons tout d'abord le fait évident que cette ville se trouve en Angleterre; pour l'instant,une preuve nous suffira: pour y venir,l'empereur d'Allemagne "soun chemin tent dreit envers Engletere"(v.105). Précisons encore: elle se situe au bord de la mer,car le texte fait une allusion formelle à "Haumtone sur mer"(vv.2454,2528, 2811,etc.),et à "Haumtone en sablon" (v.3729). Cherchons ensuite une ville,dans le domaine de la famille patronne: c'est-à-dire,dans la région du Sussex,qui corresponde à cette appellation. Il y en a deux. Tout près du château d'Arundel même, sur l'estuaire de la rivière Arun,se trouve la petite ville de Littlehampton; du point de vue purement géographique, tout parle en sa faveur. Le fait est,cependant,que la légende de Boeve s'est vite localisée,non à Littlehampton, dans le Sussex,mais à Southampton,dans le Hampshire,à plusieurs miles vers l'ouest. Ainsi qu'il existe près de Warwick une colline baptisée "Guy's Cliff",de même cet autre héros Boeve a prêté son nom à une côte près de Southampton:

> ...Much romantic and legendary interest is attached to Bevois Mount,near the town,where,tradition informs us,lies buried that renowned,redoubtable

1. Toute citation de texte est,naturellement,tirée de l'Edition du poème anglo-normand d'A.Stimming.

warrier,'Sir Bevois of Hampton'...(1)

- et,si un glaive dit 'de Boeve' a été conservé au château d'Arundel,et si l'une des tours de ce château s'appelle: 'Bevis Tower'(2),la ville de Southampton peut de son côté se vanter d'une représentation en bois peint de notre héros,et d'un de ses adversaires de légende: deux peintures d'hommes géantes se trouvaient autrefois attachées aux contreforts de la vieille porte nord de la cité,'Bargate':

> ...The gigantic figures...represent Ascupart, a mighty warrier,and his conqueror,Sir Bevois of Southampton...(3)

Cette tradition vivante du héros Boeve à Southampton semble remonter assez loin,et témoigne de la popularité du sujet,après la traduction en vers anglais du poème anglo-normand. Notons que cette version anglaise n'hésite pas à identifier 'Hamtone' avec 'Southampton',parlant dès le début de:

> ...sire Gii,
> A stalword erl and hardi
> Of Souththamtoun...(4)

---

1. Southampton Past and Present,aut.anon.(Southampton, 1839),p.16.

2. I.N airn & N.Pevsner,The Buildings of England: Sussex (Penguin,1965),p.92.

3. Southampton Past & Present,op.cit.,p.18. L'un des géants porte en effet le nom de 'Bevois'. Les deux panneaux, qui dateraient du XVIIe ou du XVIIIe siècle,mais qui reproduiraient des originaux plus anciens,sont actuellement mis à l'abri,dans le Musée de la ville.

4. Sir Beves of Hamtoun,éd. E.Kölbing,Londres,1885-94 (E.E.T.S. Extra Series,XLVI,XLVIII,XLV),vv.43-45. Nous parlerons de cette version anglaise à la fin de ce chapitre sur Boeve.

Le seul inconvénient se dresse en effet sur le plan féodal: c'est que les comtes d'Arundel n'ont jamais possédé cette ville qui,bien avant le règne du roi Jean, jouissait d'une large mesure d'indépendance.(1)

Toujours est-il que nous avons à faire dans la tradition à la ville de Southampton...(2) Notons en passant qu'une version continentale de notre roman ('FIII',selon la classification de Stimming) laisse bien entendre Southampton,par sa description de la baie qui touche à la ville: c'est-à-dire,de "Southampton Water".(3)

Si la ville de Southampton a été choisie pour représenter l'héritage de Boeve,c'est peut-être dans le but de glorifier davantage la famille patronne; puisque le domaine des comtes d'Arundel comprenait en tout cas la petite ville de Littlehampton,il n'aurait été qu'un vol logique de l'imagination que d'attribuer également à la famille de Albini cette autre ville de 'Hamtone',beaucoup plus conséquente... Mais,faute de preuves intérieures comme extérieures,cette théorie ne sort pas du rang des suppositions légitimes.

Revenons,après cet avant-propos,au fait cette fois

---

1. Vict.County Hist.,Hampshire,vol.III,p.492ff.

2. Voir aussi Rickard,op.cit.,p.137; la forme 'Hamtone' est bien authentique,car,nous l'avons vu,elle se trouve chez Wace,

3. Ed. Stimming (Der festl.Bueve,vols.IV,V),v.4980.

indiscutable,du pays,dont il est question dans le roman. Nous avons vu que la ville de Hamtone se situe en Angleterre, et que c'est en Angleterre que vient le messager de l'Empereur allemand,amoureux de la mère de Boeve (v.105). Or cette mère méchante,après avoir commandé au fidèle serviteur Sabot de tuer son fils dangereux,s'informe 'en anglais' de l'accomplissement du meurtre:

331 ...Sabot la dame apele,si li dist en Engleis:
'Ou est ore Boefs,mun fiz,le fin maveis ?'(1)

Au cours de ses voyages,Boeve lui-même ne cache jamais son pays d'origine; ainsi devant le roi Hermine:

386 ...Dount dist li emfes: En Engletere fu né,
fiz au counte Guioun de Haumtone la cité...

- devant l'héroïne Josiane:

1402 ...Dame,dist Boves,en Engletere fu né...

et devant l'évêque de Cologne:

'Sire,ceo dist Boves,en Engletere fu né,
1905 fiz a comte Guyun,que a tort fu tué...'

Notre héros n'est d'ailleurs pas le seul à faire une telle déclaration; en route vers Damas,il rencontre un pèlerin qui se révèle fils de Sabot,son vieux confident:

---

1. Il est probable qu'en tant que tournure,'en Engleis' signifie ici,tout simplement,'en son latin'; mais la langue est précisée; et l'on se rappelle aussi à propos de ce détail l'exemple célèbre que nous fournit le chroniqueur de Cantorbéry de l'emploi de la langue anglaise dans les maisons anglo-normandes francophones: vraie femme de Putiphar,Helwisia de Morville (mère de l'assassin de Becket) accuse son bon valet saxon de trahison,par le cri: "Huge de Moreville, ware,ware,ware,Lithulf heth his sword adrage..." (Materials for Hist. of Thomas Becket (RS.67,1875) I,p.128.

...Jeo fu certes né en Engletere leg graunt,
en Hamtone,la forte cité vailaunt.
840 Mon pere out a noun Sabot le combataunt...

Malgré ses exploits formidables,Bëeve ne cesse jamais d'éprouver le désir de retourner chez lui: 'En Engletere irom sanz demorer...'(v.1557); ayant aidé Josiane et l'écuyer Bonefoy à s'échapper de la prison de Monbrant, il s'empresse trop de regagner sa chère 'Engletere sur mer' (v.1574) pour penser à remporter du butin...

Dans la première partie du poème,toute mention (rare) d'"Arundel" ne concerne que le fidèle destrier du héros; ainsi,au vers 1688: 'Arundel le destrer'; dans les centaines de vers qui suivent,le nom reparaît plusieurs fois (ce qui est certes commode pour amener son rapport fûtur avec le château des comtes ~~d'Arundel~~ de Sussex[1]); ainsi nous lisons comment:

1741 ...Kant Boeve out tué les lyons rampans,
Arundel monte,le destrer corant...

- et comment le bon cheval se lance sur les adversaires de son maître:

1812 ...Kant se vist Arundel,le bon destrer,

---

1. Cela n'indique pas forcément qu'on ait essayé d'amener un tel rapport; l'homonymie est bien heureuse,et sera dûment utilisée; mais ce nom d'Arondel ('Hirondelle') est une des épithètes,comme 'Fauvel',employées fréquemment dans la littérature pour désigner un cheval courant (voir Tobler-Lommatsch,Altfr.Wört.,I,p.543). Notons que dans le Roman de Fergus la servante de Galiene s'appelle,également comme de convention: 'Arondele'...

ke il voit son seynur isci damager...

Pour l'instant,l'association n'est pas poussée plus loin. Boeve revient alors avec ses compagnons en Angleterre:

2006 ...Passent la mere sanz aretison
e vindrent a Hampton sanz demorison...

- là il se venge sur son beau-père criminel (v.2361ff),avant d'aller à Londres,à la rencontre du roi.

Boeve ne s'identifie jusque là qu'à la seule ville de "Hamtone sur mer"; désormais,le poète (ou peut-être bien le rédacteur)[1] devra faire la mention requise de l'honour d'Arundel,'caput' du domaine de son patron. Pour introduire ce détail dans le roman,il brode sur le motif d'une course de chevaux,gagnée par Boeve sur son "corant destrer"; au comble de sa joie après sa victoire,notre héros regarde tout autour de lui:

...Boves regarde la tere ou il ad le curs gainé.
Haa! deus,dist Boves,pere dreiturel,
cele terre soleit jadis mun pere garder;
2520 jeo frai ici un chastel afermer;
pur mun chival,le bon destrer,
sit le frai Arundel apeler...(2)

---

1. C'est un épisode gratuit,n'ayant aucune suite dans la dernière partie du poème: tel château d'"Arundel" ne sera pas en effet construit...il n'en est même plus question. Cette mention d'Arundel n'est donc qu'une greffe,introduite une fois au bon moment,'pour l'effet ~~identificateur~~'de l'identification...

2. Ce nom figure aussi,dans le sens précis d'un château ou d'une ville (fortifiée),dans Durmart le Galois et dans

- il va sans dire que cette explication d'origine toute politique (qui ne se trouve que dans notre version anglo-normande) ne se fonde sur aucune vérité historique ni étymologique: le château d'Arundel ne devant son nom qu'à la rivière Arun.[1]

Voilà,en effet,pour la topographie précise du poème;[1] mais l'élément typiquement 'anglais' se poursuit par l'allusion éphémère aux trois chevaliers qui protestent contre l'arrestation de Boeve (pour avoir tué le fils du roi; c'est Arundel qui l'a abattu,le jeune présomptueux ayant voulu voler le cheval):

...Quant Boun le pruz il urent saisé,
Brise de Bretoue[2] se leva parler,
Glos de Gloucestre,il out grant desirer,
Claris de Leycestre ne voit escaper...

- et le roi porte lui-même le nom bien saxon d'"Edegar le franc"(v.2623),ce qui sert à rehausser le caractère anglais du poème,et à souligner le rôle particulier que joue le Boeve de cette versionx anglo-normande:

Le Petit Jehan de Saintré (dans tous les deux cas,en Angleterre),dans l'Estoire de Merlin,et dans le Vengement Alixandre; dans le Tristan de Gottfried von Strasbourg,la résidence de Noël est capitale du 'pays d'Arundel'. Voir Flutre, Tables des Noms Propres,p.199; et F.Lot,dans Romania XXV (1896) pp.27-28n)

1. Autrex précision topographique: les deux chevaliers qui disputent avec Boeve la course de chevaux,sont des hommes "de Wastrande"(v.2497); ce nom de lieu,inconnu lui aussi dans le s versions continentales,se laisserait-il identifier avec la ville de Westham,dans le Sussex,près de Pevensey ?

2. "Bretoue",c'est-à-dire,"Bristol".

rôle de héros national qui l'emporte sur l'usurpateur étranger (l'empereur d'Allemagne),qui gagne en Europe et en Afrique une ~~xxxxxxx~~ grande renommée,et qui reste toujours prêt à rentrer en Angleterre rendre justice à ses amis.

On aura certes tort de vouloir reconnaître dans ce roi Edgar un personnage véritable de l'époque saxonne, ou d'assigner ainsi au poème une historicité dramatique. Ce nom d'"Edgar" est bien arbitraire,choisi à dessein par l'auteur pour introduire dans son récit un motif saxon et antique.(1) Il ne faut pas non plus prendre au pied de la lettre l'apparition dans le poème du "rei d'Escoce"(v.20 et seq.); car les personnages du roi d'Ecosse,et de sa fille,paraissent et reparaissent dans bien des romans d'aventures. Le rôle indigne accordé dans Boeve deHamtone à ce roi (lequel prend le parti du félon Doon,pour être enfin abattu par Sabot,qui le traite de "felon gloton", (v.2300)}indique,peut-être,une certaine hostilité anglo-normande contre l'Ecosse ennemie; mais,voilà encore un trait de convention.(2)

---

1. Ainsi,la femme du fidèle ami Sabot s'appelle:"Eneboro" (v.2737). Nous avons déjà remarqué dans Gui de Warewic cette introduction gratuite de noms saxons; notons que,là aussi, le sénéchal de Héralt s'appelle également: "Edgar".

2. Le 'Roi d'Ecosse' figure assez souvent dans les romans comme traître...s'appelant parfois "Anguissel"/"Aguisant",etc., il tire évidemment son origine littéraire du roi félon Anguselus/Auguselus qui se trouve dans l'histoire de Geoffroy de Monmouth,et qui rappelle,peut-être,l'earl rebelle d'Angus. (Voir Flutre,Table des Noms Propres,p.7; Hist,Reg.Brit. (éd. Griscom,N.Y.,1929),pp.497-98,etc.)

Il ne faut pas non plus considérer l'empereur Doon comme un personnage historique (dans les versions continentales du poème, ce personnage purement fictif se confond en effet avec celui, célébré dans une chanson de geste, de Doon de Mayence). Ce qui reste peut-être significatif, c'est que ce Doon ("Othon") est allemand, et - comme le roi d'Ecosse - félon. Héros anglais, Boeve se trouve dépossédé de ses terres par un usurpateur allemand; voilà un détail patriotique bien à propos, car à cette époque le royaume anglo-normand a dû assister, non sans une certaine perturbation, à l'essor politique du Saint Empire; et les relations entre les deux Etats étaient en effet moins que chaleureuses.(1)

Bien qu'en elles-mêmes banales et conventionnelles, les mentions dans le texte de l'Allemagne peuvent également concerner la famille patronne; car Guillaume de Albini II (m.1176) fut, à un moment donné, ambassadeur en Allemagne, ce qui pourrait expliquer, 'in extremis', les faits que le traître est "emperur de Alemaine" (v.25), que Boeve, chemin faisant vers l'Angleterre avec Josiane, fait escale à Cologne: "Colonie la cité" (v.1895), dont l'évêque est son oncle, et que Doon, dans sa capitale de "Retefor" (vv.75,77),(2) jure "par le cors Seint Richers"

---

1. Voir les démarches qui ont eu lieu, dans le dernier tiers du XIIe siècle, avant, pendant et après la Troisième Croisade, entre les rois Henri II et Richard Ier, d'une part, et l'empereur Frédéric Barberousse, et son successeur Henri VI, de l'autre. (A.L.Poole, From Domesday Book to Magna Carta, pp.329,366; G.B.Adams, Political History of England, 1066-1216 (Londres, 1905), p.367.)

2. Forme corrompue de "Renebor(s)"? (c-à-d, 'Regensburg': Ratisbonne. Voir Flutre, Table des Noms Propres, p.289) ? Stimming (Der anglonorm. Boeve, p.129) ne hasarde pas une opinion.

(vv.97,169,2018) - c'est-à-dire,par Riquier,saint vénéré dans l'extrême nord-est de la France.

Dernier détail historique: ce serait au remanieur anglo-normand du XIIIe siècle que nous devrions les allusions dans le texte à Londres,résidence du roi (vv.2524, 3736,et seq.); car ce n'était effectivement que sous les règnes de Jean et d'Henri III que le souverain a résidé à Londres,à titre permanent.(1)

Terminons ce chapitre sur un ton 'national' plus littéraire: comme dans bien des textes anglo-normands (Brendan,Horn,etc.),le voyage en mer joue dans Boeve de Hamtone un rôle prépondérant. Cet élément nautique est un trait insulaire,propre à la littérature anglo-normande.(2)

Ainsi,le jeune Boeve est enlevé par des marchands sarrasins:

360 ...lur nef adreecerent,
e par la mer les Sarazins tant dekx tens sigleront
que en Egipte lur nef ariverent:
Lur veile abeserent,lur ankeres getterent...

---

1. Becker,*op.cit.*

2. Ayons-nous le droit d'y reconnaître l'influence scandinave ? Notons que dans Horn,par exemple,la topographie est surtout littorale...(Voir M.D.Legge,*Anglo-Norman Literature & its Background*,p.100).

Plus tard,fuyant jusqu'à la côte avec le géant Escopart,Boeve et Josiane obligent quelques marins païens à abandonner leur vaisseau; ils prennent ainsi la mer; et,après avoir chassé la flotte de galères de l'amiral Amustrai,ils regagnent la Chrétienté,et débarquent à Cologne (vv.1845-95). Ensuite,Boeve fait route en bateau vers l'Angleterre; là,ayant trompé le félon Doon,il remplit un vaisseau d'armes et de vivres,et se dirige vers l'île fortifiée que tient Sabot rebelle (vv.2006-41).

D'autres détails nautiques: pour enlever la belle Josiane,le duc Miles attire son gardien Escopart dans un bateau qui le mène à une tour en pleine mer; mais,le géant s'évade de cette prison,et regagne la côte à la nage (vv.2069-93).

Exilé après la mort malheureuse du fils du roi, Boeve repart en bateau avec son ami Thierry et Josiane enceinte (vv.2684-85); Sabot se met plus tard en route vers St-Gilles en "dromun" (v.2744); et,plus tard encore,quittant le havre d'Abreford pour rentrer chez lui:

3385 ...en nef entre,si siglé a tant
ke il vint a Hampton a midi sónant...

Avant d'être couronné à Monbrant,Boeve fait venir le Pape,qui "met soi en l'ewe,si est syglez" (v.3687); et, enfin,quittant l'Angleterre une dernière fois pour revenir à Monbrant,Boeve et son fils Gui partent en bateau:

3795 ...venant a porte,al nef sont entré,
naggent e syglent tot a randuné...

Tous ces détails ne manquent pas d'apporter au poème un fort ton insulaire,et bien anglais.

GENEALOGIE,DROITS DE FAMILLE,DEVOIR FEODAL.

Dans Boeve de Hamtône,comme dans lesx autres romans de famille,on insiste surtout sur la conservation des biens et des droits de la famille intéressée; et cela, toujours,pour démontrer en quelque façon que ces droits légitimes au domaine familial remontent même au temps de l'"ancêtre" légendaire que célèbre le poème. C'est donc dans ce but que notre roman chante l'ascendance du héros, de même que sa ligne continue,jalonnée de nobles têtres acquis et transmis de génération en génération.

Ce nèst pas tout; brodant sur un thême commun aux romans de ce genre,notre Boeve de Hamtone condamne la dessaisine: condamnation qui se xxxxxx révèle dans le sujet même du roman (jeune héros exilé,frustré de son héritage légitime),et qui se répète,martelée,dans des détails homilétiques sur la nature sacro-sainte de la tenure et de l'obligation féodale. Ultime arbitre dans le poème comme dans l'Etat anglo-normand,le roi doit s'acquitter de son devoir envers ses vassaux,en s'assurant que la justice est faite. S'il manque à son devoir, s'il sanctionne un acte injuste,il s'expose à l'opprobre général,pour avoir rompu le pacte féodal. Voilà la

moralité de Fouke FitzWarin et de Gui de Warewic,qui se répète dans Boeve de Hamtone. Cette moralité est vertes d'autant plus à propos et significative,que le roman aurait été propagé pour le compte de la famille d'Arundel, à une époque d'incertitude et de perturbation. Ainsi,les données sociales de l'époque se révèlent derrière certains détails de l'action.

Premier but du poète: établir,tout comme sur un arbre généalogique (auquel le roman de famille n'est après tout qu'un appendice fictif),le haut parage conventionnel du héros. Ainsi est déclaré,dès le début:

...Primes vus en dirrai de soun parentez.
A Haumtone fu li quens plein de bontez,
il out a noun Guioun,chevaler fu prisez;
meilour de lui ne fust en son tens trovez...

- déjà est souligné le besoin d'un héritier,capable de poursuivre la ligne; on condamne le père de Boeve pour ne pas s'être marié,et pour être arrivé à la vieillesse avant de penser à fonder une famille:

...Seignurs,iceo quens Guioun dount vus chaunt
estoit bon chevaler,pruz e combataunt;
mes de une chose lui aloit home bamaunt,
k'ainz ne vout femme prendre en tot son vivaunt..(1)

- il est évident que si le comte Guy

1. Voir les sentiments pareils dans les Lais de Marie de France (Fresne,vv.313-24; Les Deus Amanz,vv.25-6; Equitan,vv.197-201)(Ed. A.Ewert,Oxford,1947).

n'avait pas tant remis son mariage,si,vieillard,il n'avait pas épousé femme jeune,il n'y aurait pas eu de tragédie.

Cette femme de Guy,et mère de Boeve,est méchante et sans scrupule; ayant commis le pire des crimes (elle conspire la mort de son mari),elle aura enfin ce qu'elle mérite; mais,selon les 'règles' littéraires,il faut absolument qu'elle soit 'de haute gente' (v.19),étant en effet la fille du roi d'Ecosse (v,20). Ainsi,ce héros fictif de la famille patronne se vante d'un pur sang royal.

L'insistance féodale sur le principe du 'bail assuré' est mise dès le début du poème en relief dramatique: en assassinant le vieux comte Guy,en épousant sa veuve non moins criminelle,l'empereur d'Allemagne vole son héritage au jeune Boeve,qui se trouve par la suite menacé de mort, et chassé du domaine qui devrait être le sien.[1] Devenu berger de son fidèle tuteur Sabot,le jeune homme garde ses moutons et sa rancune au flanc d'une colline qui domine Hampton,et,comme Hamlet en pareille situation, s'indigne contre la fête peu convenable qui se fait en bas,au château:

> ...Si oi en le paleis,ke a son pere soleit estre,
> graunt joie e grant dedut e noise e grant feste.
> Lui enfes se merveile,ke ceo poeit estre.

---

1. Ce début nous rappelle tout à fait le thème traditionnel de Hamlet.

Deu! oeo dist lui enfes,pere dreiturer,
jeo su fiz de ocunte,e l'en me ad fet bercher;
mes jeo ne lerrai mie ke ne ose parler
e a le emperur ma tere chalanger...(1)

Sans plus attendre,il descend la montagne,fait irruption dans la Grande Salle du château,et revendique ses droits, en présence de son beau-père criminel: "Rendez moi ma tere, jeo vus voil loer..." (v.296). Capitaux aux oreilles médiévales,ces sentiments se trouvent répétés dans une laisse similaire:

...Pur oeo,sire,vus pri ke moi ma tere rendez,
que vus faussement tenez tut sauns ma voluntez...

Malgré la fureur de l'empereur,Boeve s'échappe du château; le reste de cette première partie du poème a pour sujet le dur exil du héros,résolu de retourner en Angleterre venger son père,et recueillir son titre et son héritage volés.

Arrivé en terre païenne,Boeve se trouve dans le royaume du vieil Hermine,dont la fille sera sa femme:

...Josiane out a noun,mult estoit de juvene age.
Plus fut ele ocheuré ke rose en umbrage...

- Josiane est donc une princesse de convention littéraire; seule héritière d'un grand royaume, elle fera don à Boeve d'une couronne qui sera transmise à sa descendance; voilà ce qui est à propos dans un roman

---

1. Scène 'à la Hamlet ',qui n'existe que dans le texte anglo-normand.

de ce genre. Notons que le poète a soin de souligner ce fait: la noble fierté du "fiz au counte Guioun de Haumtone la cité" (v.387) fait impression sur Hermine,qui prie le jeune homme de ~~xxxxxx~~ se faire musulman:

397 ...jeo ne ai eir an ceste secle si une file noun,
e jeo la tei dorrai oveske ma regioun...(1)

Boeve rejette naturel lement cette condition; mais, l'héritière et la couronne seront tout de même les siennes.

Nous entamons ensuite l'épisode de Bradmund: vrai conte moral contre l'injustice agression,et contre le manque de foi féodale. Le puissant Bradmund fait la guerre à Hermine; il réclame la main de Josiane,et l'héritage royal:

...e,par Mahumet! si vus la deveez,
505 jeo ne vus lerrai chasteus ne citez
ne de vostre tere ne mie demi pez...

- insupportable,vette anarchie féodale;

il faut battre Bradmund,et c'est Boeve qui s'en charge, Hermine l'a déjà adoubé chevalier:

...Boefs,dist li roi,a moi entendez!
jeo vus frai chevaler e pus si porterez
530 ma banere en bataile devaunt mon baronnez.
Sire,ceo dist Beefs,si seit com vus comaundez...

---

1. Détail assez conventionnel,mais qui ne se trouve que dans notre version anglo-normande.

537 ...Roi Hermine li chause les esperouns deorrez,
seinte l'a espeie par le senestre costez...

- Boeve a donc le devoir de défendre le bien de son seigneur;[1] ainsi, lorsque Bradmund défait essaie d'acheter son vainqueur:

.....metrai a tun baundoun
quater cent cites, par mun deu Mahun!
640 E plus de treis mil chasteus e donjouns,
car de vus tendrai tut mes regiouns...

- Boeve ne se laisse pas tenter par l'appât; l'accepter, se montrer faux à son seigneur, serait le déshonneur. Au contraire, en homme fidèle, Boeve mène son prisonnier devant Hermine, et le fait jurer de ne plus déranger le bon ordre féodal:

643 ...mes tu devendras le homme Hermine le fer,
de li tendras ta tere trestot saunz fauser...

La moralité en est claire: il faut respecter de part et d'autre le devoir féodal[2]. Notons qu'alors que Boeve tient fidèlement ce pacte social envers son supérieur, Hermine, celui-ci manque à son devoir réciproque... Dans l'épisode qui suit, en effet, Hermine, qui soupçonne Boeve à tort, livre le héros avec une lettre d'Urias aux mains vengeresses de Bradmund. Evadé de sa cellule, Boeve aura plus tard le droit d'accuser Hermine de félonnie...

---

1. Tant il s'intéresse aux données féodales de cet épisode, que le poète a oublié que le roi Hermine est toujours païen, et Boeve, son nouveau vassal, chrétien...

2. Rappelons, à ce sujet, les épisodes pareils dans Fouke FitzWarin, dans Gui de Warewic, et dans Fergus.

Chemin faisant,Boeve rencontre Thierry,fils de Sabot,qui le cherche partout,et qui le met en garde contre la trahison. Boeve ne veut point y croire; en bon vassal, il a confiance en son seigneur:

860 ...Oustés,ce dist Boefs,de ceo ne vus dotez,
moun seignur ne le freit pur treis cent citez...

- mais,il est bel et bien trahi: ayant lu avec joie la lettre perfide,Bradmund jette Boeve en prison; dans sa cellule,le jeune chevalier jure de se venger sur l'indigne Hermine,à qui il ne doit plus de fidélité:

960 ...Jeo sui ci trai mult felunement,
jeo ne le ai pas deservi,si cum jeo entent,
que il me dust trair si tres ledement;
une reaume li conquis ou le espeie trenchaunt...

- mais,Boeve possédera plus tard ce royaume d'Hermine qu'il a tant défendu; ainsi la moralité - la société féodale se fonde sur la justice et sur la foi.

Après avoir mis longtemps à décrire l'évasion de Boeve,et sa quête réussie de la princesse Josiane (enlevée par le comte Yvoré de Monbrant),le poète revient à l'action principale,celle de l'héritage perdu du héros. "Alum en Engletere" (v.1484),ainsi va le refrain. Lors de la fuite avec Josiane du château Monbrant,Boeve refuse d'abord d'emporter du butin,car il pense toujours à son riche héritage qui l'attendra quand la justice aura été faite:

...Ke,ceo jeo fusse en Engletere sur mer
1575 e jeo pus mun parastre tuer,
jeo averai richez tut a voler...

En route avec Josiane vers l'Angleterre,Boeve arrive à Cologne; le poète profite de l'occasion pour flatter davantage la renommée de la famille: il fait de l'évêque Morant un proche parent du héros: "L'eveske fu sun unkle, sachez de verité" (v.1899)[1]; et,bien plus tard,Boeve nommera son oncle évêque de son royaume entier (v.3804).

Morant de Cologne prévient Boeve que le fidèle Sabot s'est brouillé avec l'usurpateur à Hampton: Doon l'ayant très brutalement et très injustement dépossédé de ses terres:

1945 ...Pur la nostre amur fu il enchacé,
de sa terre demené a duel e a vilté...

- ainsi,le sort de Sabot a été celui de Boeve; exilé,il s'est retiré à un château-fort sur un rocher,d'où il harcèle son adversaire puissant. Il est donc plus que naturel que Boeve revenu en Angleterre s'allie avec Sabot pour faire face ensemble à l'empereur félon, et pour précipiter la lutte finale. Malgré le renfort militaire que Doon fait venir d'urgence,Boeve sort vainqueur d'une bataille décisive; il fait tuer l'usurpateur allemand; sur quoi,sa mère dénaturée se donne la mort (vv.2356-74). Ainsi Boeve rentre en triomphe à Hampton; l'héritier de Guy est enfin revenu recueillir son héritage:

2375 ...A sa curt chivacha,ne voit demorer,
son heritage tint com hardi e fer,
de la terre Doun fu il justicer.
Seynurs,juz icels ke li vindrent eyder
rendi lur servise com lels e gentis ber.

---

1. L'évêque appelle Boeve son "Bele neveu" (v.1907).

2380 En la cité est Boves entré,
tuz les burgeis li unt merci crié,
grant masses de tresur li unt mustré;
de tuz ses enemis est il ben vengé...

A cette haute cérémonie féodale succède une seconde: les noces de Boeve et de Josiane baptisée chrétienne. Voilà l'apogée de cette première partie du roman; et le poète anglo-normand insiste tout de suite sur le fait capital que,par ce mariage,la descendance du héros Boeve sera assurée: cette nuit même,Josiane conçoit deux enfants:

...deus fiz engendra Bovesasy fu adestiné,
2395 li un fu Guiun,[1] ai com fu apelé,
e li altre Miles,li pruz e li sené...

Reste un acte bien significatif: il faut souligner pleinement la moralité féodale... Après un séjour de six mois à Hampton,Boeve fait venir ses chevaliers:

2401 ...Seynurs,vus aprestez,si ke vus comand,
a le rei irrom parler meyntenant...
- c'est devant le roi,à Londres,que

notre héros doit prendre possession formelle des terres familiales. Il va fièrement s'annoncer à la Cour:

2422 ...jeo ai nun Boeues de Hampton la cité,
fiz al conte Guiun,ke tant soles amer...

Sur quoi,selon les règles de la procédure féodale, le roi "li rent tuz ses heritez" (v.2426); c'est-à-dire,

---

1. Il est vrai que "Guy","Guion",est un nom très répandu dans les romans d'aventures; rappelons cependant le fait que les comtes d'Arundel s'appellent presque tous: 'Guillaume'.

le monarque rensaisine le fils héritier des terres qui, à la mort du père, sont revenues à la Couronne. Voilà l'usage anglo-normand; c'est alors à l'héritier de renouveler la foi, en faisant de sa part hommage au souverain, et en lui versant une somme requise.[1] C'est l'acte de 'relief' que Sabot va maintenant conseiller à Boeve:

...Sabaoth, son mestre, est en pez levez,
Boun apele e dist: Sire, sa venez,
ignelement le releve li donez...

Mais, nous voici en pleine scène dramatique;[2] car Boeve boude cet acte d'hommage. En donnant libre cours à l'injustice, le roi a rompu le pacte fépdal; il a manqué de foi envers son vassal très fidèle:

...Mestre, dist Boves, dahait dunke mun chef,
kant en ma vie li durrai relefz!
Sire, ceo fu merveilluse pité,
kant Doun occit mun pere o l'espé;
pus li dona ma mere o mes heritez
e pus suffrit ke jeo fu enchacez.
Ceo tort ke me ad fet, deyt estre redressé...

Voilà le point de vue du baron anglo-normand, qui exige que ses pleins droits soient attestés et sauvegardés par le pouvoir royal. Ce détail martelé a pu plaire à la famille de Albini, elle-même dépourvue à un moment donné de son 'caput' d'Arundel.

---

1. Rappelons que c'est ce qu'ont fait les hoirs de Albini.

2. Scène capitale, qui ne se trouve d'ailleurs que dans la version anglo-normande.

La forte morale de l'épisode est soulignée: le roi a même sanctionné l'injustice faite par l'usurpateur à son homme lige; ayant honte du rôle indigne qu'il a joué,il se reconnaît coupable du manque de foi,et répare son tort en accordant à Boeve l'honneur tout à fait exceptionnel de la possession en franc-alleu[1]

2441 ...Ne requer de le ton le vaillant d'un dener!
Tenez ta rente,te fez e te citez...
...Boves,dist li roi,mult vus ai amé,
2445 e jeo vus ai rendu vus riche heritez,
burgeus e chastels,donguns e fermetez;
Gui amai mult,ke me nurrit suef,
mal guerdon ai a son fiz donez...

Sur ces paroles de réconcilation,Boeve se voit prêt à pardonner à son seigneur le grave tort:

...Sire,ceo dist Boves,kant vus repentez,
2450 jeo le vus pardoune ici e devant deus...

Au roi maintenant de faire l'acte symbolique de restitution:

...Son chambrer leyans ad li roi apelez.
Frere,dist li rois,le baston me portez,
ky fu a Guy de Hampton sur mer,
2455 e a Boun,son fiz,le baston donez;
la verge est de fin or tot neielez.
Ceo dist li rois: Boves,sa venez,
jeo vus renke de l'Engletere le clef...

---

1. C'est-à-dire,le droit à une terre sans les devoirs féodaux qui en seraient concomitants. Notons pourtant qu'il ne s'agit pas ici d'un bien tenu tout à fait en franc-alleu,car Boeve se voit toujours obligé de faire hommage au roi,de qui il détient ses terres.

- et à Boeve de faire enfin l'hommage dû au souverain:

...Sire,dist Boves,ore me seysez;
vostre merciȝvus me avez feffé...

Le lendemain (la Pentecôte),Boeve et son roi vont ensemble à la messe; là,au cours d'un couronnement symbolique,se trouve mise à point cette moralité sur l'obligation et l'interdépendance féodales:

...Devant la messe le roi unt coroné,
Boves li ad la corone fermé,
a l'auter s'en va si s'et agenulé,
la offerant fet a bon volunté...

Ainsi,par ce conte moral dramatique et bien amené, s'achève la première,et principale,moitié du poème.(1) Le but,ainsi que l'effet,de cet épisode est bien clair: on imagine les sentiments approbateurs de la famille patronne devant ces scènes; que celles-ci reflètent ou non l'inquiétude foncière des de Albini en particulier,elle sont bien à propos dans le cadre de la société terrienne anglo-normande. Notons à ce sujet un détail significatif: les

---

1. Notons que le roman de famille,lui,n'est point encore fini: il y faut une suite qui traitera de la descendance du héros: suite,où les fils de Boeve (déjà mentionnés,'à l'état embryonnaire') hériteront des gros titres et des grands biens de leur père. A la mort de Boeve,tout à la fin du poème,la ligne du comte continuera,forte et renommée. Notre roman ne se termine donc pas par le retour et le triomphe du héros; ce qui suit: second exil de Boeve,avec bien des épisodes moraux qui appuyent le thème des droits féodaux inébranlables,reste bel et bien dans la tradition du roman de famille anglo-normand.

versions continentales du Boeve ne connaissent pas cet épisode... Aucune mention n'est faite,dans les trois versions de jongleur,de la confrontation féodale qui a lieu dans notre texte anglo-normand. Regardons de plus près ces variantes continentales:(1)

'FI': Après la mort du traître Doon,le roi accorde à Boeve des honneurs tout attendus:

...De son roiaume le ravest maintenant,
Bueves,fait il,je vous fas chi present:
Toute ma terre et m'onor vous commant,
Mes seneschaus soiés d'ore en avant;
Qui ne fera vostre commandement,
Si comme rois en prendés vengement,
Guiés mes os et conduissies ma gent,
Cent mars vous doins a cel commenchement,
De droite rente vous en aserai cent.
Bueves l'oï,cinc cens merchis l'en rent.
A genous chiet devant lui en pressent,
Il l'en ravest par un gant qu'il li tent...(2)

Ainsi,dans cette première version continentale,le roi fait de Boeve son lieutenant et son général; le héros accepte lesk titres,et n'hésite pas à en faire hommage au monarque. La moralité du poème anglo-normandpoù le vassal s'obstine à faire voir son tort au souverain peu fidèle,est donc perdue.

---

1. Intitulées,d'après la classification chronologique de Stimming: 'FI',F 'FII','FIII'.

2. Stimming,Der festl.B.,vol.I,p.184.

'FII': Le roi s'adresse à Boeve remis en santé après son combat avec Doon:

...Enten a moi,gentieus fieus a baron,
F'orment vous aim por vo pere Guion
Et si sai bien,moult estes gentieus hom;
Se il me croist ne guerre ne beson,
Vous porterés mon roial gonfanon.
Gonfanonniers serés de ma maison
Et de ma terre en tor en en viron
Et seneschaus serés de mon roion,
Vers vus seront tot enclin mi baron.
Sire,dist Bueves,ci a moult riche don
Et,si dieu plaist,nos vos en serviron.
En ma compaigne maint chevalier baron,
Moult grant service vous rendrai de cest don,
Et nepourquant je sui vos liges hom...(1)

- toujours de l'hommage sans hésiter; aucune question d'un refus. De nouveau,les honneurs accordés à Boeve sont ceux de la convention littéraire; la reddition des fiefs familiaux perdus,si capitale dans le poème anglo-normand,n'est point ici soulignée.

'FIII': Doon pendu,Boeve va à toute vitesse à Londres:

...Droit a la court,c'aunc n'i fist arestee,
Le roy apelle d'Engleterre la lee
Et puis li a sa terre demandee,
Si com ses peres,li dus Guis,l'ot gardee;
Li rois li a moult volentiers donnee
Et l'oriflambe par la hanste plantee,
Si com ses peres l'avoit ades portee...(2)

---

1. Stimming,Der festl.B.,vol.II,p.389.
2. Ibid,vol.IV,p.288.

Cette version continentale approche le plus du poème anglo-normand: du moins l'héritage s'y trouve-t-il mis un peu en valeur; mais,encore une fois,aucune mention n'est faite du refus de Boeve de faire hommage au souverain indigne.

Il est donc évident que cet épisode féodal,qu'il soit l'oeuvre du premier poète (et destiné à être perdu dans les versions pontinentales),ou bien l'addition du remanieur,est une particularité anglo-normande,reflétant le milieu politique,et la raison d'être sociale,de notre roman.

Passons à la seconde partie du poème,qui poursuit le thème foncier: vainqueur d'une course de chevaux,Boeve se trouve par hasard sur un domaine qui a été jadis celui desson père:

...cele terre sèleit jadis mun pere garder;
jeo frai ici un chastel afermer;
pur mun chival,le bon destrer,
si le frai Arundel apeler...

- plus tard,il déclare à Sabot que:

Plus ai hui conquis o mun corant destrer
ke tuz mes parens a Hampton sur mer...(1)

Boeve chérit tant son destrier Arundel,que,quand le

---

1. Petit épisode qui manque lui aussi aux versions continentales,mais qui (nous l'avons vu) a en tout cas l'air d'être une addition du poète anglo-normand du XIIIe siècle.

jeune prince désire l'achater,il refuse de le vendre, même si tous ses fiefs lui sont accordés en franc-alleu:

2532 ...ke,si Engletere fu le ton,o vus roi coronez,
e le honor me vset tot quite clamez,
ne te dorai mie mun destrer preysez...

Le fait que Boeve ait rejeté un tel prix presque inouï a dû impressionner les auditeurs médiévaux; en Angleterre, surtout,car l'Etat anglo-normand ne connaissait pratiquement pas la terre en franc-alleu. Dès la Conquête,le roi s'était assuré que chaque ~~fief~~ grand fief était tenu directement de lui: procédé plus réalisable dans le petit cadre d'un royaume insulaire,sous un fort monarque,que dans les Etats plus amples de l'Europe continentale,où la possession de terres en franc-alleu devait entraîner bien des guerres locales. Notons donc qu'en voulant indiquer la valeur exceptionnelle de ce cheval nonpareil,le poète anglo-normand a choisi ce détail féodal,pour lui rarissime, qui manque,précisément,dans les autres versions françaises du poème,qui n'indiquent,elles,que des richesses plus conventionnelles.(1)

Résolu,Boeve va à la Cour obtenir du roi les pleins

---

1. "Jou n'en prendroie l'onor de cinc chités
Ne les castiaus ne tres tous les fiovés..."
('FI','FIII')

"Je nel donrroie por vostre roiauté..."
('FII')

droits à cette terre; là,il élèvera un château:

...Bel sire,ben,la merci damedé!
Jeo ai le curs vencu e conquesté.
Dreit a un tertre a chef de mun herité,
ilukes frai un bon chastel estre fermé
e Arundel le frai apeler en verité.
E dist le roi: Jeo l'otrai de gré...

Ce passage,qui ne se trouve évidemment que dans le poème anglo-normand,est pour la famille patronne d'une importance capitale; car,à l'en croire,Boeve aurait tenu le fief d'Arundel par décret royal - autrement dit,cet honour aurait été dans la possession de la famille dès le temps du grand ancêtre légendaire. Voilà précisément une (fausse)'charte de confirmation',dont les de Albini avaient bien besoin à cette époque trouble,où leurs droits à Arundel s'étaient montrés trop faibles pour résister à la mainmise royale. Peu importe à ce sujet que ce détail provienne du poème original,ou qu'il y ait été introduit plus tard par le remanieur,car il aurait eu la même signification aux yeux de Guillaume de Albini V, ou de Hugues de Albini,qu'à ceux de Guillaume III,quelques années auparavant: dans les deux cas,les droits féodaux à Arundel étaient également en jeu.

Boeve ne jouit pas longtemps de ces terres regagnées; le fils présomptueux du roi ayant trouvé la mort sous les sabots du destrier Arundel,notre héros se voit de nouveau

obligé de fuir sa patrie; de nouveau,il va perdre son héritage; mais,cette fois du moins,le roi lui permet d'investir Sabot de son domaine précieux:

...Boves ad la tere forjuré
e la sue terre a Sabaoth a doné,
2600 e le roi bonement l'ad otrayé...

- sur quoi,Boeve adresse la parole à son cheval:

2603 ...Chival,dist Boves,mult vus ai ben amé,
kant pur vus perde mes riches heritez...

Il quitte la Cour; mais,avant de s'en aller,il donne au roi un avertissement formel: qu'Edgar ne pense pas à voler ces fiefs tenus par Sabot:

...Pur deu vus pri,ne metez en oblier
de mesire Sabaoth,ke ne ost tant cher.
2615 Mes,par damedeu li sire dreiturel!
si isci seit ke tu le vois enchacer
de cel honour ke fu a mun pere,
mes ke jeo fusse dela .iv. mer,
jeo li vendrai succurrer e eyder...

- encore un passage qui ne figure pas dans les versions continentales,encore un passage qui prêche l'inviolabilité des terres familiales,et qui amène encore un petit moral: Edgar dépossédera en effet le fils de Sabot,et Boeve reviendra en Angleterre s'assurer que la justice sera faite.(1)

---

1. Cet épisode moral ne figurera que dans la version anglo-normande; notons que le roi est toujours à condamner, pour avoir négligé son devoir féodal; il est donc indigne de la foi de Boeve,qui a le bon droit de s'opposer à ses desseins. Voilà la moralité de Fouke FitzWarin: la sécurité foncière étant de toute première importance,le roi doit la soutenir,s'il veut s'assurer la loyauté de ses barons.

Rentré à Hampton,Boeve ordonne tristement que ses chevaliers deviennent les hommes fidèles de Sabot:

...tuz ses chevalers ad a li apelé.
'A Sabaoth,mun mestre,fetes feuté.'
Et dil respondent: Ja mar en parlez.
E respont Boves: Certes si freez;
ke le roi li ad de tut le men feffez,
e jeo de la terre tot sui exilez...

Ainsi,après cet adieu émouvant,notre héros repart, en compagnie de sa femme Josiane,et d'un des fils de Sabot; "Terri,mun hereter" (v.2645). Cette allusion à l'héritier de Sabot nous ramène à la généalogie du poème:

...Josiane est en la loge remis;
oure fu bon,si enfanta deus fiz...

La chose est faite: Boeve fonde une dynastie; dans la suite du roman,il accaparera titres et biens,qu'il transmettra à sa ligne.

Dans l'épisode qui suit,et qui tire son sujet de la légende d'Eustache,Josiane est enlevée par des marchands brigands; le père désolé confie ses deux fils aux soins d'un pêcheur et d'un forestier; mais,la famille entière se trouvera réunie,après maintes péripéties,à Séville... (v.2711ff).

Seuls,Boeve et Thierry s'acheminent vers Séville ("Civile",v.2818 et seq.); trouvant la cité en état de g guerre,ils ont juste le temps de la défendre contre l'assaut

violent des forces ennemies. Par suite de cet acte héroïque,Boeve trouve grâce auprès de la Dame de la cité; si bien qu'elle le demande en mariage. Voilà un honneur au moins que le héros n'ose guère accepter... Mais ce titre ne sera pas pour autant perdu: ce sera Thierry,qui épousera la Dame,et qui sera couronné sire de Séville.(1)

Si Boeve n'est pas sire de Séville,son haut rang féodal est néanmoins souligné: les chevaliers qu'il a vaincus lui font hommage:

2900 ...Boves ad les contes demandé
qu'il out eins pris a l'estur (feuté).
"Jeo vus cleyme quites de par dé."
E eels li firent homage e feuté...

Le poème reprend: la guerre éclate de nouveau. La Dame de Séville se trouve assaillie de deux ducs Vastal et Doctrix:

2912 ...poynent ensemble lur chevals com desvé,
jeskes a Civile ne sont aresté,
la terre gastent,ne lur prist pité...

- la morale de cet épisode rappelle celle de l'épisode de Bradmünd: les ducs agresseurs ne respectent point les biens d'autrui; représentants de l'anarchie débridée,et dangers mortels à la bonne société féodale,

---

1. Le poète chante la ligne de Sabot avec celle de Boeve: elles symbolisent toutes les deux la transmission de génération en génération des droits héréditaires,et de la renommée de la famille. Nous avons déjà remarqué cette 'double image' d'un arbre généalogique dans Gui de Warewic (où le poète chante à la fois les exploits de Gui,et ceux du compagnon Héralt d'Ardene).

ils sont d'ores et déjà condamnés. Boeve les vainc sans peine; et ce conte moral se termine par la juste mort des deux félons (vv.2939-49).

Enfin,après sept années pénibles,Boeve retrouve sa famille; ses fils Gui et Miles sont devenus de beaux garçons: "Boves les vist si les apele bel" (v.3017).

Après la réunion,la Dame de Séville revendique un mari: "Terri me donez" (v.3004); en l'épousant,Thierry,fils de Sabot,aura une couronne; tout Séville fait hommage au nouveau seigneur:

...A Terri funt homage grans e petiz
e tuz le barons que sont en pais
e ducs e contes,com dist li escris...

- la mention de ces droits féodaux 'de uxore',dont l'importance est soulignée par la phrase rassurante et conventionnelle "com dist li escris" (ce qui laisse entendre une preuve littérale du détail),n'est faite que dans la version anglo-normande,si préoccupée de telles questions 'protocolaires'.

Le poète profite de l'occasion pour insister de nouveau sur la généalogie du roman:

...E tant a Civile est Boves demorez,
ke Terri ad un fiz,vus di pur veritez,
e Boves une file bele e colurez;
cel apelent Boun ke fu fiz a Terriz,
e la file Boun out a non Beatrix...

- il faut d'ailleurs montrer la nouvelle génération aussi digne que l'ancienne: déjà

Gui et Miles se sont comportés en vrais fils du héros Boeve,"bien sont apris' (v.3037). Ainsi,le motif héréditaire se trouve constamment et savamment intercalé entre deux épisodes successifs du poème.

L'action reprend: le vieil Hermine,père de Josiane, est aux prises désespérées avec le félon Yvori de Mônbrant, qui l'assiège. A ces nouvelles,Boeve part sur-le-champ secourir son beau-père. Ainsi a lieu encore un petit conte moral,dont le sujet est si cher au poète et à ses auditeurs. Nous avons déjà vu comment Hermine a fait tort à Boeve, comment il a manqué de foi envers son bon vassal qu'il a envoyé à une mort certaine. Comme le roi Edgar,Hermine devra admettre son acte honteux,et en demande pardon à Boeve:

...Kant veit Boun descendre al piez,
le roi c'est tost agenulez.
Merci! dist le roi,pur l'amur deus!
Si vus ai meffet,ben ert amendez.
E Boves curt si li ad redressez.
Sire,dist Boves,merci en eyez...

Les deux seigneurs réconciliés,la voie est désormais libre: Boeve et ses fils pourront hériter du royaume du vieil Hermine; Gui et Miles entrent donc en premier plan:

...Le roi les voit si lesz ad apelez,
e sels vindrent volunters e de grez,
si lur baise,puis lur ad demandez:
Le quel de vus est eynez ?
Par fei! dist Miles,Gui,ceo sachez...
...Le roi les veit si les ad apelez:

- Miles frai duc e toi roi coronez,
a vos sera mun realme bailez...

- mais Gui,trop sensible de son devoir,

se reconnaît indigne d'un tel honneur: qu'il fasse d'abord les preuves requises de valeur:

...Sire,dist Gui,si vus plet,nun freiz.
Si vus plet,a mun pere le donez,
bien ert par li tenu e gardez;
jeo sui mie chevaler adobbez...

- de toute façon,la famille de Boeve de Hamtone augmentera de puissance et de renommée; Boeve et ses fils auront enfin tous une couronne. La famille patronne pourra donc se vanter d'une ascendance plus que glorieuse (mais légendaire).

Thierry arrive pour aider Boeve contre Yvori; lui aussi a fondé une belle famille,et amène avec lui son fils aîné. Boeve salue son ami:

"Coment fet ta femme le franc ?"
"- Ben,par foi! fort est e vailant,
troiz fiz en ai,merci deu le grant!
Veez ci le eynez,Boun le chivachant..."

- voilà une observation banale (et naïve), qui sert néanmoins à mettre de nouveau en valeur l'action généalogique du poème...

En peu de temps,Yvori est vaincu, Le danger écarté, Hermine tombe malade; sur son lit de mort,il tient sa parole,en partageant entre ses deux petits-fils son

royaume entier:

...Deu! dist Hermine,pur vostre bonté
jeo ai longement mon realme gardé.
Pur deu! moi fetes Gui amener,
3325 demain ert rois,jeo le frai trestorner;
issi voille ma terre diviser...

C'est un moment capital du roman; les deux fils de Boeve sont créés chevaliers au cours d'une cérémonie f féodale; après,non moins solennellement,ils sont investis des têtres royaux:

...(le roi) mande Gui e Miles le senez,
a deus chevalers sunt il adobbez
3335 e Boves,le fiz Herri,e altre deus miler.
Pus fist la corone devant lui aporter
e si en fist Gui moi coroner.
La furent duze eveskes e abbez;
grant fu l'offrand a l'auter posez.
3340 Meytenant est li roi deviez,
L'alme aportent li angle a deus.
Cre est Gui roi coronez,
e Miles est duc alosez...(1)

Les jumeaux vont aux lices joûter ensemble; leur prouesse héroïque n'est plus guère en question: "Or purrez vere cops de chevalers" (v.3351). Leur père,qui n'a pas voulu leur donner si jeunes l'accolade,est ravi:

3352 ...Par mon chef! dist Boves,cil erent bachelers;
s'il vivent longes,il atenderunt lur per...

---

1. Est vite oublié lef fait que le roi Hermine est païen..."Par Mahun mun dieu!",v.381). Cet épisode xxxx est peut-être l'addition du remanieur négligent;(mais des fautes de ce genre foisonnent dans les 'scénarios' littéraires du moyen âge...); voir plus loin,au chapitre sur l'élément religieux de Boeve.

3357 ...Sainte Marie,dame! dist Boves li alosez,
dame,merci! les enfans me gardez!

- sur quoi,père et fils rentrent dîner ensemble.(1)

Sabot veut retourner à Hampton; il est à l'étranger depuis sept ans,"ke n'i vy ma femme ne mon héritez" (v.3366).(2) Après avoir voyagé à Rome s'y faire absoudre (car il a péché,ayant abandonné pendant si longtemps sa famille et son domaine,v.3381),il part en bateau pour l'Angleterre:

...il vint a Hampton a midi sonant.
3385 A la porte vint de son paleis grant,
encontre sa mulier e son fiz Robant...

- ainsi il retrouve sa famille,assise sur la terre a tenue au nom de Boeve exilé; désormais, les deux familles de Boeve et de Sabot ne feront qu'une aux yeux du poète.

Reste la grande preuve militaire de la valeur des fils de Boeve; l'occasion se présente vite. Yvori de Monbrant vole le destrier Arundel. Prévenu dans un rêve, Sabot quitte Hampton,reprend le cheval,et regagne son ami, poursuivi des troupes d'Yvori. Gui,Miles et Boeve le jeune (fils de Thierry),chevauchent à son secours:

---

1. Ce petit incident guerrier,introduit quelque peu naïvement pour insister sur la valeur continue de la famille,ne se trouve que dans le poème anglo-normand; peut-être est-il l'addition du remanieur.

2. Souci familial et patriotique également particulier à la version anglo-normande.

...Adobbés vus,seynurs,dit Gui l'enfant.
Bien quinze mil se dobbent a tant.
Lo rei s'en ist primes sur un ferant
3490 e Miles aprés sur un bauçant,
e Boves,le fiz Terri,sur un morant...

- ensemble,ils abattent la plpart des troupes païennes,faisant ainsi leurs preuves,à la joie des fiers parents:

3512 ...Lur pere e lur mere sunt lecz e jcient
de lur enfans,ke de bataile sont venant...

Encore une fois,Thierry vient de Séville à l'appel de Boeve; l'intérêt commun des deux familles est souligné par notre héros,qui souhaite une union par mariage; il déclare à son fils Gui: "Si dorrai vostre sour a Boun,son enfant..." (v.3520). Dorénavant,Boeve,Sabot et Thierry, les trois héros principaux du roman,seront de la même ligne: détail,unique à la version anglo-normande,qu'apprécieraient la famille patronne,et les auditeurs anglo-normands,tous préoccupés d'affaires de 'pedigree'.

L'ultime conflit avec Yvori se fait sous forme d'une bataille rangée,après un combat mortel entre Boeve et le baron païen. C'est au cours de cette bataille que Boeve se trouve,pour la première fois,côte à côte avec ses deux nobles fils. Ils chevauchent ensemble contre l'armée e ennemie en fuite:

...Kant coo veiont paien,al gué sont ferу,
e le roi Gui turne son destrer kernu,
e Boves remeynt,al destrer est venu,
3610 e Miles i vynt com vailant e prur,

e cele passage est l'estor dotus...

- vainqueurs,ils entrent dans le château de Monbrant; là,le jeune roi Gui fait don è son père du royaume d'Yvori:

...A tant estevus le duc Boves venant,
en la cité entre o tut sa gent,
e le roi Gui li va encontrant.
Sire,dist il,jeo vus rent la terre de Monbrant.
Bel sire,fet Boves,merci vus rent...

Boeve fait venir maints prélats assister à un couronnement très solennel:

...Le jor fu pentecoste,la fest grant.
Il funt aporter la corone avant,
e il l'a benoit,l'apostoile franc,
sur le chef la mist a Boun le combatant,
aprés corona Josian o le cors avenant;
grant joie fu la demené a tant...

Ainsi,selon la 'formule' du roman de famille, le héros et son fils aîné possèdent une couronne et un grand royaume, le domaine familial est donc devenu légendaire... Il reste à conter l'épisode capital du second retour de Boeve en Angleterre,afin de souligner une dernière fois les biens anglais de la famille héroïque.

Cet épisode comprend encore un conte moral contre la dessaisine.[1] On apprend que le roi Edgar,

---

1. Comme on s'y attendrait,ce conte féodal ne figure que dans le poème anglo-normand.

oublieux du passé,vient d'exproprier très injustement Robant,fils cadet de Sabot,du fief de Hampton:

...”Le roi desherite ton fiz Robaut.”
Kant l'entent Sabaoth,engrés fu e dolent.
Dist Sabaoth: Ore va malorant:
Le roi me desherite,ne me let nent...

Avec Sabot et Thierry,Boeve part sur-le-champ pour l'Angleterre:

...Ore segle li rois tut a bandon,
e venent a Hampton en sablon.
La dame vint encontre a Robeant le blunt.
Quant li voit li rois,si li ad mis a reson.
”Coment avez erré,sire,gentilz hom ?”
”Par deu! sire,le roi ad tot kant que nus tenum.”
”Par mun chef!” dist Boves,”nus vus le veinterum.”

A Londres,le roi apprend la nouvelle du débarquement du héros. Pris de remords,il craint la rencontre fatale: ”Quant l'entent li rois,si li sua le front...” (v.3730). Désespéré,il fait venir ses barons: que faire contre la très-puissante famille de Boeve de Hantone ?

”...Boves est venu si ad corone a chef,
son fiz ad les Hermins tus ajustisez.
Jeo qui ke il vint pur mei guerrer
e jeo mei doute fort de la mort aprocher...”

- il propose une réconciliation avec Boeve: il offrira à un des fils du héros la main de sa propre fille,seule héritière du trône:

”...Jeo ai une fille,ke est mun heritier,
jeo la dorrai son fiz,si vus me loez...”

oublieux du passé,vient d'exproprier très injustement Robant,fils cadet de Sabot,du fief de Hampton:

...."Le roi desherite ton fiz Robant."
Kant l'entent Sabaoth,engrés fu e dolent.
Dist Sabaoth: Ore va malement:
3705 Le roi me desherite,ne me let nent...

Avec Sabot et Thierry,Boeve part sur-le-champ pour l'Angleterre:

...Ore segle li rois tut a bandon,
e venent a Hampton en sablon.
3730 La dame vint encontre e Robeant le blunt.
Quant li voit li rois,si li ad mis a reson.
"Coment avez erré,sire,gentilz hom ?"
"Par deu! sire,le roi ad tot kant que nus tenum."
"Par mun chef!" dist Boves,"nus vus le veinterum."

A Londres,le roi apprend la nouvelle du débarquement du héros. Pris de remords,il craint la rencontre fatale: "Quant l'entent li rois,si li sua le front..." (v.3738). Désespéré,il fait venir ses barons: que faire contre la très-puissante famille de Boeve de Hamtone ?

"...Boves est venu si ad corone a chef,
son fiz ad les Herminis tuz ajustiser.
3745 Jeo qui ke il vint pur moi guerer
e jeo moi doute tut de la mort aprocher..."

- il propose une réconciliation avec Boeve: il offrira à un des fils du héros la main de sa propre fille,seule héritière du trône:

3747 "...Jeo ai une file,ke est mun heriter,
jeo la dorrai son fiz,si vus me loez..."

Les barons sont d'accord. Ainsi,la famille de Boeve pourra se vanter d'encore une 'fille de roi',d'encore une couronne... L'évêque de Londres et quatre comtes,"uncles a Boun lo senez" (v.3751),viennent à Hampton:

3756 ...Kant Boves veit ses unkles,si los ad beisez;
les noveles del mariage unt contez...

- Boeve les accompagne à Londres,où le roi rachète humblement sa mauvaise action par le don requis de sa fille:

...Lo roi veit Boun si ad le chef levez.
"Venez sa,sire roi,si moi beysez,
si durrai a vostre fiz ma file honurez."
Quant l'entent Boves,mult li ad merciez.
5770 E dist li roi Edegar: "De mal su hastez.
Fetes Miles,ton fiz,devant moi mener,
ke ma file li avera a ber..."

- ainsi a lieu une cérémonie royale,où Miles de Hampton épouse la fille du roi Edgar,et revient en triomphe à la Cour:

3776 ...Dist li roi Edegar: "Miles,sa venez!
Doné vus ai ma file e mon regnez."
"Grant merci,beau sire,dist Miles li senez.
Devant les barons est Miles coronez...

Ce jour même,le roi meurt,providentiellement, laissant au fils de Boeve le trône d'Angleterre(1):

...Pus funt Miles estre coronez;
3785 barons e contes il sont assemblez,
aprés manger li funt feautéz...

---

1. Détail providentiel qui ne se trouve que dans la version anglo-normande.

Ce <u>roman de famille</u> tire à sa fin: Boeve,Gui et Miles sont tous des rois,et toute i justice faite envers la famille a été vengée et réparée:

3787 ...Or est Boves roi coroné
e ses deus fiz,com deus out destiné,
de tuz lur enemis sont il bien vengé...

Reste une fin de convention: fin qui dépeint la mort pieuse du héros,et - détail capital - la transmission aux fils de l'héritage familial... Boeve revient avec Gui à Hampton,et puis à Monbrant; là,il trouve Josiane mourante:

3813 "...Dame,si vus murgez,jeo murrai ensement."
"Sire,ke tendra vos riches cassemens ?"

- jusqu'à la fin,donc,la sécurité des biens héréditaires de la famille est se trouve au tout premier plan du poème; Boeve répond:

3815 "...Dame,jeo n'en ai cure,a deu lur command;
la merci deu,uncore ay trois enfans,
ke purrunt tener nos riches cassemens..."

Boeve et Josiane meurent ensemble; et l'acte dernier du poème est au fils afné Gui,qui hérité,comme de juste, du royaume de son père: "Gui se fet coroner o l'cnur de Monbrant..." (v.3843)(1)

Ainsi se termine,bien à propos,la geste de Boeve de Hamtone,"o la chier hardie" (v.3848).

---

1. Tous ces petits détails significatifs de l'héritage sauvegardé de la famille appartiennent uniquement à la version anglo-normande du poème.

ATTRIBUTS ET EXPLOITS HEROIQUES DANS 'BOEVE'.

Tout comme les héros des autres romans de famille, Boeve de Hampton doit faire des exploits conventionnels, qui se retrouvent certes dans presque tous les romans d'aventures du moyen âge, mais qui servent plus précisément ici à faire de l'ancêtre fictif un héros, à qui rien ne manque aux yeux du public. Comme Gui de Warwick, comme Fergus, et comme Fouke FitzWarin, Boeve se révèle parfait chevalier, d'après un modèle strictement littéraire mais considéré au moyen âge comme seul valable. Il est donc beau, et invincible en lice comme en guerre:

416 ...Quaunt li emfes out .xv. aunz ou cesse acomplis,
mult estoit beaus, fort e bien fornis;
en la court ne out chevaler si hardis
ke a li oseit turner, taunt fut il forcis...

On a déjà fait mention d'autres attributs du héros: mariage avec une fille de roi, possession d'un vaste domaine, etc. D'autres encore concernent sa prouesse militaire. Cette prouesse n'a certes rien d'extraordinaire; mais la valeur 'publicitaire' de Boeve aux yeux de la famille patronne est d'autant plus rehaussée que l'ancêtre glorieux agit en effet en pur héros de roman

d'aventures. Passons donc en revue ces adversaires formidables qui feront,sur toute autre chose,la légende postérieure de Boeve de Hampton (comme ils ont fait celle de Guy de Warwick).

a) Bêtes sauvages: Arrivé au royaume d'Hermine, Boeve tue un sanglier qui ravage le pays:

422 ...ke si vint chevalers venissent uz hardis
e fussent tretuz bien de lur armis garnis,
ne les creihdereit il plus de un pertriz...

Ensuite,prisonnier de Bradmund à Damas,Boeve se trouve dans une cellule pleine de serpents venimeux,"serpens e coluvers e granz verms cuez..." (v.946),qu'il écrase à l'aide d'un bâton.

Enfin,il abat les deux lions mangeurs d'hommes,"o lor grunt cors mult a doters" (v.1653),qui menacent Josiane, après l'évasion du couple de Monbrant.

b) Géants: Voilà les adversaires les plus spectaculaires; Boeve en rencontrent deux: évadé de Damas, il arrive à un château tenu par le frère monstre de Bradmund,"un geant mult fort e fer" (v.1289); celui-ci l'attaque au javelot,et à la massue traditionnelle,avant d'être tranché en morceaux:

1325 ...Boves li saut suz,tost y met son pé,
le brace destre li ad il coupé
e le senestre e les deus pez
e pus la teste,l'anme va a malfez...

Le second géant,plus célèbre,est Escopart: monstre laid qui affronte Boeve et Josiane en fuite de Monbrant. Lisons la description détaillée que nous fournit le poète de ce personnage bizarre:

...ke ben out nof pez de grant...
...entre se deus oyls un pé out de grant,
le front out large com croupe de olifant,
plu neyr ou la char ke n'est arement,
le nez out mesasis e cornus par devant,
le jambes out longes e gros ensement,
les pez larges e plaz,mult fu lede sergant,
plu tost corust ke oysel n'est volant.
Kant il parla,il baia si vilement,
com ceo fust un vilen mastin abaiant.
Le veylen estoit mult grant e mult fers,
le chivels out longes come de destrer
e les oyls granz com deus saucers
e les dens longes com un sangler,
la boche grant,mult fu lede bacheler...(1)

---

1. Cet Escopart,c'est bien l'"Açopart" païen des chansons de geste: nom désignant,peut-être,les Ethiopiens (voir P.Meyer,dans Romania VII (1878),pp.437-440). Est soulignée dans la Chanson de Roland l'extrême laideur de "la neire gent" d'Ethippie: "Granz unt les nes e lees lur oreilles..." (v.1918. Voir aussi W.W.Comfort,'The Literary Rôle of the Saracens in the French Epic',dans PMLA XV (1940),pp.628-59.); et la description de notre Escopart nous rappelle celles,également grotesques et conforme au genre africain,d'autres géants littéraires: Corsolt,dans Le Couronnement de Louis (éd. Langlois, vv.504-510):

...Lait et anchais,hisdos come aversier;
Les uelz ot roges com charbon en brasier,
La teste lee et herupé le chief;
Entre dous uelz ot de lé demi pié,
Une grant teise de l'espalle al braier;
Plus hisdos om ne puet de pain mangier...

- et ainsi Tabur,dans La Chanson de

A l'aide d'Arundel, Boeve vainc Escopart, qui devient désormais son homme. Ce géant dompté introduit dans le poème un certain humour grotesque qui expliquerait en grande mesure sa popularité dans l'histoire postérieure du roman en Angleterre.(1)

Guillaume (éd. McMillan, vv.3172-74):

> ...Gros out le cors, e l'eschine curbe,
> Lunges les denz, si est velu cun l'urse;
> Ne porte arme for le bec e les ungles...

Voir aussi le valet "lais et hidex" que rencontre Aucassin: "...il avoit une grande hure plus noire q'une carbouclee, et avoit plus de planne paume entre deus ex, et avoit unes grandes joes et un grandisme nes plat et une grans narines lees et unes grosses levres plus rouges d'une carbounee et uns grans dens gaunes et lais..." (Aucassin et Nicolette (éd. Roques, XXIV, 14-19)

Voir, enfin, le "vilain" d'Yvain, dont la description ressemble le plus à celle d'Escopart (éd. Foerster, vv.295-307):

> ...Si vi qu'il ot grosse la teste
> Plus que roncins ne autre beste,
> Chevos meschiez et front pelé,
> S'ot plus de deus espanz de lé,
> Oroilles mossues et granz,
> Autés come a uns olifanz,
> Les sorciz granz et le vis plat,
> Iauz de çuëte et nes de chat,
> Boche fandue come los,
> Danz de sangler, aguz et ros,
> Barbe noire, grenons tortiz,
> Et le manton aers au piz,
> Longue eschine, torte et boçue...

1. Le géant Escopart jouera un rôle considérable dans le Beves anglais; rappelons qu'il figurait à côté de Boeve aux panneaux attachés autrefois à la porte de la ville de Southampton.

c) Brigands: Notre héros se trouve aussi assailli à un moment donné d'une bande de brigands,qu'il abat avec aise. Fergus,dans 'son' roman,a déjà eu à faire à des bandits et à des marins coupe-jarrets; Boeve,lui,tombe dans une embuscade dressée par dix forestiers vilains. Nul besoin même de se servir de son glaive:

...Boefs prist en sa main le trounsoun de sa launce:
475 deus en abata mort saunz nule demuraunce,
e puis abati deus autres,ki ke en eit peisaunce;
e pus le quinte e pus le sime saunz plus de repentaunce...

d) Adversaire en combat singulier: Voilà l'exemple même de son prix chevaleresque; Boeve fait trois fois prouve de ce 'pris': évadé de Damas,il est poursuivi de Bardmund et de Graundor,neveu du païen. Obligé de faire face à ses adversaires,il les tue,l'un après l'autre,en déclamant les 'gas' requis:

1217 ...Vassal,dist Boeves,jeo loe que vus retornez
e pernez vostre uncle od vus,a meyson li portez,
ke il est prestre de novels ordinez...

Ensuite,retourné en Angleterre,Boeve reucontre Doon sur le champ de bataille; l'empereur méchant lui lance un défi:

...Si vus volez combatre,venez hors en champ!
2325 Boves l'oy,unkes ne fu si joiant.
De l'estor se departent ben a deus arpens.
Boves prent sa lance,e mette l'escu avant,
l'amperur fert si ke a terre l'estent...

- n'eût été l'arrivée opportune des troupes

de l'empereur,Boeve aurait tué sur place son vieil adversaire.

Enfin,Boeve et Yvori de Monbrant se rencontrent en combat singulier,devant leurs armées rangées:

...Ore sont armé sur chivals de pris,
le gué passent,oltre se sont mis.
Boves recleyme deus,ke ne mentis,
Yvori recleyme Mahom e Apolins.
A tant sont monté lur chivals burnez,
grant cops se donent as escuz perciz,
haubers sont fors,ne ne sont rompez...

- cette fois,Boeve abat le païen sans plus de cérémonie.

e) Armée sarrasine: Les exploits de Boeve à l'étranger sont sont d'un vaillant croisé. Nous le voyons donc poindre contre les troupes infidèles d'Emirs et de seigneurs sarrasins. Il a à faire à l'ost de Balmund, aux deux païens Vastal et Doctrix,à Yvori de Monbrant,et à Amustrai,oncle d'Yvori. Nous verrons au chapitre suivant la signification religieuse de ces combats conventionnels qui opposent chrétiens aux musulmans; et c'est en effet ce détail qui nous amène à la question de la piété traditionnelle du héros. La famille patronne exigerait non seulement un guerrier célèbre,mais aussi un seigneur très pieux,champion de sa foi comme de sa ligne.

LA RELIGION DANS 'BOEVE DE HAMTONE'.

L'élément religieux dans Boeve de Hamtone, comme dans les autre romans de famille, reflète l'influence prépondérante de l'Eglise sur la société médiévale, en Angleterre comme en France. Consciemment généreuse envers l'Eglise, la famille patronne attacherait beaucoup de prix à la piété de son ancêtre légendaire.(1)

Dans Boeve de Hamtone, la religion joue un rôle assez conventionnel (en contraste avec le ton bien didactique de la seconde partie de Gui de Warewic), car le héros est protagoniste de sa foi contre le monde païen. Quelques-unes des aventures de Boeve tirent, peut-être, leur origine de la Troisième Croisade qui, menée par le roi Richard Ier, intéressait spécialement la baronnie anglo-normande; mais, l'introduction dans le texte de certains noms de lieux: Arabie (v.3223), Damas ("Damascle", v.497 et seq.), Jérusalem (v.1346), et "Babiloine" (v.3161), n'indique pas une connaissance nouvelle; cette topographie levantine figure dans

---

1. Stimming, Der festl.B., vol.V, p.260ff.

bien des oeuvres antérieures au Boeve .(1)

Boeve déguisé déclare à Xxxx Yvori:

...Sire,ceo dist Boves,jeo ai esté a Nubie
e en Cartage e en Esclavie
e a l'Arbre Sek e en Barbarie
e a Macedoyne,par tut en Paenie...

- tirée de la tradition des croisades,cette allusion à l'"Arbre Sec" (dit aussi "L'Arbre qui fend")(2) se rapporte à un arbre qui,existant depuis la Création dans la vallée d'Hébron,se dessécha à la mort du Christ, et qui ne refleurirait plus qu'au moment où un prince chrétien conquerrait la Terre Sainte...(3)

Ainsi,l'élément pieux dans Boeve comprend pour la plupart le conflit entre l'Islam et la foi chrétienne: conflit devenu dès le douzième siècle un lieu-commun littéraire (voir,par exemple,l'action du Charroi de Nîmes, du Couronnement de Louis,etc.). Fidèle à cette tradition, le poète dote son héros Boeve des qualités d'un preux croisé. Les comtes d'Arundel auraient évidemment intérêt à se vanter d'un se pieux ancêtre - d'autant plus que Guillaume de Albini IV partit lui-même en croisade en Terre-Sainte...

---

1. Voir Flutre,Table des Noms Propres,pp.197,202,228,252.
2. Ibid,pp.197,298.
3. Voir Stimming,Der anglonorm. B .,p.146.

Ainsi,quand Boeve arrive pour la première fois à la Cour d'Hermine,le roi lui offre un appât: la main de la princesse,"si tu devenges paen..." (v.396); Boeve rejette avec mépris cette "folie":

400 ...ke pur tut la tere ke est en paenie
ne pur ta file ov tut,ke taunt est coloriе,
ne vodrai reneier Jhesu,le fiz Marie.
Mahun ne put taunt fere con la formie,
ke la formie mut,e si ne fet il mie.
405 Honi seit de son cors ki en Mahun se afie!

- et Hermine se voit obligé de reconnaître l'"estable quer" du héros (v.406).

Dans les batailles que Boeve livre à Bradmund et à Yvori,le poème insiste sur ce conflit entre la Croix et le croissant: avant leur défaite (inévitable),les adversaires de Boeve jurent tous "par Mahun"; comme tous les sarrasins de la littérature française du moyen âge, ils sont aussi dénaturés.(1) Ainsi Rudefon,(2) porte-étendard de Bradmund:

571 ...Unkes ne ama dieu,ainz ama Mahun,
plus estoit velu ke nul porc o tusun...

Arrivé à Damas,la lettre fatale à Bradmund à la main, Boeve montre un mépris requis des païens et de la fausse

---

1. Voir W.W.Comfort,art.cit.

2. Forme corrompue de "Rodoan" (nom païen attesté: voir Flutre,Table des Noms Propres,pp.164-65; dans Gui de Warewic, le vassal du sultan de Coisne s'appelle: 'Rodoan' (Ed. Ewert,v.3031).) ?

foi:

...dedens un temple oit il chaunter,
kar paens furent cel jour Mahun a honurer,
prestres ~~furent~~ de lur lei i out plus de un miller.
Boefs entra en le temple,ke taunt fet a priser,
Mahumet prist par le toup si le comence a ruer
a un prestre de lur lei,ke il vist iloec ester,
tost le col li rumpe si le fet trebocher...(1)

- ainsi,à la manière de Gédéon,il renverse l'idole; plus tard,aux nouvelles de l'évasion du héros,Bradmund ne sait se contenir:

...prist un bastun,ke esteyt pleyn de nuz,
soun dieu Mahumet ad il taunt batu,
pur poy ke il ne le ad tretut derumpu.
Mahoun,dyt Bradmund,maveys deu recru...

Le combat décisif entre Boeve et Yvori est aussi celui des deux religions:

...Boves reoleyme deus,ke ne mentis,
Yvori reoleyme Mahom e Apolins...

- le résultat du combat n'est guère en doute...

Voilà pour le rôle de Boeve,champion de la foi. Egalement fidèle à la tradition établie depuis <u>La Chanson de Roland</u> (conversion de la reine Bramimonde,et de ses sujets coercés,laisses CCLXVI,CCXC),le poème insiste

---

1. Ce détail gratuit n'existe que dans le poème anglo-normand,où la religion jeue un rôle plus considérable que dans les autres versions du roman.

aussi sur la conversion au christianisme de personnages infidèles. Lorsqu'elle fait son entrée,la belle Josiane est une princesse païenne: son serment "par mun dieu Mahun!" (v.689) fait contraste avec celui,bien plus pieux, de Boeve: "par le cors Seint Symoun!" (v.692); mais,enfin, elle se déclare prête à devenir chrétienne:

767 ...Mahun degerperai,sachez de verité,
e crerai en deu,ke fust en croiz pené,
pur la vostre amur prendrai cristienté...

En devenant compagnon de Boeve,le géant Escopart promet lui aussi: "Jeo me voille cristiener..." (v.1833), et Josiane appuie sa demande "par Sen Pere" (v.1835). Une fois arrivé à Cologne,Boeve prie son oncle de baptiser la dame Josiane:

"...voit ele ore estre baptisez,
ke Mahun ad ele reneez."
"Neveu,dist l'eveske,deu seit ahouré!
1915 Tantost la from baptiser,si jeo ey santé..."
...a muster sunt alé de Sent Triritez.
1955 Josian la bele est pus baptisez...

Le roi Hermine,au début du poème aussi païen que n'importe quel Emir,toujours prêt à jurer "par mun deu Mahun!" (v.395),fait volte-face dans la seconde partie; sans explication,il est devenu chrétien,pour déclarer: "Deu soit graciez!" (v.3078). Si un épisode,où aurait figuré la conversion du roi,ne manque pas au texte actuel, il est évident que le poète,ou le rédacteur,a oublié

l'origine païenne du monarque.(1) Qu̇oi qu'il en soit,la mort d'Hermine,celle d'un bon chrétien,est décrite avec respect:

...Le roi so fist al muster porter,
mande l'eveske si se est conseylé
e de tuz se pechez deliverez;
a dampnedeu est il ben acordé...
...Meyntenant est li roi deviez,
l'alme aportent li angle a deus...

le poète décrit en détail le triomphe du christianisme,lors de la conversion enm masse des alliés sarrasins d'Yvori:

...Dist li roi de Damacle: Oyez mon semblant:
jeo voil estre cristené si lerrai Tervagant.
Dyent les altres: Si volum ensoment.
Dist Boves: Aportés avant Tervagant.
E cil l'ont mis tut en esteant.
Mahom,dist Boves,unkes ne fustes vailant,
hui en ceste jor freez vertu grant.
Hil prist un mace si fiert Tervagant,
ewe beneit gette l'eveske Morant:
une ruge mastin s'est torné fuant...

- répétition,également rustique particulière à la version anglo-normande,de l'épisode antérieur, où Boeve renverse et écrase l'idole dans le temple

---

1. Dans les versions continentales,moins didactiques, Hermine et Josiane sont des le début chrétiens: c'est le rédacteur anglo-normand du XIIIe siècle qui y aurait emprunté ce détail,pour l'introduire,mal expliqué,dans la seconde partie de notre poème (voir Stimming,Der festl. B.,vol.V,p.267).

à Damas. Dans les deux cas,cet acte est symbolique de la victoire sur l'Islam du christianisme:

...Ore veez,dist Boves,en ky estes creant.
Dist li roi de Damacle: Nus creom malement,
e issi avant firent nos parent;
kg mes en li creit,deu li acravant!
Dyent les rois e li quatre amirant:
Ne li crerom mie en tut nostre vivant...

C'est l'apothéose du thème (certes non original) du Christ vainqueur. Pour le reste,la convention épique exige de la part du héros une dévotion exemplaire: Boeve n'hésite jamais au besoin à prier le ton Dieu (épisode dans la prison de Bradmund,vv.1040-44,1085-87); et c'est au moyen de la 'ptière épique' de convention que,poursuivi des troupes de Bradmund,et voyant la route barrée par un fleuve courant,il supplie l'aide divine:

...A deus! fet il,beau rey de parays,
ky de la virgire en Bedleem nasquis
e en la beneyte croiz mort pur nus suffris
e en le sepulcre fustes ensevelis
e enfern brisas e'n outas tes amys
e a la Madeleyne pardonas ses fous deliz
e ore syes al destre tun pere le poestifs
e vendras au dreyn jour jugger morz e vifs
e solum sa decerte rendras chescun ses meryz,
jeo te requer,ay merci,Jhesu Crist...

- il plonge dans l'eau,et,grâce au Ciel, gagne sain et sauf la rive d'en face.

En chevalier pieux,notre héros fait alors un pèlerinage

solennel:

1346 ...Enver Jerusalem ad son chemin torné,
a (le) patriarc se ad il confessé,
tretuz se pechez li ad contez...

Le poème contient d'autres pèlerinages de ce genre (dont quelques-uns, comme le suivant, sont particuliers au texte anglo-normand): prévenu dans un rêve de la détresse de son ami Boeve, Sabot part pour le tombeau de Saint Gilles "pur querre mercis" (v.2735); et, en récompense, il rencontre Josiane perdue... Avant de rentrer chez lui, il redevient pèlerin:

...Passe la mer Sabaoth le ferant,
3380 a Rome a l'apostoile prent il penance grant,
pur ceo ke il out esté de sa femme tant...

Boeve fait lui-même un dernier pèlerinage, avec son fils Gui:

3803 ...e venent a Rome, la bone citez.
La fist Morant erseveske de son regnez...

Nous avons vu comment notre poème fait mention, à plusieurs reprises, d'églises, d'offices, et de prélats. Il va sans dire que chaque cérémonie, féodale ou royale, est spécifiquement religieuse: Boeve et le roi Edgar célèbrent ensemble à la Pentecôte leur réconciliation:

2463 ...ore ~~xxxx~~ s'en vunt,a muster sunt alé;
la messe lor chante le ersevesk Giré...

- de même,Boeve et la dame de Séville ~~fie~~ fêtent leurs fiançailles (provisoires):

...outre le pont a muster sunt alez.
2895 Ore ad Boves la dame esposé,
la messe lur chant l'eveske Sené...

Plus tard,Boeve fait venir maints prélats assister à son couronnement à Monbrant:

...il mande l'apostoýle,e il vint a grez,
met soi en l'ewe si est syglez,
od li deus eveskes e autre clergez,
jeskes a Monbrant ne sont targez,
3690 la pape de Rome i est arivez...

- et le mariage de Miles avec la fille d'Edgar est également souligné sous sa forme religieuse:

3773 ...à la chapelà les fat il esposer;
l'eveske de Londres fet li master...

Il est vrai que toutes ces mentions de messes et d'offices sont en elles-mêmes banales; mais elles servent tout de même à doter le texte d'une atmosphère plus religieuses.

Le poème s'achève par la fin pieuse habituelle au roman de famille. Fondateurs d'une famille puissante, Boeve et Josiane meurent et passent aux Cieux,laissant leur fortune aux mains des descendants. Le poète a soin d'indiquer la piété exemplaire du héros et de sa femme; Josiane se fait donc absoudre:

...L'ersevesk̃e fet apeler errant.
"Fetes a ma dame tut son command!"
E respont l'erseveske: Sire,bonement.
Il l'ad confessé e dist son talent...

- et Boeve meurt avec elle:

...a dampnedeu command Gui lur enfant.
Ja morust la dame e Boves ensemant;
les almes aportent les angles as innocens...

La scène finale dépeint l'enterrement du héros dans un monastère:

...un sarcue lur firent de marbre lusant,
a muster les aportent eveskes e rois grant;
e l'esglis ke fu fet en l'onur Sent Laurent...

Cette allusion (qui ne figure que dans le poème anglo-normand) au saint Laurent rappelle un détail antérieur: enfin chez lui,Sabot déguisé se révèle,en jurant: "par Sent Lorant!" (v.3405). Or,dans un roman de famille ,la vie pieuse du héros reflète souvent,comme de juste,celle de la famille patronne; stit et il n'est pas impossible que le rôle que joue la foi chrétienne dans ce poème ait été dû à l'influence sur l'auteur d'une maison religieuse sous la protection de ladite famille. Cette mention de Saint Laurent se rapporterait-elle donc précisément à une des maisons fondées par les de Albini ? Il semble toutefois que non. Des deux fondations en Est-Anglie, le prieuré de Wymondham,dans le Norfolk (où étaient enterrés les ducs d'Arundel),est dédié,non à Laurent, mais à Marie et à Saint Auban,tandis que le prieuré de

Buckenham est dédié à son tour à Marie et à Saint Jean.[1] Le patron de l'église d'Arundel, enfin, est Nicholas...[2]

Passons, cependant, à la ville même de Southampton, et voilà le lien souhaité; car l'une des deux églises y est en effet dédiée à Saint Laurent (elle appartenait au prieuré augustin fondé en 1124 par Henri Ier).[3] La mention dans le texte de ce saint paraît donc encore une précision topographique fournie par l'auteur, et n'aurait rien à voir avec les maisons religieuses fondées par la famille patronne.

Il nous reste, cependant, d'une part, le rôle conventionnel mais assez dominant de la religion en général dans le roman, et, d'autre part, les éléments nordiques qui sont (nous l'avons vu, dans l'introduction au texte) à la base d'une partie de l'action. Certes, faute de preuves convaincantes, rien n'est démontré; mais, il est, peut-être, permis de hasarder une opinion que l'un des prieurés du Norfolk (par exemple, celui de Wymondham, nécropole des de Albini) a pu fournir de quelque façon au poète ces détails de

---

1. Vict.County Hist., Norfolk II, pp.336, 376.

2. Nairn & Pevsner, op.cit., Sussex, p.86.

3. Vict.County Hist., Hampshire & Isle of Wight II, p.160.

base provenant de l'est de l'Angleterre,ou bien jouer un rôle dans l'introduction dans le roman de cet élément pieux,conventionnel mais marqué. On ne peut certes pas affirmer que le poète anglo-normand ait été lui-même moine; mais,de toute façon,si - comme l'auteur de Fouke FitzWarin,ou comme Guillaume le Clerc,auteur de Fergus - il a appartenu à la 'maisnié' de la famille patronne,il aurait sûrement eu des rapports avec ces prieurés.

AUTRES VERSIONS DU ROMAN DE 'BOEVE'.

Ayant ainsi considéré le texte anglo-normand,nous reverons pour l'instant aux versions françaises continentales,afin de démontrer qu'elles sont bien subordonnées à notre poème original.

En considérant l'une après l'autre ces trois rédactions,du point de vue chronologique,nous constaterons que l'élément bien anglais du récit va en diminuant, au fur et à mesure que le texte augmente en volume... Notre roman anglo-normand - qui,précisons-le,n'est point, dans sa forme actuelle,l'original - comprend moins de 4000 ,vers. Or la première version continentale ("FI", d'après le schéma établi par A.Stimming) en comprend plus de 10600. Déjà dans cette version,qui daterait du début du XIIIe siècle[1],le pays d'origine du héros se lit parfois,par négligence: 'France',bien que Boeve,lui,reste toujours anglais... Il n'est point de France,affirme-t-il

---

1. Stimming,Der festl. B.,vol.I,p.3; Rickard,op.cit.,p p.137.

sur demande,"Mais d'Engleterre,de la chit de Hanton..." (v.9756,éd. Stimming). Les rédacteurs continentaux qui ont collaboré à la composition de cette version semblent donc se rendre compte de la provenance anglaise de leur matière; ils font d'ailleurs une mention gratuite de Londres,de Colchester,et d'un roi Guillaume,afin de prêter à leur récit une 'couleur locale' superficielle.

La seconde version continentale ("FII"),[1] rédigée vers 1225,accuse un agrandissement considérable,étant de 19127 vers,contre les 10614 de "FI". Elle est cette fois revêtue d'un caractère nettement français: la France y est glorifiée (v.16868ff),et le roi de France y est dépeint comme souverain féodal de l'Angleterre (v.16566ff). Cette fois,le héros Boeve se dit français,ainsi que son fils Gui; et les allusions topographiques anglaises qui nous restent sont d'un ordre assez superficiel.[2] Ce n'est pas tout: sous une influence littéraire évidente, le parrain félon du héros (simple Empereur d'Allemagne dans la version anglo-normande) a été baptisé du nom précis de Doon de Mayence...[3]

---

1. Ed. Stimming,Der festl. B.,vols.II-III (1913-18).
2. Rickard,op.cit.,p.140.
3. Notons que l'auteur de la version postérieure de la Chanson de Doon qui nous est parvenue a soin de distinguer son héros d'avec le vieux félon du roman de Boeve (voir l'édition de Guessard,vv.6650-69). Nous verrons tout à l'heure que l'introduction tardive du nom 'Doon' dans notre texte anglo-normand indique,peut-être,l'influence d'une version continentale...

Quant à la troisième rédaction ("FIII")[1], elle n'est qu'une oeuvre secondaire de compilation (datant des environs de 1220, et comprenant plus de 16000 vers), qui a emprunté ses matériaux à des sources variées,[2] dont la principale semble être une partie de "FII"... Dans cette version, picarde, s'achève la localisation française du récit: Hanstone se situe dans les Ardennes, "En Avautere, sour Meuse..." ("FIII", v.17).

Aussi les versions continentales ne sont-elles guère originales: diffuses, bourrées d'incidents et de détails empruntés à d'autres sources, manquant, par leur extrême longueur, d'homogénéité et de cohésion, elles ont tputes l'air d'un remaniement postérieur. Le rôle secondaire que joue l'Angleterre dans ces versions du XIIIe siècle s'expliquerait donc par le 'goût français' de ces rédacteurs, face à une oeuvre d'origine insulaire:

> ...The evidence, taken as a whole, appears to point to an Anglo-Norman poem - not the one which has survived - as the first to be composed and written down... The older English associations still discernible in the Continental versions forbid the supposition that the story was first written down on French soil and then quite arbitrarily attached to England. All the evidence seems to point the other way...(3)

---

1. Ed. Stimming, Der festl. B., vols. IV&V (1914-20).
2. Rickard, op.cit., p.140.
3. Ibid, pp.140-41.

Nous avons déjà noté l'influence de ce premier Boeve sur le roman provençal de Daurel et Beton; or, étant données les relations suivies qui ont existé au XIIe siècle entre les royaumes occitan et anglo-normand - grâce surtout au mariage d'Aliénor d'Aquitaine avec le roi Henri II - il n'est guère remarquable que l'histoire de Boeve ait été connue dans le Midi. Dans l'un de ses Sirventès, le troubadour Peire de Cardenal fait également allusion à notre héros:

> ...Assatz m'entendran l'entenden;
> E a l'autre gent bricona,
> Chantarai dels filhs n'Arsen
> E de Bueve d'Antona...(1)

Revenons pour l'instant au rapport entre les versions continentales du Boeve et notre texte anglo-normand; il semble que notre remanieur du XIIIe siècle ait connu une version continentale,(2) et y ait emprunté quelques détails superficiels: mention, par exemple, à partir du vers 2008 seulement, du nom de l'empereur d'Allemagne: "Doon"; mention aussi, au seul vers 3089, des noms de "Gocelyn" et de "Furré", désignant les deux chevaliers félons qui - bien plus tôt - avaient calomnié Boeve auprès d'Hermine (v.775ff: c'est l'épisode de la lettre d'Urias); or, dans les versions

---

1. "L'Arcivesques de Narbóna", vv.37-40 (Oeuvre de P. de Cardenal, éd. R.Lavaud (Toulouse, 1957), p.98).

2. Stimming, Der festl. B., vol. V; "Das gegens. Verhältnis der franz. gereimten Versionen der Sage von Beuve de Hantone", dans Abhandlungen A.Tobler...zur Feier seiner 25 Thätigkeit als...Professor.. (Halle, 1895).

continentales,ces noms sont cités dès l'entrée en scène des personnages... Les très courtes scènes, énigmatiques et mal présentées,où Josiane "de Boun comence a chanter" (A/N.,v.2785),pour gagner de quoi soigner Sabot malade,et où elle compose des lais, en l'honneur d'abord de Thierry (vv.3029-30),et ensuite de Boeve (vv.3099-3101),se trouvent elles aussi pleinement expliquées dans les textes 'français'; car,là, Josiane s'est bien déguisée une fois en menestrel.(1)

Pour terminer cette discussion sur l'existence d'un Urboeve anglo-normand du XIIe siècle (à l'origine de toutes versions françaises),nous voulons commenter ces détails nombreux qui (comme nous l'avons signalé au cours des chapitres précédents) ne figurent que dans notre texte anglo-normand. Rappelons que ces détails sont presque tous 'féodaux',ayant trait soit au domaine,soit aux droits,du héros Boeve(2) ils sont évidemment bien à propos dans ce roman de famille. Il y a,cependant,quelques conclusions à tirer du fait qu'ils manquent aux versions continentales:

Ces notations particulières indiquent-elles que la version anglo-normande n'est qu'un remaniement d'un texte

---

1. Boje,op.cit.,pp.31,40.
2. Voir plus haut,pp.464,469ff.,474,477,484,486,488,489, etc.

continental original ? Nous venons d'admettre la probabilité que le premier Boeve a bien été anglo-normand; cherchons donc d'autres conclusions...

Nous nous trouvons enfin face à deux possibilités: ou bien,a),les précisions en question figuraient dans le premier poème anglo-normand,pour être par la suite omises dans les versions continentales; ou bien,b),ne figurant pas dans cet Urboeve,elles ont été introduites plus tard, dans la rédaction anglo-normande parvenue à nos jours...

Comment démêler cette intrigue ? Admettons que les versions continentales sont des oeuvres d'augmentation, plutôt que de sélection; tandis que la couleur locale anglaise ~~xixxxxxxx~~ n'aurait certes pas intéressé les auditeurs français,quelques-unes des précisions féodales en auraient été bien appréciées... D'ailleurs,si le premier Boeve n'a pas été un roman de famille,ces~~xxxxxx~~ détails seraient des additions tout à fait logiques. Mais,d'autre part,nous avons déjà suggéré que les deux Boeve,oeuvre originale et rédaction,ont pu être composés pour le compte de la famille patronne de Sussex. Ces notations féodales auraient donc été àpropos dans l'une et dans l'autre version... Il est bien possible que le rédacteur ait ajouté au roman quelques détails de ce genre (par exemple,l'appellation du Château d'Arundel,après la course de chevaux,ou bien les scènes féodales ayant lieu à la Cour à Londres); mais on ne peut affirmer que toutes les

notations qui manquent aux versions continentales ne soient que l'oeuvre du remanieur anglo-normand du XIIIe siècle: étant donné le problème bien enchevêtré de la correlation des divers textes du roman,il ne nous convient guère de tirer à ce sujet des conclusions aussi nettes. Il suffit de répéter que tous ces détails féodaux sont bien attendus dans un roman de famille.

Avant de considérer de plus près le sort de notre poème 'chez lui',en Angleterre,il faut jeter un coup dt d'oeil rapide sur les autres versions continentales de Boeve de Hamtone.

Au cours du XIVe siècle,l'histoire se répand en Italie,sous le titre de Bovo d'Antona; bien des détails et des épisodes s'y trouvent transformés par un traitement individuel. Ce Roman de Boeve italien existe dans plusieurs versions,en prose et en vers,composés dans maints dialectes italiens (dont quelques-uns accusent l'influence du français),et datant du XIVe siècle au XVe.

De l'Italie,(centre méditerranéen de commerce), l'histoire passe en Europe orientale,pour prendre racine en Russie,où elle existe dans une version du XVIe siècle. Traduit également en roumain,notre Boeve est enfin devenu,à Venise,vers 1501,un conte israélite en judéo-allemand...

Entretemps,en France,au milieu du XVe siècle,la version "FII" de notre poème a été rédigée en prose française; et cette édition en prose semble avoir inspiré une version populaire hollandaise,imprinée en 'Volksbuch' en 1504. Malgré ce texte,et malgré la version ésraélite - malgré,enfin,sa renommée générale en Europe - l'histoire de Boeve n'a jamais gagné l'Allemagne.(1)

Revenons enfin au roman anglo-normand. Celui-ci a vite donné naissance,tour à tour,à des versions en langue étrangère: scandinave,galloise,irlandaise,et surtout x anglaise...(2) A.Stimming avait cru distinguer dans ces textes'britanniques' la version la plus pure du roman(3) (de même que la rédaction anglaise de Horn,bien que postérieure à la version française,présente au lecteur l'histoire viking sous une forme plus ancienne que ne le fait

---

1. Pour toutes ces versions étrangères,voir: Becker, op.cit.; Boje,op.cit.,p.12ff; C.Boje et G.Doutrepont,Les mises en prose des Epopées et des Romans du XVe au XVIe siècle (Bruxelles,1939),pp.36-41,359,428,526,532.

2. La version scandinave a été publiée dans Fornsögur Sudrlanda utgifna of Gustav Cederschöld,Lund,1884; la traduction galloise a été éditée par R.Williams,Selections from the Hengwrt MSS...,vol.II (Londres,1892); et la traduction irlandaise,par F.N.Robinson,"The Irish Lives of Guy of Warwick & Bevis of Hampton",Z.für Celt.Philol.,VI (Halle, 1907); le poème anglais,The Romance of Sir Beves of Hamtoun, qui existe dans six mss.,datant du XIVe et du XVe siècle,a été édité par E.Kölbing (EETS Extra Series,XLV,XLVI,XLVIII), Londres,1885-94.

3. Der anglonorm. B.,pp.cxlix-clxxx.

l'aventure anglo-normande). P.A.Becker a,cependant,donné le démenti formel à cette conclusion[1]! c'est en effet du poème anglo-normand que les autres textes ont tiré leur origine. La version anglaise,surtout,n'est qu'une traduction improvisée du roman anglo-normand[2]; le poète-traducteur a même reproduit,sous forme de courtes stances,les 'laisses embryonnaires' du début du poème... Ainsi la laisse première: d'abord du Boeve anglo-normand:

Seingnurs barons,ore entendez a mei,
si vus dirrai gestes,que jeo diverses sai,
de Boefs de Haumtone,li chevaler curtays,
ke par coup de espeie conquist tant bons reys.
Si vus volez oyer,jeo vus en dirrai:
unkes ne oistes meyllur,si com jeo crai...

- et ainsi le Beves anglais:

Lordinges,herkneth to me tale!
Is merier than the nihtingale,
That y schel singe;
Of a kniht ich wile yow roune,
Beues a hihte of Hamtoune,
With outen lesing...(3)

---

1. Op.cit.,Beuve de Hantone.

2. A.Baugh,"Improvisation in the Middle English Romances",dans Proceedings of the American Philosophical Society CIII (1959),p.432.

3. Ed. Kölbing,p.1. Comparer aussi la laisse 4 du poème anglo-normand:

Mes quant il fu veuz home e out long tens vescu,
donk prist il femme que de haute gent fu,
fille au roi d'Escoce cele dame fu.
Guioun la prist a femme,lui chevaler membru.
Puis avint cel jour que mult iré en fu,
ke il perdi le chef par desus le bu...

- avec la stance anglaise:

Le fait que ces stances anglaises deviennent à leur tour progressivement plus longues,indique,peut-être,que le poète anglais s'est inspiré de notre version française déjà remaniée,et non pas du premier poème du XIIe siècle[1]! D'ailleurs,presque tous les épisodes du Beves suivent fidèlement dans leurs grandes lignes ceux de notre rédaction anglo-normande existante. Seules divergences significatives: (a) omission de l'épisode du siège de Séville par "Vastal" et "Doctrix" (Boeve,vv.2818ff; l'introduction assez gauche de ces deux noms manque également aux versions continentales[2],mais reparaît dans la traduction galloise[3]!! Voilà peut-être une interpolation particulière à notre manuscrit anglo-normand,dont s'est inspirée la seule version galloise). (b) Addition,vers la fin (Beves,vv.4323-4538),d'une longue scène mouvementée, où Beves,rentré en Angleterre se venger du roi Edgar,lutte vaillament contre la maréchaussée dans les rues de Londres, et dans le quartier de Cheapside...

An elde a wif he tok an honde,
The kinges douhter of Scotlonde,
So faire and briht.
Allas,that he hire euer ches!
For hire loue his lif a les
With mechel unriht...

1. Voir plus haut,p.432.
2. Paetz,op.cit.,p.105.
3. Stimming,éd. Der anglonorm. B.,pp.161,276,279.

Cette évidence nous laisse donc constater que le roman de Boeve a joui d'un succès considérable en Angleterre[1] grâce à ces traductions, et à l'atmosphère britannique du poème original, Boeve de Hampton est devenu un grand héros anglais populaire, à la manière de Guy de Warwick et de Fouke FitzWarin. En effet, il sera désormais cité comme compagnon du grand Guy et d'autres hauts personnages du panthéon national:

> "I wol reden romaunces non...
> Nor off sere Launcelot the Lake,
> Off Beffs, ne Gy ne sere Sidrake..."
> (Richard Coer de Lion, v.6659ff)

> "I wil make no vein spekyng...
> Ne of Beus of Hamtoun,
> That was a knyght of gret renoun,
> Ne of Sir Gy of Warewyk..."
> (Speculum Vitae, v.36ff)

> "Men speken of romauns of pris,
> Of Horn Child and of Ypotis,
> Of Bevys and Sir Guy..."
> (Chaucer, Canterbury Tales, "Sir Thopas", v.186ff)

---

1. Kölbing, ed.cit, p.xxxviii. Notons que dans son édition de la version anglaise, E.Kölbing étudie la langue et les particularités régionales du poème, pour en tirer la conclusion suivante:

> ...Sir Beues was composed in the south of England...on the borders of the western and eastern parts of South England, perhaps in the neighbourhood of Southampton, where the fabulous hero of the poem is said to have been born...(pp.xx-xxi)

- témoignage de l'influence sur la région de notre roman de famille...

"...Guy of Warwick,and Tristram also,
Bevis of Hampton,and other moo..."
(Gamerides,p.13ff) (1)

Ainsi,le sort de Boeve de Hampton a été celui d'autres héros de romans de famille: ancêtre fictif,mais prestigieux,d'une maison patronne,il sort,sur commande,des vers d'un poème anglo-normand,pour trouver dans la tradition populaire son vrai "pris e los". Au XIVe siècle,enfin, ses exploits ayant été dûment traduits en anglais,sa gloire et sa renommée nationale seront assurées,et les voeux de la famille patronne comblés...

1. Extraits cités par Kölbing,ed.cit,p.xxxvii.

T R O I S I E M E P A R T I E

LES 'VIES DE SAINTS' ANGLO-NORMANDES

La Sécurité et l'abbaye anglo-normande 521

L'Abbaye de Westminster, et la Vie d'Edouard 524

La patronne anglaise de l'abbaye de Burton 549

La patronne anglaise de l'abbaye de Chich 559

La Vie pieuse de Saint Edmund 569

La Sécurité et l'Abbaye anglo-normande.

Ayant discuté au cours des chapitres précédents le cas du roman de famille baronnial, il faut considérer de plus près le cas pareil de ces abbayes anglo-normandes qui avaient elles aussi besoin de sécurité et de prestige. Le roman de famille offrait à la maison intéressée une fière ascendance anglaise, et un droit foncier héréditaire et inébranlable. De même, sur le plan ecclésiastique, soucieuses de conserver leurs droits et leurs terres, beaucoup d'abbayes propageaient des légendes morales et prestigieuses sur leur saint patron; et nous verrons qu'en Angleterre quelques-unes de ces Vies anglo-normandes ressemblent fort aux romans de famille.

Il va sans dire que les Vies de Saints, en latin ou en langue vulgaire, étaient composaient partout en Europe. En ce qui concerne les Vies rédigées en vers français, P.Meyer en a fait un triple classement (1): D'abord, un groupe de légendes 'appartenant aux premiers siècles du christianisme'(2) - voilà, pour ainsi dire, les Vies de saints 'classiques'. Ensuite, un groupe de Vies de saints médiévaux: saint Thomas de Cantorbéry, saint François, saint Antoine de Padoue, etc. - voilà les Vies

---

1. Hist.Litt.de la France, vol.XXXIII, pp.328-458; ce classement ne comprend pas ces poèmes ayant pour sujet certaines légendes tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament (poèmes sur Joseph, sur Tobie, sur le Christ et sur Marie, etc). Quant aux légendes en prose française, ce sont, selon M.Meyer (378ff), des oeuvres supplémentaires: rédactions (de textes latins ou bien des poèmes français), introduites vers le début du XIIIe s., et - plus didactiques - destinées pour la plupart à former des collections hagiographiques. 2. Ibid., p.332.

de saints 'contemporains'. Enfin,un groupe de Vies:

'...de saints vénérés en des localités déterminées,introduites,sous forme de leçons,dans les bréviaires de certains diocèses...pour satisfaire la piété des fidèles de ces localités.'(1)

Citons,dans ce groupe 'local',les Vies de saint Evroul, en Normandie; de saint Thibaut,en Champagne; de saint Eloi, à Noyon; et de saint Quentin,en Vermandois. A ce nombre,M.Meyer veut ajouter les Vies ' de saint Edouard le Confesseur,de saint Edmond...de sainte Modwenne,de sainte Osgitha,en Angleterre.'(2) Or ce sont précisément ces dernières Vies anglo-normandes

1. Ibid.,p.332.
2. Ibid.

qui sortent nettement de la série; ce sont ces Vies qui ressemblent aux romans de famille. Ici,le saint est spécifiquement 'anglais',et fondateur héroïque de sa maison; et l'oeuvre elle-même semble avoir été composée dans le but,non simplement de 'satisfaire la piété des fidèles de la localité', mais,plus spécialement,d'augmenter le prestige et la renommée de l'abbaye,souvent à une époque trouble...

Voilà,si l'on veut,le côté 'littéraire',pour ne pas dire fantaisiste,de l'activité de propagande d'une abbaye anglo-normande. Sur le plan plus orthodoxe,la maison religieuse prisait surtout des chartes et des preuves littérales de droit et de saisine. Ces preuves n'étaient pas toutes authentiques; de même que les exploits du héros ancestral,ou du saint patron, étaient presque exclusivement fictifs,inventés pour la gloire des 'descendants' (ecclésiastiques comme baronniaux),de même étaient dressées avec soin de fausses généalogies et de fausses chartes,témoins toutes du besoin de faire valoir des droits héréditaires.

Ces abbayes anglaises poursuivaient assidûment cette

tâche capitale (1). On avait soin de conserver autant que possible les chartes authentiques,que l'on recopiait dans les cartulaires monastiques; et,si tel parchemin authentique était d'une portée trop bornée,il serait souvent,et sans le moindre scrupule,'augmenté' et 'complété'.(2)

1. Voir A.Morey & C.N.L.Brooke,Gilbert Foliot & his Letters (Cambridge,1965),pp.124-146,265-66: la falsification a été répandue en Angleterre au XIIe siècle; plus on insistait sur le droit foncier,plus on avait besoin de chartes et de titres: "...forgery is a phenomenon especially characteristic of the age in which the charter became a common legal instrument..."(134).

2. Voir l'histoire du prieuré d'Hurley,dans le Berkshire, et celle du prieuré de Wix,dans l'Essex; ces deux affaires sont discutées dans Early Med.Misc. for D.M.Stenton,éd.P.M.Barnes & C.F.Slade (Pub.Pipe Roll Soc.,Londres,1962),pp.97-99,45-63. Pour combattre une usurpation de leurs droits,ces maisons ajoutent à leurs chartes des codicilles ayant trait précis à tel droit en question...

Voilà en essence le sentiment de l'Etat anglo-normand: côté ecclésiastique,côté noble,côté royal,il est besoin de 'make assurance doubly sure'. Si les droits de la maison sont atteints,on a recours tantôt aux Vies de Saints,ou aux romans de famille,tantôt aux chartes ou aux chroniques (3), pour maintenir un status quo prétendu assuré et de longue date.

3. Parmi les chroniques,citons la Polistorie de Jean de Christchurch,soulignant la primauté et l'antiquité à Cantorbéry de l'église de la Sainte Trinité (Christchurch),rivale de l'abbaye St-Augustin; la Chronique de l'Abbaye de Wigmore (composée,peut-être,pour attirer l'attention de la famille Mortimer sur son vieux devoir protecteur envers l'abbaye); et la Chronique de Delapré (composée au XIIIe s. par des religieuses qui, soucieuses de jouir de la protection du roi d'Ecosse,appuyent le droit de ce dernier au titre d'Earl de Huntingdon). Voir M.D.Legge,Anglo-Norman Literature & Its Background (Oxford,1963), pp.291-93,294-97.

L'Abbaye de Westminster et la Vie d'Edouard.

L'activité au XIIe et au XIIIe siècle de l'abbaye de Westminster nous offre en effet, d'un seul coup, un exemple modèle de ce phénomène, sous toutes ses formes: fausses chartes jalousement conservées, propagation de la vie du saint patron, insistance sur l'antiquité saxonne de l'abbaye - le tout ayant l'aspect d'une grande plaidoirie pour les droits anciens de la maison.

Vers la fin de la première moitié du XIIe siècle, l'abbaye de Westminster se trouvait dans une situation assez gênante: d'une part, conflits internes, aboutissant à l'abus des ressources monastiques; d'autre part, perte de bien des terres appartenant à l'abbaye. Sous la juridiction des abbés Herbert (1121-1136)[1] et Gervase de Blois (1138-1157), les affaires de Westminster allaient de mal en pire. Bref: l'abbaye manquait nettement de prestige et de confiance.

[1] Voir: DNB, 'Osbert de Clare'; Pierre Chaplais, 'The Original Charters of Herbert & Gervase, Abbots of Westminster', dans Med. Misc. for D.M.Stenton, op. cit., pp.89-110.

C'est alors que deux réactions se font remarquer: sur le plan juridique, une promulgation de fausses chartes dites 'anciennes'; et, sur le plan hagiologique, une demande vociférante de la part de l'Abbaye de la canonisation du roi Edouard le Confesseur,

pieux fondateur saxon et grand bienfaiteur de Westminster.

Ces phénomènes tirent tous les deux leur origine à l'action d'un seul homme, Osbert de Clare, prieur de Westminster, dont il faut étudier brièvement la carrière et l'influence.[1]

[1] Voir: DNB, 'Osbert de Clare'; P.Chaplais, op.cit., 91ff.

Dès 1129-1133, Osbert fait appel aux hautes autorités ecclésiastiques, contre l'abbé Herbert, son pouvoir abusé, son devoir négligé. Cette indiscrétion lui vaut l'expulsion de l'abbaye...[2] Rentré à Westminster par la

[2] The Letters of Osbert de Clare, éd. E.W.Williamson, Oxford, 1929, no.2.

grâce du nouvel abbé Gervase, Osbert poursuit sa tâche réformatrice. Il profite d'une mission à Rome pour obtenir du Saint Père un mandat, ordonnant à l'abbé Gervase de rentrer sur le champ en possession des terres, des rentes et des bénéfices que l'abbaye a perdues par sa négligence.

Or cette mission à Rome a eu pour but principal la sanctification d'Edouard le Confesseur; et, bien que le Pape ait rejeté la demande, faute de preuves requises, il est évident qu'Osbert de Clare s'est occupé de cette affaire avec autant d'ardeur qu'il a montré dans sa lutte contre la maladministration. Il apporte à Rome un tas de preuves et de documentation pour appuyer la sainte candidature; pour démontrer la pieuse générosité du patron de l'abbaye, il présente surtout trois chartes d'Edouard, rédigées à l'intention de Westminster. Or ces chartes, dont deux existent toujours, sont manifestement fausses; et tout porte à croire

(style,langage,etc) que le faussaire a été...Osbert lui-même.(1)

1. P.Chaplais,op.cit.,pp.92-94; et Morey & Brooke,op.cit., pp.139-140. On remarquera surtout que la première charte défend formellement,si faussement,à l'Abbé de Westminster d'abandonner les biens de l'abbaye; et l'on se rappellera la lutte du prieur Osbert contre cette même négligence...

Tous ces renseignements sur le patron de l'abbaye: chartes,titres,actes pieux - Osbert de Clare les introduit dans une Vie latine. Voilà enfin l'oeuvre de propagande consommée; nous avons vu comment une maison religieuse se trouve en embarras,sans sécurité,ayant perdu une partie de ses biens; elle se met donc à chanter la générpsité et la vie pieuse de son premier grand patron,afin de regagner son prestige,et de faire valoir ses 'droits anciens'; puisque le patron de Westminster n'est pas encore saint,les premières tentatives de propagande se rapporteront à la canonisation d'Edouard. Enfin,le porteparole de l'Abbaye,déjà faussaire de chartes royales,se bat sur le front littéraire,au moyen d'une Vita Sancti Edwardi.(2)

Dans cette Vita,truffée de faux titres de don et de confirmation,Osbert a soin de souligner le fait que l'abbaye de Westminster jouit depuis l'époque saxonne de droits et de biens 'héréditaires',qu'elle a ~~fixxfé~~ été riche

2. Ed.Marc Bloch,dans Analecta Bollandiana,XLI,pp.5-131. Osebert se serait inspiré de traditions qui existaient ~~dxjà~~ déjà à Westminster,notamment d'une Vita Aedwardi Regis composée par un moine saxon au compte de la reine Editn, veuve du Confesseur. Guillaume de Malmesbury,qui nous raconte - dès 1125 au plus tard - la vie d'Edouard (Gesta Regum,Lib,chs.220-227),suit lui-même ces traditions recueillies avec soins par Osbert avant la composition de sa propre oeuvre,

sous le règne d'Edouard,mais qu'elle s'est vue depuis appauvrie "par la violence de tyrans":

> ...Adhuc hodie in rebus ablatis vel imminutis testatur tirannorum violentia quanta fuerit ejus integritas in possessione primitiva...[1]

[1] Ed.cit. Bloch,p.105;

Le zèle d'Osbert fut en effet couronné d'un large succes,car il obtint la démission du mauvais abbé Gervase.[2] S'il n'a pas vu de son vivant le Confesseur canonisé,le brave prieur a tout de même forgé le premier maillon d'une chaîne d'oeuvres en latin et en français qui,s'échelonnent le long des XIIe et XIIIe siècles, célèbrent toutes la vie du saint roi saxon,et la renommée de l'abbaye qu'il avait fondée.

[2] P.Chaplais,op.cit.,p.95.

En 1163,les reliques de Saint Edouard furent dûment transférées à Westminster; à l'occasion de cette cérémonie prestigieuse,une seconde Vie latine,calquée sur la première,fut composée,cette fois par le très célèbre Ailred de Rievaulx.[3] Ailred,qui assista à la cerémonie,dédia son livre à Laurent,abbé de Westminster, qui le lui avait sans doute commandé. Notons qu'Ailred se montreuun peu spécialiste de ces oeuvres anglo-normandes qui célèbrent des origines saxonnes: déjà auteur du célèbre récit sur la Bataille de L'Etendard,[4] où il a soin d'insister sur la double composition de l'armée anglo-normande: "Adversum Anglos certe et Normannos",il écrit aussi pour le prince Henri,peu avant

[3] Les oeuvres d'Ailred sont éditées par Migne (Patrologie Latine,CXCV); voir aussi: DNB,'Aelred'; F.M.Powicke, trad.W.Daniel,Life of Ailred of Rievaulx,1950.

[4] Ed. R.Howlett,RS.82.

le couronnement de ce dernier,une Généalogia Regum Anglorum, liste biographique des rois saxons,aboutissant à la vie d'Edouard le Confesseur; l'auteur souligne le bon droit normand au trône anglais,et l'union des deux races en un seul peuple sous le règne d'Henri Ier - union sûre d'être perpétuée sous celui du futur roi,à qui l'auteur dédie son ouvrage...(1) Qui serait donc mieux qualifié pour composer pour l'abbaye de Westminster une Vita du patron royal,lors de la translation des reliques du nouveau saint ?

La Vita Sancti Edwardi Regis d'Ailred est,répétons-le, presque uniquement fondée sur l'oeuvre inspiratrice d'Osbert;(2)

1. Ed.Migne,Patrologie CXCV,pp.711-738; il est évident qu'Ailred a joué un rôle principal,en éveillant l'intérêt de la communauté anglo-normande dans ces personnages,prétendus ancêtres saxons du roi Henri II.

2. H.R.Luard,éd.Lives of Edward the Confessor (Londres,RS 3),xxv.

mais,généalogue assidu,Ailred profite du détail de la célèbre vision d'Edouard mourant pour insister surtout sur le lien qui existe entre la ligne royale saxonne et les rois anglo-normands - et,par extension,entre les deux peuples saxon et normand... Voici la vision d'Edouard,racontée par le moine de Rievaulx:

> "...Ad spatium trium jugerum haec facta est separatio"; quia in trium regum temporibus nulla fuit novis cum antiquo semine regali communio. Haraldus enim successit Edwardo,et Willielmus Haraldo,et Willielmus junior patri Willielmo. "Acessit ad radicem arbor",quando gloriosus rex Henricus in quem totum regni decus transfusum est...abneptem Edwardi Mathildem duxit uxorem,semen regum Normannorum et Anglorum conjungens,et interveniente opere conjugali de duobus unum faciens. "Florùit sane arbor" quando de utroque semine imperatrix Mathildis processit. "At tunc fructum fecit", quando de ipsa noster Henricus velut lucifer matutinus exoriens,quasi lapis angularis utrumque populum copulavit...(3)

3. Migne,op.cit.,p.774.

c'est l'image célèbre de la pierre angulaire, par laquelle le roi Henri II réunit les deux peuples. Ailred n'a donc fait que poursuivre sa thèse généalogique, afin de flatter à la fois le roi 'issu' de la famille royale saxonne, et l'abbaye, maison anglo-normande de vieille origine saxonne. Dorénavant, ce sera cette double insistance 'héréditaire' qui dominera la légende croissante du Confesseur, car ce sont le roi et l'abbaye qui pourront également en tirer profit: le prestige de l'un entraînant celui de l'autre.

Peu de temps après la rédaction d'Ailred de Rievaulx, la sainte légende d'Edouard se trouve traduite en vers français par une religieuse de Berking,[1] dans le but de glorifier le roi Henri II. Rapprochons l'une de l'autre cette Vie d'Edouard le Confesseur et un Roman de famille anglo-normand. Ces deux oeuvres traduisent, d'une part du point de vue royal et religieux, d'autre part du point de vue noble et baronnial, ce même désir anglo-normand de faire valoir un droit ancien, en se rattachant au passé saxon, ou en dressant une généalogie prestigieuse pour démontrer comme héréditaires et assurés tous les droits en question. Regardons donc cette Vie d'Edouard en tant qu'oeuvre 'publicitaire' anglo-normande.

Cette Vie raconte, avec tous les miracles faits par le saint de son vivant et après sa mort, bien des

[1] La Vie d'Edouard le Confesseur, ed. O.O. Södergard, Uppsala, 1948. Ce poème aurait été composé entre 1163 (date du récit d'Ailred, auquel la religieuse a puisé sa matière) et 1170 (aucun auteur religieux n'aurait chanté les louanges d'Henri après l'assassinat de Becket...).

détails historiques plus ou moins embellis par l'auteur, qui a ainsi augmenté la légende d'Edouard. On nous révèle, tout au commencement du poème, l'ascendance d'Edouard, fils de cet Ethelred qui avait épousé Emma, fille du duc de Normandie. Voilà le penchant anglo-normand pour l'arbre généalogique unissant les lignées saxonne et française:

...Li reis Edelred prist puis femme,
Mut noble et bele, si out num Emme.
Filie est al duc de Normendie
Nobles hom, mut de sainte vie.
La hautesce de sun parage
Et le bruit et le vasselage,
La seintee de son bon pere,
De sun nevu et de son friere
Et lur force et lur grant vertu
Est ore a tut le mund seü.
Iceo set uncore Engletere
Ki par les sens fine sa guerre
Par le glorius rei Henri
Ki de ceo saint lignage eissi
Et ore Engletere a franchie
Et religiun enrichie.
Mut m'estuvreit ci demorer,
Se tuz ses biens deusse anumbrer.
Mes Deu, par ki ad la bunté,
Lui doint lunge vie et santé
Et si sun poeple guverner
K'en ciel ou Deu puisse regner.
En tere ait pais, plenté, salu
Et a ses heirs doinst Deu vertu
Ke si terre puissent tenir
Ke il a Deu seit a pleisir.
Tel sens lur doint et tel valur
Cum orent lur bon anceisur
Li quens Robert, li bons Richarz
Et Gillame li franz bastarz...(1)

1. Ed.cit. Södergard, vv.95-124. Ici, Ailred se contente de faire mention de la parenté d'Edouard, fils d'Ethelred et d'Emma (éd.Migne, p.741).

Après cette justification flatteuse de la présence normande en Angleterre, la religieuse poète énumère les dangers qui affligent l'Angleterre, à l'époque des invasions danoises,

peu après la naissance d'Edouard. La scène rappelle l'épisode pareil dans Gui de Warewic,où le héros fait face à Colbrant: dans tous les deux cas,nous assistons probablement au désir des Anglo-Normands de se prétendre parents de héros anglais, champions traditionnels de leur pays contre l'invasion étrangère (1). Ainsi,la religieuse a soin de dépeindre le sort malheureux du pays:

...li Daneis s'aparaillierent,
De gens et d'armes s'esforcierent.
Ou grant navirie entrent en parz
Ou fier orgoil,ou grant enforz.
Arstrent chastels,roberent viles,
Gastent la terre et ses asiles.
Trestut la greignur partie
Ünt de la terre envaïe...(2)

1. La sympathie manifeste qu'éprouvent les Normands envers les Anglais assaillis des Scandinaves nous est d'autant plus compréhensible que le mot 'daneis' représente,dans la littérature épique française,des ennemis païens en général, voire des Sarrasins.

2. La religieuse rend plus dramatique ce bref récit d'Ailred,dont elle s'inspire: "Saeviebat interim gladius hostilis in Anglia,caedibus et rapinis omnia replebantur,ubique luctus, ubique clamor,ubique desolatio. Incenduntur ecclesiae,monasteria devastantur..."(éd.Migne,p.742).

On envoie Edouard en Normandie pour échapper à la fureur des Danois qui pillent partout. Tout comme dans Gui, le poète nous montre le peuple anglais au désespoir:

Par tut aveit suspirs et plurs,
Gemissemenz et grenz dolurs.
Par tut aveit desesperance
Et par tut se mustreit dotance...

- et,tout comme dans Gui,un haut personnage du royaume (ici,Brihwald,évêque de Winchester; dans Gui,le roi lui-même) a une vision,où le bon Dieu lui annonce la présence d'un champion qui l'emportera sur les Vikings:

453 "...Par lui est la dólur finie
De la Daneche desverie..."

Mais plusieurs Saxons,peu fidèles,s'accordent avec le roi Cnut; le frère aîné d'Edouard,Edmund Ironside ('Coste-de-Fer') est livré aux Danois,et Alvred,frère cadet,tué dans une embuscade. Edouard prie Dieu qu'il le protège; ses voeux sont exaucés: Cnut meurt,et sa mort précède de peu celle de ses fils. La paix revenue en Angleterre,Edouard est couronné roi.

C'est alors que notre poète religieuse se met à moraliser,en comparant les Danois à ces péchés mortels qu'il faut combattre; ce détour n'a rien d'extraordinaire,étant donnée la nature pieuse du poème,et étant donné que l'abbaye de Westminster - autant que la famille royale anglo-normande - bénéficiera du récit.

Saint chaste et pure,Edouard reste célébataire; on lui persuade enfin d'épouser (tout en restant chaste) Edith,fille de l'earl Godwine. Notre poète a soin de noircir au plus bas point ce personnage,père de Harold,afin de soutenir contre ce traître usurpateur les droits normands au trône d'Angleterre:

Un quens esteit en ceste terre,
Riches hom,mult puissant de guerre,
Mes traitres prové esteit
1240 De ses seignurs k'occis aveit.(1)
La terre aveit sovent traïe,
Kar pleins esteit de felunie.
De si tres grant veisdie esteit
1244 Ke tuz ses veisins deceveit...

1. On nous assurera plus tard (vv.1297-1300) que Godwine n'avait guère été pour rien dans l'assassinat d'Alvred,frère d'Edouard. Ici,le poème anglo-normand va encore plus loin que le récit d'Ailred,qui ne fait que suggérer la culpabilité du comte (éd.Migne,p.747).

L'Angleterre se trouve enfin délivrée des mains des envahisseurs,grâce à Dieu,et à la piété du bon roi Edouard.

Alors que dans Gui de Warewic on souligne la prouesse guerrière du héros,vainqueur des Danois,ce sont plutôt les miracles du Ciel et du saint roi qui sont mis en relief dans cet ouvrage de caractère purement religieux. La thèse reste cependant la même dans les deux poèmes: c'est que le héros,sauveur de sa patrie saxonne,est bien le digne fondateur de la maison anglo-normande intéressée.

Après nous avoir raconté maints miracles,maints pèlerinages entrepris par Edouard,la religieuse de Barking poursuit le but moral et justificateur du poème: elle nous dépeint l'âme basse et vilaine de Harold,fils de Godwine. Ce jeune Harold,traître et futur usurpateur,joue avec son frère cadet Tostig:

3710 ...Mais lur giu en ire turnerent.
Des puinz se sunt entreferuz
E a tere puis abatuz.
Harald turnat le giu en guere,
Par force vint l'altre requere.
3715 Ses dous mains es chevos li lace,
Ne li dunast de mort espace,
S'il me fust de lui desevré,
Kar sun voil l'ust il estranglé...

- devant cette brutalité,Edouard prophétise la chute des deux frère dénaturés:

"Ire e haïr entre eus naistra,
Ki l'un vers l'altre commuvra.
Lur traisuns e lur aguaiz
Serrunt en liu de giu parfaiz.
3735 Li plus forz l'altre eisillera
E en la parfin l'ocira,
Mais cil cumpara tost sa mort,
Si l'acraventera sun tort..."

- en effet,Harold tuera Tostig à la bataille de Stamford Bridge,pour être lui-même vaincu à Hastings; la victoire normande n'est donc que la justice divine.(1)

---

1. Notre poète religieuse a emprunté à la Vita d'Ailred tous ces détails de la prophétie d'Edouard concernant la chute de la famille Godwine (éd.Migne,765-6). Pour appuyer leur thèse,ces deux auteurs insistent également sur la nature criminelle de la maison Godwine.

Edouard passe le reste de ses jours en paix,et en piété exemplaire. Sur son lit de mort,il a une vision d'Angleterre: arbre une fois fendu,mais réuni par la suite pour fleurir à nouveau. Fidèle au texte d'Ailred,l'auteur dresse,au cours d'une longue généalogie,l'authentique ascendance saxonne du roi Henri II (fils de Mathilde fille de cette Mathilde-Edith qui,petite-nièce du Confesseur,avait été la femme du roi Henri Ier):

Cest arbre dunt li reis parlat
Engletere signifiat...
...La racine ki tot nurri
E de qui tot cest bien eissi,
Le grant reialme ~~xxxxxxxxxxxx~~ lignage fu
Ki fud del rei Alfred ert eissu,
Ki fud le premier des Angleis
D'apostoille enuinct e fait reis.
La sue lignie crut itant
Et tant fud estendue avant
Qu'eir après eir toz jurz regna
Desque li reis Edward fina.
Mais quant il le regne out laissié,
Dunc fu l'arbre del tot trenchié
E luinz desevré de sun trunc,
Kar le regne si chaï dunc
En mains d'estrangie lignage,
Ki mult la tint en dur servage...

- que la conquête normande soit dépeinte comme libération,soit; mais l'auteur,ignorant la contradiction,et soucieux surtout de glorifier son roi contemporain,va jusqu'à affirmer que ce n'est ~~plus~~ que le roi Henri II qui a recueilli de bon droit le plein héritage saxon,grâce à la 'réconciliation' effectuée par le premier Henri(1):

1. Comme l'indiquerait la contradiction,cette insistance sur le 'fait' que Mathilde aurait été l'héritière directe du Confesseur semble dater du règne du roi Henri II (dont la gloire personnelle se trouve donc rehaussée),et non de celui d'Henri Ier lui-même. Voir R.Southern,St.Anselm & his Biographer (Cambridge,1963),p.188: Henri Ier aurait plutôt épousé Mathilde en tant que soeur du roi d'Ecosse,dans le but de mieux contrôler la partie nord de son domaine. Voir plus haut, p. 65.

...Kar quant saint Edward fu finé,
Si saisit Harald le regné.
Li dux Willame li toli,
Si regnat tant cum il vesqui,
E quant il a sa fin alat,
Sun fiz Willame puis regnat.
Al tens cest treis reis qu'ai numez
Fud si partiz li parentez
Qu'il unkes ne s'entrasemblerent
Ne le lignage n'estorerent.
Mais quant li boens Henris regna,
L'ancien lignage restora.
Des qu'il del regne out la saisine
Vint l'arbre tost a sa racine,
Kar la fille a la nice Edward
Ad li reis choisie a sa part...
...La bone Mahalt l'oi numer.
Par la force del mariage
Fud li reis fait de cel lignage
Ki einz out la tere tenue,
Or fud as dreiz eirs revenue.
E l'arbre est al trunc reparié
Senz co que rien fust esforcié.
Quant l'empereriz d'eos nasqui,
L'arbrë a certes dunc fluri.
Mais dunc porta veirement fruit,
Dunt la tere confort recuit,
Des qui li glorius Henri
De ceste empereriz nasqui.
Cist ad deos poples a un trait
E les deos lignages un fait.
Or ad la tere seignurage
E rei de l'ancien lignage,
Del boen Edward,le Deu ami,
E Deu duinst que toz jurs seit si
Que ses eirs i puissent regner
Tant cum li mund purat durer.
Tel sens lur duinst,tel x vaselage
Cum ad eüd tot lur lignage
Deu nus gard nostre rei,lur pere,
E nostre reine,lur mere...

On remarquera surtout la flatterie (empruntée à Ailred) du roi Henri II 'li glorius'(1). c'est dans ce passage qu'on

1. 'Glorieux',l'auteur ne fait que répéter l'épithète que l'on conférait souvent à l'époque au roi Henri II: voir W.F.Schirmer & U.Broich,Studien zum literarischen Patronat in England des 12.Jahrhunderts (Cöln & Opladen,1962).

reconnaît le désir de la communauté anglo-normande, jusqu'à la fin du XIIe siècle, de se justifier, et d'établir une ascendance 'anglaise', témoin de l'antiquité de tous ces droits, de tous ces privilèges indispensables à un avenir assuré. Ces désirs, que reflètent nos <u>romans de famille</u> et nos <u>Vies</u> de saints saxons, le roi Henri II les partagent de bon coeur; c'est en relisant ces vers de la religieuse de Barking que l'on se rappelle les efforts faits par Henri pour s'assurer une dynastie stable. Il y a bien de l'ironie dans le fait que le roi Henri II, dont le zèle administratif devait apporter à l'Etat anglo-normand une unité et une sécurité heureuses, devait lui-même subir l'indignité de voir s'écrouler sa propre maison, sous les coups de ses fils ingrats...:

"...Quant au <u>terminus ad quem</u>: les vers 4996-5000 contiennent des bénédictions pour les héritiers du roi Henri II... ...Il est peu probable qu'un pareil souhait aurait été prononcé, si l'auteur avait écrit le poème entre les années 1172-1189. En fait, pendant cette période s'accomplit le destin des Plantagenêts, qui voulait que le frère haïsse le frère, et que le fils se tourne contre son père...

...La plus grande préoccupation du roi Henri II, ce fut son anxiété pour l'avenir de son empire, et son désir que sa mort n'amenât pas une lutte fratricide. Non seulement il voulait ordonner lui-même comment son immense héritage devait être partagé, mais il désirait aussi a assurer à ses fils la fidélité de leurs sujets futurs. C'est pourquoi ses fils furent comblés d'honneurs de son vivant même..." (1)

---

1. Södergard, <u>op.cit.</u>, Introduction.

Les émissions de la sainte histoire du Confesseur ont eu lieu au XIIe siècle à des moments propices, où la gloire de l'abbaye de Westminster est effectivement mise en jeu. Ce phénomène se répète au siècle suivant. En 1245, neuf ans après les noces, et le second sacre, du roi Henri III à Westminster, l'abbaye royale fut restaurée de fond en comble; quatre ans auparavant, le roi avait fait dresser un tombeau magnifique, pour recevoir les os du saint. Or il existe une

seconde Vie d'Edouard en vers,dont le manuscrit anglo-normand est non seulement dédié à Henri III et à sa reine, mais,étant d'une richesse somptueuse,a certes été destiné à la présentation (1). Tout porte à croire,en effet,que le livre a été commandé par l'abbaye de Westminster,à l'occasion de la restauration de l'église: heure bien propice pour souligner la gloire des deux maisons royale et religieuse,unies par l'intermédiaire du saint héros saxon...(2)

Luard,premier éditeur du texte,croyait l'auteur un moine de Westminster; et R.Fritz se mettait d'accord avec lui (3); il est vrai qu'au noeud de l'action du poème se trouve l'abbaye,que l'auteur semble connaître personnellement,car il en fait une longue description (Edition Luard,vv.2290-2323).

---

1. MS Camb.Bibl.Pub. Ee.3.59; intitulé 'La estoire de Seint Aedward le Rei',et édité par: H.R,Luard,dans Lives of Edward the Confessor (RS 3),Londres,1858; et M.R,James, Londres,1920 (Roxburghe Club). Pour les précisions historiques,voir: M.D.Legge,Anglo-Norman in the Cloisters (Edinburgh University Press,1950),pp.24-5; R.Vaughan,Matthew Paris (Cambridge,1958),pp.168ff.

2. James.ed.cit.,pp.12-13; un terminus ad quem s'établit par le fait que cet ouvrage flatteur ne peut guère avoir été présenté après la bataille désastreuse de Lewes,en 1264.

3. Ueber Verfasser u.Quellen der altfr.Estoire de S.Aedward le Rei (Heidelberg,1910).

L'édition postérieure de James a cependant établi que le poème a été composé par le célèbre Matthieu Paris,qui connaissait bien Westminster:

> "...On the 13th October,1247,he was present at Westminster for the feast of St.Edward the Confessor; and his mention of the ruined hall of William Rufus at Westminster demonstrates his personal knowledge of the place (Hist. Anglorum,ed.F.Madden,RS (1866-9),I,165)...The undoubted

fact that the poem was written in connexion with an important event at Westminster (it is dedicated to the queen) could adequately account for the interest in, and glorification of, that house, which is so apparent in the poem. Furthermore...Matthew Paris wrote a version of his chronicle, the Chetham MS of the Flores Historiarum, especially for Westminster, and took the trouble to insert into it a number of passages of Westminster interest only."(1)

1. R.Vaughan, op.cit., p.174.

Notons en passant ce phénomène d'une oeuvre pieuse commandée à un poète reconnu, qui n'appartient pas à la maison religieuse intéressée; comme un roman de famille, une Vie de Saint anglo-normande peut ainsi être composée 'sur demande'.

Matthieu Paris n'est pas le seul auteur renommé à être ainsi désigné: les chanoines de Chichester commanderont à Pierre de Peckham de traduire en français la Vita de leur nouveau saint Richard; et le moine Simon de Waverley se chargera de copier et d'embellir un texte, sur la demande des religieuses de Wintney.(2)

2. M.D.Legge, Anglo-Norman in the Cloisters, pp.53, 120; Anglo-Norman Literature & its Background, pp.270-71.

Ce n'est pas tout: à la voix d'une abbaye soucieuse de faire promulguer la vie de son saint patron, vient parfois s'ajouter celle d'un pretecteur laïc intéressé. La Vita (citée plus haut) de saint Richard de Chichester est dédiée, vers 1270, à Isabelle, comtesse d'Arundel, châtelaine de la région. Or cette dame a déjà eu en sa possession notre Vie Seint Aedward le Rei de Matthieu Paris (ainsi que la Vie de Thomas du même auteur); et elle semble avoir commandé à Matthieu sa troisième Vie, celle d'Edmund d'Abingdon, car

c'est à elle que le livre est dédié.(1) L'intérêt qu'elle porte à l'oeuvre ~~g~~ hagiographique de Matthieu s'expliquerait peut-être par le fait qu'elle a été patronne de Wymondham, cellule de l'abbaye de Saint Auban.

1. M.D.Legge,Anglo-Norman in the Cloisters,pp.26-27,64; Anglo-Norman Literature & its Background,269-71.

Regardons donc ce poème de Matthieu Paris,quatrième maillon de la chaîne d'émissions sur la vie prestigieuse du fondateur de la maison de Westminster. L'oeuvre est ~~dédiée~~ dédiée à:

...Alianore riche reine
D'Engletere,ki estes flurs
De dames par bens e honurs...(2)

2. Ed.Luard,vv.52-54.

C'est Aliénore de Provence,reine d'Henri III. Cette oeuvre va donc de pair avec la première Vie anglo-normande, dédiée à Henri II. Après ces ~~premiers~~ premiers vers d'introduction,l'auteur Matthieu Paris,fidèle à la tradition établie par Ailred et par la religieuse de Barking,a soin d'exposer la généalogie d'Edouard,héros saxon,et fondateur de l'abbaye de Westminster,ainsi que de la ligne royale anglo-normande. Il raconte ensuite l'histoire des invasions danoises,pour aboutir à la description d'un combat singulier qui a lieu entre Edmond Coste-de-Fer et le roi danois Cnut (vv.219-357). Tirée de la Généalogie d'Ailred,cette confrontation épique du héros saxon et de l'envahisseur scandinave nous rappelle de nouveau l'exploit de Gui de Warwick contre Colbrant,et l'intérêt que portait la communauté anglo-normande à ces

incidents glorieux.(1)

Au cours de cette esquisse historique,l'auteur souligne surtout la vertu et la bonté d'Edouard,parvenu au trône à la mort d'Edmund et à celle d'Alfred Aetheling assassiné. Par opposition au noble Edouard,l'eorl Godwine se trouve calomnié au plus haut dégré,conspué comme felon et traître.(2)

---

1. Il est vrai que la littérature française du moyen âge foisonne de récits de belliqueux de ce genre; admettons donc que le combat singulier en tant que tel n'est qu'un lieu-commun littéraire; mais,dans ce contexte,le principal est que le rôle de héros est accordé à un roi anglo-saxon,et celui d'adversaire païen à un roi viking. Ainsi,tout en partageant le goût général de l'époque pour des épisodes pareils,les auditeurs anglo-normands ont pu applaudir la valeur d'un 'ancêtre' saxon. (Voir plus haut,à la page 234)

2. Notons en passant les rôles éminemment épiques que jouent Godwine et Harold,à la fois dans cette histoire du Confesseur,et dans le cadre plus large de la Conquête: ce sont surtout deux Ganelons,traîtres à leurs seigneurs féodaux,n'ayant aucun droit légitime au pouvoir.

Mathieu Paris va encore plus loin que la religieuse de Barking,en attribuant à Godwine l'assassinat d'Edmund Coste-de-Fer; écoutons Edouard qui se lamente sur la chute de la ligne royale:

Mes nevuz,le fiz Aedmund,
Ne seit muls ke devenuz sunt.
Ai,Aedmund,quer de liun,
E tu peres par traisun
Godwin li quens de Kent,
Li losengers ki flote e pent
Par traisun,pecché e tort,
Ki ad liveré mun frere a mort...

Le récit de la vie célibataire d'Edouard,du succès politique de Godwine qui force le saint homme à épouser sa fille Edith,et de la chasteté continue du roi,s'accorde avec la version de Barking et avec celle d'Ailred; notre auteur y ajoute cependant quelques précisions priginales,dont une

description détaillée de l'abbaye de Westminster reconstruite par Edouard (vv.2290-2323).

Passant ensuite à une liste compréhensive des miracles faits du vivant d'Edouard,Mathieu Paris nous raconte la prophétie du roi concernant Harold Godwineson; c'est l'épisode (commun à Ailred et à la Vie de Barking) où Harold dénaturé se battra avec son propre frère Tostig:

...Haraudz irez a dreiture
Prent Tostin par la chevelure,
K'aval le trait par les chevoilz,
Crever li vout andeus li oilz,
L'ensanglante e du poin bat,
K'a terre le tint tut flat.
Estranglé l'ust,ne fust rescus,
Tant fu irez,ardantz,glettus...

- Edouard prévoit leur chute et leur mort: Tostig sera tué par Harold qui,puni,tombera à son tour. Notre auteur dépasse encore une fois ses prédécesseurs,en vilipendant l'usurpateur Harold,roi felon: en le vainquant,Guillaume le Conquérant sera bien dans son droit:

Dunt reis des Engleis Haraud
Devint tant crueus e tant baud;
Pur sa pruesce e sa victoire
Munta en orgoil e gloire,
Ne tint chartre ne serrement
A ses veisins ne a sa gent;
A ses marchis fist vilainie
E ases barons fruiterie;
Lei de la terre ne asise
Ne prisa a une cerise:
Vers Deu trespassa suvent...

- ainsi est justifiée la colonisation normande. Emis d'abord au XIIe s. par Osbert de Clare et par Ailred,et transmis par la suite dans des versions françaises,ces épisodes révèlent bien le désir anglo-normand de justifier la présence en Angleterre. Le comte Godwine étant aux yeux anglo-normands un 'mau felon' sans pareil,Mathieu Paris prend évidemment plaisir à raconter comment le père de Harold meurt suffoqué au cours d'un repas,au moment même où il s'est déclaré innocent du meurtre du frère d'Edouard (3298-334);

sa fin est donc des plus indignes:

3335 Atant se escrie li rois,
'Treiez hors ceu chien punois.'

Après avoir fait plusieurs miracles,Edouard le Confesseur meurt; et sur son lit de mort il fait sa dernière prophétie allégorique. Comme la religieuse de Barking,Mathieu insiste longuement sur le bon droit de Guillaume au trône; et cependant,pour expliquer l'allégorie,il affirme que les maux qui affligeaient l'Angleterre à cette époque ne prendraient fin que lors de l'accession au trône du roi Henri Ier,rattaché à la ligne saxonne par son mariage politique avec Mathilde,soeur d'Edgar Aetheling. A un moment donné,Mathieu remarque en effet que Guillaume le Conquérant n'avait pas le droit de s'accaparer la couronne (v.3829). Ni lui,ni la religieuse ne sont frappés par le paradoxe qu'implique la prophétie(1), tant ils ont soin de glorifier leurs rois contemporains comme issus du sang du Confesseur.

1. Car la vilification de Harold a eu pour but la justification de la conquête normande; et l'on insiste ailleurs sur le bon droit de Guillaume,héritier d'Edouard...

Comparons en effet cette allégorie de l'arbre fendu,telle qu'elle se trouve dans le poème de Mathieu,avec le premier récit anglo-normand. La religieuse et Mathieu sont d'accord pour affirmer que c'était Henri Ier qui avait réconcilié les deux peuples anglais et normand. Ensuite,alors que la religieuse chante les louanges de son roi Henri II,Mathieu Paris poursuit la généalogie prestigieuse jusqu'à Henri III; il décrit l'arbre fendu:

...Dunc fu la bele arbre ramee
3820 De sun propre trunc severee.
A troiz arpenz dunc s'esloingna,
E flestri,e demurra,
Ka es tens trois rois dura
La bastardie,puis returna
3825 A sun trunc e cep certein
Au tens Henri le premerein;
Ke apres lu roi Aedward
Furent troi sivant bastard;
Haraut,ne Willame,dreit

N'urent,ki veirs dire deit
Ne Willame le secund,
Par real decente,dunt
Esloingne fu par arpenz trois.
Mais Henris,ki fu quartz des rois
Apres Aedward,ben reverdi,
Au premier cep ki reverti;
Quant par sa volunte demeine
Mahaud espusa,ki pleine
De ducur fu e de bunte,
De franchise e de beute,
Fille la nece roi Aelward;
A la racine out dunc regard,
E a sa veez racine aert,
Fluri,fruit fist en apert,
Quant l'emperice Mahaud nasqui,..

- c'est ici que Mathieu Paris introduit le roi Henri III,à la place d'honneur occupée jadis,dans les versions d'Ailred et de Barking,par Henri II:

...E fruit,quant li terz Henri
K'a repleni de sa favur
Cestui,e regnes entur
E luur e grant clarte dune
Partut,cum solail e lune.
Ore sunt roi,ore sunt barun,
E regne,d'un sanc comun
D'Engleterre e Normendie...

Notons ces derniers vers qui,comme ceux de la religieuse (ed.cit.,vv.4991-4992),insistent tant sur cette unité anglo-normande,et sur l'héritage saxon du souverain et de ses barons.[1]

---

[1] A comparer avec les passages célèbres et déjà cités dans le Dialogus de Scaccario,et dans le récit d'Ailred de la Bataille de l'Etendard.

La fin du poème,qui se termine par la bataille de Hastings,ne remonte pas à Ailred; Mathieu Paris poursuit à fond la vilification de l'usurpateur

Harold; c'est en effet un tyran parfait:

...Ki met tute sa entente
Terres saisir e faire rente
Cunter e saver les summes
D'eshaecteus e gentilz hummes;
Gardes destruit,e poveres reint,
Ne cheut s'aucun ses pleint;
Pur une simple parole
Les met en charte e en geiole;
A droit u tort chasteus seisist,
Gentilz femmes enbastardist...

- l'intention du poete est évidente: la bataille de Hastings sera le châtiment des péchés de Harold,et la Conquête normande sera donc plutôt une juste vengeance... Mathieu a soin de remarquer que l'usurpateur n'est nullement populaire en Angleterre:

...Li rois fait sa gent banir}
Plusurs resoignent venir,
E ki vindrent,vindrent enuiz,
Kar li rois fut mut haiz...

On voit ainsi comment la propagation de la légende du Confesseur a eu pour but,peu à peu, de glorifier,non seulement l'abbaye de Westminster, première intéressée,mais aussi la maison royale (dont l'histoire était toujours intimement mêlée à celle de l'abbaye). L'oeuvre d'Osbert de Clare, provoquée par des troubles internes et fonciers, et destinée à dresser devant les yeux du monde le saint héroïsme du fondateur saxon,aboutit à une sorte de talisman anglo-normand,où le personnage d'Edouard le Confesseur incarne tout l'héritage saxon que réclame la communauté anglo-normande.

C'est ainsi qu'on rapproche ces Vies de saints

saxons aux romans de famille,comme manifestations d'un seul phénomène; une maison anglo-normande,qu'elle soit religieuse ou noble;a besoin de s'identifier au passé saxon,de réclamer un arbre généalogique de vieille souche (et presque légendaire); en chantant les exploits d'un fondateur,en exaltant l'héritage sûr et protégé,ces oeuvres sauvegardent,commes des chartes,le bien des maisons intéressées: La protection des droits présents par la glorification de l'héritage passé: voilà le but principal du phénomène.

Il est évident que cette chaîne de quatre ouvrages a pleinement réussi à faire d'Edouard un des plus grands héros de l'époque anglo-normande. L'oeuvre capitale d'Ailred a joui surtout d'une grande popularité,dont la longue durée est attestée par l'existence d'un poème latin du XVe siècle,rédaction abrégée de la Vita Sancti Edwardi Regis.(1) Un second poème latin,dont le manuscrit principal (Caius Coll.Camb.153) date du XIIIe s., s'inspire également du récit d'Ailred; etxx une partie au moins de ce poème a été traduite en vers anglo-normands (2). Il est possible que la Vita d'Ailred ait inspiré encore une version anglo-normande,aujourd'hui perdue,mais dont un fragment (malheureusement indatable) a été préservé dans le Livere de Reis de Engletere.(3) Ce n'est pas tout: l'existence d'un autre fragment en vers français,racontant un épisode de la vie sainte du Confesseur (4),suppose une seconde Vie S.Edouard perdue...

1. Luard,Lives of Edward the Confessor,op.cit.,xxvii,361-77.

2. Ibid.,xxx-xxxi,379-86.

3. Ed.J.Glover (RS); voir aussi M.D.Legge,Anglo-Norman Literature & its Background.pp.247-8. Ce poème français aurait été indépendant de la Vie de Barking.

4. "L'Anneau du roi Edouard",dont l'unique ms. date probablement du début du XIVe s. Voir l'édition de H.J.Chaytor,Misc.of Studies...presented to L.E.Kastner (Cambridge,1932),124-7; et M.D.Legge,Anglo-Norman Literature & its Background,p.248.

Pour terminer cette liste d'oeuvres périphériques,notons qu'à part la popularité établie de la légende d'Edouard en Angleterre,la Vie de Barking a été connue en France jusqu'au milieu du ~~XIIe~~ XIVe siècle (1).

1. M.D.Legge,Anglo-Norman Literature & its Background,66,247.

Pour avoir participé à la glorification du Confesseur, Mathieu Paris ne négligeait nullement son devoir envers sa propre abbaye de Saint Auban. Dans sa chronique des Gesta Abbatum (2), il condamne toute mainmise sur les biens de la maison,et avertit tout malfaiteur de la proche vengeance du saint protecteur de l'abbaye:

> "...Litigation is seen as persecution of his house,and the temporal affairs of the house are measured in terms of acquisitions and losses..."(3)

Des pages des Gesta sortent maints petits contes moraux, hostiles aux créanciers de l'abbaye; pour avoir exigé des moines la somme féodale de cent marcs,Richard Marsh,évêque de Durham, est traité de satanique:

> ...vir veneno Sathanae deebriatus...exactor pecuniae inexorabilis...(4)

2. Ed.Riley,Londres (RS.28),1867-69.
3. Vaughan,op.cit.,p.182.
4. Ed.Riley,I,pp.242-44.

Le chevalier Robert FitzWalter se brouille avec l'abbaye sur la possession d'une forêt; il s'empare d'une charte (rédigée

à l'intention de l'abbaye), qu'il reconnait comme fausse, et qu'il veur dévoiler. Mais il n'échappe pas à sa destinée: Mathieu Paris nous raconte avec plaisir comment il meurt dans la misère, ses biens confisqués:

> ...confiscebantur omnes ejus possessiones...Ipse igitur Robertus, jam senescens et infirmitate contabescens, nunquam etiam gratiae Regis Henrici plene xxx restitutus, usqua ad mortem, semper de proditione infamis, et sustinens opprobria, de malo in pejus, donec ipsum mors adoptata absorberet, declinavit...(1)

Ainsi périssent tous les adversaires de l'abbaye... Mathieu Paris appuie davantage su r cette moralité, en dépeignant avec une certaine satisfaction les morts ignobles de deux persécuteurs de sa maison, Faukes de Brx Bréauté et Ralph Cheinduit, victimes de saint Auban vengeur. Cheinduit abuse la maison, frappe un moine, et se moque de l'excommunication inévitable. Abattu par une étrange maladie, il demande - trop tard - pardon au saint implacable:

> ...Moriens tamen, misericordiam a Beato Albano, et a fratribus quos quomodolibet laeserat, sibi misericorditer impendi, devotus veniam postulavit, et ipsis de bonis suis ad plenum satisfieri flagitavit. Quod cum Abbas memoratus se facturum spopondit, spiritum, quem trahebat, idem Radulphus exhalavit...(2)

---

1. Ed.cit., Riley, I, pp.229-230.

2. ibid., I, p.320.

Chef notoire d'une bande de hors-la-loi, Fawkes de Bréauté commet un meurtre dans l'église abbatiale, et ravage la ville; le soir, il lui vient une vision horripilante:

> ...Quadam vero nocte per visum accepit memoratus Falcasius, quod de turri ecclesiae Sancti Albani quoddam immane saxum, in modum fulguris cadens, et in ipsum irruens, ipsum in pulverem contrivit...[1]

[1] Ibid., I, pp. 267-8.

Terrifié, Fawkes va à l'abbaye se prosterner devant l'autel; mais lui et ses brigands seront punis par l'intervention du saint:

> ...Sic igitur Sanctum Martyrem Albanum suarum injuriarum severissimum vindicem provocarunt. Ideo vindictam usque in diem retributionis, quod magis fuit formidandum, Martyr iratus reservavit..[2]

[2] Ibid., I, pp 269.

Les brigands sont pendus, et Fawkes meurt empoisonné... La morale est explicite: malheur à qui s'attaquera aux au bien de l'abbaye protégée par son saint glorieux... Nous verrons plus tard cette morale pleinement exposée dans une Vie anglo-normande, pour augmenter le prestige d'une abbaye menacée.

Afin d'insister davantage sur la présenee tutélaire du saint Auban à l'abbaye qui porte son nom, Mathieu Paris fabrique une petite histoire concernant les reliques du saint. Il paraît que, vers 1070, un moine de Saint Auban emporta des reliques à l'abbaye d'Ely, qui les gardait pieusement. Or Paris raconte dans ses Gesta Abbatum

que ces reliques sont fausses, envoyées à Ely à l'époque saxonne pour dépister les Danois pillards; les véritables reliques ont été conservées à l'abbaye, quoi qu'en disent les moines d'Ely...[1]

[1] Ibid., I pp.34-36.

Voilà en effet une invention voulue de la part du chroniqueur:

> "Matthew's treatment of the history of St. Alban's relics seems to have been inspired far more by devotion to his house than by any regard for historical accuracy, and we need not be surprised to find that he was prepared to use his literary skill and fertile imagination in order to substantiate the claims of his own house to possess the relics of its patron saint at the expense of historical truth..." [2]

[2] Vaughan, op.cit., p.204.

Ici comme ailleurs, une maison anglo-normande reconnaît la valeur d'un grand 'ancêtre' anglais.

La patronne anglaise de l'abbaye de Burton.

Héroique Saxon,saint royal,Edouard le Confesseur fut évidemment l'atout exceptionnel de la grande abbaye de Westminster. L'existence d'autres Vies anglo-normandes,provenant d'autres abbayes moins illustres,démontre cependant que ce phénomène n'était pas unique. L'abbaye de Burton,dans le Staffordshire,a su elle aussi profiter - pour réclamer une ascendance ancienne et prestigieuse - de l'existence d'un "authentique" saint saxon - ou,plutôt,d'une sainte: Modwenna. Là aussi,nous verrons une tradition saxonne (cette fois bien moins célèbre que celle du Confesseur),transformée,à un moment propice du XIIe siècle,en une Vita latine,et rédigée plus tard au besoin en un poème anglo-normand.

Cette Modwenna,telle que nous la présente la tradition anglo-normande,est un personnage assez énigmatique,produit d'une confusion entre au moins deux saintes celtiques. Elle accuse en effet les traits d'une certaine Darerca,nommée Moninne (qui vécut dans la seconde moitié du Ve siècle,et qui fonda l'abbaye de Killevy,dont elle fut la première abbesse), et ceux de la sainte Monenna,ou Modwenna,qui vécut au milieu du VIIe siècle,qui fonda des églises en Angleterre et en Ecosse,et qui guérit d'une grave maladie Alfred de Northumbrie, prince anglien.(1)

---

1. En ce qui concerne ces sources,voir:Mario Esposito,"The Sources of Conchubranus".E.H.R.,XXXV (1920),71-3; "Documenta de Sancta Monenna",Hermathena,L (1937),145-51.

Or,au cours de la première moitié du XIe siècle ,un certain Conchubranus écrit une Vita S.Monenne qui trahit déjà une confusion totale des deux saintes femmes (1) Voilà le point de départ de notre tradition anglo-normande.

1. Voir l'édition de Conchubranus,de Mario Esposito,dans Proc. Royal Irish Academy,xxxviii,C,12 (1910).

Le culte de Modwenna s'est localisé à Burton,dans le Staffordshire,où,peu après sa restauration,l'abbaye s'estt intéressée particulièrement à cette sainte britannique. La restauration de l'église a eu lieu en 1114,année où Geoffroi,ancien prieur de Winchester,est devenu abbé. (2)

2. Annales de Burton,éd. Luard (Annales Monastici,I,Londres, 1864 (RS.36)),s.a. mcxiv: "Inchoatio Burtoniensis ecclesiae. Obiit Nigellus Abbas; cui successit eodem anno Galfridus abbas, prior Wintoniae..." Geoffroi est mort en 1151.

Lors de son accession,Geoffroi commence à s'intéresser a la sainte patronne,et à s'informer de sa vie et de ses miracles. Après quelques recherches,il émet une oeuvre,une Vita S.Modwenne virginis (3),qui,sur quelques points significatifs,ne s'accorde pas avec la Vita de Conchubranus.

3. Mario Esposito,opera cit.

Primo: le personnage northumbrien et peu connu de "Alfrid filius regis Anglicorum" est devenu "Alfred nobilis filius Athulfi regis Merciorum et Westsaxonum"; secundo: l'auteur associe ce roi Athulf,et sa soeur Edith,abbesse de Polesworth, avec les maisons anglaises fondées par Modwenna; tertio: Geoffroi insiste sur les miracles faits par la sainte à Burton,et sur les bons droits fonciers de l'abbaye ,qui jouit de la protection merveilleuse de la patronne (4).

4. A.Bell,éd.St.Modwenna,Oxford,A-N.T.S. VII (1947),xxiv.

L'arrière-pensée de Geoffroi est évidente: récemment devenu abbé,il trouve l'heure bien propice de chanter les louanges de la sainte patronne,afin de faire ressortir l'héritage ancien de cette abbaye qui vient d'être restaurée. L'histoire miraculeuse de Modwenna augmentera donc le prestige de Burton.

Composée pour célébrer ainsi la reconstruction de son église,l'oeuvre de l'abbé Geoffroi rallume à l'abbaye le culte de la sainte Modwenna; si bien qu'en 1201,la pieuse tradition semble y être solidement établie:

> ...Eodem anno sanctus Wlstanus Wigorniensis et sancta Modwenna Burtoniensis claruerant multis et magnis miraculis...(1)

1.Annales de Burton,éd.cit.,s.a. mcci (p.209).

Or au XIIIe siècle,vers 1230,cette tradition fut rédigée en vers français,en une Vie de Sainte Modwenna (2); l'auteur

2. Ed.cit.,Bell (oeuvre commencée par A.T.Baker).

(inconnu mais,en toute probabilité,un moine de Burton) s'est évidemment inspiré plutôt de l'oeuvre de Geoffroi que de celle de Conchubranus; mais il raconte quelques épisodes - notamment deux miracles d'origine irlandaise - qui ne figurent ni dans l'une ni dans l'autre Vita; il semble en plus avoir composé son poème,non seulement pour suivre l'exemple de Geoffroi,en chantant les louanges de la patronne de l'abbaye,mais aussi pour souligner la localisation de la légende à Burton. Il dépeint avec soin les lieux où la sainte dame fonde sa première chapelle: c'est Burton qu'il nous décrit,sur la rivière Trent, dans le Staffordshire:

> Tant ad erré,cum l'ai apris,
> Ke ele est venue en cel pais,
> U Burtune est ore asis,
> Que dunc fud gastes e sutis...

La dame areste sus le pé
D'un grant munt renumé,
Ki Scalesclif est apelé,
U le pais ad regardé.

Avant regarde e puis arere
Puis se vire vers la beisere.
Ele i veit une tele rivere,
Ki mult est riche e plenere.

La tere veit mult bien garnie
De bois,de plein,de praerie;
Vers le val la dame se plie,
Si veit un'ylle en la planie...

Icel'ille,dunt ai parlé,
De Trente est environé,
De lung n'ad guaires ne de lé
E a tuz sens est dreit quarré...

Le liu ad fait tost emunder
De runcerai e assarter
Puis i ad fait mult tost lever
Une chapele...
- cette chapelle étant dédiée à Saint Andrew,
l'île est nommée 'Andresee';'St.Andrew's Isle'.

Après npus en avoir dit longuement sur les miracles de Modwenna (épisodes tirés de la Vita de Geoffroi),le poète anglo-normand parle de la fondation de l'église abbatiale,et de la translation du corps de la sainte:

Puis vus dirrum,s'il vus agree,
Cument l'iglise fud fundee
El nun de la dame e sacree,
De Burtune,u translatee

Fud ele,cum vus orrez
Si vus entendre i volez...

C'est à ce point que le poète augmente considérablement le récit de Geoffroi,en consacrant un long épisode à l'histoire du fondateur séculaire de l'abbaye,le noble 'Wilfrid Spot'.

Or Geoffroi se contente de faire une ~~très~~ allusion très sommaire à ce personnage historique (qui avait fondé l'abbaye,en l'an 1004); car,dans son oeuvre purement hagiologique,il a surtout l'intention de glorifier la sainte Modwenna,patronne et fondatrice légendaire de Burton. La Vie anglo-normande comble cette lacune; son auteur veut évidemment démontrer que son abbaye remonte non seulement ,sur le plan spirituel,à une sainte britannique,mais aussi,du point de vue pratique,à un haut thegn anglais,favori du roi saxon. L'abbaye aurait bien intérêt à publier,dans la Vie anglo-normande,cette preuve séculaire ~~de~~ d'antiquité,~~de~~ et d'héritage saxon authentique; le poète fait donc mention de Wilfrid comme d'un ancêtre:

Ici avant vus voil descrire,
Qui de Burtun esteit li sire,

Par qui la maisun fud fundee,
U la dame esteit translatee
E en fertre bien posee,
U meinte vertu est ovree...

En icel tens ancienur,
Quant de Bretaigne la majur
Ethelred esteit seignur,
Uns hume esteit de grant valur

En la tere,dunt vois parlant,
Ki riches ert e surpoant.
Wilfri Spot le vunt numant
E li povre e li manant,

Privé e dru esteit del rei
E tuz jurz de sun segrei
Pur la lealté e la fei,
Ke a li teneit si cum jo crei.

En Engletere la garnie
Mult i aveit grant seignurie.
Chastels e burcs ot en baillie,
Cum l'escrit nus testimonie...

Wilfrid est donc riche et noble; il lui manque cependant des enfants à qui il pourra léguer ses biens. Homme exemplaire, il fonde une église qui ,faute d'hoirs,en héritera:

Une abeie volt lever
A Burtune,un suen manor,
U sei meismes volt duner
E par le gré de sa muiller...

Quant l'abeie fud fermee,
Tut a l'honur fud dedice
De Marie la corunee
Et de Modewenne la honuree.

Puis fist li produme translater
Le cors Modewenne al muster
E en fertre bel poser...

- et le poète termine son peuvre par une liste supplémentaire de miracles posthumes faits à Burton et aux environs (notamment à Stapenhill et à Tutbury,dans le Staffordshire).

Il est évident que l'introduction dans cette Vie pieuse de l'histoire de Wilfrid Spot est voulue et significative. Or une consultation des Annales de l'abbaye de Burton mettra peut-être au jour la raison d(être à la fois de ce détail historique, et de la composition de la Vie anglo-normande elle-même,un siècle après la Vita de Geoffroi.

Ces annales (qui sont d(abord très sommaires,ne consistant, jusqu'à l'an 1189,qu'en une liste d'abbés et de dates de fondation de monastères voisins) commencent par la mention,sous l'an 1004,de 'Wälfric Spot',fondateur saxon de l'abbaye:

> ...Anno ab incarnatione Domini MIV,indictione II, tempore Aethelredi regis Angliae,patris Sancti Edwardi regis et confessoris,quidam nobilis nomine Wlfricus cognomento Spot,construxit abbatiam Burtoniam vocatam, deditque ei omnem1haereditatem paternam appretiatam septingentas libras. Et quia nondum utebantur sigillis in Anglia,fecit donum suum his confirmari subscriptionibus,prout in charta continetur...(1)

1. Annales Monasterii Burtonensis,ed.cit.Luard,183.

- on cite alors une liste de signataires,

y compris le roi Ethelred et la famille foyale.

Ainsi,la charte de fondation se trouve en tête de la Chronique; dès 1189,celle-ci cesse d'être squelettique; mais, jusqu'en 1201,elle se compose d'une série d'extraits tirés de la Chronique célèbre de Jean de Hovedon,et ce n'est qu'à partir de l'an 1211 qu'elle se revêt d'une caractère individuel. Elle fournit alors des détails d'ordre local et régional,et copie quelques documents de première importance (la Grande Charte, les Libertés de Westminster,des Bulles papales,etc.).(1)

1. Ed.cit. Luard,pxxviii-xxix.

Or la Vie anglo-normande de la sainte Modwenna a été composée,rappelons-le,vers 1230; tout en restant plus ou moins fidèle au récit hagiolo;ique de Geoffroi de Burton,elle célèbre d'une façon significative la fondation séculaire de l'abbaye par 'Wilfrid' - pour être plus exact,Wulfric - Spot. Cette propagation de la vieille tradition de Modwenna,comprenant une histoire du fondateur saxon,dans un poème composé un siècle après la Vita originale de Geoffroi,témoignerait d'un désir renouvelé de la part des mo ines de Burton de faire valoir leurs liens saxons,et leurs droits légitimes et héréditaires. La Vie augmenterait à la fois l'oeuvre de propagande de Geoffroi, et la mention sommaire dans les Annales de la fondation saxonne.

Pourquoi ce désir renouvelé ? Cherchons dans les Annales un événement,ayant lieu à la première moitié du XIIIe siècle, qui expliquerait cette insistance poétique sur la tradition et sur l'héritage de l'abbaye...

En effet,sous l'an 1226,nous trouvons une Charte libérale, dressée à l'intention de l'abbaye par le roi Henri III. Il est

bien possible que cette charte confirmatrice du droit foncier de l'abbaye ait quelque rapport avec l'oeuvre de propagande qu'est le poème anglo-normand. Que ce dernier, très réussi, ait été composé auparavant, pour amener cette charte, ou bien qu'il ait été écrit après l'événement, pour couronner le bonheur de la maison, et pour rendre hommage à la sainte patronne, n'importe. En tant que preuve littérale de saisine, la charte a dû combler les voeux de la petite communauté anglo-normande:

> ...Sciatis nos concessisse, et hac praesenti charta nostra confirmasse Deo et Sanctae Mariae de Burthonia, et abbati et monachis ibidem Deo servientibus, warennam per totam terram suam; et prohibemus super ~~[illegible]~~ decem libras forisfacturae, ne aliquis in ea fuget neque in leporem capiat, neque venetur, sine licentia abbatis. Concessimus etiam praedictis abbati et monachis curiam suam plenarie de omnibus placitis et querelis cum socca et sacca et thol et theam et infongenthef et omnibus consuetudinibus in burgo et extra burgum, in boscho et plano, in aquis, in viis et extra viis, et in omnibus locis...
>
> ...Et ideo vobis mandamus et firmiter praecipimus, quod praedictos abbatem et monachos de Burthonia terras, res, redditus, tenementa, possessiones, et omnia sua tam ecclesiastica quam laica, manu teneatis, custodiatis, et protegatis sicut nostra dominica, non inferentes eis vel rebus suis, neque ab aliquo inferri permittentes, injuriam, gravamen, aut molestiam... (1)

1. Ed.cit. Luard, p.236.

Est significative la proclamation suivante:

> ...Et praeterea concessimus et hac charta nostra confirmavimus abbati et monachis de Burthonia ex dono domini Johannis regis patris nostri, unam feriam per tres dies duraturam, videlicet in vigilia sanctae Modvennae, et in die et in crastino, apud Burtoniam... (2)

2. Id., p.237.

La charte atteste donc le bon droit du monastère de tenir une foire de trois jours 'à la Sainte Modwenna'; voilà ~~une~~

une preuve que le bonheur de la maison dépendait bien du prestige de la sainte patronne. Tout sert à expliquer ~~it~~ l'émission renouvelée de la légende de Modwenna.

Nous voyons donc comment le poème anglo-normand, comme la Vita de Geoffroi, a pour but la sécurité de l'abbaye. Il glorifie à la fois une patronne britannique et un fondateur saxon, soulignant l'antiquité des droits abbatiaux. Cette composition anglo-normande, avec son allusion précise à Wulfric Spot, est justifiée non seulement par la charte royale de 1226, mais aussi par un enregistrement dans les Annales sous l'année précédente: une copie de la Grande Charte de Jean-sans-terre, promulguée à son tour par le roi Henri III.(1)

1. Ed.cit., pp.225-32; le texte de la Grande Charte est suivi dans les Annales de celui d'une Charte des libertés forestières concernant les deux communautés baronniale et religieuse:

> ...Has autem libertates de forestis concessimus omnibus archiepiscopis, episcopis, abbatibus, prioribus, comitibus, baronibus, militibus, et aliis tam personis ecclesiasticis quam saecularibus, Templariis, Hospitalariis, salvis libertatibus et liberis consuetudinibus in forestis et extra in warennis et aliis quas prius habuerunt... (Ibid., p.235)

Il est vrai que les monastères anglais étaient obligés de garder des copies de chartes royales ~~xxx~~ et de statuts; mais la valeur personnelle de ces documents traitant de diverses libertés semble avoir été reconnue par les moines de Burton, préoccupés à cette époque du problème de la sécurité et des droits sauvegardés de leur maison.

La Vie anglo-normande fut donc émise par l'abbaye de Burton dans le but de glorifier le mieux possible la sainte patronne. L'abbaye y réussit, car Modwenna, dont les louanges avaient été chantées par une seule maison, devait plus tard ~~prendre sa place~~

prendre sa place dans le panthéon anglaisx.(1) L'un des deux manuscrits de notre poème comprend un corps de textes sur les vies d'autres saints 'nationaux': Thomas de Cantorbéry,Paphnutius, Edouard le Confesseur,Edmund de Cantorbéry,Audrée,Osith,Faith, Catherine,Richard de Chichester.(2) Il semble donc que l'obscure sainte Modwenna ait joui d'une certaine renommée insulaire,figurant à côté d'autres personnages saxons plus éminents.

---

1. Nous voulons rapprocher ce phénomène de celui du roman de famille,où un héros,d'abord prétendu ancêtre d'une seule famille,devient par la suite un héros national.

2. MS Welbeck Abbey ~~XXX~~ ICI (XIII-XIVe siècles). Nous aurons à parler de ce manuscrit au chapitre suivant.

La patronne anglaise de l'abbaye de Chich.

Le manuscrit Welbeck ICI (XIII-XIVe s.) se compose de xxi treize Vies de Saints,dont sept britanniques. A côté de la Vie S.Modwenna discutée au chapitre précédent,nous yy trouvons une autre Vie de Sainte,cette fois d'Osith (ou Osyth), patronne du prieuré de Chich,dans l'Essex.(1) C'est surtout

1. C'est en l'honneur de la sainte que Richard,évêque de Londres,institue à Chich des chanoine s réguliers,en 1120.

cette oeuvre qui nous montre le rôle éminemment protecteur de la saints personne.

L'histoire de la vie de Sainte Osgitha,telle que nous la raconte la plus ancienne version latine,(2) commence par une

2. MS.Bodley 285,du XIIe siècle.

liste des pieux descendants de Penda de Mercie; princesse royale, Osgitha se marie à contre-coeur avec Siher,roi des Egt-Saxons. Ayant recours à de diverses ruses,elle empêche son mari de consommer lAunion. Un jour,Siher part à la chasse d'un mystérieux cerf blanc; à son retour,trois jours plus tard,il trouve que sa femme aprofité de son absence pour se faire religieuse. Tout en lamentant la décision d'Osgitha,Siher fait présent en dot à sa femme du manoir de Chich. On est en l'an 653. Peu après vient la martyre d'Osgitha aux mains de pirates; elle entre miraculeusement,la tête dans les mains,dans l'église St-Pierre et St-Paul,où elle est enterrée,à l'entrée du choeur. Des miracles ayant eu lieu à sa tombe,on transfère les os de dm la sainte au milieu du choeur; enfin,sous l'évêque Maurice

de Londres (1087-1107),les reliques d'Osgitha sont réinterrées derrière le maître-autel.

Telle est la légende d'une sainte saxonne,patronne glorieuse d'une abbaye anglo-normande. La dernière translation des reliques indique bien l'intérêt continu que portent les moines à leur patronne.

Passons donc au poème anglo-normand,(1) dont le manuscrit date des environs de 1260-70,mais dont la plus grande partie du texte aurait été composée,d'après la langue et le style, vers la fin du XIIe siècle. (2) Cette partie originale raconte assez fidèlement la sainte légende; mais le poète insiste,plus ardemment que ne le fait l'auteur de la Vita latine,sur les données historiques de la tradition. Là où la Vita fait mention générale de "quidam pirate paganis",en décrivant le martyre de la sainte,le poète anglo-normand nomme explicitement les tueurs:

1. Ed. A.T.Baker,M.L.R. VI,476-502;VII,74-93,157-192 (Cambridge,1911-12). Voir aussi: A.Bell,"Notes on Two Anglo-Norman Saints' Lives",dans Philol. Quarterly,XXXV (1956),48-59.

2. Baker,ed.cit.,VI,480-83.

...ces paens Deu enemis,
Ke ja vindrent en cest pais,
De Danemarche lur dreit curs,
Gent haye de pute murs...

- il nomme aussi leurs chefs:

Li deuz tyranz ki unt mené,
Ynguar e Ubba sunt nomé...

- et il assigne,correctement,à ces deux personnages historiques,le meurtre de Saint Edmund:

Ne en pernent autre rancun
De crestien fors le chef nun.
Cil deuz tyranz pur verité,
Seint Eadmund unt decolé...

Dans la Chronique anglo-saxonne, s.a. 870, tous ces détails se trouvent attestés, à une exception près: alors qu'en réalité les Danois, sortis de la Mercie, se sont installés à Thetford, dans le poème anglo-normand, ils arrivent par la mer du Nord, pour débarquer...à Chich:

E puis comencent a errer
Par la costere de la mer...
Par tut la u trovent abeies
Le feu i mettent de lur meins,
Moines acient e noneins,
U k'il viengent, ceo saciez bien,
A destruire ne lessent rien,
E en lur nef entrent apres.
Par icele mer vunt ades,
Tant unt nagé, tant unt siglé,
Ke pres de Chich sunt arivé...

Bell (1) croit, raisonnablement, que ces additions, qui manquent à la première version latine, indiquent l'influence de la légende du roi martyr Edmund, assez répandue dans la région. Il serait tout naturel que le poète (peut-être lui-même un chanoine de Chich) embellisse ainsi l'histoire d'Osyth; car cette version montre la patronne saxonne de l'abbaye face non simplement à des brigands inconnus (les "quidam pirate paganis" de la Vita), mais aux Danois, pires adversaires de l'Angleterre - et, qui plus est, à ces mêmes Danois qui avaient déjà assassiné un saint saxon, Edmund d'Est-Anglie. La gloire nationale de la sainte est par conséquent rehaussée; et la maison religieuse peut se vanter d'avoir été fondée par une héroïne anglaise.(2) Le poète ne tient pas compte de

1. Op.cit., 49.

2. A comparer avec la renommée de Guy de Warwick, vainqueur légendaire d'un autre champion danois.

de l'anachronisme, par lequel la sainte du VIIe siècle trouve sa mort au IXe...

Au cours du récit hagiologique,le poème fait maintes fois allusion à Chich et à d'autres lieux dans la région du Suffolk et de l'Essex; voyons par exemple,la chasse au cerf, qui emmène Siher loin de sa femme résolue de se faire religieuse:

588 Li cerf s'est mis tut dreit en l'unde
Col bras de mer li païsant
Castlewade vunt apellant...

- c'est le pont de Cattawade sur la rivière Stour,à la frontière de l'Essex et du Suffolk.

Rentré chez lui,pour trouver sa femme entrée en religion, Siher accepte le fait accompli,et fait à l'ordre des dons libéraux:

'...Mes a ceste religion
736 'Covent ke jeo meste mun don.
'La vile Chich vus doins issi,
'Kenclovedene tut autresi,
'Tut ensement Hodefeld averez...'

- 'Kenclovedene',c'est Kelvedon,et 'Hodefeld', c'est Hatfield Peverel - tous les deux lieux dans l'Essex,sur la vieille route romaine de Colchester. Le poète connaît sa ~~région~~ région;(1) et il a soin d'augmenter son récit,en y introduisant ces détails fonciers.(2)

1. Bell,op.cit.,passim.

2. Le texte nous donne à entendre que ces lieux sont en la possession ~~de l'~~ du prieuré; mais aucun lien foncier n'a pu être établi: le prieuré de Hatfield Peverel a été subordonné à l'abbaye de Saint Auban (Vict.Co.Hist.,'Essex' vol.2,105); et Kelvedon ne figure pas parmi les possessions de Chich (ibid.,vol.2,157).

Même en tant que simple Vie d'une sainte saxonne,ce poème anglo-normand semblerait suffisamment traduire le désir qu'a dû éprouver la communauté de Chich de glorifier leur patronne. Mais ce n'est pas tout: il y a dans le

texte une interpolation manifeste,composée après 1190,l'an de la mort de Richard FitzNeal,évêque de Londres et haut personnage de l'Etat anglo-normand.(1) Cette interpolation

1. Il fut Chancelier du royaume,et auteur présumé du célèbre traité juridique: Dialogus de Scaccario.

consiste en un épisode peu flatteur,ayant lieu vers la fin de la Vie. Selon ce texte (unique témoignage de l'événement), l'évêque aurait convoité le bien des chanoines de Chich. Le fait que le premier prieur de Chich,Guillaume de Corbeuil, devint en 1123 archevêque de Cantorbéry,et la liste imposante de manoirs et de bienfaiteurs,dont jouissait alors ce prieuré d'Essex,témoignent assez éloquemment de l'importance de la fondation.(2)

2. Baker,ed.cit.,VI,p.478; VCH,'Essex',II,p.157.

L'envieux Richard envoie contre les chanoines son sénéchal,mais il est dûment puni par l'intervention de la sainte Osyth,qui le frappe d'une paralysie...(3)

3. Ce dernier témoignage n'est nullement attesté dans d'autres textes. Guillaume de Malmesbury nous renseigne, cependant,qu'un tout autre Richard évêque de Londres - celui,en effet,qui honora Osyth et qui fonda à son nom le prieuré régulier à Chich: Richard Belmeis (1108-28) - souffrait d'une paralysie (Gesta Pontificum,éd.Hamilton, Londres (R3.52),1870,p.146). Il est évident qu'il y a eu lieu une confusion entre les deux Richard,pour aboutir à cette interprétation morale. (Voir aussi Baker,ed.cit.,478.)

Considérons donc de plus près cet épisode qui fait d'Osyth la vraie sainte tutélaire de Chich et des biens des chanoines: nous voyons tout d'abord Richard convoiter les terres du prieuré:

A cist Richard le ben ne plout
Ke son ancestre a liu fet out.
Un jur avint ke fist mander

Ses menestraus e assembler
Ke soleient ses plais tenir,
E danz Williame avant venir
Son seneschàl i fist par non,
De Wokindone aveit surnon...

- l'évêque l'envoie à dans le comté réclamer pour lui toutes les rentes dont jouissent les chanoines:

A Chic chanoines mis esteient,
Ke Deu serveient humblement
E seinte Osith tut ensement;
De terre aveient environ
Dunt pussent vivre a fuison...

- l'évêque a l'intention de déposer le chapitre de Chich,et d'y installer des candidats qui feront sa volonté:

...l'esveske out voil
Kanoines oster de cel soil;
Ne voleient en nule manere
Oir requeste ne prière,
N'entains suffrir hume parler
Ne terme ne respit doner.

- dans le désespoir,les chanoines prient Dieu:

E a lur dame tut ensement
Seinte Osith ke unt servi tant,
Ke del surfet seit eus vengant.
K'ele deust bien alur avis
Defendre les de lur enemis...

Leurs prières sont exaucées: la sainte ne permettra pas à Richard de mettre main sur les terres et les rentes de Chich; l'évêque est foudroyé par une maladie mystérieuse et miraculeuse:

Un mal par tut le cors susprent
Ricart l'eveske horriblement
Sudain e laid de grant baillie
Ke nomé est paralisie,
Ne puet veir ne puet sentir...
.....
Ne puet conustre hume pur veir,
Ne il ne se peut del lïu mover.

Son sénéchal n'hésite pas à lui inculquer la leçon évident:

'Beau sire cher,tres bien savez
'Vers Dampnedeu mespris avez.
'Vers seinte Osith nomeement
'Ke nus avum si folement
'Ja desaisie de sa terre...
'A seinte Osith ne peut hom rien
'Mesfaire,ja ceo sachez bien,
'K'ele n'enprenge tel vengement
'Ke bien parra finablement...'

- notons la moralité capitale de cet épisode: toucher à l'abbaye,c'est toucher à la sainte patronne,qui ne manquera pas de venger ses siens... Le misérable Richard ne sera guéri qu'après avoir réparé son tort, et restitué au prieuré ses terres et ses rentes légitimes: il envoie son sénéchal prier pour lui devant l'autel de la sainte Osyth; en signe d'humiliation,il ~~remet~~ offre à la sainte son anneau épiscopal:

Li seneschal est ja muntez,
E a seinte Osith tut dreit alez,
Veint a muster,fet apeller,
E les seigniurs trestuz mander,
Sur l'autel ad tut en apert
En lei de gage l'anel effert,
Crié merci a tut entur
De par l'eveske son seigniur
E lur terre tut quitement
E as chanoines tantost rent
E si requert tuz les assemblez
Ke le maufait seit pardonez.

- sur quoi,Richard reprend ses cinq sens,la sainte vengeresse devenant au besoin sainte guérisseuse.

Cette addition,qui daterait de l'extrême fin du XIIe siècle,ou du commencement du XIIIe,(1) souligne donc le bon droit foncier des chanoines de Chich,protégés contre toute injustice par leur sainte ~~sax~~ tutélaire saxonne. Cet épisode

1. Baker,ed.cit.,VI,pp.478,480.

ne fait que renforcer la morale de la Vie anglo-normande, composée quelques années auparavant, avant la fin du XIIe s siècle.(1) En chantant les louanges d'une patronne ancienne

1. Baker, id., p.483.

(pareille à l'ancêtre héroïque du Roman de famille), les chanoines de Chich veulent ~~xxxxx~~ s'assurer à la fois la gloire et l'héritage de leur maison.

A part ce conte moral vigoureux, il n'existe aucun autre témoignage direct de cet acte rapace de Richard FitzNeal. La Vita magni sancti Hugonis (2) nous apprend, cependant, qu'au

2. Ed. Dimock, Londres, 1864 (RS.37), p.249; éd. D.L.Douie & Dom H.Farmer, Londres, 1961-2, vol.I, xliii; vol.II, 99.

mois de novembre, 1197, à l'occasion d'un grand conseil d'évêques et de barons, Richard FitzNeal fut presque ~~xxxxx~~ le seul à vouloir accéder à la demande féodale du roi, qui avait octroyé à chacun le service de trois cents chevaliers, ou une somme suffisamment grosse pour solder autant de mercénaires. L'évêque de Londres souhaitait évidemment la faveur du roi; peut-être avait-il l'intention de se rembourser en s'appropriant les terres de Chich.

Quoi qu'il en soit, il est évident que les chanoines de ~~xxxxxxxx~~ la sainte Osyth ont dû s'inquiéter de leurs biens, et que l'épisode de la chute de l'évêque a été ajouté à la Vie de la sainte pour renforcer d'une manière morale et frappante l'histoire prestigieuse de leur patronne.

Comme le fait un Roman de famille, donc, cette Vie D'Osyth insiste sur ~~xxxxxxxxxxxx~~ l'ascendance glorieuse de la maison, et sur l'héritage, dont les membres doivent jouir en toute sécurité et de bon droit. Sainte tutélaire et preuve

de l'antiquité de Chich, Osyth prend une forme talismanique aux yeux des chanoines.

Avant de quitter les affaires de Chich, il faut faire mention d'une seconde interpolation dans le texte anglo-normand, datant cette fois de la seconde moitié du XIIIe siècle (1).

1. Baker, ed.cit., VI, p.483; VII, pp.175-92.

et se trouvant aux vers 201-386 du poème. Or cet épisode met Osyth en rapport avec la sainte Modwenna de Burton, dont il a déjà été question dans cette étude. C'est une coïncidence frappante, qui sert à souligner la "parenté" des deux textes; le rédacteur le fait que le rédacteur a dû considérer l'introduction du nom de Modwenna comme particulièrement propice, démontrerait l'efficacité de la propagande de Burton. Modwenna devenue une sainte saxonne de haut prestige, les chanoines de Chich trouvent bon de faire ressortir les relations qu'elle aurait eu avec leur propre patronne, Osyth.

Ces "relations", tant prisées par le rédacteur de Chich, sont en fait fondées sur une confusion nominale. Dans l'histoire de Modwenna, mention est faite, assez succintement, d'une "pucele" appelée "Osith" qui, noyée, est ranimée par la sainte dame. Cet incident figure également chez Conchubranus, chez Geoffroi de Burton, et dans notre Vie S.Modwenna anglo-normande (aux vers 2589-2712, édition Bell); mais, dans toutes ces trois versions, il n'est point question d'identifier la fille noyée avec la sainte Osyth: cette identification semble donc l'oeuvre du rédacteur de Chich, qui connaît évidemment l'histoire de Modwenna. Or il n'a pas suivi la Vie de Modwenna déjà discutée; l'interpolation dans l'Osyth ne s'accorde nulle part avec le texte de Burton (sauf dans les grandes lignes du récit

de la noyée ressuscitée)(1). Néanmoins,c'est l'opinion de M.Bell(2) que le rédacteur a pu s'inspirer d'une autre

1. Le seul passage dans l'interpolation qui se laisse comparer au texte de la Modwenna est le suivant:

St.Osith

L'euue ou Osith fu nee(e)
Tut dis puis en ad renomée;
Ke ja mes en secle ne seit celee,
Le liu Ninnepol est apellee...

St.Modwenna

Pur la nuneine,que fud neee
E par miracle resuscitee,
Est la place apelee
Nunnepol par la cuntree...

Même ici,la ressemblance n'est guère frappante; on reste convaincu que l'Osith n'a pu subir l'influence de la Modwenna que nous possédons aujourd'hui.

2. "Notes on Two Anglo-Norman Saints' Lives",Philol.Quart. XXXV (1956),pp.48-59.

version française de la Modwenna:

> ...the large number of four-line rime-groups in this interploated passage,and the almost complete absence from the older parts,might suggest the possibility that we may have here an adaptation from a pre-existing life of St. Modwenna in quatrains,but distinct from the existing Anglo-Norman poem...

L'affaire doit en rester là; toutefois,on remarquera que la pieuse tradition de Modwenna,émise assidûment par les moines de Burton,a dû jouir d'un certain succès,pour pouvoir se répandre jusqu'au sud-est; et que,par conséquent, les chanoines de Chich ont éprouvé le désir de rehausser la gloire de leur propre sainte patronne,en l'associant à l'autre célèbre dame britannique,elle aussi gardienne fidèle de sa maison.

La Vie Pieuse de Saint Edmund

La dernière Vie à considérer dans ce chapitre sera celle du roi martyr Edmund d'Est-Anglie,personnage historique qui, comme Edouard le Confesseur,devait faire à la fois la fortune, et le bonheur de la maison religieuse anglo-normande qu'il avait fondée. L'abbaye de Bury St.Edmund's,dans le Suffolk, a bien profité de l'occasion pour chanter les louanges du prestigieux 'ancêtre' saxon,véritable héros national,à la mesure de n'importe quel héros de Roman de famille.

L'abbaye fut fondée en 945,en l'honneur du martyr,par le roi Edmund,fils d'Edouard l'Aîné. De cinquante à soissante-dix ans après la fondation,Abbo,moine de Fleury résidant à Ramsay (dans le Hampshire),composa une Passio Sancti Edmundi(1), admirable résumé d'une tradition célèbre,dont voici les grandes lignes:

1. Ed. Arnold,dans Memorials of St. Edmund's Abbey,Londres, 1890 (RS.96).

Instruments du diable,les pirates vikings Inguar et Ubba ravagent la Northumbrie et l'Est-Anglie; Inguar propose à Edmund un pacte: pour rester sain et sauf,que le roi pieux devienne son vassal. Edmund rejette avec un saint mépris cette proposition ignoble: que le Danois devienne plutôt chrétien... Iré,Inguar fait tuer Edmund: criblé de flèches, le roi est décapité. Bien plus tard,quelques Anglais chrétiens partiront à la recherche de la tête du feu roi;

ils seront guidés par la tête elle-même,qui s'écriera,en a anglais,"Her! her! her!" Rassemblés,les os du martyr seront enfin enterrés à Bury,dans un tombeau,sur lequel sera élevée une belle église,en témoin des divers miracles ayant déjà eu lieu.

Voilà le récit d'Abbo,point de départ de l'histoire littéraire du saint Edmund. A l'époque anglo-normande,les moines de Bury s'intéressaient davantage à la vie de leur patron,dont les reliques furent pieusement réinterrées dans la nouvelle eglise,en 1098. Peu après cette cérémonie,Herman, archidiacre très fidèle de Bury,composa,à la demande de l'abbé,un Liber de Miraculis Sancti Edmundi.(1) Le but de cette

1. Ed. Arnold,Memorials of St.Edmund's Abbey,op.cit., vol.I,pp.26-92; l'Introduction nous fournit la plupart des précisions chronologiques dans ce chapitre.

oeuvre fut évidemment de célébrer la mémoire du saint roi saxon,et de souligner son influence miraculeuse toujours présente,comme talisman de la maison anglo-normande.

Cet intérêt manifeste que portaient les moines de Bury aux miracles de leur saint patron devait se maintenir au XIIe siècle. Sous l'abbatiat d'Ording (1148-56),Galfridus de Fontibus,moine de Thetford qui était intimement lié d'amitié avec la communauté de Bury,et qui avait fait des recherches sur la vie du saint,composa,sur la demande du prieur et du sous-prieur,un petit traité intitulé: De Infantia Sancti Edmundi,(2) complément logique du Liber de Miraculis

2. Ed. Arnold,ibid.,pp.93-106,et Introduction,pp.xxxiv-v.

de Herman (les deux oeuvres faisant ensemble un diptyque hagiologique).

Devenu abbé en 1181,le célèbre Samson de Bury fit exposer les reliques d'Edmund,en 1198,au cours d'une cérémonie solennelle attestant encore une fois la présence spirituelle du saint; peu avant son accession au poste d'abbé,Samson avait lui©m3me composé un Opus de Miraculis S.Edmundi (1),

1. Ed.Arnold,ibid.,107-208; et Introduction,xxxixff.

basé sur l'oeuvre de HX Herman,mais décrivant aussi des miracles contemporains assignés à l'intervention du saint.

Il est évident qu'à cette époque,vers la fin du XIIe siècle,l'abbaye de Bury s'est beaucoup intéressée à l'histoire d'Edmund,peut-être pour faire faloir les droits de la maison en célébrant la vie héroïque du saint saxon. Cet effort de propagande s'expliquerait par une situation politique assez incertaine: le roi Richard Ier étant constamment à l'étranger,jusqu'à sa mort et à l'accession de Jean en 1199. Dans de ~~tatixx~~ pareilles conditions,les moines de Bury auraient bien pu éprouver le désir de conserver leurs biens pab ~~aux~~ Plus ~~xxxx~~ de moyens possible. Jocelin de Brakelonde composait à cette époque une chronique contemporaine de Bury(2),dans

2. Ed.Arnold,ibid.,209-336.

laquelle il a soin de raconter comment les os d'Edmund ont été exposés en 1198,et où il introduit aussi,s.a.1200,une liste des chevaliers assis sur le domaine abbatial -preuve littérale des possessions féddales,et des conditions foncières,de la maison.(3)

3. ibid.,306-14,et 317-320. Il est évident que l'exposition des reliques du saint Edmund a fait une impression considérable sur la communauté monastique de Bury: un incendie miraculeux apprend aux moines le voeu du saint que son tombeau soit embelli et renouvelé; exposé sous commande de Samson,le corps saint ~~xxxx~~ paraît entier,"tanquam hominis hodie mortui",provoquant une prière adulatrice de la part de l'abbé: "Gloriose martyr,sancte Aedmunde, benedicta sit illa hora qua natus fuisti..."

Ce n'est pas tout: sous Samson, l'abbaye de Bury a dû faire de son mieux pour jouir des bonnes graçes du roi d'Angleterre. Le monarque semble, en effet, assez souvent, avoir rendu visite aux moines: Henri II en 1181, Richard Ier en 1194, et Jean en 1199, 1200, et 1203. L'émission à cette époque de l'histoire du saint Edmund, en tant que roi saxon, "ancêtre" même de la famille royale anglo-normande, aurait été bien à-propos; et cette émission devait être couronnée d'un poème français sur la Vie d'Edmund, composé sur la demande probable de Samson (à l'occasion, peut-être, d'une de ces visites royales), par le courtisan devenu moine Denis Pyramus.(1)

..1. M.D.Legge, Anglo-Norman in the Cloisters, pp.6-18.

Ce poème, c'est la Vie Seint Edmund le Rei.(2)

2. Ed. Arnold, op.cit., vol.II, pp.137-250; F.L.Ravenel, Philadelphia, 1906; H.Kjellman (Göteborg, 1935). Nous continuons de citer des Memorials... d'Arnold.

La date de composition du poème ne se laisse malheureusement pas établir avec précision. Alors que Kjellman nous propose une date entre 1170-1180 (3), M.K.Pope assigne le texte à une année postérieure, vers la fin du siècle;(4) et

3. Ed.cit., cxxiiff.

4. Compte-rendu de Kjellman, M.L.R., XXXI (1936), 575-6.

il est vrai que les allusions célèbres chez Denis Pyramus à l'oeuvre 'invraisemblable' de Marie de France (dont les Lais ainsi condamnés dateraient des environs de 1180-1190, et dont le Purgatoire S.Patrice, oeuvre plus pieuse, aurait été composée après 1189 (5)) indiqueraient plutôt une date de composition entre 1180-1190, ou même plus tard encore.(6)

5. Edition des Lais d'Ewert (Oxford, 1960), p.x.

6. Ravenel, ed.cit., Introduction, nous propose une date de composition entre 1190-1200.

Quoi qu'il en soit,l'oeuvre de Denis Pyramus témoigne au plus haut point de la sainte propagande émise alors par les moines de Bury. Le poème est un récit éminemment héroïque: l'auteur dépeint Edmund comme héros saxon,protecteur de son pays après sa mort ainsi que de son vivant. L'oeuvre rivalise en effet avec maints Romand d'aventure,et surtout avec les Romans de famille,dont la raison d'être correspond tant à la sienne.

Le poème se compose,comme d'habitude,de deux parties, l'une dédrivant la vie du saint,l'autre les miracles posthumes obligatoires. Au début de la seconde partie,l'auteur fait allusion à ses sources:

...Translaté avum l'aventure
Solum le livre e le scripture,
De seint Edmund,coment il vint
En Engletere,que il tint,
Dunt roi fu tant cum il vesquit,
E del martir qu'il suffrit.
Translaté l'ai desque a la fin,
E del Engleis e del Latin,
Que en Franceis le poent entendre
E li grant e e li mendre...

- ces prétendues sources anglaises restent assez obscures; mais les sources latines ont été bien établies par l'éditeur Arnold,et par H.Haxo.(1)

1. Ed.cit.,vol.II,p.228; Mod.Philol.,XII (1914-5),345-66, 559-83; voir aussi M.D.Legge,op.cit.,p.7.

Au début de son poème (jusqu'au vers 2000),Denis Pyramus s'inspire de l'oeuvre de Galfridus de Fontibus,De Infantia S.Edmundi; mais il augmente cette histoire d'une manière intéressante: il nous dresse tout d'abord un arbre généalogique,à la manière d'un Brut. Cette introduction,tirée de Geoffroi de Monmouth,a pour but l'établissement d'une

mise-en-scène bien "anglaise" qui attestera la véritable antiquité de la maison et de son saint tutélaire. (1) Ce

1. Ed.Arnold,vv.121-430.

n'est peut-être pas tout: ce "pedigree" qui remonte à Arthur, n'est-ce pas cette même ascendance légendaire,que la famille royale anglo-normande prétend la sienne ? Si,en effet,le poème a été composé à l'occasion d'une visite royale à Bury, cette introduction généalogique et saxonne serait doublement à-propos.

Dans cette introduction,donc,Denis Pyramus insiste sur la haute antiquité de l'Angleterre,cadre de son histoire:

...Dekes al tens de Wortigerne,
Qui le pays mist devers Galerne,
E pus jesqua Uter Pendragun,
Tindrent la tere li Bretun.
De Uter Pendragun jesque Arthur... (133-7)

Toujours fidèle à Geoffroi de Monmouth (2),Pyramus

2. Hist.Reg.Brit.,lib.xii,chs.15,16,19.

nous raconte l'invasion saxonne,et la retraite britannique au Pays de Galles. Arrivant ainsi à la départition du pays parmi les tribus germaniques,il puise alors dans le récit latin d'Abbo de Fleury (3),et nous assure,faussement,que

3. Ed.cit.,p.6.

les Angles se sont installés dans le sud,les Saxons en Est-Anglie:

...A cels de Sueisoine ensement
Chai le pais del Orient,
Sicum la mer le devise,
De Wytheme dekes Tamise...

- voilà une ce lacune d'Abbo[4] qu'embellit

4. "...orientalem ipsius insulae partem,quae usque hodie lingua Anglorum Eastengle vocatur,sortito nomine Saxones sunt adepti..."

Denis; suivant une source locale inconnue,il nous raconte comment le baron germanique Lynde s'approprie la région du Lincolnshire appelée par la suite "Lyndesei" (vv.391-6); quant aux Angles et aux Jutes:

> A cels de Angle chai le su,
> Liez en furent e bel lur fu
> Sicum la mer lenvirune,
> De Tamise dekes Hamtune...
> Le pais del north autresi
> A cels de Guthlande chai,
> Descoce dekes al Humbre;
> Grant erent,ne sai le numbre... (381-4,387-90)

Tout cela ne manque pas de prêter au récit un air assez romantique,bien ancien,et surtout national. C'est un excellent avant-propos de l'histoire du roi martyr,dont Denis nous raconte ensuite l'enfance,d'après l'Infantia de Galfridus.(1)

1. Du vers 431 jusqu'au vers 1868. Pyramus ajoute à l'Infantia un long épisode (vv.1360-1480) d'un voyage en bateau,fait par le jeune saint de la Saxe jusqu'au port de Lynn,en Est-Anglie. Les détails précis de ce voyage nautique prêtent au récit un air bien "anglais" qu'on remarque à maintes reprises dans la littérature anglo-normande inspirée de traditions vikings et britanniques (Horn,Brendan, Haveloc,etc.). Cet épisode indique peut-être une source anglaise à nous inconnue,et sert inconsciemment à rehaùsser la valeur "nationale" du poème.

Arrivé en Angleterre,Edmund s'agenouille sur la plage; sur ses pas jaillissent des sources miraculeuses. Le jeune prince saxon est bientôt élu au trône par le Conseil général d'Est-Anglie. Galfridus ne connaît pas le lieu de cette assemblée; Denis Pyramus,au contraire,le nomme: "Castre" (v.1623) - c'est Caister,près de Yarmouth. Le poète a dû s'inspirer d'une authentique tradition locale,car l'église de Caister est bien dédiée au saint Edmund.

Denis termine sa rédaction de Galfridus par une description fidèle de l'invasion danoise de l'Est-Anglie: jaloux de la vertu et de la ~~renomée~~ renommée d'Edmund,les deux frères ~~Inguar~~ Inguar et Ubba,"Li murdrer,li engres larun"(1949), se décident à tomber sur le pays:

...Tant en parlerent en comun,
Qu'il en furent trestuz en un,
Ke en Estangle dreit en irunt,
E le pais tut destruirunt;
E occirunt tute la gent,
Riches,poures,comunalment;
Vielz,joefnes,petiz e granz,
Hommes e femmes e enfanz;
E ~~lurey~~ le rey Edmund tut primier
Voldrunt occire e detrenchier...

~~Dist~~ D'ici jusqu'au vers 3268,Denis Pyramus suit fidèlement la Passio Sancti Edmundi d'Abbo de Fleury,pour raconter l'histoire de la mort d'Edmund. Il y fait,cependant,trois modifications sensibles:

a) L'épisode peu historique d'Abbo de la répartition du pays,il l'a déjà introduit dans le corps du Brût qui sert d'introduction à son poème,afin d'en rehausser le caractère anglais et antique.

b) Il transforme l'allégorie d'Abbo - dans laquelle les Danois figurent comme émissaires du diable contre le pur serviteur de Dieu (Passio,ed.cit.,p.8) - en une simple histoire politique de vengeance jalouse,d'invasion et de pillage. Par cette transformation,Denis Pyramus insiste davantage sur l'héroïsme d'Edmund,sauveur de son pays.

c) Selon Abbo (Passio,p.11),Inguar exige qu'Edmund lui rende la moitié de son bien,et devienne son régent. Edmund

ne rejette pas sur le champ,et avec mépris,cette proposition ignoble; après avoir consulté un de ses évêques,il réfléchit, ~~xix~~ calmement,avant de prendre sa décision pieuse: il se contente d'exiger à son tour que le chef danois se rende digne d'un ~~xmixxmx~~ pareil service en reniant la foi païenne.(1)

1. Passio,ed.cit.,pp.11-15.

Or ces conditions relativement modestes ne suffisent évidemment pas à notre poète,qui a l'intention de célébrer un ~~m~~ martyre plus glorieu~~x~~se,plus héroïque même. Il insiste donc sur le pris de son héros face à un adversaire sans pitié. Ainsi,aucune concession de la part d'Inguar,qui exige qu'Edmund lui rende tout:

...E si me donne tut son tresor,
Son aver,son argent,son or,
Treu me rende chescun an,
Del regne quant orra mon ban,
E en mes Dieus,ou me affi tant,
Creie,e les deit obeisant,
Sul issi vers mei se humilie
Asez tost,li lerrai la vie...

La réponse du saint est bien "orgueilleuse"; il n'envisage aucune compromission:

...En le noun Dieu voile la morte sufrir,
Mielz que a vostre rei obeir.
Vaten mult tost,e si li di
Cest respons que as ci oi... (2323-26)

Nous voyons ainsi comment s'augmente la tradition d'Edmund; la glorification du patron entraîne la renommée de l'abbaye de Bury,et le martyre d'Edmund est reconnue comme suprême,'nationale',et héroïque.

Si les moines de Bury auraient ~~eu~~ intérêt à propager l'histoire de la vie de leur saint,ils l'auraient

eu davantage à insister sur les miracles posthumes,qui indiqueraient la présence ~~xxixairx~~ tutélaire est bienveillante d'Edmund. La seconde partie du poème de Denis P Pyramus est donc consacrée à ces miracles,tirés,pour la plupart,du Liber de Miraculis Sancti Edmundi de Herman. Denis nous dresse une liste chronologique des rois d'Est-~~xxix~~ Anglie,et des miracles ayant ~~xx~~ lieu pendant leurs règnes.(1) Mais,à la fin malheureusement abrégée de son

1. vv.3269-4030fin.

poème,Denis transforme une~~xx~~r dernière fois la sainte légende. Herman nous raconte comment un Danois ravageur,nommé Sweyn, trouve la mort par l'intervention du saint,sur les prières d'Egelwin,moine dévoué.(2) Cette incident se retrouve chez les chroniqueurs Florent de Worcester (3) et Guillaume de Malmesbury (4); et il est évident que la fin du poème de

2. De Miraculis...,ed.cit.,pp.32-39.

3. Chronicon ex chronicis,éd.B.Thorpe,Londres,1848-9, vol.I,p.168.

4. Gesta Pontificum,éd.Hamilton,Londres,1870 (RS.52),p.155.

Denis Pyramus aurait elle aussi dépeint la juste mort du Danois. Mais,le récit de Denis de cette affaire n'a aucun rapport avec celui de Herman. Cet épisode sert maintenant à souligner l'histoire glorieuse de l'abbaye de Bury,dont le patron prête son aide miraculeuse aux héros patriotes,dans leur lutte contre l'envahisseur. Encore une fois,Denis Pyramus augmente ses sources latines,à l'avantage du saint et de sa maison; voici cet épisode qui,si court chez Herman, se trouve tout embelli chez Denis Pyramus,afin de montrer la qualité national du saint héros: (5)

5. Aux vers 3695-4030(fin du manuscrit).

Une fois débarqué avec son armée,Sweyn ravage l'Est-Anglie près de Thetford ("Tiefort",3740). Un seul homme peut faire face à l'ennemi:

Un riche homme de cel pais,
Chivaler bon e de grant pris,
Hardre,pruz cum leun,
Vlfeketel aveit il a noun...(3743-6)

- ce thegn joue dans lex poème un rôle de héros national; ayant rassemblé ses troupes,il livre bataille aux envahisseurs. Ce combat,qui décidera le sort du pays, est "merveilleux et grand",à la manière épique; Denis Pyramus insiste sur sa nature féroce et glorieuse:

La veissez les grant melleies,
Granz coupes de haches e d'espeies,
Tant poinz,tant piez,tanz chiefs voler,
Tantes lances truncuner,
Tanz chivalers escervelez,
E tanz occis e tanz nafrez,
Tant espandre sanc e cervele,
E treiner tante boele...

- renforcé à temps,Ulfkcytel sort vainqueur du combat: annihilés,les Danois s'en fuient vers la mer. Cette grande victoire nationale xixxx a lieu à Ringmere ('Ringhemere",3855). Ulfcytèl remercie le saint Edmund pour l'avoir aidé de façon miraculeuse:

Vers seint Edmund mult tost se turne;
Dieu merci le rei de glorie,
E le seint rei de sa victorie,
Par qui grace il ad Suayn vencu,
E descumfit e confundu...

- autrement dit,c'est Edmund l'instigateur miraculeux de cette victoire anglaise dur l'envahisseur; voilà un épisode glorieux qui a dû plaire aux moines de Bury,à l'époque anglo-normande.

Or Denis Pyramus a faussé l'histoire (peu importe qu'il l'ait fait exprès ou non). En l'an 1004,une bataille eut

bien lieu entre Sweyn et un thegn anglais nommé Ulfcytel; mais elle fut indécise. Six ans plus tard,les Danois débarquèrent de nouveau; Ulfcytel leur livra bataille,à Ringmere. Mais,loin d'être une victoire saxonne,cette bataille aboutit à un éclatant triomphe danois!(1)

1. Pour tous renseignements,voir: ~~RNB~~ DNB,'Ulfcytel'; Arnold, édition de D.Pyramus,p.245n. 'Ringmere' serait identique à Rushmere Heath,près de d'Ipswich.

Pourquoi Denis Pyramus a-t-il ainsi récrit les faits historiques ? Le fait qu'Ulfcytel avait été le bienfaiteur du monastère de St.Edmund expliquerait peut-être son rôle héroïque,associé à la personne du saint.(2) Cette confusion

2. DNB,'Ulfcytel'; Arnold,ed.cit.,242n.

qui a eu lieu entre la premieère bataille du thegn,et sa défaite accablante à Ringmere,a permis à l'abbaye d'insister encore une fois dans ce poème sur ~~lxxxxxxx~~ le caractère héroïque et patriote de son saint.

Posons la question: Denis Pyramus est-il le responsable de cette confusion historique ? Il est évident que cet épisode a été introduit dans le poème anglo-normand pour a augmenter le récit plùtôt neutre d(Herman,et pour lier l'abbaye davantage au passé saxon: ainsi,nous voyons Edmund prêter son aide miraculeuse à la défense nationale. Or Denis Pyramus aurait pu puiser ses détails dans les oeuvres de ces chroniqueurs anglo-normands qui font allusion à l'épisode de Sweyn: Florent de Worcesterx,Guillaume de Malmesbury,et Henri de Huntingdon (la Chronique anglo-saxonne ne nous fait qu'un très court récit de l'affaire).

Si la confusion existe déjà chez ces auteurs,la source

de Denis Pyramus sera reconnue. Si non,il est probable que Denis a lui-même transformé les faits historiques; ou bien qu'il a accepté sans critique une tradition confuse de la région,qui apportait encore plus de gloire à la personne du saint Edmund. Cherchons donc dans ces chroniques(1).

1. Rappelons que Herman ne fait aucune allusion à Ulfcytel,ni aux batailles: Sweyn exige de l'argent à l'abbaye,mais il meurt vite,sur l'intervention du saint;le moine qui a invoqué l'aide d'Edmund apprend que: "regem post suum vaticinum,sequenti nocte mala morte multatum,perfossum cuspide terribiliter vita decessisse" (De Miraculis...,ed.cit.,p.37.).

Florent de Worcester(2)fait mention de ce miracle,s.a. 1014. Quant à Ulfcytel,le chroniqueur ne fait que raconter

2. Ed.cit.,I,pp.168-9,157-8,162-3.

l'histoire authentique: s.a.1004,bataille indécise entre Sweyn et Ulfcytel; s.a.1010,débarquement des Danois sous Thorkill,défaite d'Ulfcytel à Ringmere.

Autrement dit,il y a à considérer trois événements historiques: 1) en 1004,combat de Sweyn avec Ulfcytel; 2) en 1010,défaite d'Ulfcytel par Thorkill; 3) en 1014, mort dite miraculeuse de Sweyn,oppresseur de l'abbaye de St. Edmund. Herman s'est limité à raconter ce dernier épisode. Florent les raconte tous,l'un après l'autre; et Denis Pyramus a confondu tous trois en un seul (nous supposons que l'épisode d'Ulfcytel dans le poème abrégé se serait terminé par la mort de Sweyn: Denis fait revenir le Danois en Angleterre,sur l'invitation de quatre barons traîtres).

Inspiré d'Abbo,Guillaume de Malmesbury(3) fait allusion

3. Gesta Pontificum,ed.cit.,p.155; aussi Gesta Regum,éd. Stubbs,Londres,1887-9(RS.90),I,p.212.

à la mort du Danois; mais il ignore les batailles,et le nom de lieu de Ringmere.

Henri de Huntingdon(1) se contente de mentionner la

1. Historia Anglorum,éd.Arnold,Londres,1879 (RS.74),pp. 175,177-8,181.

la bataille en 1004 entre "Wlfketel" et Sweyn,la défaite du them six ans plus tard,et la mort de Sweyn en 1014 (sans pourtant parler d'Edmund,ni d'un miracle).

Tout cela nous porte à croire que Denis Pyramus a lui-même confondu les trois événements,ou bien qu'il s'est fié à une autre version déjà confondue. De toute façon,il a ajouté à la légende d'Edmund un épisode glorieux et patriote qui manquait à ses prédécesseurs littéraires. Dans cet épisode, le poète dépeint avec une violence inaccoutumée la bataille héroïque de Ringmere; nous avons vu comment il s'inspire de la littérature épique. En chantant la bataille,il a évidemment l'intention de chanter les louanges d'Ulfcytel et d'Edmund,l'un bienfaiteur,l'autre patron,de Bury - tous les deux sauveurs de leurs pays:

Le rey Suayn veit qu'iâ ad nul ados,
E de tutes parz est enclos...
...N e ne veit liu que il se venge,
Ne seit quel conseil en prenge.
Kar Ulfeketel e sa gent
Des soens occient cent e cent...
...A Ulfeketel turnent les dos.
Parmi les cunriez del aguet
S'en fuirent tut entreset.
E Ulfeketel e sa mesnee
Les feseit mult grant hachiee...(3821-2,3825-8,3834-8)

La description de la bataille s'accorde mal avec la nature religieuse de l'oeuvre; mais le poète veut faire

ainsi de son saint un héros national, associé à un guerrier historique qui avait lutté contre les Danois.(1) Ainsi, dans ce poème anglo-normand, la tradition du saint Edmund prend tant soit peu la forme d'une vieille épopée nationale et prestigieuse, que les moines de Bury auraient bien intérêt à chérir à l'époque anglo-normande.(2)

1. La défaite d'Ulfcytel se transforme donc en une victoire éclatante, bien plus acceptable à l'abbaye que ne le seraient les faits historiques.

2. Il est possible que Denis Pyramus ait composé, non seulement une Vie, mais aussi un roman de famille: celui de Waldef, qui reste malheureusement inédit (édition de R.Anderson en voie de paraître). Ces deux phénomènes se rencontrent-ils chez le même auteur ? Voir R.Anderson, 'Waldef', dans Dictionnaire des Lettres Françaises: Le Moyen Age (Paris, 1964), p.760.

Récapitulons: les divers auteurs de ces Vies d'Edmund, d'Osyth, de Modwenna et d'Edouard le Confesseur composent donc leurs oeuvres pour le compte de la maison intéressée:

> "They write to the glory of God and of His saints, it is true, but quite as much to the glory of their House, and it is perhaps not fanciful to see one moving spirit behind this tendancy."(3)

3. M.D.Legge, Anglo-Norman in the Cloisters, p.18.

Ces poètes monastiques ressemblent donc à bien des égards aux auteurs plus anonymes des romans de famille; et les maisons religieuses, comme les maisons baronniales, commandent ces oeuvres adulatrices pour chanter les louanges d'un fondateur anglais, à qui elles doivent leur bien et leur renommée. Nous avons vu comment, à des moments troubles, une abbaye anglo-normande aura souvent soin de propager la légende de son saint patron, pour sauvegarder ses terres et ses droits. Ici, comme chez les nobles anglo-normands pour qui seraient

composés les romans de famille, l'oeuvre littéraire fait pa partie d'un plus large phénomène social, comprenant les fausses généalogies et les fausses chartes, et témoin d'une vigilance constante de la part de telle ou telle maison.

BIBLIOGRAPHIE.

BIBLIOGRAPHIE.

ABBO de Fleury, Passio Sancti Edmundi, éd. Th.Arnold, Memorials of St. Edmund's Abbey, Londres, 1890 (RS.96), I, 3-25.

G.B.ADAMS, Political History of England, 1066-1216, Londres, 1905.

AILRED de Rievaulx, De Bello Standardii, éd. J.P.Migne, Patrologia Latina vol.195 (1855), pp.701-11; et R.Howlett, Chronicles Reigns of Stephen, Henry II & Richard I, Londres, 1884-86 (RS.82) III.

AILRED de Rievaulx, Genealogia Regum Anglorum, éd. J.P.Migne, Patrologia Latina vol.195 (1855), pp.711-38.

AILRED de Rievaulx, Vita S.Edwardi Regis et Confessoris, éd. J.P.Migne, Patrologia Latina vol.195 (1855), pp.738-90.

A.O.ANDERSON, Early Sources of Scottish History, Edimbourg, 1922.

Marjorie O, ANDERSON, éd. Chronicle of Holyrood, Edim., 1938.

H.ANDRESEN, éd. Wace, Roman de Rou, Heilbronn, 1877-79.

I.ARNOLD, éd. Wace, Roman de Brut, Paris, 1938-40 (SATF)

Th.ARNOLD,éd. Abbo de Fleury,Passio Sancti Edmundi,dans Memorials of St.Edmund's Abbey,Londres,1890 (RS.96) I,pp.3-25.

Th.ARNOLD,éd. Carmen de morte Sumerledi,dans Symeonis Monachis Opera,Londres,1882-85 (RS.75) II,pp.385-88.

Th.ARNOLD,éd. Denis Pyramus,La Vie Seint Edmund le Rei, dans Memorials of St.Edmund's Abbey,Londres,1890 (RS.96),II,pp.137-250.

Th.ARNOLD,éd. Galfridus de Fontibus,De Infantia S.Eadmundi, dans Memorials of St.Edmund's Abbey,Londres,1890 (RS.96), I,pp.93-106.

Th.ARNOLD,éd.Henri de Huntingdon,Historia Anglorum,Londres, 1879 (RS.74).

Th.ARNOLD,éd. Herman,De Miraculis S.Eadmundi,dans Memorials of St.Edmund's Abbey,Londres,1890 (RS.96) I,pp.26-92.

Th.ARNOLD,éd. Jocelin de Brakelonde,Cronica,dans Memorials of St.Edmund's Abbey,Londres,1890 (RS.96) I,pp.201-336.

Th.ARNOLD,éd. Samson,Opus de Miraculis S.Eadmundi,dans Memorials of St.Edmund's Abbey,Londres,1890 (RS.96) I,pp.107-208.

M.ASHDOWN,"Single Combat in Anglo-Saxon Cycles",dans MLR XVII (1922),p.124ff.

A.T.BAKER,éd. St.Osyth,MLR VI (1911),pp.476-502,VII (1912), pp.74-93,157-192.

J.BAIN,Calendar of Documents Relating to Scotland (Londres, 1881-88.

F.BARLOW,The Feudal Kingdom of England,1042-1216,Londres,1955.

P.M.BARNES & C.F.SLADE,éd. Early Medieval Misc. for D.M.Stenton, Londres (Pub.Pipe Roll Soc.),1962.

G.W.S.BARROW,The Acts of Malcolm IV,1153-65,Edim.,1960.

A.C.BAUGH,History of the English Language,Londres,1951.

A.C.BAUGH,"Improvisation in the Middle English Romances", dans Proceedings of the American Philosophical Society, vol.CIII (1959).

J.BEDIER,éd. La Chanson de Roland,Paris,1922.

A.BELL,éd. Gaimar,Estoire des Engleis,Oxford (A.N.T.S.),1960.

A.BELL,éd. Lai d'Aveloc,Manchester U.P.,1925.

A.BELL,"Maestre Geffrei Gaimar",dans Med.Aev.,VII (1938),p.184ff.

A.BELL,"Notes on Two Anglo-Norman Saints' Lives",dans Philol.Quart.,XXXV (1956),pp.48-59.

A.BELL,éd. St.Modwenna,Oxford (A.N.T.S.),1947.

BENEDICT de Peterborough,De Regis et Gestis Henrici II et Ricardi I,éd. W.Stubbs,Londres (RS.49),1867.

BENOIT de Sainte-Maure,Chronique des Ducs de Normandie, éd. Fr.Michel,Paris,1836-54; et G.Fahlin,Uppsala,1951-54.

A,H.Billings,A Guide to Middle English Metrical Romances, N.Y.,1901.

M.BLOCH,éd. Osbert de Clare,Vita Sancti Edwardi,dans Analecta Bollandiana,XLI,pp.5-131.

M.W.BLOOMFIELD,The Seven Deadly Sins,Michigan,1952.

Ch.BOJE,Ueber den altfr.Roman von Beuve de Hamtone (ZRP, Beiheft 19),Halle,1909.

Ch.BOJE & G.DOUTREPON T,Les mises en prose des Epopées et des Romans du XVe au XVIe siècle,Bruxelles,1939.

R.BOSSUAT,Manuel bibliographique de la littérature française du moyen âge,Melun,1951; Supplément I: 1949-53,Paris, 1955; Supplément II: 1954-60,Paris,1961.

L.BRANDIN,éd. Fouke Fitz Warin,Paris (CFMA),1930.

L.BRANDIN,"Nouvelles recherches sur l'histoire de Fulques", Romania,LV (1929),pp.17-44.

H.BREUER,"Zum Text des 'Fergus'",ZRP,XLIV (1924),pp.102-105.

C.BROCKSTEDT,Flooventstudien,Diss.Kiel,1904.

C.BROOKE,From Alfred to Henry III,Edimbourg,1961.

D.BRUCE,The Evolution of Arthurian Romance,Goettingue,1923-24.

E.BRUGGER,compte-rendu de Boje,Ueber den altfr. Eeuve de Hamtone,dans ZFSL,XXXV (1909-10),pp.49-59.

E.BRUGGER,compte-rendu de Jordan,Ueber Boeve de Hanstone,dansZFSL,XXXIV (1908-09),p.25ff.

E.BRUGGER,"Hebrides in Arthurian Literature",Arthuriana,II (1930).

E.BRUGGER,"Hugon de Bordeaux & Fergus",MLR,XX (1925),pp.158-60.

E.BRUGGER,"Loenois as Tristan's Home",Mod.Philol.,XXII (1924),p.159ff.

E.BRUGGER,"Pelande,Galvoie,Arragoce in the Romance of Fergus", dans Misc. Kastner,1932,pp.94-107.

J.C.BRUNET,Manuel du Libraire...Bibliophile,Paris,1861,etc.

J.CALEY & W.ILLINGWORTH,éd. Liber Feodorum ("Testa de Nevill": "Book of Fees"),Londres,1807.

W.C.CALIN,The Old French Epik of Revolt,Genève,1962.

HELEN CAM,Lawfinders & Lawmakers in Medieval England,Londres, 1962.

G.CEDERSCHIÖLD, Fornsögur Sudrlandr...utgifna of Gustave Cederschiöld, Lund, 1884.

G.CHALMERS, Caledonia, Londres, 1310-24.

P.CHAPLAIS, "The Original Charters of Herbert & Gervase, Abbots of Westminster", dans Med.Misc. for D.M.Stenton, éd. P.M.Barnes & C.F.Slade, Londres, 1962, pp189-110.

H.J.CHAYTOR, éd. "King Edward's Ring", dans Misc.Kastner, Canbridge, 1932, pp. 124-27.

CHRETIEN de Troyes, Oeuvres, éd. W.Foerster, Halle (5 vols.), 1884-87.

R.C.CHRISTIE, éd. Annales Cestrienses, Londres (Lancs. & Cheshire Record Society, XIV), 1837.

W.CLOETTA, éd. Le Moniage Guillaume, Paris (SATF), 1896-99.

W.W.COMFORT, "The Literary Role of the Saracens in the French Epic", PMLA, LV (1940), pp. 628-59.

CONCHBRANUS II, Vita S.Monenne, éd. M.Esposito, Proc.Royal Irish Academy, xxxviii, C (1910), p. 12ff.

G.C.COULTON, Medieval Panorama (Cambridge, 1938.

W.COURTHOPE, éd. Rous Roll, Londres, 1845.

R.S.CRANE, "The Vogue of Guy of Warwick", PMLA, XXX (1915), pp. 125-94.

R.R.DARLINGTON, Anglo-Norman Historians, Londres, 1947.

N.DENHOLM-YOUNG, Sur une Vie de Waltheof, dans Bodleian Quarterly Record, no.69 (1951), pp.225-30.

DENIS PYRAMUS, La Vie Seint Edmund le Rei, éd. Th.Arnold, Memorials of St.Edmund's Abbey, Londres, 1890 (RS.96), II, pp.137-250; et F.L.Ravenel, Philadelphia, 1906; H.Kjellman, Göteborg, 1935.

M.DEUTSCHBEIN, Studien zur Sagengeschichte Englands, Cöthen, 1906.

W.DICK, éd. Gesta Romanorum, Erlangen, 1890.

Dictionary of National Biography (D.N.B.), passim.

Dictionnaire des Lettres françaises: Le Moyen Age (publié sous la direction de G.Grente), Paris, 1964.

J.F.DIMOCK, éd. Vita Magni Sancti Hugonis, Londres (RS.37), 1864.

D.C.DOUGLAS, "A Charter of Enfeoffment under William the Conqueror", Eng.Hist.Rev., XLII (1927), p.245ff.

D.C.DOUGLAS, "Companions of the Conqueror", History, XXVIII (1943).

D.C.DOUGLAS, éd. English Historical Documents II (1042-1189), Londres, 1953.

D.C.DOUGLAS, "Feudal Documents from the Abbey of Bury St. Edmunds", Brit.Acad., 1932, pp.xcv-c.

D.C.DOUGLAS, William the Conqueror: the Norman impact upon England, Londres, 1964.

D.L.DOUIE & Dom H.FARMER, Life of St.Hugh of Lincoln, Londres, 1961-62.

W.DUGDALE, Antiquities of Warwickshire, Londres, 1656.

E.EDWARDS, éd. Liber de Hyda, Londres (RS.45), 1866.

G.ELLIS, Specimens of the English Metrical Romances, Londres, 1848.

H.ELLIS, éd. Chronicle of John Hardyng, Londres, 1812.

M.ESPOSITO, éd. Conchubranus, Vita S.Monenne, dans Proceedings Royal Irish Academy, xxxvii, C, 12 (1910).

M.ESPOSITO, "Documenta de Sancta Monenna", Hermathena, L (1937), pp.145-51.

M.ESPOSITO, "The Sources of Conchubranus", Eng.Hist.Rev., XXXV (1920), pp.71-78.

A.EWERT,éd. Gui de Warewic,Roman du XIIIe siècle,Paris (CFMA),1932-33.

A.EWERT,éd. Marie de France,Lais,Oxford,1947.

R.W.EYTON,Antiquities of Shropshire,12 vols.,Londres,1854-60.

G.FAHLIN,éd. Benoît de Sainte-Maure,Chronique des Ducs de Normandie,Uppsala,1951-54.

W.FARRER,Honors and Knights' Fees,Londres,1923.

FLORENT de Worcester,Chronicon ex Chronicis,éd. B.Thorpe, Londres,1848-49.

L-F.FLUTRE,Table des noms propres...dans les Romans du Moyen Age...,Poitiers (C.E.S.C.M.),1962.

W.FOERSTER,éd. Chrétien de Troyes,Oeuvres,5 vols.,Halle, 1884-87.

John de FORDUN,Chronica gentis Scottorum,éd. W.F.Skene, dans la série "Historians of Scotland",Edimbourg,1871-72.

E.A.FRANCIS,"The Background to Fulk FitzWarin",dans Studies presented to A.Ewert,Oxford,1961.

W.FRAZER,éd. Liber S.Marie de Dryburgh,Edimbourg (Bannatyne Club),1847.

E.A.FREEMAN,History of the Norman Conquest,Oxford,1867-79.

R.FRITZ,Ueber Verfasser u Quellen der altfr. Estoire de S.Aedward le Rei,Heidelberg,1910.

GAIMAR,Estoire des Engleis,éd. A,Bell,Oxford (A.N.T.S.), 1960.

V.H.GALBRAITH,Studies in the Public Records,Londres,1948.

GALFRIDUS de Fontibus,De Infantia S.Eadmundi,éd. Th.Arnold, Memorials of St.Edmund's Abbey,Londres,1890 (RS.96),I, pp.93-106.

"G.E.C.",Complete Peerage,passim.

GEOFFROY de Monmouth,Historia Regum Britanniae,éd. A.Griscom, N.Y.,1929; et J.Hammer,Cambridge (Mass.),1951.

GERVASE de Cantorbéry, Chronica, éd. W.Stubbs, Londres (RS.73), 1879-80.

J.A.GILES, éd. Guillaume de Poitiers, Gesta Willelmi, Londres, 1845.

J.S.S.GLENNIE, Arthurian Localities, Edimbourg, 1869.

J.GLOVER, éd. Le Livere de Reis de Engletere, Londres (RS.42), 1865.

A.GOSS, éd. Chron.Regum Manniae, Londres, 1874.

I.E.GRANT, Social and Economic Development of Scotland before 1603, Edimbourg, 1931.

A.GRISCOM, éd. Geoffroy de Monmouth, Historia Regum Britanniae, N.Y., 1929.

GROOM, Ordnance Gazeteer of Scotland, Londres, 1903.

F.GUESSARD, éd. Doon de Mayence, Paris (Les anciens Poëtes de la France, vol.II), 1859.

GUILLAUME le Clerc, Roman de Fergus, éd. Fr.Michel, Edimbourg (Abbortsford Club), 1841; et E.Martin, Halle, 1872.

GUILLAUME de Jumièges, Gesta Normannorum Ducum, éd. J.Marx, Paris, 1914.

GUILLAUME de Malmesbury, Gesta Pontificum, éd. N.E.S.A.Hamilton, Londres (RS.52), 1870.

GUILLAUME de Malmesbury, Gesta Regum, éd. W.Stubbs, Londres (RS.90), 1887-89.

GUILLAUME de Newburgh, Historia Rerum Anglicarum, éd. R.Howlett, dans Chronicles of Reigns of Stephen, Henry II and Richard I, Londres, 1884-86 (RS.82), vols. I & II.

GUILLAUME de Poitiers, Gesta Willelmi, éd. J.A.Giles, Londres, 1845.

J.W.HALES & F.J.FURNIVALL, éd. Bishop Percy's Folio Manuscript, 4 vols., Londres, 1867-68.

N.E.S.A. HAMILTON, éd. Guillaume de Malmesbury, Gesta Pontificum, Londres (RS.52), 1870.

J.HAMMER, éd. Geoffroy de Monmouth, Hist.Regum Britanniae, Cambridge (Mass.), 1951.

Th.D.HARDY, éd. Gaimar, L'Estorie des Engles, Londres (RS.91), 1888.

Th.D.HARDY, éd. Gesta Herewardi Saxonis, dans l'édition de Gaimar, Londres (RS.91), 1888, vol. I, pp.339-404.

Th.D.HARDY, Materials..., Londres (3 vols, RS.26), 1856.

Th.D.HARDY, éd. Rotuli Chartarum, Londres, 1837.

Th.D.HARDY, éd. Rotuli Litterarum Clausarum, Londres, 1833, 1844.

Th.D.HARDY, éd. Rotuli Litterarum Patentium, Londres, 1835.

Th.D.HARDY, éd. Rotuli Oblatis et Finibus, Londres, 1835.

Th.D.HARDY, éd. Rotuli Turr.Misc., Londres, 1835.

John HARDYNG, Chronicle, éd. H.Ellis, Londres, 1812.

H.HAXO, "Denis Pyramus: La Vie Seint Edmund", Mod.Philol., XII (1914-15) pp.345-66, 559-83.

Th.HEARNE, éd. J.Leland, Itinerary (9 vols.), Oxford, 1710-12.

Th.HEARNE, éd. John Rous, Historical Account of the Earls of Warwick, Oxford, 1729,

Th.HEARNE, éd. Robert Mannyng de Brunne, trad. Chronique de Langtoft, Oxford, 1725.

J.K.HEDGES, History of Wallingford, Londres, 1881.

W.M.HENNESSY & B.MacCARTHY, éd. Annals of Ulster, Dublin, 1887-1901.

HENRI de Huntingdon, Historia Anglorum, éd. J-P.Migne, Patrologia Latina, vol.195 (1855), pp.798-956; et Th.Arnold, Londres, 1879 (RS.74).

HERMAN, archidiacre, De Miraculis S.Edmundi, éd. Th.Arnold, Memorials of St.Edmund's Abbey, Londres, 1890 (RS.96), I, pp.26-92.

L.A.HIBBARD, "Jacques de Vitry and Boeve de Hamtone", MLN, XXXIV (1919), p.408ff.

L.A.HIBBARD, Medieval Romance in England, N.Y., 1924.

L.A.HIBBARD, "The Mysteries of Jean Louvet...", Mod.Philol., XIII (1915), pp.181-87.

L.A.HIBBARD, "Nibelungenlied and Sir Beves of Hampton", MLN, XXVI (1911), p.159ff.

A.HILKA, "Eine neue Version des Bueve de Hantone", ZRP, XLIV (1924).

U.T.HOLMES, Jr., A Critical Bibliography of French Literature: Vol.I, The Mediaeval Period, Syracuse U.P., 1947.

R.HOWLETT, éd. Ailred de Rievaulx, De Bello Standardii, dans Chronicles of Reigns of Stephen, Henry II & Richard I, Londres, 1884-86 (RS.82), vol.III.

R.HOWLETT, éd. Guillaume de Newburgh, Hist.Regum Anglicarum, dans Chronicles of Reigns of Stephen, Henry II & Richard I, Londres, 1884-86 (RS.82), vols.I & II.

R.HOWLETT, éd. Richard of Hexham, De Gestis Reg.Steph., dans Chronicles of Reigns of Stephen, Henry II & Richard I, Londres, 1884-86 (RS.82), vol.III.

P.C.HOYT, "The Home of the Bevès Saga", PMLA, XVII (1902), p.231ff.

P.HUME BROWN, History of Scotland, Cambridge, 1911.

C.INNES, éd. Liber S.Marie de Melrose, Edimbourg (Bannatyne Club), 1837.

E.F.JACOB, The Fifteenth Century, Oxford, 1961.

M.R.JAMES, éd. Mathieu Paris, La Estoire Seint Aedward le Rei, Londres (Roxburghe Club), 1920.

M.H.JELLINEK & C.V.KRAUS, éd. R.Heinzel: Kleine Schriften, vol.VIII, Heidelberg, 1907.

JOCELIN de Brakelonde, Chronica, éd. Th.Arnold, Memorials of St.Edmund's Abbey, Londres, 1890 (RS.96), I, pp.201-336; et H.E.Butler, Londres, 1949 (Nelson's Medieval Classics).

Ch.JOHNSON, éd. Dialogus de Scaccario, Londres, 1950.

L.JORDAN, Ueber Boeve de Hanstone (ZRP, Beiheft 14), Halle, 1908. ~~Voir idem, article dans Archiv (Bd.147, 1924), pp.102-105), et de G.Schutte-Corsani, ibid, pp.231-237.~~

L.JORDAN,"Zum altfr.Fergusroman",ZRP,XLIII (1923),pp.154-86.

L.JORDAN,Das Volksbuch von Fulko FitzWarin,Leipzig,1906.

M.KEEN,The Outlaws of Medieval Legend,Londres,1961.

H.KJELLMAN,éd. Denis Pyramus,La Vie Seint Edmund le Rei, Göteborg,1935.

E.KÖLBING,éd. Sir Beues of Hamtoun,Londres (E.E.T.S.Extra Series,XLV,XLVI,XLVIII),1885-94.

E.LANGLOIS,éd. Le Couronnement de Louis,Paris (CFMA),1925.

E.LANGLOIS,Table des Noms Propres...dans les Chansons de Geste,Paris,1904.

R.LAVAUD,éd. Peire de Cardenal,Oeuvres,Toulouse,1957.

A.C.LAWRIE,Annals of the Reigns of Malcolm & William, Glasgow,1910.

A.C.LAWRIE,Early Scottish Charters,Glasgow,1905.

LAYAMON,Brut,éd. F.Madden,Londres,1847.

M.D.LEGGE, Anglo-Norman in the Cloisters, Edimbourg U.P., 1950.

M.D.LEGGE, Anglo-Norman Literature and its Background, Oxford, 1964.

M.D.LEGGE, "The Father of Fergus of Galloway", Scot. Hist. Rev., XLIII no.135 (avril, 1964), pp.86-87.

M.D.LEGGE, "Some Notes on the Roman de Fergus", Trans. Dumfr.& Galloway Nat.Hist.& Ant.Soc., XXVII (3e série, 1950), pp.163-172.

M.D.LEGGE, "Sur la genèse du 'Roman de Fergus'", dans Mélanges... M.Delbouille, II: Philologie médiévale, Paris, 1964.

J.LELAND, Itinerary, éd. Th.Hearne (9 vols.), Oxford, 1710-12.

A.LE PREVOST, Ecclesiasticae Historiae, Paris, 1838, etc.

C.B.LEWIS, Classical Mythology and Arthurian Romance, Londres, 1932.

R.S.LOOMIS, Arthurian Literature in the Middle Ages, Oxford, 1959.

R.S.LOOMIS, Arthurian Romance and Chrétien de Troyes, Columbia U.P., 1949.

R.S.LOOMIS, "Chastiel Bran, Dinas Bran and the Grail Castle", dans Misc...Kastner, Cambridge, 1932.

R.S.LOOMIS, X "Scotland and the Arthurian Legend", Proc. Soc.Antiqu.Scotland, LXXXIX (1955-56).

H.R.LUARD,éd. Annales Monasterii Burtonensis,dans Annales Monastici,Londres,1864 (RS.36),vol.I.

H.R.LUARD,éd. Annales Monasterii de Oseneia,dans Annales Monastici,Londres,1864 (RS,36],vol.IV.

H,R.LUARD,éd. Annales de Waverleia,dans Annales Monastici, Londres,1864 (RS.36),vol.II.

H.R.LUARD,éd. Lives of Edward the Confessor,Londres (RS.3), 1858.

H.R.LUARD,éd. Mathieu Paris,Chronica Majora,Londres (7 vols., RS.57),1872-1880.

W.S.McKECHNIE,Magna Carta,Glasgow,1914.

D.McMILLAN,éd. La Chanson de Guillaume,Paris (SATF),1950.

F.MADDEN ,éd. Layamon,Brut,Londres,1847.

Th.MADOX,Baronia Anglica,Londres,1736.

Robert MANNYNG de Brunne,trad. Chronique de Langtoft,éd. Th.Hearne,Oxford,1725.

MARIE de France, Lais, éd. A.Ewert, Oxford, 1947.

W.MARQUARD, Der Einfluss Kristians von Troyes auf den Roman 'Fergus' des Guillaume le Clerc, Goettingue, 1906.

E.MARTIN, éd. Fergus, Roman von Guillaume le Clerc, Halle, 1872.

J.MARX, éd. Guillaume de Jumièges, Gesta Normannorum Ducum, Paris, 1914.

MATHIEU PARIS, Chronica Majora, éd. H.R.Luard, Londres (7 vols., RS.57), 1872-1880.

MATHIEU PARIS, La Estoire de Seint Aedward le Rei, éd. H.R.Luard, dans Lives of Edward the Confessor, Londres (RS.3), 1858; et M.R.James, Londres (Roxburghe Club), 1920.

MATHIEU PARIS, Four Maps of Great Britain Designed by Matthew Paris, Londres, 1928.

MATHIEU PARIS, Gesta Abbatum, éd. H.T.Riley, Londres (RS.28), 1867-69.

J.MATZKE, "The Oldest Form of the Bevis Legend", Mod.Philol., X (1912), pp.

P.MAU, éd. Gydo und Thyrus, Jena, 1909.

P.MEYER, éd. Daurel et Beton, Paris (SATF), 1880.

P.MEYER, "Extraits des manuscrits fr.1476 (anc.7552)Bibl.Nat., et ms.Old Royal 15.E vi.B.Mus.", dans Bull.de la S.A.T.F., Paris, 1882, pp.61-65.

P.MEYER,Rubrique: Vies des Saints,dans Histoire Littéraire de la France ,XXXIII,pp.328-458.

Fr.MICHEL,éd. Benoît de SainteMaure,Chronique des Ducs de Normandie,Paris,1836-54.

Fr.MICHEL,Les Ecossais en France,et les Français en Ecosse, Londres,1862.

Fr.MICHEL,éd. Histoire de Foulques FitzWarin,Paris,1840.

Fr.MICHEL,éd. Le Roman de Fregus,Edimbourg (Abbotsford Club),1841.

Fr.MICHEL,éd. Gesta Herewardi Saxonis,dans Chroniques anglo-normandes,Rouen,1836-1840,vol.II.

J-P.MIGNE.éd. Ailred de Rievaulx,De Bello Standardii,dans Patrologia Latina,vol.195 (1855),pp.701-11.

J-P.MIGNE,éd. Ailred de Rievaulx,Genealogia Regum Anglorum, dans Patrologia Latina,vol.195 (1855),pp.711-38.

J-P.MIGNE,éd. Ailred de Rievaulx,Vita S.Edwardi Regis et Confessoris,dans Patrologia Latina,vol.195 (1855),pp.738-90.

J-P.MIGNE,éd. Henri de Huntingdon,Historia Anglorum,dans Patrologia Latina,vol.195 (1855),pp.798-956.

L.MOLAND & Ch.d'HERICAULT,Nouvelles françoises en prose du XIVe siècle,Paris,1858.

A.MOREY & C.N.L.BROOKE,Gilbert Foliot and his Letters, Cambridge,1965.

G.L.MORRILL,éd. Speculum Gy de Warewyk,Londres (E.E.T.S. Extra Series,LXXV),1898.

P.A.MUNCH,éd. Chron.Regum Mannias,Douglas,1859/Christiania, 1860.

I.NAIRN & N.PEVSNER,The Buildings of England: Sussex,Londres (Penguin Books),1965.

J.NITZE,"On the Chronology of the Grail Romances",Mod.Philol., XVII (1919),pp.151-66,605-18.

J.O'DONOVAN,éd. Annals of the Four Masters,Dublin,1851.

H.OESTERLEY,éd. Gesta Romanorum,Berlin,1872.

OSBERT de Clare,Vita Sancti Edwardi,éd. M.Bloch,Analecta Bollandiana,XLI,pp.5-131.

G.S.OVERDIEP,éd. Ferguut,Leiden,1925.

H.PAETZ,Ueber das gegens.Verhältnis der venet.,franko-italien.,frankogereimt.Fassungen das 'B ueve',Goettingue, 1913.

S.PAINTER,Medieval Society,Cornell U.P.,1950.

S.PAINTER,"The Mother of Oliver FitzRoy",Medievalia et Humanistica,fasc.8 (1954),pp.17-19.

S.PAINTER,The Reign of King John,Baltimore,1949.

S.PAINTER,"The Sources of Fouke FitzWarin",MLN,L (1935), pp.11-13.

F.PALGRAVE,éd. Rotuli Curiae Regis,Londres,1835.

P.PARIS,Rubrique:Foulques FitzWarin,dans Histoire Littéraire de la France,XXVII,pp.164-86.

G.PARIS & J.Ulrich,éd. Merlin en Prose,Paris (SATF),1886.

PEIRE de Cardenal,Oeuvres,éd. R,Lavaud,Toulouse,1957.

S.PIGGOTT,"Sources of Geoffrey of Monmouth?",Antiquity, XV (1941),pp.269-86.

PIPE ROLL SOCIETY,éd. The Great Rolls of the Pipe ("Rot.Pipe"), Pubs.Pipe Roll Society,Londres,1884,etc.

F.PLUQUET,éd. Wace,Roman de Rou,Rouen,1827.

F.POLLOCK & F.W.MAITLAND,The History of English Law before the time of Edward I,Londres,1895.

A.L.POOLE,From Domesday Book to Magna Carta,Oxford,1951.

M.K.POPE,From Latin to Modern French,Manchester U.P.,1934.

H.Potter,Historical Introduction to English Law & Institutions,Londres,1932.

F.M.POWICKE,Ailred of Rievaulx and his biographer Walter Daniel ,Londres,1922.

F.M.POWICKE,éd/trad. The Life of Ailred of Rievaulx by Walter Daniel,Londres,1950.

F.M.POWICKE,The Loss of Normandy,Manchester,1913.

F.M.POWICKE,The Thirteenth Century,Oxford,1953.

H.PRENTOUT,"Le rôle de la Normandie dans l'histoire",Rev. Hist.,CLX (1929),pp.75-87.

C.A.RALEGH-RADFORD,art. sur Somerled,dans Trans.Dumfr. & Galloway Nat.Hist & Antiqu.Soc.,XXVII,3e série (1948-49), pp.98-100.

RALPH de Coggeshall,Chronicon Anglicanum,éd. J.Stevenson, Londres (RS.66),1875.

F.L.RAVENEL,éd. Denis Pyramus,La Vie Seint Edmund le Rei, Philadelphia,1906.

J.R.REINHARD,éd. Amadas et Ydoine,Paris (CFMA),1926.

J.R.REINHARD,"Amadas et Ydoine:I - Medieval Conventions", Rom.Rev.,XV (1924),pp.179-214.

RICHARD of Hexham,De Gestis Reg.Stephan.,éd. R.Howlett, dans Chronicles of Reigns of Stephen,Henry II & Richard I, Londres,1884-86 (RS.82),vol.III.

R.RICKARD,Britain in Medieval French Literature,Oxford, 1956.

H.T.RILEY,éd. Mathieu Paris,Gesta Abbatum,Londres (RS.28), 1867-69.

R.L.G.RITCHIE,Chrétien de Troyes and Scotland,Oxford,1952.

R.L.G.RITCHIE,The Normans in Scotland,Edimbourg U.P.,1954.

J.C.ROBERTSON,Materials for the History of Thomas Becket, 7 vols.,Londres (RS.67),1875-85.

F.N.ROBINSON,"The Irish Lives of Guy of Warwick and Bevis of Hampton",Z.f.Celt.Philol.,VI (1907).

W.ROCHE,La Féodalité en Angleterre,Genève,1946.

ROGER de Hoveden,Chronica,éd. W.Stubbs,Londres (RS.51), 1868.

Roll of the Eyre of Shropshire,Public Record Office JI,1/734.

M.ROQUES,éd. Aucassin et Nicolette,Paris (CFMA),1925.

Rot.Chart.,voir Th.D.Hardy.

Rot.Coram Rege/Rot.Curiae Regis,voir F.Palgrave.

Rot.Litt.Claus.,voir Th.D.Hardy.

Rot.Pat.,voir Th.D.Hardy.

Rot.Pipe,voir Pipe Roll Society.

Rot.Oblat. & Fin. ,voir Th.D.Hardy.

Rot.Turr.Misc.,voir Th.D.Hardy.

J.ROUS,Historical Account of the Earls of Warwick,éd. Th.Hearne,Oxford,1729.

J.H.ROUND, Ancient Charters, Londres, 1888.

ROYAL COMMISSION HIST. MONUMENTS SCOTLAND, Report 4: Wigtown, Edimbourg, 1912.

ROYAL COMMISSION HIST. MONUMENTS SCOTLAND, Report 5: Kirkcudbrightshire, Edimbourg, 1914.

P. RUELLE, éd. Huon de Bordeaux, Paris (P.U.F.), 1960.

J.C. RUSSELL, Dictionary of Thirteenth Century Writers in England, Bulletin of the Institute for Historical Research, Special Supplement 3 (1936).

H.E. SALTER, éd. Cartulary of Oseney Abbey, Oxford, 1929.

SAMSON, abbé, Opus de Miraculis S. Eadmundi, éd. Th. Arnold, dans Memorials of St. Edmund's Abbey, Londres, 1890 (RS. 96), I, pp. 107-208.

G. SANDER, Die Fassung T des festl. Bueve de Hantone, Diss. Goettingue, 1912.

I.J. SANDERS, English Baronies, Oxford, 1960.

W.F.SCHIRMER & U.BROICH,Studien zum literarischen Patronat in England des 12.Jahrhunderts ,Cologne et Opladen,1962.

M.SCHLAUCH,"The Historical Background of 'Fergus'",PMLA, XLIV (1929),pp.360-376

O.SCHULTZ-GORA,"Zum Text des 'Fergus'",ZRP,XLIV (1924)pp.231-237

F.SETTEGAST,Quellenstudien zur Galloromanischen Epik,Leipzig,1904.

W.SHIRLEY,éd. Letters of the Reign of Henry III,Londres, (RS.27),1862-66.

SIMEON de Durham,Historia Dunelmensis Ecclesiae,éd. Th. Arnold,Symeonis Monachi Opera,Londres,1882-85 (RS.75),vol.I.

SIMÉON de Durham,Hist,Reg.Anglorum et Dacorum,éd. Th.Arnold, Symeonis Monachi Opera,Londres,1882-85 (RS.75),vol.II.

W.F.SKENE,éd. John de Fordun,Chronica Gentis Scottorum, dans la série "Historians of Scotland",Edimbourg,1871-72.

O.O.SÖDERGARD,éd. La Vie d'Edouard le Confesseur,Uppsala, 1948.

W.SÖDERHJELM,La nouvelle française au XVe siècle,Paris, 1910.

H.O.SOMMER,éd. Lancelot en Prose,Washington,1909-1913.

Southampton Past and Present,aut.anon.,Southampton,1839.

R.SOUTHERN,St.Anselm and his Biographer,Cambridge,1963.

A.STEFAN,Laut-und Formenbestand in Guillaume li Clers Roman 'Fergus',Klagenfurt,1893.

F.STENTON,Anglo-Saxon England,Oxford,1943.

G.G.STEVENSON,The Historical Value of the Romance of Fulk FitzWarin,Thèse B.Litt.,Oxford,1963.

J.STEVENSON,éd. Chronicon Monasterii de Abingdon,Londres (RS.2),1858.

J.STEVENSON,éd. Chron.Lanercost,Glasgow (Maitland Club), 1839.

J.STEVENSON,éd. Chronica de Mailros,Edimbourg (Bannatyne Club),1835.

J.STEVENSON,éd. Ralph de Coggeshall,Chronicon Anglicanum, Londres (RS.66),1875.

J.STEVENSON,éd. Histoire de Fulk FitzWarine,dans RS.66 (Ralph de Coggeshall,Chronicon Anglicanum),Londres,1875.

A.STIMMING,éd. Der anglonormannische Boeve de Haumtone, Halle,1899.

A.STIMMING,éd. Der festländische Bueve de Hantone,5 vols., Dresde-Halle,1911-1920.

A.STIMMING,"Das gegens.Verhältnis der franz.gereimten Versionen der Sage von Beuve de Hantone",dans Abhandlungen A.Tobler...zur Feier seiner 25 Thätigkeit als...Professor..., Halle,1895.

C.STOREY,éd. La Vie de Saint Alexis,Oxford,1946.

W.STUBBS,éd. Benedict de Peterborough,De Regis et Gestis Henrici II et Ricardi I,Londres (RS.49),1867.

W.STUBBS,éd. Gervase de Cantorbéry,Chronica,Londres (RS.73), 1879-1880.

W.STUBBS,éd. Guillaume de Malmesbury,Gesta Regum,Londres (RS.90),1887-89.

W.STUBBS,éd. Roger de Hoveden,Chronica,Londres (RS.51),1868.

W.STUBBS,Select Charters,Oxford,1884.

A.TANNER,Die Saga von Guy von Warwick (Diss.Heidelberg), Bonn,1877.

A.B.TAYLOR,éd. Orkneyinga Saga,Edimbourg,1938.

B.THORPE,éd. Florent de Worcester,Chronicon ex Chronicis, Londres,1848-49.

H.A.TIERNEY,History and Antiquities of...Arundel,Londres, 1834.

TOBLER-LOMMATSCH, Altfr. Wörterbuch, Berlin, 1915.

C.R.UNGER, éd. Konunga Sögur, 1873.

L.VALIN, Le Duc de Normandie et sa Cour, Paris, 1909.

R.VAUGHAN, Matthew Paris, Cambridge, 1958.

E.VERWIJS & J.VERDAM, éd. Ferguut, Leiden, 1908.

Victoria County History: Essex, vol.II.

Victoria County History: Hampshire & Isle of Wight, vol.II.

Victoria County History: Norfolk, vol.II.

Victoria County History: Sussex, vol.II.

P.J.VISING, Anglo-Norman Language and Literature, Oxford, 1923.

C.VORETZSCH, Epische Studien I: die Composition des Huon de Bordeaux, Halle, 1900.

WACE, Roman de Brut, éd. I.Arnold, Paris (SATF), 1938-1940.

WACE, Roman de Rou, éd. F.Pluquet, Rouen, 1827; et H.Andresen, Heilbronn, 1877-79.

A.R.WAGNER, English Genealogy, Oxford, 1960.

WALTER DANIEL, Vita Ailredi, éd./trad. F.M.Powicke, Londres, 1950.

H.L.D.WARD, Catalogue of Romances, Londres, 1883.

M.WATKIN, "Stimming's Welsche Fassung in the Anglo-Norman Boeve", dans Studies presented to M.K.Pope, Manchester, 1939,

J.S.WATSON, The Reign of George III, Oxford, 1960.

J.WESTON, "Perlesvaus and Fulk FitzWarin", Romania, XLIII (1914), p.423ff.

R.WILLIAMS, Selections from the Hengwrt MSS..., Londres, 1892.

E.W.WILLIAMSON, The Letters of Osbert de Clare, Oxford, 1929.

A.C.WOOD, éd. Fulk Fitz-Warin, Londres (Blades), 1911.

A.WOLF, Das gegens.Verhältnis der gereim.t.Fassungen der festländischen Bueve de Hantone, Goettingue, 1912.

S.WOOD, English Monasteries and their Patrons in the Thirteenth Century, Oxford, 1955.

T.WRIGHT, éd. Pierre de Langtoft, Chronique, Londres (RS.47), 1866-68.

T.WRIGHT, éd. Histoire de Fulk FitzWarine, Londres (Warton Club), 1855.

T.WRIGHT, History of Ludlow, Ludlow, 1852.

R.ZENKER, Boeve-Amlethus, Berlin, 1904.

J.ZUPITZA, éd. Guy of Warwick, Londres, E.E.T.S.Extra Series, XXV, XXVI (1875-76), et XLII, XLIX, LIX (1883-91).

J.ZUPITZA, "Zur Literaturgeschichte des Guy of Warwick", Sitzungsber.der phil.hist.Classe der kaiserl.Acad.Wien, LXXIV (1873), pp.623-668.

TABLE DES MATIERES

TABLE DES MATIERES

LE "ROMAN DE FAMILLE": AVAN T-PROPOS 1

PREMIERE PARTIE

INTRODUCTION HISTORIQUE ET SOCIALE 4

SECONDE PARTIE: TEXTES

FOUKE FITZWARIN 125

Introduction 126

'Fouke FitzWârin',en tant qu'arbre généalogique 143

'Fouke FitzWarin',en tant que document féodal 159

'Fouke',et l'altération de l'histoire 184

'Fouke FitzWarin',en tant qu'ouvrage d'imagination 191

Topographie régionale dans 'Fouke FitzWarin' 207

Epilogue 212

GUI DE WAREWIC 218

'Gui de Warewic' - Avant-Propos 219

Introduction: la famille patronne 220

Les abbayes intéressées: Oseney et Abingdon 228

But du roman 239

Le texte: Historicité de 'Gui de Warewic' 243

Caractère anglais de 'Gui de Warewic' 254

Généalogie et féodalité dans 'Gui' 263

Topographie dans 'Gui de Warewic 287

Caractère religieux de 'Gui' 291

Lieux-communs littéraires dans 'Gui' 303

Développement de la légende de Gui 308

LE ROMAN DE FERGUS 320

L'Ecosse au XIIe siècle: la famille patronne 321

Nature et raison d'être du poème 345

Traits conventionnels du héros 350

Historicité de 'Fergus' 359

Topographie et féodalité dans 'Fergus' 374

Généalogie dans 'Fergus' 408

Rôle de la religion dans 'Fergus' 414

Epilogue: sort du 'Roman de Fergus' 425

BOEVE DE HAMTONE 428

'Boeve de Hamtone': Introduction 429

La famille patronne 435

'Boeve': Topographie,Historicité,Elément national 447

Généalogie,Droits de famille,Devoir féodal 460

Attributs et exploits héroïques dans 'Boeve' 490

La religion dans 'Boeve de Hamtone' 496

XMD'autres versions du Roman de Boeve 508

TROISIEME PARTIE

LES 'VIES DE SAINTS' ANGLO-NORMANDES 520

La sécurité,et l'abbaye anglo-normande 521

L'Abbaye de Westminster,et la Vie d'Edouard 524

La patronne anglaise de l'abbaye de Burton 549

La patronne anglaise de l'abbaye de Chich 559

La Vie pieuse de Saint Edmund 569

BIBLIOGRAPHIE 585